s'agisse de la variété d'instruments joués, à l'armée ou à la ville, pour ne rien dire du rapport au pouvoir impérial, dont ils contribuaient à la diffusion de l'idéologie. La seule fausse note, si l'on peut dire, est le manque de reproductions iconographiques à une échelle plus systématique. Je pense aux descriptions de la *tuba*, du *cornu*, du *scabellum* etc. dont un public non averti aurait tiré un grand profit. Mais cela n'enlève rien aux mérites du livre. Anthony ÁLVAREZ MELERO

Elio LO CASCIO & Laurens E. TACOMA, avec la collaboration de Miriam J. GROEN-VALLINGA (Ed.), *The Impact of Mobility and Migration in the Roman Empire. Proceedings of the Twelfth Workshop of the International Network Impact of Empire (Rome, June 17-19, 2015)*. Leiden – Boston, Brill, 2016. 1 vol. relié, 265 p., 6 tabl., 1 carte. (IMPACT OF EMPIRE, 22). Prix : 114 €. ISBN 978-90-04-33477-9.

À une époque où les flux migratoires suscitent la compassion ou le rejet dans un contexte politique morose, cet ouvrage, qui prend la suite d'autres volumes sur un sujet similaire parus pratiquement en même temps, aborde la mobilité et la migration, en évitant des jugements de valeur et selon des angles d'approche multiples. Pour ce faire, dans la section liminaire (p. 1-24), E. Lo Cascio et L. A. Tacoma traitent des idées romaines sur la mobilité, où il faut pointer le manque d'une « théorie de la migration » digne de ce nom, tout au plus des réflexions partielles sur les conséquences de la migration sur l'identité romaine, plutôt que sur le phénomène en soi. Cela étant, puisque les sources sont hétérogènes et relativement abondantes, qu'elles soient littéraires, épigraphiques ou papyrologiques, avec leurs propres limitations, il est possible d'étudier la mobilité et la migration, sans toutefois parvenir à une généralisation que la fragmentation de la documentation n'autorise aucunement. Si l'on passe au cadre théorique de la recherche contemporaine, qu'il s'agisse du concept de « connectivity » dû à P. Horden et N. Purcell ou de la « globalization theory », on parvient aux mêmes conclusions : ils contribuent à la réflexion et fournissent des clés de compréhension qui demeurent imparfaites. Toutefois, depuis ces dernières décennies, de nombreux travaux de nature diverse, sur des sujets des plus variés et selon des perspectives distinctes, dont certains publiés par les éditeurs, renforcent l'idée qu'il reste encore du pain sur la planche pour définir un nouveau cadre théorique et des champs de recherche encore en friche. Après cette riche introduction, la première contribution, de la main de G. Woolf, aborde le concept de « enclosure » (p. 25-41). En d'autres termes, il s'agit de voir, à l'aune de travaux d'historiens de l'Asie du Sud-Est, pourquoi Rome, en fin de compte, n'a pas exercé son pouvoir en déplaçant des masses de population ou en forçant les populations soumises à travailler sur de grands chantiers à l'instar de la Chine, de l'Égypte ou des pouvoirs de la Mésoamérique précolombienne, qui y eurent recours de diverses façons et de manière ponctuelle. Les empereurs romains disposaient pourtant de modèles, comme les souverains du Proche-Orient antique. De fait, dès l'époque républicaine, des individus furent déplacés contre leur gré (esclaves, prisonniers de guerre, condamnés à l'exil), pour ne rien dire des soldats au moment de leur déploiement puis de leur installation, mais cela n'affectait qu'une part infime de la société. La seule exception, pour ainsi dire, est l'installation de populations frontalières au sein de l'Empire, tels que les Ubiens, par exemple. Si les empereurs avaient la capacité d'agir de la sorte, les

raisons de leur inaction ne se laissent pas cerner : trop de respect envers les populations et leurs terroirs pour les contraindre à en bouger ? Serait-ce le silence de nos sources qui ne nous permet pas de prendre connaissance de ces déportations et réinstallations, à moins qu'il ne faille l'expliquer par les cycles agricoles dans tout le pourtour méditerranéen, non intensifs, qui pouvaient compter sur une main-d'œuvre libre ou servile en suffisance, sans avoir recours à des déplacés pour y remédier ? Pour sa part, L. de Blois, prenant en quelque sorte le contre-pied de G. Woolf, s'interroge sur les conséquences des guerres à la frontière danubienne sur les habitants entre les règnes de Dèce et Aurélien (p. 42-54). Sur cette courte période de temps, les mouvements des troupes romaines et les razzias des Goths, Carpes, Bastarnes, etc. ont occasionné des destructions, avec leur lot de déportations et de maladies, dont les conséquences se feront longuement sentir, comme le narre Dexippe dans les nouveaux fragments de son œuvre découverts récemment à Vienne. Les citoyens de *Philippopolis*, par exemple, furent déplacés par les Goths, tandis que d'autres purent trouver refuge à *Nicopolis ad Istrum*, comme le confirment les recherches archéologiques. Dans le même temps, la région a vu aussi l'arrivée en Mésie inférieure de la population romaine de Dacie, lors de l'abandon de la province forcé par les autorités, alors que d'autres groupes furent réinstallés dans le secteur au sud du Danube pour combler les pertes en vies humaines et contribuer en corollaire au recrutement légionnaire. Toujours dans un cadre militaire, A. R. Birley traite de la mobilité d'un collectif par définition contraint de se mouvoir : les généraux et officiers de rang sénatorial ou équestre, à l'occasion des crises de 133 (révolte juive) et 162 (tensions avec les Parthes) (p. 55-79). En effet, les circonstances du moment ont amené à des nominations selon des schémas de carrière surprenants. De fait, l'empereur choisit des commandants en chef sans tenir compte de la suite logique des postes, comme le démontre le cursus de Sex. Iulius Severus, consulaire venu de Bretagne où trois légions étaient stationnées, qui prit en charge la Judée, avec deux légions, dans ce qui constituait en apparence et à première vue une dégradation, explicable par le contexte troublé. Quoi qu'il en soit, Severus prit avec lui des officiers, sans que l'on puisse saisir les critères qui ont présidé à ce choix. Le même constat prévaut pour M. Statius Priscus, à une époque où les guerres du règne de Marc Aurèle et la peste qui affecta l'Empire n'avaient pas encore eu de conséquences sur la démographie des élites, obligeant à des changements dans le mode de désignation des gouverneurs et des hauts fonctionnaires. C'est également de soldats qu'il est question avec P. Herz qui aborde le thème de leur mobilité en temps de paix (p. 81-99). Pour ce faire, il organise son propos selon les divers cas de figure, parce que ce phénomène pouvait concerner environ un quart des effectifs des légions, puisque nombreuses sont les tâches et les fonctions confiées, entre autres, à des centurions. En effet, alors que certains soldats étaient affectés à l'*officium* du gouverneur ou du procurateur, d'autres étaient mis à la disposition des autorités provinciales, quand il ne leur fallait pas superviser le ravitaillement des troupes, veiller sur la bonne santé des animaux ou participer à la construction d'infrastructures. D'autres déplacements pouvaient avoir lieu quand des vexillations étaient requises sur un terrain d'opération lointain ou quand il fallait transmettre des informations entre la légion, le gouverneur et l'empereur. C'est l'occasion pour l'auteur de rappeler que l'armée romaine assurait un rôle important quand il y avait un déficit de personnel de l'administration civile, qu'elle venait à suppléer dans certains cas. Passant aux membres de l'ordre sénatorial (p. 100-115), W. Eck rappelle

tout d'abord que le nombre de sénateurs d'origine provinciale s'est accru au fil du temps, ce qui impliquait nécessairement un déplacement de ces derniers vers Rome, où ils étaient dans l'obligation de s'installer. Les conséquences de ce départ pour l'*Vrbs* se firent sentir sur leurs patries, qui y trouvèrent un manque à gagner, puisque leur citoyen admis dans l'Assemblée ne conservait plus toujours un lien étroit avec sa cité natale. Le déménagement vers Rome supposait une charge financière importante pour les nouveaux sénateurs, qui devaient subvenir à leurs besoins et trouver où se loger dans un nouvel environnement, où les prix de l'immobilier flambaient. La mobilité des sénateurs et son coût s'explique aussi par la nécessité de se rendre à leur lieu d'affectation comme légat de légion ou gouverneur, p. ex., avec leur famille, *comites*, esclaves etc. Enfin, les membres du Sénat étaient aussi les responsables de la mobilité d'autres individus, tels que ces légats envoyés par des communautés provinciales désireuses de les honorer en tant que patrons, illustrant de la sorte une facette du patronage. E. Torregaray Pagola, quant à elle, aborde la question du point de vue de la diplomatie (p. 116-131). En effet, depuis le III^e^ s. avant notre ère, des communautés envoyèrent des représentants à Rome. Il faut cependant pointer la différence entre les *legationes* venues d'Orient, où l'on était davantage au fait de l'importance du lien entre diplomatie et communication politique, et celles d'Occident. De fait, les délégations provenant de cités occidentales cherchèrent sous les Julio-Claudiens à manifester leur loyauté envers le *princeps* et à en faire retomber les bénéfices sur leur patrie. Par la suite, si la pratique se maintint avec quelques légères adaptations, les cités d'Occident durent faire preuve de persuasion pour parvenir d'abord grâce à des intermédiaires (gouverneurs, etc.) à rencontrer l'empereur, puis attirer son attention avec ingéniosité faute d'être versées dans l'art de la rhétorique comme leurs homologues de langue grecque. De son côté, se fondant sur la nécropole de l'Isola sacra d'Ostie, L. E. Tacoma offre au lecteur une révision critique des sources en essayant de les concilier (p. 132-154). Pour ce faire, il examine d'abord les données bio-archéologiques à l'aune des travaux de T. Prowse sur les isotopes extraits des dents et des os d'un échantillon de 61 squelettes, dont les résultats sont certes instructifs, mais qui négligent les cas douteux, pour ne rien dire de l'échantillon trop réduit. Passant ensuite à l'épigraphie, l'auteur retrace le profil social des défunts dont les restes sont conservés dans un secteur de l'Isola Sacra et qui n'appartenaient pas à l'élite. Il en ressort qu'un seul individu fut clairement un immigrant, tandis que pour d'autres défunts cette origine demeure de l'ordre du possible si l'on s'en tient à l'onomastique, p. ex. Enfin, l'examen des *Confessions* d'Augustin lui permet de retracer son parcours depuis Thagaste jusqu'à Hippone, d'où on peut relever la permanence, avec nuances, de l'idée que la migration est souvent le fait de jeunes hommes et que le mariage sert pour établir un point d'ancrage (en l'occurrence à Milan, où Augustin se serait définitivement installé, s'il s'y était marié). En conclusion, les trois approches sont valables et elles se complètent, avec leurs limitations, sans qu'il soit hélas possible de combler les lacunes de notre documentation. Pour sa part, G. Gambash nous emmène sur la côte de Levant, où il revendique l'importance du cabotage, selon une définition plus large qu'en français et qui s'applique aussi à des navires de plus grand tonnage (p. 155-172). Pour ce faire, il prend pour exemple le récit du dernier voyage de l'apôtre Paul à Rome où l'on se rend bien compte des difficultés de la navigation côtière qui ne résultent pas uniquement de la météorologie, mais aussi du type de navire, comme on s'en aperçoit avec les épaves.

En fin de compte, la « connectivity » sert à décrire aisément le transfert des idées ou des produits par voie maritime, mais en termes de mobilité des individus, elle n'est guère valable en raison de ses caractéristiques, qui rendaient un voyage pour le moins périlleux et hasardeux. On ne peut exclure les femmes de cette problématique comme nous le rappelle M. Carucci (p. 173-190). Prenant pour point de départ le débat au Sénat de l'an 20 de notre ère pour permettre aux épouses d'accompagner leurs proches en poste loin de Rome, l'auteur évoque les dangers, réels ou perçus par ces dames, lors de déplacements hors de leur cité d'origine, sans qu'importent la durée et les motifs. Il est ainsi question de naufrages, maladies, violence domestique (dans le cas de Regilla), attaques de bandits ou pirates, même si le seul péril qui affectait exclusivement les femmes était lié à la grossesse. S'il nous est malheureusement impossible de connaître quels étaient leurs sentiments avant de voyager, il est certain qu'elles ne restaient pas confinées chez elles à filer la laine, d'autant plus qu'il est clair qu'elles se déplaçaient, parfois seules, en dépit de nos sources pas toujours explicites. En se fondant sur une documentation papyrologique, E. Koestner élabore une réflexion qui mêle mobilité et intégration, en revenant sur l'expulsion des λινουφοί (travailleurs tissant le lin) suite à de graves échauffourées évoquées dans le *P.Giss* 40, II, daté de 215 de notre ère (p. 191-204). Pour ce faire, elle utilise le concept d'« ethnic colony » pour qualifier ces travailleurs égyptiens déjà installés à Alexandrie qui accueillaient les nouveaux venus poussés par l'exode rural et considérés comme des ξένοι aux yeux des Alexandrins. Elle examine les λινουφοί organisés en collège susceptible d'agir promptement en cas de révolte dans un contexte de forte demande en vêtements et de bas salaires. En outre, elle évoque leurs réseaux avec d'autres corps de métiers et la signification réelle du terme, qui sert en fait pour désigner les indésirables, d'ethnie égyptienne, considérés comme trop turbulents, indépendamment de la profession qu'ils exerçaient. S'intéressant aux implications juridiques du rapport entre *incolae* et *coloni* (p. 205-221), S. Benoist passe en revue textes juridiques et épigraphiques pour montrer comment avec le temps, depuis l'époque républicaine jusqu'à l'Empire, les deux vocables ont changé de signification. On passe en effet d'une mobilité sociale et juridique par le biais du *ius migrandi*, à une inversion des rapports, puisque les migrants, les *coloni*, jouissaient de la citoyenneté romaine et cohabitaient avec les *incolae*, les natifs, devenus les étrangers, peu à peu intégrés socialement et juridiquement, parallèlement à la diffusion du droit romain. Le processus est semblable, en fin de compte, à celui qui vit des municipes chercher à devenir des colonies, dans une quête effrénée à l'homogénéité. Pour finir, avant la section des index, C. Moatti examine la question de la mobilité, notion plus large que celle de migration, sous l'angle du droit (p. 222-245). On constate par exemple que le droit romain prenait en compte la mobilité croissante, protégeant ainsi l'individu absent, dans le même temps qu'un contrôle étroit s'exerçait, pour éviter toute fraude. Trois sont les champs d'application, libres en apparence, mais pour lesquels existaient des limitations : la *peregrinatio* (voyage), la *mutatio soli* (changement de nationalité) et le changement de domicile. On contrôlait donc les individus, mais non pas l'entrée dans le territoire, que l'on cherche à préserver toutefois de l'afflux massif de visiteurs. Quoi qu'il en soit, il n'y a pas eu de politique globale sur la mobilité, mais plutôt une série de décisions prises au cas par cas. En conclusion, les éditeurs de ce volume offrent au lecteur de précieuses mises au point sur le thème de la mobilité, processus dynamique et multiforme, selon des angles d'approche certes

distincts, mais qui enrichissent les débats et ouvrent de nombreuses perspectives. En effet, la lecture des travaux récents sur le thème de la mobilité édités ou rédigés par L. E. Tacoma, pour ne citer que cet exemple, permet de voir l'évolution des réponses aux interrogations suscitées par cette thématique et l'apparition de nouveaux questionnements entre chaque publication. Toute la richesse de cet ouvrage, dont la lecture est stimulante à plus d'un titre, est d'ouvrir des champs de recherche novateurs pour une problématique sous les feux de l'actualité. Anthony ÁLVAREZ MELERO

Thomas G. SCHATTNER, Dieter VIEWEGER & David WIGG-WOLF (Ed*.), Kontinuität und Diskontinuität, Prozesse der Romanisierung. Fallstudien zwischen Iberischer Halbinsel und Vorderem Orient.* Rahden, Verlag Marie Leidorf, 2019. 1 vol. broché, 20,5 x 29,5 cm, XIV-206 p., 90 fig. (DAI. MENSCHEN-KULTUREN-TRADITIONEN, 15 ; FORSCHUNGSCLUSTER, 6). Prix : 45,80 €. ISBN 978-3-86757-397-9.

Le DAI a décidé d'inscrire dans ses programmes de recherches la problématique des contacts culturels dans ses multiples facettes, dans le temps et dans l'espace. Sujet fleuve s'il en est, exploré de longue date et sujet à de multiples dérives, en particulier à travers le XX^e^ siècle où les « identités culturelles » ont servi de fondement à des idéologies désastreuses et des politiques qui ne le furent pas moins. On a l'impression que l'on peut aujourd'hui aborder l'interaction culturelle, la domination, l'influence, l'acculturation, d'un regard détaché bénéficiant d'une méthodologie rigoureuse et d'une objectivité sans faille. Peut-être, et c'est ce que tendrait à prouver ce recueil de contributions riches et réfléchies, quand on peut prendre la distance et la mesure de la romanité. Mais quand de soi-disant « résistances » culturelles à la romanité coïncident avec des aspirations idéologiques et nationalistes, on a le droit d'être inquiet. Ici les précautions épistémologiques et méthodologiques sont multiples, sans cesse convoquées et réinterrogées à l'aune de modèles éprouvés ou novateurs, et les études de cas toujours confrontées aux essais les plus marquants parus ces dernières années, notamment « Les processus de la romanisation » d'Hervé Inglebert (Paris, 2005 ; cf. *AC* 76 [2007], p. 523) qui sert de grille de lecture à plusieurs auteurs, mais aussi les travaux de Patrick Le Roux (1994 et 2005) ou les ouvrages collectifs dirigés par M. Dondin-Payre et M.-Th. Charlier (1999 et 2001). Les « processus » d'Inglebert – l'impact de l'*Imperium romanum* ; la diffusion par interactions culturelles ; l'imitation de Rome – proposent de prendre en compte, pour les modèles de la romanisation, « les aspects qui relèvent du pouvoir romain et les aspects qui relèvent des populations, l'interventionnisme officiel et l'auto-romanisation, et (d')intégrer les relations entre ces deux pôles ». À cet égard, la monnaie constitue un excellent étalon, sous-estimé par beaucoup, qui fait entrer un « official medium » dans l'« everyday circulation », comme le démontre David Wigg-Wolf, relayé par Katharina Martin à propos des villes d'Asie mineure où les types monétaires, notamment les frappes à la *dexiosis*, montrent à la fois l'influence de Rome et la volonté locale d'adhésion au système romain. Le médium numismatique est également mis à profit par George Watson à propos des relations interactives entre cités d'Asie mineure pour la production numismatique sous la tutelle romaine. Philippe Kobusch revisite les impressionnantes nécropoles de Cordoba et Carmona sous l'angle des stratégies sociales différenciées en terme d'affichage de la romanité, illustrant le

Ville) aux chevaliers modestes (comme ceux des procuratèles secondaires) en passant, d'une part, par les sommets de l'ordre équestre (comme le préfet du prétoire ou l'*a rationibus*), d'autre part, par les esclaves et affranchis impériaux qui peuplaient les bureaux avec, pour certains, des responsabilités financières importantes.

Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

Alexandre VINCENT, *Jouer pour la cité. Une histoire sociale et politique des musiciens professionnels de l'Occident romain*. Rome, École Française de Rome, 2016. 1 vol. broché, 24 x 16 cm, 464 p., 7 fig. n/b, 4 tabl. (BIBLIOTHÈQUE DES ÉCOLES FRANÇAISES D'ATHÈNES ET DE ROME, 371). Prix : 27 €. ISBN 978-2-7283-1163-7.

Confinée dans des ouvrages spécialisés destinés aux seuls initiés ou négligée par les publications d'histoire de l'art, la musique est la grande absente des travaux sur le monde romain. C'est donc à ce vide qu'entend remédier Alexandre Vincent, grâce à une vision d'ensemble qui prend en compte tous ces *artifices*, hommes de métiers, dépassant la dimension artistique qui a prévalu jusqu'alors. Cela lui permet de les placer dans un questionnement d'histoire sociale, puisqu'ils se mouvaient au sein de la plèbe urbaine, aux nombreuses strates. Pour ce faire, l'auteur s'est fondé sur une base de données contenant 568 fiches consultable en ligne à l'adresse suivante : <https://www.efrome.it/publications/ressources-en-ligne/jouer-pour-la-cite-alexandre-vincent.html>. Ce répertoire, constitué grâce à des sources épigraphiques issues de l'Occident romain et qu'il faut consulter en parallèle à ce livre, présente tous les musiciens connus entre le II^e^ s. avant notre ère et le III^e^ s. de notre ère. Tant les professionnels qui travaillaient lors de représentations théâtrales ou de concours (au nombre de 257), que les musiciens militaires (issus de tout l'Empire et contenant 311 entrées) sont pris en compte. L'auteur, après une introduction qui expose l'historiographie du sujet (p. 1-12), organise son propos en deux grandes parties. La première, structurée en deux chapitres, s'intéresse aux musiciens de l'armée romaine et à ceux participant aux rituels civiques (p. 15-222). La seconde, quant à elle, aborde en trois chapitres leur service en tant qu'instrumentistes, leur place au sein de la plèbe et le pouvoir des sons qu'ils jouaient (p. 225-377). Le premier chapitre est l'occasion de présenter les différents types de musiciens qui jouaient à l'armée (p. 15-117). Tout d'abord, les *aenatores*, joueurs d'instruments de bronze tels que le *tubicen* avec la *tuba* (trompette de bronze droite, à très large pavillon et hampe centrale démontable) et le *cornicen*/*cornicularius* avec son *cornu* (trompette de bronze recourbée). À leurs côtés se trouvait aussi le *bucinator* qui maniait la *bucina* (corne d'animal). Le recensement ne serait pas complet sans le *liticen*, spécialiste du *lituus* (ressemblant à une *tuba*, mais dont l'extrémité se recourbait à la fin), absent des sources épigraphiques et remplacé par le *tubicen*, sans oublier le *tibicen*, virtuose de la *tibia*, pareille à une flûte et dont l'importance était capitale pour les rites religieux. En général, ils jouaient pour transmettre des ordres, les *semiuocalia signa*, servant à la communication collective, pour préparer ou lancer une attaque ou pour l'organisation du temps au quotidien. Relais du commandant, ils en symbolisaient le pouvoir par le biais du *classicum*, joué par les *aenatores* ou les *bucinatores* seuls, comme signal d'alerte, par exemple. En revanche, si les *tubicines* jouaient pour tous les soldats, les *cornicines* ne le faisaient que pour les *signiferi*. Ces

musiciens étaient présents généralement dans tous les corps de troupe, ce qui n'empêchait pas des différences entre eux, puisque les joueurs de *bucina* semblent être plus nombreux dans les unités moins valorisées comme la flotte ou les vigiles, pour lesquels ils étaient même les seuls instrumentistes. De plus, les *tubicines* et les *cornicines* faisaient partie des *principales*, à l'instar des *bucinatores* de la flotte et des vigiles, tandis que les autres joueurs de *bucina* devaient se contenter d'être *immunes*, privés cependant de corvées. Après une phase d'apprentissage, la carrière de musicien sous les enseignes n'offrait que rarement des possibilités de promotion, en raison de la nature de leurs fonctions qui ne les amenait guère à briller sur le champ de bataille, bien qu'ils aient pu toucher une solde et demie (*sesquiplicarii*), voire double (*duplicarii*), à la différence de leurs camarades non gradés. Après les militaires, on en vient aux musiciens dans le cadre des rituels civiques, en commençant par rappeler dans quelles circonstances ils intervenaient (p. 119-222). En premier lieu, les *cornicines* appelaient au rassemblement à l'occasion des comices centuriates, réunis hors du pomérium, puisqu'il s'agissait d'une assemblée militaire. Cet appel avec *cornu* faisait même partie de la procédure lors de procès de *perduellio*, en tant qu'émanation sonore de l'*imperium* d'un magistrat, grâce à nouveau au *classicum*. Lors des sacrifices, en revanche, c'est le *tibicen* qui apparaît au premier plan. Il s'agissait du vrai instrumentiste des *sacra* sans lequel le rite ne pouvait être exécuté efficacement (sacrifice, triomphe, funérailles etc.). De fait, si lors de la *pompa* menant au sacrifice, il peut être accompagné de *tubicines* et de *cornicines*, c'est seul qu'il intervient lors de la *praefatio*, séquence du rite qui précède la mise à mort, au cours de laquelle il garde d'ailleurs le silence. Leur importance en tant que collectif doit être soulignée, forts de leur position privilégiée dans les rites. En outre, alors que les *tubicines* n'intervenaient qu'à l'occasion du *tubilustrium* et de l'*armilustrium*, les cordophones étaient davantage présents, puisque les *fidicines* (joueurs de lyre) accompagnaient parfois les *tibicines* lors des sacrifices et ce, dès le Ier s. avant notre ère. Cette association se répète lors de la *pompa* qui ouvrait les jeux, même s'ils cédaient leur place aux aérophones, en l'occurrence les *tubicines* et *liticines*, une fois les protagonistes entrés dans le feu de l'action. Ils scandaient les divers temps forts, de l'ouverture à la remise des prix, en compagnie de *cornicines* et de joueurs d'orgue hydraulique (*hydrauli*), parmi lesquels quelques femmes. La *pompa triumphalis*, pour sa part, voyait aux premières loges les *tubicines*, musiciens civils pour l'occasion, parfois aussi aux côtés de *cornicines* et *liticines* ou plus rarement des *tibicines* et des cordophones. En revanche, la *pompa funebris* révèle les différences sociales, puisque les grands personnages avaient recours aux *tubicines*, voire aux *cornicines*, tandis que les plus humbles engageaient des *tibicines*. À la fin des rites, place était faite pour les *tintinnabula* (percussions). Quoi qu'il en soit, le langage sonore émis lors des *pompae* ou des célébrations telles que les Jeux séculaires permirent la création d'une communauté de sons qui à son tour ancrait les sonorités dans la mémoire culturelle, ce qui dans le même temps accroissait le sentiment d'appartenance. La seconde partie de l'ouvrage aborde tout d'abord, dans le cadre du chapitre 3, la nature de la pratique de la musique, ainsi que ses conditions et ses modalités (p. 225-278). L'extraction sociale des instrumentistes était hétérogène : il y avait des esclaves publics, des affranchis, parfois libérés par l'empereur, mais toujours au service de la cité. Les inscriptions où ils sont commémorés indiquent le culte auquel ils étaient rattachés et son emplacement. Quelquefois, ils se regroupaient en collèges, surtout s'ils

ne desservaient que les *sacra publica*, comme c'était le cas de *tibicines*, dont le Sénat, puis l'empereur, après la promulgation de la *lex Iulia de collegiis*, reconnaissaient l'utilité publique. D'autres marques de faveur de l'empereur pouvaient consister dans la jouissance des *frumentationes*, comme dans le cas des *aenatores* de Rome. Le travail des musiciens était organisé grâce à un *redemptor*, entrepreneur qui sous-traitait les demandes, contre de maigres revenus, après la signature d'un contrat ou suite à un accord verbal contre prestation. Quoi qu'il en soit, il s'agissait d'hommes de métier (*ars*), des artisans au sein desquels il y avait une hiérarchie, dont les *tibicines* occupaient le bas de l'échelle, à la différence des citharèdes, dont le travail impliquait un apprentissage plus long, acquis au sein d'écoles ou grâce à des proches. Malgré tout, leur *ars* leur octroyait une position parfois respectable, sans jamais parvenir à atténuer le dénigrement inhérent à celle-ci. C'est à leur place au sein de la plèbe des cités qu'est consacré le chapitre 4 (p. 279-314). En effet, il ne fait pas de doute que les musiciens formaient un ensemble d'hommes, généralement, aux statuts légaux des plus variés, sans qu'il y ait pour autant de ségrégation entre eux, puisque la pratique de leur métier amenait à un brassage social. Si certains collectifs semblent avoir compté avec davantage d'ingénus, comme les *aenatores* ou les *fidicines*, ils n'ont pour autant pas disposé de grandes richesses, sauf exceptions. Il faut souligner leur participation ponctuelle à la gestion de collèges et l'existence de relations familiales et amicales avec d'autres instrumentistes ou d'individus aux horizons des plus divers. Leur appartenance, non à la *plebs media* chère à P. Veyne, mais à la plèbe moyenne des cités, située juste en dessous, ne fait aucun doute. Enfin, le chapitre 5 s'intéresse au rapport entre les musiciens et le pouvoir impérial (p. 315-370). L'objectif est de compléter les travaux de P. Zanker ou K. Galinsky, p. ex., qui excluent la dimension sonore de leurs réflexions. En effet, la visibilité sociale des musiciens s'accrut avec Auguste, grâce à l'augmentation des jours consacrés aux jeux, pour ne rien dire des célébrations en rapport avec le Prince, permettant aux instrumentistes de disposer de nouveaux débouchés. Le dialogue entre le pouvoir impérial et les musiciens s'initia dès l'instauration du Principat : p. ex. les *tibicines* obtinrent un « sceau » d'utilité publique, parce qu'ils participaient aux sacrifices : le *collegium tibicinum Romanorum* devint après la *lex Iulia de collegiis* le *collegium tibicinum qui sacris publicis praesto sunt*, marquant la reconnaissance officielle de leur rôle au service de la religion romaine. Parallèlement, cela influa sur leur recrutement, puisque des plébéiens ingénus auraient commencé à intégrer progressivement le collège jusqu'alors davantage aux mains d'affranchis. Le privilège frumentaire des *aenatores*, qui matérialisait leur rôle, doit aussi remonter à Auguste. On peut également invoquer la dédicace de l'édicule à proximité de la *Meta sudans*, comportant plusieurs allusions à Auguste, puis à d'autres Julio-Claudiens. Associés à la pratique rituelle du règne d'Auguste, les musiciens se firent ensuite les porte-parole du discours impérial alors que s'implantait le culte au souverain, comme en témoignent les *scabillarii* si présents dans la pantomime, dont le développement est concomitant. Leur visibilité accrue trouve également confirmation dans le soin qu'ils prirent à choisir leurs patrons, tout comme l'emplacement de leurs *scholae*. En définitive, A. Vincent offre au lecteur un magistral ouvrage d'histoire sociale sur les musiciens dans le monde romain fort utile et plaisant à lire. En effet, par ses analyses pénétrantes, il réhabilite le monde des instrumentistes dont on oublie parfois jusqu'à l'existence. C'est un pan méconnu de la société romaine qui se dévoile à nous, qu'il

s'agisse de la variété d'instruments joués, à l'armée ou à la ville, pour ne rien dire du rapport au pouvoir impérial, dont ils contribuaient à la diffusion de l'idéologie. La seule fausse note, si l'on peut dire, est le manque de reproductions iconographiques à une échelle plus systématique. Je pense aux descriptions de la *tuba*, du *cornu*, du *scabellum* etc. dont un public non averti aurait tiré un grand profit. Mais cela n'enlève rien aux mérites du livre. Anthony ÁLVAREZ MELERO

Elio LO CASCIO & Laurens E. TACOMA, avec la collaboration de Miriam J. GROEN-VALLINGA (Ed.), *The Impact of Mobility and Migration in the Roman Empire. Proceedings of the Twelfth Workshop of the International Network Impact of Empire (Rome, June 17-19, 2015)*. Leiden – Boston, Brill, 2016. 1 vol. relié, 265 p., 6 tabl., 1 carte. (IMPACT OF EMPIRE, 22). Prix : 114 €. ISBN 978-90-04-33477-9.

À une époque où les flux migratoires suscitent la compassion ou le rejet dans un contexte politique morose, cet ouvrage, qui prend la suite d'autres volumes sur un sujet similaire parus pratiquement en même temps, aborde la mobilité et la migration, en évitant des jugements de valeur et selon des angles d'approche multiples. Pour ce faire, dans la section liminaire (p. 1-24), E. Lo Cascio et L. A. Tacoma traitent des idées romaines sur la mobilité, où il faut pointer le manque d'une « théorie de la migration » digne de ce nom, tout au plus des réflexions partielles sur les conséquences de la migration sur l'identité romaine, plutôt que sur le phénomène en soi. Cela étant, puisque les sources sont hétérogènes et relativement abondantes, qu'elles soient littéraires, épigraphiques ou papyrologiques, avec leurs propres limitations, il est possible d'étudier la mobilité et la migration, sans toutefois parvenir à une généralisation que la fragmentation de la documentation n'autorise aucunement. Si l'on passe au cadre théorique de la recherche contemporaine, qu'il s'agisse du concept de « connectivity » dû à P. Horden et N. Purcell ou de la « globalization theory », on parvient aux mêmes conclusions : ils contribuent à la réflexion et fournissent des clés de compréhension qui demeurent imparfaites. Toutefois, depuis ces dernières décennies, de nombreux travaux de nature diverse, sur des sujets des plus variés et selon des perspectives distinctes, dont certains publiés par les éditeurs, renforcent l'idée qu'il reste encore du pain sur la planche pour définir un nouveau cadre théorique et des champs de recherche encore en friche. Après cette riche introduction, la première contribution, de la main de G. Woolf, aborde le concept de « enclosure » (p. 25-41). En d'autres termes, il s'agit de voir, à l'aune de travaux d'historiens de l'Asie du Sud-Est, pourquoi Rome, en fin de compte, n'a pas exercé son pouvoir en déplaçant des masses de population ou en forçant les populations soumises à travailler sur de grands chantiers à l'instar de la Chine, de l'Égypte ou des pouvoirs de la Mésoamérique précolombienne, qui y eurent recours de diverses façons et de manière ponctuelle. Les empereurs romains disposaient pourtant de modèles, comme les souverains du Proche-Orient antique. De fait, dès l'époque républicaine, des individus furent déplacés contre leur gré (esclaves, prisonniers de guerre, condamnés à l'exil), pour ne rien dire des soldats au moment de leur déploiement puis de leur installation, mais cela n'affectait qu'une part infime de la société. La seule exception, pour ainsi dire, est l'installation de populations frontalières au sein de l'Empire, tels que les Ubiens, par exemple. Si les empereurs avaient la capacité d'agir de la sorte, les

« *spolia* studies », que l'on observe depuis tout au plus deux décennies. L'idée originale de son auteur est de considérer le remploi en tant qu'élément signifiant de l'histoire du monument ou du bâtiment dans lequel il fut utilisé comme matériau de construction. Une analyse fine des remplois, en divers contextes, est ainsi susceptible d'enrichir, voire de modifier, la compréhension des procédés antiques de construction. Le remploi ne doit pas être considéré à l'aune seule de sa deuxième vie, la fonction d'origine du morceau étant elle aussi susceptible d'apporter son lot d'information ; de même, il faut se garder d'appréhender le recours aux *spolia* dans une stricte idée d'économie des matériaux : des considérations sociales, techniques, politiques, culturelles, etc. doivent être envisagées. – Construit en cinq chapitres équilibrés, l'ouvrage s'ouvre et se ferme sur d'utiles synthèses. Ainsi, dans un premier chapitre à vocation méthodologique, Frey aborde le vaste champ d'études que représentent les *spolia*. Par une approche se voulant théorique, il introduit le lecteur aux tenants et aboutissants de l'étude des *spolia*, aux définitions, aux multiples concepts convoqués dans ce qui se présente surtout comme un important bilan historiographique. Ces pages sont instructives, notamment pour le néophyte qui y recueillera aisément les savoirs de base et des repères utiles pour se plonger plus avant dans une recherche ou une simple réflexion sur le sujet. Sans que la chose ne soit spécifiquement nommée, on reconnaît une approche sémiotique de l'objet en ce qu'il est initialement pensé, conçu pour une fin déterminée, ensuite remployé en fonction de choix (qui nous échappent bien souvent), puis enfin observé par un public contemporain et postérieur au remploi ; se succèdent ainsi la visualité (sémiotique de la conception), la visibilité (sémiotique de la communication) et la visuation (sémiotique de la réception) de l'objet produit-remployé qui transparaissent dans la grille de lecture des remplois qu'échafaude l'auteur. Le bloc remployé doit être étudié, compris dans le temps long, dans celui de toutes ses vies utiles. « From the demolition of older structures, to the sorting of their constituent parts, to the use of specific materials in building a new monument, each stage of the process of reuse involves not just an evaluation, but a physical interaction with the architecture of the past. What is more, the monuments that were created in the process came to serve both as models for future architectural works as well as the backdrop of all subsequent social activity » (p. 36). En fin de parcours, un chapitre de synthèse offre le fruit tant des observations de terrain que des réflexions de l'auteur sur le phénomène du remploi dans l'architecture antique tardive. J'y reviens plus loin. Ces deux chapitres encadrent trois chapitres (2, 3 et 4) qui se veulent trois études de cas j'ose dire « thématiques » : *Reuse as Repair* (p. 45-84), *Reuse as Reinterpretation* (p. 85-127) et *Reuse as Rejection* (p. 128-175) par lesquelles l'auteur tente d'identifier le « spectrum of possible motivations for *spolia* use in late Antiquity » (p. 128). Le lecteur est ainsi tour à tour confronté au mur inscrit (the « Inscription Wall ») du site de Kolona sur l'île d'Égine, à un segment des fortifications romaines tardives de Sparte et, enfin, à la fortification tardive d'Isthmia dans l'Isthme de Corinthe. Frey se justifie de procéder de la sorte : « It is a given that we must first understand our subject before we can begin to grasp its larger historical and social significance and, in this regard, extensive surveys and intensive studies of individual monuments are an essential first step » (p. 44). Point n'est besoin de commenter chacune de ces trois analyses de cas. Elles sont minutieuses, peut-être parfois un peu trop, mais elles ont le mérite de ne

sacrifier aucun élément de contexte (géographique, archéologique, historique, technique, etc.) susceptible de permettre au lecteur, même celui qui n'aurait pas la chance d'avoir vu le site de ses yeux, de se faire une idée. On est d'autant plus confiant que l'auteur, plutôt que de s'en remettre à la documentation secondaire, a effectué un examen personnel des vestiges dont les descriptions sont complétées de photographies originales ou empruntées, de relevés et de plans. Ceci constitue certainement le plus intéressant apport de l'étude de Frey en ce qu'il tente de comprendre (et de faire comprendre) les différents visages du remploi en les explicitant dans le détail grâce au recours aux trois exemples judicieusement choisis. Le remploi est d'abord un moyen de rétablir une construction préexistante sans chercher à la redéfinir ni la réinventer (Égine) ; il est aussi, en même temps que la reconstruction d'une structure, l'occasion d'une recherche esthétique par l'agencement original des matériaux remployés illustrant à la fois une juste compréhension et une appréciation d'un modèle architectural classique (Sparte) ; il est enfin une occasion pour le constructeur de faire en quelque sorte table rase d'un passé architectural (Isthmia), par l'effacement volontaire des traces d'utilisation antérieure. L'on pourrait craindre que l'effort théorique qui se cache derrière la démarche ne cloisonne les perceptions ou la recherche à venir sur les *spolia* en Méditerranée orientale, mais je pense que l'auteur a usé de suffisamment de précautions pour faire en sorte que le lecteur soit au contraire outillé de précieuses clés interprétatives qu'il saura utiliser à sa façon par la suite. Qui plus est, l'absence de modèles ou de standards en matière d'architecture de remploi impose ce passage par l'étude de cas. On ne peut dès lors que saluer l'intention de l'auteur d'avoir réussi à rendre intelligibles ces trois cas exemplaires et, avec eux, le recours aux *spolia* dans l'architecture antique, ce qui, dans les faits, ne se limite pas aux périodes tardives. L'enseignement espéré est profitable à toute l'histoire de l'architecture puisque, comme l'écrit Frey, « because *spolia* exhibit a lack of uniformity that encourages us to examine more carefully the unique decisions responsible for their final appearance, the study of reuse holds great promise in serving as an example to be followed in other studies of architectural practice more generally » (p. 31). Le lecteur ne peut que se réjouir, en fin de parcours, du chapitre de synthèse à vocation conclusive, qui clôt admirablement bien l'étude. Les trois cas analysés présentent des similitudes qui ne manquent pas de faire ressortir toute la complexité, pour les constructeurs, de travailler à partir de matériel récupéré, ce que Frey met bien en lumière. En cela, son étude est riche d'enseignements pour le néophyte sur les méthodes de construction de l'Antiquité tardive. Pourtant, ces trois mêmes cas sont aussi marqués par des caractéristiques propres qui les distinguent les uns des autres et qui interdisent ou, à tout le moins, devraient interdire toute forme de généralisation dans l'interprétation de l'architecture des *spolia*. Ainsi, « studies of *spolia* use in the future must pay much more attention to regional variations in their final analyses » (p. 179). On pourrait discuter de la prescription essentiellement régionale mais, pour l'essentiel, on ne peut qu'être d'accord avec l'auteur : l'observation de *modi operandi* communs ne permettra jamais l'établissement de principes universels de l'architecture de récupération. La récupération de structures existantes selon divers modes, le type de matériaux récupérés, leur origine, la manière dont ils sont agencés et la volonté évidente ou non des constructeurs d'user de ces matériaux en référence à un type architectural dit classique constituent chacun à leur façon des obstacles tant à la compréhension qu'à l'explication

comme celle sur Pilate). M. Fucecchi y livre une série de réflexions sur les prosopopées divines chez Claudien, en montrant notamment comment l'usage des personnifications allégoriques permet de « négocier le virage » entre la mythologie traditionnelle et la culture chrétienne. Puis, C. Urlacher-Becht examine le traitement du combat d'Hercule et d'Antée chez Ennode de Pavie, en mettant en lumière une forme de « schizophrénie » de l'auteur, entre le discours du clerc qui récuse la mythologie païenne, et celui de l'aristocrate mondain qui l'intègre à son propos pédagogique. En dernier lieu, Chr. H. Voigt donne un aperçu sur la réception arabe de la figure légendaire d'Alexandre le Grand, filtrée par le *Roman d'Alexandre* du Pseudo-Callisthène. La cinquième partie s'attache à illustrer la résistance des figures mythiques dans le passage du polythéisme au christianisme. R. Courtray livre une approche synthétique et exhaustive de la place des « fables des poètes » dans l'œuvre de Jérôme, en quatre temps : recyclage des mythes comme simples ornements du discours, utilisation des figures mythiques comme images du discours religieux (par exemple, les sirènes comme symbole du discours hérétique), recours à des figures mythiques pour traduire des réalités bibliques (par exemple, le terme de « géants » comme équivalent des mots hébreux *nephilim*, *raphaim* et *gibor*), et exploitation des figures mythiques comme arguments du discours religieux (par exemple, les naissances miraculeuses ou virginales pour mieux faire comprendre et admettre la maternité de Marie à des gens familiers de la culture mythique). Ensuite, F. Massa examine le traitement de Dionysos au cœur des conflits entre païens et chrétiens au IV^e^ siècle, entre la diabolisation de la figure du dieu chez les seconds et l'effort de réactualisation allégorique de celle-ci chez les premiers. La contribution suivante, de M. Cutino, est centrée sur l'usage allégorique des mythes chez Ambroise de Milan, à travers trois études de cas (le mythe des chevaux d'Hippolyte, celui de Gygès, et celui d'Ulysse et les Sirènes), pour montrer que l'auteur privilégie les mythes ayant déjà des antécédents d'allégorèse morale dans la tradition profane, et dérouler les modalités de leur réemploi chez l'auteur chrétien. Enfin, F. Chapot, dans une très riche contribution qui est l'une des pièces majeures du recueil, s'attache à débusquer les modèles mythiques sous-jacents dans la mise en scène des vierges martyres de la tradition chrétienne, notamment à travers les motifs de la vierge guerrière (cf. Clélie, Camille) et de la vierge sacrifiée (cf. Polyxène, Iphigénie), avec le même mélange troublant d'héroïsation et d'érotisation de la mort que chez les auteurs païens. Bref, un recueil de très haut niveau, qui, au-delà de l'intérêt spécifique de chaque contribution, apporte des exemples d'approche méthodologique très utiles pour toute étude sur la question de l'usage exemplaire des mythes dans la pensée antique.

François RIPOLL

Jon M. FREY, Spolia *in Fortifications and the Common Builder in Late Antiquity*. Leiden – Boston, Brill, 2015. 1 vol. relié, XI-222 p., ill., plans (MNEMOSYNE SUPPLEMENTS. HISTORY AND ARCHAEOLOGY OF CLASSICAL ANTIQUITY, 389). Prix : 104 € (+ taxes). ISBN 978-90-04-28967-3.

Issue d'une thèse de doctorat présentée à l'Université de Berkeley, cette étude s'inscrit dans un renouveau des études sur les remplois architecturaux tardifs, les

du phénomène en un ensemble cohérent. Malgré la fluidité et la qualité du propos, on sent, au fil des pages, une approche par trop académique, voire scolaire, propre au genre de la thèse, ce qui donne à penser que celle-ci n'a sans doute subi que fort peu de remaniements depuis la soutenance jusqu'à la publication. Si on peut le regretter, car de nombreux passages présentent d'inévitable lourdeurs formelles ou stylistiques, cela n'ôte rien à la qualité de l'étude qui constitue, à mon avis, une ouverture pertinente, intéressante et actualisée sur la question des remplois architecturaux dans l'Antiquité. Cet ouvrage est assurément à lire pour quiconque souhaite mieux comprendre les enjeux les plus actuels de la recherche sur les *spolia.* Patrick BAKER

Pascale BALLET, Séverine LEMAÎTRE & Isabelle BERTRAND (Ed.), *De la Gaule à l'Orient méditerranéen. Fonctions et statuts des mobiliers archéologiques dans leur contexte*, Rennes – Le Caire, Presses universitaires de Rennes – Institut français d'archéologie orientale, 2018. 1 vol. broché, 431 p., 16 pl. coul. (ARCHÉOLOGIE & CULTURE). Prix : 39 €. ISBN 978-2-7535-5922-6 / 978-2-7247-0717-5.

L'équipe *Hellénisation et Romanisation dans le Monde Antique* (HeRMA) de Poitiers a décidément du talent lorsqu'il s'agit de définir une thématique de recherche novatrice : après les excellents colloques *La ville et ses déchets dans le monde romain* (2003) puis *La rue dans l'Antiquité* (2008, cf. *AC* 81 [201]2, p. 618-619), c'est aujourd'hui à la notion d'assemblage archéologique que s'attaquent les conceptrices de ce volume ; plus exactement, il s'agit d'interroger ici la relation qui existe entre assemblage, fonctionnalité et contextes, en traquant les limites de l'interprétation archéologique et les pièges (p. ex. les plurifonctionnalités), et de tenter de théoriser les apports (p. ex., peut-on interpréter l'absence d'artefacts dans un assemblage et si oui, comment ?). L'exercice est appliqué à une cinquantaine de cas, dans des articles d'une concision exemplaire, qui sont autant d'espaces de réflexion, distribués en six thématiques, excluant le cas particulier du contexte funéraire qui n'est étudié ici qu'à la marge. Sont ainsi explorés : la lecture spécifique des rejets en contexte d'habitat (« Tranches de vie domestique »), l'archéologie de la ritualité (« Dans les espaces sacrés : des restes et des gestes »), les mobiliers de banquets (« Espaces de convivialité et assemblages »), les « Vestiges mobiliers des espaces publics et portuaires », ceux des espaces artisanaux (« Espaces de travail : produits et rejets »), et enfin « Les objets comme marqueurs sociaux ou identitaires ». Bien sûr, cette division pourra paraître artificielle, en particulier lorsque les mobiliers rejetés témoignent p. ex. à la fois d'activités domestiques *et* artisanales. Mais le découpage a le mérite de structurer les problématiques. Il n'est bien entendu pas question de rendre compte de l'ensemble des cas étudiés ; il suffira d'en souligner à la fois la variété et la richesse à travers quelques exemples, limités ici à l'époque classique. Le livre couvre en effet deux millénaires, de l'Âge du Fer à l'Antiquité tardive, et un large spectre géographique, largement dominé par la Gaule et la Méditerranée orientale – la coédition par l'Ifao explique un fort tropisme égyptien, tout en s'autorisant des éclairages hors-champ (ainsi d'une contribution introductrice qui relève de l'anthropologie et permet d'illustrer l'évolution parfois radicale de la fonctionnalité d'un objet au cours de son histoire, p. ex. perdre son sens religieux premier s'il est utilisé postérieurement comme monnaie

les historiens des cultes qui y trouveront des réponses à leurs questions, mais aussi de nouvelles interrogations. Anne JACQUEMIN

Barbara E. BORG, *Roman Tombs and the Art of Commemoration. Contextual Approaches to Funerary Customs in the Second Century CE*. Cambridge, Cambridge University Press, 2019. 1 vol. relié, XXVIII-341 p., 94 fig. Prix : 90 £. ISBN 978-1-108-47283-8.

Poursuivant ses recherches sur les monuments et pratiques funéraires après un premier volume consacré au IIIe siècle (*Crisis and Ambition. Tombs and Burial Customs in Third-Century CE Rome*, Oxford, 2013), B. Borg se penche ici sur les changements qui intervinrent sous les Flaviens et au début du IIe siècle de notre ère dans l'architecture des tombeaux avec l'apparition de tombeaux-temples et dans la statuaire funéraire avec ce que, à la suite de H. Wrede, l'on a pris l'habitude d'appeler l'apothéose privée (« Privatapotheose »). Ce faisant, c'est aussi le problème du passage de la crémation à l'inhumation qui est évidemment envisagé, mais encore – et l'on ne s'en étonnera pas davantage – celui des croyances en un « Afterlife », toujours si débattu. Quatre chapitres abordent successivement ces différentes questions. Fortement centré sur les aspects sociétaux, le premier (« In Search of Diceased Senators », p. 1-76) s'intéresse aux monuments funéraires de la classe sénatoriale dont on a parfois estimé qu'ils affichaient, au IIe siècle, une moins grande visibilité. C'était assurément perdre de vue le caractère fondamentalement gentilice de ces tombeaux et leur longue durée d'utilisation depuis le moment de leur fondation – d'où le moins grand nombre de constructions nouvelles au IIe siècle. Insistant sur l'importance de la famille dans la société romaine, B. Borg montre qu'à l'imitation des représentants de ce « first order », les affranchis firent également construire pour eux-mêmes et leurs descendants d'importants tombeaux familiaux qui ont pu laisser croire que les sénateurs se limitaient alors à des constructions plus modestes. Mais qu'en est-il, en revanche, de l'ordre équestre, qui n'apparaît dans tout le volume qu'à deux reprises (p. 98 : « some equestrians » ; p. 173-174 : à propos des *Combarisii* et des *Caesennii* d'Ostie et de *Portus*) et dont l'importance, à cette date, ne saurait être négligée ? On s'étonnera, par ailleurs, que le choix de sarcophages à décor dionysiaque par des membres de la classe sénatoriale ne s'explique que parce que ces images véhiculent les valeurs traditionnelles essentielles que sont les « *pietas*, victory and triumph, and the *felicitas temporum* resulting from all three » (p. 73) ; A. D. Nock, généralement si critique pour tout ce qui est symbolisme funéraire, ne leur déniait cependant pas toute signification eschatologique (« what could be regarded as a promise of happiness hereafter », *AJA* 50 [1946], p. 148 ; cf. également p. 168). Le deuxième chapitre (« Reviving Tradition in Hadrianic Rome. From Incineration to Inhumation », p. 77-122) rappelle que l'inhumation est une tradition romaine ancienne, bien attestée par Cicéron et Pline l'Ancien (on n'oublie pas son usage chez les *Cornelii*), qui aurait été reprise par Hadrien et, dans la foulée, par l'élite sociale de l'Empire et les riches affranchis. « There is thus no need to look for outside influency » (p. 121) – ce qui est sans doute oublier un peu vite que nombre de ces *liberti* étaient précisément d'origine étrangère, et notamment orientale. B. Borg n'exclut pas qu'un des deux, voire quatre (?), sarcophages de porphyre réputés

provenir du mausolée d'Hadrien ait pu être celui de l'empereur, dont on sait à la fois le goût pour l'innovation mais aussi le souci de maintenir les traditions. L'hypothèse, toute séduisante qu'elle soit, demeure cependant fragile. Sous le titre « Family Matters: The long Life of Roman Tombs » (p. 123-190) et à partir de l'ensemble d'effigies provenant du tombeau des *Licinii*, le troisième chapitre s'intéresse à la présence de portraits dans ces tombeaux gentilices, dont le décor reprenait en quelque sorte celui des anciens *atria* ornés d'*imagines maiorum*. Ici aussi, le modèle fut adopté par les affranchis : c'est bien ce que montrent quelques reliefs funéraires et le décor stuqué ou statuaire des mausolées de C. Valerius Herma dans la nécropole vaticane ou des *Terentii* à l'Isola Sacra. Dans certains cas, c'est l'ancien *patronus* lui-même qui est considéré comme le fondateur et le point de départ de la *familia* de ces *liberti* ; B. Borg ne manque pas de le rappeler (avec de beaux exemples, comme la stèle des *Iunii*, fig. 3.9). Désireux de s'intégrer pleinement dans la société, ces ex-esclaves adoptent, en effet, les idéaux de l'élite, y compris ce souci de préserver pendant plusieurs générations le *nomen gentile* de leur ancien patron. Plus développé que les précédents, le dernier chapitre (« Straddling Borderlines: Divine Connotations in Funerary Commemoration », p. 191-290) revient sur la question des statues-portraits *in formam deorum*, reconnaissant dans ce procédé un « visual language that accumulates comments on the individual concerned » (p. 231) ; ce serait, en effet, aux qualités de la personne décédée que cette mise en images renverrait, des qualités que le dédicant estimerait supérieures à celles des hommes et comparerait de la sorte à celles des dieux. B. Borg remarque, à juste titre, que ce sont essentiellement les femmes et les enfants morts en bas âge qui sont concernés par ces images et rappelle que les seules images masculines d'adultes sont celles de divinités des eaux, d'Hercule et de Mars (p. 234). Le catalogue de H. Wrede comportait, cependant, deux statues de jeunes gens en Esculape qui ne sauraient passer pour des ἄωροι (n^{os} 3-4 p. 195-197, pl. I.1-2). Les différents types statuaires de Jupiter restent, certes, réservés à l'empereur ; il ne pouvait être question de rivaliser avec lui. On s'interrogera pourtant sur la signification de l'étonnante statue en « Hüftmantel » du tombeau de M. Artorius Geminus, et ce dès la première moitié du I^{er} siècle de notre ère, qui fait si exactement écho au Tibère de Nemi, aujourd'hui à Copenhague. Ces statues-portraits *in formam deorum* et ces tombeaux-temples suggèrent la divinité de ceux qu'elles représentent ou qui y sont inhumés sans pour autant être explicites sur leur exacte signification (p. 285). « They radiated a strong air of apotheosis even to those who did not aim at fully divinising their loved ones, or did not believe that they could achieve such an aim » (*ibid.*). On est bien là « straddling borderlines ». Signe des temps : les relecteurs de la maison d'édition (du moins, je l'imagine) ont cru bon d'expliciter les mots *Salus* (« Health or Well-being », p. 193) ou *collegia* (« voluntary associations », p. 184) – ce qui surprend quelque peu dans une publication scientifique spécialisée – ; auraient-ils introduit également l'incroyable *hominus novus* de la p. 23, qu'il est impensable d'imputer à l'auteur (cf. p. 185 : *homo novus* ; p. 149 et 186 : *homines novi*) ? Tébessa n'est pas en Libye (p. 231), mais en Algérie. Ce ne sont certes que broutilles, qui n'altèrent en rien l'intérêt et la qualité de ce livre, dont certaines conclusions, fondées sur un choix de documents, devront sans doute être vérifiées par d'autres exemples au fur et à mesure de l'avancement de la

recherche en ce domaine. Mais n'est-ce pas le sort de tout travail de réflexion et de synthèse sur un sujet aussi fluctuant que celui des croyances et pratiques funéraires ?

Jean Ch. BALTY

Branka MIGOTTI, Marjeta ŠAŠEL KOS & Ivan RADMAN-LIVAJA, *Roman Funerary Monuments of South-Western Pannonia in their Material, Social, and Religious Context*. Oxford, Archaeopress Publishing Ltd, 2018. 1 vol. broché, IX-275 p., 306 fig. (ARCHAEOPRESS ROMAN ARCHAEOLOGY 45). Prix : 50 £. ISBN 978-1-78969-021-7.

Quelque peu négligés – si ce n'est à l'échelon local – depuis les études pionnières de H. Hofmann (1905) et d'A. Schober (1923), voire les deux livres de S. Ferri (*Arte romana sul Reno*, 1931 ; *Arte romana sul Danubio*, 1933), les monuments funéraires d'Europe centrale et des Balkans ont été remis au centre du débat sur l'art provincial romain, depuis quelques années, avec la parution des volumes successifs du *Corpus Signorum Imperii Romani* (*CSIR*) d'Allemagne, d'Autriche et de Hongrie et la tenue, tous les deux ans depuis 1989, de colloques portant sur divers aspects de ce « provinzialrömisches Kunstschaffen ». L'important travail pluri-disciplinaire de Br. Migotti, M. Šašel Kos et I. Radman-Livaja, soutenu par un financement triennal (2015-2018) de l'Académie des Sciences et des Arts de Croatie, porte sur l'ensemble des monuments funéraires (autels, stèles, urnes, sarcophages, éléments architecturaux figurés de mausolées) mis au jour sur le territoire des trois villes de *Siscia*, *Andautonia* et *Aquae Balissae* ou qu'il y a lieu d'y rattacher. Tous font l'objet de notices très complètes, accompagnées de photos le plus souvent en couleurs, dans la première partie de ce volume qui constitue le catalogue proprement dit (p. 5-132). Le chapitre suivant (« Discussion of the Evidence », p. 133-201) tente de définir les limites des trois cités et de localiser les nécropoles (cartes du territoire et photographies aériennes des villes) ; il établit également une typologie des stèles et sarcophages, étudie coiffures et vêtements des personnages représentés – on connaît l'importance de ces marqueurs sociaux en Pannonie et dans le Norique voisin – et s'intéresse à l'iconographie des monuments. Les matériaux utilisés (marbre ou pierre locale) retiennent aussi tout particulièrement l'attention : la plupart d'entre eux ont fait l'objet d'examens macroscopiques et d'analyses systématiques réalisés par M. Belak, B. Djurić et W. Prochaska (des photographies au microscope de presque tous les documents sont jointes au catalogue) ; les carrières ont été identifiées (« Geology and Quarries », p. 202-211). Les trois derniers chapitres (« Population of South-West Pannonia », p. 212-228 ; « The social Impact of Roman Soldiers in Siscia, Andautonia and Aquae Balissae », p. 229-246 ; « Palaeographic and epigraphic Characteristics » p. 247-252) tirent parti des moindres éléments de l'onomastique et du *cursus* civil ou militaire des personnages mentionnés par les inscriptions pour dresser un tableau de la population de ces trois villes. L'étude iconographique aurait, certes, pu être plus fouillée (les deux représentations d'Icare, assez exceptionnelles dans ce contexte, auraient pu faire l'objet de considérations plus développées ; on s'étonne aussi de ne trouver, pour la stèle de Bastaji [p. 116], aucun renvoi à la thèse de C. Dulière, Lupa romana. *Recherches d'iconographie et essai d'interprétation*, I-II, Rome, 1979, qui s'intéressait précisément à la fréquence du thème dans ces régions (I, p. 283-285), reprenait le

suivent une introduction visant à présenter le projet dans lequel s'inscrit la rencontre, et sont regroupées en quatre sections. La première est consacrée au paysage chypriote. G. Deligiannakis (p. 23-44) aborde la question des communautés païennes vivant sur l'île à travers l'étude de la prosopographie et le réexamen des actes conciliaires et des sources épigraphiques disponibles, réalisant ainsi un travail analogue à celui mené, dans le cadre de sa thèse, sur le Dodécanèse (*The Dodecanese and the Eastern Aegean Islands in Late Antiquity, AD 300-700*, Oxford, 2016 ; voir *AC* 86 [2017] p. 680-681). A. Vionis présente les résultats du projet *Settled and Sacred Landscapes of Cyprus* de l'Université de Chypre qui vise à déterminer l'occupation du territoire de la vallée de Xéros (p. 45-70). Le second ensemble concerne l'architecture religieuse et les communautés qui y sont associées. E. Procopiou présente les découvertes, réalisées par le Service Archéologique de Chypre, de phases datant des VI^e^ et VII^e^ siècles sous des églises de la période méso-byzantine (p. 73-98). Les communautés chrétiennes, et particulièrement le culte des saints des premiers temps du christianisme, sont abordés sous le prisme de l'épigraphie par S. Efthymiadis. Le troisième volet est consacré à l'arrangement intérieur des édifices religieux. Les installations liturgiques du sanctuaire (D. Nicolaou, p. 119-151), les baptistères (R. Michail, p. 153-174) et les décors en mosaïques (F. Hadjichristofi, p. 191-212 et D. Michaelides, p. 213-244) témoignent du développement de la tradition liturgique chypriote, influencée principalement par Constantinople, mais également, dans une moindre mesure, par les patriarcats orientaux, même après l'acquisition par Chypre de l'autocéphalie au VI^e^ siècle. Ch. Kyriakou livre une lecture sociologique du culte à l'époque paléochrétienne, en analysant l'acte de la liturgie en tant qu'*habitus* (p. 175-189). Enfin, le dernier volet titré « International Byzantine Style? Local Traditions and Adaptations In- and Outside Cyprus » donne la parole à C. Fluck (p. 247-266) et I. Eicher (p. 267-292). Bien que l'on puisse regretter le manque de mise en relation des sujets abordés, comme le laissait espérer le sous-titre du chapitre, avec la culture chypriote, ces deux contributions, présentant respectivement une sélection de tissus liturgiques d'époque protobyzantine et l'architecture, privée et religieuse, tardo-antique et byzantine en Cilicie, sont particulièrement intéressantes par l'originalité du matériel présenté. En conclusion, les contributions remportent le pari de l'interdisciplinarité chère au projet de l'Université de Mayence en rassemblant textes épigraphiques, données textuelles et résultats de fouilles, et en confrontant un réexamen de sources déjà connues aux résultats de recherches nouvelles.

Maria NOUSSIS

Nora BÜCHSENSCHÜTZ, *Iberische Halbinsel und Marokko*. Wiesbaden, Reichert Verlag, 2018. 1 vol. cartonné, XIII-241 p., 69 pl. (REPERTORIUM DER CHRISTLICH-ANTIKEN SARKOPHAGE, 4). Prix : 78 €. ISBN 978-3-95490-362-7.

Johannes G. DECKERS & Guntram KOCH, *Konstantinopel – Kleinasien – Thracia – Syria – Palaestina – Arabia*. Wiesbaden, Reichert Verlag, 2018. 1 vol. cartonné, XIV-164 p., 110 pl. (REPERTORIUM DER CHRISTLICH-ANTIKEN SARKOPHAGE, 5). Prix : 78 €. ISBN 978-3-95490-340-5.

Avec ces deux volumes s'achève le répertoire des sarcophages paléochrétiens conçu par Fr.-W. Deichmann pour mettre à jour et compléter le déjà monumental *corpus* de J. Wilpert (1929-1936). Le premier tome du *Repertorium*, consacré aux trouvailles de Rome et d'Ostie, remonte à 1967 ; les deux suivants, relatifs à celles du reste de l'Italie (avec un supplément pour Rome et Ostie), de la Dalmatie et aux œuvres aujourd'hui disséminées dans les musées du monde entier, puis à celles de la France, de l'Algérie et de la Tunisie, datent respectivement de 1998 et 2003. Le format des volumes a malheureusement changé depuis lors (21,5 x 30 cm au lieu de 25,5 x 35,5 cm, comme pour les livraisons d'*Antike Plastik* (cf. *AC* 87 [2018], p. 621), ce qui réduit la surface même des illustrations ; on le regrettera quelque peu pour ces sarcophages, dont le décor étiré en longueur s'accommodait tout particulièrement d'un format plus grand et, de ce fait, plus lisible. Le tome 4 regroupe 151 documents d'Espagne, deux du Portugal et un du Maroc. À la différence des autres volumes de la série qui se limitaient à quelques considérations générales, il comporte 141 pages d'analyse et de synthèse abordant bien des aspects de la production ou de la diffusion de ces monuments ; c'est qu'il s'agit ici de la version remaniée d'une thèse, présentée en 2015 à l'Université de Göttingen. Un des soucis de l'auteur est notamment de définir avec le plus d'efficacité possible les critères autorisant à distinguer les œuvres de production locale (jusqu'ici minimisée par les chercheurs) de celles importées de Rome, sans oublier que certaines d'entre elles avaient pu être réalisées sur place, voire seulement achevées, par d'« emigrierte Fachkräfte ». Il convenait donc d'envisager, par exemple, la signification réelle de sujets singuliers par rapport au répertoire habituel et l'influence qu'avaient pu avoir les choix de commanditaires locaux. Il fallait aussi prendre position au sujet de plusieurs sarcophages à motifs de signification neutre (scènes de chasse, thèmes bucoliques, Victoires) que leur appartenance à la production d'un atelier ayant également réalisé des sarcophages à thème chrétien n'obligeait pas d'office à retenir dans ce *corpus* (p. 14-20). C'est à ces différents problèmes que s'attache N. Büchsenschütz ; mais l'évolution typologique (« Friessarkophage », « Säulensarkophage », « Einzugssarkophage ») et stylistique (des réalisations constantiniennes jusqu'au « Schöner Stil ») la retient tout autant. Ses datations, limitées au quart de siècle, sont prudentes (des précisions comme « später » sont toutes relatives et ne doivent être comprises que par rapport à certaines œuvres auxquelles il est fait appel à titre de comparaison ; elle y insiste p. 28). Une fois envisagés les sarcophages d'importation romaine proprement dite (« stadtrömisch »), trois groupes de production locale retiennent plus particulièrement son attention : l'un dans la région de Burgos (« Bureba-Gruppe »), l'autre en Bétique (« *Baetica*-Gruppe »), le dernier (« Hispanische Rankensarkophage ») limité jusqu'ici à deux monuments d'Oviedo. De ces trois groupes, c'est indiscutablement le premier qui est le plus surprenant : à la différence de tous les autres sarcophages, les monuments y sont généralement décorés sur les quatre faces, voire sur les quatre pans de leur couvercle ; leur style est également assez étonnant, qui a parfois conduit à les dater jusqu'en pleine période romane (ils demeurent malheureusement tout à fait indatables). Les exemplaires du groupe de Bétique (« Córdoba-Gruppe » de H. Schlunk, auquel j'hésiterais à joindre, pour ma part, le fragment n° 153, p. 104-105), au relief très plat, jusqu'ici considérés comme influencés par Byzance, semblent plutôt l'avoir été par la production nord-africaine, selon l'auteur ; ils témoignent en tout cas d'un « Landschaftsstil » très particulier (p. 112). Le décor des « Rankensarkophage » serait, quant à lui, à rapprocher

de celui des mosaïques funéraires ; mais je vois mal que l'exemplaire de Braga n° 152 puisse appartenir stylistiquement au même groupe que les nos 87-88 d'Oviedo. Les cuves de l'importante nécropole du Francolí, à Tarragone, appartiennent indiscutablement, en revanche, à la production d'ateliers nord-africains, que l'on situera volontiers à Carthage avec laquelle commerçait le grand port de Catalogne (I. Rodà y avait reconnu, dès 1990, un calcaire issu des carrières de Kadhel, comme pour nombre de sarcophages de Tunisie). Les fragments nos 50-51, provenant d'Empúries, attestent l'importation d'exemplaires gaulois issus d'ateliers toulousains ; il en va de même d'une belle cuve avec couvercle de Vilanova de Lourenzá (n° 147 ; mais, à 500 km des Pyrénées, a-t-elle bien été importée à la fin de l'Antiquité, ou au Haut Moyen Âge pour servir de sépulture au comte Orioso Guttiérrez [mort dans les toutes dernières années du Xe siècle] ?). Une carte de répartition des sarcophages eût été utile à cet égard, ainsi que pour aider à cerner avec plus de précision l'aire géographique de certains des regroupements opérés par l'auteur. Les différentes productions envisagées dans ce volume justifiaient pleinement, en tout cas, de déroger aux normes habituelles de présentation du *Repertorium*. – Le tome 5 est plus « classique ». Au terme de longs travaux préparatoires qui impliquèrent successivement différents chercheurs, ce sont J. G. Deckers et G. Koch qui le signent aujourd'hui, G. Koch ayant lui-même rédigé l'ensemble des chapitres d'introduction aux différentes régions concernées. Le volume regroupe 341 monuments répartis sur une aire géographique très étendue allant de la Thrace à l'Arabie (carte p. XV), dont 171 exemplaires de production constantinopolitaine (sarcophages et « Scheinsarkophage » réduits à une simple plaque fermant un *loculus*) – ce qui est infiniment peu par rapport aux quelque 1200 sarcophages chrétiens « stadtrömisch » connus. À Constantinople même, n'étaient les trouvailles du bel hypogée de Silivri Kapı (1988), rares sont les œuvres découvertes *in situ* ; plus rares encore celles qui ne nous sont pas parvenues à l'état de fragments. Celles qui comportent un décor figuré se limitent à une courte période (380/390 – 420/430) avant laquelle, à la différence de ce qui se passe à Rome, on ne dispose d'aucun monument. G. Koch insiste sur la difficulté qu'il y a à les dater avec précision, faute d'inscriptions, certes, mais aussi faute de parallèles dans la sculpture officielle de la nouvelle capitale ; et l'on ne voit pas plus clairement d'où vinrent les sculpteurs qui les réalisèrent. Dans toutes les autres provinces de l'Empire couvertes par ce dernier volume, les sarcophages paléochrétiens sont tout aussi rares, sinon plus ; ils sont, par ailleurs, disséminés sur de très vastes régions et très différents les uns des autres, ce qui rend tout essai de chronologie impossible. Aucun de ces sarcophages ne comporte, de surcroît, de décor figuré (scènes tirées de l'Ancien ou du Nouveau Testament). Le motif symbolique le plus fréquent est le chrisme, flanqué de l'*alpha* et de l'*oméga* dans une couronne. On compte, par ailleurs, nombre de sarcophages païens remployés, comportant une inscription chrétienne ou marqués du signe de la croix, dont un magnifique exemplaire attique à rinceaux d'acanthe à Myra, p. ex. Répertorier un matériel aussi dispersé était bien un travail de longue haleine. On ne peut assurément que se réjouir de disposer à présent de ces deux derniers volumes. Tout au plus regrettera-t-on, dans un pareil ouvrage de référence, de ne pas trouver systématiquement le texte grec des inscriptions, trop souvent remplacé par une traduction allemande, anglaise ou française (selon la langue de leur premier éditeur…) ; et on lira Antoninos, non Antonios, p. 139, n° 294, fig. 29 sur le sarcophage de Qerratin (*IGLS* 1643). Jean Ch. BALTY

suivent une introduction visant à présenter le projet dans lequel s'inscrit la rencontre, et sont regroupées en quatre sections. La première est consacrée au paysage chypriote. G. Deligiannakis (p. 23-44) aborde la question des communautés païennes vivant sur l'île à travers l'étude de la prosopographie et le réexamen des actes conciliaires et des sources épigraphiques disponibles, réalisant ainsi un travail analogue à celui mené, dans le cadre de sa thèse, sur le Dodécanèse (*The Dodecanese and the Eastern Aegean Islands in Late Antiquity, AD 300-700*, Oxford, 2016 ; voir *AC* 86 [2017] p. 680-681). A. Vionis présente les résultats du projet *Settled and Sacred Landscapes of Cyprus* de l'Université de Chypre qui vise à déterminer l'occupation du territoire de la vallée de Xéros (p. 45-70). Le second ensemble concerne l'architecture religieuse et les communautés qui y sont associées. E. Procopiou présente les découvertes, réalisées par le Service Archéologique de Chypre, de phases datant des VI^e^ et VII^e^ siècles sous des églises de la période méso-byzantine (p. 73-98). Les communautés chrétiennes, et particulièrement le culte des saints des premiers temps du christianisme, sont abordés sous le prisme de l'épigraphie par S. Efthymiadis. Le troisième volet est consacré à l'arrangement intérieur des édifices religieux. Les installations liturgiques du sanctuaire (D. Nicolaou, p. 119-151), les baptistères (R. Michail, p. 153-174) et les décors en mosaïques (F. Hadjichristofi, p. 191-212 et D. Michaelides, p. 213-244) témoignent du développement de la tradition liturgique chypriote, influencée principalement par Constantinople, mais également, dans une moindre mesure, par les patriarcats orientaux, même après l'acquisition par Chypre de l'autocéphalie au VI^e^ siècle. Ch. Kyriakou livre une lecture sociologique du culte à l'époque paléochrétienne, en analysant l'acte de la liturgie en tant qu'*habitus* (p. 175-189). Enfin, le dernier volet titré « International Byzantine Style? Local Traditions and Adaptations In- and Outside Cyprus » donne la parole à C. Fluck (p. 247-266) et I. Eicher (p. 267-292). Bien que l'on puisse regretter le manque de mise en relation des sujets abordés, comme le laissait espérer le sous-titre du chapitre, avec la culture chypriote, ces deux contributions, présentant respectivement une sélection de tissus liturgiques d'époque protobyzantine et l'architecture, privée et religieuse, tardo-antique et byzantine en Cilicie, sont particulièrement intéressantes par l'originalité du matériel présenté. En conclusion, les contributions remportent le pari de l'interdisciplinarité chère au projet de l'Université de Mayence en rassemblant textes épigraphiques, données textuelles et résultats de fouilles, et en confrontant un réexamen de sources déjà connues aux résultats de recherches nouvelles.

Maria NOUSSIS

Nora BÜCHSENSCHÜTZ, *Iberische Halbinsel und Marokko*. Wiesbaden, Reichert Verlag, 2018. 1 vol. cartonné, XIII-241 p., 69 pl. (REPERTORIUM DER CHRISTLICH-ANTIKEN SARKOPHAGE, 4). Prix : 78 €. ISBN 978-3-95490-362-7.

Johannes G. DECKERS & Guntram KOCH, *Konstantinopel – Kleinasien – Thracia – Syria – Palaestina – Arabia*. Wiesbaden, Reichert Verlag, 2018. 1 vol. cartonné, XIV-164 p., 110 pl. (REPERTORIUM DER CHRISTLICH-ANTIKEN SARKOPHAGE, 5). Prix : 78 €. ISBN 978-3-95490-340-5.

Avec ces deux volumes s'achève le répertoire des sarcophages paléochrétiens conçu par Fr.-W. Deichmann pour mettre à jour et compléter le déjà monumental *corpus* de J. Wilpert (1929-1936). Le premier tome du *Repertorium*, consacré aux trouvailles de Rome et d'Ostie, remonte à 1967 ; les deux suivants, relatifs à celles du reste de l'Italie (avec un supplément pour Rome et Ostie), de la Dalmatie et aux œuvres aujourd'hui disséminées dans les musées du monde entier, puis à celles de la France, de l'Algérie et de la Tunisie, datent respectivement de 1998 et 2003. Le format des volumes a malheureusement changé depuis lors (21,5 x 30 cm au lieu de 25,5 x 35,5 cm, comme pour les livraisons d'*Antike Plastik* (cf. *AC* 87 [2018], p. 621), ce qui réduit la surface même des illustrations ; on le regrettera quelque peu pour ces sarcophages, dont le décor étiré en longueur s'accommodait tout particulièrement d'un format plus grand et, de ce fait, plus lisible. Le tome 4 regroupe 151 documents d'Espagne, deux du Portugal et un du Maroc. À la différence des autres volumes de la série qui se limitaient à quelques considérations générales, il comporte 141 pages d'analyse et de synthèse abordant bien des aspects de la production ou de la diffusion de ces monuments ; c'est qu'il s'agit ici de la version remaniée d'une thèse, présentée en 2015 à l'Université de Göttingen. Un des soucis de l'auteur est notamment de définir avec le plus d'efficacité possible les critères autorisant à distinguer les œuvres de production locale (jusqu'ici minimisée par les chercheurs) de celles importées de Rome, sans oublier que certaines d'entre elles avaient pu être réalisées sur place, voire seulement achevées, par d'« emigrierte Fachkräfte ». Il convenait donc d'envisager, par exemple, la signification réelle de sujets singuliers par rapport au répertoire habituel et l'influence qu'avaient pu avoir les choix de commanditaires locaux. Il fallait aussi prendre position au sujet de plusieurs sarcophages à motifs de signification neutre (scènes de chasse, thèmes bucoliques, Victoires) que leur appartenance à la production d'un atelier ayant également réalisé des sarcophages à thème chrétien n'obligeait pas d'office à retenir dans ce *corpus* (p. 14-20). C'est à ces différents problèmes que s'attache N. Büchsenschütz ; mais l'évolution typologique (« Friessarkophage », « Säulensarkophage », « Einzugssarkophage ») et stylistique (des réalisations constantiniennes jusqu'au « Schöner Stil ») la retient tout autant. Ses datations, limitées au quart de siècle, sont prudentes (des précisions comme « später » sont toutes relatives et ne doivent être comprises que par rapport à certaines œuvres auxquelles il est fait appel à titre de comparaison ; elle y insiste p. 28). Une fois envisagés les sarcophages d'importation romaine proprement dite (« stadtrömisch »), trois groupes de production locale retiennent plus particulièrement son attention : l'un dans la région de Burgos (« Bureba-Gruppe »), l'autre en Bétique (« *Baetica*-Gruppe »), le dernier (« Hispanische Rankensarkophage ») limité jusqu'ici à deux monuments d'Oviedo. De ces trois groupes, c'est indiscutablement le premier qui est le plus surprenant : à la différence de tous les autres sarcophages, les monuments y sont généralement décorés sur les quatre faces, voire sur les quatre pans de leur couvercle ; leur style est également assez étonnant, qui a parfois conduit à les dater jusqu'en pleine période romane (ils demeurent malheureusement tout à fait indatables). Les exemplaires du groupe de Bétique (« Córdoba-Gruppe » de H. Schlunk, auquel j'hésiterais à joindre, pour ma part, le fragment n° 153, p. 104-105), au relief très plat, jusqu'ici considérés comme influencés par Byzance, semblent plutôt l'avoir été par la production nord-africaine, selon l'auteur ; ils témoignent en tout cas d'un « Landschaftsstil » très particulier (p. 112). Le décor des « Rankensarkophage » serait, quant à lui, à rapprocher

de celui des mosaïques funéraires ; mais je vois mal que l'exemplaire de Braga n° 152 puisse appartenir stylistiquement au même groupe que les nos 87-88 d'Oviedo. Les cuves de l'importante nécropole du Francolí, à Tarragone, appartiennent indiscutablement, en revanche, à la production d'ateliers nord-africains, que l'on situera volontiers à Carthage avec laquelle commerçait le grand port de Catalogne (I. Rodà y avait reconnu, dès 1990, un calcaire issu des carrières de Kadhel, comme pour nombre de sarcophages de Tunisie). Les fragments nos 50-51, provenant d'Empúries, attestent l'importation d'exemplaires gaulois issus d'ateliers toulousains ; il en va de même d'une belle cuve avec couvercle de Vilanova de Lourenzá (n° 147 ; mais, à 500 km des Pyrénées, a-t-elle bien été importée à la fin de l'Antiquité, ou au Haut Moyen Âge pour servir de sépulture au comte Orioso Guttiérrez [mort dans les toutes dernières années du Xe siècle] ?). Une carte de répartition des sarcophages eût été utile à cet égard, ainsi que pour aider à cerner avec plus de précision l'aire géographique de certains des regroupements opérés par l'auteur. Les différentes productions envisagées dans ce volume justifiaient pleinement, en tout cas, de déroger aux normes habituelles de présentation du *Repertorium*. – Le tome 5 est plus « classique ». Au terme de longs travaux préparatoires qui impliquèrent successivement différents chercheurs, ce sont J. G. Deckers et G. Koch qui le signent aujourd'hui, G. Koch ayant lui-même rédigé l'ensemble des chapitres d'introduction aux différentes régions concernées. Le volume regroupe 341 monuments répartis sur une aire géographique très étendue allant de la Thrace à l'Arabie (carte p. XV), dont 171 exemplaires de production constantinopolitaine (sarcophages et « Scheinsarkophage » réduits à une simple plaque fermant un *loculus*) – ce qui est infiniment peu par rapport aux quelque 1200 sarcophages chrétiens « stadtrömisch » connus. À Constantinople même, n'étaient les trouvailles du bel hypogée de Silivri Kapı (1988), rares sont les œuvres découvertes *in situ* ; plus rares encore celles qui ne nous sont pas parvenues à l'état de fragments. Celles qui comportent un décor figuré se limitent à une courte période (380/390 – 420/430) avant laquelle, à la différence de ce qui se passe à Rome, on ne dispose d'aucun monument. G. Koch insiste sur la difficulté qu'il y a à les dater avec précision, faute d'inscriptions, certes, mais aussi faute de parallèles dans la sculpture officielle de la nouvelle capitale ; et l'on ne voit pas plus clairement d'où vinrent les sculpteurs qui les réalisèrent. Dans toutes les autres provinces de l'Empire couvertes par ce dernier volume, les sarcophages paléochrétiens sont tout aussi rares, sinon plus ; ils sont, par ailleurs, disséminés sur de très vastes régions et très différents les uns des autres, ce qui rend tout essai de chronologie impossible. Aucun de ces sarcophages ne comporte, de surcroît, de décor figuré (scènes tirées de l'Ancien ou du Nouveau Testament). Le motif symbolique le plus fréquent est le chrisme, flanqué de l'*alpha* et de l'*oméga* dans une couronne. On compte, par ailleurs, nombre de sarcophages païens remployés, comportant une inscription chrétienne ou marqués du signe de la croix, dont un magnifique exemplaire attique à rinceaux d'acanthe à Myra, p. ex. Répertorier un matériel aussi dispersé était bien un travail de longue haleine. On ne peut assurément que se réjouir de disposer à présent de ces deux derniers volumes. Tout au plus regrettera-t-on, dans un pareil ouvrage de référence, de ne pas trouver systématiquement le texte grec des inscriptions, trop souvent remplacé par une traduction allemande, anglaise ou française (selon la langue de leur premier éditeur…) ; et on lira Antoninos, non Antonios, p. 139, n° 294, fig. 29 sur le sarcophage de Qerratin (*IGLS* 1643). Jean Ch. BALTY

de représentation de la famille sur les documents palmyréniens, M. T. Boatwright rappelle comment évolua, à Rome, l'image de la *domus Augusta* et souligne, des deux côtés, l'apparition de jeunes enfants dans ces groupes familiaux à l'époque antonine (« But this is only a suggestion », s'empresse-t-elle d'écrire, p. 197). S'intéressant, elle aussi, à ces enfants, dont les portraits constituent, certes, 7 à 8 % du *corpus* et qui participent indiscutablement à la vie religieuse, V. Vuolanto reconnaît qu'on n'en sait, par ailleurs, presque rien (« Much is beyond our knowledge; or at least, we have no explicit evidence », p. 211). Un utile volume, on le voit, qui, sans apporter de résultats inattendus et spectaculaires, confirme ce que l'on pensait déjà percevoir de la société palmyrénienne. Jean Ch. BALTY

Catherine M. DRAYCOTT, Rubina RAJA, Katherine WELCH & William T. WOOTTON (Ed.), *Visual Histories of the Classical World. Essays in Honour of R.R.R. Smith*. Turnhout, Brepols, 2018. 1 vol. broché, XLII-548 p., nombr. illustr. (STUDIES IN CLASSICAL ARCHAEOLOGY, 4). Prix : 140 €. ISBN 978-2-503-57632-9.

Nombreux seront, de par le monde, les collègues qui auraient aimé s'associer à l'hommage rendu à l'un des chercheurs et des enseignants les plus actifs et les plus féconds de notre discipline et grossir encore le magnifique volume qui marquera son soixante-cinquième anniversaire ; mais il fallait rester dans des proportions raisonnables... Ce sont, au total, quarante contributions de collègues directs, de compagnons de fouille ou d'anciens élèves de Bert Smith qui ont été retenues par les éditeurs, contributions dont les sujets s'échelonnent de l'époque géométrique et archaïque à la fin de l'Antiquité et qui sont ici regroupées thématiquement en neuf grandes sections : « Approaches, Methods, and Materials », « Royal Representations », « Reconstructing Hellenistic Imagery », « Roman Imperial Representations » « Social and Cultural Identities », « Constructed Cities », « Roman Domestic Decor(um) », « Reading Memorial Art », « Aphrodisias and Aphrodisians », « Looking at Late Antiquity ». Sous un titre général qui fait écho à celui d'un des articles du jubilaire (in *Classics in Progress*, éd. T.P. Wiseman, Londres, 2002) auquel se réfèrent souvent les auteurs, on retrouve là plusieurs des thèmes de prédilection de ses propres travaux, qu'il s'agisse de sa thèse *Hellenistic Royal Portraits* (1988), des angles d'approche choisis dans ses publications relatives aux fouilles d'Aphrodisias qu'il dirige depuis 1991, ou de la statuaire honorifique de l'Antiquité tardive dont il pilota le projet « Last Statues of Antiquity » (*LSA*, 2009-2012) jusqu'à la publication d'un remarquable ouvrage collectif qui fait date sur le sujet (*AC* 86 [2017], p. 673-675). Il est évidemment impossible de donner une idée précise de ces quarante contributions dans un compte rendu ; mais opérer des choix serait assurément subjectif. Disons qu'elles vont de la publication, de l'analyse et du commentaire de quelques œuvres inédites ou peu connues (lécythes à fond blanc et décor de losanges, statues d'enfants comme ex-voto dans le sanctuaire de Delphes, stèle de Démétrias, statuette en bronze du British Museum, pied d'éléphant en bronze de Mazara del Vallo, plaques de rues d'Ostie, buste de Domitien de Toledo [Ohio], statue de Rhodopaios à Aphrodisias) à des remarques méthodologiques portant tout aussi bien sur la diversité du monde grec à l'époque archaïque, la déposition rituelle des statues de lions de Zincirli, l'histoire de l'art de l'Anatolie

achéménide, la signification des *opera nobilia* de Pasitélès, l'importance des copies, les débuts de l'analyse typologique des portraits romains, l'intérêt des points de repère qui ont laissé leur trace sur certaines œuvres, ou la valeur des moulages dans l'étude de la sculpture antique, que sur l'interprétation des inscriptions du bol figurant Hercule et Augè dans le trésor de Rogozen, sur celle des scènes de la voûte de la chambre funéraire à Kazanlak, de l'étonnant tapis mosaïqué à peau de tigresse de la Maison du Cryptoportique à Carthage ou de certains sarcophages dionysiaques. Elles « revisitent » aussi des œuvres comme l'extraordinaire statue féminine en diorite de Canope, le monument de Billienus à Délos, le relief topographique du tombeau des *Haterii*, le Triopion de la via Appia ; elles s'intéressent aux toutes premières phases de l'agora du Céramique, aux différentes significations possibles d'un type statuaire célèbre (« Aphrodite Louvre – Naples »), aux statues de l'Éleusinion d'Athènes, aux stèles funéraires de Macédoine, à l'iconographie des sarcophages de la nécropole royale de Sidon, à l'« Archaic Revival » du Second Triumvirat, aux projets néroniens pour la ville de Rome, aux stratégies visuelles mises en œuvre dans le décor peint et mosaïqué de la Maison de Neptune et Amphitrite à Pompéi, à l'iconographie des diverses peuplades d'Afrique, à la répartition des portraits à Palmyre dans l'espace public et dans les nécropoles. Elles n'oublient pas l'importance des inscriptions qui viennent si heureusement, sur certains sites comme Aphrodisias – et Bert Smith n'a jamais manqué de faire appel à elles –, compléter notre information archéologique et témoignent si souvent de tout ce que nous avons perdu en fait de statuaire ; elles s'intéressent aux tremblements de terre, à la récupération et à la redistribution de statues en contexte privé dans l'Antiquité tardive en Afrique du Nord, à l'abstraction des visages sur les derniers portraits antiques. C'est assez dire la richesse de ce gros volume, mais aussi – et par là même – la variété et l'étendue des problèmes traités par le jubilaire dans ses propres travaux et dans son enseignement, comme par ses élèves dans les thèses qu'il a dirigées jusqu'ici. Nombreux seront ceux qui trouveront à glaner dans ces pages ! Un utile index facilitera d'ailleurs la consultation de ce gros livre, magnifiquement illustré. Jean Ch. BALTY

Julie VAN VOORHIS, *The Sculptor's Workshop*. Wiesbaden, Reichert Verlag, 2018. 1 vol. relié X-117 p., 8 fig., 60 pl. (APHRODISIAS, X. RESULTS OF EXCAVATIONS AT APHRODISIAS IN CARIA CONDUCTED BY NEW YORK UNIVERSITY). Prix : 69 €. ISBN 978-3-95490-268-2.

Rares, très rares même (Athènes, Délos, Pompéi), sont les ateliers de sculpteurs du monde antique qui aient été localisés en toute certitude ; aucun, en tout cas, n'avait été jusqu'ici systématiquement fouillé et étudié sous tous ses aspects, archéologique, artistique, historique et sociologique. Aussi le volume de J. Van Voorhis se signale-t-il tout particulièrement à notre attention et fera-t-il date. Situé en plein centre urbain, cet atelier d'Aphrodisias – il y en eut évidemment d'autres dans la ville – occupe deux pièces assez exiguës (env. 5 x 6 m) à l'arrière d'un portique détruit pour la construction du *bouleuterion* vers 200 de notre ère ; mais, à l'arrière de celui-ci et devant ces deux pièces, il disposait d'un plus large espace à ciel ouvert, où devait s'exercer la plus grande partie de l'activité des praticiens. Relativement spécialisé dans la production

autre sujet (« The Mythology of Everyday Life », aujourd'hui repris dans les actes du colloque de Perpignan, *Iconographie funéraire romaine et société*, Paris, 2013, p. 147-169), se penche sur quelques compositions étranges et problématiques au regard de la production de l'*Urbs*, mais résultant du type de préfabrication adopté pour ces cuves au sortir des carrières orientales, à partir des exemplaires de l'épave de San Pietro. La cohérence de cet intéressant colloque ne s'en trouve pas affectée ; c'est bien du mythe, de sa mise en page, des stratégies visuelles qu'il met en œuvre et de leur impact sur ceux qui regardaient ces œuvres qu'il est ici question. Un sujet qui n'a certainement pas fini de faire couler beaucoup d'encre, maintenant que l'opposition stérile Cumont / Nock semble quelque peu dépassée, ou du moins s'estomper ; mais il risque parfois d'être envisagé de manière bien subjective et toute spéculative. Jusqu'où laisser parler les images ? Jean Ch. BALTY

Friederike FLESS, Stephanie LANGER, Paolo LIVERANI & Michael PFANNER, *Historische Reliefs*. Wiesbaden, Reichert Verlag, 2018. 1 vol. relié, 191 p., 67 fig., 96 pl. (VATIKANISCHE MUSEEN. MUSEO GREGORIO PROFANO EX LATERANENSE. KATALOG DER SKULPTUREN, IV = MONUMENTA ARTIS ROMANAE, XL). Prix : 125 €. ISBN 978-3-95490-307-8.

Après cinq volumes consacrés aux monuments funéraires, à la statuaire, au mobilier sculpté (autels, candélabres, etc.) des villas et jardins romains ainsi qu'à quelques monuments des cultes orientaux, c'est aux « reliefs historiques », plus souvent appelés « Staatsreliefs » ces dernières années, qu'est consacré ce nouveau tome du catalogue du Museo Gregoriano Profano du Vatican, anciennement Musée du Latran. Plusieurs œuvres majeures pour l'histoire de l'art romain retiendront l'attention des chercheurs, à commencer par le relief erronément dit « des *Vicomagistri* » (n° 1) et les deux plaques de celui de la Chancellerie (n° 2) ; mais on ne saurait oublier que figurent également dans ces collections vaticanes un fragment de frise de la basilique Émilienne (n° 8), deux autels aux Lares augustes (celui dit « du Belvédère », n° 7, et celui dit « de Manlius », n° 9), le fameux relief de Cerveteri aux personnifications de peuples étrusques (n° 11), un important fragment du relief dont la partie supérieure, aujourd'hui au Musée des Thermes, figure un temple décastyle (n° 12), une des personnifications de provinces de l'*Hadrianeum* (n° 18), ainsi que l'énigmatique panneau dont un des portraits a souvent été comparé à celui d'un des compagnons d'Hadrien (T. Caesernius Macedo Quinctianus ?) sur un des *tondi* de l'arc de Constantin (n° 19). C'est assez dire l'intérêt du présent volume, d'autant qu'au-delà de toutes les données techniques (provenance, dimensions, état de conservation et restaurations, description détaillée des scènes et personnages représentés, etc.) et d'une bibliographie quasiment exhaustive des œuvres (elle comporte près de cinq pages dans le cas des reliefs de la Chancellerie), c'est, pour quelques-unes, d'une étude entièrement renouvelée et non d'une simple notice de catalogue qu'il s'agit. La présentation des reliefs A et B de la Chancellerie par S. Langer et M. Pfanner (n° 2 p. 18-97) est, à cet égard, exemplaire, qui constitue une véritable monographie, sous-tendue par une exceptionnelle documentation graphique – on retrouve là les remarquables relevés cotés qui font la valeur de tous les travaux de M. Pfanner – et photographique (fig. 2-30, pl. 6-57) ; elle regorge

de précisions de tous ordres sur l'état matériel des plaques, de détails jusque-là non observés, de remarques essentielles aussi sur la composition des scènes (mise en place et proportions des figures, p. ex.) ou la participation des différents sculpteurs à l'ensemble. On en retiendra en tout cas que les deux plaques faisaient initialement partie, en dépit de différences de facture et d'innombrables négligences de composition et de finition dues à la hâte avec laquelle les artisans avaient dû travailler dans le cadre d'un programme trop ambitieux, d'un monument (arc ou porte monumentale ? M. Wolf essaie d'en envisager la restitution, en appendice, p. 90-96) érigé par Domitien, mais transformé par Nerva, à la mort de l'empereur dont les portraits furent alors retaillés, pour revendiquer son appartenance à la dynastie flavienne. L'interprétation, novatrice mais convaincante, devrait désormais s'imposer. Un même souci de documentation du moindre détail se retrouve dans la description et l'illustration des deux autres reliefs abordés par S. Langer et M. Pfanner (n^{os} 12, p. 142-157 et 19, p. 166-178) : les auteurs soulignent la qualité et la taille inhabituelle (3,30 m de hauteur) de la première plaque, d'époque claudienne, dont un des personnages a été restauré en Trajan par Thorvaldsen, ainsi qu'il ressort aujourd'hui de documents d'archive jusqu'ici non exploités ; dans la seconde, de très grande qualité technique également, ils reconnaissent, sur la base de confrontations tout à fait convaincantes elles aussi, non une scène d'artisanat (ouvrier penché sur son travail) mais une scène de sacrifice (victimaire accroupi pour maintenir le taureau qu'égorge son acolyte) – et donc un « Staatsrelief ». P. Liverani s'est chargé de présenter la longue procession dite « des *Vicomagistri* » (n° 1, p. 13-18), qui s'insère, certes, dans l'ensemble d'un sacrifice lié au culte impérial, mais dont il est demeure impossible de préciser l'occasion ; on lui doit aussi, reprenant ici ses présentation et proposition de reconstitution antérieures du monument, l'intéressante notice relative au relief de Cerveteri figurant les personnifications de trois des quinze peuples étrusques (n° 11, p. 138-142) et qu'il y a vraisemblablement lieu de mettre en relation avec le groupe dynastique julio-claudien dont les statues ont été trouvées au même endroit. Fr. Fless s'est occupée de tous les autres reliefs, de date et d'intérêt très différents, dont on retiendra notamment les deux autels aux Lares augustes : celui du Belvédère (n° 7, p. 110-124) pose surtout problème pour l'identification de la scène d'apothéose (Romulus ? Énée ? César ? Agrippa ?) reproduite sur une de ses faces, scène que la disparition des têtes des différents personnages assistant à l'événement n'autorise plus à assurer (Romulus aurait cependant la préférence de l'auteur) ; le second autel (n° 9, p. 129-136) a subi, on le sait, une modification d'importance puisqu'il a été utilisé, peut-être sans avoir jamais été consacré (?) et très peu de temps après sa réalisation, pour la base d'une statue érigée à C. Manlius, *censor perpetuus*, par ses clients (Fr. Fless voit dans la scène très discutée du revers de l'autel la représentation d'une *supplicatio*). Je ne puis malheureusement m'attarder ici sur les autres monuments analysés. Un remarquable travail collectif de recherche de plusieurs années, accompagné de campagnes photographiques renouvelant entièrement la documentation disponible sur ces différents reliefs, vient ainsi de s'achever pour notre plus grand bonheur. Que l'Institut archéologique allemand qui a patronné toute l'entreprise et le « Forschungsarchiv für antike Plastik » de l'Université de Cologne qui eut la lourde charge de la documentation photographique soient vivement remerciés pour cette collaboration exemplaire avec les Musées du Vatican !

Jean Ch. BALTY

Tetrarchic family group » (p. 63), dont il n'a apparemment connaissance de la datation tétrarchique que par la brève communication des *CRAI* 2008, p. 597-624, et ignore l'argumentation développée dans le catalogue toulousain (*Sculptures antiques de Chiragan*, I.5. *Les portraits romains. La Tétrarchie*, Toulouse, 2008), qui insiste précisément sur ce qui rapproche ces différents groupes. Parfois un peu long et répétitif – le livre se ressent sans doute d'avoir été une dissertation doctorale –, ce beau volume n'en reste pas moins l'étude fondamentale – et désormais indispensable – d'un ensemble exceptionnel par son importance numérique, sa diversité et le nombre de questions d'ordre technique, stylistique et chronologique qu'il pose aux chercheurs. Aphrodisias est bien un des sites les plus étonnants du monde antique ; la belle série de monographies consacrées aux résultats des fouilles de l'Université de New York en témoigne amplement. Jean Ch. BALTY

Christopher H. HALLETT (Ed.), *Flesheaters. An International Symposium on Roman Sarcophagi. University of California at Berkeley 18-19 September 2009.* Wiesbaden, Reichert Verlag, 2019. 1 vol. cartonné, X-180 p., nombr. illustr. (SARKOPHAG-STUDIEN 11). Prix : 69 €. ISBN 978-3-95490-400-6.

Ce titre pour le moins accrocheur est-il bien choisi ? Quel archéologue classique ignore ce que signifie le mot « sarcophage » ? Qui ne se souvient que certaines pierres (celle d'Assos notamment) avaient la réputation de dissoudre les corps ? Rien dans ce volume – si ce n'est une très brève allusion de Chr. Hallett (p. 1) – n'y fait la moindre référence. Un titre plus « neutre », mais plus explicite sur ce qu'apporte vraiment ce volume, eût été de loin préférable. Dans le sillage du beau livre de P. Zanker et B.C. Ewald, *Mit Mythen leben* (Munich, 2004), dont l'influence, grâce à ses traductions en anglais et en italien, reste toujours aussi sensible dans nos études, le colloque portait sur les raisons qui conduisirent à choisir des mythes grecs au front de ces sarcophages et sur ce que ces cuves nous disent de la société qui les a produites, en particulier sur ceux pour qui elles ont été réalisées. L'analyse des monuments se situait donc dans une large perspective sociologique ; on ne peut que s'en réjouir. S'il était intéressant de publier ces différentes contributions dix ans après, c'est, bien sûr, que le sujet demeure d'actualité et que les chercheurs réunis à Berkeley n'avaient pas toujours manifesté d'accord sur les divers points envisagés (les discussions qui suivirent chaque communication l'avaient montré, si l'on en juge par ce qu'en dit Hallett dans sa présentation de ces deux journées, p. 1-8 ; la table ronde finale, que résume également l'éditeur de ces actes, p. 177-180, avait, à son tour, fait ressortir ces divergences) ; pour faire avancer la recherche, il n'était pas inutile de les souligner. Elles portent, d'une part, sur la manière de lire et d'interpréter ces mythes, ou, plus exactement peut-être, sur la façon d'envisager l'impact de ces reliefs sur les « viewers », « répliques visuelles » (P. Zanker, p. 9-25) d'un dialogue émotionnel au moment même des funérailles ou lors de visites ultérieures au tombeau, et sur la signification même de ces messages permettant de comparer le sort du défunt à celui des héros du mythe (« aids for mourning », Zanker) ou d'établir une certaine distance avec la violence des émotions ressenties devant la mort (« controlled empathy », Fr. de Angelis, p. 43-56). Aussi n'était pas inutile de revenir, comme le fait B.B. Borg (p. 145-159), sur ces cas

où le sarcophage est entièrement caché à la vue, enterré sous un pavement, voire muré, et n'a pu servir qu'à présenter le corps, le temps de la cérémonie funèbre. L'importance des portraits n'a pas été oubliée ; l'insertion de ceux des défunts dans ces scènes mythologiques, qui remonte certes au milieu du IIe siècle mais explose au IIIe, est en effet un des moyens utilisés pour renforcer la relation entre l'image mythologique et le(s) défunt(s). M. Allen (p. 97-123) attire très justement l'attention sur leur facture : traités au ciseau droit, sans le moindre usage du trépan, ils se distinguent, dans ces scènes, de tous les visages qui les entourent ce qui souligne leur différence de réalité. D'importants désaccords (« considerable disagreement », p. 4) s'étaient, d'autre part, manifestés entre les participants en ce qui concerne l'appartenance sociale des commanditaires de ces cuves. K. Coleman (p. 57) les définit comme de « wealthy people of the class below the élite – freedmen and the *plebs sordida* (if they ever had enough money) » ; d'autres parlent de « middle level » ou de « sub-elite » (p. 177), mais, bien évidemment, de quiconque pouvait se payer semblable sarcophage (« anyone who could afford one », P. Zanker, p. 25). Frappée par la récurrence, dans le formulaire épigraphique funéraire, de la mention *vivus fecit* / *vivi fecerunt*, R. Bielfeldt (p. 65-96) rappelle, par ailleurs, que la plupart de ces œuvres coûteuses ont dû être réalisées du vivant même de leur(s) commanditaire(s) et s'interroge sur l'impact que pourrait avoir ce constat sur certaines particularités iconographiques observées dans la mise en page du mythe ou le choix de telle ou telle scène. L'interprétation nouvelle qu'elle propose du sarcophage d'Euhodus et Metilia Acte surprendra peut-être ; celle d'une cuve du Vatican figurant le mythe de Protésilas et Laodamie emporte, en revanche, tout à fait l'adhésion. R.R.R. Smith (p. 161-175) compare les sarcophages d'Aphrodisias, dépourvus de presque toute allusion au mythe, à ceux de Rome et rappelle les prescriptions de Ménandre le Rhéteur en matière d'*epitaphios* et de *paramythètikos logos* : c'est au tombeau que ceux qui prenaient la parole se servaient de ces exemples ; au front de leurs sarcophages, les Aphrodisiens insistent sur les valeurs de la *polis* (honneur, vertu, culture) et montrent leur fierté civique. Refusant de voir dans ce recours au mythe une quelconque influence du philhellénisme d'Hadrien, de la Seconde Sophistique ou de ces discours funéraires grecs, Alan Cameron (p. 27-41) explique la présence de ces thèmes par un retour au passé romain et italique, un « revival » d'une pratique qui aurait été celle des grandes familles de la Rome républicaine (dont on sait que certaines pratiquaient en effet l'inhumation) et qui remonterait au décor des urnes et sarcophages étrusques ; il insiste aussi, comme l'avait fait naguère R. Turcan, sur l'importance du théâtre et de la pantomime dans la transmission des images du mythe. K. Coleman (p. 57-64) revient sur l'utilisation du mythe, quelque allusive qu'elle soit parfois (M. Allen, p. 98, parle du « myth's riche yet allusive semantic potential »), dans le fameux *epicedion* de Stace sur la mort de Priscilla et sur les sarcophages, pour intensifier l'horreur de la mort et faire mieux ressortir la profondeur de la perte subie et de la douleur de la famille ; scrutant de plus près encore le texte latin (*Silv*. V, 1, 230-231 : *tantas uenerabile marmor / spirat opes*), elle met en évidence que le corps embaumé de la jeune femme avait été placé dans une cuve de marbre, très vraisemblablement dépourvue de décor à cette date (on est là à plus d'une génération des premiers sarcophages mythologiques) – ce qui en ferait, pour Hallett, « the first known historical individual to have been interred in the new fashion » (p. 5). M. Koortbojian (p. 125-143), qui avait traité à Berkeley d'un tout

autre sujet (« The Mythology of Everyday Life », aujourd'hui repris dans les actes du colloque de Perpignan, *Iconographie funéraire romaine et société*, Paris, 2013, p. 147-169), se penche sur quelques compositions étranges et problématiques au regard de la production de l'*Urbs*, mais résultant du type de préfabrication adopté pour ces cuves au sortir des carrières orientales, à partir des exemplaires de l'épave de San Pietro. La cohérence de cet intéressant colloque ne s'en trouve pas affectée ; c'est bien du mythe, de sa mise en page, des stratégies visuelles qu'il met en œuvre et de leur impact sur ceux qui regardaient ces œuvres qu'il est ici question. Un sujet qui n'a certainement pas fini de faire couler beaucoup d'encre, maintenant que l'opposition stérile Cumont / Nock semble quelque peu dépassée, ou du moins s'estomper ; mais il risque parfois d'être envisagé de manière bien subjective et toute spéculative. Jusqu'où laisser parler les images ? Jean Ch. BALTY

Friederike FLESS, Stephanie LANGER, Paolo LIVERANI & Michael PFANNER, *Historische Reliefs*. Wiesbaden, Reichert Verlag, 2018. 1 vol. relié, 191 p., 67 fig., 96 pl. (VATIKANISCHE MUSEEN. MUSEO GREGORIO PROFANO EX LATERANENSE. KATALOG DER SKULPTUREN, IV = MONUMENTA ARTIS ROMANAE, XL). Prix : 125 €. ISBN 978-3-95490-307-8.

Après cinq volumes consacrés aux monuments funéraires, à la statuaire, au mobilier sculpté (autels, candélabres, etc.) des villas et jardins romains ainsi qu'à quelques monuments des cultes orientaux, c'est aux « reliefs historiques », plus souvent appelés « Staatsreliefs » ces dernières années, qu'est consacré ce nouveau tome du catalogue du Museo Gregoriano Profano du Vatican, anciennement Musée du Latran. Plusieurs œuvres majeures pour l'histoire de l'art romain retiendront l'attention des chercheurs, à commencer par le relief erronément dit « des *Vicomagistri* » (n° 1) et les deux plaques de celui de la Chancellerie (n° 2) ; mais on ne saurait oublier que figurent également dans ces collections vaticanes un fragment de frise de la basilique Émilienne (n° 8), deux autels aux Lares augustes (celui dit « du Belvédère », n° 7, et celui dit « de Manlius », n° 9), le fameux relief de Cerveteri aux personnifications de peuples étrusques (n° 11), un important fragment du relief dont la partie supérieure, aujourd'hui au Musée des Thermes, figure un temple décastyle (n° 12), une des personnifications de provinces de l'*Hadrianeum* (n° 18), ainsi que l'énigmatique panneau dont un des portraits a souvent été comparé à celui d'un des compagnons d'Hadrien (T. Caesernius Macedo Quinctianus ?) sur un des *tondi* de l'arc de Constantin (n° 19). C'est assez dire l'intérêt du présent volume, d'autant qu'au-delà de toutes les données techniques (provenance, dimensions, état de conservation et restaurations, description détaillée des scènes et personnages représentés, etc.) et d'une bibliographie quasiment exhaustive des œuvres (elle comporte près de cinq pages dans le cas des reliefs de la Chancellerie), c'est, pour quelques-unes, d'une étude entièrement renouvelée et non d'une simple notice de catalogue qu'il s'agit. La présentation des reliefs A et B de la Chancellerie par S. Langer et M. Pfanner (n° 2 p. 18-97) est, à cet égard, exemplaire, qui constitue une véritable monographie, sous-tendue par une exceptionnelle documentation graphique – on retrouve là les remarquables relevés cotés qui font la valeur de tous les travaux de M. Pfanner – et photographique (fig. 2-30, pl. 6-57) ; elle regorge

monument dans son catalogue (II, n° 89 p. 37, fig. 282) et fournissait les références bibliographiques les plus anciennes, qui manquent ici ; on eût attendu également, pour l'étonnante image de femme s'interposant (?) entre deux guerriers, un renvoi aux sources iconographiques antiques (Table Iliaque du Capitole, selon toute vraisemblance ; médaillon de Faustine ?, selon A. Schnapper [*non uidi*]) qui pourraient avoir inspiré *Les Sabines* de David, plutôt qu'au tableau lui-même, p. 166). Mais ce dernier détail montre bien que l'essentiel des pistes de réflexion possibles a bien été envisagé dans ce chapitre. Que ne dispose-t-on, pour d'autres provinces de l'Empire, d'études régionales aussi abouties ! Jean Ch. BALTY

Signe KRAG & Rubina RAJA (Ed.), *Women, Children and the Family in Palmyra*. Copenhague, The Royal Danish Academy of Sciences and Letters, 2018. 1 vol. broché, 228 p., nombr. illustr. (SCIENTIA DANICA, SERIES H. HUMANISTICA, 4, vol. 10 = PALMYRENE STUDIES, 3). Prix : 250 DKK. ISBN 978-87-7304-419-3.

Ce troisième colloque (pour le premier, cf. *AC* 87 [2018], p. 667-669 ; pour le deuxième, cf. dans ce volume p. 355-356), toujours essentiellement sous-tendu par la récente constitution d'un *corpus* des portraits palmyréniens (« Palmyra Portrait Project »), s'intéresse, comme l'indique clairement son titre, aux femmes, aux enfants et aux relations familiales que permettent de reconstituer les différents monuments (plaques de *loculi*, autels, reliefs et sarcophages). Y est rattaché de façon quelque peu forcée – mais elles font évidemment partie des représentations familiales palmyréniennes, comme l'indique le titre choisi pour cette communication – le gros catalogue d'effigies de prêtres (104 numéros) de R. Raja (« It stays in the Family: Palmyrene priestly Representations and their Constellations », p. 95-156), qui a déjà servi de base documentaire à plusieurs autres articles du même auteur publiés en 2016 et 2017 et dont les conclusions sont ici résumées. « Status symbol » de l'élite, ces prêtrises ne pouvaient manquer d'être rappelées dans les différentes catégories de monuments funéraires envisagés ; les 365 images de prêtres connues à ce jour représentent d'ailleurs 10 % des 3 698 portraits du *corpus* et près d'1/5^{e} des 1941 portraits d'hommes. Ce type de « statistiques » qu'autorise aujourd'hui le « Palmyra Portrait Project » rend également compte de l'importance des portraits féminins (40 % de l'ensemble), qui ont, de longue date – on ne l'oubliera pas –, attiré l'attention des chercheurs. Mais ce sont les inscriptions qui offrent – « unsurprisingly » (p. 54) – le plus d'enseignement sur le rôle des femmes dans la société palmyrénienne, qu'il s'agisse d'entrevoir la manière dont sont représentés les liens matrimoniaux (A. Henning), les stratégies de mariage entre grandes familles, dont témoignent p. ex. les tombeaux de Sasan et Mattaî, Bôlhâ ou Artaban (S. Krag), la participation féminine à la vie religieuse (S. Klaver) ou la façon dont s'expriment les relations familiales (E. Cussini). On ne perdra pas de vue, cependant, que notre documentation (portraits et inscriptions) ne concerne évidemment que les « elite women », dont le rôle est loin d'être secondaire. T. Kaizer insiste sur les différences existant entre les sphères publique, religieuse et privée. N. J. Andrade imagine, sur la base de ce que l'on sait des rites funéraires de l'oasis, la manière dont Zénobie organisa les funérailles d'Odainath. À la recherche d'éventuels indices d'une influence de Rome sur les modes

de représentation de la famille sur les documents palmyréniens, M. T. Boatwright rappelle comment évolua, à Rome, l'image de la *domus Augusta* et souligne, des deux côtés, l'apparition de jeunes enfants dans ces groupes familiaux à l'époque antonine (« But this is only a suggestion », s'empresse-t-elle d'écrire, p. 197). S'intéressant, elle aussi, à ces enfants, dont les portraits constituent, certes, 7 à 8 % du *corpus* et qui participent indiscutablement à la vie religieuse, V. Vuolanto reconnaît qu'on n'en sait, par ailleurs, presque rien (« Much is beyond our knowledge; or at least, we have no explicit evidence », p. 211). Un utile volume, on le voit, qui, sans apporter de résultats inattendus et spectaculaires, confirme ce que l'on pensait déjà percevoir de la société palmyrénienne. Jean Ch. BALTY

Catherine M. DRAYCOTT, Rubina RAJA, Katherine WELCH & William T. WOOTTON (Ed.), *Visual Histories of the Classical World. Essays in Honour of R.R.R. Smith*. Turnhout, Brepols, 2018. 1 vol. broché, XLII-548 p., nombr. illustr. (STUDIES IN CLASSICAL ARCHAEOLOGY, 4). Prix : 140 €. ISBN 978-2-503-57632-9.

Nombreux seront, de par le monde, les collègues qui auraient aimé s'associer à l'hommage rendu à l'un des chercheurs et des enseignants les plus actifs et les plus féconds de notre discipline et grossir encore le magnifique volume qui marquera son soixante-cinquième anniversaire ; mais il fallait rester dans des proportions raisonnables... Ce sont, au total, quarante contributions de collègues directs, de compagnons de fouille ou d'anciens élèves de Bert Smith qui ont été retenues par les éditeurs, contributions dont les sujets s'échelonnent de l'époque géométrique et archaïque à la fin de l'Antiquité et qui sont ici regroupées thématiquement en neuf grandes sections : « Approaches, Methods, and Materials », « Royal Representations », « Reconstructing Hellenistic Imagery », « Roman Imperial Representations » « Social and Cultural Identities », « Constructed Cities », « Roman Domestic Decor(um) », « Reading Memorial Art », « Aphrodisias and Aphrodisians », « Looking at Late Antiquity ». Sous un titre général qui fait écho à celui d'un des articles du jubilaire (in *Classics in Progress*, éd. T.P. Wiseman, Londres, 2002) auquel se réfèrent souvent les auteurs, on retrouve là plusieurs des thèmes de prédilection de ses propres travaux, qu'il s'agisse de sa thèse *Hellenistic Royal Portraits* (1988), des angles d'approche choisis dans ses publications relatives aux fouilles d'Aphrodisias qu'il dirige depuis 1991, ou de la statuaire honorifique de l'Antiquité tardive dont il pilota le projet « Last Statues of Antiquity » (*LSA*, 2009-2012) jusqu'à la publication d'un remarquable ouvrage collectif qui fait date sur le sujet (*AC* 86 [2017], p. 673-675). Il est évidemment impossible de donner une idée précise de ces quarante contributions dans un compte rendu ; mais opérer des choix serait assurément subjectif. Disons qu'elles vont de la publication, de l'analyse et du commentaire de quelques œuvres inédites ou peu connues (lécythes à fond blanc et décor de losanges, statues d'enfants comme ex-voto dans le sanctuaire de Delphes, stèle de Démétrias, statuette en bronze du British Museum, pied d'éléphant en bronze de Mazara del Vallo, plaques de rues d'Ostie, buste de Domitien de Toledo [Ohio], statue de Rhodopaios à Aphrodisias) à des remarques méthodologiques portant tout aussi bien sur la diversité du monde grec à l'époque archaïque, la déposition rituelle des statues de lions de Zincirli, l'histoire de l'art de l'Anatolie

recherche en ce domaine. Mais n'est-ce pas le sort de tout travail de réflexion et de synthèse sur un sujet aussi fluctuant que celui des croyances et pratiques funéraires ?

Jean Ch. BALTY

Branka MIGOTTI, Marjeta ŠAŠEL KOS & Ivan RADMAN-LIVAJA, *Roman Funerary Monuments of South-Western Pannonia in their Material, Social, and Religious Context*. Oxford, Archaeopress Publishing Ltd, 2018. 1 vol. broché, IX-275 p., 306 fig. (ARCHAEOPRESS ROMAN ARCHAEOLOGY 45). Prix : 50 £. ISBN 978-1-78969-021-7.

Quelque peu négligés – si ce n'est à l'échelon local – depuis les études pionnières de H. Hofmann (1905) et d'A. Schober (1923), voire les deux livres de S. Ferri (*Arte romana sul Reno*, 1931 ; *Arte romana sul Danubio*, 1933), les monuments funéraires d'Europe centrale et des Balkans ont été remis au centre du débat sur l'art provincial romain, depuis quelques années, avec la parution des volumes successifs du *Corpus Signorum Imperii Romani* (*CSIR*) d'Allemagne, d'Autriche et de Hongrie et la tenue, tous les deux ans depuis 1989, de colloques portant sur divers aspects de ce « provinzialrömisches Kunstschaffen ». L'important travail pluri-disciplinaire de Br. Migotti, M. Šašel Kos et I. Radman-Livaja, soutenu par un financement triennal (2015-2018) de l'Académie des Sciences et des Arts de Croatie, porte sur l'ensemble des monuments funéraires (autels, stèles, urnes, sarcophages, éléments architecturaux figurés de mausolées) mis au jour sur le territoire des trois villes de *Siscia*, *Andautonia* et *Aquae Balissae* ou qu'il y a lieu d'y rattacher. Tous font l'objet de notices très complètes, accompagnées de photos le plus souvent en couleurs, dans la première partie de ce volume qui constitue le catalogue proprement dit (p. 5-132). Le chapitre suivant (« Discussion of the Evidence », p. 133-201) tente de définir les limites des trois cités et de localiser les nécropoles (cartes du territoire et photographies aériennes des villes) ; il établit également une typologie des stèles et sarcophages, étudie coiffures et vêtements des personnages représentés – on connaît l'importance de ces marqueurs sociaux en Pannonie et dans le Norique voisin – et s'intéresse à l'iconographie des monuments. Les matériaux utilisés (marbre ou pierre locale) retiennent aussi tout particulièrement l'attention : la plupart d'entre eux ont fait l'objet d'examens macroscopiques et d'analyses systématiques réalisés par M. Belak, B. Djurić et W. Prochaska (des photographies au microscope de presque tous les documents sont jointes au catalogue) ; les carrières ont été identifiées (« Geology and Quarries », p. 202-211). Les trois derniers chapitres (« Population of South-West Pannonia », p. 212-228 ; « The social Impact of Roman Soldiers in Siscia, Andautonia and Aquae Balissae », p. 229-246 ; « Palaeographic and epigraphic Characteristics » p. 247-252) tirent parti des moindres éléments de l'onomastique et du *cursus* civil ou militaire des personnages mentionnés par les inscriptions pour dresser un tableau de la population de ces trois villes. L'étude iconographique aurait, certes, pu être plus fouillée (les deux représentations d'Icare, assez exceptionnelles dans ce contexte, auraient pu faire l'objet de considérations plus développées ; on s'étonne aussi de ne trouver, pour la stèle de Bastaji [p. 116], aucun renvoi à la thèse de C. Dulière, Lupa romana. *Recherches d'iconographie et essai d'interprétation*, I-II, Rome, 1979, qui s'intéressait précisément à la fréquence du thème dans ces régions (I, p. 283-285), reprenait le

monument dans son catalogue (II, n° 89 p. 37, fig. 282) et fournissait les références bibliographiques les plus anciennes, qui manquent ici ; on eût attendu également, pour l'étonnante image de femme s'interposant (?) entre deux guerriers, un renvoi aux sources iconographiques antiques (Table Iliaque du Capitole, selon toute vraisemblance ; médaillon de Faustine ?, selon A. Schnapper [*non uidi*]) qui pourraient avoir inspiré *Les Sabines* de David, plutôt qu'au tableau lui-même, p. 166). Mais ce dernier détail montre bien que l'essentiel des pistes de réflexion possibles a bien été envisagé dans ce chapitre. Que ne dispose-t-on, pour d'autres provinces de l'Empire, d'études régionales aussi abouties ! Jean Ch. BALTY

Signe KRAG & Rubina RAJA (Ed.), *Women, Children and the Family in Palmyra*. Copenhague, The Royal Danish Academy of Sciences and Letters, 2018. 1 vol. broché, 228 p., nombr. illustr. (SCIENTIA DANICA, SERIES H. HUMANISTICA, 4, vol. 10 = PALMYRENE STUDIES, 3). Prix : 250 DKK. ISBN 978-87-7304-419-3.

Ce troisième colloque (pour le premier, cf. *AC* 87 [2018], p. 667-669 ; pour le deuxième, cf. dans ce volume p. 355-356), toujours essentiellement sous-tendu par la récente constitution d'un *corpus* des portraits palmyréniens (« Palmyra Portrait Project »), s'intéresse, comme l'indique clairement son titre, aux femmes, aux enfants et aux relations familiales que permettent de reconstituer les différents monuments (plaques de *loculi*, autels, reliefs et sarcophages). Y est rattaché de façon quelque peu forcée – mais elles font évidemment partie des représentations familiales palmyréniennes, comme l'indique le titre choisi pour cette communication – le gros catalogue d'effigies de prêtres (104 numéros) de R. Raja (« It stays in the Family: Palmyrene priestly Representations and their Constellations », p. 95-156), qui a déjà servi de base documentaire à plusieurs autres articles du même auteur publiés en 2016 et 2017 et dont les conclusions sont ici résumées. « Status symbol » de l'élite, ces prêtrises ne pouvaient manquer d'être rappelées dans les différentes catégories de monuments funéraires envisagés ; les 365 images de prêtres connues à ce jour représentent d'ailleurs 10 % des 3 698 portraits du *corpus* et près d'1/5^{e} des 1941 portraits d'hommes. Ce type de « statistiques » qu'autorise aujourd'hui le « Palmyra Portrait Project » rend également compte de l'importance des portraits féminins (40 % de l'ensemble), qui ont, de longue date – on ne l'oubliera pas –, attiré l'attention des chercheurs. Mais ce sont les inscriptions qui offrent – « unsurprisingly » (p. 54) – le plus d'enseignement sur le rôle des femmes dans la société palmyrénienne, qu'il s'agisse d'entrevoir la manière dont sont représentés les liens matrimoniaux (A. Henning), les stratégies de mariage entre grandes familles, dont témoignent p. ex. les tombeaux de Sasan et Mattaî, Bôlhâ ou Artaban (S. Krag), la participation féminine à la vie religieuse (S. Klaver) ou la façon dont s'expriment les relations familiales (E. Cussini). On ne perdra pas de vue, cependant, que notre documentation (portraits et inscriptions) ne concerne évidemment que les « elite women », dont le rôle est loin d'être secondaire. T. Kaizer insiste sur les différences existant entre les sphères publique, religieuse et privée. N. J. Andrade imagine, sur la base de ce que l'on sait des rites funéraires de l'oasis, la manière dont Zénobie organisa les funérailles d'Odainath. À la recherche d'éventuels indices d'une influence de Rome sur les modes

achéménide, la signification des *opera nobilia* de Pasitélès, l'importance des copies, les débuts de l'analyse typologique des portraits romains, l'intérêt des points de repère qui ont laissé leur trace sur certaines œuvres, ou la valeur des moulages dans l'étude de la sculpture antique, que sur l'interprétation des inscriptions du bol figurant Hercule et Augè dans le trésor de Rogozen, sur celle des scènes de la voûte de la chambre funéraire à Kazanlak, de l'étonnant tapis mosaïqué à peau de tigresse de la Maison du Cryptoportique à Carthage ou de certains sarcophages dionysiaques. Elles « revisitent » aussi des œuvres comme l'extraordinaire statue féminine en diorite de Canope, le monument de Billienus à Délos, le relief topographique du tombeau des *Haterii*, le Triopion de la via Appia ; elles s'intéressent aux toutes premières phases de l'agora du Céramique, aux différentes significations possibles d'un type statuaire célèbre (« Aphrodite Louvre – Naples »), aux statues de l'Éleusinion d'Athènes, aux stèles funéraires de Macédoine, à l'iconographie des sarcophages de la nécropole royale de Sidon, à l'« Archaic Revival » du Second Triumvirat, aux projets néroniens pour la ville de Rome, aux stratégies visuelles mises en œuvre dans le décor peint et mosaïqué de la Maison de Neptune et Amphitrite à Pompéi, à l'iconographie des diverses peuplades d'Afrique, à la répartition des portraits à Palmyre dans l'espace public et dans les nécropoles. Elles n'oublient pas l'importance des inscriptions qui viennent si heureusement, sur certains sites comme Aphrodisias – et Bert Smith n'a jamais manqué de faire appel à elles –, compléter notre information archéologique et témoignent si souvent de tout ce que nous avons perdu en fait de statuaire ; elles s'intéressent aux tremblements de terre, à la récupération et à la redistribution de statues en contexte privé dans l'Antiquité tardive en Afrique du Nord, à l'abstraction des visages sur les derniers portraits antiques. C'est assez dire la richesse de ce gros volume, mais aussi – et par là même – la variété et l'étendue des problèmes traités par le jubilaire dans ses propres travaux et dans son enseignement, comme par ses élèves dans les thèses qu'il a dirigées jusqu'ici. Nombreux seront ceux qui trouveront à glaner dans ces pages ! Un utile index facilitera d'ailleurs la consultation de ce gros livre, magnifiquement illustré. Jean Ch. BALTY

Julie VAN VOORHIS, *The Sculptor's Workshop*. Wiesbaden, Reichert Verlag, 2018. 1 vol. relié X-117 p., 8 fig., 60 pl. (APHRODISIAS, X. RESULTS OF EXCAVATIONS AT APHRODISIAS IN CARIA CONDUCTED BY NEW YORK UNIVERSITY). Prix : 69 €. ISBN 978-3-95490-268-2.

Rares, très rares même (Athènes, Délos, Pompéi), sont les ateliers de sculpteurs du monde antique qui aient été localisés en toute certitude ; aucun, en tout cas, n'avait été jusqu'ici systématiquement fouillé et étudié sous tous ses aspects, archéologique, artistique, historique et sociologique. Aussi le volume de J. Van Voorhis se signale-t-il tout particulièrement à notre attention et fera-t-il date. Situé en plein centre urbain, cet atelier d'Aphrodisias – il y en eut évidemment d'autres dans la ville – occupe deux pièces assez exiguës (env. 5 x 6 m) à l'arrière d'un portique détruit pour la construction du *bouleuterion* vers 200 de notre ère ; mais, à l'arrière de celui-ci et devant ces deux pièces, il disposait d'un plus large espace à ciel ouvert, où devait s'exercer la plus grande partie de l'activité des praticiens. Relativement spécialisé dans la production

de sculptures à thème mythologique et de portraits (il ne semble pas avoir réalisé de sarcophages, ni de reliefs), l'atelier fonctionna durant deux siècles, de l'époque sévérienne au deuxième quart du Ve siècle. Déchets de taille et outils (un dessin, à l'échelle, fournissant également la section des objets, comme on le fait habituellement pour le matériel métallique dans les publications archéologiques, eût été préférable à la photographie de la pl. 8.2), mais aussi de très nombreux éléments de sculpture à divers stades d'élaboration et de finition en assurent indiscutablement l'identification. À cela s'ajoutent d'autres œuvres mises au jour à proximité immédiate, œuvres que leurs caractéristiques techniques ou stylistiques invitaient à considérer comme en étant également sorties. Le dossier est impressionnant et va de simples fragments (dont certains destinés à réparer des œuvres brisées) à quelques statues quasiment complètes, comme le satyre tenant le petit Dionysos sur son épaule (n° 15) ou l'intéressant *togatus* au portrait inachevé (n° 1) ; le premier, réalisé d'après un prototype hellénistique, appartient à la production ancienne de l'atelier (« high imperial piece », p. 67 ; avant que celui-ci ne s'installe à l'arrière du *bouleuterion* ?) et semble n'être demeuré là jusqu'à l'abandon du site que comme modèle pour les apprentis et exemple pour la clientèle de ce qui pouvait être réalisé ; le second date vraisemblablement de l'époque théodosienne, mais n'a jamais été livré pour des raisons qu'il demeure difficile d'expliquer. Toutes ces œuvres sont reprises dans un excellent catalogue (p. 69-99, nos 1-115) accompagné d'une documentation photographique de grande qualité (pl. 10-51). Cinq chapitres de synthèse le précèdent : ils reviennent sur la question de l'« école d'Aphrodisias » et distinguent, comme il se doit, école et atelier (p. 1-6), font l'historique de la fouille et détaillent les sept phases successives d'occupation de cette zone (p. 7-23), définissent les critères d'identification des œuvres attribuables à l'atelier et envisagent les différentes catégories de sculptures produites (p. 25-36), s'intéressent tout spécialement aux diverses phases de travail dont elles témoignent, mais aussi aux œuvres réutilisées et retaillées, ainsi qu'à celles qui servaient manifestement de modèles, voire de pièces sur lesquelles s'entraîner à la pratique de tel ou tel outil (p. 37-49) et situent la production de cet atelier dans l'ensemble de la production de statuaire mythologique de l'Antiquité tardive (p. 51-68). C'est, ici, l'occasion de reprendre les problèmes si débattus de la date du groupe dit « de l'Esquilin », aujourd'hui à la Glyptothèque de Copenhague, et de l'attribution des ensembles de Silahtarağa et de Chiragan à des ateliers aphrodisiens. On ne peut que souscrire à la justesse des observations avancées et à la prudence de l'auteur qui invite à distinguer ce qui relève du style de ce qui ressortit à la technique : l'ensemble de l'Esquilin est plus vraisemblablement une réalisation du IIe que du IVe siècle de notre ère ; celui de Silahtarağa, plus disparate, est constitué d'œuvres dont plusieurs ne présentent pas les traits distinctifs des ateliers d'Aphrodisias (il n'est pas nécessairement une création *ex novo* du IVe siècle et pourrait tout autant regrouper des pièces d'origine diverse, réparées et choisies pour s'accorder aux goûts de l'époque) ; sans être pour autant attribuable à des ateliers aphrodisiens dont on n'a aucune trace, à vrai dire, dans le Sud-Ouest, celui de Chiragan pourrait n'être qu'un exemple de plus de la permanence de formes et traditions remontant à l'éclectisme de la statuaire hellénistique (« […] the continuity of Hellenistic forms and traditions, variously and independently modified over the generations », p. 65). Curieusement, l'auteur ne semble faire aucun lien entre les reliefs des Travaux d'Hercule ou les médaillons des dieux et le « possibly

Tetrarchic family group » (p. 63), dont il n'a apparemment connaissance de la datation tétrarchique que par la brève communication des *CRAI* 2008, p. 597-624, et ignore l'argumentation développée dans le catalogue toulousain (*Sculptures antiques de Chiragan*, I.5. *Les portraits romains. La Tétrarchie*, Toulouse, 2008), qui insiste précisément sur ce qui rapproche ces différents groupes. Parfois un peu long et répétitif – le livre se ressent sans doute d'avoir été une dissertation doctorale –, ce beau volume n'en reste pas moins l'étude fondamentale – et désormais indispensable – d'un ensemble exceptionnel par son importance numérique, sa diversité et le nombre de questions d'ordre technique, stylistique et chronologique qu'il pose aux chercheurs. Aphrodisias est bien un des sites les plus étonnants du monde antique ; la belle série de monographies consacrées aux résultats des fouilles de l'Université de New York en témoigne amplement. Jean Ch. BALTY

Christopher H. HALLETT (Ed.), *Flesheaters. An International Symposium on Roman Sarcophagi. University of California at Berkeley 18-19 September 2009.* Wiesbaden, Reichert Verlag, 2019. 1 vol. cartonné, X-180 p., nombr. illustr. (SARKOPHAG-STUDIEN 11). Prix : 69 €. ISBN 978-3-95490-400-6.

Ce titre pour le moins accrocheur est-il bien choisi ? Quel archéologue classique ignore ce que signifie le mot « sarcophage » ? Qui ne se souvient que certaines pierres (celle d'Assos notamment) avaient la réputation de dissoudre les corps ? Rien dans ce volume – si ce n'est une très brève allusion de Chr. Hallett (p. 1) – n'y fait la moindre référence. Un titre plus « neutre », mais plus explicite sur ce qu'apporte vraiment ce volume, eût été de loin préférable. Dans le sillage du beau livre de P. Zanker et B.C. Ewald, *Mit Mythen leben* (Munich, 2004), dont l'influence, grâce à ses traductions en anglais et en italien, reste toujours aussi sensible dans nos études, le colloque portait sur les raisons qui conduisirent à choisir des mythes grecs au front de ces sarcophages et sur ce que ces cuves nous disent de la société qui les a produites, en particulier sur ceux pour qui elles ont été réalisées. L'analyse des monuments se situait donc dans une large perspective sociologique ; on ne peut que s'en réjouir. S'il était intéressant de publier ces différentes contributions dix ans après, c'est, bien sûr, que le sujet demeure d'actualité et que les chercheurs réunis à Berkeley n'avaient pas toujours manifesté d'accord sur les divers points envisagés (les discussions qui suivirent chaque communication l'avaient montré, si l'on en juge par ce qu'en dit Hallett dans sa présentation de ces deux journées, p. 1-8 ; la table ronde finale, que résume également l'éditeur de ces actes, p. 177-180, avait, à son tour, fait ressortir ces divergences) ; pour faire avancer la recherche, il n'était pas inutile de les souligner. Elles portent, d'une part, sur la manière de lire et d'interpréter ces mythes, ou, plus exactement peut-être, sur la façon d'envisager l'impact de ces reliefs sur les « viewers », « répliques visuelles » (P. Zanker, p. 9-25) d'un dialogue émotionnel au moment même des funérailles ou lors de visites ultérieures au tombeau, et sur la signification même de ces messages permettant de comparer le sort du défunt à celui des héros du mythe (« aids for mourning », Zanker) ou d'établir une certaine distance avec la violence des émotions ressenties devant la mort (« controlled empathy », Fr. de Angelis, p. 43-56). Aussi n'était pas inutile de revenir, comme le fait B.B. Borg (p. 145-159), sur ces cas

Lilli ZABRANA, *Das Odeion im Artemision von Ephesos*. Vienne, Verlag der Österreichischen Akademie der Wissenschaften, 2018. 1 vol. cartonné, 254 p., 23 fig., 6 diagrammes, 7 tableaux, 105 pl., 25 plans (FORSCHUNGEN IN EPHESOS, XII.6). Prix : 109 €. ISBN 978-3-7001-7868-2.

Seul vestige apparent des constructions du sanctuaire, l'odéon de l'Artémision d'Éphèse n'a cependant retenu l'attention des chercheurs que ces toutes dernières années : localiser la zone où avait pu se dresser le temple qui fut l'une des Sept Merveilles du monde avait été le but des premiers voyageurs et des premières fouilles (J.T. Wood, 1863-1874) ; dégager son autel monumental requit tous les efforts d'A. Bammer de 1965 à 1994 ; la ville surtout, avec ses *agorai* et ses monuments publics, mais aussi ses « Hanghäuser », occupa l'ensemble des équipes constituées par les directeurs successifs de la mission archéologique autrichienne depuis plus de cent ans maintenant (O. Benndorf, 1895). S'intéresser aux ruines de cet édifice quelque peu isolé dans la plaine du Kaystre aujourd'hui recouverte par 7 m d'alluvions et dans une zone parsemée de mosquées, türbés et hammams, pouvait tenir de la gageure ; ce fut cependant l'un des projets de recherche programmés pour les années 2009-2011 ; et, moins de dix ans après le début des opérations, voici que paraît la monographie détaillée que l'Institut archéologique autrichien consacre à ces travaux. On ne peut que s'en réjouir et féliciter les auteurs de ce magnifique travail d'équipe. Compte tenu de la complexité du cadastre actuel et de l'impossibilité de dégager l'ensemble des vestiges, c'est par une série de sondages ponctuels et de nettoyages ciblés que la recherche fut menée et que put être reconstitué le monument, avec un minimum d'incertitude. On admirera ici la maîtrise de L. Zabrana, dont ce fut la dissertation soutenue à l'Institut für Baugeschichte de la Technische Universität Berlin. Les techniques d'investigation (géoradar), de relevé (scannage laser 3D) et d'analyse (lames minces de mortiers, microphotos des marbres) les plus modernes ont été sollicitées à toutes les étapes de la recherche. Le dossier de plans, coupes, élévations et reconstitutions est impressionnant ; l'analyse architecturale est conduite avec la plus grande rigueur et beaucoup de clarté, sur la base de ce qui a pu être observé sur le terrain mais aussi grâce à un recours constant aux monuments parallèles. Voilà donc une contribution d'importance à l'étude des édifices de spectacles du monde antique. Situé à l'intérieur du téménos du sanctuaire, ce « petit théâtre (?) », comme l'avait déjà entrevu J. Keil en 1915, dut être utilisé pour les concours musicaux lors des *Artemisia* qui se tenaient tous les quatre ans ; mais il put également servir, à d'autres moments, de salle de réunion aux instances qui administraient le sanctuaire et géraient ses biens. Construit dans le courant de la deuxième moitié du I^er^ siècle de notre ère, il connut, au II^e^ siècle, une phase d'embellissement dont témoignent l'*opus sectile* de l'*orchestra* et le décor du mur de scène. Un incendie, au V^e^ siècle, entraîna la chute de sa couverture en charpente ; mais le bâtiment continua à être occupé durant tout le Moyen Âge (parfois à des fins militaires) et jusqu'au début de l'époque moderne – phases qui seront étudiées dans un volume ultérieur. Comme dans tous les derniers tomes des « Forschungen in Ephesos » (cf. *AC* 83 [2014], p. 572-573 ; 88 [2019], p. 441-443), l'ensemble du matériel mis au jour est publié, catégorie par catégorie (sculpture, céramique, verre, petits objets, inscriptions, monnaies, ossements d'animaux), par divers spécialistes. Ce sont les précisions fournies par cette abondante documentation qui fournissent le cadre chronologique dans

lequel s'insère le monument ; pour la petite histoire, on notera qu'a même été retrouvée et est reproduite (pl. 93-94, KF3) la monture métallique d'une montre de poche des années 1860-1880 perdue, selon toute vraisemblance, lors d'un des rapides sondages menés dans cette zone par J.T. Wood à la recherche des limites topographiques du sanctuaire. Inscrit dans un rectangle de 39,60 x 23,70 m (restitué à un peu plus de 26 m, voire près de 30 m, si l'on tient compte de la largeur de la scène et de la présence d'un bâtiment de scène identifiables au géoradar, pl. 12.1), l'odéon est plus proche de celui de *Nicopolis ad Istrum* que de ceux d'Aphrodisias ou du « Staatsmarkt » d'Éphèse, de plan demi-circulaire ; légèrement plus ancien que ceux-ci, il serait, selon L. Zabrana, un des derniers édifices à avoir été construit de la sorte, avant que n'apparaisse, en Asie Mineure (Sagalassos, Troie), « die weiterentwickelte Form mit halbrundem Abschluss » (p. 223). Le passage d'un type à l'autre est-il toutefois un problème de chronologie, et non de fonction, de capacité (les odéons/*bouleuteria* d'Aphrodisias et du « Staatsmarkt » peuvent accueillir bien plus de spectateurs), voire, dans certains cas, d'insertion dans la grille urbaine ? Les deux types ne pourraient-ils avoir existé en parallèle ? D'ultérieures découvertes, sur d'autres sites, inviteront sans doute à revenir sur cette question. L. Zabrana a souligné la relative rareté – dans notre documentation actuelle, préciserai-je – de ce type de monument d'époque romaine dans les sanctuaires (p. 223-224). La dissymétrie des accès n'a pas manqué de la frapper aussi (p. 208), mais le sondage 3/2011 pratiqué pour s'en assurer n'a pas révélé, dans la partie sud du bâtiment, d'équivalent à la vomitoire nord ; la longue substruction sud (« Kammer 1 ») n'a rien de commun non plus avec la « Kammer 8 » d'où part, au nord, l'escalier rejoignant la précinction qui sépare les gradins de l'*ima cavea* de ceux de la partie supérieure. C'est, apparemment, que le seul accès se faisait par le nord et depuis l'axe de tout le sanctuaire que constituait l'alignement autel – temple ; c'est bien peu, en tout cas, pour un édifice d'une capacité de quelque 1000 places (p. 209). L'odéon de l'Artémision retiendra donc l'attention de tous ceux qui s'intéressent à ces monuments de spectacle, dont on évoque généralement la polyvalence sans peut-être prendre en compte tous les aspects et particularités de fonctionnement. Le rythme de publication des « Forschungen in Ephesos » s'est accéléré depuis quelques années, ce dont on ne peut que se réjouir tant sont riches les enseignements à tirer, à maints égards, de la fouille exemplaire d'un des sites majeurs du monde méditerranéen. Une seule remarque éditoriale : la réduction des plans n'est malheureusement pas toujours exacte et oscille parfois (plans 1-5 et 20-21) entre 14,5 et 14,9 cm au lieu de 15 cm pour l'échelle des 30 m.

Jean Ch. BALTY

Rüdiger GOGRÄFE, mit Beiträgen von Hans Roland BALDUS (†) und Kassem TOUEIR, *Isriye-Seriana, Heiligtum, Siedlung und Militärstation in Zentralsyrien von der frühen römischen Kaiserzeit bis in die mamlukische Epoche*. Darmstadt, Philipp von Zabern, 2016 (2017). 1 vol. relié, 23 x 31,5 cm, 371 p., 127 fig. n/b, 49 pl. hors texte n/b et coul. 1 plan dépliant. (DAMASZENER FORSCHUNGEN, 17). Prix : 92,50 €. ISBN 978-3-8053-5044-0.

Ce très beau volume constitue la publication finale de fouilles menées entre 1991 et 1995 par l'Institut archéologique allemand de Damas sur le site de ʾItr̲iyā (anc. *Seriane*,

financier. La propriété privée est également attestée. Notons que la consommation du plomb touche tout le monde, y compris dans les provinces les plus lointaines, de la villa au sanctuaire et du *vicus* au camp, ce dont l'auteur ne semble pas avoir conscience. En Gaule du Nord, les analyses isotopiques ont révélé que tous les échantillons proposés, issus des contextes les plus variés, sous l'Empire, ont une provenance eifelienne (cf. G. Raepsaet *et al.*, « La production, la diffusion et la consommation du plomb "germanique" en Gaule du Nord. Apports des isotopes du plomb », *Vie Archéologique,* 74 [2015], p. 65-89). Georges RAEPSAET

François CADIOU & Milagros NAVARRO CABALLERO (Ed.), *La guerre et ses traces. Conflits et sociétés en Hispanie à l'époque de la conquête romaine (IIIe- Ier s. a.C.).* Pessac, Ausonius, 2014. 1 vol. relié, 658 p., cartonnage sous jaquette illustrée (MÉMOIRES, 37). Prix : 70 €. ISBN 9782356130969.

Le présent ouvrage réunit les vingt-huit contributions des actes du colloque de clôture d'un projet thématique financé par l'Agence Nationale pour la Recherche entre 2007 et 2010. L'objectif de ce programme était d'éclairer la notion de trace de guerre dans le contexte de la conquête de la péninsule Ibérique par Rome entre le IIIe et le Ier siècle avant J.-C. Quels vestiges matériels peuvent être interprétés comme des signes laissés par les conflits armés ? La péninsule Ibérique présente une double particularité qui permet d'apporter des réponses à cette question : l'importance des guerres sur un vaste territoire et un temps long, ainsi que l'abondance des sources. Cependant, si certaines contributions ont relevé avec pertinence l'intéressant défi, nombre d'auteurs se limitent à relever, non pas les traces de la guerre, mais la présence d'armées, voire d'éléments liés à l'activité militaire (armes, camps, murailles), qui bien souvent ne permettent pas de documenter les conflits armés. Si la présentation initiale rappelle cet écueil méthodologique et attire l'attention sur les contextes de découverte ou d'écriture, force est de constater que tous les auteurs n'y ont pas été également attentifs. Les vingt-huit contributions sont réparties par discipline (archéologie, numismatique, histoire, épigraphie) dans des parties d'inégale longueur. La première contribution, signée par J.-P. Bellón, A. Ruiz, F. Gómez *et alii* est consacrée à un champ de bataille de la deuxième guerre punique, celui de la bataille de Baecula (208 av. J.-C.). Elle propose une belle leçon de méthode. La contribution revoit l'identification traditionnelle schultenienne de Baecula à Bailén, en faisant état de l'inexistence de preuves matérielles et de niveaux républicains. Les auteurs identifient des critères clairs pour ce site de la bataille de Baecula dans le Haut-Guadalquivir ; parmi les sites retenus, les prospections et les inventaires de matériel ancien ont permis d'identifier avec une grande probabilité le champ de bataille de Baecula au lieu-dit du Cerro de las Albahacas, qui présentait des traces de guerre certaines. Une fois la localisation établie, une méthodologie de prospection, entre *survey* et fouille, a été créée pour ce site étendu de 244 Ha, dont 31 Ha ont été explorés. Deux camps, sur les quatre que devait compter le site, ont été identifiés ; les résultats de cette étude encore en cours s'annoncent particulièrement prometteurs. La contribution suivante, de J. Noguera, J. Principal et T. Ñaco del Hoyo, s'intéresse à l'activité militaire dans le nord-est de la Citérieure entre 218 et 45 av. J.-C. La problématique est ici de répertorier la présence d'armées, de la deuxième

guerre punique à la période augustéenne. L'article liste d'abord les affrontements qui se produisirent dans la région, puis les sites potentiels d'activité militaire pour chaque période et les preuves archéologiques. Aucun champ de bataille n'émerge ici : ces sites de la région entre *Narbo* et *Tarraco* semblent davantage constituer une tête de pont majeure pour les troupes romaines qu'un lieu d'affrontement direct. Certes, des vestiges liés à des armées en activité se distinguent, mais on ne peut les qualifier de traces de guerre. La contribution suivante, de M. Dobson, s'interroge sur les moyens de loger les soldats romains à Numance et Renieblas : sous tente, hutte ou véritable maison ? Là encore, le rapport avec les traces de guerre semble ténu, puisque l'article considère les fouilles anciennes de camps pour tenter d'éclairer les conditions de vie des soldats en garnison entre Èbre et Duero à l'époque républicaine. Les nouvelles campagnes de prospection géomagnétique et de fouilles à Renieblas, dans le camp V, considéré par A. Schulten comme d'époque sertorienne, font l'objet de l'article de M. Luik. La contribution d'A. Gorgues, R. Rubio Rivera et A. Bertaud rend compte d'une campagne de fouilles à La Cerca de Aguilar de Anguita (Guadalajara), un site fortifié rapidement identifié au début du XX^e^ siècle comme un camp militaire romain d'époque républicaine, en raison de la présence d'une muraille de 1400 m. Malgré cette fortification, la fouille révèle que La Cerca de Aguilar aurait été, non un camp, ni même un village, mais un espace employé ou remployé de façon temporaire à des fins artisanales, essentiellement métallurgiques, par les habitants de la région. A. Morillo Cerdán fait le bilan des recherches récentes sur les guerres asturo-cantabres de 26-25 av. J.-C. : la photographie aérienne et les prospections ont permis d'identifier une dizaine de camps de campagne romains, ainsi que quelques camps de base, et de reconstituer l'avancée des troupes romaines, qui cherchaient à prendre l'ennemi en tenaille en contrôlant des sites de hauteur. F. Didierjean, A. Morillo Cerdán et C. Petit-Aupert signent la dense contribution suivante, qui fait le bilan des campagnes de prospection aérienne menées dans le nord-ouest de la péninsule Ibérique dans le cadre du programme susdit. Malgré quelques redites avec l'article précédent, les résultats, décrits en détail, permettent de montrer une fin de conquête de la péninsule d'inégale difficulté à l'époque augustéenne, et une présence militaire plus importante et plus longue à l'époque impériale que ce que laissait présager l'historiographie traditionnelle. La contribution suivante, de F. Sala Sellés, L. Abad Casal, S. Bayo Fuentes *et al.*, liste les traces d'activité militaire à l'époque républicaine en Contestanie. Cette région littorale entre Valence et Carthagène, difficilement accessible depuis l'intérieur en raison du relief, semble avoir abrité des bases navales importantes comme *Dianum*, refuge de Sertorius, ainsi que des unités indigènes alliées de l'armée romaine. La contribution suivante (C. Sáenz Preciado et M. Martín-Bueno) rend compte des campagnes de prospection et fouilles du projet Valdeherra, en territoire celtibère (Aragon). Au moins trois, plus probablement quatre, niveaux d'occupation ont été distingués sur ce site voisin de *Bilbilis Italica* : un niveau du bronze final, un deuxième d'époque républicaine (III^e^-II^e^ siècles), appelé Valdeherra I, un autre baptisé Valdeherra II, qui montre des signes de transformation urbaine sous l'influence romaine, et enfin une villa agricole tardive. La « destruction » de Valdeherra I et II est mise en relation respectivement avec les campagnes contre Numance pour l'*oppidum* républicain, et avec les guerres sertoriennes pour Valdeherra II. Cependant, aucune trace matérielle de destruction systématique ni datable ne vient étayer cette démonstration, qui ne convainc pas. Les auteurs suivants

(F. Quesada Sanz, I. Muñiz Jaén et I. López Flores) présentent les résultats des campagnes de fouilles dans un village andalou de la province de Cordoue, le Cerro de la Cruz, occupé notamment entre le IVe et le IIe siècle. Les traces de guerre sont ici tangibles : entre 150 et 125 av. J.-C., un violent incendie a ravagé une partie du village ibérique, ensuite abandonné pendant un millénaire, et six corps d'individus morts de façon violente (deux squelettes mutilés *perimortem* en pleine rue, quatre corps écrasés et calcinés dans les habitations) ont été retrouvés. Les auteurs soulignent que rien n'a été fait pour reconstruire ou même récupérer des objets dans les décombres, ce qui est le cas dans des incendies accidentels, et que les habitants ont été victimes d'un massacre (soit tués désarmés, soit brûlés dans leur maison). Les auteurs écartent, avec des arguments, l'hypothèse d'un raid de Viriathe pour privilégier l'hypothèse d'une expédition punitive de Rome mentionnée par Appien contre certains *oppida* d'Ultérieure favorables au Lusitanien. La contribution suivante, de L. Berrocal-Rangel, J. L. de La Barrera Antón, R. Caso Amador *et al.* s'intéresse à la conquête romaine de la Béturie autour des campagnes de 152 et 138 av. J.-C., et notamment aux deux sites de Castrejón de Capote et *Nertobriga Concordia Iulia* (Cerro del Coto). Le premier site, remarquable par la présence d'un sanctuaire régional des *Celtici*, comporte des traces de destruction nette ; le second est surtout remarquable par ses constructions de l'époque impériale, même si des structures de la fin du IIe siècle av. J.-C. y ont été découvertes. Pour les auteurs, la Nertobriga préromaine se situerait sous la Nertobriga romaine, et pas à Capote. M. L. Cerdeño, M. Chordá et E. Gamo font le bilan des campagnes à Los Rodiles, un *oppidum* celtibère de la province de Guadalajara. Cet *oppidum* aurait été fondé à la fin du IVe siècle, avant d'être partiellement détruit par un incendie mis en lien avec les campagnes de T. Sempronius Gracchus. Une reconstruction immédiate (ce qui semble infirmer le fait précédent) aurait été suivie d'un abandon peut-être consécutif aux guerres sertoriennes, sans que, de l'aveu des auteurs, ce lien puisse être prouvé. D. Hourcade, dans sa contribution sur les phases de construction de la muraille de *Tarraco*, montre que la théorie de développement de la ville à partir d'un camp romain implanté à la fin du IIIe siècle à proximité de l'*oppidum* de Kesse n'est pas archéologiquement, ni historiquement fondée. Si le site a bien été utilisé comme garnison, la muraille, construite en plusieurs étapes, fait partie d'un projet urbanistique de prestige qui accompagne la fondation de la nouvelle *Tarraco* romaine. Les quatre contributions suivantes de F. Chaves Tristán, A. Jiménez, F. López Sánchez et C. Blázquez Cerrato sont consacrées aux traces numismatiques de la guerre. Le premier article reprend le lien traditionnel fait entre la guerre et les émissions monétaires : si les conflits armés encouragent bien souvent la production de numéraire, la circulation monétaire obéit à des logiques et des besoins plus complexes. La présence de monnaies en bronze hispano-carthaginoises dans l'Hispanie méridionale pré-barcide n'est pas forcément liée pour l'auteur à un contexte belliqueux, mais davantage à des nécessités commerciales. Pendant la deuxième guerre punique, la production et la circulation monétaires augmentent en Hispanie : l'auteur développe quelques exemples en lien avec ce besoin des deux parties d'augmenter leurs ressources en numéraire, comme, pour les monnayages locaux, de développer des moyens d'échange avec les armées occupantes. Enfin, l'article fait le point sur les « monnaies de la paix », des monnaies massaliotes, ébusitaines, ampuritaines, ou encore d'*Ilipa* et de *Carteia*, à finalité essentiellement commerciale et de prestige. A. Jiménez, dans la contribution suivante, ré-analyse les

monnaies perdues ou occultées dans le camp de Renieblas III, découvertes par Schulten : la chronologie correspond non à la conquête de Numance, mais aux premières décennies du IIe siècle av. J.-C. Ces monnaies sont majoritairement importées d'Italie (victoriats), dans un contexte assez peu monétisé, même si les monnaies locales présentes dans le camp ont dû également servir au paiement des troupes. Dans l'article suivant, F. López Sánchez essaie d'associer les monnayages celtibères importants aux mouvements de troupes et aux principales places fortes décrits dans l'*Ibérikè* d'Appien. Si la démarche est louable, beaucoup d'interprétations semblent hasardeuses : le nom *Tamusia* est considéré par exemple comme provenant d'Afrique (donc en lien avec l'intervention d'auxiliaires numides présents dans les sources littéraires) uniquement sur la base de la ressemblance avec *Thamusida* et *Tamuda* (orthographiée par erreur *Thamuda*) ; la stratégie romaine en Hispanie à l'époque républicaine est qualifiée « d'hellénistique » sans que le terme soit clairement défini. Les conclusions de l'analyse numismatique, notamment l'association des cités de *Segeda/Sekaisa* et de Numance, de *Nertobriga* et d'*Ocilis* et la capacité des guerriers celtibères à se déplacer sur de longues distances, confirment les informations contenues dans les sources littéraires. C. Blázquez s'intéresse aux traces numismatiques de la guerre dans l'occident péninsulaire, la future Lusitanie. Cette région montre une forte proportion de monnaies romaines, et des moments d'occultation au nord du Tage qui correspondent aux guerres sertoriennes ; l'armée romaine semble également avoir joué un rôle important dans l'exploitation minière de la région à l'époque césarienne. Les contributions suivantes s'intéressent essentiellement aux sources littéraires et papyrologiques. M. Salinas de Frías s'interroge sur les répercussions des guerres en Hispanie sur l'oligarchie romaine, et notamment sur les Cornelii Scipiones, qui semblent perdre de l'influence en péninsule Ibérique après le consulat de Caton en 195-194 av. J.-C., avant d'en retrouver après 148 et le procès de Galba. La contribution de Fr. Pina Polo s'intéresse aux conséquences des guerres sur la constitution de clientèles provinciales : l'auteur minore leur rôle et même leur existence, en montrant que l'onomastique alto-impériale ne peut servir de preuve suffisante pour systématiquement déduire leur présence, et que la domination romaine n'est pas fondée sur la constitution de ces clientèles. Fr. Cadiou revient sur un papyrus d'Oxyrhynchus (Per. Oxy, 668), qui contient un vaste fragment de *periochae* de Tite-Live. Ce document a été fréquemment utilisé pour montrer les difficultés entraînées par les guerres en péninsule Ibérique sur le recrutement de l'armée romaine : le consul de 140, Q. Servilius Caepio, aurait tenté de réaliser une seconde levée pour reprendre les opérations contre Viriathe, malgré la paix jurée par son prédécesseur, et aurait dû faire face à l'opposition du consulaire Appius Claudius Pulcher, qui serait parvenu à éviter ce second *delectus*. Cependant, cette interprétation repose entièrement sur la restitution d'un fragment lacunaire, qui pose de nombreux problèmes. Après une solide démonstration, l'auteur conclut à la nécessité d'abandonner cette lecture du mot « *delectus* » et donc à l'impossibilité de prouver des difficultés de recrutement en 140 av. J.-C. à partir de ce fragment. Il propose une autre restitution de la lacune, à propos d'une réforme *domi* et non *militiae*, qui concernerait la fixation du début de l'année consulaire au 1er janvier : Appius Claudius aurait réussi à éviter que deux collèges successifs de consuls se partagent une année consulaire désormais synchronisée sur l'année calendaire. J. Salido Domínguez, dans une contribution davantage archéologique, se concentre sur les modalités d'approvisionnement en grain des armées

romaines, en étudiant notamment les *horrea* militaires. Les armées de l'époque républicaine étaient dépendantes d'un approvisionnement soit venu d'Italie et acheminé depuis les grands ports de la côte comme Emporion, soit réquisitionné localement, ce qui pouvait entraîner des soulèvements de population. Dans les deux cas, les impératifs logistiques et les nécessités de stockage étaient fondamentales. Des *horrea* surélevés, de 30 mètres par 15, parfois construits en pierre, comme autour de Numance au milieu du IIe siècle, constituent une pratique de stockage qui tend à se répandre, notamment dans les opérations de siège où le ravitaillement est essentiel. Ils sont malheureusement peu nombreux pendant la période des guerres civiles, qu'ils ne permettent pas de documenter. S. Busquets Artigas s'intéresse au plan tactique des affrontements qui opposèrent les alliés ibères, notamment Indibilis, aux troupes de Scipion en 205-206 ; il met en relief la capacité d'adaptation des Ibères et le recours côté romain aux *subsidia*. Les cinq dernières contributions sont volontairement ancrées en dehors de la problématique ou de la période de l'ouvrage. Elles sont censées fournir des points de comparaison, mais on ne voit guère en quoi l'épigraphie alto-impériale, parfaitement passionnante en soi, permet d'éclairer la période républicaine. Certaines contributions sont particulièrement intéressantes : ainsi, les recherches sur le site de Kalkriese, au nord d'Osnabrück, dont font état A. Rost et S. Wilbers-Rost, décrivent le probable champ de bataille de Varus, en 9 ap. J.-C. Plus de cinq mille fragments d'équipement militaire romain ont été trouvés en contrebas d'un rempart germain ; des fosses contenant les ossements de guerriers morts au combat enfouis sans rituel funéraire semblent montrer l'anéantissement de l'armée romaine. Dans une optique toute différente, J. Gómez Pantoja et F. J. Castillo Sanz examinent la formule épigraphique *aera* pour indiquer les années de service des soldats romains à l'époque des deux premiers siècles de notre ère : cette expression ne serait en fait pas en lien avec un usage propre à l'armée d'Hispanie selon les auteurs. Mª R. Hernando Sobrino s'intéresse quant à elle à des traces de « guerre fantôme », c'est-à-dire aux faux épigraphiques qui relatent la conquête de la péninsule Ibérique : ces créations d'érudits montrent leur volonté d'exalter l'influence de Rome sur leur petite patrie et donc l'importance d'une conquête romaine fantasmée. J. J. Palao Vincente, dans une ambitieuse contribution qui étudie un corpus de 250 inscriptions alto-impériales, revient sur les traces épigraphiques de la guerre, en prenant en considération tous les termes et mentions de conflits armés, qui varient fortement à la fois selon les époques considérées, mais aussi selon le rang dans la hiérarchie militaire. M. Navarro Caballero *et al.* réévaluent les inscriptions découvertes sur le barrage romain de Muel, en Aragon : il ne s'agirait plus de la signature des constructeurs, c'est-à-dire de légions, mais de marques de carriers. Enfin, la contribution de L. Brassous revient sur « l'invasion franque » du nord de la péninsule à l'époque de Gallien : la révision des sources littéraires et surtout des données numismatiques et archéologiques amène l'auteur à relativiser l'importance de ce qui serait, non une invasion destructrice de la quasi-totalité de la péninsule, mais un simple raid maritime mené depuis le Rhin jusqu'à *Tarraco*.

Gwladys BERNARD

à une réflexion sur l'intérêt de la politique pour l'âme. À travers quatre notes de commentaires, E. Dal Chiele explique dans quelle mesure Apulée reprend les théories de Platon tout en les adaptant en fonction de ses idées et de ses croyances personnelles. Ce genre d'analyse permet au lecteur de distinguer le fond platonicien de l'ajout apuléen. Notons qu'E. Dal Chiele ne précise jamais à « quel Platon » elle se réfère. Ainsi, lorsqu'elle se livre à une analyse telle que celle mentionnée ci-dessus, le lecteur ne sait pas s'il s'agit d'une interprétation de Platon qu'elle juge commune au platonisme antique plus généralement ou aux médioplatoniciens plus précisément, ou de celle d'Apulée, ou même peut-être de la sienne. Cette particularité du platonisme qui regroupe de multiples lectures de Platon n'est pas prise en compte dans le cadre de cette étude. Toutes les informations contenues dans le commentaire font écho au cadre philosophique et culturel posé dans l'introduction. Véritable guide, ce commentaire constitue le point fort de l'ouvrage. Selon la volonté de l'auteur, il doit rendre le texte d'Apulée accessible à un public non spécialisé. Il faut toutefois nuancer ce propos en précisant d'une part que beaucoup de notes contiennent des explications philologiques relativement techniques requérant une très bonne maîtrise du latin et du grec et que, d'autre part, les nombreuses références aux œuvres de Platon et d'autres philosophes ne sont parfois que citées, à défaut d'être systématiquement expliquées. En d'autres termes, certains prérequis en philologie et en philosophie sont nécessaires pour pleinement exploiter le contenu de ce livre. Notons enfin que la bibliographie offre un panel très complet des différentes éditions et études du *De Plat.* d'Apulée. Pour le lecteur francophone, la référence reste l'édition de Jean Beaujeu dans la collection des Universités de France. E. Dal Chiele propose toutefois une lecture et une analyse qui dépassent la généralité et la globalité de cette dernière, pour se livrer à une approche plus philosophique.

Mathilde JACQUEMIN

François PASCHOUD, *Histoire Auguste. Vies des deux Maximins, des trois Gordiens, de Maxime et de Balbin*. Tome IV. 1re partie. Texte établi, traduit et commenté par Fr. P. Paris, Les Belles Lettres, 2018. 1 vol., LXXI-362 p. en partie doubles (COLLECTION DES UNIVERSITÉS DE FRANCE. SÉRIE LATINE, 421). Prix : 65 €. ISBN 978-2-251-01477-7.

Les trois *Vies* éditées dans ce volume couvrent une très courte période, qui va de mars à août 238. Dans l'introduction générale, l'auteur commence par étudier la question des sources : Hérodien, peu mis à contribution dans les biographies antérieures à 235, est exploité massivement dans les trois biographies de 238. Quant à Dexippe, il est consulté, mais aussi déformé et cité comme auteur de passages inventés. À ces deux témoins contemporains des faits s'ajoutent des sources plus tardives et moins détaillées, tributaires pour six d'entre elles de la *Kaisergeschichte* d'Enmann. Comme dans toutes les « vies secondaires », la fiction tient une place importante et sert à étoffer la matière fournie par Hérodien. Le résultat en est une vision confuse des désordres à Rome en 238. Les nombreux tableaux établis par Fr. Paschoud aident le lecteur à retrouver son chemin dans ce labyrinthe. Un apport majeur de ce volume est l'étude approfondie que donne l'auteur de la réception de l'*Histoire Auguste* à la fin de l'Antiquité. Memmius Symmachus a eu un manuscrit de l'œuvre entre les mains, mais à Rome et non à Constantinople, comme le pense J.-P. Callu (p. XXVII). Dans la préface à la *Vie des deux*

Maximins, la citation de l'*Histoire Auguste* dans deux passages de Jordanès (*Gét.* 83-88 et *Rom.* 281) fait l'objet d'une minutieuse analyse, au terme de laquelle il apparaît que Jordanès en a eu connaissance en lisant Symmaque sans passer par l'intermédiaire de Cassiodore. À travers l'analyse des deux fragments symmaquiens de Jordanès sont aussi reconstituées les phases de transformation de l'*Histoire Auguste* par ces deux écrivains (p. 19-45). Dans les préfaces des trois biographies, un sommaire, des observations générales, une liste des personnages nommément cités classés par catégories et un tableau synoptique des sources donnent une vue d'ensemble du texte. L'édition se fonde sur la tradition manuscrite telle qu'elle a déjà été établie pour les volumes antérieurs (indépendance des classes *P* et Σ) et l'auteur fait observer que l'ordre chronologique des *Vies*, perturbé dans *P* et dans les éditions antérieures à 1560, est celui qui était le plus probable dans la version originale de l'œuvre, de même que l'insertion maladroite de cahiers ou de feuillets dans la tradition *P*, absente de la tradition Σ, n'a pu être restituée dans cette dernière qu'à l'aide d'un modèle ayant conservé l'ordre chronologique initial (p. XXVII-XXX). L'auteur donne ensuite une liste des passages où il s'est écarté de l'édition de Hohl en 1965. Après avoir réfuté les théories de St. Ratti sur l'identité de l'*Histoire Auguste* et des *Annales* de Nicomaque Flavien, il précise à nouveau ses positions sur les grandes questions que soulève l'œuvre : une datation comprise entre 394 et 410, une œuvre sans cesse transformée par des suppressions et des ajouts, six auteurs fictifs qui pourraient être l'indice d'une entreprise commune à visée ludique avec une personnalité dominante imprimant sa marque à l'ensemble, l'absence de toute défense de la religion ou d'un programme politique cohérent, un enchaînement d'éléments qui ne répondent à aucune suite logique. Les commentaires philologiques et historiques des trois biographies sont denses et reposent sur une abondante bibliographie reprise aux p. LI-LXXI. Pour n'en citer qu'un exemple, le chapitre 16 de la *Vie de Maxime et Balbin* présente un ensemble disparate d'informations sur la maison de Balbin, les qualités de Maxime, la guerre des Carpes contre la Mésie, le début de la guerre contre les Scythes et la destruction d'Histria, l'éloge fait par Dexippe des qualités militaires de Balbin, alors qu'aux dires du même, Maxime n'était pas celui que pensait la majorité des Grecs. Vient alors une anecdote, toujours attribuée à Dexippe, sur les cheveux des femmes d'Aquilée. Ensuite, Dexippe, accompagné cette fois d'Hérodien, affirme que Maxime et Balbin ont été choisis par le Sénat pour faire face à Maximin après la mort des Gordiens. Le chapitre se termine par un raisonnement confus s'appuyant sur « la majorité des écrivains latins » pour arriver à la conclusion que Puppien et Maxime sont une même personne. Aux pages 337-342, l'auteur décortique cet amas d'informations partiellement données auparavant et faisant fonction de remplissage pour démontrer, avec sa sagacité coutumière, à quel point ce passage de « Capitolinus » fonctionne à partir d'associations d'idées mêlant la pure invention à une déformation sans vergogne de sources existantes ou créées pour les besoins de la cause. Comprendre les trois *Vies* de 238 est une tâche complexe. Seules la finesse et l'érudition philologiques de François Paschoud peuvent aider le lecteur à s'orienter autant que faire se peut dans ce foisonnement où se déploie pleinement l'art de l'*Histoire Auguste*.

Cécile BERTRAND-DAGENBACH

les notes, tantôt l'inverse. Mais ces regrets sont moindres que le fruit et le plaisir que l'auteur de cette recension a tirés de sa lecture des douze contributions, stimulantes par la variété de leurs sujets et par leurs approches du silence des historiens étudiés. Toutes balisent un chemin original dans l'étude des « blancs de l'histoire », laquelle complète harmonieusement celle de l'établissement de la véracité des faits. On ne doute pas que le présent volume sera bien accueilli par les antiquisants et les médiévistes et qu'il stimulera d'autres recherches en ce domaine, auxquelles il offre une base de départ solide et durable. Monique MUND-DOPCHIE

Frances MUECKE & Maurizio CAMPANELLI (Ed.), *The Invention of Rome: Biondo Flavio's* Roma Triumphans *and its Worlds*. Genève, Droz, 2017. 1 vol. broché, 17,5 x 25 cm, 296 p., 5 fig. n./b. (TRAVAUX D'HUMANISME ET RENAISSANCE, 576). Prix : 48 CHF. ISBN 978-2-600-04789-0.

Les éditions Droz nous ont habitués à des ouvrages de très grande qualité : c'est encore le cas ici avec ce volume consacré à la *Roma triumphans* de Biondo Flavio. Cet ouvrage a vu le jour à la suite d'un projet de recherche soutenu par l'Australian Research Council, qui s'est concrétisé ensuite par un colloque à la British School of Rome en 2014. Son but est d'offrir une compréhension plus approfondie de la nature, du contenu, des idées et de l'impact de la *Roma triumphans*, le dernier chef-d'œuvre de Biondo Flavio, écrit en 1459. Malgré son importance et son intérêt, il reste largement méconnu ; l'ouvrage collectif recensé ici propose une contextualisation et des lectures approfondies (p. 10), en multipliant les approches (p. 12) de l'œuvre de Flavio. – Ce volume est divisé en trois parties. La première analyse le contexte, le genre et les buts de la *Roma triumphans* : deux contributeurs, Anne Raffarin et Angelo Mazzocco, comparent les épilogues respectifs de la *Roma instaurata* et de la *Roma triumphans*, avec l'objectif d'explorer les contextes littéraires, culturels, historiques et politico-religieux des deux œuvres. La troisième contribution, dont l'auteur est Frances Muecke, essaie d'établir quelle est la nature de cette œuvre plutôt difficile à classer et qui appartient surtout à la vaste tradition des compilations, parmi lesquelles elle fonde une nouvelle branche. La deuxième partie, intitulée « *Mores et instituta* », explore des thèmes importants de l'œuvre de Biondo Flavio. Le premier à être analysé est celui de l'attitude de Flavio envers la religion des Romains (encore Frances Muecke) ; James Hankins démontre ensuite que le cœur même de la *Roma triumphans* consiste en une interprétation cohérente des institutions romaines de la République ; Giuseppe Marcellino aborde la digression de Flavio centrée sur les écrivains et la production littéraire dans la Rome ancienne ; la subdivision suivante de l'œuvre, les livres VI et VII consacrés au système militaire, est analysée dans le chapitre écrit par Ida Gilda Mastrorosa, dans lequel elle retrace les courants de pensée de l'auteur à travers la combinaison de ses sources ; Maurizio Campanelli évoque maintenant la querelle qui opposa Flavio à Francesco Barbaro à propos des restes monumentaux de Rome ; enfin, Peter Fane-Saunders place le discours architectural de la *Roma triumphans* en perspective avec, entre autres, le *De re aedificatoria* de Leon Battista Alberti. La troisième partie de ce volume se concentre sur trois phases de la réception de l'œuvre de Flavio : la diffusion des manuscrits dès la fin de la rédaction de l'ouvrage ; son influence avant la publication d'autres traités

sur les antiquités ; enfin, sa réception à partir de la fin du XVI^e^ siècle. Les quatre articles de Maria Agata Pincelli, Paul Gwynne, Anne Raffarin et William Stenhouse explorent divers aspects de cette réception à travers les siècles. Toutes ces contributions, proposées en plusieurs langues (anglais, français et italien), ont été confiées à des spécialistes provenant d'horizons différents, ce qui permet au lecteur d'aborder tant le point de vue philologique qu'historique ou archéologique du texte de Flavio. De nombreuses citations, toujours traduites dans la langue de l'article, émaillent les analyses. Le volume présente une liste des éditions de Biondo Flavio, un index des noms, des manuscrits et des exemplaires imprimés, mais malheureusement pas de bibliographie générale, sauf dans les nombreuses notes de bas de page. Seules cinq illustrations en noir et blanc permettent de mieux se représenter la matérialité de la *Roma triumphans*. En résumé, cet ouvrage collectif ne manquera pas d'intéresser le lecteur, qu'il soit un spécialiste de Biondo Flavio ou un amateur éclairé, par la diversité des aspects étudiés et par la qualité des contributions proposées et de leurs auteurs. Élie BORZA

Pierre LEMAN, *Archéologues des Hauts-de-France de 1790 à nos jours*. Villeneuve-d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, 2017. 1 vol. broché, 16 x 24 cm, 196 p., 54 fig. (ARCHAIOLOGIA). Prix : 20 €. ISBN 978-2-7574-1728-7.

S'il y a une personne qui pouvait prendre en charge ce répertoire-dictionnaire biographique rétrospectif de l'archéologie du Nord de la France, c'est bien Pierre Leman, qui incarne, depuis de nombreuses années d'activités au service du Patrimoine, l'âme et la vitalité de l'archéologie des Hauts-de-France, anciennement appelés Région Nord-Pas-de-Calais, ce qui correspond aux départements et collectivités territoriales de l'Aisne, Nord, Oise, Pas-de-Calais et Somme. De 1790, où est créé par un récollet de Bavay le premier périodique consacré à l'archéologie, *La feuille d'Or*, à aujourd'hui, ce sont deux siècles qui témoignent de l'évolution de la discipline, de l'esprit de collection et de l'amateurisme d'approche à la technicité professionnelle de la recherche actuelle. Deux cent quarante notices sont réunies, fruit de longues enquêtes dans les archives, journaux et périodiques spécialisés, mais aussi glanées dans la mémoire toujours vive de l'auteur, présent sur le terrain depuis plus de soixante ans. Des noms sortent du lot, bien sûr, car leur reconnaissance scientifique ou leur notoriété médiatique dépasse les frontières du Nord : Boucher de Perthes, Mariette, Agache, Biévelet, Frézouls, Seillier, Vercoutter, Will... où l'on voit que les nominés, s'ils sont tous enfants du pays, n'y ont pas nécessairement conquis leurs lauriers. Beaucoup de personnes plus « modestes » sont reprises à l'inventaire, un hommage bienvenu à tous ceux qui ont apporté leur petite pierre à la connaissance du patrimoine archéologique. Je pense que beaucoup de « nordistes » curieux de leur passé trouveront à la lecture de l'ouvrage de nombreuses informations qui les intéresseront à un titre ou à un autre. Mais au-delà du caractère régional, beaucoup de scientifiques y reconnaîtront une page d'histoire de la discipline bien en phase avec l'évolution épistémologique ou institutionnelle générale de la recherche. Accompagnent les notices, des éléments de bibliographie, quelques encarts originaux à défaut d'être toujours adéquats, et des illustrations. *Ad multos annos*, Pierre... Georges RAEPSAET

Sandra ZANELLA, *La caccia fu buona. Pour une histoire des fouilles à Pompéi de Titus à l'Europe*. Naples, Centre Jean Bérard, 2019. 1 vol. broché, 24 x 17 cm, XVI-366 p., 145 ill., 3 planches. Prix : 42 €. ISBN 978-2-918887-81-2.

Connu et reconnu de tous comme un site archéologique exceptionnel, Pompéi est au cœur de cette nouvelle publication de la collection « Mémoires et documents sur Rome et l'Italie méridionale » du Centre Jean Bérard de Naples. Comme son titre le souligne, l'ouvrage de Sandra Zanella n'a pas pour prétention de dresser une histoire exhaustive des fouilles de cette *civitas* remarquable, mais se propose d'offrir aux lecteurs une des approches possibles de l'histoire des fouilles du site antique, de l'éruption du Vésuve aux années 2000, au travers d'un angle topographique original, celui de l'îlot VIII 2. Se fondant sur son travail de thèse de doctorat mené sur un ensemble de maisons composant cet îlot, l'auteure a ici pour objectif de dresser un aperçu de la vie post-antique et moderne de cette partie de la ville de Pompéi, grâce à une somme d'archives documentaires qui sont recontextualisées. Le choix de cette zone d'intérêt pour approcher cette vie post-éruptive s'explique par la proximité de cet îlot avec le forum et les principaux édifices publics ainsi que par sa configuration topographique particulière en série de terrasses panoramiques escarpées, qui sont mises à profit au cours du dégagement du site. Les propos préliminaires de l'auteure permettent de replacer cet îlot au sein de la ville antique et d'en apprécier les particularités. L'îlot VIII 2 est situé dans la partie sud-ouest de la ville entre le forum et les murailles. Il s'organise autour de trois voies et est délimité par le temple de Vénus à l'ouest et les thermes du Sarno à l'est. En 79 de n.è., quatre maisons indépendantes occupent cette zone : la *casa di Championnet I*, la *casa di Championnet II*, la maison VIII 2 et la *casa dei Mosaici geometrici*. On regrettera néanmoins que les planches accompagnant le début des propos n'indiquent pas l'emplacement de cette zone sur le plan complet de la ville. La première partie de l'ouvrage aborde le réinvestissement de la ville au lendemain de l'éruption du Vésuve et ce jusqu'aux fouilles officielles de 1748, fragment de l'histoire de Pompéi habituellement peu abordé et dont la documentation est ténue. L'auteure revient tout d'abord sur les opérations de reconstruction des monuments et de redressement des campagnes, altérés par l'éruption, menées par le pouvoir central de Titus sous l'égide des *curatores restituendae Campaniae*. Elle aborde également les aspects de l'exploitation du site comme carrière d'extraction de matériaux sous l'empereur Hadrien, reprenant l'hypothèse de G. Soricelli et l'étayant par des indices archéologiques suggérant l'utilisation du secteur de l'îlot VIII 2 comme lieu de stockage et de triage des matériaux du forum, avant leur acheminement vers la plaine. S. Zanella présente ensuite un ensemble de traces archéologiques mises au jour venant illustrer la manière dont le site a été occupé de manière probablement permanente après l'éruption. Elle évoque notamment la présence d'un four dans la stratigraphie volcanique d'une pièce de la *casa di Championnet I*, le remploi des édifices de la Porta Marina et la présence de vastes nécropoles du II^e^-III^e^ siècle de n.è., dont une près de la *Porta Vesuvio*. Les traces de fouilles clandestines (pillage du marbre et d'éléments métalliques) et d'extraction du *lapillo* sur le site et dans le secteur de l'îlot ne sont pas passées sous silence. La deuxième partie de la publication est consacrée à l'histoire du dégagement de Pompéi après 1748 et au rôle central que le secteur de l'îlot VIII 2 a joué dans l'organisation de ce projet, dont l'envergure peut être appréciée au travers des diverses

illustrations. Cet historique permet de revenir sur les implications politiques des pouvoirs alors en place qui ont choisi de s'investir au fil des siècles dans la redécouverte de Pompéi. Les soubresauts politiques qu'a connus le royaume des Deux-Siciles avant l'unification italienne de 1861 ont naturellement influencé de manière considérable les choix faits dans la stratégie de dégagement du site. L'îlot VIII 2 a connu de brefs moments de lumière, rapidement éclipsés par l'attention donnée au forum et à ses édifices publics. On retiendra le vif intérêt porté à ce secteur de la ville par le général Championnet à partir de 1799, qui donna d'ailleurs son nom aux maisons découvertes, ainsi que les efforts menés en 1826 pour le dégagement de la maison VIII 2. L'îlot demeure par la suite rarement exploré du fait de l'encombrement des déblais de fouilles à ses abords et de l'affaissement consécutif des terrasses. La gestion de ces déblais demeure en effet un problème cyclique sur le site ralentissant l'avancée des archéologues, de A. Sogliano à A. Maiuri. La solution ne sera finalisée qu'en 1951-1953 avec l'extension de l'autoroute reliant Naples à Salerne. L'historiographie de l'avancée des travaux menés à Pompéi est aussi l'occasion pour l'auteure de discuter de la nature et de la valeur de la documentation d'archives correspondante. Avant l'unification, celle-ci apparaît clairsemée et hétéroclite, se composant de succinctes lettres destinées à la Surintendance, de listes d'objets, de dessins d'artistes et de quelques plans rendant compte de l'avancement des travaux. Après 1861, véritables journaux de fouille, cette abondante documentation est accompagnée de plans et de photographies précises des édifices, illustrant une professionnalisation du corps archéologique. Cet aspect relatif à l'évolution des pratiques et méthodes archéologiques est par ailleurs évoqué dans la troisième partie de la publication. S. Zanella focalise ici son propos sur l'analyse des travaux majeurs ayant contribué à une meilleure connaissance des maisons composant l'îlot VIII 2. Elle fait état des sondages menés par I. Dall'Osso sur la maison VIII 2 en 1905. Bien que la documentation ait été presque inexistante et la méthode peu rigoureuse, il demeure néanmoins que ces sondages sont les premiers à avoir exploré la stratigraphie de cet ensemble dans le but de mettre en lumière les premières phases d'occupation de la ville, en s'affranchissant du concept usité de l'*Altstadt*. Elle rend aussi hommage aux travaux des archéologues allemands F. Noack et K. Lehmann-Hartleben dont la publication de 1936 a malheureusement peu été prise en compte dans les études postérieures traitant de l'évolution de la ville de Pompéi. La démarche analytique de cette équipe résolument investie dans une pratique moderne de l'archéologie est soulignée. Cette approche pluridisciplinaire des édifices, basée sur une étude architecturale et du bâti, couplée à des sondages stratigraphiques, a permis de préciser la chronologie relative des maisons ainsi que d'élargir les connaissances sur l'évolution urbanistique de ce secteur de la ville. Abandonné dans les années d'après-guerre et dégradé par le séisme de 1980, l'îlot VIII 2 est désormais un terrain privilégié pour des projets de recherche et de restauration. C'est le cas de la thèse de doctorat de l'auteure (2012-2015) qui tire parti de l'expérience engrangée dans le cadre du *Progetto Regio VI* pour explorer l'évolution des édifices de la *regio* VIII et pour comprendre leurs relations avec le forum et les murailles. Depuis 2011, l'îlot fait l'objet de campagnes de restauration et de valorisation qui sont l'essence du vaste programme européen *Grande Progetto Pompei*, permettant la réouverture de ces espaces au public. On ne peut que saluer le travail essentiel de transcription et de classement des archives présentes en annexes (p. 199-333), qui permet d'approcher au plus près l'histoire

évolutive de l'îlot VIII 2 et du site de Pompéi. Au travers de cet ouvrage, le lecteur est invité à naviguer dans une des histoires post-antiques de Pompéi. Le choix d'une focale ajustée sur l'îlot VIII 2 lui permet d'appréhender les nombreuses mutations connues à la fois par ces édifices adjacents du forum et par le site archéologique lui-même : naguère spolié comme une simple carrière de matériau de construction, puis reconsidéré comme objet d'analyse d'une archéologie naissante, le site est désormais revalorisé par des programmes de recherche alliant fouilles archéologiques, étude architecturale et restauration, visant une contextualisation précise toujours croissante de chacun des monuments de ce musée à ciel ouvert. Alexandra BOUCHERIE

Georgia A. ARISTODEMOU & Theodosios P. TASSIOS (Ed.), *Great Waterworks in Roman Greece. Aqueducts and Monumental Fountains. Function in Context.* Oxford, Archaeopress Publishing Ltd, 2018. 1 vol. broché, IV-258 p. (ARCHAEOPRESS ROMAN ARCHAEOLOGY, 35). Prix : 35 £. ISBN 978-1-78491-764-7.

Cet ouvrage collectif traite, en deux parties, des recherches récentes menées en Grèce et dans les îles égéennes sur les « grands » ouvrages hydrauliques de la période romaine que sont les aqueducs et les nymphées. Dès la préface, les deux éditeurs affichent des objectifs ambitieux : combler une lacune dans la recherche récente, il est vrai essentiellement centrée sur l'Asie Mineure, le Levant et l'Afrique du Nord ; envisager ces ouvrages hydrauliques dans une perspective interdisciplinaire à travers leurs aspects formels, techniques, décoratifs et fonctionnels, mais aussi sous l'angle du changement urbain et sociétal allant de pair avec l'apparition de nouveaux modes d'utilisation de l'eau à la période romaine. On regrettera toutefois, une fois la lecture terminée, que la hauteur de vue des ambitions affichée à l'entame du livre ne soit que partiellement atteinte par les treize contributions constituant cet ouvrage, de qualité souvent très inégale et, notamment pour la première partie consacrée aux aqueducs, limitée à des études de cas approfondies qui contribuent au final très peu à l'ambition initiale de proposer une vue d'ensemble du phénomène à l'époque romaine en Grèce. L'introduction à la première partie, consacrée aux aqueducs, illustre d'emblée une vision binaire des techniques hydrauliques grecques et romaines, ces dernières étant introduites de façon assez réductrice en référence à Vitruve. Bien que l'essentiel des contributions fasse montre d'une approche méthodique et systématique des vestiges archéologiques et, lorsqu'elles sont disponibles, des sources historiques associées, la tendance, dans certains articles, à envisager de façon antagoniste les techniques hydrauliques « grecques » et « romaines » donne parfois l'impression d'une approche peu nuancée des changements architecturaux et techniques complexes ayant caractérisé l'hydraulique d'époque impériale, approche particulièrement requise dans des contextes disposant d'une tradition fort ancienne en la matière. A. Kaiafa-Saropoulou retrace, dans une première contribution, la diffusion de la technologie des canaux d'adduction voûtés en Macédoine. Après un bref rappel historique de la longue tradition des ouvrages hydrauliques dans la région, l'auteur dresse une liste d'aqueducs construits selon la technique innovante des canaux voûtés, envisagés sous l'angle des matériaux et techniques de construction. On regrettera l'usage quasiment dogmatique fait de Pline et Vitruve, alors que l'auteur reconnaît à juste titre des variations locales dans l'usage

du néoplatonisme tardif. De plus, l'hypothèse d'un Hiéroclès chrétien ou même influencé par le christianisme se heurte à de nombreuses difficultés, notamment le fait que « ses écrits contiennent de nombreux dogmes farouchement païens : la réincarnation, le polythéisme et la démonologie, le culte » (p. 57). En somme, cette introduction réussit à situer la pensée d'Hiéroclès dans un mouvement philosophique plus large tout en soulignant l'individualité de sa contribution. Quant à la traduction, sa précision dépasse souvent même celle de la très bonne traduction anglaise de H. Schibli et les « gaucheries » et « raideurs dans l'expression » dont les traducteurs s'excusent dans l'avant-propos (prix, selon eux, d'une grande fidélité au texte grec) ne gênent point la lecture. Les notes sont utiles, surtout pour le lecteur peu familier avec le néoplatonisme. Le spécialiste aurait peut-être souhaité plus de discussion par rapport aux choix de traduction, mais cette absence s'explique sans doute par la nature de la collection dans laquelle le volume est paru. Enfin, notre seul regret peut-être par rapport à cette belle traduction est qu'elle ne soit pas parue reliée en jaune au bras d'une nouvelle édition du *Commentaire sur les Vers d'or*. Comme le soulignent les auteurs à l'instar de H.-R. Schwyzer, l'édition du *Commentaire* de Koehler qui fait maintenant autorité souffre de nombreuses imperfections, auxquelles on peut maintenant ajouter son épuisement. On ne peut donc qu'espérer que la parution de cette nouvelle traduction serve à inspirer à la fois philosophes et philologues à prêter un peu plus d'attention à Hiéroclès. Simon FORTIER

Geoffrey GREATREX, Sylvain JANNIARD (Dir.), avec la collaboration de JaShong KING, *Le monde de Procope. The World of Procopius*. Paris, De Boccard, 2018. 1 vol., 426 p., 5 ill. (ORIENT & MÉDITERRANÉE, 28). Prix : 59 €. ISBN 978-2-7018-0549-8.

Ce volume collectif a pour origine un colloque organisé à Mayence en 2014, dont il publie six contributions, auxquelles se sont ajoutés une quinzaine de textes, soit présentés lors d'autres réunions scientifiques, soit répondant plus précisément à des sollicitations des éditeurs. Le volume a pour fil conducteur l'historien du VI^e^ siècle Procope et son milieu, et donne la parole (en français, en anglais et en allemand) tant à d'éminents qu'à de plus jeunes chercheurs, démontrant ainsi la vitalité des études procopiennes. La bigarrure des sujets est atténuée dans la mesure où le volume est divisé en quatre parties cohérentes. Après une brève introduction des éditeurs synthétisant le contenu du livre (p. 7-12), la première partie (p. 15-111) réunit des études relatives au contexte historique dans lequel ont vu le jour l'auteur et son œuvre, en se penchant sur la cité de Gaza (avec une mise au point des découvertes archéologiques), la société de l'époque, l'histoire ecclésiastique et l'administration sous Justinien. La deuxième partie intitulée « Le présent et le passé dans l'œuvre de Procope » (p. 115-182) s'interroge sur le rôle du passé dans l'œuvre et sur son instrumentalisation dans la fabrique d'une identité romaine. La troisième section (p. 185-282) est consacrée à l'histoire militaire, abordant la composition des armées, la stratégie, le rôle de Justinien et la description par l'historien de la souffrance des femmes. La quatrième partie (p. 285-398) a trait aux relations de Procope avec les peuples étrangers, qu'il faille ou non les qualifier de barbares. L'ouvrage est clos par trois précieux index (*locorum*, inscriptions et noms, peuples et lieux). Le volume est de grande qualité et s'adresse à

tous ceux qui s'intéressent non seulement à l'historien de Gaza mais au sixième siècle dans son ensemble. Une bibliographie générale à la fin de l'ouvrage aurait pu remplacer les bibliographies fournies à la fin de chaque article : cela aurait non seulement donné plus d'unité à l'ouvrage mais cela aurait aussi permis au lecteur d'avoir un accès direct aux travaux modernes les plus récents sur Procope et son temps. Aude BUSINE

Laurel FULKERSON, *A Literary Commentary on the Elegies of the* Appendix Tibulliana. Oxford, Oxford University Press, 2017. 1 vol. relié. X-384 p. (PSEUDEPIGRAPHA LATINA). Prix : 80 £. ISBN 978-0-19-875936-2.

Laurel Fulkerson nous offre, des 19 poèmes en distiques élégiaques repris dans l'*Appendix Tibulliana*, un commentaire qui, loin de se limiter aux aspects strictement « littéraires », aborde toutes les interrogations que peut susciter cet ensemble des plus déroutants. Moins abrupt que le commentaire donné par Tränkle du livre entier (1990), moins touffu que celui de Navarro Antolín (1996) sur le Cycle de Lygdamus, l'ouvrage rendra de nombreux services grâce à l'ampleur des informations fournies, mais en raison, aussi, de la qualité d'une rédaction qui reste toujours très claire malgré les multiples nuances à exprimer. À quelques exceptions près, Fulkerson imprime le texte de Lenz et Galinsky (1971). En l'absence d'un apparat critique, on peut regretter que les problèmes liés à l'établissement du texte ne soient pas systématiquement discutés. Il n'y a pas non plus de traduction, ce qui s'avère peu compatible avec la vocation pédagogique de l'exposé. Enfin, les renvois aux intertextes, et notamment à Properce, sont parfois contestables parce que l'auteure, sans mentionner l'édition qu'elle cite en l'occurrence, reproduit – voire adopte implicitement – des émendations qui ne font pas l'unanimité. Vu les limites du présent compte rendu, je me centrerai sur le Cycle de Sulpicia (poèmes 8-18) ; celui-ci occupe légitimement une grande part de l'ouvrage recensé et Julie Dainville en a mené une étude détaillée dans son Mémoire de Master en Linguistique, élaboré sous ma direction (*Le Cycle de Sulpicia : édition, traduction, commentaire et analyse poétique*, Université libre de Bruxelles, 2013 ; voir aussi son article « Le *genethliakon* dans la poésie de Sulpicia : une transgression érotique », *Rhetor* 6, 2016 [rhetcanada.org/wp-content/uploads/2018/09/Rhetor-6-7-Poésie-Sulpicia-Dainville.pdf]). Fulkerson consacre à l'identité et au sexe/genre de « Sulpicia », ou du (ou des deux) poète(s) qui ont créé ce curieux cycle à deux volets (8-12 puis 13-18) – et dès lors à la présence, dans le second volet surtout, d'une « écriture féminine » qu'on ne saurait contester – des développements qui, dénués de tout dogmatisme, s'inspirent des meilleurs travaux en la matière et livrent ainsi un excellent état de la question. Se fondant sur la dissertation doctorale de R. W. Hooper (1975), l'auteure affirme (p. 56) que les poèmes 13-18 exhibent une diérèse après le deuxième pied dans 20 % des lignes. En fait, sur les 40 vers que compte cette portion du texte, on ne relève que cinq cas (13.6 avec *si quis*, 16.5, 17.4, 18.1, 18.5) avec, pour les hexamètres, une proportion de 15 %, supérieure au pourcentage obtenu pour Tibulle (9 %, selon M. Platnauer) mais inférieure à celui rencontré dans les poèmes 8-12, à savoir 11 cas (8.1, 9.7, 9.17, 9.19, 10.7, 10.13, 10.17, 10.19, 10.23, 11.9, 12.19 avec *grata et/ut*) sur 57, donc 20 %. En tout état de cause, un chiffre élevé de telles diérèses s'observe dans les poèmes 69-116 de Catulle (70 cas sur 187 vers, et 34 cas sur 94

L'esempio di Sardanapalo rende conto della vasta gamma di esempi presentati dal filosofo, come del diverso peso storico loro attribuito: il folclore orientale, come ben sottolineano De Luna e Zizza, nel solco critico di Mazzarino, costituisce in ogni caso una forma di *tradizione* che poteva colpire il lettore e attivare utili confronti: la sua esemplarità proverbiale ne giustificava l'impiego e l'inserimento nella sezione delle tirannidi cadute per effetto del disprezzo dei sudditi o dei notabili. – Chiara e convincente risulta anche la disamina della critica aristotelica a Platone, e all'VIII libro della *Repubblica* dedicato alle *metabolai* (1315b-1316a), che puntualizza le semplificazioni aristoteliche del pensiero platonico e le inserisce all'interno di un discorso più ampio sul metodo di Aristotele e su quell'empirismo programmatico, eletto a strumento di indagine, al quale la teoria dell'*ariste politeia* doveva risultare ormai del tutto estranea (vedi soprattutto p. 530 ss.) e viziata ab origine da un eccessivo schematismo teorico. – Ben curati appaiono anche la traduzione e l'esegesi del libro VI, pur meno ampio, consacrato alle diverse forme di democrazia. – Il volume si caratterizza in ultima analisi per il commento ampio, ricco, mirante a ricostruire le vicende più ampie del dibattito della scuola sul tema della *metabolé* e le ragioni che sovraintendono alla selezione dei materiali di esempio e di discussione degli strumenti politici di salvezza o di distruzione delle *politeiai*, nella variabilità costante delle situazioni empiriche presentate. La bibliografia è vasta, ragionata e spesso resa oggetto di un dialogo e di un confronto fruttuosi, soprattutto nei punti critici della tradizione e della lettura testuali. Paola SCHIRRIPA

Pamela MENSCH (transl.), James MILLER (Ed.), *Lives of the Eminent Philosophers. Diogenes Laertius*. Oxford, Oxford University Press, 2018. 1 vol. relié, 23,5 x 19 cm, XIX-676 p., nombreuses ill., 1 carte. Prix : 45 $. ISBN 978-0-19-086217-6.

Ce superbe livre sur papier glacé et richement illustré ne contient pas une nouvelle édition du texte grec des *Vies de philosophes* de Diogène Laërce (comme pourrait le laisser supposer la présentation de l'ouvrage) mais propose une nouvelle traduction anglaise, la dernière en date étant celle de la collection Loeb de 1925. Le volume est complété par seize brèves contributions de spécialistes, une mise au point bibliographique (presque exclusivement anglophone), un glossaire des auteurs anciens cités dans le texte et un index général. Le livre est explicitement destiné à un public de non-spécialistes désireux de découvrir l'œuvre de Diogène Laërce et la personnalité des philosophes grecs en général. Les notes accompagnant la traduction visent ainsi à éclairer le lecteur en fournissant des informations ou des explications nécessaires à la bonne compréhension du texte. La traduction anglaise occupe la majeure partie du livre (p. 3-543). Elle est faite à partir de la récente édition du texte grec par Tiziano Dorandi (Cambridge University Press, 2013) dans une prose claire et précise. Elle contient en outre de très nombreuses illustrations (presque une page sur deux) de grande qualité, en couleur. La présence de ces clichés, si elle contribue à la qualité esthétique de l'ouvrage, est problématique dans la mesure où les œuvres, de nature et de provenance extrêmement diverses, ne sont jamais commentées pour elles-mêmes. D'après James Miller, les éditeurs ont choisi d'inclure du matériel tant ancien que moderne pour illustrer l'influence des anecdotes compilées par Diogène Laërce au cours des siècles (p. XVII). Une mise en contexte et une critique des œuvres reproduites auraient été plus

que bienvenues. La raison de leur inclusion dans le livre n'est pas toujours obvie. On y trouve évidemment, pêle-mêle, de nombreux portraits des philosophes à travers les âges, depuis les copies romaines d'originaux grecs perdus jusqu'aux représentations les plus récentes. On trouve aussi une multitude d'objets archéologiques, parfois datant de l'époque à laquelle vivait le personnage sujet de la biographie, sans que le lien avec le philosophe ou le contexte de production du texte ne soient établis. On peut citer par exemple, un petit bélier de bronze de la fin du V^e^ siècle av. n. ère placé au regard du passage de la vie d'Anaxagore à propos de la création des animaux (p. 66). D'autres œuvres contemporaines n'ont pas plus de lien avec le texte de Diogène. Ainsi, par exemple, les théories de Platon sur le réel et le monde des idées sont illustrées par une œuvre de Joseph Kosuth (1965) représentant une chaise, une photographie de chaise et une définition du mot chaise tirée d'un dictionnaire (p. 141). Quant aux différents « essays » à la fin du volume (p. 545-622), ils envisagent diverses facettes de l'œuvre, de la tradition manuscrite du texte grec à la poésie citée par Diogène (et surtout les épigrammes), de la réception de l'auteur par Raphaël et Nietzsche aux principales écoles philosophiques représentées dans l'œuvre (pré-socratiques, Platon, cynisme, scepticisme, Épicure). Notons que le prix très démocratique de l'ouvrage permet à quiconque d'acheter cette nouvelle traduction anglaise des *Vies de philosophes* assortie de très belles images. Aude BUSINE

Edoardo VOLTERRA, *Materiali per una raccolta dei* senatusconsulta *(753 a.C. – 312 d.C.).* Edizione a cura di Alessia TERRINONI e Pierangelo BUONGIORNO. Rome, École française de Rome, 2018. 1 vol. broché, 17 x 24 cm, 603 p. (SOURCES ET DOCUMENTS, 8). Prix : 40 €. ISBN 978-2-7283-1344-0.

Publié en co-édition avec l'Institut für Rechtsgeschichte de la Westfälische Wilhelms-Universität Münster, cet ouvrage présente une grande originalité. Il s'agit en effet de la publication d'un dossier inédit constitué par Volterra, décédé en 1984, au cours d'une cinquantaine d'années de travail dans le but de réunir tous les sénatus-consultes de l'histoire ancienne de Rome. Cette entreprise fait suite à un premier ouvrage paru en 2017 à Stuttgart chez Steiner qui reproduit les deux articles encyclopédiques de la plume du savant italien dans les *Nuovo Digesto Italiano* (1940) et *Novissimo Digesto Italiano* (1969) afin de proposer aux historiens du droit une base de réflexion et de méthode commodément réunie pour l'approche de l'étude des activités du Sénat romain. Le présent volume édite, avec des introductions méthodologiques et historiographiques de P. Buongiorno, Th. Lanfranchi et A. Terrinoni, deux dossiers qui figurent dans les archives de l'École française de Rome. Tout d'abord une « Raccolta (753-389) » qui comprend 100 entrées, chronologiquement classées, décrivant et reproduisant dans la mesure du possible toutes les interventions du Sénat attestées pendant la période concernée, qu'elles aient ou non avec certitude donné lieu à un *senatus-consultum* en bonne et due forme. Pour les années les plus anciennes de la Royauté se pose évidemment la question de l'historicité des événements rapportés, mais, dans un but d'exhaustivité et pour éviter d'exclure de la recherche les éléments les plus fragiles de toute information concernant le rôle du Sénat, même à l'époque de Romulus, toutes les interventions sénatoriales exprimées dans les sources sont réunies et brièvement

moitié du Ier siècle avant notre ère avec l'usage du terme *cupa*. Elle s'est également intéressée aux représentations du tonneau sur des reliefs, notamment funéraires, et en propose une synthèse bienvenue et largement illustrée. La position sociale des personnes représentées dans ces scènes de vie quotidienne est variée et va de riches entrepreneurs de transport à des intervenants plus modestes, la répartition géographique étant, comme pour l'illustration de tous les métiers, particulièrement concentrée en Rhénanie, Rhétie et Mésie. Un des points les plus novateurs des recherches récentes sur ces marques et graffiti concerne l'identification des acteurs qui ont contribué à l'histoire du tonneau. Il convient en effet de bien spécifier d'une part le type d'inscription (marques frappées, marques au fer rouge, graffiti), d'autre part l'endroit technique où l'inscription est posée. Il faut distinguer la douelle ou fond du tonneau, face interne ou externe, fond extérieur du tonneau, sur la bonde ou prise d'air. On distingue cinq actions différentes : les marques au fer rouge ont été apposées par le marchand de vin, les marques frappées sur la planche de fond ou sur les douelles sont celles du fournisseur du bois, des pièces brutes. Les grands graffiti sur les planches de fond indiquent les tonneliers ; quant aux noms gravés complétés d'un chiffre et apposés transversalement aux marques au fer rouge, il faut les interpréter comme l'indication du destinataire. Ce sont là les principales identifications avancées ces dernières années, notamment par B. Hartmann (2012), en particulier sur la base des trouvailles de Oberwinterthur et Eschenz, reprises et synthétisées dans ce volume. Des tableaux descriptifs reprennent l'ensemble de ces données avec la localisation de la découverte, l'inscription, la bibliographie, une place séparée étant dévolue aux trouvailles de *Vindolanda* et de Suisse. L'ensemble représente un corpus à jour des inscriptions sur tonneaux, soit une base de données d'une richesse à exploiter. Il serait utile, à cet égard, de comparer (et éventuellement compléter les listes) avec les outils de marquage au fer rouge retrouvés par ailleurs qui ne sont peut-être pas toujours destinés à l'identification du bétail (cf. par exemple *AE* 2014, 893). D'autres aspects sont encore envisagés comme la relation entre les ateliers, et les remplois. Deux annexes complètent le tableau des connaissances. Une première, consacrée à une marque de Rijswijk, rapprochée d'une inscription de Pierre Pertuis en Suisse (*CIL* XIII 5166), permet d'y reconnaître très probablement un producteur de bois livrant des douelles brutes, qui pourrait être un duumvir de la colonie des Helvètes, ou son parent. La seconde étudie un fabricant de gourdes en bois (en forme de mini-tonneau) de Nyon du nom de L. Cusseius Ocellio (*CIL* III 11895 = *AE* 2006, 954), et ses possibles apparentements. Au total un livre passionnant mais très technique, de lecture difficile, qui constitue une somme au départ de laquelle pourront progresser encore les analyses et les interprétations, qui elles-mêmes apporteront de nouveaux éclairages principalement à la connaissance de la production, du transport et du commerce du vin.

Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

Stephen MITCHELL & David FRENCH † (Ed.), *The Greek and Latin Inscriptions of Ankara (Ancyra)*. Vol. II. *Late Roman, Byzantine and Other Texts*. Munich, C.H. Beck, 2019. 1 vol. relié, 347 p. (VESTIGIA. BEITRÄGE ZUR ALTEN GESCHICHTE, 72). Prix : 107 €. ISBN 978-3-406-73234-8.

Sept ans après le tome consacré aux inscriptions d'Ancyre du Haut Empire (cf. *AC* 82 [2013], p. 486-488), ce second tome très attendu comporte l'édition des inscriptions tardo-antiques de la métropole galate. Tandis que la contribution de David French, décédé en 2017, a essentiellement consisté en la relecture du texte final, on doit à Stephen Mitchell la majeure partie du travail, fruit de plusieurs décennies d'étude et de récolte de matériau à Ankara. Outre l'édition à proprement parler, on y trouve pour chaque texte une description technique, une traduction anglaise et un commentaire. La plupart des inscriptions sont accompagnées de clichés en noir et blanc et/ou estampages de bonne qualité effectués par Mitchell lui-même ces quarante dernières années. L'ouvrage comporte quelque trois cents textes, dont 142 inédits. Dans le premier chapitre (« Ankara in Late Antiquity and Byzantium », p. 1-24), Mitchell fait le point sur l'apport des inscriptions à la connaissance de la cité : celles-ci, dont la chronologie reste cependant souvent difficile à établir avec précision, permettent d'éclairer la présence impériale à Ancyre de Constantin à Arcadius, les pratiques funéraires du II^e^ au VI^e^ siècle, l'onomastique, la construction de bâtiments, et notamment des églises, les membres du clergé, les institutions chrétiennes et la société. Notons que la documentation épigraphique est silencieuse à propos des controverses ecclésiastiques autour de la question arienne auxquelles participèrent activement deux évêques influents de la cité, Marcel et Basile. Mitchell clôt l'introduction par quelques pages sur la forteresse d'Ancyre et reproduit la carte générale de la cité antique établie par Görkay, Kadıoğlu et Mitchell en 2011 (p. 22), avec la légende restée en turc, ainsi que le plan plus détaillé de la citadelle réalisé par Peschlow en 2015 (p. 24), avec portes et tours numérotées, permettant au lecteur de situer les lieux de découverte des inscriptions. Suit une bibliographie (p. 25-40) reprenant éditions de textes et études modernes. Le corps de l'ouvrage (p. 41-259) est constitué de la (ré)édition, la traduction et le commentaire des inscriptions tardo-antiques d'Ancyre, numérotées de 315bis à 545 à la suite de celles publiées dans le premier volume. Ces textes sont regroupés par catégories. Tout d'abord, les inscriptions relatives aux fortifications (n° 315bis-328) documentent soit la construction de la muraille après les attaques sassanides du milieu du III^e^ siècle, soit des ajouts et réfections ultérieurs. L'inscription inédite n° 323 nous apprend qu'Ancyre était appelée « cité de la Théotokos » et ainsi placée sous la protection de la Vierge Marie. La datation traditionnelle de la citadelle au VII^e^ siècle est rejetée au profit du IX^e^ siècle, lorsque l'empereur Michel III a accordé à Ancyre le statut d'une nouvelle Jérusalem. Les quatre inscriptions suivantes sont des dédicaces aux empereurs Constantin, Julien, Arcadius et Honorius (n° 329-333). Ensuite viennent les inscriptions relatives à la construction de monuments, comme des bains, des routes, et surtout des églises (n° 334-346bis). La quatrième catégorie (n° 347-349) est constituée d'un type d'inscriptions inconnu auparavant, à savoir de trois textes qui encouragent, par le biais d'*exempla* (post)bibliques, leur lecteur (ou auditeur) à mener une vie charitable, ce qui lui permettrait d'atteindre la vie éternelle. Ces textes, composés respectivement de 45, 16 et 17 lignes, posent encore de nombreux problèmes d'interprétation dans la mesure où l'on n'a aucune information sur l'autorité à l'origine de la gravure du texte, sur les circonstances de leur publication, ni sur les lieux où ils ont été exposés. Le contenu des textes n'est pas d'une grande aide pour contextualiser les inscriptions dans la mesure où les prescriptions y sont générales et ne contiennent aucune allusion spécifique à Ancyre. Un point commun aux trois inscriptions réside dans une emphase sur

Jérusalem, à la fois en tant que réalité historique et lieu symbolique de la foi chrétienne. La majeure partie des textes publiés sont des inscriptions funéraires (n° 350-504), qui, malgré les difficultés de datation, sont réparties en trois sous-groupes : tout d'abord des inscriptions datées entre la moitié du IIIe siècle et le début du Ve siècle ; ensuite des monuments funéraires plus imposants datant de la fin du Ve et du VIe siècle, pour certaines même des VIIIe et IXe siècles ; enfin des textes funéraires plus modestes datant de la même période. Appartiennent à la huitième catégorie des inscriptions byzantines trouvées à l'intérieur du temple impérial alors transformé en église ou provenant d'autres églises (n° 497-504). Ces textes permettent de dater la conversion du bâtiment en église au IXe siècle, et non plus tôt comme souvent affirmé. Mitchell consacre encore un chapitre aux inscriptions des IIe et IIIe siècles qui n'avaient pas été incluses dans le premier tome, soit parce qu'elles ont été découvertes après 2010, soit parce que leur provenance n'est pas assurée ou leur état fragmentaire (n° 505-545). Le choix d'inclure dans cette section des urnes funéraires ne portant aucun texte (n° 523 et 523bis) n'est pas explicité. Le cinquième chapitre (p. 287-315) est consacré à des inscriptions ne provenant pas d'Ancyre : portent les n° A1-A73 les inscriptions grecques provenant d'Athènes concernant des Ancyréens ; les n° Gal.1-Gal.11 les autres textes athéniens adressés à des Galates ; viennent ensuite les inscriptions grecques et latines pour des Ancyréens provenant des autres parties de l'Empire (respectivement n° G1-G17 et L1-21). Le sixième chapitre (p. 316-322) est constitué d'*addenda* et *corrigenda* au premier volume, que ce soit des textes découverts depuis lors, de nouveaux clichés ou des lectures alternatives proposées par des collègues (essentiellement W. Eck et C.P. Jones en 2012). Ce volume désormais incontournable est clos par de nombreux index et tables de concordance. Aude BUSINE

Jean-Baptiste YON, *L'histoire par les noms. Histoire et onomastique, de la Palmyrène à la Haute Mésopotamie romaines*. Beyrouth, Presses de l'Ifpo, 2018. 1 vol. 22 x 28 cm, 300 p., 50 fig., 16 cartes, tableaux (INSTITUT FRANÇAIS DU PROCHE-ORIENT. BIBLIOTHÈQUE ARCHÉOLOGIQUE ET HISTORIQUE, 212). Prix : 50 €. ISBN 978-2-35159-742-2.

Les études onomastiques ont beaucoup apporté, ces dernières années en particulier, à la connaissance de l'histoire culturelle, mais aussi politique, civique et même religieuse, de l'Italie et des provinces occidentales de l'Empire romain. Les processus de ce que je persiste à appeler la « romanisation » malgré l'anathème prononcé par certains, se sont trouvés éclairés par cette approche qui descend au niveau du simple habitant, quel que soit son statut, qui a adapté sa nomenclature aux exigences du temps, illustrant ainsi, outre précisément son statut civique, ses attaches culturelles et ses préoccupations d'adaptation. L'étape suivante consiste à examiner l'évolution onomastique des familles et les choix opérés dans la variété des cités et des régions. Dans le même esprit, au départ d'un mémoire d'habilitation soutenu en 2014, Jean-Baptiste Yon a développé cette démarche à propos des régions syro-mésopotamiennes, du Ier s. avant notre ère au IIIe s. après. La zone investiguée est très large, aussi l'auteur a-t-il divisé sa matière en trois parties : la Palmyrène, de Palmyre à Doura et de la Cyrrhestique à la Mésopotamie. La difficulté spécifique du projet réside dans la

Sylvie ROUGIER-BLANC (Dir.), James MILLER (Ed.), *Athénée de Naucratis, Le banquet des savants, livre XIV. Spectacles, chansons, danses, musique et desserts*. Vol. 1. *Athénée, livre XIV. Texte, traduction et notes.* Vol. 2. *Études et travaux sur l'auteur et sur le livre XIV*. Bordeaux, Ausonius, 2018. 2 vol. réunis en un coffret, 811 p., 20 fig. (SCRIPTA ANTIQUA, 117). Prix : 45 €. ISBN 978 2356132369.

Ce double volume est consacré au quatorzième livre de l'œuvre d'Athénée de Naucratis connue plus communément sous le titre *Deipnosophistes*. Le livre XIV, qui décrit le troisième jour d'un banquet, (re)prend la forme d'un dialogue entre les convives. L'occasion d'exposer les spectacles proposés aux invités sert tout d'abord de prétexte à un discours sur les artistes en tout genre (bouffons, farceurs, plaisantins, rhapsodes, etc.). La deuxième partie du livre a trait à la danse et à la musique, y compris aux instruments de musique. La troisième partie a pour sujet les « secondes tables » (desserts, gâteaux, viandes et volailles, et fromages), avec des exposés lexicaux ou prenant la forme de catalogues. La quatrième partie du livre, formée du discours du cuisinier vantard, consiste en un éloge ironique de l'art culinaire. Le livre se termine par le départ des banqueteurs en raison de l'heure tardive. Les personnages d'Athénée citent une multitude d'extraits d'auteurs, souvent inconnus par ailleurs. Pour cette raison, ce texte a été trop longtemps uniquement utilisé pour les citations dont il regorge tandis que peu d'intérêt a jusqu'ici été porté à sa cohérence, au contexte de sa rédaction et à la personnalité de son auteur. Les deux volumes ici recensés rendent désormais justice à cette œuvre foisonnante et multiforme et sont le fruit du groupe de travail de l'Université de Toulouse Jean-Jaurès composé de Jean-Claude Carrière, Éric Dieu, Éric Foulon, Jean-Marc Luce, Manolis Papathomopoulos, Constantin Raïos et Sylvie Rougier-Blanc. Le premier volume contient une nouvelle édition scientifique du texte grec (qui n'avait plus été édité depuis Kaibel en 1887-1990), une traduction française richement annotée, des notes complémentaires, la liste des auteurs cités dans la traduction et un cahier photographique en couleur des instruments de musique mentionnés au livre XIV. Dans l'introduction, les éditeurs expliquent les principes d'organisation du texte et de la traduction. Celle-ci n'est pas une tâche aisée dans la mesure où le texte du *Banquet* comporte plusieurs niveaux de narration enchâssés et est essentiellement composé de citations d'auteurs. Les éditeurs ont voulu permettre au lecteur de visualiser assez rapidement ces diverses composantes, par l'usage de caractères différents (gras, italique, majuscules, romain, petites majuscules, souligné), ce qui est assez déroutant et nécessite de se familiariser avec les principes de la disposition typographique exposée aux p. 21-25. Les très nombreuses notes sont numérotées en continu, bien qu'elles apparaissent à des endroits différents selon leur ampleur, en bas de pages ou dans le chapitre « Notes complémentaires ». Le second volume contient des études sur l'auteur et sur le livre XIV, que ce soit une présentation d'Athénée dans son temps, des exposés sur la méthode de l'auteur, en abordant notamment les citations ou les jeux para-lexicographiques. Suivent plusieurs analyses de morceaux choisis concernant les danses, les défilés phalliques, l'art culinaire et les gâteaux. Une bibliographie générale des textes anciens et des travaux modernes clôt l'ouvrage. Ces deux tomes impressionnent par l'ampleur du travail accompli, la rigueur avec laquelle il a été mené et le caractère cohérent et unifié d'une recherche écrite à quatorze mains. À ce titre, ils

mériteraient d'être rapidement republiés dans la Collection des Belles Lettres aux côtés des volumes consacrés aux autres livres du *Banquet des savants*. Aude BUSINE

Noël AUJOULAT & Adrien LECERF (Ed.), *Hiéroclès d'Alexandrie. Commentaire sur les Vers d'or des Pythagoriciens ; Traité sur la Providence*. Traduit et introduit par N.A. et A.L. Paris, Les Belles Lettres, 2018. 1 vol. broché, 13,5 x 21 cm, XVI-320 p. (LA ROUE À LIVRES). Prix : 35 €. ISBN 9782251447988.

Hiéroclès d'Alexandrie compte parmi les premiers des derniers néoplatoniciens. Il a étudié auprès de Plutarque d'Athènes, fondateur d'une école néoplatonicienne dans sa ville natale, au tout début du V^e^ siècle, sans doute avant l'arrivée de Proclus vers 430. De sa plume, il ne nous reste qu'un *Commentaire sur les Vers d'or* pythagoriciens ainsi qu'un compte rendu et quelques courts extraits d'un traité *Sur la Providence*. C'est donc une œuvre restreinte mais précieuse. D'un côté, elle offre l'un des rares témoignages du néoplatonisme enseigné à Athènes avant l'émergence de celui forgé par Syrianus et son élève Proclus ; de surcroît, le commentaire d'Hiéroclès sur les *Vers d'or* nous offre la seule exégèse de cet ouvrage, qui jouait un rôle de premier ordre au sein de l'éducation néoplatonicienne. L'origine de ce que Hiéroclès et autres appellent les *Vers d'or* est incertaine, mais pour le commentateur et ses confrères, cet ensemble de maximes pythagoriciennes (ou d'inspiration pythagoricienne) en vers remontait sans doute aux commencements du pythagorisme. Selon Hiéroclès, ces vers « embrassent les doctrines universelles de toute la philosophie, tant pratique que contemplative » (Prologue, 2). Étant donc considéré comme une sorte de bréviaire pour la vie philosophique, ce poème était particulièrement approprié pour ceux qui débutaient sur le long chemin vers les dieux qu'enseignaient les maîtres néoplatoniciens. Nous avons donc affaire ici à un texte d'initiation à la philosophie, mais aussi à un texte qui, comme beaucoup de collections de maximes philosophiques dans l'Antiquité, pouvait et même devait accompagner le philosophe tout au long de sa vie. La dernière traduction des écrits d'Hiéroclès d'Alexandrie remonte à 1931. Depuis lors, ont vu le jour non seulement une nouvelle édition du *Commentaire* (Koehler 1974), mais aussi trois études importantes sur Hiéroclès (Hadot 1978 ; Aujoulat 1986 ; Schibli 2002). C'est à N. Aujoulat, l'auteur de l'une de ces études, que nous devons l'initiative de cette nouvelle traduction. Malheureusement, sa disparition soudaine en 2017 ne lui a pas permis de réviser son manuscrit initial. Cette tâche fut donc confiée à A. Lecerf qui a à la fois enrichi l'introduction, revu entièrement la traduction et annoté copieusement le texte. Le fruit de ce travail à deux mains est un petit livre d'une grande qualité. L'introduction est riche et équilibrée, surtout la présentation des *Vers d'or* et de la doctrine philosophique d'Hiéroclès lui-même. Elle montre bien, par exemple, la finesse de l'exégèse d'Hiéroclès, qui réussit à trouver dans ces vers une esquisse de tout le chemin philosophique et spirituel proposé par le dernier néoplatonisme. Les grandes lignes de la pensée d'Hiéroclès sont également bien abordées à travers une analyse de quelques concepts clefs de son commentaire. La section sur la supposée influence du christianisme sur la pensée d'Hiéroclès est aussi à signaler pour sa lucidité. Comme le soutient l'auteur, bien que Hiéroclès défende parfois des positions légèrement différentes de celles de ses successeurs, aucun de ses enseignements ne sort catégoriquement du cadre

auteur sobre et prudent qu'en apparence. Le commentaire est à la fois philologique (lemmes en latin) et historique (lemmes en allemand). Sur le plan philologique, le commentaire fournit, même pour les livres traitant de l'histoire de la République, des justifications relatives aux choix textuels (à côté de l'apparat critique) et à la traduction ainsi que des éclaircissements sur des particularités linguistiques de l'auteur. Après les sources primaires et la littérature secondaire, on trouve une introduction divisée en deux parties. D'abord, des remarques historiographiques décrivent la personnalité d'Eutrope, son environnement social et intellectuel, son orientation politique et ses sources. Ensuite, des remarques concernant le texte envisagent la tradition manuscrite, la constitution du texte et l'apparat critique ainsi que les difficultés (parfois inattendues) liées à la traduction. Je ferai une remarque à propos des traductions grecques d'Eutrope. Le *Breviarium* fut traduit en grec, vers 380, par un contemporain de l'auteur, Paeanios, qui avait appris le latin sans doute pour devenir avocat. C'est probablement à des membres de la cour et à des agents de l'administration, formés comme lui dans les écoles de rhétorique, fidèles au paganisme et intéressés par la culture latine pour des raisons avant tout politiques, que Paeanios destinait sa traduction. Au début du VI^e^ s., une autre traduction vit le jour, œuvre d'un certain Lycius Capiton, dont nous ne possédons que des fragments, connus par Jean d'Antioche. Nous avons encore des traces d'une troisième traduction, très littérale, connue par la *Chronographia* de Théophane le Confesseur, mais l'auteur en est inconnu. On peut se demander s'il n'eût pas été utile de reproduire ces traductions dans une annexe (il faut toujours se reporter à l'édition de Droysen). La version grecque réalisée par Paeanios n'est pas sans intérêt pour la critique textuelle (elle est citée dans l'apparat critique), mais permet aussi de voir comment un texte écrit pour un public latinophone a été adapté à un environnement hellénophone. À ce point de vue, il est utile d'ajouter aux références bibliographiques le travail d'Elisabeth Fisher, *Greek Translations of Latin Literature in the Fourth Century A.D.*, *Yale Classical Studies* 27 (1982), p. 189-193. L'absence totale d'index est surprenante. La maison d'édition donne accès via un code à une version électronique du livre, qui permet des recherches, mais peut-on pour autant se passer totalement d'index dans un ouvrage de consultation ? Bruno ROCHETTE

Eugenio AMATO, Aldo CORCELLA & Delphine LAURITZEN (Ed.), *L'École de Gaza : espace littéraire et identité culturelle dans l'Antiquité tardive*. Actes du colloque international de Paris, Collège de France, 23-25 mai 2013. Leuven, Peeters, 2017. 1 vol. relié, XIV-600 p. (ORIENTALIA LOVANIENSIA ANALECTA, 249 ; BIBLIOTHÈQUE DE BYZANTION, 13). Prix : 115 €. ISBN : 978-90-429-3263-0.

Le mouvement littéraire connu sous le nom d'« École de Gaza », qui se développe dans la ville de Palestine aux V^e^ et VI^e^ siècles, fait l'objet d'un regain d'intérêt depuis quelques années. Une équipe internationale de recherche, dirigée par E. Amato et A. Corcella, est particulièrement active dans ce domaine. Le site web www.ecoledegaza.fr rend compte des activités organisées et des publications récentes des membres de l'équipe de recherche. À côté de nombreux articles, on signalera notamment l'édition de textes, comme celle de la *Description du tableau cosmique* de Jean de Gaza, par D. Lauritzen (Paris, 2015) et celle des deux épithalames de Choricios,

par C. Telesca (*Discours et fragments*, II, 3 : *Discours publics*, Paris, 2018), ainsi que des ouvrages collectifs, comme celui d'E. Amato, L. Thévenet et G. Ventrella (Ed.), *Discorso pubblico e declamazione scolastica a Gaza nella tarda antichità: Coricio di Gaza e le sue opere*, Bari, 2015. L'ouvrage recensé ici constitue les actes du colloque international organisé en mai 2013 au Collège de France, et rassemble vingt-cinq contributions en français, anglais et italien. Un avant-propos des éditeurs ouvre le volume, suivi des normes rédactionnelles et abréviations suivies dans le volume. Comme annoncé dans l'avant-propos, les quatre premières contributions « posent les cadres sociaux et culturels ayant présidé à l'éclosion du mouvement de Gaza » (p. X). Ainsi, J. R. Stenger (*Choricius' Unease about Myths or How to Stand Up for Classics in Gaza*, p. 1-17) décrit la position de Choricios par rapport aux mythes classiques grecs et l'usage qu'il en fait dans son œuvre. B. Bitton-Ashkelony (*Monasticism in Late Antique Gaza: A School or an Epoch?*, p. 19-36) réévalue le concept d'école monastique à Gaza développé dans l'ouvrage publié par A. Kosky et elle-même en 2006 (B. Bitton-Ashkelony et A. Kofsky, *The Monastic School of Gaza*, Leiden, Brill, 2006) en se fondant sur une étude intertextuelle des textes. Dans sa contribution, D. Lauritzen (*De l'importance de la poésie pour penser l'École de Gaza*, p. 37-51) analyse les quelques œuvres poétiques produites par l'École de Gaza, qui relèvent surtout de la poésie de circonstance, et évoque la possibilité d'analyser les traces de poésie dans la production littéraire en prose. L'étude des deux épithalames de Choricios par C. Telesca (*Erudizione e realtà sociale negli* Epitalami *di Coricio di Gaza*, p. 53-71) met en évidence leur caractère scolaire, en particulier les réminiscences de l'enseignement rhétorique qu'ils contiennent. L'importance de la rhétorique et de la philosophie dans la production littéraire à Gaza est abordée dans les cinq contributions suivantes, qui concernent surtout l'*Ammonios* de Zacharie le Scholastique. R. Cribiore (*The Conflict between Rhetoric and Philosophy and Zacharias'* Ammonius, p. 73-84) examine l'opposition entre rhétorique et philosophie depuis Platon et analyse par ce biais le dialogue *Ammonios*, où Zacharie, s'inspirant du *Protagoras* de Platon, s'érige en vrai philosophe contre son maître Ammonius, présenté comme un sophiste. Pour sa part, se concentrant sur le prologue du dialogue, P. Célérier (*Le prologue de l'*Ammonios *de Zacharias de Gaza : une rhétorique originale au service de la polémique contre le paganisme et l'Empereur Julien*, p. 85-97) non seulement analyse les influences platoniciennes dans le dialogue, mais montre également que le texte, outre être une polémique philosophique, critique les actions de l'empereur Julien en faveur du paganisme. M. Champion (*Reframing Neoplatonism in Zacharias Scholasticus'* Ammonius, p. 99-115) analyse les influences chrétiennes et néoplatoniciennes de la nature du monde exposées dans l'*Ammonius*. Dans sa contribution, S. Klitenic Wear (*Aeneas, Zacharias, and Plotinus on Whether Causation Involves Changes*, p. 117-130) analyse les œuvres des « philosophes » Énée, Zacharie et Procope de Gaza du point de vue des influences chrétienne et platonicienne qu'elles ont subies. D. Gigli Piccardi (*Poesia e filosofia in Giovanni di Gaza*, p. 131-149) examine l'impact du néoplatonisme sur la *Description du tableau cosmique*, en se fondant notamment sur l'interprétation de la *Sixième anacréontique*. Les treize contributions suivantes se concentrent sur la production littéraire de l'École de Gaza proprement dite. Dans sa contribution, F. Hadjittofi (*Homer is a Dancer (Ὅμηρος ὀρχεῖται) : The Poet in Choricius*, p. 151-162) examine la figure du poète telle

qu'elle est présentée dans les *Dialexeis* de Choricios et analyse en particulier la représentation d'Homère comme « danseur » dans la douzième *Dialexis*. L'analyse par R. J. Pennella (*Rhetoric, Episcopacy, and Cultural Encyclopedia in Late Antique Gaza: Choricius's Panegyrics in Honor of Marcianus*, p. 161-183) des deux panégyriques de Choricios en l'honneur de Marcien prononcés lors de la consécration des églises de Saint-Étienne et de Saint-Serge met en évidence les aspects rhétoriques, la figure de l'évêque dépourvue de toute considération pastorale et la présence de la *paideia* combinée à une absence totale de références chrétiennes. L'auteur compare notamment ces deux panégyriques à la *Description de Sainte-Sophie* par Paul le Silentiaire. La description des deux églises et le vocabulaire utilisé par Choricios, qui relève davantage de la géométrie que de l'architecture, retient également l'attention de C. Saliou (*Dire l'architecture au VI^e^ s. : Chorikios de Gaza*, p. 185-198). La contribution d'A. Lamparidi (*L'église eudoxienne dans la* Vie de Porphyre de Gaza *(*BHG *1570) et l'église de Saint-Serge chez Chorikios*, p. 199-207) met en doute l'hypothèse de l'identification de l'église décrite dans la *Vie de Porphyre de Gaza* à l'église Saint-Serge décrite de manière détaillée par Choricios. G. Ventrella (*Un éloge pour les* Vicennalia *d'Anastase I^er^ ? Nouvelles hypothèses sur le contexte et la datation du* Panégyrique *de Procope de Gaza*, p. 209-223) propose de placer la production du *Panégyrique* de Procope de Gaza dans le cadre du jubilé des vingt ans de règne d'Anastase I^er^, en 511. L. Thévenet (*L'*Ekphrasis eikonos *de Procope de Gaza : visite guidée d'une tragédie*, p. 223-265) compare la description des deux scènes décrites par Procope dans l'*Ekphrasis eikonos* et tirées, pour l'une, du mythe de Thésée, Phèdre et Hippolyte, et pour l'autre, du combat entre Ménélas et Pâris, avec les sources littéraires et iconographiques correspondantes, afin de mettre en évidence l'originalité de la description de ces scènes par Procope. S. Lupi (*Ὁ φιλόμυθος ἀνήρ: Erodoto nel* corpus *coriciano*, p. 267-285) examine la figure d'Hérodote dans les œuvres de Choricios, où le Père de l'Histoire est considéré comme une source des mêmes mythes que ceux rencontrés chez les poètes. La contribution de C. Pernet (*Libanios dans l'*Apologie des mimes *de Chorikios de Gaza*, p. 287-311) analyse l'influence du *Sur les danseurs* de Libanios sur l'*Apologie des mimes*, tant du point de vue des motifs utilisés, que du style, en particulier dans l'exorde. Á. Navarro (*La* Vie et Miracles de Sainte Thècle *et l'École de Gaza*, p. 313-324) montre l'influence qu'a exercée le texte hagiographique de la fin du V^e^ siècle *Vie et miracles de Sainte Thècle* sur l'*Épithalame pour Procope, Jean et Élie* de Choricios de Gaza et sur l'*In Meletis et Antoninae nuptias* de Procope. La contribution d'A.M. Milazzo (*La retorica dei* mirabilia *nel* Teofrasto *di Enea di Gaza*, p. 325-338) examine la réception des *exempla* tirés des auteurs classiques, tels Homère, Hérodote, Arrien et Philostrate, dans le *Théophraste* d'Énée de Gaza, destiné à un public cultivé. G. Tomassi (*La pratica declamatoria nella Scuola di Gaza: il caso del* Tirannicida *di Coricio*, p. 339-366) analyse la figure du tyran, récurrente dans la littérature classique, et sa représentation dans le discours sur le *Tyrannicide* de Choricios. Les deux contributions d'A. Zucker (*Approche structurelle et phraséologique de l'ouvrage de Timothée de Gaza* Sur les animaux, p. 367-412) et d'A. Corcella (*Timoteo di Gaza: un grammatico fra tradizione e innovazione*, p. 413-453) s'intéressent à la figure encore peu connue de Timothée de Gaza. A. Zucker examine les témoins de la tradition, exclusivement indirecte (une *épitomé* et des collections d'*excerpta*), du traité zoologique de Timothée, pour en dégager la structure originelle et démontrer que les *excerpta*

reprennent littéralement le texte original. A. Corcella étudie le traité *Sur l'orthographe*, également perdu, que l'on peut reconstruire sur base de scholies, et s'attache notamment à analyser son caractère prétendument imprégné de christianisme. Les trois dernières contributions concernent plus spécifiquement des aspects de la transmission des auteurs et œuvres de l'École de Gaza. F. Ciccolella (Eros, Sophia, *and the Ninth-Century Anacreontic Revival*, p. 455-471) examine la réception des poèmes anacréontiques de Jean de Gaza et du pseudo-Georges le Grammairien à Constantinople, au IX^e^ siècle, en montrant que les poètes de la cour utilisaient la langue et le style des poèmes produits à Gaza dans l'Antiquité tardive. Dans sa contribution, P. D'Alessio (*Aspetti della tradizione manoscritta di Coricio di Gaza (I)*, p. 473-520) analyse, sur base de la description et de la collation des manuscrits, les relations de dépendance que ceux-ci entretiennent entre eux. Enfin, E. Amato (*Tradition manuscrite et tradition érudite de Procope et Énée de Gaza : deux nouvelles découvertes*, p. 521-556) présente deux manuscrits, un apographe d'un manuscrit du XIII^e^ s. des œuvres de Procope de Gaza et une édition du XVIII^e^ s. d'Énée de Gaza restée à l'état de manuscrit, et montre leur apport à l'établissement du texte des deux auteurs. L'ouvrage se conclut avec un index des auteurs anciens, un index des auteurs modernes, le résumé des contributions et la liste des contributeurs. Confirmant tout le parti que l'on peut tirer de l'étude approfondie, tant philologique qu'historico-littéraire, des œuvres de l'École de Gaza, dont beaucoup méritent une (ré)édition, l'ouvrage, qui montre le dynamisme dans les recherches actuelles sur ce sujet, ne manquera pas d'attirer le regard de tous ceux qu'intéresse la culture littéraire de l'Antiquité tardive. Nathan CARLIG

Tatiana BERG, *L'*Hadrianus *de Montserrat (P.Monts.Roca III, inv. 162 → - 165 ↓). Édition, traduction et analyse contextuelle d'un récit latin conservé sur papyrus*. Liège, Presses universitaires de Liège, 2018. 1 vol. broché, 194 p., 8 pl. (PAPYROLOGICA LEODIENSIA, 8). Prix : 30 € (+ taxes). ISBN 978-2-87562-150-4.

Un fameux codex *miscellaneus* en papyrus, daté paléographiquement de la seconde moitié du IV^e^ s., est conservé quasi intégralement à l'abbaye de Montserrat. Il contient sept textes, grecs et latins, profanes et chrétiens, qui ont été édités une première fois séparément par l'acquéreur du codex, R. Roca-Puig. Le sixième texte, appelé *Hadrianus*, a fait l'objet d'une deuxième édition (J. Gil et S. Torallas Tovar, *Hadrianus. P.Monts.Roca III*, Barcelone, 2010) et d'une étude importante (J. Fündling, « Hadrian als literarische Kunstfigur. Probleme und Perspektiven der Erstedition von P. Monts. Roca III », *Tyche* 27 [2012], p. 47-72). Tatiana Berg, formée en papyrologie à l'Université de Liège, en a récemment fait le sujet d'un mémoire dirigé par M.-H. Marganne. De ce mémoire est tiré le livre recensé ici. On y trouve une description codicologique reposant sur les travaux antérieurs et sur une autopsie faite par l'auteur à l'abbaye de Montserrat ; cet examen souligne le caractère probablement scolaire de l'ensemble du codex. Suit une analyse paléographique approfondie qui mène à une transcription diplomatique puis à une nouvelle édition critique, et de là à une traduction qui est la première en langue française. Les notes critiques, linguistiques et grammaticales se signalent par leur érudition et leur richesse. Vient alors un chapitre intitulé « L'*Hadrianus* en contexte », qui pose des questions de fond et où l'auteur s'interroge sur la signification

du commentaire, la décision d'insérer le jugement de Périclès sur les aptitudes d'Athènes à vaincre – et par conséquent à maintenir son empire – mais aussi sur les limites à ne pas franchir, ainsi que les bibliographies étoffées, reposent sur une remarquable connaissance du dossier « Thucydide ». Cette compétence a dès lors permis à l'auteur de produire un ouvrage de vulgarisation fondé sur des bases solides et indiscutables. Saluons la performance, car ce n'est pas une mince affaire de diffuser auprès d'un public *a priori* peu formé un livre scientifique qui leur soit accessible sans trahir une recherche de longue haleine par des simplifications abusives, voire erronées.

Monique MUND-DOPCHIE

Francisco BARRENECHEA, *Comedy and Religion in Classical Athens. Narratives of Religious Experiences in Aristophanes'* Wealth. Cambridge, Cambridge University Press, 2018. 1 vol. broché, XII-201 p. Prix : 89,18 €. ISBN 978-1-107-19116-7.

Cet ouvrage examine les rapports entre la comédie, l'humour et la religion grecque. F. Barrenechea traite cette relation en étudiant l'ensemble de la dernière comédie écrite par Aristophane, *Ploutos*. Dans l'introduction, l'auteur suggère que la forme et le fonctionnement des narrations se fondent sur un certain nombre de pratiques religieuses actives, où les dieux sont manifestement présents dans la vie des hommes. Il classe ces narrations en trois catégories relatives à la consultation, à l'incubation et à l'introduction de nouveaux dieux. Adaptées aux conventions comiques tout en contenant les changements et les innovations qu'on attend du genre de la comédie, les représentations religieuses du *Ploutos* sont comparées à celles d'autres genres littéraires, comme la tragédie, les écrits philosophiques ou le genre oratoire, ainsi qu'aux témoignages directs des pratiques, à savoir les inscriptions des sanctuaires de l'époque classique ou hellénistique. L'ouvrage comprend cinq chapitres intitulés *Numinous Wealth* (p. 11-42), *An Apollonian Beginning* (p. 43-68), *A Healing Story* (p. 69-106), *A Household Shrine* (p. 107-136) et *A New God Arrives* (p. 137-161). Dans le premier, F. Barrenechea soutient la nature divine de Ploutos dans la comédie, contre les arguments des recherches antérieures qui le considèrent comme un symbole littéraire représentant l'abondance. Comme en témoignent les textes et les images de l'Antiquité, la figure d'un Ploutos divin, qui erre en distribuant des biens, était bien connue du public athénien. Mais, selon l'auteur, sa représentation comique par Aristophane a ses propres caractéristiques, qui en font un personnage fictif, opposé aux autres divinités de l'œuvre (Zeus, Pénia). Dans le deuxième chapitre, le prologue comique prend la forme d'un oracle du type « la première rencontre avec quelqu'un » : une première personne s'engage à exécuter une certaine action, à condition qu'elle rencontre une deuxième personne ou objet. Cette action influence également les deux participants. Apollon, comme agent divin, conseille un agent humain, Chrémyle, après sa demande pour une redistribution égale des biens. Chrémyle est ensuite amené à Ploutos, qui a l'apparence d'un homme vieux et aveugle. La solution définitive au problème initial ne sera donnée que plus loin dans l'histoire, via la collaboration entre les dieux et les hommes. D'après F. Barrenechea, « this chapter has shown how the oracular process itself deepens this complicity between gods and men, making it more intimate than it might otherwise have seemed ». Dans le troisième chapitre, l'auteur examine le témoignage de l'esclave

Carion, en tant que messager de la guérison de Ploutos accordée par le dieu Asclépios. L'épisode comique est comparé aux histoires traditionnelles de guérison dans les sanctuaires, connues surtout par les inscriptions d'Épidaure. Parmi les éléments attestés dans la narration comique d'Aristophane, on reconnaît : l'identité de l'homme consultant et de sa maladie, son arrivée au lieu sacré, la pratique de l'incubation, le rêve ou la vision, le réveil et le départ avec le statut de guéri. Par contre, tout ce qui précède l'incubation et la vénération du dieu, au niveau individuel (maison de Chrémyle) et communautaire (citoyens d'Athènes), sont des additions du poète comique. F. Barrenechea considère que l'annonce de l'épiphanie divine par le personnage comique de l'esclave (Carion) prouve l'activité philanthropique du dieu Asclépios et renforce ainsi la croyance publique. En même temps, Asclépios représente la combinaison de deux idéaux de l'Antiquité, la richesse et la santé. Dans le quatrième chapitre, l'auteur s'interroge sur la problématique de l'espace (intérieur et extérieur) et de son rapport avec le cadre religieux de la comédie. Après deux entrées successives sur la scène théâtrale, Ploutos réalise son épiphanie divine dans la maison de Chrémyle, suivie par une pluie d'abondance, non seulement pour cette maison, mais aussi pour toutes les personnes honnêtes d'Athènes. À propos du fonctionnement de la scène théâtrale, l'auteur observe que « once the household is transformed into a shrine frequented by external worshippers, the private becomes a public space as well ». Dans le dernier chapitre, l'introduction de la divinité à Athènes forme une histoire du type de celles des « nouveaux dieux » introduits dans la cité, inspirée par la vie religieuse de la ville à son époque. Ses caractéristiques principales, également attestées dans la comédie étudiée, sont la consultation d'un oracle, l'apparition d'obstacles accompagnée de la recherche d'une solution humaine et/ou divine, l'épiphanie divine et la recherche d'un lieu d'établissement pour la nouvelle divinité. Ce sera finalement le temple d'Athéna, protectrice d'Athènes, où Ploutos sera considéré comme une divinité complémentaire. Telle que présentée par Aristophane, la comédie renvoie à un système religieux à la fois fondé sur la tradition et ouvert aux innovations. Même si le processus d'établissement de la nouvelle divinité philanthrope, Ploutos, entraîne le renversement et le remplacement total du dieu malveillant Zeus Sauveur, il est en conformité avec l'intégration dans le Panthéon déjà existant, approuvée politiquement par le peuple athénien. Dans la conclusion, l'auteur s'interroge sur la nature de la solution comique. Ses caractéristiques, qui sont associées aux miracles, ainsi que son incongruité et son absurdité, sont en conformité, d'abord avec les actions philanthropiques des dieux, et en second lieu avec la nature et les conventions du genre de la comédie. On recommandera particulièrement cet ouvrage aux lecteurs du *Ploutos* qui, ne se limitant pas à une étude exclusivement philologique, souhaitent l'analyser à la lumière des expressions sociales imposées par le système religieux grec. Stavroula-Argyro CHEILA

Bernhard ZIMMERMANN & Antonios RENGAKOS (Ed.), *Die Literatur der klassischen und hellenistischen Zeit*. Munich, C.H. Beck, 2014. 1 vol. 16,5 x 24,5 cm, XXXIV-1129 p. (HANDBUCH DER ALTERTUMSWISSENSCHAFT. 7. Abt., 2. HANDBUCH DER GRIECHISCHEN LITERATUR DER ANTIKE, 2). Prix : 168 €. ISBN 978-3-406-61818-5.

les relations entre les grands états péloponnésiens. Pour cette période, notre connaissance de l'histoire de la péninsule est largement tributaire des témoignages de Polybe, Diodore de Sicile, Plutarque et Pausanias. Étant donné le caractère tardif, fragmentaire et parfois empreint de parti-pris de ces derniers, la tâche de l'historien est complexe et l'emploi du conditionnel souvent de mise. De façon méthodique et somme toute assez traditionnelle, dans les huit premiers chapitres, l'auteure propose une histoire narrative du Péloponnèse en mettant en œuvre les sources littéraires évoquées ci-dessus et les inscriptions épigraphiques. Dans ce domaine, l'auteure démontre une belle maîtrise et retrace de manière claire et précise les jalons de l'histoire de la péninsule. Le premier chapitre s'attache aux conséquences de la défaite spartiate à Leuctres, à la formation de la ligue arcadienne ainsi qu'à la fondation de Mégalopolis et de Messène. L'influence de Philippe II et la montée en puissance macédonienne sont abordées dans le second chapitre. Le chapitre suivant se penche sur les conséquences des guerres entre diadoques vis-à-vis des relations entre états péloponnésiens. Le chapitre 4 examine la « *re-emergence* » de Sparte entre 280 av. J.-C. et le milieu du III^e^ siècle av. J.-C. lorsque la cité lacédémonienne se fait le chantre de l'opposition à la domination macédonienne. Les chapitres 5 à 8 traitent principalement de la naissance et du développement du *koinon* achéen. Y sont abordés le conflit avec Cléomènes III, et plus généralement avec Sparte, les implications de la guerre entre les Étoliens et la Ligue Hellénique ainsi que l'influence grandissante de Rome. Dans ce tableau, on notera qu'en dépit de son affaiblissement au lendemain de Leuctres, Sparte continuera à jouer un rôle majeur, comme le souligne l'auteure dans sa conclusion : « The Spartans were present even when they were absent from the scene of political-military events, in the sense that their leadership came to be greatly missed. Both their presence and their absence shaped Peloponnesian politics » (p. 489). Le neuvième et dernier chapitre est probablement le plus original puisqu'il se propose d'aborder les relations amicales entre *poleis* péloponnésiennes à partir des décrets de proxénie, des listes de théodoroques ou encore de la participation à différents festivals. Cette approche est peut-être la plus innovante mais aussi celle qui prête le plus à polémique d'un point de vue méthodologique puisque l'auteure déduit de la présence ou de l'absence de ces honneurs des liens d'amitié ou d'hostilité entre cités. Parmi les rares reproches que l'on pourrait émettre à l'encontre de ce livre, figure le peu d'attention accordé aux sources archéologiques. Toutefois, l'ouvrage de Graham Shipley, *The Early Hellenistic Peloponnese: Politics, Economies, and Networks 338-197 BC* publié à Cambridge en 2018 apporte un éclairage complémentaire sur le Péloponnèse en faisant la part belle aux apports des fouilles effectuées dans la péninsule. En définitive, Ioanna Kralli nous livre une synthèse assez classique qui a le mérite de rendre intelligible une trame événementielle riche et complexe. En outre, une bibliographie développée et multilingue permettra au lecteur d'approfondir les différents thèmes abordés dans l'ouvrage. Ce faisant, cette somme est appelée à demeurer l'ouvrage de référence sur l'histoire politique du Péloponnèse pour les années à venir et rendra de nombreux services tant aux étudiants qu'aux chercheurs aguerris.

Rudolf PUELINCKX

Nicolas RICHER, *Sparte cité des arts, des armes et des lois*. Paris, Perrin, 2018. 1 vol. broché, 477 p., ill., 8 pl. coul. Prix : 25 €. ISBN 978-2-262-03935-6.

Après avoir été longtemps délaissée par l'école historique française, voici que Sparte est le sujet d'un troisième ouvrage synthétique, les deux autres étant le livre de E. Lévy, *Sparte. Histoire politique et sociale jusqu'à la conquête romaine*, 2003 et celui de Fr. Ruzé et moi-même, paru en 2007, complété et réédité en 2017 sous le titre *Sparte. Histoire, mythes et géographie*. Contrairement aux deux précédents, celui-ci ne couvre pas l'intégralité de l'histoire de Sparte, l'auteur ayant renoncé à traiter la partie hellénistique ; ceci déforme un peu l'histoire de cet état car la résilience de Sparte fut telle qu'il fallut, pour en venir à bout, l'alliance des Romains, des Macédoniens, des Pergaméniens, des Étoliens et des Achéens coalisés, et l'assassinat de son dernier souverain en 192, pour dompter l'indomptable. Aussi les informations fournies par les auteurs plus tardifs, en particulier par Plutarque, sont-elles fortement marquées par cette histoire hellénistique, ici escamotée. Tel quel, ce livre présente une brève introduction historiographique suivie de quinze chapitres qui traitent chronologiquement des divers aspects de l'histoire de l'état des Lacédémoniens. Le texte, écrit en assez grands caractères et largement aéré par des illustrations, se lit sans effort. – Le premier chapitre consacré aux origines me pose un problème de principe quand (p. 24) les Hilotes sont d'emblée traités d'esclaves. Non, ce ne sont pas des esclaves car ils ne peuvent être vendus sur les marchés aux esclaves. Lacédémone est leur patrie, ils accompagnent d'ailleurs l'armée pour toutes les tâches auxiliaires, ils y ont leur place, y compris comme combattants irréguliers (on le voit à Platées où ils reçoivent un tombeau, ils sont comptés par Xerxès dans les morts des Thermopyles devant lesquels Xerxès fait défiler son armée, ils ont donc accompagné les soldats jusqu'à la mort, toutes choses notées p. 274-277) ; en 421, ils sont présents lors de l'invasion de l'Argolide..., mais bien sûr jamais comme hoplites, sauf en cas d'invasion du territoire, comme en 369. Leur statut est proche de celui des serfs russes et c'est sans doute cette cohérence de la société lacédémonienne qui explique en partie sa résistance. La carte (p. 129) est bien simpliste. La Makaria (basse plaine du Pamisos) semble avoir en partie été aux mains de Thouria et Antheia, par contre la plaine de Dorion, à l'est de celle de Sthényklaros, était terre à *klèroi*. En Laconie, la plaine de Leukai, à l'Est de celle d'Hélos, et peut-être la Vatika avec ses cités Boiai et Aphrodisias rejetées sur les marges, étaient plaines à Hilotes. Le chapitre 2, qui traite de l'expansion de l'état spartiate, comporte une carte (p. 29) dont la partie nord est fausse : le Tanos coule en Thyréatide et non au nord de la frontière, et Anthana est sur le Mont Zavitsa et non sur la côte. L'emplacement de Tyros, au sud de la Thyréatide, est connu, tandis qu'en Messénie, Coroné n'existe pas avant 369. Le chapitre 3 traite la question de Lycurgue. On y trouve les textes fondamentaux de Tyrtée et de la grande Rhètra transmis par Plutarque (p. 44-45). Le chapitre 4 est celui qui justifie une partie du titre et veut rompre avec l'image traditionnelle de Sparte. L'étude de la céramique et des bronzes révolutionne en effet l'image que Thucydide et les Athéniens de l'époque classique avaient réussi à imposer de Sparte, image en partie justifiée par l'absence de grands temples en pierre. Ce livre ignore cependant les travaux récents sur les temples d'Akriai (J. de la Genière), d'Aigai (l'épimélète, Z. Bonias), ou le temple de Zeus Messapios au nord-est de Sparte (H. Catling). Cependant, il est vrai que l'art à Lacédémone est plus illustré par le travail des bronziers que par celui des architectes et des sculpteurs. Les dieux sont honorés par des statues géantes, flanquées parfois par des édifices originaux. Il y a cependant dès le VII^e^ siècle des *perirrhanteria* de marbre gris du Taygète qui semblent avoir connu un succès extérieur et des plaques

sculptées en marbre gris et en céramique qui témoignent de l'existence d'une sculpture réservée à l'usage interne ; l'auteur ignore aussi apparemment qu'Olga Palagia a retrouvé les restes d'une statue géante d'Athéna, en marbre blanc, qui ornait l'Acropole à la fin du VI^e^ siècle (une *Promachos* de 3,5 m antérieure à celle d'Athènes) et ne connaît pas les statues de marbre retrouvées au sanctuaire d'Aigai, dont un kouros de marbre gris du VI^e^ siècle. Cependant les p. 78-86 – basées sur les travaux de C. Stibbe et de S. Hotkinson ? – sur l'ouverture de Sparte aux arts au VI^e^ siècle sont bienvenues. Les découvertes de céramiques laconiennes vont désormais bon train (mais le travail fondamental de P. Pelagatti est ignoré). On a découvert le dépôt de la Milet archaïque, et la part de Naucratis s'accroît prodigieusement depuis qu'on commence à tenir compte des céramiques de vernis noir (qui sont en fait l'essentiel de la production et de l'exportation laconienne). Le tournant vers l'« austérité » serait à placer sous le signe de difficultés d'approvisionnement en métaux, lorsque baisse puis disparaît le grand commerce samien que les Éginètes n'arrivent apparemment pas à compenser. L'appauvrissement du système est alors flagrant et rapidement théorisé (avec une influence pythagoricienne ?) lorsque les philosophes chercheront à conceptualiser ce qu'ils voyaient de leur temps, c'est-à-dire dans la seconde moitié du V^e^ et au IV^e^ siècle. Le chapitre 5 (p. 97-122) traite des événements politico-militaires de la seconde moitié du VI^e^ siècle, avec la ligue du Péloponnèse, l'affaire de Samos, Dorieus, les interventions à Athènes, Sépeia, l'exil de Démarate..., toutes ces matières étant traitées rapidement. On n'y apprendra rien qu'on ne sache déjà. Les chapitres 6, 7 et 8 traitent des particularismes de la société spartiate : l'hilotisme, les femmes, l'éducation. Je suis en désaccord sur divers points : on ne peut traiter le texte de Plutarque, tout droit sorti des philosophes du III^e^ siècle, comme parlant de la situation archaïque voire classique (p. 128-129). La vision du V^e^ et du IV^e^ siècle n'est pas celle du VII^e^ ou du VI^e^ siècle qui ne connaissent pas l'austérité (chez Alcman, Hégésichora porte mitre lydienne et bracelet d'or). L'austérité, ce sont les V^e^ et IV^e^ siècles. Il est normal qu'on la trouve chez Thucydide, Xénophon ou Aristote. Mais déjà dans Hérodote, on note l'appétence des Spartiates pour l'or (appétence rappelée curieusement par le texte de Platon cité p. 133). Rappelons que Xénophon nous dit en quoi consistait le phoros des périèques (p. 134) : un petit cochon par portée. Des milliers de petits cochons, donc, étaient produits pour les Rois. Je ne comprends pas (p. 135-139) « la capacité de Damonon à conduire un char » : le vainqueur de la course (comme le montre l'exemple de Kynisca cité juste après) n'est pas le conducteur du char, mais le propriétaire de l'attelage. J'ai une tout autre proposition pour les néodamodes (p. 142, et 157-160), mais mes textes n'ayant visiblement pas été lus, je renvoie simplement à ma contribution à l'ouvrage *Le regard des Grecs sur la guerre. Mythe et réalité* (2000, p. 128-178). Je suis d'accord par contre avec la remarque sur Isocrate (p. 153) : celui-ci parle de son temps. Mais c'est vrai aussi pour Aristote ; quand ce dernier parle de la situation des femmes à Sparte, il en parle avec le regard de la société athénienne où les femmes n'ont pas de droit à la propriété foncière. Eh oui, la démocratie athénienne a un sexe ! En fait la différence vient de la monétarisation de la société. Sparte ne frappant pas monnaie, on dote les filles en bien-fonds. Mais cette vision de la concentration des terres en peu de mains vaut sans doute pour la période qui a suivi la troisième guerre de Messénie, pas avant. Sparte est une cité qui n'écrit pas son histoire, mais qui n'est pas hors de l'histoire. L'histoire de la monnaie de fer est un mythe que l'on peut dater effectivement de la tentative de

Lysandre de créer un monnayage lacédémonien (voir mon « Iron Money in Sparta: Myth and History », dans A. Powell & St. Hodkinson (Ed.), *Sparta beyond the mirage*, Swansea, 2002, p. 171-190). Le chapitre 8 sur les pratiques éducatives appelle de ma part le commentaire suivant : les Kryptes n'existent pas pour Xénophon qui ne connaît que les Hippeis, et les Hippeis n'existent pas pour Plutarque qui ne connaît que les Kryptes. Là encore, je renvoie soit à mon article «The Lacedemonian State in the fourth Century : Fortifications, frontiers, and historical problems », dans A. Powell & St. Hodkinson (Ed.), *Sparta and War*, Swansea 2006, p. 163-185 ou à l'ouvrage *Sparte, Histoire, mythes et géographie,* signalé plus haut et qui ne semble pratiquement pas avoir été utilisé. Le chapitre 9 (p. 297-318) décrit les rouages politiques, du moins ceux que nous connaissons, car nous ignorons tout de l'administration interne du pays, de la part politique des périèques, de leur formation militaire, des magistratures de second rang. Nous n'avons en effet qu'une vision très partielle (et souvent partiale) de la réalité. Le chapitre 10 (p. 221-245) concernant les lieux et cultes est intéressant et bienvenu (même si l'archéologie est trop absente) car l'auteur connaît bien son sujet. Les chapitres 11, 12 et 13 sur la pratique militaire pour les Spartiates (p. 247-304) sont également intéressants et bienvenus. On y trouve d'ailleurs des compléments d'information aux chapitres précédents qui redonnent de la chair historique à des éléments sinon trop généraux. Les deux derniers chapitres traitent de manière malheureusement superficielle les événements intervenus entre 480 et 330. L'auteur y omet de nombreux questionnements et problématiques. Par exemple, les attaques contre les basileis (qui disparaissent à Argos en 460 av J.-C., car la victoire sur les Perses est apparue comme celle du citoyen sur le sujet), la troisième guerre de Messénie (dont à mon avis les attendus expliquent l'oliganthropie), le retour de Sparte sur les mers, les transformations qui ont suivi Leuctres…, tout cela est éludé. – Au total, cet ouvrage de lecture facile ne tient pas vraiment compte de ce qu'ont pourtant largement démontré et F. Ollier dans son *Mirage spartiate* et E.N. Tigerstedt dans son gros livre sur *The Legend of Sparta*, à savoir le fait que nous avons souvent bien du mal à savoir si nos textes nous informent ou nous désinforment. En lisant ce texte agréable, on a l'impression qu'il n'y a pas de problème, que tout est connu et assuré, alors que, au contraire, l'histoire de Sparte reste pleine d'obscurités, de doutes, d'ignorances. Par ailleurs, les seules recherches dont il est tenu compte sont celles des Anglo-saxons. Ce qui m'a bien entendu posé un problème. Indices. Jacqueline CHRISTIEN

Mirko CANEVARO & Benjamin GRAY (Ed.), *The Hellenistic Reception of Classical Athenian Democracy and Political Thought*. Oxford, Oxford University Press, 2018. 1 vol. XIII-359 p. Prix : 75 £. ISBN 978-0-19-874847-2.

Le présent volume rassemble principalement des communications présentées lors d'un colloque tenu à l'Université d'Édimbourg en 2013, et a pour objet les différents aspects de la réception de l'héritage athénien de l'époque classique en Grèce durant la période hellénistique et au début de la domination romaine. Après l'introduction des deux éditeurs présentant les principaux enjeux de ce volume, les différents chapitres sont regroupés en deux parties. La première rassemble ceux consacrés au début de l'époque hellénistique et s'ouvre par la contribution de N. Luraghi, selon qui ce serait

reprennent littéralement le texte original. A. Corcella étudie le traité *Sur l'orthographe*, également perdu, que l'on peut reconstruire sur base de scholies, et s'attache notamment à analyser son caractère prétendument imprégné de christianisme. Les trois dernières contributions concernent plus spécifiquement des aspects de la transmission des auteurs et œuvres de l'École de Gaza. F. Ciccolella (Eros, Sophia, *and the Ninth-Century Anacreontic Revival*, p. 455-471) examine la réception des poèmes anacréontiques de Jean de Gaza et du pseudo-Georges le Grammairien à Constantinople, au IX^e^ siècle, en montrant que les poètes de la cour utilisaient la langue et le style des poèmes produits à Gaza dans l'Antiquité tardive. Dans sa contribution, P. D'Alessio (*Aspetti della tradizione manoscritta di Coricio di Gaza (I)*, p. 473-520) analyse, sur base de la description et de la collation des manuscrits, les relations de dépendance que ceux-ci entretiennent entre eux. Enfin, E. Amato (*Tradition manuscrite et tradition érudite de Procope et Énée de Gaza : deux nouvelles découvertes*, p. 521-556) présente deux manuscrits, un apographe d'un manuscrit du XIII^e^ s. des œuvres de Procope de Gaza et une édition du XVIII^e^ s. d'Énée de Gaza restée à l'état de manuscrit, et montre leur apport à l'établissement du texte des deux auteurs. L'ouvrage se conclut avec un index des auteurs anciens, un index des auteurs modernes, le résumé des contributions et la liste des contributeurs. Confirmant tout le parti que l'on peut tirer de l'étude approfondie, tant philologique qu'historico-littéraire, des œuvres de l'École de Gaza, dont beaucoup méritent une (ré)édition, l'ouvrage, qui montre le dynamisme dans les recherches actuelles sur ce sujet, ne manquera pas d'attirer le regard de tous ceux qu'intéresse la culture littéraire de l'Antiquité tardive. Nathan CARLIG

Tatiana BERG, *L'*Hadrianus *de Montserrat (P.Monts.Roca III, inv. 162 → - 165 ↓). Édition, traduction et analyse contextuelle d'un récit latin conservé sur papyrus*. Liège, Presses universitaires de Liège, 2018. 1 vol. broché, 194 p., 8 pl. (PAPYROLOGICA LEODIENSIA, 8). Prix : 30 € (+ taxes). ISBN 978-2-87562-150-4.

Un fameux codex *miscellaneus* en papyrus, daté paléographiquement de la seconde moitié du IV^e^ s., est conservé quasi intégralement à l'abbaye de Montserrat. Il contient sept textes, grecs et latins, profanes et chrétiens, qui ont été édités une première fois séparément par l'acquéreur du codex, R. Roca-Puig. Le sixième texte, appelé *Hadrianus*, a fait l'objet d'une deuxième édition (J. Gil et S. Torallas Tovar, *Hadrianus. P.Monts.Roca III*, Barcelone, 2010) et d'une étude importante (J. Fündling, « Hadrian als literarische Kunstfigur. Probleme und Perspektiven der Erstedition von P. Monts. Roca III », *Tyche* 27 [2012], p. 47-72). Tatiana Berg, formée en papyrologie à l'Université de Liège, en a récemment fait le sujet d'un mémoire dirigé par M.-H. Marganne. De ce mémoire est tiré le livre recensé ici. On y trouve une description codicologique reposant sur les travaux antérieurs et sur une autopsie faite par l'auteur à l'abbaye de Montserrat ; cet examen souligne le caractère probablement scolaire de l'ensemble du codex. Suit une analyse paléographique approfondie qui mène à une transcription diplomatique puis à une nouvelle édition critique, et de là à une traduction qui est la première en langue française. Les notes critiques, linguistiques et grammaticales se signalent par leur érudition et leur richesse. Vient alors un chapitre intitulé « L'*Hadrianus* en contexte », qui pose des questions de fond et où l'auteur s'interroge sur la signification

de ce texte encore mystérieux. Huit planches en couleurs reproduisent les huit pages du codex qui nous ont transmis l'*Hadrianus*. Une bibliographie et des index très complets clôturent le volume. – Il ne sera sans doute pas inutile de présenter ici un résumé de l'*Hadrianus*. Un narrateur affirme que l'empereur Hadrien, lorsqu'il était encore un simple particulier, fut accusé par un certain Raecius Varus Romulus (dont il apparaîtra ensuite qu'il est sénateur) d'être un empoisonneur. Raecius fut débouté et « déporté dans une île » en Lycaonie. Devenu empereur, Hadrien voyagea, et arriva en Lycaonie, où Raecius se présenta à lui de façon agressive. Mais Hadrien décida de lui pardonner et de le rétablir dans sa dignité antérieure au moyen d'une lettre adressée au sénat par laquelle il ordonna aussi qu'on restitue ses biens à Raecus, assortis d'intérêts. Par la suite, Hadrien se rend dans la ville de Cologne, qui l'accueille avec déférence. Il se montre alors disposé à accorder une libéralité. Amandinus Saturninus, le premier des habitants, demande que le revenu sur la rive du Rhin ne soit plus versé au fisc, mais reste à Cologne. Hadrien accepte cette requête. Mais Saturninus demande aussi qu'un consulaire soit envoyé à Cologne (sans doute en tant que gouverneur, p. 119-120), un homme qui aurait l'oreille de l'empereur. Hadrien retourne à Rome, retrouve au sénat Raecius qui était en train de rendre un avis contre lui, et l'envoie à Cologne en tant que consulaire. À peine arrivé à Cologne, Raecius fait supprimer le privilège accordé par Hadrien et fait à nouveau verser le revenu de la rive du Rhin au fisc. L'histoire s'achève par les mots Ἐπ' ἀγαθῷ *Feliciter Dorotheo*, qui ne nous fournissent malheureusement pas d'indication utilisable sur le destinataire (p. 27-28). – Les notes critiques de T. Berg sont développées de façon très claire. En de rares occasions, des propositions originales pourraient peut-être susciter un peu d'hésitation. Par exemple, à partir du moment où il est vérifié que l'auteur (ou le copiste) tient constamment le mot *reditus* (« le revenu » ; peut-être une faute pour *redditum*, qui n'est toutefois pas attesté dans ce sens) pour un mot neutre, faut-il vraiment corriger dans le texte *reditum… quid* (ou *quod*) en *reditum… quem* (IV 19 ; V 16-17…) ? Par ailleurs, T. Berg estime que l'auteur considérait l'expression *deportare in insulam* comme une tournure figée signifiant simplement « déporter ». Elle corrige en conséquence *in insulam Lycaoniam deportatus sum* en *in insulam <in> Lycaoniam deportatus sum* (II 11, III 8, p. 121-123). Cette ingénieuse proposition évite un non-sens géographique, mais la tournure semble malgré tout étrange. Quoi qu'il en soit, tous les choix de T. Berg sont marqués du bon sens et d'une excellente méthode, et son édition doit sans nul doute être désormais tenue pour la meilleure de l'*Hadrianus*. Pour ce qui relève du genre, le texte doit être considéré comme un διήγημα dont le thème serait la description du caractère d'un personnage. Relevons qu'il s'agit du seul διήγημα latin que nous connaissions, et que deux caractères sont ici développés. Un rapprochement avec un passage du *Digeste* (XLVIII, 19, 28) dont la source est le juriste Callistrate, actif à la fin du IIe et au début du IIIe s., engage T. Berg à proposer le IIIe s. pour l'époque de la rédaction de l'*Hadrianus*. L'intention de l'auteur de ce διήγημα aurait été de louer la *clementia* et la *liberalitas* d'Hadrien face à la bassesse de Raecius Varus Romulus. J'ajouterais toutefois que l'histoire s'achève de manière paradoxale. En effet, la fin du texte pourrait suggérer que l'intention était de démontrer l'intelligence (voire la ruse) et la perspicacité de l'empereur : on peut imaginer qu'Hadrien n'aurait accordé le transfert de la taxe de la rive du Rhin, apparaissant donc comme un empereur généreux, que parce qu'il savait

que ce revenu reviendrait au fisc romain une fois Raecius nommé gouverneur, étant donné le caractère de ce dernier. T. Berg relève (p. 132-139) que les jugements sur Hadrien sont en règle générale plutôt négatifs dans les sources, mais que ce n'est pas le cas dans les papyrus, en particulier littéraires, ni chez certains chrétiens. Elle émet aussi l'hypothèse que le rédacteur de l'*Hadrianus* ait été coptophone, ce qui expliquerait certaines de ses fautes. Ce livre est d'un haut niveau scientifique et abonde en pistes de recherche et commentaires intéressants. Diane COOMANS

George CUPCEA & Rada VARGA (Ed.), *Social Interactions and Status Markers in the Roman World*. Oxford, Archaeopress, 2018. 1 vol. broché, 17 x 24,5 cm, XI-164 p., ill. (ARCHAEOPRESS ROMAN ARCHAEOLOGY, 37). Prix : 30 £. ISBN 978-1-78491-748-7.

Publié dans une collection d'archéologie, ce volume édite une partie des communications prononcées lors d'une réunion de jeunes chercheurs organisée à Cluj-Napoca en 2016 et consacrée en majeure partie à l'épigraphie romaine occidentale. Répartie en quatre directions, la matière porte sur la prosopographie et les métiers, l'onomastique et aussi l'armée dans une perspective générale axée sur la recherche des marqueurs d'identité et de statut que révèlent les sources. La première rubrique qui ouvre la publication porte sur les métiers. L'étude de M. Zimmermann s'interroge sur le rôle qu'a pu jouer la *gens Barbia* d'Aquilée dans le commerce du Norique, compte tenu du fait que l'épigraphie ne témoigne pas d'un grand nombre de négociants dans cette province. Après un court exposé qui énonce l'état de la question, l'auteur souligne que le critère onomastique (nom italien) qui a souvent prévalu pour considérer le marché comme dominé par des Italiens n'est pas pertinent et propose que la faible attestation de *negotiatores* avérés soit liée à une pratique épigraphique locale qui choisissait d'autres « social markers » que la profession, et en particulier celle de marchand, pour catégoriser les personnes. L'idée est un peu surprenante et mériterait de plus amples développements sur la structure de la société du Norique et ses caractéristiques afin de mettre en évidence, ou non, quels seraient les marqueurs sociaux qui y étaient privilégiés. Ce très bref article (6 pages) ne peut constituer qu'une ébauche de réflexion et ne pourrait en aucun cas devenir une prémisse de raisonnement. Toujours dans le monde du travail, R. Varga expose un projet de base de données des professions épigraphiquement mentionnées dans le monde de langue latine, base qui serait exploitée selon le système des « networks » très apprécié des historiens économistes. Actuellement les seules conclusions que permet l'encodage des professions sont celles d'une extrême variété des métiers attestés, avec une très grande division des spécialités même mineures, ce qui montre que le métier constituait un marqueur social fort même pour des gens modestes. On rejoint ainsi les conclusions de S. Joshel notamment qui a montré dès 1992 avec succès combien l'affichage du métier représentait un élément d'identité notamment dans le monde servile et affranchi. Cette base de données – qui ne retient pas spécifiquement les métiers féminins, ni les « occupational titles » de la domesticité – apportera-t-elle d'autres éléments d'histoire sociale ? Dans une perspective proche, Iulia Dumitrache examine systématiquement l'épigraphie des métiers du textile, relevant les spécialistes du luxe et ceux du produit courant, la géographie des attestations, bien évidemment centrée sur Rome et l'Italie en fonction même de la masse

linéaire B sont connues. Comme on le sait, l'écriture fut brillamment déchiffrée en 1952 par Michael Ventris, assisté de John Chadwick. Depuis, un intense travail international a permis d'éditer ce corpus, de le réviser, d'y effectuer un nombre considérable de raccords ou quasi-raccords, regroupant des fragments d'une même tablette, d'individualiser les mains de scribes, etc. – à quoi on doit ajouter l'immense travail d'interprétation des textes. Ce travail de fourmi s'est traduit par une masse d'articles, un impressionnant corpus en quatre volumes grand format donnant les fac-similés et les photos, ainsi que plusieurs éditions « translittérées », qui livrent la transcription syllabique des tablettes, mais sans fac-similés ni photos. Le volume que voici, *KT*^{6}, constitue la sixième de ces translittérations. Elle est due à l'un des maîtres incontestés de l'épigraphie mycénienne, José Luis Melena (actuellement professeur émérite à l'Université de Vitoria-Gasteiz, au Pays basque espagnol), auquel s'est associé Richard J. Firth, fin connaisseur des tablettes cnossiennes. La qualité de leur travail est exceptionnelle : les quelque 700 pages de *KT*^{6} apportent un progrès considérable aux précédentes. Les nouvelles lectures apportent régulièrement des informations importantes. Ainsi, en F(1)51.2, *KT*^{6} lit *ma-qẹ* et l'apparat critique note « *ma-ḳạ* unlikely ». Si limitée qu'elle semble, cette leçon a une portée capitale : en effet, c'est sur une lecture ***ma-ka* (*sic*) en F(1) 51 que reposait entièrement toute l'interprétation du mot thébain *ma-ka* comme théonyme (***Mā Gā*, « Terre Mère »). Elle est maintenant complètement dépourvue de fondement (voir déjà Y. Duhoux, *Kadmos* 45 [2006], p. 1-19). Le texte de chaque tablette est associé à son lieu de trouvaille et à l'identification de son scribe, lorsqu'ils sont connus – ces caractéristiques sont importantes pour l'interprétation du document. L'édition est suivie par une série de sections qui livrent : les identifications des mains de scribes (avec indication des lieux de trouvaille) ; la liste des tablettes ordonnées d'après leur préfixe ; une importante liste synoptique de toutes les tablettes, avec scribe, lieu de trouvaille, numérotation originale (si elle a été modifiée), numéro d'inventaire du musée de conservation et liste de tous les raccords avec leurs auteurs ; les plans du palais de Cnossos avec les lieux de trouvaille des tablettes ; enfin, les tableaux des syllabogrammes et idéogrammes linéaire B. Cet ouvrage constitue désormais, et pour longtemps, la référence incontestable de l'édition des tablettes cnossiennes.

Yves DUHOUX

Raffaella PIEROBON-BENOIT (Ed.), *Avventure della scrittura : documenti dal Mediterraneo orientale antico*. Naples, Centre Jean Bérard, 2018. 1 vol. broché, 22 x 22 cm, 242 p., ill. n/b & coul. (CAHIERS DU CENTRE JEAN BÉRARD, 24). Prix : 31 €. ISBN 978-2-918887-73-7.

Le volume rassemble onze communications de spécialistes de domaines différents présentées lors du colloque interdisciplinaire *Avventure della Scrittura: Documenti dal Mediterraneo Orientale Antico* organisé par l'Università Federico II et le Centre Jean Bérard à Naples, le 29 novembre 2012. Les contributions sont réparties en quatre chapitres thématiques, liés aux questions de l'invention de l'écriture et de son lien avec le pouvoir : « signes entre langue et image », « écriture, langue et identité », « écriture, langue et contrôle politique » et « écriture, langue et évergétisme ». Le premier chapitre s'ouvre par l'article de L. Bachelot, « Aventure et mésaventure de l'écriture »

(p. 15-37), qui étudie l'apparition de l'écriture en Mésopotamie et son évolution morphologique permettant de passer de pictogrammes aux signes cunéiformes syllabiques abstraits, facilitée grâce à l'usage de l'argile et du calame. Au-delà des considérations sur son déchiffrement, l'auteur s'attarde sur les problèmes de la naissance de l'écriture, en exposant les trois théories formulées depuis la première moitié du XX^e^ siècle : 1) l'écriture dériverait de la langue parlée ; 2) l'écriture dériverait de l'image ; 3) ou, inversement, dans une perspective derridienne, l'écriture précéderait la langue, hypothèse maintenant confirmée par les études en neurosciences. Dans son article « Entre écriture et iconographie. Le cas du hiéroglyphique minoen » (p. 39-60, 6 fig.), M. Civitillo examine les représentations félines dans la glyptique minoenne. L'auteur postule que derrière certains signes graphiques comportant le motif du félin se cache une idée codifiée et qu'ils n'ont pas uniquement une valeur « décorative ». Selon elle, « il est même erroné de croire que tout acte communicatif se base sur une "langue" conforme aux codes du langage verbal » (p. 41). Elle propose d'y voir un « emblème » choisi par l'un des groupes sociaux de la Crète centro-méridionale. S. Graziani, dans sa contribution intitulée « Scrittura di segni, scrittura di immagini nella Mesopotamia antica: leggere i sigilli come testi » (p. 61-76, 9 fig.), analyse la relation entre signes et images, en se référant aux documents sigillaires de la Mésopotamie ancienne. L'auteur y voit des stratégies de « communication multimédia », la combinaison de la narration textuelle et de la narration visuelle rendant le message plus clair dans une société illettrée. Dans son article sur les « Lettere come immagini: le lucerne di Gerasa/Jerash » (p. 77-117, 12 fig.), R. Pirobon Benoit se demande si les lettres grecques inscrites sur les lampes produites à Jerash entre les VI^e^ et VIII^e^ siècles ap. J.-C. avaient une fonction purement décorative, surtout après l'avènement de l'Islam, quand les communautés chrétiennes et musulmanes se côtoyaient et le multilinguisme était un trait courant. Il semble ainsi impossible d'identifier l'appartenance religieuse des artisans. L'auteur souligne que cette activité artisanale aurait pu être exercée à la fois par des membres de l'ancienne communauté de la ville et par des membres de la nouvelle population arabe. Le deuxième chapitre, plus court, traite de la relation entre écriture, langue et identité dans le monde ouest-sémitique. M. G. Amadasi Guzzo, dans sa contribution « Gli Aramei e l'alfabeto » (p. 121-140, 18 fig.), s'intéresse aux premières phases de l'écriture araméenne et au développement d'un alphabet d'abord unitaire, ensuite spécifique à des régions et des états précis. Elle évoque la possible influence tyrienne sur l'écriture adoptée à Samʾal (l'actuel site de Zincirli) et sa région, comme semble le confirmer la découverte d'une dédicace à Milqart, le « maître de Tyr », à Bredj, près d'Alep. Le même type d'écriture fut probablement adopté par les scribes de Damas, qui l'ont transmise aux états araméens de la Syrie occidentale vers la fin du IX^e^ et le début du VIII^e^ siècle. Elle compare enfin l'écriture phénicienne de tradition tyrienne et l'araméen et en déduit qu'autour de la moitié du VIII^e^ siècle ces deux écritures se sont développées d'une même manière. L'article de G. Lacerenza, « Osservazioni sul cambio di scrittura nell'Israele antico » (p. 141-153, 5 fig.), s'articule autour de deux types d'écritures utilisés dans les documents de l'époque du Second Temple : l'écriture paléo-hébraïque (de type Phénicien) et l'écriture « carrée », de tradition araméenne. Il interprète l'usage de la première comme une affirmation identitaire. Il s'interroge aussi sur les expressions *kᵉṯav raʿaṣ*, *kᵉṯav daʿaṣ* et *kᵉṯav lîbûnāʾâ*, qui définissent l'écriture paléo-hébraïque dans la littérature rabbinique, et propose de

nouvelles interprétations. Le troisième chapitre comprend quatre articles qui font le lien entre écriture, langue et contrôle politique. A. Franceschetti, dans son article « Le scritture egee come strumento della burocrazia palaziale » (p. 157-167, 6 fig.), s'attarde sur la coexistence des systèmes d'écritures linéaire A et B, le linéaire A étant l'écriture formelle par rapport au linéaire B. Vers la fin du XIII^e^ siècle, ce dernier est choisi par les scribes palatins comme écriture « standard ». L'auteur discute la question de la diffusion du linéaire A et B en dehors de la Crète, d'après les documents trouvés à Milet en Anatolie, à Tel Haror et Tel Lakish dans le désert du Néguev, à Drama en Bulgarie et à Bernstorf en Bavière. M. Salvini étudie les « Avventure cuneiformi » (p. 169-184, 7 fig.) à travers des documents qui relèvent du domaine royal : 1) la lettre de Ḫattusili I^er^ d'une collection privée de Londres, de provenance inconnue, qu'il date de l'époque de ce roi (XVII^e^ siècle), 2) l'épée égéo-anatolienne de Bogazköy, portant une dédicace en akkadien, de Tudḫaliya au dieu de l'orage, à la suite de sa victoire contre le pays d'Aššuwa (fin XV^e^ siècle), 3) le bilinguisme dans les textes du royaume d'Urartu du IX^e^ au VII^e^ siècle. Dans son article « Words of power. Latin inscriptions and the Roman borderland in Mesopotamia (2^nd^-3^rd^ C. CE) » (p. 185-201, 6 fig., *addenda*, p. 202-203, 2 fig.), R. Palermo étudie les inscriptions latines en Mésopotamie du nord, pour déterminer la frontière orientale de l'empire romain dans cette région. L'usage du latin comme langue officielle reflète le pouvoir impérial qui y régnait. Dans les *addenda*, l'auteur présente l'inscription latine de Karsi, supposée perdue, qu'il a vue en 2017 au musée de la Civilisation d'Erbil. Le dernier chapitre rassemble deux articles traitant de l'évergétisme. Celui de E. M. De Martino se concentre sur la relation entre l'écriture et le pouvoir : « Scrittura e classi dirigenti. Alcuni esempi dall'Oriente greco » (p. 207-216, 4 fig.). L'auteur y présente cinq inscriptions grecques appartenant ou adressées à la catégorie des *evergetai*, qui datent des époques hellénistique tardive et impériale et proviennent de l'Hiérapolis phrygienne et du district de Denizli, en Turquie. Ces textes soulignent l'usage à des fins de propagande de l'écriture et montrent combien le prestige des classes dirigeantes se développe et se renforce à l'époque impériale. Enfin, la question de l'écriture sud-arabique est abordée par R. Loreto dans un article intitulé « Cerimonialità e architettura nelle iscrizioni di costruzione nello Yemen pre-islamico. Dati epigrafici ed evidenza archeologica » (p. 217-236, 4 fig.), qui se focalise sur les inscriptions de construction livrant des renseignements sur les pratiques architectoniques en Arabie du Sud. L'auteur fournit une liste de substantifs relatifs aux techniques de construction liées à la maçonnerie, regroupés par types d'édifice. La répartition des articles dans des chapitres thématiques rend le volume original et harmonieux. On comprend qu'il est difficile d'inclure tous les systèmes d'écriture connus de la Méditerranée orientale, mais le volume aurait gagné en embrassant également l'écriture cunéiforme alphabétique d'Ougarit, le phénicien ou encore l'égyptien hiéroglyphique.

Jimmy DACCACHE

Klaas BENTEIN, Mark JANSE & Jorie SOLTIC (Ed.), *Variation and Change in Ancient Greek Tense, Aspect and Modality*. Brill, Leiden, 2017. 1 vol., 303 p. Prix : 115 €. ISBN 9789004311640.

poser la question de l'emplacement exact du *Pélargikon* et de son lien avec le *Boyzygion*. Une bibliographie de 27 pages permet de suivre l'évolution de la recherche dans ce secteur des pentes sud de l'Acropole. Elle est suivie d'un index général et d'un index épigraphique. Le travail est accompagné d'un résumé en grec de 4 pages denses. M.C. Monaco fournit un ouvrage précieux qui fait le point des recherches dans une zone qui a moins retenu l'attention que le plateau, en partie parce que la présence du sanctuaire de Dionysos avec son théâtre, du sanctuaire d'Asclépios, du portique d'Eumène II et de l'odéon d'Hérode Atticus donnait l'impression qu'il n'y avait place pour rien d'autre. En collectant de très nombreuses données de nature diverse, en mettant résolument l'accent sur la topographie, elle arrive à débrouiller des situations complexes. C'est un ouvrage qui fait honneur à la collection de topographie athénienne et attique de l'École archéologique italienne. Anne JACQUEMIN

Alexander MAZARAKIS AINIAN, *The Sanctuaries of Ancient Kythnos*. Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2019. 1 vol. broché, 21,8 x 28 cm, 160 p., 263 ill. (ARCHÉOLOGIE & CULTURE). Prix : 32 €. ISBN 978-2-7535-7709-1.

L'ouvrage offre un condensé des résultats du « Kythnos Excavation Project », mené à différents endroits de l'île depuis 1990. L'auteur entend fournir une synthèse des multiples apports des collaborateurs du projet, avec une emphase particulière sur la fouille de l'un des temples de la cité, désormais achevée et qu'il a dirigée de 2002 à 2006. Le premier chapitre compile le maigre corpus de sources historiques relatives à la cité, de l'époque archaïque aux débuts de la chrétienté. Suit un deuxième chapitre, tout aussi bref, qui dresse un panorama du riche potentiel archéologique de l'île, qui ne demeure que très partiellement exploré. C'est essentiellement le territoire de la cité antique (Vryokastro) qui a été exploré depuis 1990 par les archéologues. La zone a été entièrement prospectée et A. Mazarakis Ainian dresse l'inventaire des principaux secteurs étudiés : la nécropole, le port, l'enceinte de la ville, les systèmes d'alimentation en eau et un vaste bâtiment public d'époque hellénistique, peut-être le Prytanée de la ville. Les principaux sanctuaires des trois plateaux qui structurent la cité antique sont présentés dans le chapitre suivant. Les prospections ont révélé un sanctuaire sur le plateau nord mais la zone n'a pas encore été fouillée. L'auteur décrit ensuite les structures relevées sur l'acropole, qui se dresse sur le plateau sud. Dans la partie nord de l'acropole, le matériel collecté est principalement archaïque et classique et permet de restituer un culte à Déméter. Ces données ont déjà permis, en l'attente de fouilles, de suggérer qu'il s'agissait d'un Thesmophorion et qu'il était vraisemblablement lié au culte de la déesse à Éleusis. S'ensuit la description détaillée des structures, principalement occupées aux périodes hellénistique et romaine, et découvertes sur le vaste plateau situé au sommet de la crête qui relie l'acropole au plateau nord. Les fouilles menées entre 2016 et 2018, qui ont notamment livré une citerne riche en matériel votif, ont permis de réviser la lecture des deux grands édifices qui avaient déjà été décrits par les explorateurs du XIX^e^ siècle. Objets et inscriptions attestent de cultes à Asclépios, Aphrodite, ainsi qu'aux Grands Dieux de Samothrace. C'est à l'extrémité nord de ce même plateau central que se situe le temple qui constitue le cœur de l'ouvrage (p. 63-131). La fouille a livré un sanctuaire à double *oikos* et deux autels qui s'articulent

perpendiculairement aux édifices. L'intérêt de ces découvertes tient notamment au fait que l'*adyton* de l'une des deux *cellae* fut découvert inviolé : il a livré un matériel des époques archaïque (surtout) et classique dans l'état dans lequel il a été rassemblé et déposé à l'époque hellénistique. L'architecture et les espaces sont décrits systématiquement, ainsi que les trouvailles par contextes de découverte. Plusieurs éléments sont invoqués pour attribuer le temple à Apollon et Artémis, mais la question de l'identité de la (ou des) divinité(s) vénérée(s) dans le sanctuaire est prudemment laissée ouverte. Le chapitre final revient sur les implications de ces découvertes sur la place de Kythnos dans l'Égée archaïque. Le matériel votif est d'un « exotisme » (ivoires, œufs d'autruche, …) et d'une richesse exceptionnels, ce qui contraste drastiquement avec la présomption de marginalité, voire de pauvreté de Kythnos, présomption qui émanait du peu de mentions de l'île dans la littérature antique. L'auteur défend l'hypothèse d'une fréquentation par des hommes de la mer, qui y auraient fait escale lors de leurs pérégrinations sur les routes maritimes égéennes. La présentation du sanctuaire archaïque synthétise – mais parfois reprend mot pour mot – le contenu des riches articles consacrés à ces fouilles et parus dans un volume édité par l'auteur dans la même collection (*Les sanctuaires archaïques des Cyclades*, Rennes, 2017, cf. *AC* 87 [2018], p. 601-603). L'auteur est parfaitement honnête à ce propos : il s'agissait ici de fournir aux lecteurs – académiques et grand public – un volume très complet mais synthétique sur l'état de la recherche archéologique à Kythnos. Dans l'attente des publications plus complètes du matériel, le lecteur trouvera dans ce volume, aussi richement illustré que le précédent, une mine d'informations et de renvois aux publications de l'auteur et son équipe. Marie DE WIT

Asklold IVANTCHIK, Lâtife SUMMERER & Alexander von KIENLIN (Ed.), *Kelainai-Apameia Kibotos : une métropole achéménide, hellénistique et romaine*, Bordeaux, Ausonius, 2016. 1 vol. broché, 21 x 29,5 cm, 531 p. nombr. ill. (KELAINAI, 2). Prix : 35 €. ISBN 978-2-35613-166-9.

Fruit du projet Kelainai-Apameia Kibotos et d'un colloque international tenu à Bordeaux les 21 et 22 octobre 2011, ce second volume de la collection *Kelainai* complète notre information sur une cité importante de Phrygie, connue pour avoir été un des lieux de résidence de Xerxès et de Cyrus le Jeune. Au cœur des préoccupations, les périodes achéménide, hellénistique et romaine. La première partie de l'ouvrage aborde les sources littéraires et le contexte historique. C. Tuplin, partant de la peinture de Tatarli qui n'est malheureusement pas reproduite dans ce volume, s'interroge sur l'environnement militaire phrygien durant la période achéménide. Les sources interrogées n'offrent pas de réponses claires mais l'auteur conclut qu'une composante phrygienne dans l'armée perse est fort probable. E. Yildiz met en évidence la situation géographique privilégiée de Kelainai-Apameia Kibotos, située sur un axe important (Strab. XIV, 2, 29), emprunté par les armées de Xerxès, Cyrus, Alexandre le Grand, ou encore Mithridate. La contribution de L. Sementchenko étudiant la tradition associant notre ville au mythe de l'arche de Noé est très stimulante et suggère la présence d'une communauté juive dès la fondation de la cité. La seconde partie du livre s'attache à l'architecture, l'urbanisme et la topographie. K. Müller dresse un inventaire des

connexions entre des sources de natures diverses, de retrouver l'épaisseur de l'écriture des juristes, que la transmission lamentable des textes a souvent dissimulée » (p. 237, et p. 13). Dans un premier chapitre, à la question de l'existence éventuelle d'une littérature juridique romaine, l'auteur entend apporter une réponse à travers sa réception par les lecteurs antiques : les juristes eux-mêmes d'abord, mais aussi les étudiants, et les professions impliquées dans l'administration de la justice, notamment les avocats. Et s'il relève que l'Antiquité ignorait le terme général de « littérature », en revanche Rome participait d'une conception graduée de l'espace littéraire (p. 48), au sein duquel les écrits des juristes, visant à instruire, trouvaient leur place (p. 53), en pleine conscience de leur particularité (p. 238). Les chapitres II, III et IV présentent successivement les trois figures du juriste romain : le philosophe, l'historien, l'enseignant. Les juristes romains n'étaient pas des philosophes, mais, au besoin, ils utilisaient la philosophie pour en désamorcer les doutes et y substituer l'ordre prévisible de la raison juridique (p. 128). Ils n'étaient pas plus historiens, mais savaient faire appel à l'histoire, le cas échéant, pour s'assister dans la régulation du futur (p. 183). Enfin, Gaius, avec ses *Institutes*, incarne le juriste enseignant et fait, pratiquement à lui seul, l'objet du chapitre IV. Suit alors un premier appendice consacré au paratexte dans les œuvres des juristes romains : les *capita*, subdivisions en unités de sens, les *tituli* ou *rubricae*, soit les intertitres. Un deuxième appendice, très bref, traite du mot *species* et de l'artisanat linguistiques des juristes. Bibliographie fouillée, index des auteurs modernes et index des sources achèvent cet ouvrage intéressant, qui redonne la place qu'elle mérite à, et ce sont les termes mêmes de l'auteur, une « littérature invisible » jusque-là. Huguette JONES

Claudia MOATTI & Christel MÜLLER (Ed.), *Statuts personnels et espaces sociaux. Questions grecques et romaines*. Paris, De Boccard, 2018. 1 vol. broché, 304 p. (TRAVAUX DE LA MAISON ARCHÉOLOGIE & ETHNOLOGIE, RENÉ-GINOUVÈS, 25). Prix : 39 €. ISBN 978-2-7018-0541-2.

Depuis les travaux de M. Weber et les célèbres réflexions de M. I. Finley dans les années 1960-1970, la question des statuts dans l'Antiquité a vu l'émergence d'une riche historiographie caractérisée par un désir constant de réétudier cette question sous différentes approches ou de compléter, nuancer les bases établies. Le séminaire dont ce livre est issu ne fait pas exception. Il visait à dépasser les divisions rigides basées sur les seuls critères sociaux et juridiques en s'interrogeant sur le degré de formalisation des sociétés antiques. On appréciera l'originalité de la méthodologie qui aborde la perspective statutaire à l'aide de la dimension spatiale, concrète et abstraite, thématique également prolifique depuis le *spatial turn*, initié par les recherches d'H. Lefebvre. L'ouvrage collectif s'ouvre sur deux contributions ayant pour point commun un intérêt pour la formation de deux grands « statuts » des mondes grec et romain, les élites et les citoyens d'une part, le patriciat et la plèbe de l'autre. Au-delà de la simple « réflexion historiographique », comme les qualifiait l'introduction, elles posent les bases pour la lecture du livre, tout en proposant des théories innovantes et prometteuses, surtout la « citoyenneté comportementale » d'A. Duplouy. Affinant une historiographie foisonnante, cette approche, en droite ligne de la notion d'*habitus* de P. Bourdieu, montre comment, dans la Grèce archaïque, la citoyenneté se définissait par des comportements

collectifs ou individuels. De son côté, M. Humm part d'une analyse exhaustive de termes tels que *patres*, *patricii*, *populus*, *curia* ou encore *plebs*, afin de montrer comment la société romaine est passée d'un « dualisme patricio-plébéien », établi sur des normes juridiques, religieuses ou politiques, à une « mise en ordres » définissant une société plus individuelle et dynamique, structurée par la *fortuna* et la *dignitas*, aux Ve et IVe siècles av. J.-C. Avec un article limpide et, par ailleurs, soutenu par un attachement à nuancer et dépasser la volonté moderne de tout organiser, Claudia Moatti ouvre la partie centrale de l'ouvrage sur les espaces et la différenciation sociale. Elle montre comment la dimension spatiale déterminait le statut, pouvait valider ou invalider tout changement, voire même interdire ou limiter certains statuts et, inversement, comment des espaces pouvaient être qualifiés par le rang social. La contribution de R.-M. Bérard complète cette approche en s'intéressant au contexte funéraire étudié à partir des sources archéologiques. Elle propose une méthodologie intéressante, notamment via l'étude du parcours menant aux tombes. Il est cependant regrettable qu'elle ne soit pas regroupée en un seul article avec la contribution suivante, celle d'A. Pollini. Le contexte est d'ailleurs le même, celui des colonies grecques d'Italie du Sud et de Sicile, qui fait un peu figure d'exception dans le monde grec. Cette contribution se limite à démontrer que l'archéologie seule ne peut être employée pour identifier précisément l'organisation statutaire d'un contexte déterminé. B. Le Guen s'attaque ensuite au public du théâtre de Dionysos Éleuthéreus d'Athènes, le seul à proposer une documentation variée qui couvre une période allant du Ve siècle av. J.-C. aux premiers siècles de l'Empire romain. Tout en revenant sur l'historiographie, l'auteure exploite à merveille cette documentation, allant jusqu'à évoquer la problématique des « jetons d'entrée », pour nous dresser un tableau réaliste du public qui assistait aux représentations théâtrales, de sa disposition et des éventuels moyens de la contrôler. J.-M. Roubineau complète cette approche par un intérêt porté à un autre espace civique, le gymnase. À partir de la célèbre loi de Béroia du IIe siècle av. J.-C., il fait la distinction entre les exclus du gymnase, *i.e.* physiquement interdits d'accès à l'édifice, et les exclus au gymnase, c'est-à-dire aux activités athlétiques. Il propose de nouvelles interprétations plus convaincantes que celles précédemment proposées, notamment sur le cas des *apalaistroi* dont l'identification permet même de supposer l'existence probable d'un registre des habitués au gymnase. C. Bady termine la seconde partie de l'ouvrage en s'intéressant aux statuts et liens interpersonnels dans les espaces de banquet à travers les *Propos de table* de Plutarque. Même si l'analyse de la manière d'affirmer son statut et d'entretenir sa sociabilité est pertinente et bien construite, elle aurait sans doute bénéficié d'une extension à d'autres contextes et sources, bien que l'historiographie soit déjà abondante. À titre d'exemple, malgré un récit fantaisiste, le banquet de Trimalchion n'est que rarement mentionné et seulement en note infrapaginale. La dernière partie complète l'ouvrage en rappelant le dynamisme des sociétés antiques. On appréciera l'accent mis en grande partie sur le déclassement social et juridique, plutôt que sur l'ascension déjà maintes fois étudiée. À partir de la trajectoire d'Andocide, frappé d'atimie dans la période qui suit directement la *stasis* athénienne de 404/403, V. Azoulay et P. Ismard montrent que les honneurs et déshonneurs mettent en avant une dynamique statutaire qui crée une « gamme de situations statutaires ». Par ce biais, ils invitent habilement à réfléchir sur notre conception des divisions statutaires de la société athénienne, qui devaient varier en fonction des lieux, des « sphères d'action »

et du temps. Relatant la vie de la prostituée Néaira et de sa fille Phanô dans une narration agréable à lire, C. Müller montre comment le cheminement spatial agit comme facteur de promotion statutaire. Le parcours de cette affranchie, qui couche avec des domestiques et est toujours considérée comme esclave et, surtout, de cette citoyenne qui se prostitue, permet de relativiser la rigidité des statuts. Elle fait ainsi écho à la « citoyenneté comportementale », étudiée plus tôt dans l'ouvrage. F. Hurlet se penche ensuite sur la cour impériale. Il parvient intelligemment à démontrer l'existence d'une hiérarchie des amis du prince, mais moins rigide et plus complexe que la tripartition proposée par T. Mommsen et A. Winterling. L'empereur pouvait en effet graduer ses punitions en interdisant l'accès à certains lieux qu'il fréquentait et, *de facto*, former différents statuts. Dans le dernier article de cette publication, Y. Rivière nous offre le pendant de la précédente contribution où le point de vue adopté n'est plus celui de la personne qui écarte, mais de l'écarté lui-même, en l'occurrence Cicéron, banni en 58 av. J.-C. La principale innovation de l'auteur est de combiner les discours de l'orateur à sa correspondance et, ce faisant, démontrer que l'*aqua et igni interdictio* était assortie d'une perte de la citoyenneté, contrairement à une idée souvent admise dans l'historiographie. Cet ouvrage collectif sur les statuts personnels et les espaces sociaux constitue en définitive une bonne mise à jour de la question des statuts dans l'antiquité grecque et romaine. Il remet en question la volonté courante dans l'historiographie moderne de tout organiser, structurer, séparer. Les statuts ne se définissent dès lors plus comme des divisions rigides, mais plutôt comme des sortes d'agrégats de droits, privilèges et interdictions aux limites floues, auxquels le comportement des individus montre l'appartenance. Le dynamisme des sociétés antiques s'explique alors facilement par le retrait ou l'ajout de ces droits, privilèges et interdictions. L'espace jouait un rôle primordial dans cette composition, soit en déterminant, affirmant et changeant les statuts, soit, à l'inverse, en étant qualifié par ces derniers. Les historiens de l'économie pourraient cependant regretter que la vie professionnelle n'ait pas été davantage mise en avant, car sa relation avec l'espace était également primordiale. On aurait ainsi pu évoquer l'importance de l'atelier dans la définition des statuts ou le regroupement de métiers par quartier.

Damien DELVIGNE

Catherine WOLFF, *L'éducation dans le monde romain*. Paris, A. et J. Picard, 2015. 1 vol., 271 p. (ANTIQUITÉ/SYNTHÈSES, 16). Prix : 39 €. ISBN 978-2-7084-993-4.

How comes that the Greek σχολή, which initially meant "leisure", eventually denoted a group of students attending lectures, and the activity of learning? And what about the double meaning of the Latin *ludus*? Checking the excellent and thorough *Index Rerum* in the present volume will bring the readers much closer to an answer and the appropriate references than many handbooks on education in the ancient world do. This brings me to the first merit of this book: it is thoroughly source-based and testifies of the author's deep and profound knowledge of both Greek and Latin literature. Other outstanding features immediately strike. The bibliography is multilingual, and aptly reflects awareness of the different traditions that exist in the Anglo-Saxon, French, German, Italian, and Spanish research environments [I missed references to L. Maurice, *The Teacher in Rome. The Magister and His World* (Lexington KY, 2013) or

nouvelles interprétations. Le troisième chapitre comprend quatre articles qui font le lien entre écriture, langue et contrôle politique. A. Franceschetti, dans son article « Le scritture egee come strumento della burocrazia palaziale » (p. 157-167, 6 fig.), s'attarde sur la coexistence des systèmes d'écritures linéaire A et B, le linéaire A étant l'écriture formelle par rapport au linéaire B. Vers la fin du XIII^e^ siècle, ce dernier est choisi par les scribes palatins comme écriture « standard ». L'auteur discute la question de la diffusion du linéaire A et B en dehors de la Crète, d'après les documents trouvés à Milet en Anatolie, à Tel Haror et Tel Lakish dans le désert du Néguev, à Drama en Bulgarie et à Bernstorf en Bavière. M. Salvini étudie les « Avventure cuneiformi » (p. 169-184, 7 fig.) à travers des documents qui relèvent du domaine royal : 1) la lettre de Ḫattusili I^er^ d'une collection privée de Londres, de provenance inconnue, qu'il date de l'époque de ce roi (XVII^e^ siècle), 2) l'épée égéo-anatolienne de Bogazköy, portant une dédicace en akkadien, de Tudḫaliya au dieu de l'orage, à la suite de sa victoire contre le pays d'Aššuwa (fin XV^e^ siècle), 3) le bilinguisme dans les textes du royaume d'Urartu du IX^e^ au VII^e^ siècle. Dans son article « Words of power. Latin inscriptions and the Roman borderland in Mesopotamia (2^nd^-3^rd^ C. CE) » (p. 185-201, 6 fig., *addenda*, p. 202-203, 2 fig.), R. Palermo étudie les inscriptions latines en Mésopotamie du nord, pour déterminer la frontière orientale de l'empire romain dans cette région. L'usage du latin comme langue officielle reflète le pouvoir impérial qui y régnait. Dans les *addenda*, l'auteur présente l'inscription latine de Karsi, supposée perdue, qu'il a vue en 2017 au musée de la Civilisation d'Erbil. Le dernier chapitre rassemble deux articles traitant de l'évergétisme. Celui de E. M. De Martino se concentre sur la relation entre l'écriture et le pouvoir : « Scrittura e classi dirigenti. Alcuni esempi dall'Oriente greco » (p. 207-216, 4 fig.). L'auteur y présente cinq inscriptions grecques appartenant ou adressées à la catégorie des *evergetai*, qui datent des époques hellénistique tardive et impériale et proviennent de l'Hiérapolis phrygienne et du district de Denizli, en Turquie. Ces textes soulignent l'usage à des fins de propagande de l'écriture et montrent combien le prestige des classes dirigeantes se développe et se renforce à l'époque impériale. Enfin, la question de l'écriture sud-arabique est abordée par R. Loreto dans un article intitulé « Cerimonialità e architettura nelle iscrizioni di costruzione nello Yemen pre-islamico. Dati epigrafici ed evidenza archeologica » (p. 217-236, 4 fig.), qui se focalise sur les inscriptions de construction livrant des renseignements sur les pratiques architectoniques en Arabie du Sud. L'auteur fournit une liste de substantifs relatifs aux techniques de construction liées à la maçonnerie, regroupés par types d'édifice. La répartition des articles dans des chapitres thématiques rend le volume original et harmonieux. On comprend qu'il est difficile d'inclure tous les systèmes d'écriture connus de la Méditerranée orientale, mais le volume aurait gagné en embrassant également l'écriture cunéiforme alphabétique d'Ougarit, le phénicien ou encore l'égyptien hiéroglyphique.

Jimmy DACCACHE

Klaas BENTEIN, Mark JANSE & Jorie SOLTIC (Ed.), *Variation and Change in Ancient Greek Tense, Aspect and Modality*. Brill, Leiden, 2017. 1 vol., 303 p. Prix : 115 €. ISBN 9789004311640.

Tense, aspect and modality have been a favorite topic of research in Greek linguistic studies throughout the last two decades. The reason for this interest can be explained by two significant features of the ancient Greek language. First, its extensive written tradition provides a myriad of documents for linguistic investigations. Second, the available source texts comprise a wide range of source types, allowing for linguistic investigation on diverse registers (e.g. literary texts, inscriptions, documentary papyri). Together, these two factors provide a robust basis for both diachronic and socio-linguistic studies. In this volume, diachronic and sociolinguistic analysis converge, giving an overview of the different approaches which can be used to address questions concerning tense, aspect and modality. As stated at the beginning of the first chapter (i.e. *Introduction* p. 1-8), the editors aim at collecting a range of scholarly contributions which will investigate these three grammatical categories with respect to linguistic variation in ancient Greek texts. In other words, the book consists of eleven papers which discuss evidence from various time periods and from different kinds of sources, and in some cases, also address methodological problems. Despite the fact that the papers remarkably differ from each other, the book is divided in chapters and includes thematic subdivisions. The brief explanation on the three dimensions of variation (p. 2-5), followed by an outline of the volume (p. 5-7) with some references on *Variation,* lays out a clear and useful overview of the guiding principles behind the single contributions. Chapter 2 (p. 9-21) deals with the alternation in the use of the subjunctive and the optative in final clauses introduced by ἵνα and ὅπως. The author, Antonio Lillo, provides an overview of the previous studies which assert that the subjunctive is used to mark an immediate consequence of the action expressed in the main clause while the optative marks a remote consequence. Thus, Lillo challenges traditional assertations related to Homer and concludes that the choice of the mood in the final clauses is related to the action of the main clause. He starts with the discussion of some passages from Homer and then focuses on Herodotus' *Histories.* The paper by Gerry C. Wakker in chapter 5 (p. 84-99) is similarly confined to a single author. Wakker focuses on Hesiod´s *Theogony* and *Works and Days*, in order to investigate the "omnitemporality" character of the gnomic aorist. Wakker presents a list of examples from these two works, and includes disputable examples from which the reader can not only better understand the problem but also raise further conclusions. Data from documentary papyri are discussed by Jerneja Kavčič in chapter 3 (p. 22-55) and by Martti Leiwo in chapter 11 (p. 242-260). Kavčič points out the significant changes between classical Greek and the Greek of the documentary papyri from the Roman period (i.e. 1st – 4th cent. CE) in regards to the use of the declarative infinitive, present, aorist and future respectively, to express temporal and aspectual distinctions. In addition to the many tables, which show the tense frequencies, the article includes the list of the analyzed infinitives (p. 26), the list of the investigated papyri (p. 53) and a paragraph on the distinction between the occurrences in private letters and in official documents (p. 47-48): all these elements contribute very well to clarifying the meaning of the results from the papyri, a source type whose analysis implies many methodological difficulties. Leiwo focuses on the confusion in the use of the moods (i.e. infinitive, participle and imperative), a quite widespread phenomenon in texts from the everyday life, taking into consideration the private letters from Mons Claudianus. Some of the remarkable features of this study are the distinction between professional and idiolectic uses and

the considerations about language contacts: these features make the paper an important guideline for leading investigations on documentary papyri. A specific case of grammaticalization (i.e. ὤφελλον from verb into desiderative illocutionary particle) is discussed by Antonio R. Revuelta Puigdollers in chapter 8 (p. 158-188). Revuelta Puigdollers leads a diachronic analysis from Homer up to the 2nd century CE including also the evidence from the documentary papyri. He starts the investigation from the observations by the ancient grammarians in order to explain how this process, which was already noted by them, has taken place. In chapter 9 (p. 189-218), Marina Veksina considers the Coan inscriptions. This epigraphical corpus consists prevalently of legal texts written in a formulaic language in which the future indicative is found in independent clauses to express an obligation or a permission. Veksina explains this usage of the future through current linguistic theories and she provides the reader with parallels from other epigraphic texts. The contribution of Amalia Moser (p. 131-157) in chapter 7 is based on theoretical questions about the distinction between *Aktionsart* and aspect. Moser presents a diachronic analysis over a very broad time period (*i.e.* from the archaic period until modern Greek), starting from the fact that modern Greek has to be considered very close to the prototypical aspect notion. Using a pure cognitive linguistic approach, in chapter 6 (p. 100-130), Rutger J. Allan, who is an authority in the field of cognitive linguistic studies on ancient Greek, describes the semantic of aspect in Greek. Allan concentrates on the relationship between the boundaries of the event and the temporal scope and he especially considers the case of the imperfect unbounded within temporal scope. In chapter 10 (p. 219-241), Geoffrey Horrocks provides a methodological guide for linguistic studies on byzantine texts, proposing various research questions. Horrocks demonstrates that the high-register Byzantine is not an imitation of ancient Greek and that the grammar of these texts is also influenced by the contemporary vernacular. For his analysis on the indicative future, the subjunctive and the optative, he uses various passages from the *Alexiad* of Anna Comnena. A methodological approach is central also in the last chapter (p. 261-286). Andreas Willi addresses the main research questions of the volume about register, tense, aspect and mood, giving an overview of the different approaches which should be taken into consideration for the analysis of these topics. As a sample study, Willy focuses on the resultative perfect in the oratory, adopting both a qualitative and a quantitative approach. As is often the case with publications of papers from different authors and with different approaches, the book presents a wide variety of contributions, which does not make simple the reading of the whole book. The contributions with methodological guidelines should undoubtedly be considered not only by advanced scholars, but also by linguistics students who intend to address these research topics. To those interested in investigating variations and change in ancient Greek, the book indeed provides a useful overview of the newest and current trends in the discussion on these topics.

Giuseppina DI BARTOLO

Eleanor DICKEY, *Learning Latin the Ancient Way. Latin Textbooks from the Ancient World.* Cambridge, Cambridge University Press, 2016. 1 vol. 17,5 x 24,5 cm, XII-187 p. Prix : 17.99 £. ISBN 978-1-107-47457-4.

Samos (FGrH 76) (p. 645-647) la transmission des textes nous empêche d'apprécier la structure de ses *Macédoniques*. Voilà quelques-unes des qualités indéniables de ce livre, qui sera bientôt suivi du troisième et dernier tome de cette nouvelle histoire de la littérature grecque destinée à constituer une référence incontournable.

Koen VANHAEGENDOREN

Timo CHRISTIAN, *Gebildete Steine. Zur Rezeption literarischer Techniken in den Versinschriften seit dem Hellenismus*. Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 2015. 1 vol. broché, 416 p. (HYPOMNEMATA, 197). Prix : 89,99 €. ISBN 978-3-525-25322-9.

Dans cet ouvrage, Timo Christian a entrepris d'examiner l'influence que l'épigramme littéraire a exercée, à partir de l'époque hellénistique, sur l'épigramme des inscriptions grecques (quelques développements annexes portant aussi sur des textes latins). Cependant, comme une imitation, apparente ou réelle, peut dissimuler, ou ne faire qu'amplifier, une tendance déjà présente dans le corpus récepteur, il lui a fallu remonter, pour chaque phénomène pris en considération, au témoignage livré par les inscriptions pré-hellénistiques. Afin de baliser l'immense domaine ainsi étudié, l'auteur a réparti son propos en cinq grands thèmes : le monument qui parle ; l'incarnation de cette parole dans les mythes d'Écho ou de Niobé ; le mort ou la morte qui s'exprime ; la manière dont le discours épigrammatique confère, par l'*ekphrasis*, une « Lebensechtheit » à des représentations iconographiques métonymiquement reliées à l'être qu'elles figurent ; le *locus amoenus* ou *horribilis* et, en particulier, les sources, périlleuses le plus souvent mais aussi dotées, par réflexivité, d'une dimension poétologique. À chaque instant, l'exposé vise à ne laisser échapper aucune dimension des textes envisagés, ce qui entraîne parfois Timo Christian dans de passionnantes digressions – par exemple, aux p. 206-226, l'examen d'une inscription rédigée en sotadéens plus ou moins réguliers le conduit à se pencher longuement sur le statut très marqué que ce vers revêt sur le plan « éthique ». Le lecteur se réjouira, par ailleurs, de ce que les passages discutés fassent systématiquement l'objet d'une traduction qui s'efforce, autant que possible, de coller au grec ou au latin. Ce louable souci me semble parfois excessif, comme dans le cas suivant, où s'entrelacent les références à une statue qui parle, au dieu (Dionysos) qu'elle figure, aux dédicataires (Phœbus et Dionysos-Bacchus) de l'inscription qu'elle porte, et à l'allocutaire du texte, Ariston (p. 266) : Φοίβωι καὶ Βάκχωι μ' ἐπινίκιον ἵλαον αὐλοῖς / οὔνομα καὶ τέχνην πατρὸς ἐνενκαμένου, / δῆμος ἐπέγραψεν Κώιων Διόνυσον, Ἀρίστων, / μάρτυρά σοι στεφάνων Ἑλλάδος εὐρυχόρου. L'auteur traduit : « Mit einer Werkinschrift für Phoibos und Bakchos hat mich als Siegespreis, der ich gnädig war dem Flötenspiel des Mannes, der den Namen und die Kunst des Vaters übernommen hatte, das Volk der Koer ausgestattet, mich, den Dionysos, Ariston, als Zeugen für deine Siegeskränze im Hellas mit den breiten Tanzplätzen » ; dans son souci de respecter l'ordre des mots, il fait dépendre le génitif ἐνενκαμένου de αὐλοῖς et non de ἐπινίκιον, alors que la seconde option s'avère bien plus satisfaisante : « D'une dédicace à Phœbus et à Bacchus le peuple de Cos m'a pourvu(e), moi, Dionysos, patron des flûtistes, prix de la victoire de celui à qui sont échus le nom et l'art de son père, ô Ariston, en témoignage de ton couronnement dans la Grèce aux grands espaces dédiés à la danse ». D'une manière

générale, Timo Christian ne veut pas recourir au mode d'explication, autrefois populaire, qui rattache les prises de parole des objets et des défunts à des croyances « animistes » ou religieuses ; il privilégie, au contraire, une approche « communicative » ou « pragmatique » qui fait appel aux actes de langage et qui se centre non sur la production du texte, mais sur sa réception par le lecteur (p. 40, 167-168). Ce choix me paraît des plus judicieux, dans la mesure où l'écriture a permis à l'être humain de créer des artéfacts qui, tout en ne réalisant aucun acte de langage lors de leur création, suscitent l'occurrence de tels actes à chaque fois qu'il arrive à un sujet de les interpréter. Le propriétaire qui appose une pancarte interdisant de parquer devant sa sortie de garage n'accomplit, *in situ*, aucun acte de langage ou de communication, mais il entend bien que chaque automobiliste tenté de s'arrêter à cet endroit comprenne l'interdiction qui s'exprime au moment où il perçoit la pancarte ; personne ne s'étonne devant la « magie » d'un tel mécanisme et personne ne trouverait étrange que celui-ci continue à opérer après le décès du propriétaire en question. Une fois ce soubassement théorique établi, on peut aborder avec plus d'assurance les situations très complexes auxquelles le corpus épigrammatique nous confronte. Aux p. 141-142, Timo Christian se penche sur deux inscriptions funéraires du VI^e^ siècle : οἴμοι θανόσες εἰμὶ σῆμα Μυρίνες ; Ἀγασία ἐμι τὸ σᾶμα τῦ Καρία οἴμοι. Il mentionne trois approches possibles : celle qui attribue l'interjection à la tombe ; celle qui construit le génitif à la fois avec l'interjection et avec le substantif σῆμα / σᾶμα ; celle, enfin, qui voit dans ces structures la juxtaposition de deux actes de langage, assignables à deux énonciateurs distincts. La théorie polyphonique qui a été développée par Oswald Ducrot peut nous aider à formuler une hypothèse beaucoup plus simple. Il n'est en effet pas rare qu'à l'intérieur d'une phrase à l'apparence inoffensive se nichent des points de vue antagonistes portés par différents énonciateurs. Considérons, à titre d'exemple, la phrase française *Je serais un imbécile d'agir ainsi*. Elle peut signifier, bien sûr, qu'à mon sens, je ferais preuve d'imbécillité à agir de la sorte dans les circonstances en cause. Mais elle peut aussi refléter le point de vue de Paul ; dans ce cas, le conditionnel *serais* indique soit que, selon Paul, je *ferais* preuve d'imbécillité si j'agissais de la sorte dans les circonstances en cause, soit que, d'après ce que je crois comprendre, Paul pense que je *fais* preuve d'imbécillité à agir de la sorte dans ces circonstances. À chaque fois, je suis locuteur (puisque désigné par le pronom *Je*) ; mais, si le point de vue de Paul se trouve reflété, je ne suis pas l'énonciateur de la prédication qui me décrète imbécile, et je puis être, ou non, l'énonciateur de la modalité que véhicule le conditionnel. De même, si un militant écologiste fixe un autocollant *Malheur : Je ne suis pas recyclable* sur une caisse en plastique, on comprendra que l'objet en question n'est pas recyclable, mais celui-ci ne se verra certainement pas attribuer l'émotion qu'exprime l'interjection *Malheur* ; bien que la caisse en plastique soit locuteur (puisque désignée par le pronom *Je*), elle ne saurait endosser le rôle d'un énonciateur, de sorte que la prédication qui la décrète non recyclable, et l'émotion exprimée, seront attribuées à un énonciateur indéterminé chaque fois qu'un lecteur comprendra le texte de l'autocollant. Cette grille interprétative se laisse facilement appliquer aux deux inscriptions : si, pour refléter le point de vue de Paul, je dis *Je suis, pauvre de moi, un imbécile*, rien n'impose que *pauvre de moi* exprime mon humiliation et non la condescendance de Paul ; dans la seconde éventualité, je suis le locuteur de l'interjection (puisque désigné par le pronom *moi*), mais pas son énonciateur. De même, dans les deux inscriptions citées, la tombe est le

locuteur de la prédication (puisque désignée par εἰμί / ἐμι) et de l'interjection (puisque désignée par le pronom -μοι), mais elle n'est l'énonciateur ni de l'une, ni de l'autre ; l'auteur a donc raison de ne pas considérer ces textes comme des précurseurs des « pierres en pleurs » qui s'incarnent dans le mythe de Niobé (p. 130-154). On notera, de même, que l'inscription du VI^e^ siècle discutée à la p. 244 (Χαρῆς εἰμι ὁ Κλέσιος Τειχιόσης ἀρχός· ἄγαλμα τῦ Ἀπόλλωνος) ne nous contraint pas davantage à supposer une juxtaposition de deux actes de langage ; grâce à la théorie des « espaces mentaux » due à Gilles Fauconnier, nous savons que l'on peut passer, sans aucun problème, d'un individu à sa représentation iconographique, et vice versa : *Je ne m'aime pas sur cette photo.* Avec raison, Timo Christian répugne à voir, dans les personnifications homériques des armes (p. 154-161), la manifestation d'une « pathetic fallacy » qui participerait d'une pensée « animiste » ou d'une sorte d'illusion alors comparable, d'après moi, à « l'abus de langage » qui nous fait dire, chaque jour, qu'un traitement de texte *essaie d'*ouvrir un document. En réalité, un processus métonymique projette, sur l'artéfact, l'intentionnalité de son créateur et/ou de son utilisateur : l'être humain qui conçoit un traitement de texte, ou qui lance un javelot lors d'un combat, veut que, moyennant certaines conditions, le traitement de texte ouvre un document ou que le javelot se fiche dans le corps de son ennemi ; lors d'une tentative de parvenir à ses fins, il pourra ressentir de l'impatience ou une joie cruelle que le discours ordinaire va transférer sur l'artéfact. Mais, de manière générale, les personnifications glissent aisément de ce premier niveau, qui ne touche qu'à la représentation que le langage fournit de la réalité, vers un second niveau, où cette réalité elle-même se trouve modifiée. Nous ressentons tous une différence de taille selon que l'on dise, d'un traitement de texte, qu'il *essaie d'*ouvrir un document ou qu'il *s'évertue à* le faire, selon qu'on affirme, de Paul, qu'il a été emporté par la *mort* ou par la *Mort* ; mais les hésitations que les éditeurs de poésie ancienne peuvent éprouver quant au recours à la majuscule montrent que la frontière est souvent difficile à tracer. Sans s'être explicitement appuyé sur les distinctions théoriques que je viens d'évoquer, Timo Christian a le mérite d'avoir perçu, à chaque occasion, les enjeux descriptifs que soulève son matériel. Cela lui a permis d'établir que l'épigramme littéraire s'efforce volontiers de faire pencher la balance vers des personnifications « dures », éventuellement incarnées dans des personnages légendaires ou mythiques, de « dramatiser » (au sens que donnait à ce terme le *New Criticism* anglo-saxon) les paradoxes apparents de l'usage épigraphique antérieur, et enfin d'exploiter les traits réflexifs de celui-ci à l'intérieur d'une entreprise devenue métapoétique. Si l'épigramme des inscriptions a subi l'influence de ces diverses modifications, elle ne s'est pas bornée, pour autant, à les imiter servilement ; elle les a retravaillées afin qu'elles s'adaptent à la fonction qui restait la sienne.

Marc DOMINICY

Lisa Irene HAU, Alexander MEUUS & Brian SHERIDAN (Ed.), *Diodorus of Sicily: Historiographical Theory and Practice in the* Bibliotheke. Louvain – Paris – Bristol (CT), Peeters, 2018. 1 vol. broché, X-612 p. (STUDIA HELLENISTICA, 58). Prix : 115 €. ISBN 978-90-429-3498-6.

tous ceux qui s'intéressent non seulement à l'historien de Gaza mais au sixième siècle dans son ensemble. Une bibliographie générale à la fin de l'ouvrage aurait pu remplacer les bibliographies fournies à la fin de chaque article : cela aurait non seulement donné plus d'unité à l'ouvrage mais cela aurait aussi permis au lecteur d'avoir un accès direct aux travaux modernes les plus récents sur Procope et son temps. Aude BUSINE

Laurel FULKERSON, *A Literary Commentary on the Elegies of the* Appendix Tibulliana. Oxford, Oxford University Press, 2017. 1 vol. relié. X-384 p. (PSEUDEPIGRAPHA LATINA). Prix : 80 £. ISBN 978-0-19-875936-2.

Laurel Fulkerson nous offre, des 19 poèmes en distiques élégiaques repris dans l'*Appendix Tibulliana*, un commentaire qui, loin de se limiter aux aspects strictement « littéraires », aborde toutes les interrogations que peut susciter cet ensemble des plus déroutants. Moins abrupt que le commentaire donné par Tränkle du livre entier (1990), moins touffu que celui de Navarro Antolín (1996) sur le Cycle de Lygdamus, l'ouvrage rendra de nombreux services grâce à l'ampleur des informations fournies, mais en raison, aussi, de la qualité d'une rédaction qui reste toujours très claire malgré les multiples nuances à exprimer. À quelques exceptions près, Fulkerson imprime le texte de Lenz et Galinsky (1971). En l'absence d'un apparat critique, on peut regretter que les problèmes liés à l'établissement du texte ne soient pas systématiquement discutés. Il n'y a pas non plus de traduction, ce qui s'avère peu compatible avec la vocation pédagogique de l'exposé. Enfin, les renvois aux intertextes, et notamment à Properce, sont parfois contestables parce que l'auteure, sans mentionner l'édition qu'elle cite en l'occurrence, reproduit – voire adopte implicitement – des émendations qui ne font pas l'unanimité. Vu les limites du présent compte rendu, je me centrerai sur le Cycle de Sulpicia (poèmes 8-18) ; celui-ci occupe légitimement une grande part de l'ouvrage recensé et Julie Dainville en a mené une étude détaillée dans son Mémoire de Master en Linguistique, élaboré sous ma direction (*Le Cycle de Sulpicia : édition, traduction, commentaire et analyse poétique*, Université libre de Bruxelles, 2013 ; voir aussi son article « Le *genethliakon* dans la poésie de Sulpicia : une transgression érotique », *Rhetor* 6, 2016 [rhetcanada.org/wp-content/uploads/2018/09/Rhetor-6-7-Poésie-Sulpicia-Dainville.pdf]). Fulkerson consacre à l'identité et au sexe/genre de « Sulpicia », ou du (ou des deux) poète(s) qui ont créé ce curieux cycle à deux volets (8-12 puis 13-18) – et dès lors à la présence, dans le second volet surtout, d'une « écriture féminine » qu'on ne saurait contester – des développements qui, dénués de tout dogmatisme, s'inspirent des meilleurs travaux en la matière et livrent ainsi un excellent état de la question. Se fondant sur la dissertation doctorale de R. W. Hooper (1975), l'auteure affirme (p. 56) que les poèmes 13-18 exhibent une diérèse après le deuxième pied dans 20 % des lignes. En fait, sur les 40 vers que compte cette portion du texte, on ne relève que cinq cas (13.6 avec *si quis*, 16.5, 17.4, 18.1, 18.5) avec, pour les hexamètres, une proportion de 15 %, supérieure au pourcentage obtenu pour Tibulle (9 %, selon M. Platnauer) mais inférieure à celui rencontré dans les poèmes 8-12, à savoir 11 cas (8.1, 9.7, 9.17, 9.19, 10.7, 10.13, 10.17, 10.19, 10.23, 11.9, 12.19 avec *grata et/ut*) sur 57, donc 20 %. En tout état de cause, un chiffre élevé de telles diérèses s'observe dans les poèmes 69-116 de Catulle (70 cas sur 187 vers, et 34 cas sur 94

hexamètres, soit 36-37 %). Il faudrait examiner, par conséquent, l'influence que cet intertexte a pu exercer sur certains secteurs du corpus élégiaque, d'autant que la brièveté et l'hypotaxe parfois envahissante des pièces 13-18 (voir la p. 57) rappellent également les épigrammes catulliennes. Dans le poème 8, *aeterno … Olympo* (vers 13) ne fait guère sens ; l'excellente émendation *aetherio* (Statius) doit au moins être signalée. Aux vers 23-24 (*hoc sollemne sacrum multos consummet in annos : / dignior est uestro nulla puella choro*), *consummet* est une correction de Scaliger pour le *haec/hoc sumet* des principaux manuscrits (voir Sen. *Herc. f.* 1039 : *nondum litasti, nate: consumma sacrum*). L'auteure se contente de renvoyer à Tränkle pour plus de détails, alors que les différentes interventions qui ont été tentées à cet endroit dotent le distique de sens radicalement opposés. Pour Tränkle, qui préfère *celebrate per annos* (Heyne), il revient aux Muses et à Apollon d'accomplir le rite en cause. Selon Julie Dainville, *consummet* voudrait dire « porter à sa perfection », de sorte que Sulpicia se verrait attribuer un talent poétique qui la rangerait aux côtés des Muses et d'Apollon ; mais l'exemple de Sénèque permet de douter que cette interprétation ait été accessible. Je proposerais, quant à moi, *exsoluet*, paléographiquement vraisemblable (*ex* > *haec* ; *soluet* > *sumet*) ; pour cet usage de *(-)soluo*, voir Varr. *Men.* 100, Prop. 3.10.31 (*annua soluamus thalamo solemnia nostro*), Man. 1.420-421 (*uictrixque solutis / ara nitet sacris*), Col. *Rust.* 10.419 (*Tardipedi sacris iam rite solutis*), *CLE* 592.1=593.1 (*Manibus hoc sacrum certa pietate resoluo*). Dans la mesure où *exsoluo* implique une forme de réciprocité (comme celle inhérente au remboursement d'une dette), le distique signifie, ainsi édité, que Sulpicia, répondant avec gratitude aux Muses et à Apollon qui la célèbrent, accomplira un rite similaire, et se muera dès lors en une poétesse digne, à la fois, de recevoir leur louange et de prendre place parmi le chœur qu'ils forment. Un rapport comparable s'instaure entre Apollon et les deux amants aux vers 10.23-24 : *iam celeber, iam laetus eris, cum debita reddet / certatim sanctis laetus uterque focis* ; il n'y a donc aucune raison de suspecter la répétition de l'adjectif *laetus*, lequel peut revêtir une valeur active (« favorable ») quand il s'applique à un dieu (voir P. Pinotti, Primus ingredior. *Studi su Properzio*, Bologne, 2004, p. 55). Par ailleurs, on lit *exsoluit promissa Venus* en 13.5, rapprochement qui favorise l'hypothèse d'un(e) auteur(e) unique pour tout le Cycle. À propos du vers 8.18 (*cultor odoratae diues Arabs segetis*), Fulkerson cite Prop. 3.13.8 (*cinnamon et multi pistor odoris Arabs*), où *pistor* est une correction de Bury pour le *pastor* des manuscrits ; mais il faut privilégier là *cultŏr* (Fontein) corrompu en *custōs* (voir l'alternance entre *cultus* et *custos* en Mart. 1.66.11), l'amétricité ayant ensuite été éliminée par la correction *pastŏr*. De même, au sujet du vers 10.8 (*in pelagus rapidis euehat amnis aquis*), l'auteure soutient que l'usage élégiaque de *pelagus* ne se rencontre que chez Ovide. Cela suppose – correctement, à mon avis (*Latomus* 74 [2015], p. 643-651) – que le mot est le produit d'une corruption en Prop. 4.6.17, où la vulgate porte *Actia Iuleae pelagus monumenta carinae* ; mais il convenait d'autant plus de le préciser que l'unique occurrence de *eueho* dans l'élégie est justement due à Properce (3.7.63)… Les vers 12.9-10 (*sic bene compones: ullae non ille puellae / seruire aut cuiquam dignior illa uiro*) nous confrontent à trois difficultés. La première (et la seule que relève Fulkerson) réside dans la forme exceptionnelle du datif, également transmise en Prop. 1.20.35 et qui pourrait céder la place à *ulli*. Mais l'ordre des mots, avec *ullae/-i* devant la négation, est inacceptable ; … *non ullae/-i est ille* … (Huschke) se conforme à la grammaire et l'on peut penser que, *ullae* (plutôt que *ulli*) ayant absorbé *est*, un scribe a

contourné l'hiatus en postposant *non*. Enfin, *dignus* s'emploie, dans ce distique, pour affirmer non pas que personne n'est plus digne de servir que l'homme ou la femme en question, mais bien que personne n'est plus digne que cette femme ou que cet homme d'être respectivement servi(e) par lui ou par elle ; à comparer avec 13.10 : *cum digno digna fuisse ferar*. Je ne connais, comme autre exemple de ce curieux usage, que Ov. *Tr.* 2.161-164 (*Liuia sic tecum sociales compleat annos, / quae, nisi te, nullo coniuge digna fuit, / quae si non esset, caelebs te uita deceret, / nullaque, cui posses esse maritus, erat*), où l'on doit évidemment comprendre que nul autre époux n'eût été digne de Livie. Au vers 12.19 (*sis iuueni grata, ueniet cum proximus annus*), Fulkerson écarte *sis, Iuno, grata* (Gruppe) au motif que cette excellente émendation ferait violence au mètre ; mais, comme l'illustre le vers 12.1 (*Natalis Iuno, sanctos cape turis aceruos*), la scansion trochaïque de *Iuno* nominatif ou vocatif n'apparaît pas, dans la poésie dactylique, avant l'époque flavienne, de sorte que l'amétricité ne peut tenir ici qu'à l'allongement *gratā*, que Gruppe évitait en imprimant *grata ac* (ς), auquel on préférera *grata ut* (Eberz, Baehrens) avec Tränkle, ou encore *grata et* (Heyne) avec Julie Dainville. En 13.7-8 (*non ego signatis quicquam mandare tabellis / ne legat id nemo quam meus ante, uelim*) font difficulté la double négation, qu'un parallèle avec deux passages eux-mêmes obscurs de Properce (2.19.32, 2.29.42) ne suffit pas à justifier, et le placement de *ante* après *quam meus*, d'autant que les manuscrits oscillent là entre *quam* et *quoniam*. La double négation disparaît si l'on opte pour *me legat ut* … ; *me* figure dans les principaux manuscrits, tandis que *ut* est une correction humaniste des plus vraisemblables ; l'attaque *me legat* … renvoie à Prop. 1.7.13 (*me legat assidue post haec neglectus amator*) et à Ov. *Am.* 2.1.5 (*me legat in sponsi facie non frigida uirgo*) ; pour le *ut* troisième, voir par exemple Catul. 78.4, Prop. 3.13.57, Ov. *Ars* 1.435. En ce qui concerne la postposition de *ante*, les exemples assurés d'un tel ordre des mots sont moins nombreux qu'on l'a parfois affirmé. Il faut en effet éliminer Prop. 2.18.7-70 (*illum saepe suis decedens fouit in undis / quam prius adiunctos sedula lauit equos*), où *quam prius* recouvre vraisemblablement *cum primum*, et 2.25.25-26 (*aut prius infecto deposcit praemia cursu / septima quam metam triuerit ante rota*), où je corrigerais *ante* en *acta*. Restent, en poésie, Lucr. 3.972-973 (*respice item quam nil ad nos ante acta uetustas / temporis aeterni fuerit, quam nascimur ante*), 4.883-884 (*inde uoluntas fit ; neque enim facere incipit ullam / rem quisquam quam mens prouidit quid uelit ante*), 6.979-980 (*hoc etiam superest, ipsa quam dicere de re / adgredior, quod dicendum prius esse uidetur*) et Mart. 9.35.6 (*uictricem laurum quam uenit ante uides*) ; *quam* y introduit chaque fois une proposition pleine à verbe personnel, contrairement à ce qui s'observerait ici. Le problème se résout si l'on imprime *non meus* (« qui n'est pas mon amant ») ; voir Verg. *G.* (*inualidasque tibi tendens, heu non tua, palmas*), Ov. *H.* 6.111 (*uir meus hinc ieras, uir non meus inde redisti*), 21.187-188 (*cur, quae succenset quod adhuc tibi pacta puella / non tua sit, fieri ne tua possit agit?*). La densité en consonnes nasales compense plus que largement la perte de l'allitération *ne-nemo* ; *non* a été confondu avec *nam*, ensuite remplacé par *quoniam* > *quam*. L'auteure renonce à interpréter les vers 14.5-6 (*iam, nimium Messala mei studiose, quiescas, / heu tempestiuae saeue, propinque, uiae*), où les manuscrits portent majoritairement *neu* et toujours *saepe*. Il aurait été opportun de réfuter, à cette occasion, l'hypothèse, envisagée par L. Alfonsi (*Latomus* 12 [1953], p. 22-24), que *tempestiuae* … *uiae* soit un génitif exclamatif construit avec *heu*. En réalité, il semble plus que douteux que le latin ait connu

évidence des « noms d'assonance » même si la dénomination du phénomène n'est pas ainsi qualifiée. Plusieurs noms grecs ou latins peuvent en effet être considérés comme des transcriptions ou des adaptations de noms sémitiques (p. 157-160). Même si la problématique du processus onomastique n'est pas développée et ne s'appuie sur aucun exemple hors zone, les exemples cités viendront enrichir un débat, parfois houleux en Occident, sur les anthroponymes à double entrée. Dans ce chapitre également on retiendra, utile et pertinent pour les questions de méthode, un développement sur « les noms comme manifestation de culture » à propos notamment des noms grecs macédoniens adoptés non comme indice ethnique mais comme choix culturel. Le choix peut être aussi religieux et plusieurs noms indiquent la fréquence de certains cultes. Le regard se porte ensuite sur l'onomastique « externe » et rurale de la région, avec une fréquence des noms latins chez les soldats repérables dans l'Empire, et une grande variété linguistique et ethnique dans les campagnes où la documentation révèle surtout des vétérans et des soldats. Vient ensuite l'étude d'Édesse et de l'Osrhoène parthe et romaine, que l'on mettra en parallèle avec celle de Doura : famille royale, hauts personnages, population urbaine, situation dans les villes de la région. Les invasions perses du milieu du III^e^ siècle constituent ensuite une césure profonde qui justifie la limite de l'ouvrage. En courte conclusion qui ne rend pas justice à la richesse des apports ponctuels de son étude, J.-B. Yon rappelle qu'il a mis en évidence non une région indifférenciée mais des ensembles locaux spécifiques avec leurs usages et traditions propres qui donnent accès à une histoire structurée en trois types : - des villes plus anciennement hellénisées où le haut du pavé est tenu par des gens qui affichent une onomastique hellénique (Zeugma, Doura Europos, Carrhes) qui n'est pas nécessairement ethnique mais qui a plutôt des résonances sociales et culturelles, avec une population à l'onomastique très variée ; – des villes autrefois hellénisées mais où toute onomastique grecque a disparu (Édesse) avant de revenir avec la christianisation, avec des influences iraniennes bien présentes ; – des zones rurales apparemment profondément sémitiques, en dehors des vétérans. La conclusion finale s'impose : une étude comparable serait utile, consacrée aux grandes villes comme Cyrrhus, Alep, Apamée, Antioche, voire même à l'ensemble du Proche-Orient, pour déboucher sur une compréhension nuancée des populations et des sociétés. L'histoire par les noms demande encore des approfondissements et des élargissements.

Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

José L. MELENA en collaboration avec Richard J. FIRTH, *The Knossos Tablets. Sixth Edition. A Transliteration*, Philadelphie (Pennsylvanie), INSTAP (Institute for Aegean Prehistory) Academic Press, 2019. 1 vol., XXIX-695 p., 3 tables, 9 figures N/B. Prix : 80,00 $ (relié). ISBN 978-1931534963.

Contrairement à une opinion trop répandue, ce n'est pas Arthur Evans qui découvrit la première tablette en écriture syllabique linéaire B. C'est un pharmacien crétois, Antonios Zachyrakis (ou, mieux, Tsakirakis), qui la montra au Français Charles Clermont-Ganneau ainsi qu'à Evans en 1895. Ce n'est que cinq ans plus tard, en 1900, qu'Evans entama ses fouilles à Cnossos et découvrit rapidement d'autres exemplaires de ces documents. Il y a donc, en 2020, 125 ans que les tablettes cnossiennes en

linéaire B sont connues. Comme on le sait, l'écriture fut brillamment déchiffrée en 1952 par Michael Ventris, assisté de John Chadwick. Depuis, un intense travail international a permis d'éditer ce corpus, de le réviser, d'y effectuer un nombre considérable de raccords ou quasi-raccords, regroupant des fragments d'une même tablette, d'individualiser les mains de scribes, etc. – à quoi on doit ajouter l'immense travail d'interprétation des textes. Ce travail de fourmi s'est traduit par une masse d'articles, un impressionnant corpus en quatre volumes grand format donnant les fac-similés et les photos, ainsi que plusieurs éditions « translittérées », qui livrent la transcription syllabique des tablettes, mais sans fac-similés ni photos. Le volume que voici, *KT*^{6}, constitue la sixième de ces translittérations. Elle est due à l'un des maîtres incontestés de l'épigraphie mycénienne, José Luis Melena (actuellement professeur émérite à l'Université de Vitoria-Gasteiz, au Pays basque espagnol), auquel s'est associé Richard J. Firth, fin connaisseur des tablettes cnossiennes. La qualité de leur travail est exceptionnelle : les quelque 700 pages de *KT*^{6} apportent un progrès considérable aux précédentes. Les nouvelles lectures apportent régulièrement des informations importantes. Ainsi, en F(1)51.2, *KT*^{6} lit *ma-qẹ* et l'apparat critique note « *ma-ḳạ* unlikely ». Si limitée qu'elle semble, cette leçon a une portée capitale : en effet, c'est sur une lecture ***ma-ka* (*sic*) en F(1) 51 que reposait entièrement toute l'interprétation du mot thébain *ma-ka* comme théonyme (***Mā Gā*, « Terre Mère »). Elle est maintenant complètement dépourvue de fondement (voir déjà Y. Duhoux, *Kadmos* 45 [2006], p. 1-19). Le texte de chaque tablette est associé à son lieu de trouvaille et à l'identification de son scribe, lorsqu'ils sont connus – ces caractéristiques sont importantes pour l'interprétation du document. L'édition est suivie par une série de sections qui livrent : les identifications des mains de scribes (avec indication des lieux de trouvaille) ; la liste des tablettes ordonnées d'après leur préfixe ; une importante liste synoptique de toutes les tablettes, avec scribe, lieu de trouvaille, numérotation originale (si elle a été modifiée), numéro d'inventaire du musée de conservation et liste de tous les raccords avec leurs auteurs ; les plans du palais de Cnossos avec les lieux de trouvaille des tablettes ; enfin, les tableaux des syllabogrammes et idéogrammes linéaire B. Cet ouvrage constitue désormais, et pour longtemps, la référence incontestable de l'édition des tablettes cnossiennes.

Yves DUHOUX

Raffaella PIEROBON-BENOIT (Ed.), *Avventure della scrittura : documenti dal Mediterraneo orientale antico*. Naples, Centre Jean Bérard, 2018. 1 vol. broché, 22 x 22 cm, 242 p., ill. n/b & coul. (CAHIERS DU CENTRE JEAN BÉRARD, 24). Prix : 31 €. ISBN 978-2-918887-73-7.

Le volume rassemble onze communications de spécialistes de domaines différents présentées lors du colloque interdisciplinaire *Avventure della Scrittura: Documenti dal Mediterraneo Orientale Antico* organisé par l'Università Federico II et le Centre Jean Bérard à Naples, le 29 novembre 2012. Les contributions sont réparties en quatre chapitres thématiques, liés aux questions de l'invention de l'écriture et de son lien avec le pouvoir : « signes entre langue et image », « écriture, langue et identité », « écriture, langue et contrôle politique » et « écriture, langue et évergétisme ». Le premier chapitre s'ouvre par l'article de L. Bachelot, « Aventure et mésaventure de l'écriture »

presents a meticulous analysis based on archaeological methodology. The mobile stone vessels disappear faster than the architectural and rock hewn pools but the tendency of decline is obvious. R. Bonnie shows that although a lot of debate has evolved around the theory to link vessels and pools to the temple cult, it is basically correct, although R. Bonnie argues, because of the gradual disappearance, for a multi-causal model. In the last chapter, the author summarizes his results (p. 319-323) and then he presents three appendices listing post-70 synagogues, stepped pools and stone vessels. A bibliography follows with only few entries later than 2014 and a heavy bias on anglophone titles. In general, the picture that R. Bonnie draws of 2nd century CE Galilee is convincing and it is a welcome discussion of a Mediterranean micro-region that is well embedded in a regional and global world. The cultural profile sketched by the author is that of a regional society that is taken seriously in its *Eigenlogik* and not labeled as Roman in opposition to Jewish. Having said this, the book unfortunately is fatiguing to read, since it is full of lengthy discussions that deviate from the line of reasoning. Long discussions of Italic *atrium* houses although not a single Italic *atrium* has been found in the region do not contribute to the argument, no more than a lengthy but superficial and not up to date overview of temples and cults in the Decapolis. Sometimes one gets the impression that the author wants the reader to follow him step by step in his own learning about the broader context of the region. Sometimes comparisons are drawn from very distant places as in the case of the peristyle houses of Cyrrhus in Northern Syria (p. 252) and a much closer comparison, namely the peristyle house in Apollonia, is not mentioned. Not convincing is the identification of the public building at the intersection of two major streets in Sepphoris as a *macellum* (p. 58-60) and I would be much more comfortable with naming it an *agora* as suggested by an inscription relating to the « *macellum* » of Gerasa (cf. V. Evangelidis, « *Macella* and *Makelloi* in Roman Greece: The Archaeological and Textual Evidence », *Hesperia* 88 [2019], p. 304 with n. 141). This structure is well-comparable to the one in Sepphoris (as R. Bonnie himself shows). This criticism however should not diminish the value of the comprehensive study of R. Bonnie that draws a nuanced local picture of 2nd century CE Galilee and the variety of Judaism in antiquity. It is a useful contribution to the cultural history of Galilee and Judaism in the Roman period.

Achim LICHTENBERGER

Mariana CASTRO, *The Function of the Roman Army in Southern Arabia Petraea*. Oxford, Archaeopress Publishing Press, 2018. 1 vol. broché, IV-216 p., 34 fig., 38 pl. coul. (ARCHAEOPRESS ROMAN ARCHAEOLOGY, 48) Prix : 40 £ (+ taxes). ISBN 978-1-78491-952-8.

This valuable M.A. thesis aims at proposing a better understanding of the role of the Roman army in southern Transjordan, through the utilization of advanced recording and interpretative landscape archaeology techniques. The study area extends from Petra down to Aila/Aqaba, basically including sites on both sides of *Via Nova Traiana*. The selection of the term "Arabia Petraea" is unusual; the term is ambiguous (see G. Bowersock, "The Three Arabias in Ptolemy's Geography", in P.-L. Gatier, B. Helly, & J.-P. Rey-Coquais [eds.], *Géographie historique au Proche-Orient,* Paris, 1988,

p. 47-53), spatially poorly defined and rarely used in antiquity. Throughout the work, Castro treats the study area as a frontier zone since east of *Via Nova* were just "Arabian deserts and nomadic groups threading the landscape" (p. 15). It is not the case. It has been for long convincingly argued that the Province of Arabia was coterminous with the Nabataean Kingdom (*e.g.*, P.-L. Gatier & J.-F. Salles, "Aux frontières méridionales du domaine nabatéen", in J.-F. Salles [ed.], *L'Arabie et ses mers bordières. 1. Itinéraires et voisinages*, Lyon, 1988, p. 173-187). Thus the direct Roman administration would have extended all the way south to at least Hegra (Madain Salih), although the means of maintaining the military control and securing peaceful conditions there would have been different than in "Arabia Petraea." Flourishing major Hijazi oases within Roman Arabia, such as al-Bad', Dumat al-Jandal and especially Hegra, would have been the nodal points of control and surveillance, an assumption reinforced by the presence of military inscriptions. At any rate, such understanding of the *entire* Roman Arabia makes the dispute on the internal *vs.* external threat in the study area, which Castro has admirably and critically assessed (p. 22-33), largely redundant, at least for the 2nd-3rd century period. It is only with the so-called "Diocletianic buildup," associated with the construction of new forts and the reoccupation of the old ones, that southern Transjordan becomes a true "frontier zone." The Romans must have withdrawn from the northern Hijaz some time towards the end of the 3rd century (e.g., the abandonment of the fort in Hegra; see Z.T. Fiema & F. Villeneuve, "The Roman Military Camp in Ancient Hegra", in C. S. Sommer & S. Matesic [eds.], *Limes XXIII*. Proceedings of the 23rd International Congress of Roman Frontier Studies, Ingolstadt 2015. Mainz, 2018, p. 702-711), as no garrisons in that region seem to be attested in *Notitia Dignitatum*. Castro perceives the phenomenon of increased militarization in southern Transjordan by the turn of the 3rd century as means to repel potential Persian threat and "a way of responding to the feeling of internal mistrust initiated by Zenobia's ambitions" (p. 75-76). It may be so, but Persian invasions did not materialize in that part of the Roman East until the early 7th century and the impact of the Zenobia's episode on populations of southern Transjordan, if any at all, cannot be realistically measured. The main part of the work is the spatial analysis of military and military-related sites in the study area through the application of visibility and distance analyses. By these means, Castro intends to "illuminate the function of the *military system* along the *Arabian frontier*" (p. 40, emphasis by me) and to explore spatial relationships between military sites, testing their integration into a larger system which would then determine their function. The analyses, conducted with considerable expertise, are, undoubtedly, the strongest element in Castro's thesis. However, while it is perfectly legitimate to isolate a well-defined zone and to submit its sites to landscape analysis, the conclusions may be affected by the initial premise. Whether or not the fortifications there can be interpreted as a "military system," the southern Transjordan was hardly a frontier zone in the 2nd-3rd centuries (*supra*) and the political, military and economic affairs in the study area cannot be effectively treated and understood separately from the arrangements in the entire southern part of the province. Given the increased expectations prompted by the title and the introduction, the conclusions are somewhat disappointing. Not surprisingly, the role of the army in "Arabia Petraea" is confirmed as being multifunctional. The author admits that "the results presented here approximate those of Parker in 1986, but a more thorough consideration of the army's function

is offered" (p. 77). This statement is rather ambiguous and it seems to point in the direction of confirming the validity of the "external threat," the "defence in-depth" and other concepts criticized on previous pages. At any rate, Castro convincingly maintains that the paramount function of the Roman army in southern "Arabia Petraea," which underlies all others, was to protect and maintain the caravan routes, the major source of wealth in the East (p. 73). However, this emphasis lacks further amplification; a somewhat simplistic view of the Eastern trade overlooks the evidence of combined sea and land routes and the issue of control over the Red Sea shipping lanes. The Descriptive Catalog I is a very practical compilation of relevant ancient sources. Castro correctly observes that the 4th-6th century sources indicate a notable external/internal threat, which would have coincided with the "Diocletianic buildup" and other defensive measures taken during the Byzantine period. It remains to be seen whether this seeming abundance of sources mainly reflects the appearance of a great variety of chronicles and of hagiographic and ecclesiastical literature, often of an anecdotic and hearsay nature, or if the threat noticeably increased only during that period. Perhaps such incidents existed also earlier but are primarily known from ambiguous and notoriously difficult to interpret Safaitic inscriptions. The largest part of the volume is occupied by the descriptive catalog of military and military-related sites (forts, fortlets, road stations, roads, milestones, "granaries", water sources etc.). Castro is fully aware of the major pitfalls associated with the creation of a catalog of military structures, and their assessment. These include: ambiguous terminology concerning "military" structures, inadequate descriptions, variations in systems of dating surface ceramics, etc. (p. 40-41). Yet, at least in some cases, the author appears to have accepted the definitions and assignments made by earlier explorers, without necessary verification. The sites of el-Mutrab el-Hammam are good examples of such procedure. The author firmly considers these as "forts" (p. 120-122), despite the criticism, seemingly known to Castro, raised by a recent explorer (G. Findlater, *Imperial control in Roman and Byzantine Arabia. A landscape interpretation of archaeological evidence in southern Jordan*, Ph.D. Dissertation, University of Edinburgh, 2003, p. 243-248) who convincingly rejects any military function of these structures. The "system" of fortifications along the southern part of *Via Nova Traiana* is but a part of military infrastructure in the Roman East and its full understanding depends on the overall examination of the Roman policy and military measures attested in Palestine, Arabia and the Red Sea region. Castro's thesis is an useful micro-level modern study, which produced insightful observations. It is hoped that the author continues the investigations of the area in order to produce a vastly expanded and updated image also reflecting a wider perspective on the Roman presence in the East.

Zbigniew T. FIEMA

John LUND, Rita LARJE & Harald NILSSON, *Carthage II: The Swedish Mission to Carthage. Part of the UNESCO Project "Pour Sauver Carthage". Results of the Swedish Excavations 1979-1983 directed by Birgitta Sander and Carl-Gustaf Styrenius for the Museum of Mediterranean and Near Eastern Antiquities (Medelhavsmuseet) in Stockholm*. Stockholm, Editorial Committee of the Swedish Institutes at Athens and Rome, 2017. 1 vol. relié, 239 p., ill. n/b et coul. (ACTA INSTITUTI ROMANI REGNI SUECIAE 4°, 54.2). Prix : 636 SEK. ISBN 978-91-7042-185-3.

Lysandre de créer un monnayage lacédémonien (voir mon « Iron Money in Sparta: Myth and History », dans A. Powell & St. Hodkinson (Ed.), *Sparta beyond the mirage*, Swansea, 2002, p. 171-190). Le chapitre 8 sur les pratiques éducatives appelle de ma part le commentaire suivant : les Kryptes n'existent pas pour Xénophon qui ne connaît que les Hippeis, et les Hippeis n'existent pas pour Plutarque qui ne connaît que les Kryptes. Là encore, je renvoie soit à mon article «The Lacedemonian State in the fourth Century : Fortifications, frontiers, and historical problems », dans A. Powell & St. Hodkinson (Ed.), *Sparta and War*, Swansea 2006, p. 163-185 ou à l'ouvrage *Sparte, Histoire, mythes et géographie,* signalé plus haut et qui ne semble pratiquement pas avoir été utilisé. Le chapitre 9 (p. 297-318) décrit les rouages politiques, du moins ceux que nous connaissons, car nous ignorons tout de l'administration interne du pays, de la part politique des périèques, de leur formation militaire, des magistratures de second rang. Nous n'avons en effet qu'une vision très partielle (et souvent partiale) de la réalité. Le chapitre 10 (p. 221-245) concernant les lieux et cultes est intéressant et bienvenu (même si l'archéologie est trop absente) car l'auteur connaît bien son sujet. Les chapitres 11, 12 et 13 sur la pratique militaire pour les Spartiates (p. 247-304) sont également intéressants et bienvenus. On y trouve d'ailleurs des compléments d'information aux chapitres précédents qui redonnent de la chair historique à des éléments sinon trop généraux. Les deux derniers chapitres traitent de manière malheureusement superficielle les événements intervenus entre 480 et 330. L'auteur y omet de nombreux questionnements et problématiques. Par exemple, les attaques contre les basileis (qui disparaissent à Argos en 460 av J.-C., car la victoire sur les Perses est apparue comme celle du citoyen sur le sujet), la troisième guerre de Messénie (dont à mon avis les attendus expliquent l'oliganthropie), le retour de Sparte sur les mers, les transformations qui ont suivi Leuctres…, tout cela est éludé. – Au total, cet ouvrage de lecture facile ne tient pas vraiment compte de ce qu'ont pourtant largement démontré et F. Ollier dans son *Mirage spartiate* et E.N. Tigerstedt dans son gros livre sur *The Legend of Sparta*, à savoir le fait que nous avons souvent bien du mal à savoir si nos textes nous informent ou nous désinforment. En lisant ce texte agréable, on a l'impression qu'il n'y a pas de problème, que tout est connu et assuré, alors que, au contraire, l'histoire de Sparte reste pleine d'obscurités, de doutes, d'ignorances. Par ailleurs, les seules recherches dont il est tenu compte sont celles des Anglo-saxons. Ce qui m'a bien entendu posé un problème. Indices. Jacqueline CHRISTIEN

Mirko CANEVARO & Benjamin GRAY (Ed.), *The Hellenistic Reception of Classical Athenian Democracy and Political Thought*. Oxford, Oxford University Press, 2018. 1 vol. XIII-359 p. Prix : 75 £. ISBN 978-0-19-874847-2.

Le présent volume rassemble principalement des communications présentées lors d'un colloque tenu à l'Université d'Édimbourg en 2013, et a pour objet les différents aspects de la réception de l'héritage athénien de l'époque classique en Grèce durant la période hellénistique et au début de la domination romaine. Après l'introduction des deux éditeurs présentant les principaux enjeux de ce volume, les différents chapitres sont regroupés en deux parties. La première rassemble ceux consacrés au début de l'époque hellénistique et s'ouvre par la contribution de N. Luraghi, selon qui ce serait

à Athènes même, entre la guerre lamiaque et celle de Chrémonidès, que naîtrait l'idéalisation de l'Athènes classique, qui conditionna fondamentalement l'image que l'on s'en fera durant toute la période hellénistique et bien au-delà. L'auteur s'intéresse notamment au souvenir des guerres médiques, soulignant qu'il n'était plus alors utilisé pour asseoir les prétentions hégémoniques d'Athènes, mais pour justifier le combat de cette cité pour la liberté et l'autonomie. S. Wallace étudie les relations entre le régime démocratique et Alexandre le Grand, partant du constat que si les Athéniens considéraient le souverain comme une menace pour leur régime politique, les cités d'Asie mineure, elles, tenaient leur démocratie pour un don de la royauté. L'auteur estime que les Athéniens ne furent toutefois pas toujours hostiles à Alexandre ; ce serait principalement à partir de la restauration de Démétrios en 309 – plus précisément parce que ce dernier ne cherchait pas à se revendiquer du grand conquérant pour légitimer son pouvoir – que l'opinion athénienne se modifia radicalement. Les trois chapitres suivants ont pour objet de montrer comment l'héritage littéraire athénien a familiarisé le monde hellénistique avec la situation politique et sociale de l'Athènes classique. M. Canevaro estime en effet que si, au II^e^ s. encore, Polybe devait laver les dirigeants péloponnésiens de l'époque de Philippe II de l'accusation d'être des traîtres, c'est en raison de la place centrale qu'occupe la rhétorique athénienne du IV^e^ s. – plus précisément Démosthène – dans l'éducation de tout le monde grec. Ces textes ne faisaient donc pas simplement office de modèles stylistiques, mais étaient également étudiés pour leur contenu idéologique et institutionnel. A.G. Long montre, pour sa part, que les débats philosophiques de l'époque hellénistique prennent comme point de référence, pour les développer ou les déconstruire, les débats philosophiques de l'Athènes classique, notamment ceux initiés par les sophistes. D. Konstan insiste, lui, sur le fait que la diffusion de la comédie nouvelle a contribué à familiariser les Grecs avec la situation politique, sociale et idéologique d'Athènes, voire à présenter comme modèle un certain style de vie athénien très idéalisé, établissant ici un parallèle avec la culture américaine après la Deuxième Guerre mondiale. La seconde partie se penche sur la période où les Romains imposèrent leur autorité au monde grec. C.B. Champion y met en évidence un apparent paradoxe chez Polybe : si ce dernier condamne le régime athénien dans son livre VI, il n'en admet pas moins, en dehors de ce livre, qu'Athènes avait obtenu de grands succès sur les plans diplomatique et militaire. Selon l'auteur, cela ne reflèterait, ni plus, ni moins, que l'attitude ambivalente des Romains vis-à-vis d'Athènes et de son héritage. B. Gray aborde la place d'Athènes dans la culture civique et le débat politique à partir du récit que le stoïcien Posidonios fait des troubles survenus à Athènes en 88, en le mettant en dialogue avec un grand nombre de textes contemporains. Il parvient ainsi à mettre au jour des débats très vivants, avec comme principal enjeu de déterminer si les droits de propriété, les contrats financiers et les autres formes de conventions pouvaient être abolis au profit d'autres valeurs qui font fortement penser à celles de l'Athènes classique, comme l'égalité, la liberté, la solidarité. Si Posidonios ainsi que Polybe répondent par la négative, il n'en est pas moins possible de trouver des échos de l'autre point vue en marge des textes littéraires, ou dans l'épigraphie. J. Holton s'intéresse, quant à lui, au récit que fait Diodore de Sicile des débats qui suivirent, à Syracuse, la défaite athénienne, et qui portaient plus particulièrement sur le sort à réserver aux prisonniers athéniens. Il y décèle une opposition entre deux conceptions de l'Athènes classique, où dominent les thèmes de la *philanthropia* et de la *paideia* :

pour les uns, la cité serait un foyer de culture ; pour les autres, une cité arrogante et oppressante. L'auteur tente de déterminer sur quels modèles ces visions sont construites et quelle place occupent ces débats dans le projet d'histoire universelle de Diodore. N. Wiater explore les relations ambigües que Denys d'Halicarnasse établit entre Rome et Athènes. Rome apparaissant manifestement dans son œuvre comme une « nouvelle Athènes », le prestige des deux cités se renforce ainsi mutuellement même si, à terme, Rome éclipsera inévitablement Athènes en tant que modèle culturel. Enfin, les deux derniers chapitres proposent d'étudier la réception de l'héritage athénien à travers la *Vie de Phocion* de Plutarque. A. Erskine inscrit les remarques relatives à la démocratie que Plutarque y formule dans le contexte plus large des critiques adressées par le Chéronéen à ce régime politique, et qui portent principalement sur le caractère imprévisible du *dèmos*. Il n'est donc pas étonnant de voir Plutarque louer l'intégrité de plusieurs de ses modèles athéniens, dont Phocion. R. Dubreuil se focalise, pour sa part, sur l'usage que fait Plutarque de la métaphore théâtrale pour y décrire le déclin de l'Athènes classique. Les conclusions reviennent à J. Ma qui met principalement en évidence ce qu'il appelle une « grande convergence » : la plupart des cités grecques adoptent en effet au début du III^e^ s. un modèle politique de type démocratique qui s'apparente grandement à celui que connut Athènes au IV^e^ s. alors que, paradoxalement, cette dernière cité mettra du temps à rejoindre le mouvement. Quoi qu'il en soit, ce phénomène a incontestablement contribué à l'entretien et à la diffusion du souvenir de l'Athènes classique. Les différentes contributions rassemblées dans cet ouvrage offrent ainsi une approche très détaillée de la réception de l'héritage athénien, non seulement en tirant parti de sources de natures très diverses (rhétorique, comédie, historiographie, traités de philosophie, épigraphie), mais également en mettant en dialogue différents aspects de la vie politique hellénistique qui sont souvent étudiés séparément : vie quotidienne des cités, pensée politique des intellectuels, des philosophes et des historiens. Qui plus est, ce volume envisage la question sur la longue durée, comblant ainsi le vide entre l'époque impériale et les premiers jalons du processus d'idéalisation de l'Athènes classique, qui prendrait place, si l'on en croit N. Luraghi, dans la seconde moitié du IV^e^ s., notamment sous l'impulsion de Lycurgue. Christophe FLAMENT

Véronique CHANKOWSKI, Xavier LAFON & Catherine VIRLOUVET (Ed.), *Entrepôts et circuits de distribution en Méditerranée antique.* Athènes, École Française, 2018. 1 vol. 18,5 x 24 cm, 312 p., nombr. ill. (BULLETIN DE CORRESPONDANCE HELLÉNIQUE, SUPPLÉMENT 58). Prix : 30 €. ISBN 978-2-86958-295-8.

Un important programme de recherches qui s'est développé de 2009 à 2012 avec pour thème les entrepôts et lieux de stockage du monde gréco-romain antique a donné lieu à plusieurs rencontres, articles et publications. Un ouvrage collectif édité par B. Marin et C. Virlouvet sous le titre « *Entrepôts et trafics annonaires en Méditerranée : Antiquité-Temps modernes* » en 2016 a fait ici même l'objet d'un compte rendu (*AC* 87 [2018], p. 569-570). L'intérêt pour les structures d'entreposage est relativement récent, lié à la fois à un renouveau de l'histoire économique et à une attention plus grande des archéologues aux bâtiments utilitaires. Dans une économie antique que l'on découvre depuis quelques années plus commerciale et connectée, où les échanges

mériteraient d'être rapidement republiés dans la Collection des Belles Lettres aux côtés des volumes consacrés aux autres livres du *Banquet des savants*. Aude BUSINE

Noël AUJOULAT & Adrien LECERF (Ed.), *Hiéroclès d'Alexandrie. Commentaire sur les Vers d'or des Pythagoriciens ; Traité sur la Providence*. Traduit et introduit par N.A. et A.L. Paris, Les Belles Lettres, 2018. 1 vol. broché, 13,5 x 21 cm, XVI-320 p. (LA ROUE À LIVRES). Prix : 35 €. ISBN 9782251447988.

Hiéroclès d'Alexandrie compte parmi les premiers des derniers néoplatoniciens. Il a étudié auprès de Plutarque d'Athènes, fondateur d'une école néoplatonicienne dans sa ville natale, au tout début du V^e^ siècle, sans doute avant l'arrivée de Proclus vers 430. De sa plume, il ne nous reste qu'un *Commentaire sur les Vers d'or* pythagoriciens ainsi qu'un compte rendu et quelques courts extraits d'un traité *Sur la Providence*. C'est donc une œuvre restreinte mais précieuse. D'un côté, elle offre l'un des rares témoignages du néoplatonisme enseigné à Athènes avant l'émergence de celui forgé par Syrianus et son élève Proclus ; de surcroît, le commentaire d'Hiéroclès sur les *Vers d'or* nous offre la seule exégèse de cet ouvrage, qui jouait un rôle de premier ordre au sein de l'éducation néoplatonicienne. L'origine de ce que Hiéroclès et autres appellent les *Vers d'or* est incertaine, mais pour le commentateur et ses confrères, cet ensemble de maximes pythagoriciennes (ou d'inspiration pythagoricienne) en vers remontait sans doute aux commencements du pythagorisme. Selon Hiéroclès, ces vers « embrassent les doctrines universelles de toute la philosophie, tant pratique que contemplative » (Prologue, 2). Étant donc considéré comme une sorte de bréviaire pour la vie philosophique, ce poème était particulièrement approprié pour ceux qui débutaient sur le long chemin vers les dieux qu'enseignaient les maîtres néoplatoniciens. Nous avons donc affaire ici à un texte d'initiation à la philosophie, mais aussi à un texte qui, comme beaucoup de collections de maximes philosophiques dans l'Antiquité, pouvait et même devait accompagner le philosophe tout au long de sa vie. La dernière traduction des écrits d'Hiéroclès d'Alexandrie remonte à 1931. Depuis lors, ont vu le jour non seulement une nouvelle édition du *Commentaire* (Koehler 1974), mais aussi trois études importantes sur Hiéroclès (Hadot 1978 ; Aujoulat 1986 ; Schibli 2002). C'est à N. Aujoulat, l'auteur de l'une de ces études, que nous devons l'initiative de cette nouvelle traduction. Malheureusement, sa disparition soudaine en 2017 ne lui a pas permis de réviser son manuscrit initial. Cette tâche fut donc confiée à A. Lecerf qui a à la fois enrichi l'introduction, revu entièrement la traduction et annoté copieusement le texte. Le fruit de ce travail à deux mains est un petit livre d'une grande qualité. L'introduction est riche et équilibrée, surtout la présentation des *Vers d'or* et de la doctrine philosophique d'Hiéroclès lui-même. Elle montre bien, par exemple, la finesse de l'exégèse d'Hiéroclès, qui réussit à trouver dans ces vers une esquisse de tout le chemin philosophique et spirituel proposé par le dernier néoplatonisme. Les grandes lignes de la pensée d'Hiéroclès sont également bien abordées à travers une analyse de quelques concepts clefs de son commentaire. La section sur la supposée influence du christianisme sur la pensée d'Hiéroclès est aussi à signaler pour sa lucidité. Comme le soutient l'auteur, bien que Hiéroclès défende parfois des positions légèrement différentes de celles de ses successeurs, aucun de ses enseignements ne sort catégoriquement du cadre

du néoplatonisme tardif. De plus, l'hypothèse d'un Hiéroclès chrétien ou même influencé par le christianisme se heurte à de nombreuses difficultés, notamment le fait que « ses écrits contiennent de nombreux dogmes farouchement païens : la réincarnation, le polythéisme et la démonologie, le culte » (p. 57). En somme, cette introduction réussit à situer la pensée d'Hiéroclès dans un mouvement philosophique plus large tout en soulignant l'individualité de sa contribution. Quant à la traduction, sa précision dépasse souvent même celle de la très bonne traduction anglaise de H. Schibli et les « gaucheries » et « raideurs dans l'expression » dont les traducteurs s'excusent dans l'avant-propos (prix, selon eux, d'une grande fidélité au texte grec) ne gênent point la lecture. Les notes sont utiles, surtout pour le lecteur peu familier avec le néoplatonisme. Le spécialiste aurait peut-être souhaité plus de discussion par rapport aux choix de traduction, mais cette absence s'explique sans doute par la nature de la collection dans laquelle le volume est paru. Enfin, notre seul regret peut-être par rapport à cette belle traduction est qu'elle ne soit pas parue reliée en jaune au bras d'une nouvelle édition du *Commentaire sur les Vers d'or*. Comme le soulignent les auteurs à l'instar de H.-R. Schwyzer, l'édition du *Commentaire* de Koehler qui fait maintenant autorité souffre de nombreuses imperfections, auxquelles on peut maintenant ajouter son épuisement. On ne peut donc qu'espérer que la parution de cette nouvelle traduction serve à inspirer à la fois philosophes et philologues à prêter un peu plus d'attention à Hiéroclès. Simon FORTIER

Geoffrey GREATREX, Sylvain JANNIARD (Dir.), avec la collaboration de JaShong KING, *Le monde de Procope. The World of Procopius*. Paris, De Boccard, 2018. 1 vol., 426 p., 5 ill. (ORIENT & MÉDITERRANÉE, 28). Prix : 59 €. ISBN 978-2-7018-0549-8.

Ce volume collectif a pour origine un colloque organisé à Mayence en 2014, dont il publie six contributions, auxquelles se sont ajoutés une quinzaine de textes, soit présentés lors d'autres réunions scientifiques, soit répondant plus précisément à des sollicitations des éditeurs. Le volume a pour fil conducteur l'historien du VI^e^ siècle Procope et son milieu, et donne la parole (en français, en anglais et en allemand) tant à d'éminents qu'à de plus jeunes chercheurs, démontrant ainsi la vitalité des études procopiennes. La bigarrure des sujets est atténuée dans la mesure où le volume est divisé en quatre parties cohérentes. Après une brève introduction des éditeurs synthétisant le contenu du livre (p. 7-12), la première partie (p. 15-111) réunit des études relatives au contexte historique dans lequel ont vu le jour l'auteur et son œuvre, en se penchant sur la cité de Gaza (avec une mise au point des découvertes archéologiques), la société de l'époque, l'histoire ecclésiastique et l'administration sous Justinien. La deuxième partie intitulée « Le présent et le passé dans l'œuvre de Procope » (p. 115-182) s'interroge sur le rôle du passé dans l'œuvre et sur son instrumentalisation dans la fabrique d'une identité romaine. La troisième section (p. 185-282) est consacrée à l'histoire militaire, abordant la composition des armées, la stratégie, le rôle de Justinien et la description par l'historien de la souffrance des femmes. La quatrième partie (p. 285-398) a trait aux relations de Procope avec les peuples étrangers, qu'il faille ou non les qualifier de barbares. L'ouvrage est clos par trois précieux index (*locorum*, inscriptions et noms, peuples et lieux). Le volume est de grande qualité et s'adresse à

d'Oxford se montre ainsi particulièrement attentif à la dimension sociale du phénomène, interrogeant l'accessibilité du latin en fonction du genre (*Gender* ; voir aussi la section « Women's Education » dans la première partie de la *Macropaedia* chez Brill) et du statut social. Le rapport du néo-latin avec les langues et littératures vernaculaires qui lui sont contemporaines fait quant à lui l'objet de chapitres conséquents dans la *Brill's Encyclopaedia* (partie III) et dans les manuels d'Oxford (« Neo-Latin Interplay with Other Languages ») et de Cambridge (« Neo-Latin Literature and the Vernacular »). Je termine enfin sur les problèmes plus concrets que posent les études néo-latines en termes d'exploitation des sources (manuscrits, éditions anciennes) et de principes d'édition textuelle. Ces questions sont utilement traitées dans le *Companion* (volume II, partie V), dans la *Brill's Encyclopaedia* (*Micropaedia, sub* « Editing Neo-Latin Texts ») et tout particulièrement dans le manuel de Cambridge (part IV : « Using Manuscripts and Early Printed Books » ; « Editing No-Latin Literature »). Au final, on ne peut que se réjouir de ces trois parutions qui, sans rendre le *Companion* obsolète, le mettent à jour, en rafraîchissent la bibliographie et replacent les études néo-latines dans la perspective des études les plus récentes en histoire culturelle, intellectuelle et littéraire de la première modernité. Espérons que ces ouvrages encourageront de nombreux jeunes chercheurs à se lancer dans ce domaine passionnant qui offre encore tant de champs à déchiffrer, et qui ne cesse de prouver que la maîtrise de la langue latine est décidément une ressource précieuse, non seulement pour l'étude de l'Antiquité classique, mais aussi pour celle des quinzième, seizième et dix-septième siècles européens, voire au-delà.

Aline SMEESTERS

Michel FEDERSPIEL, *Aristote. Du Ciel*. Texte introduit, traduit et commenté par M. F., mis à jour par Victor GYSEMBERGH, Préface d'Aude COHEN-SKALLI. Paris, Les Belles Lettres, 2017. 1 vol., 13,5 x 20,8 cm, XV-434 p. (LA ROUE À LIVRES). Prix : 23 €. ISBN 978-2-251-4463652-3.

Ce livre ouvre une série de traductions de onze traités aristotéliciens due à Michel Federspiel († 2013) et publiée à titre posthume. Il se démarque toutefois en ce qu'il est le seul à proposer un texte authentique d'Aristote, les dix opuscules suivants étant jugés apocryphes : *Problèmes mécaniques, Des lignes insécables* (paru en 2017) ; *Des couleurs*, *Des sons*, *Du souffle* (paru en 2017) ; *Du monde*, *Du vent*, *Des plantes* (paru en 2018) ; *Physiognomoniques*, *Histoires merveilleuses* (à paraître). C'est aussi le seul à déjà disposer de deux précédents : la traduction de P. Moraux (Les Belles Lettres 1965), puis celle de C. Dalimier et P. Pellegrin (Flammarion 2004). La version présentée ici constitue en quelque sorte une mise à jour de la première, mais destinée à un public plus érudit que la seconde. Dans l'introduction, après un résumé du traité, M. Federspiel le situe dans le champ scientifique, en examine la méthode, puis en évoque les principales lectures antiques (Théophraste et Straton, Xénarque, Philopon). Par rapport à ses deux prédécesseurs, ses apports consistent à rappeler que, dans sa tentative pour quantifier le mouvement, Aristote ne raisonne pas en termes de cinématique, même s'il décrit une relation entre la vitesse et le poids (*Du ciel*, II, 9, 290b21 ; III, 2, 301b4 ; *Phys.*, IV, 8, 215a31 et VI, 2, 233b19). Dans ces passages, écrit M. Federspiel (34), quand Aristote parle de vitesse, il traite en réalité « métaphoriquement » de distances.

Notre auteur se penche ensuite sur la méthode du *De Caelo*. L'originalité de sa démarche à l'égard de ses prédécesseurs tient à son ancrage dans les indications qu'Aristote donne sur sa pratique – notamment à propos du raisonnement *katholou*, duquel M. Federspiel conclut au caractère philosophique de la recherche, mais dont il montre aussi que la présence est limitée aux livres I-II, sans pour autant en tirer argument en faveur de la thèse de Moraux sur l'ancienneté de ces deux livres par rapport aux suivants –, ce qui traduit à ses yeux la conscience de ne pas suivre le cadre fixé dans les *Analytiques*. Il en ressort qu'Aristote se montre attentif à définir sa démarche comme une recherche des espèces au sein d'un genre (II, 13 ; cf. *Partie des animaux*, I, 4-5), même s'il ne s'y conforme jamais réellement (52). Quant à la traduction, elle se fonde sur le texte de Moraux, avec de légères variantes. Elle adopte un découpage en paragraphes – avec intertitres – qui diffèrent peu de ce dernier, mais qui facilitent grandement la lecture. À côté d'un style en général très relevé, on notera le parti-pris d'une plus grande littéralité dans la traduction de certains passages. Ainsi, τὰ πάντα καὶ τὸ πᾶν καὶ τὸ τέλειον (I, 1, 268a20-21) est rendu par « les mots *tous*, *tout* et *parfait* », ce qui évite les substantifs ou la majuscule pour « le Tout » (cf. Moraux : « *totalité*, *tout* et *perfection* » et Dalimier-Pellegrin : « "toutes choses", "le Tout" et "le parfait" »). Or celle-ci apparaît dans d'autres passages (I, 2, 268b11) ou dans des titres (sur la même page). L'usage manque ainsi un peu de cohérence : en 287a12, on lit « l'univers », puis « l'Univers » dans le titre suivant (158), puis « le Tout » un peu plus loin (287a22) pour désigner τὸ ὅλον. Sans se faire l'apôtre de l'uniformité absolue des traductions, on aimerait connaître la raison des variations, surtout quand elles ne suivent pas celles d'Aristote. Toutefois l'apport essentiel de ce livre tient à sa dernière partie, qui consiste en une annotation *ad lineam* sans équivalent jusqu'ici. Nombre de remarques prennent un tour philologique, touchant soit à l'établissement du texte soit à sa traduction. On y trouve aussi l'explication de passages délicats (par exemple, *ad* 297a6 dresse une synthèse sur l'expression σῴζειν τὰ φαινόμενα) ou des résumés quand l'argumentation d'Aristote devient sinueuse. Ces éléments en font un outil précieux pour qui s'intéresse à la cosmologie aristotélicienne. Pour terminer, il faut saluer le travail de réviseur mené par Victor Gysembergh, surtout perceptible dans la mise à jour de la bibliographie et le renvoi à des éditions plus récentes. Marc-Antoine GAVRAY

Maria Elena DE LUNA, Cesare ZIZZA & Michele CURNIS (Ed.), *Aristotele. La politica. Libri V-VI*. Roma, L'Erma di Bretschneider, 2016. 1 vol., 688 p. Prix : 240 €. ISBN 9788891308573.

Il volume offre una nuova traduzione e un commento puntuale e aggiornato dei libri V e VI della *Politica* di Aristotele, inserendoli opportunamente nei lavori di scuola dello Stagirita. Le note testuali sono di M. Curnis, che riprende ed esamina con acribia i punti controversi della tradizione manoscritta, nell'ottica di una migliore comprensione del testo e, soprattutto, della restituzione della sua coerenza interna. A Maria Elena de Luna e Cesare Zizza si devono l'introduzione, la traduzione e il commento. – L'edizione è ben curata, anche se il greco appare traslitterato spesso secondo un criterio non del tutto perspicuo o univoco, soprattutto nella sezione introduttiva (a titolo di esempio, a p. 11, si fa riferimento al περὶ τῆς πολιτείας e alla transizione περὶ

Ivo VAN DER GRAAFF, *The Fortifications of Pompeii and ancient Italy*. Londres – New-York, Routledge, 2018. 1 vol. relié, 298 p., 70 fig. n/b, 16 fig. coul. Prix : 120 £. ISBN 978-1-472-4771-63.

L'ouvrage d'Ivo van der Graaff comble une lacune dans l'historiographie de la cité vésuvienne, dont les fortifications – qui avec pas moins de six phases de construction sont d'une grande complexité – n'avaient fait l'objet d'aucune synthèse jusqu'à ce jour. Seules existaient des publications isolées. Cet ouvrage se profile donc désormais comme une référence pour l'étude des défenses de Pompéi. En prenant comme point de départ les considérations d'Aristote et de Vitruve, pour qui les enceintes jouent un rôle civique tout autant que militaire, l'auteur pose de nouvelles questions sur le rôle social et architectural des enceintes au sein de l'espace urbain. Les murs sont envisagés comme porteurs d'une pluralité de significations et comme acteurs dans la définition de la communauté. Après une introduction consacrée aux enceintes comme monuments à la fois civiques et militaires, ainsi que des prolégomènes présentant le cas de Pompéi, le sujet se décline en plusieurs chapitres chronologiques : le premier est consacré aux plus anciennes enceintes connues de Pompéi, le mur en tuf *papamonte* et le mur en orthostates, tandis que les deux suivants s'intéressent à la nouvelle enceinte de la cité samnite et à ses différentes phases de construction. Viennent ensuite deux chapitres dédiés à la Pompéi romaine et à la reconstruction des murs suite à leur destruction partielle lors du siège de Sylla. Les deux derniers chapitres sortent du cadre de la ville pompéienne pour s'intéresser de plus près à d'autres fortifications de la péninsule italienne. Le premier chapitre s'attache à réaliser des comparaisons d'ordre architectural et militaire, mais s'intéresse aussi à l'évergétisme et au rôle des enceintes dans la définition de la ville, tandis que le suivant est dédié à l'étude du lien entre espace sacré et fortification, tout en attribuant une place privilégiée à Minerve en tant que divinité protectrice de la cité. Enfin, l'ouvrage se termine par un glossaire et un index général. Ce dernier reprend, outre les principaux anthroponymes, toponymes et termes architecturaux cités dans l'ouvrage, des notions génériques et des concepts tels que « social control », « siege tactics », « social war », ou encore des matériaux tels que « wood » dont l'utilité est parfois discutable. On regrettera par contre l'absence de Vitruve dans l'index, pourtant cité à plusieurs reprises tout au long du discours et mentionné comme point de départ de la réflexion dans l'introduction. On peut d'ailleurs s'étonner des nombreux renvois à son traité *De Architectura*. En effet, bien qu'il reprenne des préceptes déjà émis par Philon de Byzance, ce traité ne peut avoir influencé la construction de l'enceinte d'époque romaine, survenue dans les années qui suivent la déduction de la colonie, puisqu'il lui est postérieur. Le glossaire, quant à lui, reprend également des termes variés, qu'il s'agisse de mots latins ou de termes spécifiques appartenant à l'univers de la construction ou de la poliorcétique. La simplicité de certains mots peut laisser perplexe (*Atrium*, *Decumanus Gens*, *Imperium*, pour n'en citer que quelques-uns) et manifeste un certain décalage avec le public visé. En effet, si la matière de l'ouvrage, de prime abord complexe, est certes expliquée de façon claire, le texte ne nous semble pas à la portée de néophytes. À l'inverse, certaines définitions étonnent par leur simplicité alors qu'elles abordent des thématiques complexes qui auraient mérité plus d'attention. Ainsi, la définition du terme « Colonie », « Outpost of Roman Citizens », ne rend pas compte de la diversité des colonies durant l'Antiquité

et de leur statut juridique. L'ouvrage s'enrichit en outre d'une documentation graphique importante : des cartes, plans, dessins, reconstitutions et de nombreuses photographies illustrent le discours, facilitant de la sorte sa compréhension. On notera en particulier les nombreuses photographies sur lesquelles différents éléments structurels sont mis en évidence par l'auteur (exemple : planche 14 montrant les réparations de l'enceinte à l'ouest de la Porta Nola). Une place importante est également accordée aux sources anciennes, principalement littéraires mais également épigraphiques. Les citations *in extenso* sont toutefois rares et, lorsqu'elles apparaissent, sont limitées à une traduction anglaise ; seules les inscriptions sont retranscrites dans leur langue originale. En dehors de ces quelques remarques, le discours est clair et bien mené, malgré quelques répétitions. Les prolégomènes introduisent le lecteur au cas de Pompéi, en présentant l'histoire des fouilles depuis le XVIII^e^ siècle et les différentes théories concernant le développement urbain, prérequis nécessaires pour comprendre la matière et les difficultés auxquelles sont confrontées les recherches sur Pompéi. En effet, comme le souligne très bien Ivo van der Graaff, l'étude des premières phases d'occupation de la ville est particulièrement difficile puisque seuls 2 % de la surface de la cité antérieure à 79 ap. J.-C. ont été fouillés. À la fin de ce chapitre, le lecteur a donc une idée claire de la situation des fouilles de l'enceinte et des problèmes que peut rencontrer l'étude de la ville et de ses murailles en particulier. À travers les chapitres suivants, l'auteur fournit une vue d'ensemble très détaillée de chacune des enceintes de Pompéi depuis la fondation de la ville jusqu'à sa disparition en 79 ap. J.-C., en s'intéressant aussi bien aux aspects militaires, architecturaux et représentatifs qu'à l'intégration de l'enceinte dans le paysage urbain, social, politique et économique de l'époque concernée. On notera en particulier le soin et le détail apportés aux descriptions des techniques de construction et de l'évolution du plan des différents éléments de la fortification : tours, portes, poternes, etc. Chaque phase de construction des fortifications est en outre replacée dans son contexte politique et historique. Enfin, l'ouvrage se démarque également par une étude poussée de la symbolique des différentes enceintes. En effet, chaque phase d'occupation de Pompéi a vu des autorités, une politique et des influences culturelles différentes qui, de ce fait, ont modifié l'image de la ville. À travers ces différentes périodes, les murs ont toujours agi comme un monument fédérateur et représentatif de la communauté et devaient donc répondre aux exigences de cette dernière. Si pour l'époque romaine cette étude est facilitée par l'état de conservation des vestiges, elle est par contre plus difficile pour les périodes antérieures. Nonobstant cette difficulté, l'auteur apporte quelques indices concernant le rôle joué par l'enceinte dans la définition de la ville durant ces périodes antérieures, notamment à travers le choix des matériaux utilisés pour sa construction. Pour le lecteur intéressé par cette thématique, nous ajouterions désormais à l'importante bibliographie fournie par l'auteur, l'ouvrage de S. Stevens, *City Boundaries and Urban Development in Roman Italy* (voir la recension de W. Van Andringa, *AC* 87 [2018], p. 637-638), sorti quelques mois à peine avant celui-ci et qui se concentre davantage sur les interactions entre le développement urbain et les fortifications, en consacrant, de plus, quelques exemples au cas de Pompéi. Enfin, on regrettera l'absence d'une conclusion générale à la publication d'Ivo van der Graaff, qui aurait permis de revenir sur les éléments importants et de souligner d'éventuelles pistes exploratoires. Hélène GLOGOWSKI

à travers un nombre impressionnant d'études de grande qualité et qui rendra les plus grands services aux étudiants comme aux archéologues les plus aguerris. On en regrettera d'autant plus l'absence d'index. Laurent THOLBECQ

Laurent CHRZANOVSKI (Ed.), *Greek, Roman and Byzantine Lamps from the Mediterranean to the Black Sea. Acts of the 5th International Lychnological Congress («LVMEN», Sibiu, 15th–19th of September 2015).* Drémil Lafage, Éditions Mergoil, 2019. 1 vol. broché, 21 x 29,7 cm, 308 p., nombr. ill. n./b. et coul. (MONOGRAPHIES INSTRUMENTUM, 63). Prix : 60 €. ISBN 978-2-35518-095-8.

In the last two decades, the International Lychnological Association (ILA) has offered researchers a welcome platform for exchange and publication. In this tradition, the proceedings of its 5th congress, held in Sibiu (Romania) in 2015 and dedicated to the memory of Dorin Alicu, contains 22 papers on lighting devices from a wide geographical and chronological spread. Even more diverse than the title suggests, it unites contributions on lamp finds from the northernmost tip of France in the West to Israel in the East (with a slight emphasis on Romania), and from the Bronze Age down to the 18th century AD. A word of caution beforehand: the book suffers from poor editorial work. Stray dots and commas on the content page, spelling errors in titles and on back cover, no language editing! While the papers in the volume are arranged alphabetically, I will discuss them here in a rough chronological and thematical order. B. Rueff presents the first results of his innovative and ongoing PhD project on lamps, lighting and architecture in Bronze Age Crete. Here, the whole arsenal of up-to-date methodology and a wide array of sources (literary sources, experimental archaeology, archaeometry, GIS etc.) is employed to provide insights into the spatial organization of movable and stationary lighting in the Bronze Age settlement of Kommos and hence the use of space. Next in time are two contributions concerned with Hellenistic lamps: I. Sheiko presents some of the Hellenistic lamps from Olbia on the Black Sea, demonstrating the difficulties to divide local production from imports by typological means alone and to date them. M. Kajzer instead concentrates on the filling of a 7-metre deep well in the area of Roman agora of Nea Paphos on Cyprus. This closed deposit of lamps, dating between the late 2nd and the mid-1st century BC, is a welcome and valuable source for the typo-chronology of Paphian lamps, but also for trade relations, especially if the well-informed macroscopic evaluation of the fabrics will be complemented by archaeometrical analysis in the future, as envisaged. Late Republican lamps from Italian soil are discussed in three contributions. Most interesting is the material presented by D. Cottica and E. Tomasella from the excavations conducted during the installation of new electrical wiring across the site of Pompei in 1980/81. The contribution focuses on the local production of two widespread Italian types ("biconico" and "Ricci C") and, as a certain part of the finds comes from votive deposits in the area of the Apollo sanctuary, raises the question if they were not produced specifically for the needs of worshippers. More concerned with interregional dynamics is L. Motta with a comparative analysis of lamp finds from Ostia and Musarna, in southern Etruria. Although hampered by little chronological overlapping of the two excavations and other factors, the analysis seems to underline the more

cosmopolitan character of Ostia in the Late Republican period. Finally the spread of the same central Italian types to a more southern site like Cuma is considered as a sign of increasing Roman influence by E. Verze, who presents a typological panopticum of the lamps from the Cuma Forum excavations from ca. 600 BC – AD 600. Mainly Roman lamps of the 1st and 2nd century AD are discussed by five contributions. In two separate papers C. S. Fioriello and J.-L. Podvin present the collections of the Museo di Archeologia Urbana 'Fiorelli' at Lucera and the Musée de Saint-Omer in *Gallia Belgica*. Both are exemplary in their careful consideration of the available archival sources. A preview on a meanwhile (in 2017) finished PhD project is the contribution of A. Galliègue on the corpus of 7373 lamps from *Lugdunum*, here primarily concerned with typology, chronology, and an assessment of the cultural development of the site, phase by phase, as mirrored by the lamps. In her second paper in the book, L. Motta newly defines a rare type of 'uterus-shaped' lamps, produced in Rome and its vicinity in the 2nd century AD. *Firmalampen* from the baths at Micia in Romania are (re-)published by C. Neagu and I. Bocan. In general, the use of lamps in thermal buildings is an interesting case, but unfortunately not enough contextual information is provided or available at Micia to pursue the topic further. Moving on into Late Antiquity, St. V. Georgescu discusses the intriguing case of six lamps from Tomis on the Romanian Black Sea Coast with the signature ΠΡΕΙΜΟΥ. This 3rd century AD workshop is well-known from Patras, Corinth, and Athens. At Tomis its products were not only imported (nos. 1–3, 6) but also copied (nos. 4, 5). In the same period the production of lamps in Palestine is especially diverse in types and colorful. Delving deep into the production processes of one such types, B. Storchan discusses a new workshop of the so-called Beit Nattif lamps of the 3rd century AD. On this occasion, the author reiterates the admonishing words of William Harris, that researchers should try harder to fit terracotta lamps into the known framework of Roman life, and touches on important questions of the nitty-gritty details of a lamp industry's mechanisms (the citation for Harris' quote went missing, it is of course: W. V. Harris, « Roman Terra-cotta Lamps. The Organization of an Industry », *Journal of Roman Studies* 70 [1980], p. 126). Unfortunately, Storchan did not include the many Transjordanian finds of Beit Nattif lamps. An interesting case of infra-site variation in lamp types is the contribution of E. Grassi on 4th and 5th-century Milan. She discusses the finds, cosmopolitan in character, from the Imperial palaces and new church complexes, and compares the situation to other areas of the town. She is also able to illustrate changes in burial practice from pagan to christian. A similar approach is chosen by V. Cammineci, who presents some lamp finds of the 5th to 8th century AD from Agrigento and discusses the question of the relation between the dwindling town and its prospering harbor, and of the distribution mechanisms of African products (from different regions) in western Sicily. Although no answers can be given at the moment, the collected evidence adds another bit of information for once arriving at the big picture. In her contribution, A. Katsioti takes a closer look at the so-called Samian lamps from Asia Minor, Ephesus and its vicinity, and slightly revises earlier datings of the class to ca. 590–650 AD. I. Motsianos gives an overview on the lighting of Early and Middle Byzantine churches, and, as chronologically the last contribution, A. C. Hamat presents metal and ceramic candlesticks of the 16th to 18th century from recent excavations in the historical

centre of Timisoara in Romania, including a remarkable Ottoman copper stand terminating in a tulip bud. Four contributions, finally, cover more unusual topics. N. Kazakidi publishes a marble stele, triangular in section and ending in a comic mask. The stele marked a 2nd century AD tomb in Thessaloniki. Behind the comic mask, a lamp niche was cut into the back of the stele and light emitted through the perforated eyes and mouth of the mask. A. Ebligathian re-publishes four Roman discus lamps from Antioch in Princeton and provides parallels for their iconography. D. Moullou and K. Garnett launch an initiative to routinely measure the capacity of ancient oil lamps and run a series of tests to determine their consumption and luminance. Data of a representative selection of lamps from the Corinth excavations accompany the discussion. Depictions of lamps, instead, are the subject of A. Santucci's paper, and in addition, she discusses the perception of painting and statuary in artificial light for antiquity and the modern era. Ending her article, she encourages ILA to move forward into the digital age, keeping up the efforts to act as a platform for the provision of data and exchange – probably a sincere wish of many. Matthias GRAWEHR

Anne-Zahra CHEMSSEDDOHA, *Les pratiques funéraires de l'âge du Fer en Grèce du Nord : étude d'histoires régionales*. Bordeaux, Ausonius Éditions, 2019. 1 vol. broché, 17 x 24 cm, 533 p., 209 figs. (SCRIPTA ANTIQUA, 121). Prix : 30 €. ISBN 978-2-35613-249-9.

The history of the societies that were developed in the northern Aegean prior to the establishment of the Macedonian hegemony under Philip II remains very little known. Although these societies have left behind an extremely rich archaeological record, the analysis of their material remains from a comparative and historical perspective is significantly hampered, on the one hand, by the relative scarcity of comprehensive site publications, and on the other, by the absence of extensive ancient written sources. In this respect, the synthesis produced by Chemsseddoha on the funerary evidence from the Early Iron Age is praiseworthy and a highly welcome contribution to the study of this multicultural region, which has long been relegated to the status of the northern periphery of the Greek world. As is stated in the introduction, the 106 burial sites that provided the primary corpus of evidence examined in this study (which is presented in a long and well-structured catalogue in the end of the book) are located within the boundaries of modern northern Greece, between the eastern Pindus range and the western part of the Rhodope mountains. Wisely refraining from the use of the term "Macedonia", which should be reserved for the designation of the territory of the Macedonian kingdom as this was shaped over time, Chemsseddoha acknowledges that the geographical limits she has set are arbitrary. In order to compensate for the implications of this choice, she has enriched her corpus with two annexes that offer an overview of the contemporary funerary evidence from modern Northern Macedonia and northern Epirus/southern Albania, respectively. No such annexes are provided on the evidence from Thrace and Thessaly, which would have been equally if not more pertinent. Yet, references to these regions, as well as to the central and southern Aegean, are amply provided by Chemsseddoha throughout her analysis. With regard to the study's chronological framework, the majority of included sites date from the

unes qui méritent particulièrement d'être signalées. Celle de D. Kozak notamment se recommande par la finesse de son analyse autant que par la prudence de sa conclusion, et celle de R. Marks par la rigueur et la force de conviction de sa démonstration ; une qualité que l'on retrouve aussi dans la pénétrante étude de L. D. Ginsberg. Quant à la question de savoir si ces auteurs anciens « croyaient » ou pas à la restauration flavienne de la *fides*, sur laquelle reviennent souvent les conclusions de ces exposés (encore tributaires à certains égards du sempiternel débat entre « optimisme » et « pessimisme »), elle reste largement débattue et indécidable… mais n'est-ce pas, dans bien des cas, un faux problème ? François RIPOLL

Elisa DAL CHIELE, *Apuleio. De Platone et eius Dogmate : Vita e pensiero di Platone*. Texte établi, traduit et commenté par E. D. C. Bologne, Bononia University Press, 2016. 1 vol. 14 x 21 cm, 182 p. (CENTRO STUDI « LA PERMANENZA DEL CLASSICO ». RICERCHE, 35). Prix : 25€. ISBN 978-88-6923-079-0.

Cette édition-traduction du *De Platone et eius dogmate* d'Apulée s'accompagne d'une introduction en six parties et d'un commentaire qui ne compte pas loin de trois cents notes. La première partie est consacrée à la biographie et au contexte de vie d'Apulée. Elisa Dal Chiele met en évidence d'une part l'origine africaine qui a influencé l'identité culturelle du philosophe latin, d'autre part la formation philosophique qu'il a suivie à Carthage puis à Athènes pour devenir philosophe platonicien. En qualifiant Apulée d'« afro-platonicien », elle lui attribue une double identité culturelle et philosophique dont elle ne développe malheureusement pas les attributs, pas plus d'ailleurs qu'elle n'en fait usage par la suite, se contentant de renvoyer au travail de R. Fletcher auquel elle emprunte l'idée. Elle met également en avant l'influence déterminante qu'a exercée le mouvement culturel grec de la Seconde Sophistique sur la biographie et la carrière du philosophe : la variété des intérêts intellectuels, une production littéraire éclectique, de nombreux voyages, la promotion de soi à travers l'activité rhétorique ainsi que l'adhésion à une tendance archaïsante lui semblent être ce qui fait d'Apulée un véritable « sophiste latin ». Dans la deuxième partie de l'introduction, E. Dal Chiele situe le *De Platone et eius dogmate* (ci-dessous *De Plat.*) dans le contexte philosophique du médioplatonisme qu'elle définit par un retour au dogmatisme platonicien influencé par trois siècles de réflexion philosophique péripatéticienne et stoïcienne. Selon elle, ce courant se cristallise chez Apulée en une systématisation et une interprétation de la pensée platonicienne dans le but de la rendre plus maniable du point de vue didactique. Cette analyse lui permet d'inscrire le *De Plat.* dans l'approche méthodologique médioplatonicienne telle qu'elle l'a définie. La troisième partie fait le point sur le débat concernant l'authenticité du *De Plat.* E. Dal Chiele met tout d'abord en évidence trois éléments plaidant en faveur de l'authenticité de l'œuvre : la tradition unanime, les réminiscences d'auteurs tels que Plaute, Salluste ou Cicéron, ainsi que les notions partagées avec d'autres œuvres attestées d'Apulée. Elle revient ensuite sur deux arguments qui jusque-là servaient à prouver l'inauthenticité de l'œuvre, mais pour en tirer la conclusion inverse : la pauvreté conceptuelle et la déformation de la pensée de Platon. Elle explique l'une par l'objectif didactique d'Apulée, qui veut rendre l'enseignement de Platon accessible à un public latin, et l'autre par la

tendance médioplatonicienne de faire fusionner la doctrine du maître avec des éléments d'origine péripatéticienne et stoïcienne. Enfin, elle admet que les différences stylistiques entre les autres œuvres attestées d'Apulée et le *De Plat.* demeurent une difficulté. Elle juge cependant que les éléments en faveur de l'authenticité suffisent à émettre l'hypothèse selon laquelle Apulée aurait véritablement écrit le *De Plat.* La quatrième partie de l'introduction retrace brièvement la tradition manuscrite du texte du *De Plat.* à partir du IX^e^ siècle, mais sans dresser de *stemma codicum*. E. Dal Chiele analyse ensuite, dans la cinquième partie, quelques aspects stylistiques et lexicaux propres au texte. Selon elle, le *De Plat.* est un exemple parfait d'écriture philosophique : une prose caractérisée par la clarté et la sobriété nécessaires au traitement et à l'enseignement des thèmes philosophiques. Elle s'attarde ensuite sur la variation du style et de la langue, ainsi que sur la présence d'archaïsmes et de réminiscences de certains auteurs antérieurs (Plaute, Térence, Cicéron et Sénèque). Pour expliquer ces caractéristiques, E. Dal Chiele évoque avec pertinence le fait que le philosophe se heurte à la difficulté de rendre en latin la terminologie philosophique grecque. Pour remédier à la pauvreté du lexique latin, Apulée recourt à la formation de néologismes, à la modification ou à la spécialisation sémantique de mots existants, à l'utilisation d'images, de métaphores et de similitudes. Pour clôturer l'introduction, E. Dal Chiele insiste sur l'importance de ce manuel philosophique pour la transmission du platonisme dans le monde latin, de l'Antiquité à la Renaissance. À ses yeux, son intérêt réside aujourd'hui davantage dans les informations biographiques sur Platon et la façon dont Apulée systématise et réinterprète les concepts philosophiques platoniciens que dans sa valeur littéraire et l'originalité de son contenu. De manière générale, l'introduction reste en surface : elle soumet à la réflexion plusieurs points pertinents et originaux, mais qui auraient pu être davantage approfondis ou mobilisés dans la partie dédiée aux commentaires. En ce qui concerne l'établissement du texte, E. Dal Chiele reproduit l'édition critique de C. Moreschini. Il lui a cependant paru opportun de s'en écarter dans une cinquantaine de cas pour favoriser des propositions provenant soit d'autres éditions soit d'études critiques. Ces changements sont regroupés dans une liste initiale qui donne les leçons alternatives par rapport à l'édition de C. Moreschini. Chacun fait l'objet d'une note dans le commentaire où E. Dal Chiele explique son choix en mêlant arguments philologiques et philosophiques. Cet ouvrage ne comportant pas d'apparat critique, il faut consulter les éditions ou les études critiques mentionnées pour savoir si les variantes choisies par E. Dal Chiele sont des leçons ou des conjectures. Quant au commentaire, il se limite manifestement aux expressions, phrases ou parties de texte latin jugées dignes d'intérêt. Du point de vue pratique, E. Dal Chiele a opté pour un système de références dans le texte renvoyant à des notes situées dans la partie dédiée aux commentaires. Les références se trouvent dans la traduction alors que les notes sont précédées du morceau de texte latin faisant l'objet du commentaire. Cette façon de faire rend parfois fastidieuse l'exploitation des informations du commentaire en parallèle au texte latin. Du point de vue du contenu, ce commentaire permet une lecture philosophique approfondie et intelligente du texte. Les explications et les analyses permettent au lecteur de le contextualiser et de l'interpréter en indiquant les références à Platon et à d'autres philosophes, en décodant les allusions à des faits et à des concepts de l'époque d'Apulée, en explicitant les passages plus obscurs ou techniques, et en dévoilant la portée philosophique et conceptuelle de la démarche d'Apulée. Par exemple, dans le livre II, 9, Apulée se livre

à une réflexion sur l'intérêt de la politique pour l'âme. À travers quatre notes de commentaires, E. Dal Chiele explique dans quelle mesure Apulée reprend les théories de Platon tout en les adaptant en fonction de ses idées et de ses croyances personnelles. Ce genre d'analyse permet au lecteur de distinguer le fond platonicien de l'ajout apuléen. Notons qu'E. Dal Chiele ne précise jamais à « quel Platon » elle se réfère. Ainsi, lorsqu'elle se livre à une analyse telle que celle mentionnée ci-dessus, le lecteur ne sait pas s'il s'agit d'une interprétation de Platon qu'elle juge commune au platonisme antique plus généralement ou aux médioplatoniciens plus précisément, ou de celle d'Apulée, ou même peut-être de la sienne. Cette particularité du platonisme qui regroupe de multiples lectures de Platon n'est pas prise en compte dans le cadre de cette étude. Toutes les informations contenues dans le commentaire font écho au cadre philosophique et culturel posé dans l'introduction. Véritable guide, ce commentaire constitue le point fort de l'ouvrage. Selon la volonté de l'auteur, il doit rendre le texte d'Apulée accessible à un public non spécialisé. Il faut toutefois nuancer ce propos en précisant d'une part que beaucoup de notes contiennent des explications philologiques relativement techniques requérant une très bonne maîtrise du latin et du grec et que, d'autre part, les nombreuses références aux œuvres de Platon et d'autres philosophes ne sont parfois que citées, à défaut d'être systématiquement expliquées. En d'autres termes, certains prérequis en philologie et en philosophie sont nécessaires pour pleinement exploiter le contenu de ce livre. Notons enfin que la bibliographie offre un panel très complet des différentes éditions et études du *De Plat.* d'Apulée. Pour le lecteur francophone, la référence reste l'édition de Jean Beaujeu dans la collection des Universités de France. E. Dal Chiele propose toutefois une lecture et une analyse qui dépassent la généralité et la globalité de cette dernière, pour se livrer à une approche plus philosophique.

Mathilde JACQUEMIN

François PASCHOUD, *Histoire Auguste. Vies des deux Maximins, des trois Gordiens, de Maxime et de Balbin*. Tome IV. 1re partie. Texte établi, traduit et commenté par Fr. P. Paris, Les Belles Lettres, 2018. 1 vol., LXXI-362 p. en partie doubles (COLLECTION DES UNIVERSITÉS DE FRANCE. SÉRIE LATINE, 421). Prix : 65 €. ISBN 978-2-251-01477-7.

Les trois *Vies* éditées dans ce volume couvrent une très courte période, qui va de mars à août 238. Dans l'introduction générale, l'auteur commence par étudier la question des sources : Hérodien, peu mis à contribution dans les biographies antérieures à 235, est exploité massivement dans les trois biographies de 238. Quant à Dexippe, il est consulté, mais aussi déformé et cité comme auteur de passages inventés. À ces deux témoins contemporains des faits s'ajoutent des sources plus tardives et moins détaillées, tributaires pour six d'entre elles de la *Kaisergeschichte* d'Enmann. Comme dans toutes les « vies secondaires », la fiction tient une place importante et sert à étoffer la matière fournie par Hérodien. Le résultat en est une vision confuse des désordres à Rome en 238. Les nombreux tableaux établis par Fr. Paschoud aident le lecteur à retrouver son chemin dans ce labyrinthe. Un apport majeur de ce volume est l'étude approfondie que donne l'auteur de la réception de l'*Histoire Auguste* à la fin de l'Antiquité. Memmius Symmachus a eu un manuscrit de l'œuvre entre les mains, mais à Rome et non à Constantinople, comme le pense J.-P. Callu (p. XXVII). Dans la préface à la *Vie des deux*

d'ailleurs peu nombreuses et dans certains cas inexistantes. Les articles sont très peu illustrés, exception faite de l'article de S. De Maria et L. Mancini, et l'on regrette surtout l'absence de cartes dans une publication qui vise à étudier un territoire. On appréciera toutefois l'exposition d'éléments issus des dernières recherches, notamment en Chaonie, ou la relecture de données déjà connues, comme celle des listes des *Theorodokoi* ou des inscriptions de Butrint qui permettent, au travers de méthodologies différentes, de revenir sur des questions d'histoire politique et territoriale, chères au projet Diabaseis. Maria NOUSSIS

Maria Chiara MONACO, *Halirrhothios. Krenai e culti alle pendici meridionali dell'Acropoli di Atene*, Athènes – Paestum, Scuola Archeologica Italiana di Atene – Pandemos, 2015. 1 vol. relié, 326 p, 107 fig., 15 pl. (STUDI DI TOPOGRAFIA E DI ARCHEOLOGIA DI ATENE E DELL'ATTICA, 2). Prix : 70 €. ISBN 978-88-87744-39-2.

Dans la collection de topographie attique de l'École archéologique italienne à Athènes, M.C. Monaco présente un ouvrage consacré aux pentes sud de l'Acropole. Le titre est le nom d'un triste héros, fils de Poséidon et violeur de la fille d'Arès qui le tua en flagrant délit et fut pour cela jugé par les dieux à l'Aréopage, selon l'un des mythes étiologiques de la cour de justice athénienne, chargée des crimes de sang. Le sous-titre éclaire heureusement l'objet du livre qui ne consacre qu'une faible partie à Halirrhothios, même si son nom évoque les eaux saumâtres de certaines sources de l'Acropole. L'étude associe la géologie et l'hydrologie, en replaçant le sud de la colline majeure d'Athènes dans son contexte physique : l'eau tient une place importante dans ce travail, aussi bien comme élément naturel que comme objet de constructions humaines avec les fontaines, mais aussi les cultes et les mythes. La zone traitée est située entre le mur de Cimon limitant le plateau où se trouvent les cultes principaux de la cité, et tout particulièrement ceux de la déesse poliade, et le *péripatos*, ce chemin qui fait le tour du rocher là où la pente devient moins abrupte et qui a été ouvert à nouveau au public après des travaux qui ont beaucoup apporté à la connaissance des lieux. L'ouvrage de M.C. Monaco procure un bilan des dernières découvertes du Service archéologique grec dans un secteur qui va du sanctuaire de Dionysos à l'odéon d'Hérode Atticus et à l'entrée des sanctuaires du plateau, aux Propylées. Le lieu a fait l'objet de trois séries de fouilles, à la fin du XIX^e^ et au début du XX^e^ siècle jusque dans les années 1920, dans les années 1960 et dans les années 2000. Le matériel des puits et des tombes atteste une fréquentation depuis l'Helladique Moyen. Le lieu qui sert d'habitat et de nécropole se spécialise dans le 3^e^ quart du VIII^e^ siècle en aire sacrée occupée par plusieurs sanctuaires. Cet espace souffre du sac de Sylla qui a conduit à des restructurations. Pausanias, comme on pouvait un peu s'y attendre, est proposé comme guide et la fig. 10 p. 26 donne à voir son itinéraire avec des incertitudes entre l'Ilissos et les pentes orientales de l'Acropole : l'accroissement des indications du voyageur et celui des données archéologiques permettent de plus grandes certitudes dans le secteur étudié par M.C. Monaco. Le premier sanctuaire présenté est celui de l'héroon de Talos/Kalos/Perdix, neveu de Dédale dont la sépulture se trouvait dans l'espace étroit entre le théâtre de Dionysos et le sanctuaire d'Asclépios, où a été découverte une tombe de guerrier de l'Helladique Récent qui pourrait avoir été le lieu d'un

culte. L'autrice s'intéresse ensuite aux fontaines dont les eaux ont été analysées : pour certaines, elles ont des compositions qui correspondent au goût salé que leur prêtent les textes. Quand elle aborde la terrasse orientale de l'Asclépieion, elle s'intéresse aux *thalassai*, les mers connues par la tradition en relation avec Poséidon et propose de les retrouver sur la pente méridionale et non dans la partie nord du plateau, en les mettant en lien avec Halirrhothios et une fontaine de plan circulaire, aménagée dans la roche derrière le portique dorique de l'Asclépieion et liée ultérieurement au culte de la Vierge Source de Vie, et rejette l'identification du fils de Poséidon avec Halôn, un des noms avec Dexiôn que Sophocle aurait porté comme héros après sa mort, pour avoir accueilli Asclépios. Comme les eaux de la source de la terrasse occidentale sont douces, elles ont moins intéressé les auteurs anciens, même si la fontaine est utilisée depuis l'époque archaïque, avant l'implantation du dieu à cet emplacement, et a fait l'objet d'un bornage vers 420. Un autel dédié à Hermès, Aphrodite, Pan, aux Nymphes et à Isis témoigne de la diversité des cultes accueillis dans le secteur de l'Asclépieion; l'autel a été dédié lors des réaménagements qui ont suivi le sac de Sylla. Le culte d'Hermès, Pan et les Nymphes est connu par les reliefs votifs depuis la fin du Ve siècle. Une autre identification dans le secteur est celui du sanctuaire d'Aphrodite près d'Hippolyte, un sanctuaire situé près de l'hérôon du fils de Thésée. La mention du sanctuaire du héros dans un règlement sacré de 430 et les données de la pièce d'Euripide *Hippolyte* laissent supposer une installation du culte dans le dernier tiers du Ve siècle et un lien avec la topographie trézénienne. La terrasse abritait également un temple de Thémis et un temple d'Isis implanté à la fin du IIe ou au début du Ier siècle, mais qui fit l'objet de travaux importants vers 120 ap. J.-C. Le culte d'Héraclès y était aussi pratiqué : il s'agissait d'un Héraclès guérisseur. Apollon Pythien était également présent. Dans les deux cas, les témoignages sont fournis par des reliefs et des petits autels. Agathé Tyché et Zeus Philios y étaient également honorés. La montée vers l'Acropole, après l'Asclépieion, passe par un secteur qui a servi à la fusion de grandes statues de bronze à l'époque classique et a abrité un atelier au IIIe siècle : on a attribué la fosse classique à l'Athéna Promachos de Phidias. Elle aborde ensuite ce qui fut peut-être le lieu d'un des trois labours sacrés que connaissaient les Athéniens, le Bouzygion, où les descendants du héros Bouzygos, le premier à avoir fait tiré l'araire par des bœufs, semaient du blé pour Déméter. Dans le voisinage, près de l'entrée de l'Acropole, se trouvait le sékos de Gé Courotrophos et Déméter Chloé, la déesse du blé en herbe : des dédicaces à Déméter Chloé et à Koré et l'horos du sékos de Blauté et de la Courotrophos, ainsi que des fragments de statues et la stèle offerte par Silon au « héros sur la sandale » permettent de retrouver ces sanctuaires sous le Pyrgos, dans une zone qui a été bouleversée par les constructions de défense qui ont suivi l'invasion des Hérules. Une faille dans le rocher avec des niches pour des reliefs votifs correspond au sanctuaire de la Terre et les traces du *naïskos* d'Aphrodite Pandémos dans la pierre assurent la restitution de ce petit édifice dont l'épistyle orné de colombes est conservé, comme sans doute aussi la tête acrolithe de la statue de culte. Après cet itinéraire sur les pas de Pausanias, l'ouvrage se conclut sur un parcours chronologique qui commence vraiment au VIIe siècle ; après le temps des Guerres médiques, le lieu a connu de grandes mutations à la fin du Ve siècle et au début du IVe siècle, puis a poursuivi ses aménagements à l'époque hellénistique jusqu'à la catastrophe du sac de Sulla qui ne fut vraiment surmontée qu'au IIe siècle ap. J.-C. C'est l'occasion pour l'autrice de

poser la question de l'emplacement exact du *Pélargikon* et de son lien avec le *Boyzygion*. Une bibliographie de 27 pages permet de suivre l'évolution de la recherche dans ce secteur des pentes sud de l'Acropole. Elle est suivie d'un index général et d'un index épigraphique. Le travail est accompagné d'un résumé en grec de 4 pages denses. M.C. Monaco fournit un ouvrage précieux qui fait le point des recherches dans une zone qui a moins retenu l'attention que le plateau, en partie parce que la présence du sanctuaire de Dionysos avec son théâtre, du sanctuaire d'Asclépios, du portique d'Eumène II et de l'odéon d'Hérode Atticus donnait l'impression qu'il n'y avait place pour rien d'autre. En collectant de très nombreuses données de nature diverse, en mettant résolument l'accent sur la topographie, elle arrive à débrouiller des situations complexes. C'est un ouvrage qui fait honneur à la collection de topographie athénienne et attique de l'École archéologique italienne. Anne JACQUEMIN

Alexander MAZARAKIS AINIAN, *The Sanctuaries of Ancient Kythnos*. Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2019. 1 vol. broché, 21,8 x 28 cm, 160 p., 263 ill. (ARCHÉOLOGIE & CULTURE). Prix : 32 €. ISBN 978-2-7535-7709-1.

L'ouvrage offre un condensé des résultats du « Kythnos Excavation Project », mené à différents endroits de l'île depuis 1990. L'auteur entend fournir une synthèse des multiples apports des collaborateurs du projet, avec une emphase particulière sur la fouille de l'un des temples de la cité, désormais achevée et qu'il a dirigée de 2002 à 2006. Le premier chapitre compile le maigre corpus de sources historiques relatives à la cité, de l'époque archaïque aux débuts de la chrétienté. Suit un deuxième chapitre, tout aussi bref, qui dresse un panorama du riche potentiel archéologique de l'île, qui ne demeure que très partiellement exploré. C'est essentiellement le territoire de la cité antique (Vryokastro) qui a été exploré depuis 1990 par les archéologues. La zone a été entièrement prospectée et A. Mazarakis Ainian dresse l'inventaire des principaux secteurs étudiés : la nécropole, le port, l'enceinte de la ville, les systèmes d'alimentation en eau et un vaste bâtiment public d'époque hellénistique, peut-être le Prytanée de la ville. Les principaux sanctuaires des trois plateaux qui structurent la cité antique sont présentés dans le chapitre suivant. Les prospections ont révélé un sanctuaire sur le plateau nord mais la zone n'a pas encore été fouillée. L'auteur décrit ensuite les structures relevées sur l'acropole, qui se dresse sur le plateau sud. Dans la partie nord de l'acropole, le matériel collecté est principalement archaïque et classique et permet de restituer un culte à Déméter. Ces données ont déjà permis, en l'attente de fouilles, de suggérer qu'il s'agissait d'un Thesmophorion et qu'il était vraisemblablement lié au culte de la déesse à Éleusis. S'ensuit la description détaillée des structures, principalement occupées aux périodes hellénistique et romaine, et découvertes sur le vaste plateau situé au sommet de la crête qui relie l'acropole au plateau nord. Les fouilles menées entre 2016 et 2018, qui ont notamment livré une citerne riche en matériel votif, ont permis de réviser la lecture des deux grands édifices qui avaient déjà été décrits par les explorateurs du XIX^e^ siècle. Objets et inscriptions attestent de cultes à Asclépios, Aphrodite, ainsi qu'aux Grands Dieux de Samothrace. C'est à l'extrémité nord de ce même plateau central que se situe le temple qui constitue le cœur de l'ouvrage (p. 63-131). La fouille a livré un sanctuaire à double *oikos* et deux autels qui s'articulent

parfaitement contrastées, un port-folio de 13 photographies couleur vient mettre en lumière les vestiges polychromiques de certaines œuvres, le travail éditorial est exemplaire. Le catalogue regroupe 88 numéros : si l'on met de côté les 11 œuvres du début de l'âge du Bronze, les 20 fragments d'Italie centrale et de l'Étrurie et la stèle punique de Carthage, c'est une petite cinquantaine d'œuvres de l'art grec des périodes classique et hellénistique qui se taillent la part du lion. Ce catalogue est introduit par trois textes fort soignés et utiles, destinés le premier à replacer dans son contexte la collection d'œuvres présentées, en prenant soin de reconstituer son histoire jusqu'au XVIII^e^ siècle, le second à mettre en exergue les choix qui, durant le XIX^e^ et le XX^e^ siècle, ont présidé à la politique de sa conservation et de son exposition, enfin le dernier à rendre compte de la présence d'œuvres de l'âge du Bronze. Le catalogue des fragments de l'art grec est organisé de manière chrono-typologique : les pièces de la période classique sont réparties entre des reliefs et statues votifs, des stèles funéraires et des vases de pierre ; les pièces hellénistiques sont plus variées et sont regroupées par affinités chronologiques. Les notices, toujours très informées, visent à l'établissement des arguments de datation, et prennent soin de distinguer les éléments ajoutés ou les réparations qui sont intervenues au cours de l'histoire de la collection. Les éventuelles restaurations modernes de certaines œuvres sont elles aussi documentées avec soin et les œuvres sont appréhendées de façon très archéologique, par stratifications temporelles clairement délimitées. On retiendra comme morceaux de choix l'Artémis de la collection Stackelberg (cat. 16), une tête de statue acrolithe (cat. 64), une statue de nymphe ou héroïne au repos (cat. 65), ou encore la série de vases de marbre dont une pyxis à décor peint (cat. 39) : ces œuvres viennent témoigner non de l'importance révolutionnaire de la collection de Dresde, mais du souci du détail et du goût très assuré qui ont présidé à sa constitution. Ne doutons pas que ce remarquable catalogue contribuera à sa meilleure connaissance et à sa plus large diffusion. Francis PROST

Evgenia VIKELA, *Apollon, Artemis, Leto. Eine Untersuchung zur Typologie, Ikonographie und Hermeneutik der drei Gottheiten auf griechischen Weihreliefs*. Munich, Hirmer Verlag, 2015. 1 vol. broché, 21 x 29,7 cm, XII-294 p., 69 pl. n/b h.t. (ATHENAIA, 7). Prix : 60 €. ISBN 978-3-7774-2289-3.

Le travail d'Evgenia Vikela est d'un grand intérêt non seulement pour ceux qui s'intéressent à la sculpture grecque, puisque l'autrice y recense, sans prétendre à l'exhaustivité, des reliefs archaïques, hellénistiques et classiques représentant la triade apollinienne (Léto et ses jumeaux), la dyade composée par le frère et la sœur et chacune de ces divinités isolée, mais aussi les spécialistes d'histoire des religions qui pourront grâce à cet ouvrage prendre la véritable mesure du culte de ces trois figures divines dans ses différentes configurations. Une courte introduction expose la nature du relief votif dans la pratique cultuelle et dans l'art et met en lumière la place particulière d'Athènes pour ce corpus. Si Apollon et Artémis sont les dieux les plus populaires partout ailleurs pour ce type de dévotion, à Athènes, c'est la déesse poliade qui domine. Le statut particulier de Léto qui n'appartient pas aux Olympiens, mais est une Titanide, fait qu'elle n'est jamais représentée seule, mais toujours avec ses enfants. L'ouvrage comprend trois parties consacrées aux représentations d'Apollon (II), d'Artémis (III)

et de la triade (V), avec une brève partie sur le culte de Léto (IV) et une dernière (VI) comportant des remarques générales sur ces reliefs. La brève conclusion est suivie d'un catalogue qui recense 71 reliefs avec Apollon seul, 70 avec Artémis seule, identifiée de façon certaine, 18 avec le frère et la sœur, 19 avec la triade et 106 présentant une divinité qui pourrait être Artémis. Dans les parties dédiées aux différentes représentations, les reliefs sont classés chronologiquement : époque archaïque, époque classique, époque classique avancée et époque hellénistique, ce qui permet de voir que la triade n'apparaît qu'à la fin du Ve siècle et que les images archaïques sont rares. À l'époque classique, Apollon apparaît comme dieu de la libation, engagé dans une activité cultuelle, mais la cithare s'impose peu à peu comme attribut, dans un contexte que l'omphalos révèle delphique, même si la figure du dieu *daphnéphoros* est fréquente et que l'archer est l'une de ses plus anciennes manifestations dans la poésie et la peinture. À l'époque hellénistique, les reliefs micrasiatiques offrent de nombreuses représentations du dieu, le plus souvent en citharède, seul debout ou assis dans une assemblée divine. Artémis, peu représentée sur les reliefs d'époque archaïque, s'impose peu à peu comme archère et chasseresse, même si la torche est l'un de ses attributs principaux et si elle est parfois représentée en train de faire une libation. À l'époque hellénistique, les torches deviennent son attribut dominant et elle a tendance à se confondre avec des divinités proches en une conception syncrétique qui correspond aux noms doubles comme celui d'Artémis-Hécate qui est parfois le sien. Malgré quelques légendes locales associées à Léto, la déesse ne semble pas avoir fait l'objet d'un culte personnel hors de Délos et de Xanthos, une situation qui n'était guère favorable à la diffusion de son image, d'autant plus qu'elle partageait avec sa fille des aspects de déesse de la nature et de maîtresse des animaux et que cette dernière l'a en quelque sorte éclipsée. Quand elle est représentée, elle n'est identifiée que par ses enfants ; ses seuls attributs possibles, qui ne lui sont d'ailleurs pas propres, sont le sceptre et la phiale. Les reliefs votifs qui sont des manifestations des divinités aux mortels, que ces derniers soient ou non présents, ne mettent pas en scène des épisodes de la vie des dieux : on n'y voit pas le combat contre Python pour la possession de l'oracle de Delphes, avec une Léto tenant Apollon dans ses bras et accompagnée d'une Artémis un peu plus âgée que son frère, ni la défense de Léto par ses enfants qui criblent de flèches Tityos. La triade est bien en place et il faut songer à un mode de diffusion de la triade délienne par Athènes à Delphes et dans l'Amphictionie pyléo-delphique qui trouve son *akmé* avec le fronton du temple du IVe siècle, dû à deux sculpteurs athéniens. Les indications du catalogue sont réduites à l'essentiel, suivant les principes du *LIMC* : la localisation actuelle du relief, le lieu de trouvaille, la date et la bibliographie qui permet de connaître les dimensions, le type précis de représentation, la nature de la pierre, mais aussi d'avoir une image pour les reliefs qui ne sont pas illustrés dans le volume. Les 41 pages de la bibliographie qui regroupent quelque 1300 titres de monographies ou d'articles témoignent à la fois de l'intérêt des chercheurs pour cette documentation et du travail de recherche de l'autrice. Une concordance des numéros d'inventaire des reliefs et de leur numéro dans la publication, une liste des musées conservant des reliefs avec les divinités de la triade apollinienne, une concordance des inscriptions accompagnant ces offrandes qui fait d'ailleurs regretter qu'une place plus importante ne leur ait pas été réservée, un index des noms de personne et un index général sont de précis outils pour le lecteur. C'est là un ouvrage stimulant pour

les historiens des cultes qui y trouveront des réponses à leurs questions, mais aussi de nouvelles interrogations. Anne JACQUEMIN

Barbara E. BORG, *Roman Tombs and the Art of Commemoration. Contextual Approaches to Funerary Customs in the Second Century CE*. Cambridge, Cambridge University Press, 2019. 1 vol. relié, XXVIII-341 p., 94 fig. Prix : 90 £. ISBN 978-1-108-47283-8.

Poursuivant ses recherches sur les monuments et pratiques funéraires après un premier volume consacré au IIIe siècle (*Crisis and Ambition. Tombs and Burial Customs in Third-Century CE Rome*, Oxford, 2013), B. Borg se penche ici sur les changements qui intervinrent sous les Flaviens et au début du IIe siècle de notre ère dans l'architecture des tombeaux avec l'apparition de tombeaux-temples et dans la statuaire funéraire avec ce que, à la suite de H. Wrede, l'on a pris l'habitude d'appeler l'apothéose privée (« Privatapotheose »). Ce faisant, c'est aussi le problème du passage de la crémation à l'inhumation qui est évidemment envisagé, mais encore – et l'on ne s'en étonnera pas davantage – celui des croyances en un « Afterlife », toujours si débattu. Quatre chapitres abordent successivement ces différentes questions. Fortement centré sur les aspects sociétaux, le premier (« In Search of Diceased Senators », p. 1-76) s'intéresse aux monuments funéraires de la classe sénatoriale dont on a parfois estimé qu'ils affichaient, au IIe siècle, une moins grande visibilité. C'était assurément perdre de vue le caractère fondamentalement gentilice de ces tombeaux et leur longue durée d'utilisation depuis le moment de leur fondation – d'où le moins grand nombre de constructions nouvelles au IIe siècle. Insistant sur l'importance de la famille dans la société romaine, B. Borg montre qu'à l'imitation des représentants de ce « first order », les affranchis firent également construire pour eux-mêmes et leurs descendants d'importants tombeaux familiaux qui ont pu laisser croire que les sénateurs se limitaient alors à des constructions plus modestes. Mais qu'en est-il, en revanche, de l'ordre équestre, qui n'apparaît dans tout le volume qu'à deux reprises (p. 98 : « some equestrians » ; p. 173-174 : à propos des *Combarisii* et des *Caesennii* d'Ostie et de *Portus*) et dont l'importance, à cette date, ne saurait être négligée ? On s'étonnera, par ailleurs, que le choix de sarcophages à décor dionysiaque par des membres de la classe sénatoriale ne s'explique que parce que ces images véhiculent les valeurs traditionnelles essentielles que sont les « *pietas*, victory and triumph, and the *felicitas temporum* resulting from all three » (p. 73) ; A. D. Nock, généralement si critique pour tout ce qui est symbolisme funéraire, ne leur déniait cependant pas toute signification eschatologique (« what could be regarded as a promise of happiness hereafter », *AJA* 50 [1946], p. 148 ; cf. également p. 168). Le deuxième chapitre (« Reviving Tradition in Hadrianic Rome. From Incineration to Inhumation », p. 77-122) rappelle que l'inhumation est une tradition romaine ancienne, bien attestée par Cicéron et Pline l'Ancien (on n'oublie pas son usage chez les *Cornelii*), qui aurait été reprise par Hadrien et, dans la foulée, par l'élite sociale de l'Empire et les riches affranchis. « There is thus no need to look for outside influency » (p. 121) – ce qui est sans doute oublier un peu vite que nombre de ces *liberti* étaient précisément d'origine étrangère, et notamment orientale. B. Borg n'exclut pas qu'un des deux, voire quatre (?), sarcophages de porphyre réputés

considérations sur l'ambassade en Grèce et l'influence attribuée à Solon, sur la promulgation et la publication de la loi ainsi que sur la langue des XII Tables et son nom (*duodecim Tabulae*). L'effort consenti dans cette édition est important. Il porte à la fois sur la reconstitution et sur le commentaire. Toutes les sources disponibles (accompagnées de traductions originales) sont mises à profit pour reconstituer le texte même des divers versets attribués aux XII Tables ou, à tout le moins, le contenu des dispositions que les traditions littéraire, juridique et antiquaire attribuent aux décemvirs. Les *ipsissima verba* sont reproduits en capitales, tandis que les versets reconstitués apparaissent en italique ordinaire. Le commentaire de chacun des versets, qui intègre systématiquement l'apport de la recherche antérieure (la bibliographie finale compte 56 pages), a pour but de dégager le sens qu'on peut leur reconnaître dans le contexte du Ve s. av. J.-C. ainsi que la place, souvent décisive, qu'ils ont occupée dans le droit privé de Rome jusqu'au règne de Justinien au milieu du VIe s. ap. J.-C. L'introduction est suivie par la liste des fragments selon leur reconstitution proposée, la liste des fragments dits « de place incertaine » et une table de concordance entre cette édition et les éditions antérieures (Schöll, Bruns, Riccobono = FIRA). Si chaque verset, considéré comme un tout, est analysé isolément, les liens entre les versets sont bien mis en évidence, afin qu'apparaissent les concepts caractéristiques de la pensée des décemvirs. Le volume comporte plusieurs outils, ce qui en fait un véritable ouvrage de référence : termes et expression utilisés dans les XII Tables, index des sources, des matières et des auteurs modernes. Même si l'auteur, très modeste, dit (p. 22) ne pas avoir « l'illusion que cette édition-commentaire remplacera les précédentes et servira, pour les siècles à venir, de référence universelle », elle fera en tout cas date et rendra de grands services non seulement aux juristes, mais aussi aux linguistes, pour lesquels la loi des XII Tables constitue un document de première importance sur le latin archaïque. Bruno ROCHETTE

Dario MANTOVANI, *Les juristes écrivains de la Rome antique. Les œuvres des juristes comme littérature*. Paris, Collège de France – Les Belles Lettres, 2018. 1 vol. 13,5 x 21 cm, 358 p., 5 fig. (DOCET OMNIA, 3) Prix : 21 €. ISBN 978-2-251-44813-8.

Peut-on affirmer qu'une littérature juridique romaine a réellement existé ? En d'autres termes, les juristes romains furent-ils d'authentiques écrivains ? C'est à cette question passionnante que le présent ouvrage, fruit d'un cycle de conférences données au Collège de France en avril 2013, tente de répondre. Et la question est bien plus ardue qu'il n'y paraît de prime abord. En effet, à l'exception des *Institutes* de Gaius, seul texte d'un juriste romain qui nous soit parvenu, pratiquement complet, de manière directe, grâce à un palimpseste du Ve-VIe siècle découvert à Vérone en 1816 par B. G. Niebuhr, tous les écrits des juristes romains ne nous sont parvenus que de manière médiate, par l'intermédiaire du Digeste de Justinien. Or, les commissaires chargés du travail de compilation ont, d'une part, éclaté les textes utilisés en courts fragments, rendant ainsi impossible la reconstitution de leur agencement et de leur esprit originels, et, d'autre part, sur instruction de l'empereur lui-même, interpolé ces textes pour en actualiser le contenu. À cela s'ajoute que, à en croire la constitution introductive du Digeste rédigée par l'empereur, seuls 5 % des textes juridiques encore en circulation à cette époque auraient été repris au Digeste… Le propos de l'auteur est, « en procédant à des

connexions entre des sources de natures diverses, de retrouver l'épaisseur de l'écriture des juristes, que la transmission lamentable des textes a souvent dissimulée » (p. 237, et p. 13). Dans un premier chapitre, à la question de l'existence éventuelle d'une littérature juridique romaine, l'auteur entend apporter une réponse à travers sa réception par les lecteurs antiques : les juristes eux-mêmes d'abord, mais aussi les étudiants, et les professions impliquées dans l'administration de la justice, notamment les avocats. Et s'il relève que l'Antiquité ignorait le terme général de « littérature », en revanche Rome participait d'une conception graduée de l'espace littéraire (p. 48), au sein duquel les écrits des juristes, visant à instruire, trouvaient leur place (p. 53), en pleine conscience de leur particularité (p. 238). Les chapitres II, III et IV présentent successivement les trois figures du juriste romain : le philosophe, l'historien, l'enseignant. Les juristes romains n'étaient pas des philosophes, mais, au besoin, ils utilisaient la philosophie pour en désamorcer les doutes et y substituer l'ordre prévisible de la raison juridique (p. 128). Ils n'étaient pas plus historiens, mais savaient faire appel à l'histoire, le cas échéant, pour s'assister dans la régulation du futur (p. 183). Enfin, Gaius, avec ses *Institutes*, incarne le juriste enseignant et fait, pratiquement à lui seul, l'objet du chapitre IV. Suit alors un premier appendice consacré au paratexte dans les œuvres des juristes romains : les *capita*, subdivisions en unités de sens, les *tituli* ou *rubricae*, soit les intertitres. Un deuxième appendice, très bref, traite du mot *species* et de l'artisanat linguistiques des juristes. Bibliographie fouillée, index des auteurs modernes et index des sources achèvent cet ouvrage intéressant, qui redonne la place qu'elle mérite à, et ce sont les termes mêmes de l'auteur, une « littérature invisible » jusque-là. Huguette JONES

Claudia MOATTI & Christel MÜLLER (Ed.), *Statuts personnels et espaces sociaux. Questions grecques et romaines*. Paris, De Boccard, 2018. 1 vol. broché, 304 p. (TRAVAUX DE LA MAISON ARCHÉOLOGIE & ETHNOLOGIE, RENÉ-GINOUVÈS, 25). Prix : 39 €. ISBN 978-2-7018-0541-2.

Depuis les travaux de M. Weber et les célèbres réflexions de M. I. Finley dans les années 1960-1970, la question des statuts dans l'Antiquité a vu l'émergence d'une riche historiographie caractérisée par un désir constant de réétudier cette question sous différentes approches ou de compléter, nuancer les bases établies. Le séminaire dont ce livre est issu ne fait pas exception. Il visait à dépasser les divisions rigides basées sur les seuls critères sociaux et juridiques en s'interrogeant sur le degré de formalisation des sociétés antiques. On appréciera l'originalité de la méthodologie qui aborde la perspective statutaire à l'aide de la dimension spatiale, concrète et abstraite, thématique également prolifique depuis le *spatial turn*, initié par les recherches d'H. Lefebvre. L'ouvrage collectif s'ouvre sur deux contributions ayant pour point commun un intérêt pour la formation de deux grands « statuts » des mondes grec et romain, les élites et les citoyens d'une part, le patriciat et la plèbe de l'autre. Au-delà de la simple « réflexion historiographique », comme les qualifiait l'introduction, elles posent les bases pour la lecture du livre, tout en proposant des théories innovantes et prometteuses, surtout la « citoyenneté comportementale » d'A. Duplouy. Affinant une historiographie foisonnante, cette approche, en droite ligne de la notion d'*habitus* de P. Bourdieu, montre comment, dans la Grèce archaïque, la citoyenneté se définissait par des comportements

eine Ergänzung dar, die klar zum Verständnis und zur künstlerischen und intellektuellen Wertschätzung des Textes beiträgt, dabei die Probleme aber nicht kleinredet, und sich daher für jeden Leser der *Orestie* zu konsultieren lohnt.

Gunther MARTIN

Michel FARTZOFF, *Famille et cité dans l'*Orestie *d'Eschyle. La trame du tissu tragique*. Paris, Les Belles Lettres, 2018. 1 vol. broché, 15,7 x 24,8 cm, 390 p. (ÉTUDES ANCIENNES, 158). Prix : 55 €. ISBN 978-2-251-44862-6.

Issu d'une thèse de doctorat soutenue en 1990 à l'Université de Paris IV Sorbonne, retravaillée et complétée, ce livre est le résultat de recherches menées de longue date par Michel Fartzoff, spécialiste de la tragédie grecque. L'ouvrage se compose d'une introduction, de sept chapitres répartis en quatre parties, d'une conclusion et d'un index des principaux passages cités. Dans l'*Orestie*, les rapports complexes entre famille et cité sous-tendent l'ensemble de la trilogie d'Eschyle. Pour en rendre compte, les critiques antérieurs ont généralement privilégié le schéma évolutionniste du passage d'une justice tribale archaïque à une justice civique, ou d'un « passage de la famille à la cité ». Dans cet ouvrage, M. Fartzoff soutient que cet angle d'approche diachronique doit être abandonné, au profit d'une analyse purement synchronique de la relation famille-cité. La première partie est consacrée à un examen lexical. Le chapitre 1 montre que la richesse du champ lexical lié à la famille et au foyer familial dans chacune des pièces de la trilogie concourt à souligner l'aspect familial du conflit du drame. Si l'*Agamemnon* met en avant le rôle de l'épouse, Clytemnestre, la composition dramatique des *Choéphores* est élaborée autour du personnage du fils, Oreste, dont le double lien de filiation avec chacun de ses parents est accentué dans le but d'intensifier l'ampleur du dilemme tragique qu'il affronte. Cette présentation est renforcée par le choix d'un espace scénique familial double, représentant le palais royal et, face à lui, dans les *Choéphores*, le tombeau d'Agamemnon. Si la tragédie des *Euménides* opère une sortie du cadre strictement familial, au profit du cadre civique, l'indissociable complémentarité de la prospérité de la famille et de la cité n'y transparaît que de manière plus évidente. En symétrie avec le premier chapitre, le chapitre 2 est consacré à la dimension politique de l'*Orestie* et à l'étude du lexique désignant la cité, surtout présentée sous le rapport de communauté humaine, où la famille occupe une place cruciale. M. Fartzoff montre particulièrement comment la trilogie lie le destin des trois cités d'Argos, d'Athènes et de Troie, à l'histoire familiale des Atrides. Respectant le plan logique de la composition d'Eschyle, les trois parties suivantes étudient successivement le rôle dramatique des trois cités. Les deux chapitres composant la deuxième partie se concentrent spécifiquement sur le potentiel dramatique présent dans les évocations troyennes de l'*Orestie*. Le chapitre 3 montre comment la composition dramatique voulue par Eschyle invite à mettre en parallèle le sort troyen et les épreuves argiennes, d'un point de vue tant politique que privé. Un rapport d'analogie politique est en effet présent entre Troie et Argos, soumises toutes deux à l'emprise despotique d'un souverain peu soucieux de l'intérêt collectif. La relation famille-cité peut également être vue comme une métaphore où la cité est considérée comme un grand foyer familial par le biais de l'association des responsabilités familiales et politiques du souverain. Le rôle

fondamental de la famille comme cellule indispensable à la fécondité de la cité se dégage également clairement de la trilogie. Dans le chapitre 4, M. Fartzoff étudie différents passages de l'*Agamemnon* où des liens explicites sont établis entre Troie et Argos. L'auteur y examine notamment la symbolique de l'immolation d'Iphigénie qui, apparaissant comme véritable révélateur de l'*hybris* d'Agamemnon, aboutit à une mise en cause de ses valeurs guerrières et héroïques. La troisième partie étudie plus spécifiquement la relation de la cité d'Argos avec le drame familial des Atrides. Le chapitre 5 montre comment l'éthique guerrière d'Agamemnon apparaît comme la cause du drame privé des Atrides et des malheurs des citoyens d'Argos. Le début de la pièce présente ainsi un portrait noir du souverain, dépeint comme un despote entaché d'*hybris*, négligeant les véritables intérêts de sa famille et de sa cité. Toutefois, l'opposition entre les valeurs politiques et familiales s'estompe au fil de la pièce et le souverain argien en arrive *in fine* à apparaître comme la victime impuissante d'une histoire familiale qui l'a poussé à répéter un crime similaire à celui de son ancêtre Atrée. S'emparant despotiquement du foyer familial et de la cité, Clytemnestre représente en définitive la véritable menace de l'ordre familial et politique, ce qui ôte toute légitimité à son acte. Plus spécifiquement consacré aux *Choéphores*, le chapitre 6 montre la double dimension familiale et politique de l'action d'Oreste, le rétablissement d'une continuité familiale et d'une souveraineté politique légitimes ne pouvant s'obtenir qu'au prix d'un matricide, expression d'une nouvelle *hybris*. La solution à l'aporie tragique est apportée dans les *Euménides*, qui fait l'objet du commentaire du chapitre 7, constitutif de la quatrième partie. Les conflits familiaux et politiques initiés à Troie et poursuivis à Argos, confluent vers Athènes, où ils prennent fin. Au-delà du jugement et de l'acquittement d'Oreste, c'est une véritable *catharsis* sociale que dépeint la pièce finale de la trilogie, réaffirmant les droits du mari à diriger le foyer et la cité. La loi du talion est contrée par la création de l'Aréopage : désormais, la cité remplace le foyer familial comme lieu de justice. Véritable métaphore de l'unité civique, Athènes se présente finalement comme la cité idéale où famille et cité vivent dans une harmonie parfaite. L'histoire familiale des Atrides se trouve ainsi absorbée dans celle d'Athènes, présentée comme une grande famille et offrant un contre-modèle parfait à Argos. En dépit de certaines répétitions dans l'exposé, l'ouvrage de M. Fartzoff peut être salué pour son souci d'une énonciation claire et structurée. On relève toutefois quelques coquilles aux pages 19 (« ces confrontation ») et 338 (« une cité privé de toute espace »). L'auteur montre qu'une véritable unité dramatique traverse l'ensemble de la trilogie, qui met en avant la portée civique de l'histoire familiale des Atrides. En synchronie, le groupe familial s'impose comme un élément fondamental pour envisager les rapports politiques et sociaux au sein de la cité, dont la démocratie athénienne offre une vision idéale.

Mathilde KAISIN

Martha C. TAYLOR, *Melian Dialogue and Sicilian Expedition. A Student Commentary*. Norman, University of Oklahoma Press, 2019. 1 vol., XX-486 p., 3 cartes (OKLAHOMA SERIES IN CLASSICAL CULTURE, 57). Prix : $ 34.95. ISBN 978-0-8061-6194-5.

Martha Taylor est particulièrement bien placée pour rédiger un commentaire sur des épisodes de la *Guerre du Péloponnèse* de Thucydide, vu sa connaissance de l'histoire

et du temps. Relatant la vie de la prostituée Néaira et de sa fille Phanô dans une narration agréable à lire, C. Müller montre comment le cheminement spatial agit comme facteur de promotion statutaire. Le parcours de cette affranchie, qui couche avec des domestiques et est toujours considérée comme esclave et, surtout, de cette citoyenne qui se prostitue, permet de relativiser la rigidité des statuts. Elle fait ainsi écho à la « citoyenneté comportementale », étudiée plus tôt dans l'ouvrage. F. Hurlet se penche ensuite sur la cour impériale. Il parvient intelligemment à démontrer l'existence d'une hiérarchie des amis du prince, mais moins rigide et plus complexe que la tripartition proposée par T. Mommsen et A. Winterling. L'empereur pouvait en effet graduer ses punitions en interdisant l'accès à certains lieux qu'il fréquentait et, *de facto*, former différents statuts. Dans le dernier article de cette publication, Y. Rivière nous offre le pendant de la précédente contribution où le point de vue adopté n'est plus celui de la personne qui écarte, mais de l'écarté lui-même, en l'occurrence Cicéron, banni en 58 av. J.-C. La principale innovation de l'auteur est de combiner les discours de l'orateur à sa correspondance et, ce faisant, démontrer que l'*aqua et igni interdictio* était assortie d'une perte de la citoyenneté, contrairement à une idée souvent admise dans l'historiographie. Cet ouvrage collectif sur les statuts personnels et les espaces sociaux constitue en définitive une bonne mise à jour de la question des statuts dans l'antiquité grecque et romaine. Il remet en question la volonté courante dans l'historiographie moderne de tout organiser, structurer, séparer. Les statuts ne se définissent dès lors plus comme des divisions rigides, mais plutôt comme des sortes d'agrégats de droits, privilèges et interdictions aux limites floues, auxquels le comportement des individus montre l'appartenance. Le dynamisme des sociétés antiques s'explique alors facilement par le retrait ou l'ajout de ces droits, privilèges et interdictions. L'espace jouait un rôle primordial dans cette composition, soit en déterminant, affirmant et changeant les statuts, soit, à l'inverse, en étant qualifié par ces derniers. Les historiens de l'économie pourraient cependant regretter que la vie professionnelle n'ait pas été davantage mise en avant, car sa relation avec l'espace était également primordiale. On aurait ainsi pu évoquer l'importance de l'atelier dans la définition des statuts ou le regroupement de métiers par quartier.

Damien DELVIGNE

Catherine WOLFF, *L'éducation dans le monde romain*. Paris, A. et J. Picard, 2015. 1 vol., 271 p. (ANTIQUITÉ/SYNTHÈSES, 16). Prix : 39 €. ISBN 978-2-7084-993-4.

How comes that the Greek σχολή, which initially meant "leisure", eventually denoted a group of students attending lectures, and the activity of learning? And what about the double meaning of the Latin *ludus*? Checking the excellent and thorough *Index Rerum* in the present volume will bring the readers much closer to an answer and the appropriate references than many handbooks on education in the ancient world do. This brings me to the first merit of this book: it is thoroughly source-based and testifies of the author's deep and profound knowledge of both Greek and Latin literature. Other outstanding features immediately strike. The bibliography is multilingual, and aptly reflects awareness of the different traditions that exist in the Anglo-Saxon, French, German, Italian, and Spanish research environments [I missed references to L. Maurice, *The Teacher in Rome. The Magister and His World* (Lexington KY, 2013) or

K. Weeber, *Lernen und Leiden. Schule im alten Rom* (Darmstadt, 2014) – two surveys with a somewhat similar focus]. For readers who believe that 'nothing new' can be said about Roman schools and education, Wolff has some interesting surprises and insights. True, the first two chapters on the evolution of the system and the subjects taught do not really offer new material, though the synthesis is excellent [p. 21-102]. However, what follows on the persons involved – parents, professional educators, and students – is a vivid account with telling and insightful remarks on somewhat unexpected matters as equality of chances for pupils [p. 124-127] or practical considerations on the lack of formation of teachers and the amounts of their salaries [p. 117-124]. The chapter on methods used in schools pays ample attention to the topic of agency of the learners [p. 143-195]. I particularly liked the last chapter "Questions de lieux" [p. 196-227] in which Wolff provides a much-need conspectus of what we know about education in different provinces of the East and the West. Such enquiry, which involves a good amount of archaeology and epigraphy, leads one away from approaches that are too much centered on the City of Rome [p. 196-227]. It echoes the fundamental research by German scholar Konrad Vössing, who is sufficiently cited throughout the volume. I have only one important quibble about this monograph: Wolff believes that the murder of Commodus in the year 192 not only meant the end of a dynasty, but also the beginning of important changes in the realm of Roman education. As a consequence, she only includes literary sources that belong to the period before the end of the second century CE [p. 7]. Wolff pronounces these statements in an apodictic way, and she does not really explain her choice. There is thus little Saint Augustine in this book, and also the *Scriptores Historiae Augustae* get much less attention than they deserve for the topic. Quite unsurprisingly, the section on Christians was due to be very short, as it could only contain references to Tertullian and Justin [p. 140-142]. As an historian of childhood and education, I really see no good reason for making such decisive rupture at the end of the second century CE – in any case, I would have liked to know why the author chose this option.

Christian LAES

Marie-Hélène DELAVAUD-ROUX (dir.), *Corps et voix dans les danses du théâtre antique*. Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2019. 1 vol. 15,5 x 24 cm, 316 p., ill. n./b. (HISTOIRE). Prix : 26 €. ISBN 978-2-7535-7446-5.

Publié sous la direction de Marie-Hélène Delavaud-Roux, ce volume réunit les communications présentées lors du colloque international « Corps et voix dans les danses du théâtre antique » organisé à l'UFR Lettres et Sciences Humaines de Brest (Université de Bretagne occidentale), du 28 au 29 septembre 2012. Ce domaine du théâtre antique est bien documenté par les sources littéraires, iconographiques et archéologiques. Il a connu un renouvellement grâce aux études sur la métrique, la musique, la danse ancienne ainsi qu'aux mises en scène contemporaines des textes anciens. Toutefois, les relations entre corps, voix, mouvements et instruments des artistes dans les scènes dansées, essentielles à notre compréhension de ces productions polymorphes, étaient encore peu prises en compte. C'est cette lacune que ce volume vise à combler. Relevons que la rencontre scientifique se doublait d'une performance théâtrale, la représentation de l'*Agamemnon* d'Eschyle par la troupe du théâtre

fig. 8), l'analyse féconde du décor architectural hérodien, fruit, selon S. Rozenberg, d'une rencontre entre ateliers romains et locaux (p. 196), un beau développement sur l'apparition des décors stuqués de plafonds (plats ou voûtés) et enfin, la présentation de rares exemples de stucs à figures d'époque tardo-romaine (Jérusalem, Hippos-Sussita) qui font écho aux découvertes de Jérash signalées plus haut (p. 196-197). O. Callot nous mène ensuite dans les territoires chypriotes aujourd'hui occupés par la Turquie et une riche demeure tardo-antique de Salamine (fin du IV^e^-V^e^ s.) ; y sont présentés les décors stuqués d'une vaste salle à abside et de la pièce d'étage qui la surmontait. O. Callot propose de restituer au rez-de-chaussée une paroi animée de pilastres en stucs supportant une corniche, peut-être surmontée d'un registre d'une série de petite fenêtres hautes soulignées par de petits segments d'arcs rapportés en stuc (p. 207, fig. 11). À l'étage, les parois présentent également un riche décor stuqué composé de deux registres superposés : à un ordre inférieur de pilastres encadrant portes et niches décorées d'arcs stuqués, répond, au-dessus d'un riche entablement historié, une série de colonnettes corinthiennes engagées encadrant de possibles baies. L'article se termine par d'importantes considérations relatives aux techniques de moulage (stucs préfabriqués ou moulés *in situ*, p. 212-215). La familiarité des éditrices avec Palmyre leur permet également de présenter un très important volet palmyrénien qui réunit pas moins de six dossiers ; ils se partagent entre études techniques (C. Allag, qui traite des méthodes de fabrication et de fixation des stucs, y compris à Doura-Europos), présentations d'ensembles parfois quasi inédits et discussions iconographiques (M. Gawlikowski, M.-T. Grassi, B. Tober, N. Blanc et Ch. Delplace) ; ces décors stuqués proviennent essentiellement de contextes d'habitat datés du tournant des II^e^ et III^e^ s. de n.è. et se caractérisent par la présence massive de hauts-reliefs figurés. Cet important dossier palmyrénien constitue en quelque sorte le pivot du volume puisque les communications suivantes traitent des productions moyen-orientales avec les terres cuites de Séleucie du Tigre datant du tournant de l'ère (R. Menegazzi), le Turkmenistan parthe (Nisa, C. Lippolis, II^e^ s. av. – II^e^ s. de n.è.) puis la culture hindo-bouddhique et les stucs ornementaux de Batujaya (Java, Indonésie, aux VI^e^-IX^e^ s., V. Degroot). Le volume se clôture sur deux dossiers sassanides (par J. Kröger pour l'Iran et la Mésopotamie et R. Boucharlat pour les découvertes récentes en Iran) et deux dossiers omeyyades (D. Genequand pour Qaṣr al-Ḥayr al-Sharqī, entre Palmyre et l'Euphrate, puis une confrontation des productions de Qaṣr al-Ḥayr al-Gharbī, Kh. al-Mafjar, près de Jéricho et Quṣayr ʻAmra, dans la steppe jordanienne). Un riche volume on le voit, dont les éléments saillants (matériaux, originalités, influences, évolutions techniques et artistiques) sont, à défaut de conclusion, utilement abordés en fin de préface (p. 14). Résumés en français, anglais et arabe. Index topographique. Laurent THOLBECQ

Rick BONNIE, *Being Jewish in Galilee, 100-200 CE. An Archaeological Study*. Turnhout, Brepols, 2019. 1 vol. broché, 21 x 29,7 cm, XI-373 p., 98 fig. n/b, 20 tabl. (STUDIES IN EASTERN MEDITERRANEAN ARCHAEOLOGY, 11). Prix : 104 € (+ taxes). ISBN 978-2-503-55532-4.

The volume under review is a PhD thesis from the KU Leuven, defended in 2014. It deals with the archaeology of Galilee in the 2nd century CE. Galilee is one of the core

Jewish regions in Palestine and especially in Late Antiquity a stronghold of Jewish culture and learning. Rick Bonnie asks about the cultural profile of this region in the period after the two Jewish wars (66-70 CE and 132-135 CE) and before the Rabbinic period (since the 3rd century CE). This intermediate period has not been in the focus of research although it is the formative phase not only of Rabbinic Judaism but also of urbanism in Galilee. R. Bonnie discusses archaeological evidence from this period in Galilee but he also looks at earlier and later evidence in Galilee and adjacent regions. As a result of his study, R. Bonnie shows a nuanced picture of Galilean Judaism in the 2nd century CE underlining that Judaism during this period had a broad spectrum of practices, some of which are very close to pagan culture. This is in line with recent scholarship that showed that the "orthodoxy" suggested by later Rabbinic writers in fact mirrors a reality that is not "orthodox" (cf. *e.g.* S. Stern, « Babylonian Talmud, Avodah Zarah 16a: Jews and Pagan Cults in Third-Century Sepphoris », in S. Fine & A. Koller (eds.), *Talmuda de-Eretz Israel: Archaeology and the Rabbis in Late Antique Palestine*, Boston, 2014, p. 205-224 ; A. Lichtenberger, *Terrakotten aus Beit Nattif. Eine Untersuchung zur religiösen Alltagspraxis im spätantiken Judäa*, Turnhout, 2016). – R. Bonnie starts with an introduction (p. 1-24) in which he discusses the research history on Galilee in great depth, before he moves on to analyse the "infra-structure" (p. 25-40) of Galilee, *i.e.* the road network and the presence of the Roman army. The third chapter deals with the main urban centres of Galilee, Magdala, Sepphoris and Tiberias (p. 41-114). It shows how differently the three sites developed, with Magdala stagnating in the 2nd century CE and Tiberias and Sepphoris undergoing rapid urban development. The fourth chapter moves to the public buildings and urban identities (p. 115-170). Colonnaded streets, theatres, bathhouses, temples and public statues are discussed. Most interesting is of course the 2nd century CE temple of Sepphoris for which R. Bonnie argues that it is embedded in a Jewish urban society, and – in line with S. Stern (see above) – Jews probably were involved in the cult. This case study can be seen as representative of R. Bonnie's convincing argument that in 2nd century CE Galilee we are dealing with bottom-up processes with Jewish population as agents even if the material culture looks "pagan". The next chapter deals with the synagogue after 70 CE and it is a critical assessment of the archaeological evidence (p. 171-209). The author argues that the Second Temple synagogues are related to the Hasmoneans and in the 2nd century CE, they lost their public function, synagogues now only being private, and only in Late Antiquity they became monumental and public again. After that, R. Bonnie analyses the settlement structure and domestic buildings of rural Galilee and he comes to the conclusion that during the 2nd century CE, the constructions remain quite traditional (p. 209-248). In contrast, the urban centres (especially Sepphoris) see the appearance of peristyle houses (p. 249-286). R. Bonnie argues that this should not be understood as something Roman, but as well-rooted in the Eastern Mediterranean. These peristyle houses and their decoration are private show-off and not cultural statements of being Roman, and therefore they are of course not conflicting with Jewish identities. In the following chapter, R. Bonnie discusses evidence for Jewish purification practices (p. 287-318). He deals with stepped pools (*miqvaot*) and chalkstone vessels. Both are regarded as ethnic markers of Second Temple period Jews, and the decline of stepped pools and stone vessels in the 2nd century CE is usually linked with the destruction of the Jerusalem temple. R. Bonnie

presents a meticulous analysis based on archaeological methodology. The mobile stone vessels disappear faster than the architectural and rock hewn pools but the tendency of decline is obvious. R. Bonnie shows that although a lot of debate has evolved around the theory to link vessels and pools to the temple cult, it is basically correct, although R. Bonnie argues, because of the gradual disappearance, for a multi-causal model. In the last chapter, the author summarizes his results (p. 319-323) and then he presents three appendices listing post-70 synagogues, stepped pools and stone vessels. A bibliography follows with only few entries later than 2014 and a heavy bias on anglophone titles. In general, the picture that R. Bonnie draws of 2nd century CE Galilee is convincing and it is a welcome discussion of a Mediterranean micro-region that is well embedded in a regional and global world. The cultural profile sketched by the author is that of a regional society that is taken seriously in its *Eigenlogik* and not labeled as Roman in opposition to Jewish. Having said this, the book unfortunately is fatiguing to read, since it is full of lengthy discussions that deviate from the line of reasoning. Long discussions of Italic *atrium* houses although not a single Italic *atrium* has been found in the region do not contribute to the argument, no more than a lengthy but superficial and not up to date overview of temples and cults in the Decapolis. Sometimes one gets the impression that the author wants the reader to follow him step by step in his own learning about the broader context of the region. Sometimes comparisons are drawn from very distant places as in the case of the peristyle houses of Cyrrhus in Northern Syria (p. 252) and a much closer comparison, namely the peristyle house in Apollonia, is not mentioned. Not convincing is the identification of the public building at the intersection of two major streets in Sepphoris as a *macellum* (p. 58-60) and I would be much more comfortable with naming it an *agora* as suggested by an inscription relating to the « *macellum* » of Gerasa (cf. V. Evangelidis, « *Macella* and *Makelloi* in Roman Greece: The Archaeological and Textual Evidence », *Hesperia* 88 [2019], p. 304 with n. 141). This structure is well-comparable to the one in Sepphoris (as R. Bonnie himself shows). This criticism however should not diminish the value of the comprehensive study of R. Bonnie that draws a nuanced local picture of 2nd century CE Galilee and the variety of Judaism in antiquity. It is a useful contribution to the cultural history of Galilee and Judaism in the Roman period.

Achim LICHTENBERGER

Mariana CASTRO, *The Function of the Roman Army in Southern Arabia Petraea*. Oxford, Archaeopress Publishing Press, 2018. 1 vol. broché, IV-216 p., 34 fig., 38 pl. coul. (ARCHAEOPRESS ROMAN ARCHAEOLOGY, 48) Prix : 40 £ (+ taxes). ISBN 978-1-78491-952-8.

This valuable M.A. thesis aims at proposing a better understanding of the role of the Roman army in southern Transjordan, through the utilization of advanced recording and interpretative landscape archaeology techniques. The study area extends from Petra down to Aila/Aqaba, basically including sites on both sides of *Via Nova Traiana*. The selection of the term "Arabia Petraea" is unusual; the term is ambiguous (see G. Bowersock, "The Three Arabias in Ptolemy's Geography", in P.-L. Gatier, B. Helly, & J.-P. Rey-Coquais [eds.], *Géographie historique au Proche-Orient,* Paris, 1988,

ouvrant de nouvelles pistes aux chercheurs, en particulier à ceux qui s'intéressent à la réception d'Hésiode. Ce remarquable outil mérite dès lors une large diffusion.

Monique MUND-DOPCHIE

Andrew L. BROWN, *Aeschylus*, *Libation Bearers*. Edited with an Introduction, Translation and Commentary by A. L. B. Liverpool, Liverpool University Press, 2018. 1 vol. broché, 486 p. (ARIS & PHILLIPS CLASSICAL TEXTS). Prix : 24,955 £. ISBN 978-1-786-94099-5.

Die Kombination aus hochgradig korrupter Überlieferung, Dunkelheit der Sprache und Komplexität der Gedanken in Aischylos' Dichtung, und vor allem der *Orestie*, stellt für den Interpreten gleichermaßen Reiz und Herausforderung dar. Nicht zuletzt aus diesem Grund erhält die Trilogie seit jeher die besondere Beachtung der Forschung. Das Mittelstück, die *Choephoren* stehen dabei ein wenig hinter den rahmenden Tragödien, dem monumentalen *Agamemnon* und den archaische und moderne Moralitätskonzepte verbindenden *Eumeniden* zurück. Zu diesem Stück hat Andrew Brown nun einen Kommentar in der (vor kurzem an einen neuen Verlag und einen neuen Gesamtherausgeber übergegangenen) Aris & Phillips-Reihe veröffentlicht. Die Reihe stellt den Anspruch, die entsprechenden Werke auch einem Publikum aus Nichtfachleuten zugänglich zu machen, sodass erschöpfende Diskussionen arkaner Details und sprachlicher Probleme nicht möglich sind. Brown meistert diese Aufgabe. Er steuert geschickt auf einem Mittelweg, bei dem die Diskussion der Konstitution des griechischen Textes nicht unterdrückt, aber aufs Inhaltliche und Wesentliche beschränkt wird und dem Primat der Deutung und Erklärung der Sinnzusammenhänge unterworfen ist. Als Beispiel kann die Behandlung der multiplen Textentstellung in 385 dienen, wo auf über einer Seite jede der Schwierigkeiten ("Every word in this line is controversial") separat diskutiert und eine den Gesamtsinn berücksichtigende Herstellung des Verses angeboten wird. Den Schwierigkeiten der Ausdrucksweise wird breiter Raum eingeräumt, wobei hilft, dass Brown auf seine – häufig notgedrungen freiere und mehr auf den Sinn als die Wortbedeutung abzielende – Übersetzung verweisen und erklären kann, wie sich diese aus der wortgetreuen ableitet. Im Fokus steht somit die detaillierte Betrachtung des Textes, insbesondere des vielschichtigen Sinngehalts der Bildsprache, der Stilistik des Griechischen und des gedankliche Zusammenhang. Auch die größeren Bausteine der Komposition werden zergliedert und die Organisationsprinzipien dargelegt. So geschieht es nicht zuletzt beim Kommos des Ersten Stasimons, dessen komplizierte Architektur (insbesondere später auch zu 315-422) gesamthaft und stückweise in sorgfältiger Abwägung der gedanklichen Entwicklung und der Motivverschiebungen besprochen wird. Auch wenn Brown letztlich konstatiert, dass der Kommos die Handlung nicht voranbringt, so gibt er doch eine Deutung, nach der der Kommos "discursive and exploratory" sei und so zum tieferen Verständnis der gegenwärtigen Situation und des kommenden Blutvergießens beitrage, indem er die moralischen und religiösen Gefühle der Beteiligten auslote. Die Einleitung (S. 1-56) gibt eine breite Darstellung der üblichen Aspekte: Zum Mythos hebt Brown zum einen heraus, dass schon Aischylos aus einer reichen Tradition schöpfen konnte, zum anderen, dass die Zahl der Innovationen in den *Choephoren* gering ist, wobei er

der Abwesenheit Aigisths die größte Bedeutung beimisst, da es dadurch zu einer zweifachen Konfrontation Orests mit den Mördern seines Vaters komme. Der Abschnitt zur Aufführung (S. 12-24) greift weit aus, um der Leserschaft ohne besondere Vorkenntnisse den Anlass und die szenischen und dramaturgischen Bedingungen des athenischen Theaters nahezubringen. Brown bezieht bekannte Positionen zu den umstrittenen Fragen, wie der Schauplatzwechsel vom Grab zum Palast gestaltet wurde (durch räumliche Konzentration, so dass das Grab nahe am Palast gedacht werden muss) und wie viele Türen ins Bühnenhaus führten (eine). Für das Problem der Rollenverteilung bietet er unorthodoxe und spekulative Lösung: Derselbe Schauspieler könnte die Rolle der Klytaimestra in allen drei Stücken übernommen haben. Zwei weitere Kapitel beschäftigen sich mit der Verknüpfung der *Choephoren* mit den sie rahmenden Stücken, einerseits der Handlung in der Trilogieform (S. 24-39), andererseits über die Bildsprache des Stücks (S. 39-42). In beiden Punkten ist Brown vorsichtig gegenüber allzu ausgiebiger intratextueller Lektüre. Weitere Kapitel zur Überlieferung (S. 43-46) und zum Einfluss des Stücks in der Antike (S. 46-52) folgen, bevor Brown auf die Grundsätze des eigenen Buchs eingeht (S. 52-56). Sein Text basiert auf dem Grundsatz, dass aufgrund der schlechten Überlieferungslage Konservatismus bei der Textkonstitution fehl am Platz sei. Er selbst habe M. L. Wests Text als Grundlage herangezogen und diese dann durch eigene Entscheidungen verändert, nicht zuletzt unter dem Eindruck von A. Sommersteins Loeb (bezeichnet als die derzeit beste Ausgabe: S. 45 n. 116). Seinen Kommentar definiert Brown hauptsächlich durch Elemente, auf die verzichtet wurde (technische Diskussion, Parallelstellen, weniger bedeutende textliche Fragen), doch setzt er voraus, dass die Leserschaft sich nicht zum ersten Mal mit einer griechischen Tragödie auseinandersetzt, und will "at least a flavour of the discussion" vermitteln (S. 55). In dieser Beschreibung des Kommentars stapelt Brown, wie oben angedeutet, eher tief, und Gleiches gilt für den Text. Neben seinen zehn Eingriffen in den Text und zusätzlichen Vorschlägen in Apparat und Kommentar trifft er weitere Entscheidungen gegen die jüngsten Herausgeber, die allesamt ernster Erwägung wert sind, selbst wenn man sie nicht sämtlich ohne Zögern akzeptieren wird (etwa 93 ἦ oder 404 ἐπίουσαν; dagegen gefallen z.B. 232 τάσδε, 320 χαρίεις oder die *lacuna* nach 975), und Zeugnis geben von der Unabhängigkeit der philologischen Analyse. Bei den Stellen, an denen Brown auf frühere, aber in der Vergangenheit wenig beachtete Arbeiten am Text zurückgreift, ist an erster Stelle die Anagnorisis-Szene zu nennen. Von den drei Erkennungsmerkmalen Locke, Fußabdruck und Gewand, die auch in Euripides' *Elektra* erscheinen, hält er das zweite – mit Schütz und nicht zuletzt Fraenkel, aber gegen alle jüngeren Herausgeber – für interpoliert und athetiert dementsprechend die Verse 205-210 sowie 228-229. Vor der Konsequenz, dass nämlich die entsprechende Diskussion zwischen Elektra und dem Pädagogen bei Euripides ebenfalls unecht sind, schreckt er nicht zurück. Auch wenn die Ausgabe einen sinnvoll lesbaren Text anbieten soll und Brown die Unsicherheiten gewählter Lesarten nicht übergeht, versucht er nicht, alle Lücke zu füllen und alle Korruptelen zu glätten – so in 624, wo er gegen West und Sommerstein *cruces* setzt. So bietet Brown eine nicht nur für den Einstieg hilfreiche und insgesamt mutig-entschlossene Ausgabe. Sie hat nicht den Anspruch, Garvies akribischen Kommentar für Forscher zu ersetzen, aber sie stellt

eine Ergänzung dar, die klar zum Verständnis und zur künstlerischen und intellektuellen Wertschätzung des Textes beiträgt, dabei die Probleme aber nicht kleinredet, und sich daher für jeden Leser der *Orestie* zu konsultieren lohnt.

Gunther MARTIN

Michel FARTZOFF, *Famille et cité dans l'*Orestie *d'Eschyle. La trame du tissu tragique*. Paris, Les Belles Lettres, 2018. 1 vol. broché, 15,7 x 24,8 cm, 390 p. (ÉTUDES ANCIENNES, 158). Prix : 55 €. ISBN 978-2-251-44862-6.

Issu d'une thèse de doctorat soutenue en 1990 à l'Université de Paris IV Sorbonne, retravaillée et complétée, ce livre est le résultat de recherches menées de longue date par Michel Fartzoff, spécialiste de la tragédie grecque. L'ouvrage se compose d'une introduction, de sept chapitres répartis en quatre parties, d'une conclusion et d'un index des principaux passages cités. Dans l'*Orestie*, les rapports complexes entre famille et cité sous-tendent l'ensemble de la trilogie d'Eschyle. Pour en rendre compte, les critiques antérieurs ont généralement privilégié le schéma évolutionniste du passage d'une justice tribale archaïque à une justice civique, ou d'un « passage de la famille à la cité ». Dans cet ouvrage, M. Fartzoff soutient que cet angle d'approche diachronique doit être abandonné, au profit d'une analyse purement synchronique de la relation famille-cité. La première partie est consacrée à un examen lexical. Le chapitre 1 montre que la richesse du champ lexical lié à la famille et au foyer familial dans chacune des pièces de la trilogie concourt à souligner l'aspect familial du conflit du drame. Si l'*Agamemnon* met en avant le rôle de l'épouse, Clytemnestre, la composition dramatique des *Choéphores* est élaborée autour du personnage du fils, Oreste, dont le double lien de filiation avec chacun de ses parents est accentué dans le but d'intensifier l'ampleur du dilemme tragique qu'il affronte. Cette présentation est renforcée par le choix d'un espace scénique familial double, représentant le palais royal et, face à lui, dans les *Choéphores*, le tombeau d'Agamemnon. Si la tragédie des *Euménides* opère une sortie du cadre strictement familial, au profit du cadre civique, l'indissociable complémentarité de la prospérité de la famille et de la cité n'y transparaît que de manière plus évidente. En symétrie avec le premier chapitre, le chapitre 2 est consacré à la dimension politique de l'*Orestie* et à l'étude du lexique désignant la cité, surtout présentée sous le rapport de communauté humaine, où la famille occupe une place cruciale. M. Fartzoff montre particulièrement comment la trilogie lie le destin des trois cités d'Argos, d'Athènes et de Troie, à l'histoire familiale des Atrides. Respectant le plan logique de la composition d'Eschyle, les trois parties suivantes étudient successivement le rôle dramatique des trois cités. Les deux chapitres composant la deuxième partie se concentrent spécifiquement sur le potentiel dramatique présent dans les évocations troyennes de l'*Orestie*. Le chapitre 3 montre comment la composition dramatique voulue par Eschyle invite à mettre en parallèle le sort troyen et les épreuves argiennes, d'un point de vue tant politique que privé. Un rapport d'analogie politique est en effet présent entre Troie et Argos, soumises toutes deux à l'emprise despotique d'un souverain peu soucieux de l'intérêt collectif. La relation famille-cité peut également être vue comme une métaphore où la cité est considérée comme un grand foyer familial par le biais de l'association des responsabilités familiales et politiques du souverain. Le rôle

en performance. Enfin, M.-H. Delavaud-Roux propose une conclusion qui reprend les apports majeurs de cette rencontre sur le théâtre antique, plutôt grec que romain. Ce volume est un outil précieux pour mieux comprendre comment le théâtre ancien a su associer – ou au contraire dédoubler – différentes formes d'expression, pour offrir au public un spectacle complet, à la fois visible et audible. Il participe aussi à rendre aux artistes la place centrale qu'ils occupaient lors de ces performances. La qualité des résultats mis en évidence dans cet ouvrage repose sur le dialogue fécond entre des spécialistes de disciplines différentes. L'interdisciplinarité, clef de voûte de cet ensemble, permet de combler, autant que faire se peut, les lacunes de nos sources et la distance qui nous sépare des anciens. L'ouvrage se referme par les sources, une riche bibliographie et des *Indices*. Marc VANDERSMISSEN

Michèle COLTELLONI-TRANNOY & Sébastien MORLET (Ed.), *Histoire et géographie chez les auteurs grecs du IIe s. av. J-C. au VIe s. ap. J.-C.* Paris, De Boccard, 2018. 1 vol., 322 p., 9 ill. (ORIENT ET MÉDITERRANÉE, 29). Prix : 52 €. ISBN 978-2-7018-0535-1.

Les 19 travaux réunis dans ce volume sont le fruit de deux programmes de recherches réalisés dans le cadre de l'Université Paris-Sorbonne en 2011-2014 sous la direction de Michèle Coltelloni-Trannoy et en 2014-2015 sous la direction de Michèle Coltelloni-Trannoy et de Sébastien Morlet. Comme le précise l'avant-propos rédigé par les éditeurs (C.1), ils portent sur les relations entre histoire et géographie chez les auteurs grecs contemporains de l'Empire romain (République et Empire), relations repérées dans des œuvres proprement historiques et dans des œuvres d'un autre genre, tels les périples et les discours d'apparat. De plus, ils croisent les disciplines, dans la mesure où les contributeurs sont des historiens et des spécialistes de littérature. Mis à part l'avant-propos et la conclusion, les contributions adoptent un schéma commun : elles sont précédées de résumés en anglais et dans la langue de l'auteur (français ou langue autre que l'anglais) et elles joignent à leurs analyses une bibliographie des sources et des études. Deux d'entre elles intègrent des cartes et des illustrations (C.2 et C.15). Signalons encore la présence en fin de volume d'un index des auteurs anciens et médiévaux, d'un index biblique et d'une liste des abréviations utilisées. La contribution de Frank Daubner (C.2) étudie le rôle que Polybe réserve à la géographie dans le récit de campagnes militaires à partir d'exemples empruntés à la Grèce septentrionale ; elle souligne le fait que l'historien s'intéresse essentiellement aux lieux en fonction de la tactique que des généraux mettent au point pour en tirer avantage et qu'il faut tenir compte de cette particularité pour évaluer son apport en tant que géographe. Lisa Irene Hau (C.3) analyse pour sa part, à travers des extraits représentatifs, l'utilisation *a priori* surprenante d'Agatharchide par Diodore de Sicile, étant donné que cet auteur a composé une analyse ethnographique des Éthiopiens strictement synchronique. Elle démontre que les raisons d'un tel choix sont le genre « histoire universelle » illustré par Diodore, un goût semblable pour le côté excitant des faits rapportés, un intérêt pour les merveilles et une compassion pour les souffrances subies par les non-Grecs, les non-mâles, les non-libres et par les animaux pourchassés par l'homme. Laury-Nuría André (C.4) confronte les évocations des îles occidentales chez Diodore de Sicile et chez

Strabon, ce qui lui offre l'opportunité de souligner le rôle dévolu par l'un et par l'autre aux mythes et aux références littéraires pour rendre lisible un espace instable géographiquement et historiquement. Francesco Prontera (C.5) émet quelques constats concernant les considérations générales qui introduisent le *magnum opus* de Strabon et qui constituent la réflexion la plus aboutie de l'Antiquité sur la nature de la géographie, ses tâches et son public. Le grand homme y manifeste sa volonté de combiner les démarches de Polybe, soucieux de mettre la géographie au service des responsables politiques, et d'Ératosthène, désirant offrir une représentation aussi exacte que possible de la terre et de ses régions, y compris dans des cartes. Yann Le Bohec (C.6) se demande si le célèbre aphorisme d'Yves Lacoste, « La géographie, ça sert, d'abord, à faire la guerre » est applicable aux textes antiques. Qu'il s'agisse de tactique (pour gagner une bataille) ou de stratégie (pour gagner une guerre), tout chef d'armée moderne doit en effet tenir compte de la géographie physique (relief et climat) et de la géographie humaine (population et villes). De telles considérations, moins affirmées toutefois, peuvent être observées durant l'Antiquité, à en juger par les exemples de Jules César, de Flavius Josèphe et de Tacite (dans la *Germanie*). Avec l'étude du *Périple du Pont-Euxin*, attribué à Arrien, menée par Patrick Counillon (C.7), on se trouve confronté à la question de l'authenticité de l'œuvre associée à une analyse du genre du périple. Une démonstration brillante fait apparaître que la première partie de cette œuvre revient à Arrien, qui transforme le genre du périple, besogneux et poussif, en une œuvre littéraire (une lettre) ingénieusement élaborée, tandis que la deuxième partie, de facture médiocre, invite à en attribuer la paternité à un éditeur indélicat ou à un compilateur zélé, à moins qu'il s'agisse d'une tentative inaboutie de l'auteur vieillissant ; quant à la troisième partie, elle pourrait être interprétée comme un complément de la première, si elle n'était entachée de nombreuses erreurs. À partir d'exemples empruntés à Philostrate (*Vie d'Apollonios de Tyane*), d'Aelius Aristide (*Panégyrique de Cyzique*) et de Lucien (*Icaroménippe*), Sergio Brillante (C.8) illustre la démarche de la Seconde Sophistique, caractérisée notamment par la transformation de textes géographiques en œuvres ou en morceaux de littérature héritiers d'une longue tradition. Philippe Torrens (C.9) souligne la relation ambiguë entre Appien et la géographie. Certes, l'historien grec de Rome semble accorder une place prépondérante à la géographie en choisissant de structurer son exposé selon un parcours des territoires intégrés dans l'Empire romain plutôt que selon une succession chronologique des événements. Mais ses descriptions témoignent de son peu d'intérêt pour cette matière, comme le prouve la comparaison des données géographiques fournies par lui-même, par Strabon et par Polybe à propos de l'Ibérie. Dans une étude consacrée aux logiques spatiales d'Aelius Aristide, Estelle Oudot (C.10) analyse trois centres géographiques : Rome, Athènes et le monde égéen. Rome se révèle en quelque sorte hors d'atteinte pour le voyageur, qui est incapable d'en embrasser la totalité. Elle est un résumé du monde, qui dispense le voyageur d'explorer celui-ci et qui témoigne d'une partition politique et culturelle entre Romains et non-Romains. En revanche, la topographie d'Athènes est non seulement décrite, mais dotée d'un pouvoir symbolique : elle manifeste l'heureuse nature de son peuple et sa fonction de centre de l'hellénisme. Quant au monde égéen, il se caractérise par une association étroite entre la terre et la mer et constitue le centre de la Méditerranée orientale, davantage influencé par Athènes que par Rome. Grâce à la contribution de Michèle Coltelloni-Trannoy (C.11) consacrée à Cassius Dion, nous disposons d'une histoire-

géographie de l'extension de l'Empire Romain à partir des origines de Rome. D'où l'importance accordée au territoire initial, qui deviendra progressivement un territoire-monde ; d'où également la connaissance des peuples autres, qui se développe seulement lorsque ceux-ci entrent en contact avec Rome et/ou sont intégrés dans son orbe ; d'où enfin une carte mentale morcelée parce que l'intérêt porté aux paysages naturels dépend de leur intérêt stratégique dans des guerres de conquête. Agnès Molinier Arbo (C.12) démontre qu'avec Hérodien, narrateur d'un tournant critique de l'histoire romaine à la mort de Marc-Aurèle, les descriptions géographiques, destinées à fournir le cadre de l'action, et les notices ethnographiques, consacrées aux peuples situés dans l'empire et en dehors de celui-ci, semblent être un décor de théâtre. Elles délivrent néanmoins un message politique : face à la montée en puissance des barbares, il importe que l'Empire ne se divise pas. Pour évoquer synthétiquement le concept d'empire universel dans les textes tardo-antiques, Hervé Inglebert (C.13) parcourt en premier lieu les chroniques universelles, qui voient dans l'universalité spatiale la preuve de la véracité et de la supériorité du discours dominant, l'*imperium romanum* y étant supplanté par l'*imperium* universel des juifs de la diaspora et des chrétiens invités à convertir le monde. Puis il analyse l'introduction géographique d'Orose, qui se démarque de la tradition en décrivant la terre habitée d'Est en Ouest et en distinguant un monde administratif romain et un monde extérieur ethnographique, ce qui permet à l'auteur de suggérer que seul l'empire du Christ pourrait être universel. Quant à la chorograhie et à l'ethnographie d'Isidore de Séville, elle est dispersée et élaborée en fonction des étymologies qui conditionnent l'importance plus ou moins grande de ses éléments. Adele Monaci-Castagno (C.14) s'intéresse à Eusèbe de Césarée, qu'elle présente comme un historien-géographe *sui generis*, du fait qu'il s'intéresse à un nouvel empire, celui du peuple des chrétiens unis sous le commandement du Christ. Elle envisage ensuite l'*Historia ecclesiastica*, qui illustre cette nouvelle approche, et l'*Onomasticon*, dont la partie conservée rassemble des toponymes bibliques, envisagés comme des lieux dotés à la fois de contours bien réels et d'une histoire régionale. Bernadette Cabouret (C.15) entreprend de démonter les mécanismes qui autorisent Libanios à faire d'Antioche la cité hospitalière par excellence dans l'*Éloge* qu'il lui adresse. Son site la rend à la fois facile d'accès et accueillante, permettant notamment d'offrir en abondance des biens et des services, avec également des endroits propices à l'*otium*. De plus, son histoire est celle de la promotion, dès son origine, de l'accueil et de la philanthropie, à travers les cas de Triptolème, de Cassios et d'Héraclès. Amaury Levillayer (C.16) montre l'intérêt des écrits apocryphes concernant les apôtres et la répartition des territoires à évangéliser entre les 12 apôtres du Christ et leurs 70 ou 72 disciples : la totalité de l'œcoumène est investie par les douze apôtres, tandis qu'une géographie orientale et romano-centrée est utilisée par leurs disciples pour rendre compte du maillage épiscopal serré de l'Orient romain. Se servant des exemples des histoires ecclésiastiques de Socrate et de Sozomène, Valerio Neri (C.17) démontre que les descriptions et excursus géographiques sont méprisés par ces deux auteurs, malgré la présence de quelques éléments concernant l'environnement d'ermites du désert ou de certains lieux où se déroulent des événements importants. Ce qui les intéresse, c'est le système provincial romain contemporain, qui définit un cadre géographique pour les péripéties de la vie chrétienne, en ce compris les schismes et hérésies et l'usage liturgique. Se fondant sur le nombre limité de fragments de Ménandre le Protecteur, Bruno

Bleckmann (C.18) prouve que cet historien fournit des informations précises à propos de territoires situés aux marges de l'empire d'Orient, en particulier l'Asie centrale, sur laquelle il a disposé, sans intermédiaires, de rapports d'ambassadeurs, dont il n'a pas altéré le contenu. La conclusion de Yann le Bohec (C.19) met en évidence quelques constats. Manifestement, l'histoire et la géographie ne constituent pas deux disciplines autonomes chez les Anciens, mais deux types de discours apparentés, fondés sur un savoir ancien et centrés sur les hommes. Il en ressort qu'à l'instar de la plupart de leurs prédécesseurs antiques, les historiens-géographes de l'époque étudiée tiennent à charmer leur public à travers l'exotisme des lieux et le recours à la rhétorique. De même, ils se préoccupent volontiers de morale et tiennent compte des impératifs des guerres en fournissant aux chefs d'armée les renseignements sur les lieux de leurs combats présents et futurs. Bref, ils ont suivi les méthodes établies par une longue tradition tout en visant d'autres buts, à savoir la valorisation de l'empire romain, voire de tout empire. Grâce à ces 19 contributions, l'histoire et la géographie post-hellénistiques en langue grecque en ressortent mieux connues. Car le livre met en exergue aussi bien une fidélité à la tradition antérieure qu'un apport original, inspiré par les circonstances particulières dans lesquelles ces écrits sont élaborés : émergence du pouvoir et de la culture romaine portée progressivement par un empire prétendant s'identifier à la totalité de la terre habitée, puis d'un « empire » chrétien, englobant non seulement l'empire romain mais aussi quelques peuples marginaux, ce qui donne une autre dimension à l'universalité revendiquée par cet empire face aux empires antérieurs et contemporains. Vu la qualité des différentes contributions, il aurait peut-être été préférable de regrouper celles-ci dans un livre à plusieurs voix, ce qui aurait notamment évité des redites d'une contribution à l'autre et aurait offert au lecteur une vision plus synthétique des auteurs de cette période et des lignes de force qui traversent l'époque et les œuvres. En tout état de cause, les spécialistes du monde antique et le public cultivé ne manqueront pas d'éprouver de la gratitude à l'égard des concepteurs et contributeurs de ce livre qui leur ouvre de nouveaux et vastes horizons. Monique MUND-DOPCHIE

Françoise DES BOSCS, Yann DEJUGNAT & Arthur HAUSHALTER (Ed.), *Le détroit de Gibraltar (Antiquité – Moyen Âge). I Représentations, perceptions, imaginaires*. Madrid, Casa de Velázquez, 2019. 1 vol. broché, 17 x 24 cm, XIV-456 p., 21 ill. (COLLECTION DE LA CASA DE VELÁZQUEZ, 174). Prix : 35 €. ISBN 978-84-9096-161-2.

Le présent ouvrage constitue le premier volume d'une série, qui en comportera 4 au total : deux volumes qui, dans le prolongement de celui-ci, aborderont d'autres thèmes, et un volume de synthèse intitulé *À la croisée des mers et des continents. Le détroit de Gibraltar de l'Antiquité au Moyen Âge*. C'est ce qu'explique une introduction rédigée par les deux directeurs du programme DÉTROIT, Daniel Baloup et Laurent Callegarin, programme ayant impliqué une équipe pluridisciplinaire de chercheurs marocains, espagnols, portugais, italiens, canadiens et français. Il s'agissait en effet de confronter les nombreuses études consacrées à l'histoire et à la géographie du détroit de Gibraltar durant l'Antiquité et au Moyen Âge et de les compléter grâce aux acquis des sciences sociales en matière d'analyse spatiale. Une autre introduction, rédigée par les éditeurs du livre, fait le point sur les « représentations » traditionnelles du détroit, aux sens

Bleckmann (C.18) prouve que cet historien fournit des informations précises à propos de territoires situés aux marges de l'empire d'Orient, en particulier l'Asie centrale, sur laquelle il a disposé, sans intermédiaires, de rapports d'ambassadeurs, dont il n'a pas altéré le contenu. La conclusion de Yann le Bohec (C.19) met en évidence quelques constats. Manifestement, l'histoire et la géographie ne constituent pas deux disciplines autonomes chez les Anciens, mais deux types de discours apparentés, fondés sur un savoir ancien et centrés sur les hommes. Il en ressort qu'à l'instar de la plupart de leurs prédécesseurs antiques, les historiens-géographes de l'époque étudiée tiennent à charmer leur public à travers l'exotisme des lieux et le recours à la rhétorique. De même, ils se préoccupent volontiers de morale et tiennent compte des impératifs des guerres en fournissant aux chefs d'armée les renseignements sur les lieux de leurs combats présents et futurs. Bref, ils ont suivi les méthodes établies par une longue tradition tout en visant d'autres buts, à savoir la valorisation de l'empire romain, voire de tout empire. Grâce à ces 19 contributions, l'histoire et la géographie post-hellénistiques en langue grecque en ressortent mieux connues. Car le livre met en exergue aussi bien une fidélité à la tradition antérieure qu'un apport original, inspiré par les circonstances particulières dans lesquelles ces écrits sont élaborés : émergence du pouvoir et de la culture romaine portée progressivement par un empire prétendant s'identifier à la totalité de la terre habitée, puis d'un « empire » chrétien, englobant non seulement l'empire romain mais aussi quelques peuples marginaux, ce qui donne une autre dimension à l'universalité revendiquée par cet empire face aux empires antérieurs et contemporains. Vu la qualité des différentes contributions, il aurait peut-être été préférable de regrouper celles-ci dans un livre à plusieurs voix, ce qui aurait notamment évité des redites d'une contribution à l'autre et aurait offert au lecteur une vision plus synthétique des auteurs de cette période et des lignes de force qui traversent l'époque et les œuvres. En tout état de cause, les spécialistes du monde antique et le public cultivé ne manqueront pas d'éprouver de la gratitude à l'égard des concepteurs et contributeurs de ce livre qui leur ouvre de nouveaux et vastes horizons. Monique MUND-DOPCHIE

Françoise DES BOSCS, Yann DEJUGNAT & Arthur HAUSHALTER (Ed.), *Le détroit de Gibraltar (Antiquité – Moyen Âge). I Représentations, perceptions, imaginaires*. Madrid, Casa de Velázquez, 2019. 1 vol. broché, 17 x 24 cm, XIV-456 p., 21 ill. (COLLECTION DE LA CASA DE VELÁZQUEZ, 174). Prix : 35 €. ISBN 978-84-9096-161-2.

Le présent ouvrage constitue le premier volume d'une série, qui en comportera 4 au total : deux volumes qui, dans le prolongement de celui-ci, aborderont d'autres thèmes, et un volume de synthèse intitulé *À la croisée des mers et des continents. Le détroit de Gibraltar de l'Antiquité au Moyen Âge*. C'est ce qu'explique une introduction rédigée par les deux directeurs du programme DÉTROIT, Daniel Baloup et Laurent Callegarin, programme ayant impliqué une équipe pluridisciplinaire de chercheurs marocains, espagnols, portugais, italiens, canadiens et français. Il s'agissait en effet de confronter les nombreuses études consacrées à l'histoire et à la géographie du détroit de Gibraltar durant l'Antiquité et au Moyen Âge et de les compléter grâce aux acquis des sciences sociales en matière d'analyse spatiale. Une autre introduction, rédigée par les éditeurs du livre, fait le point sur les « représentations » traditionnelles du détroit, aux sens

divers de ce terme, et signale les nouvelles orientations retenues par l'équipe : varier les points de vue dans la manière d'aborder le sujet, rendre compte de la complexité du matériau fourni par les sources, éviter le filtre de l'européocentrisme. Les 24 contributions du volume sont regroupées en fonction de 4 thèmes, aptes à dégager des lignes directrices dans cette diversité : les contributions qui y figurent respectent chaque fois l'ordre chronologique. La première section, intitulée « Mots et images autour d'un lieu mythique » identifie des continuités entre les périodes antique et médiévale : elle rassemble 7 contributions. (1) À travers le cas de la mer Caspienne, dotée à plusieurs reprises d'un passage étroit qui l'ouvre sur l'océan septentrional, Irene Pajón Leyra démontre que cette représentation erronée tire sa force du besoin de symétrie éprouvé par les géographes antiques et du témoignage – sujet à caution – d'un chef d'expédition mandaté par un souverain, qui lui confère ainsi une autorité incontestable. (2) En étudiant la géographie mythique du détroit de Gibraltar, Gonzalo Cruz Andreotti démontre qu'il y a plusieurs lectures possibles de celle-ci, culturelles ou identitaires, parce qu'elle n'a pas été forgée uniquement par les Grecs occidentaux, mais aussi par les colons phéniciens à partir de mythèmes venus de l'Orient hellénique et sémitique. (3) Manuel Albaladejo Vivero retrace l'histoire de la représentation des Colonnes d'Héraclès à travers les sources grecques et souligne son évolution d'une perspective mythologique à une vision plus scientifique, celle des témoignages d'hommes de terrain et de la géographie mathématique. (4) Silvia Panichi s'efforce de déterminer, à travers les maigres renseignements transmis, la position d'Artémidore d'Éphèse dans le débat sur la localisation des Colonnes d'Héraclès, situées par lui sur l'île occupée par la cité de Gadeira. (5) Partant des descriptions consacrées à l'Extrême-Occident et aux Colonnes d'Hercule, Gwladys Bernard et Jean-Baptiste Guillaumin dénoncent une approche toujours influente de l'*Ora maritima* d'Aviénus, censée reproduire des témoignages très anciens dont elle tire le maximum d'informations possible. Ils démontrent que l'*Ora maritima* ne doit plus être lue comme une compilation de sources antérieures, mais comme une œuvre de culture générale, déterminée par un temps et un lieu précis. (6) Jaafar Ben El Haj Soulami décrit les représentations du détroit de Gibraltar dans les mythes arabes. Ceux-ci font de la Méditerranée soit une mer rebelle, qui appelle un châtiment, soit une mer de l'éternité et de la double vérité, où Moïse reçoit son initiation ; quant au détroit, il est un espace conquis par des personnages mythiques, tels Alexandre le Grand et Araclush (Héraclès), et par des personnages réels. (7) Mostapha Taher s'intéresse pour sa part aux conceptions arabes du détroit au Moyen Âge ; il en étudie les dénominations, les dimensions (géoéconomique, religieuse, géopolitique et stratégique) et le rôle de passage vers différentes villes, ce qui reflète l'évolution de l'histoire de ce lieu. La deuxième section, intitulée « Les milieux savants : physiciens, géographes et cartographes », traite du détroit en tant que repère fondamental et limite entre Europe et Afrique et entre mer intérieure et Océan. Elle comporte cinq contributions. (1) Didier Marcotte rassemble d'abord les différents noms qui désignent le détroit en général pour faire ressortir la complexité du concept ; il montre ensuite que cette complexité provient de la double nature de la géographie, à la fois science physique et science des sociétés humaines. (2) Le détroit de Gibraltar et ses régions limitrophes offrent à Arthur Haushalter l'occasion de cerner la méthode utilisée dans la *Geographia* de Ptolémée : utilisation d'un savoir livresque d'une part, dessin propre à la représentation cartographique d'autre part. (3) Emmanuelle Tixier du Mesnil étudie la

représentation d'Al-Andalus et du détroit de Gibraltar élaborée au Moyen Âge par des géographes arabes, originaires de l'Espagne ou de la Sicile : celle-ci atteste à la fois l'influence des préoccupations géopolitiques des périodes étudiées et la présence de compilation et d'ajouts successifs, fondés sur le savoir livresque hérité des Grecs. (4) Les géographes musulmans orientaux envisagés par Jean-Charles Ducène ayant rarement navigué dans le détroit de Gibraltar, ils en fournissent une définition plutôt instable, fondée principalement sur des éléments gréco-romains : lieu de passage plus ou moins étroit, présence de statues (dont celle d'Héraclès), détroit creusé de main d'homme et traversé par un pont. (5) Nathalie Bouloux centre ses analyses sur le Moyen Âge latin dans lequel elle distingue trois périodes, influencées respectivement par Orose et Isidore de Séville, par les rapports de navigateurs longeant les côtes atlantiques de l'Europe et de l'Afrique et par les auteurs de descriptions précises et documentées des littoraux et de leur hinterland. La troisième section, intitulée « Acteurs du détroit : marins, marchands, voyageurs », confronte la portée symbolique du lieu à la valeur de l'autopsie. Elle rassemble six contributions. (1) Pascal Arnaud situe le détroit de Gibraltar dans l'ensemble des détroits méditerranéens, analysés selon les mêmes paramètres physiques et climatiques. Il en conclut que Gibraltar est loin d'être le plus dangereux de l'ensemble. (2) Antonino Zumbo étudie les pratiques – souvent fantasmées – des pêcheurs dans les détroits, lesquelles en font les héros d'une pêche grandiose d'animaux énormes et/ou dangereux. (3) Christine Gadrat-Ouerfelli repère les brèves mentions de Gibraltar dans les récits d'expéditions de la troisième Croisade et de voyages accomplis par des Espagnols, qui insistent tous sur l'aspect militaire du détroit ; quant aux récits de pèlerinage, ils voient essentiellement dans le détroit une limite de la Méditerranée vis-à-vis de l'Océan. (4) Un texte inséré dans le récit autoptique d'Ibn Battuta par un secrétaire andalou, où sont évoquées diverses caractéristiques du rocher de Gibraltar (place frontière, citadelle de l'Islam, réminiscence d'une ville antérieure), permet à Yann Dejugnat de souligner l'intention sous-jacente de l'écrit : Ibn Battuta entend en effet éliminer de son récit les références à une recherche initiatique au profit de la diversité du monde, tout en s'efforçant par des références au sacré de plaire au souverain commanditaire de l'ouvrage. (5) À partir de portulans, de cartes marines et de textes littéraires toscans, Raúl González Arévalo dégage une perception commune de l'unité politique des contrées avoisinant le détroit sous les règnes des Almoravides et des Almohades, avant que la bataille navale de Tolosa (1212) y mette fin sans compromettre pour autant l'unité commerciale des lieux. (6) Se fondant sur des portulans et des cartes marines réalisés entre le XII^e^ et le XVI^e^ siècle, Emmanuelle Vagnon montre que le détroit de Gibraltar est un élément qui structure les cartes de la Méditerranée à travers ses diverses spécificités. De même, la toponymie, la topographie et l'hydrographie précises des régions riveraines prouvent que la dimension mythique et l'héritage antique s'estompent face à la réalité politique et religieuse de lieux ouverts à la navigation et au commerce. La quatrième section, intitulée « Le détroit dans l'œil des pouvoirs : perceptions symboliques », traite des perceptions du lieu par les différentes puissances qui l'ont contrôlé. Elle regroupe six contributions. (1) Françoise des Boscs analyse l'évolution du regard porté par les Romains sur le détroit et ses rives. Sous la République, ceux-ci constituent un espace-cœur, à pacifier, à étendre et où puiser des clientèles et des symboles forts pour justifier des actions. Au début de l'empire, ces espaces – principalement celui de la rive européenne – pèsent

surtout par leur intérêt économique et par le degré de romanisation atteint par ses habitants. (2) Selon Mohcin Cheddad, l'histoire prouve que depuis l'arrivée des Phéniciens et des Grecs jusqu'à la fin de l'empire romain, les deux régions riveraines du détroit de Gibraltar furent marquées de la même façon par les interventions militaires de Rome et par les échanges commerciaux. (3) À partir de sources arabes, Mehdi Ghouirgate signale une évolution dans la représentation d'Al-Andalus : cette dernière est d'abord jugée plus civilisée que celle de la sauvage rive marocaine ; la représentation des Berbères devient plus positive sous le règne des Mérinides, ce dont témoigne la destinée de Ceuta, considérée désormais comme une ville comparable aux villes d'Al-Andalus par son développement culturel. (4) Miguel Ángel Manzano Rodríguez étudie la place du détroit dans la politique des Mérinides. Dans un premier temps, ceux-ci envoient des troupes conquérir des territoires andalous, dans un second, ils préfèrent contrôler les régions marocaines du voisinage, dans un troisième, ils s'efforcent de contrôler Al-Andalus en se battant sur terre et sur mer, avant la défaite d'Algésiras (1344). (5) Se fondant sur le récit du principal chroniqueur (espagnol) du siège d'Algésiras, Sophie Coussemacker évoque un détroit, qui est un ultime rempart défensif de la chrétienté, dont la nature et le climat influencent le déroulement du siège ; il constitue aussi une voie sillonnée par les flottes des deux belligérants afin de glaner des informations sur l'ennemi et de contrôler le transport de vivres, élément déterminant pour l'issue du siège. (6) Gabriel Martinez-Gros étudie le règne du Nasride Muhammad V à travers le prisme du récit d'Ibn-Haldūn, destiné à illustrer sa théorie de l'histoire ; car ce règne met en lumière l'existence de deux types de sociétés, appelées à se succéder jusqu'à leur disparition, une société sans État, qui conserve sa violence et sa solidarité originelles, et une société organisée en État, mobilisant les ressources de populations contrôlées de la sorte par le biais de l'impôt et détournées d'énergies négatives au profit de la vie productive. La conclusion du livre a été confiée à Patrick Gautier Dalché, qui dégage les caractéristiques propres – globales et locales – du détroit de Gibraltar antique et médiéval. D'une part, le détroit de Gibraltar est considéré comme une frontière plus ou moins infranchissable entre deux mondes imaginaires et/ou réels, comme un lieu symétrique par rapport au détroit de la Méditerranée orientale, comme le seuil d'un espace de parcours s'étendant jusqu'à la Terre sainte et comme pivot de la domination recherchée par les musulmans. D'autre part, le détroit devient un élément de séparation ou de continuité – envisagé de façon théorique ou pratique – entre les régions riveraines et un lieu d'affrontements et de débordements. La conclusion est suivie d'une liste des sources imprimées et d'une ample bibliographie. Au terme de l'examen de l'ouvrage, on ne peut qu'admirer l'ampleur du travail accompli, la richesse de la documentation utilisée et la finesse des analyses menées. On appréciera particulièrement la diversité et la complémentarité des regards posés sur le détroit de Gibraltar et ses régions : imaginaire mythologique et description de réalités observées, héritage du passé antique et expériences récentes, points de vue exprimés sous les angles « européen » et « africain », influences chrétiennes et musulmanes, occidentales et orientales. C'est pourquoi on attend avec impatience la publication des deux volumes complémentaires et surtout du volume de synthèse qui ordonnera ce vaste ensemble de contributions présentes et à venir. Une fois accompli ce grand projet, les antiquisants et les médiévistes, les

historiens de l'Espagne et du Maroc et d'autres spécialistes encore bénéficieront d'une somme qui deviendra pour longtemps « la » référence à propos du détroit de Gibraltar et de ses régions riveraines. Monique MUND-DOPCHIE

Pierre DUCREY, *Polemica. Études sur la guerre et les armées dans la Grèce ancienne*, avec les contributions de Cédric BRÉLAZ et Claude CALAME, textes réunis et édités par Sylvian FACHARD en collaboration avec l'auteur. Paris, Les Belles Lettres, 2019. 1 vol. broché, 15 x 21,5 cm, 553 p., 24 pl. hors-texte n./b. et coul., 11 ill. n./b. dans le texte, Prix : 27 €. ISBN 978-2-251-44893-0.

On ne pourra que se réjouir de la réédition des textes de Pierre Ducrey sur la guerre en Grèce dans l'Antiquité. Ses travaux ont contribué à structurer nos réflexions sur cette question. Son livre intitulé *Guerre et guerriers dans la Grèce antique* (Fribourg, Office du Livre, 1985, réimpression 1999) est encore aujourd'hui un classique recommandé à tous ceux qui s'intéressent à la question. C'est en 1962 à l'École pratique des Hautes Études (EPHE), VI^{e} section, que Pierre Ducrey commença à se pencher sur la guerre dans l'Antiquité en assistant aux séminaires organisés par André Aymard, puis après le décès inattendu de ce dernier en 1964, à ceux de Louis Robert et de Georges Le Rider. À partir des années 1960, la manière d'interroger, de comprendre et d'écrire l'histoire de la guerre antique a progressivement changé, ouvrant son questionnement aux problématiques sociales, économiques, politiques, culturelles et anthropologiques, en relation avec le fait militaire. En Grèce antique, la guerre fut un phénomène de grande ampleur qui toucha la société dans son ensemble. Il n'est donc guère de choses qui furent épargnées, partiellement ou totalement, par la guerre. Cela demandait dès lors d'apporter une réponse théorique qui dépassait de loin le fait militaire. Les séminaires, auxquels assista Pierre Ducrey, visaient à étudier l'histoire ancienne sous des perspectives nouvelles, notamment celle de la sociologie, et marquèrent durablement toute une génération de jeunes chercheurs. Ainsi, au cours de l'année 1964-1965, Jean-Pierre Vernant (1914-2007) et Marcel Détienne (1935-2019) invitèrent les meilleurs spécialistes de la guerre antique, dont Pierre Ducrey, pour une série de conférences qui donna lieu à une publication – devenue un classique – qui reflétait les nouvelles directions empruntées par l'histoire ancienne sur cette question (J.-P. Vernant (ed.), *Problèmes de la guerre en Grèce ancienne*. Paris, Éditions de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales, 1999^{3}). Depuis lors, le chercheur suisse n'a eu de cesse de revisiter certains aspects historiques et sociologiques de la guerre en Grèce antique. Dans les prolégomènes, l'auteur revient sur les moments-clés d'un parcours professionnel exemplaire, qui a fait de lui une personnalité marquante de l'archéologie classique et de l'histoire de l'Antiquité. Né en 1938 à Sion (Valais), Pierre Ducrey a mené une carrière brillante d'enseignant-chercheur d'abord comme professeur assistant en archéologie classique à l'Université de Fribourg, puis comme professeur d'histoire ancienne à l'Université de Lausanne jusqu'à son éméritat en 2005. Son activité de chercheur l'a conduit en Grèce sur divers chantiers de fouilles archéologiques, notamment à Érétrie et à Philippes. Il a concrétisé sa présence en Grèce en prenant la direction de l'École suisse d'archéologie (ESAG) pendant presque 25 ans (1982-2006) et a également occupé des fonctions administratives importantes au sein d'institutions de grand renom (Fondation Hardt

pourvoyeur d'immortalité et qui se place au centre d'une communauté symbolique, conviée par lui au *symposium* poétique (L. Cottegnies, « Robert Herrick, un Horace anglais ? »). La structuration de l'ouvrage en chapitres aurait assurément rendu sa lecture plus aisée (mais était-elle vraiment possible ?). Toutefois, les échos et les citations internes, qui sont nombreux, donnent au lecteur le sentiment d'avoir entre les mains, non pas un recueil de vingt-trois articles isolés, mais bien un ouvrage qui propose une réflexion collaborative et dynamique. L'article d'A. Deremetz sur l'Horace *personatus* inaugure par exemple dans l'ouvrage une série de contributions où la notion de *masque* (*persona*) est minutieusement interrogée et réinterrogée (notamment celles de P. Dubailly, « Lyrisme satirique et sublime de l'intime chez Horace et ses disciples » et de C. Marias Martinez sur l'auteur espagnol Diego Hurtado de Mendoza). Plus loin, la seizième contribution « Le privé et l'intimité au XVII^e^ siècle doivent-ils quelque chose à Horace ? » (H. Merlin-Kajman) fait intervenir la notion de particulier et pousse ainsi plus loin la réflexion conceptuelle proposée par l'ouvrage qui prenait initialement appui sur la dichotomie privé/public. Le traitement des notions de privé, de particulier, de masque ou encore d'intimité ne cesse donc dans tout l'ouvrage de progresser et de s'enrichir. Par ailleurs, les articles portant sur la réception d'Horace – qui procèdent toujours à des analyses minutieuses des passages ou des citations latines convoqués – permettent non seulement de mesurer l'importance du modèle horatien pour les auteurs de la première modernité, mais contribuent aussi en retour à éclairer l'œuvre d'Horace. Aussi l'ouvrage passionnera-t-il à coup sûr à la fois antiquisants et modernistes. Maryse SCHILLING

Corinne JOUANNO (Ed.), *Les silences de l'historien. Oublis, omissions, effets de censure dans l'historiographie antique et médiévale*. Turnhout, Brepols, 2019. 1 vol. broché, 15,6 x 23,4 cm, 371 p. (GIORNALE ITALIANO DI FILOLOGIA. BIBLIOTHECA, 20). Prix : 80 € (+ taxes). ISBN 978-2-503-58431-7.

Les douze articles regroupés dans ce volume à la suite d'un avant-propos (anonyme) sont le fruit de deux séminaires organisés à l'université de Caen en avril 2015 et février 2016, qui regroupaient historiens et philologues ; ils couvrent une période qui s'étend de la Grèce des cités à l'époque des Croisades. Les treize textes sont accompagnés d'une double bibliographie, celle des sources et celle des études secondaires. Ils sont suivis des résumés des douze contributions et d'un index des noms d'auteurs et de personnages. L'avant-propos présente les différents contributeurs, inscrit leurs analyses du silence des historiens dans une perspective novatrice et dresse une brève synthèse du travail accompli. Nous apprenons ainsi que la question des « blancs du récit historique », posée une première fois par Jacques Le Goff et par Nicole Loraux, a progressivement conquis une place notable dans la réflexion des modernes, que ces silences des historiens soient voulus ou non et quelle que soit leur forme (réticence, prétérition, circonlocution). Quant aux résultats acquis, ils instaurent une méthodologie permettant notamment de déceler les omissions éventuelles ou les effets de censure, d'expliquer la présence de silences par la typologie des œuvres ou par des motifs hétérogènes et de cerner la place de l'impensé, qu'on ne peut pas toujours expliquer. Les quatre premiers

articles sont consacrés à la Grèce ancienne. (1) Christine Hunzinger analyse les réticences exprimées par le narrateur dans l'*Enquête* d'Hérodote à propos de différents sujets qu'il affirme connaître et refuse de dire. Elle passe d'abord en revue les textes dans lesquels figurent de telles indications. Elle analyse ensuite les modes d'énonciation refusés et leurs motifs variés. Elle dégage enfin de cette hétérogénéité certaines lignes directrices : le tiraillement dramatisé du narrateur entre des exigences contraires et un sens des limites, grâce auxquels le narrateur peut jouer avec les attentes de son public. (2) Françoise Ruzé s'interroge sur l'oubli dont Clisthène a été l'objet, alors que sa réforme a assuré la solidité de la démocratie athénienne, dont les principes sont évoqués, et est célébrée par les historiens modernes. À partir des rares témoignages des Anciens, elle envisage quatre explications : le rôle obscur de Clisthène dans les événements auxquels il a été mêlé ; la réécriture du passé national d'Athènes s'accommodant mal des soupçons qui planent sur la famille des Alcméonides à laquelle appartient Clisthène ; l'absence de clarté de sa position politique aux yeux des historiens anciens ; l'absence de charisme et l'extrême discrétion du personnage, peu propices à son héroïsation. (3) Pour sa part, Stavroula Kefallonitis décèle un usage politique dans les silences de Thucydide et de Denys d'Halicarnasse (*Antiquités romaines*). Ceux du premier reflètent la prudence des acteurs de l'histoire face à des groupes dominants, ou un désir de l'historien de ne pas mettre en avant ce qui n'entre pas dans le cadre de son idéologie et de ses jugements, ou encore de dissimuler les lacunes de son information, voire son peu d'intérêt pour certaines questions. Les silences de Denys peuvent sans doute également dissimuler un manque d'information, mais ils sont surtout mis au service d'une réécriture du passé à propos de la civilisation étrusque, dont les Romains récusent l'importance. (4) Enfin, Aurélien Pulice étudie la façon dont deux biographies byzantines comblent les lacunes de leur information sur la vie de Thucydide en recourant à une description de son physique, plus allégorique que réaliste, et à la mise en avant de la formation rhétorique qu'il aurait reçue d'Antiphon et qui sert l'ego des auteurs de ces évocations de l'historien. Les quatre articles suivants traitent du monde romain à l'époque de l'Empire et de l'Antiquité tardive. (5) Fabrice Galtier étudie les silences proclamés (« je sais mais ne dis pas ») et les silences interdits (« je voudrais ne pas le dire mais je le dis quand même ») figurant dans les *Annales*. Ces deux options servent le but moral poursuivi par l'historien en fonction de normes auxquelles il adhère : soit le dégoût inspiré par le sujet abordé est tel qu'il vaut mieux se taire partiellement ou totalement pour ne pas heurter le lecteur, soit le silence serait avantageux vu l'écœurement éprouvé par Tacite, mais impossible, car le lecteur a droit à l'information. (6) Olivier Devillers compare les relations des événements survenus en 32 chez Tacite (dans les *Annales*), chez Suétone et chez Dion Cassius de manière à dégager leur tronc commun et leurs silences, qu'il s'agisse de « je sais mais ne dis pas » ou de « je devrais me taire, mais je le dis quand même ». Il en dresse un tableau comparatif et les rapporte à l'idéologie personnelle de chaque historien : intérêt pour l'ordre sénatorial chez Tacite, pour le caractère des princes chez Suétone, pour les institutions chez Dion Cassius. (7) Consacrant son intervention aux 12 panégyriques latins produits par Pline le Jeune et par des orateurs gaulois du IV^e^ siècle ap. J.-C., Christine Delaplace commence par faire l'histoire de leur édition, avant d'analyser les deux aspects communs à l'ensemble du corpus : d'une part, l'exaltation de l'éternelle Victoire remportée contre les Barbares, qui vise à rassurer les provinciaux, d'autre part, le silence

sur la « diplomatie de la Paix », portant essentiellement sur les subsides octroyés aux Barbares, pour éviter que les provinciaux soient découragés par un exposé sur la situation réelle de l'empire ou irrités en découvrant à quoi servent les taxes de plus en plus lourdes. (8) Enfin, Éric Fournier compare, à travers leurs silences, les attitudes d'Ammien Marcellin et de Victor de Vita, auteur d'une *Historia persecutionis Africanae provinciae*, face à la diversité religieuse du Ve siècle. Ammien Marcellin, peu favorable à la religion chrétienne, exprime ses réticences de façon subtile en mettant en avant les qualités de la culture païenne à laquelle il adhère. Au contraire, pour promouvoir le mouvement des nicéens, Victor de Vita charge les Vandales de toute sorte de barbarie, alors que d'autres auteurs soulignent les aspects positifs de leur gouvernement. La dernière partie du volume traite du Moyen Âge occidental et oriental. (9) Pierre Bauduin décrypte les silences de Guillaume de Jumièges dans son évocation du règne du duc de Normandie Richard II au XIe siècle (*Gesta Normannorum ducum*). Après avoir passé en revue plusieurs types de silences, il analyse en détail les chapitres 15 et 16 du livre V, qui projettent un éclairage radicalement différent sur des événements marquants du règne de Richard II. Ce dernier est présenté comme un fidèle allié du roi de France dans le chapitre 15, comme son adversaire dans le chapitre 16, sans que le chroniqueur ne fournisse les motifs de ce comportement ambigu. (10) Marie-Agnès Lucas-Avenel confronte l'*Histoire du Grand Comte Roger et de son frère Robert Guiscard*, rédigée entre 1035 et 1098, et l'*Historia Sicula* de l'Anonyme du Vatican, composée par deux auteurs différents, l'un intervenant en 1147, l'autre poursuivant le travail. Elle s'interroge sur les silences de l'Anonyme du Vatican et met en évidence la volonté des auteurs de faire de Tancrède et de ses fils une lignée d'une grande piété et fidélité à Dieu plutôt que de vaillants guerriers. (11) En analysant la première partie de la *Chronographie* de Michel Psellos, qui recouvre les années 976-1078, Corinne Jouanno démontre la duplicité de l'auteur : d'une part, celui-ci distingue théoriquement l'utilisation du silence, servant le propos des œuvres encomiastiques, et celle d'une parole libre et sereine, propre à l'historien ; d'autre part, sa présentation des différents règnes est truffée de prétéritions qui ne sont en fait que des insinuations malveillantes ou une *damnatio memoriae*, ou une absence d'intérêt pour le sujet abordé, voire de l'autocensure. La proclamation théorique des devoirs de l'historien ne servirait dès lors qu'à dissimuler le but poursuivi, à savoir la critique d'empereurs responsables de la décadence de leur État. (12). La contribution de Stanislas Kuttner-Homs a pour objet le règne de Jean II Comnène tel qu'il est présenté dans la synthèse élaborée par Nicétas Chôniatès, dont les omissions délibérées sont analysées avec soin. La construction du portrait d'un empereur idéal et le silence instauré à propos des défauts d'un règne, que mentionnent d'autres sources historiques, correspondent à une stratégie de l'historien, celle de faire des règnes de Jean II et de ses successeurs une tragédie du déclin de l'empire byzantin, dont le dénouement funeste est la conquête de Constantinople par les croisés en 1204. On aurait aimé que le travail en commun de deux séminaires ait davantage influencé la conception du volume au moins sur deux points. Ainsi, on regrettera que les différents aspects du silence et les mots qui l'évoquent n'aient pas été davantage développés dans l'avant-propos de manière à éviter des redites théoriques dans plusieurs contributions. On se demandera également pourquoi les citations des sources n'ont pas été présentées de la même manière dans toutes les contributions où on trouve tantôt l'original dans le texte et la traduction dans

les notes, tantôt l'inverse. Mais ces regrets sont moindres que le fruit et le plaisir que l'auteur de cette recension a tirés de sa lecture des douze contributions, stimulantes par la variété de leurs sujets et par leurs approches du silence des historiens étudiés. Toutes balisent un chemin original dans l'étude des « blancs de l'histoire », laquelle complète harmonieusement celle de l'établissement de la véracité des faits. On ne doute pas que le présent volume sera bien accueilli par les antiquisants et les médiévistes et qu'il stimulera d'autres recherches en ce domaine, auxquelles il offre une base de départ solide et durable. Monique MUND-DOPCHIE

Frances MUECKE & Maurizio CAMPANELLI (Ed.), *The Invention of Rome: Biondo Flavio's* Roma Triumphans *and its Worlds*. Genève, Droz, 2017. 1 vol. broché, 17,5 x 25 cm, 296 p., 5 fig. n./b. (TRAVAUX D'HUMANISME ET RENAISSANCE, 576). Prix : 48 CHF. ISBN 978-2-600-04789-0.

Les éditions Droz nous ont habitués à des ouvrages de très grande qualité : c'est encore le cas ici avec ce volume consacré à la *Roma triumphans* de Biondo Flavio. Cet ouvrage a vu le jour à la suite d'un projet de recherche soutenu par l'Australian Research Council, qui s'est concrétisé ensuite par un colloque à la British School of Rome en 2014. Son but est d'offrir une compréhension plus approfondie de la nature, du contenu, des idées et de l'impact de la *Roma triumphans*, le dernier chef-d'œuvre de Biondo Flavio, écrit en 1459. Malgré son importance et son intérêt, il reste largement méconnu ; l'ouvrage collectif recensé ici propose une contextualisation et des lectures approfondies (p. 10), en multipliant les approches (p. 12) de l'œuvre de Flavio. – Ce volume est divisé en trois parties. La première analyse le contexte, le genre et les buts de la *Roma triumphans* : deux contributeurs, Anne Raffarin et Angelo Mazzocco, comparent les épilogues respectifs de la *Roma instaurata* et de la *Roma triumphans*, avec l'objectif d'explorer les contextes littéraires, culturels, historiques et politico-religieux des deux œuvres. La troisième contribution, dont l'auteur est Frances Muecke, essaie d'établir quelle est la nature de cette œuvre plutôt difficile à classer et qui appartient surtout à la vaste tradition des compilations, parmi lesquelles elle fonde une nouvelle branche. La deuxième partie, intitulée « *Mores et instituta* », explore des thèmes importants de l'œuvre de Biondo Flavio. Le premier à être analysé est celui de l'attitude de Flavio envers la religion des Romains (encore Frances Muecke) ; James Hankins démontre ensuite que le cœur même de la *Roma triumphans* consiste en une interprétation cohérente des institutions romaines de la République ; Giuseppe Marcellino aborde la digression de Flavio centrée sur les écrivains et la production littéraire dans la Rome ancienne ; la subdivision suivante de l'œuvre, les livres VI et VII consacrés au système militaire, est analysée dans le chapitre écrit par Ida Gilda Mastrorosa, dans lequel elle retrace les courants de pensée de l'auteur à travers la combinaison de ses sources ; Maurizio Campanelli évoque maintenant la querelle qui opposa Flavio à Francesco Barbaro à propos des restes monumentaux de Rome ; enfin, Peter Fane-Saunders place le discours architectural de la *Roma triumphans* en perspective avec, entre autres, le *De re aedificatoria* de Leon Battista Alberti. La troisième partie de ce volume se concentre sur trois phases de la réception de l'œuvre de Flavio : la diffusion des manuscrits dès la fin de la rédaction de l'ouvrage ; son influence avant la publication d'autres traités

COMPTES RENDUS – RECENSIES – BOOK REVIEWS

Alexander C. LONEY & Stephen SCULLY (Ed.), *The Oxford Handbook of Hesiod*. Oxford, Oxford University Press, 2018. 1 vol. relié, 24,8 x 17 cm, XVIII-529 p. Prix : 97 £. ISBN 978-0-19-020903-2.

Comme les deux auteurs s'en expliquent dans leur introduction, la composition d'un « Handbook » consacré à Hésiode s'imposait en raison des nombreux livres novateurs traitant de son œuvre et de la survie de celle-ci publiés durant la dernière décennie, en particulier des commentaires des *Travaux* (Ercolani 2010) et du proème de la *Théogonie* (Pucci 2007), une édition et une traduction italienne des scolies (Cassanmagnago 2009) et deux nouveaux volumes de la collection Loeb (Most 2006-2007). S'y ajoutent, en ce qui concerne la survie d'Hésiode, l'ouvrage de Koning (2010) sur la « réception » antique du poète et le *Brill's Companion to Hesiod* de Montanari-Rengakos-Tsagalis (2009). Aussi l'ouvrage qu'ils viennent de publier, avec des chercheurs débutants et chevronnés, contient-il, outre l'introduction déjà mentionnée, 29 contributions regroupées en 4 sections : le contexte de l'élaboration de l'*opus* hésiodique (4 contributions) ; l'art du poète (7 contributions) ; la survie d'Hésiode durant l'Antiquité gréco-romaine (13 contributions) ; la survie d'Hésiode, de Byzance à l'époque contemporaine (5 contributions). L'introduction et les différentes contributions fournissent la bibliographie propre au sujet dont elles traitent, et parfois recommandent des lectures complémentaires, abordant des sujets qui n'ont pu y être développés. Le volume contient encore un index général, regroupant noms de personnes, noms de lieux et noms de notions, ainsi qu'un index des textes antiques cités. Précisons d'emblée que les contributions, loin d'adopter un canevas homogène, sont organisées en fonction des sujets abordés et de la compétence des auteurs à les traiter ; le volume contient à la fois des articles pointus – particulièrement dans les deux premières parties – et des contributions ouvrant des perspectives dans des domaines encore peu explorés, principalement dans les deux parties consacrées à la réception postérieure de l'*opus* hésiodique. L'introduction, due à Stephen Scully et à Alexander Loney (chap. 1), passe en revue les auteurs des différents articles en veillant à situer ceux-ci dans l'ensemble des travaux consacrés au poète par les autorités dans le domaine concerné et par des auteurs plus récents. De son côté, Hugo H. Koning (chap. 2) aborde la question hésiodique en rapportant le point de vue des Anciens, en s'interrogeant sur l'identité d'Hésiode, sur le lieu et le temps de l'élaboration de ses poèmes et sur le nombre de poèmes « authentiques ». Stephanie Larson (chap. 3) s'intéresse pour sa part à la culture matérielle de la Béotie du VII^e^ s. a. C., en privilégiant les sites qui concernent particulièrement Hésiode, tels que le village d'Ascra et son climat ingrat, le sanctuaire des Muses, dont l'activité est mieux connue à l'époque hellénistique, ou encore Thèbes en tant que centre politique. Avec David W. Tandy (chap. 4), nous entrons dans l'univers économique et politique du poète : on peut en

effet établir qu'Hésiode agit en tant que propriétaire terrien, maître de travailleurs esclaves, en lutte larvée contre le pouvoir centralisateur de la ville (Thespies) pour garder le contrôle de sa production et peu concerné par le développement du commerce entre Grecs et avec les étrangers. Joshua T. Katz (chap. 5) analyse ensuite l'influence, difficile à établir, de la langue proto-indo-européenne sur la langue d'Hésiode à travers le v. 35 de la *Théogonie*, où l'association du chêne et du rocher, présente dans d'autres textes grecs, fait songer à des emplois similaires dans l'orbe indo-européen. Quant à Stephen Scully (chap. 6), il part du principe que l'ensemble de l'œuvre parvenue jusqu'à nous est le fait d'un auteur qui maîtrise l'art de la parole, dont il examine certains traits. Benjamin Sammons (chap. 7) revient sur la structure poétique de la *Théogonie*, manifeste dans une œuvre qui a pour but d'ordonner le récit du passage du chaos originel au règne de Zeus grâce à un processus de catalogage, interrompu par l'intégration d'épisodes capitaux dans l'évolution du monde des dieux. Le chapitre suivant (chap. 8) est consacré par Alexander C. Loney à l'examen de deux structures de temporalités qui traversent l'*opus* hésiodique. La temporalité synchronique se caractérise par son omniprésence et par ses fonctions étiologique et téléologique ; la temporalité diachronique est en revanche saisonnière et cyclique. S'intéressant à la théologie hésiodique, Richard P. Martin (chap. 9) précise que la représentation du monde des dieux n'est en rien canonique, mais se rapproche davantage d'une spéculation et d'une fabrique de mythes, qui a été l'objet de compétition. Il montre ensuite, à travers l'utilisation d'épithètes et d'expressions stéréotypées, une vision d'Hésiode plus positive et optimiste que celle d'Homère. De son côté, Egbert J. Bakker (chap .10) nous invite à ne pas négliger le fait que l'œuvre d'Hésiode a d'abord été transmise par la performance de rhapsodes. Ceux-ci ont contribué à différencier Homère, promoteur de héros, d'Hésiode, narrateur de la naissance des dieux et du cosmos et peintre de la justice et de règles de conduite. La contribution suivante a pour objet l'art de l'exhortation, dont José M. González (chap. 11) relève d'emblée la pertinence, puisqu'il y a dans la *Théogonie* et surtout dans *Les Travaux et les Jours* une *persona loquens* (Hésiode lui-même) et dans le second poème des destinataires (Persès et les rois-magistrats). Enfin, Suzanne Lye (chap. 12) s'inscrit à première vue dans les *Gender studies* en analysant la détestation des femmes exprimée par un Hésiode qui voit en elles des fléaux pour les hommes, mais va bien au-delà de cette perspective chère aux féministes. Car la misogynie d'Hésiode vise moins les femmes en tant que telles que l'insécurité éprouvée par le poète à l'égard de tous ceux qui ont un statut supérieur au sien. Joseph A. Almeida (chap. 13) inaugure la partie consacrée à la survie d'Hésiode durant l'Antiquité en analysant finement les relations décelables entre les poèmes de Solon et l'œuvre de l'Ascréan sous le double angle de l'analyse littéraire et de la signification de la justice. Conscient de la difficulté posée par les maigres fragments conservés des Présocratiques, Mitchell Miller (chap. 14) ne s'interdit pas pour autant de confronter Hésiode à des philosophes connus pour leur prise de distance face à la tradition mytho-poétique : de là des rapprochements intéressants, notamment entre le chaos hésiodique et l'*apeiron* d'Anaximandre et entre la critique de l'anthropomorphisme des dieux chez Xénophane et la façon hésiodique de présenter les dieux. Radcliffe G. Edmonds III (chap. 15) entreprend de comparer les théogonies hésiodique et orphique en confrontant les renseignements qu'elles fournissent à propos du principe

premier, de la genèse du cosmos, des conflits entre générations divines, de l'anthropogonie et du règne final de Zeus. Pour illustrer l'intérêt d'études – encore peu nombreuses – consacrées à l'influence exercée sur les arts visuels par Hésiode, Harvey Alan Shapiro (chap. 16) analyse le vase à figures noires de Sopilos, peint vers les années 583 av. J.-C et conservé au British Museum ; il s'intéresse surtout à sa frise circulaire, représentant la procession des dieux qui se rendent dans la maison de Pélée pour y célébrer les noces de celui-ci avec Thétis. Les références explicites et implicites de Pindare à l'*opus* hésiodique sont analysées par Tom Philipps (chap. 17) à travers trois cas représentatifs : le mariage de Thétis (premiers vers de l'*Hymne* I), le chemin ardu de la vertu (*Ol*. VI, 9-11 ; IX, 107-108 et *Is.* VI, 66-69), l'emprisonnement de Typhon/Typhoeus (*Pyth*. I, 20-26). Il en ressort que l'influence d'Hésiode devait être perceptible aux auditeurs de façon assez fine. Dans le cadre d'une contribution traitant de l'influence d'Hésiode sur la tragédie, Alan H. Sommerstein (chap. 18) étudie Eschyle, seul tragique à avoir été marqué par l'Ascréan. En témoigne à l'évidence l'importance du mythe de Prométhée, abordé dans le *Prométhée enchaîné* (peut-être inauthentique) et dans les fragments du *Prométhée délivré* et du *Prométhée porte-feu*. Par ailleurs, le thème hésiodique de la justice est largement présent dans l'*Orestie* et dans le fragment d'une pièce, intitulée *Dikè*. En ce qui concerne l'influence d'Hésiode sur la comédie, Jeffrey Henderson (chap. 19) observe qu'Aristophane, dans le petit nombre de comédies conservées, peut être confronté à Hésiode au moins sur trois points : une réécriture humoristique du mythe des successions divines (cf. *Les oiseaux*, *Les nuées* et *Les chevaliers*) ; une utilisation utopique ou dystopique de l'âge d'or (cf. *Les Acharniens*, *Les oiseaux*, *L'Assemblée des femmes*) ; des réemplois des compétitions entre autorités littéraires, dont *Les Grenouilles* sont l'exemple le plus abouti. Pour donner un aperçu de la survie d'Hésiode au IV^e^ siècle av. J.-C., Marcus Folch (chap. 20) met en exergue des cas de figure fournis par *Les lois* de Platon. Ceux-ci lui permettent de démontrer que le philosophe donne à voir un Hésiode pourvoyeur de mythes, d'images et de personnages, avec lequel il entre en compétition, et un auteur utilisé dans des concours de rhapsodes, des écoles et des cercles culturels. Lilah Grace Canevaro (chap. 21) attribue le succès obtenu par la *Théogonie* et les *Travaux* chez les écrivains hellénistiques à la présence de ces deux œuvres non seulement dans les écoles mais aussi dans les bibliothèques ; s'y ajoute le succès des ouvrages didactiques en prose et en vers, dont un certain nombre révèle une conscience de la cohérence de l'*opus* hésiodique et une aptitude à suggérer à partir de lui de nouvelles interprétations. La réception d'Hésiode chez les Péripatéticiens, les Épicuriens et les Stoïciens n'ayant pas encore été étudiée et les premières investigations ne fournissant que de maigres données, David Conan Wolfsdorf (chap. 22) aboutit à une histoire de la réception d'Hésiode qui est aussi bien celle « d'une anti-réception ou d'une non-réception ». Ce constat honnête n'empêche pas son auteur de retracer autant que faire se peut le contexte des rares références ou allusions. Partant du constat que les *Géorgiques* de Virgile influencèrent davantage la poésie anglaise que *Les Travaux et les Jours*, Stephanie Nelson (chap. 23) analyse les deux œuvres en faisant ressortir leurs points communs et leurs différences. Elle attribue le succès de Virgile au fait que celui-ci, comme les poètes anglais, prend davantage en compte les problèmes des agriculteurs de son temps. S'il est vrai qu'Ovide aborde l'œuvre d'Hésiode à travers le filtre de sa réception à l'époque hellénistique, il convient d'en préciser les raisons, comme le fait

Ioannis Ziogas (chap. 24). On observe en effet qu'Ovide a une vision holistique du corpus hésiodique et trouve dans l'Ascréan un prédécesseur qui rejoint son propre intérêt pour les permanences et les discontinuités. La période de la Seconde Sophistique fournissant 65 % des citations subsistantes, Helen Van Noorden (chap. 25) a choisi de concentrer sa contribution sur trois points : (1) la compétition entre Hésiode et Homère, d'une part, entre Hésiode et les auteurs de cette époque, d'autre part ; (2) l'influence de l'Ascréan sur Lucien, qui en exploite plusieurs épisodes, et les nombreuses citations de vers sur le mode humoristique, dues principalement à Lucien ; (3) l'utilisation d'Hésiode par les apologistes chrétiens en tant que promoteur d'une sagesse en harmonie avec la sagesse chrétienne, ou, au contraire, comme le tenant d'une sagesse obsolète, ou encore comme un pourvoyeur de sentences. C'est à Niccolò Zorzi (chap. 26) qu'il revient d'ouvrir la quatrième partie consacrée à la survie post-antique d'Hésiode en évoquant celle de la période byzantine (largement méconnue) et de la première Renaissance. Il évoque d'abord la tradition manuscrite de la *Théogonie*, des *Travaux* et du *Bouclier*, dont certains éléments sont dus à de brillants savants byzantins, puis l'exégèse menée à cette époque par des savants non moins brillants. Il signale ensuite qu'en Occident, Pétrarque, Boccace, puis la ville de Florence manifestent un intérêt pour Hésiode, tandis qu'apparaissent dans le dernier quart du XV^e^ siècle en Italie les premières traductions latines des *Travaux* et de la *Théogonie*. Dans la période qui voit l'épanouissement de l'humanisme (1471-1667), Jessica Wolfe (chap. 27) privilégie l'étude de l'utilisation d'Hésiode en rapport avec le christianisme : il s'agit essentiellement de la réception des leçons de sagesse pratique et de l'interprétation allégorique ou critique des mythes de l'Ascréan à travers le néoplatonisme et la tradition mythographique en Italie, Érasme et Mélanchthon en tant qu'humanistes engagés dans le processus de la Réforme, la Pléiade, Jean de Sponde et Daniel Heinsius en France, George Chapman, Edmund Spenser et John Milton en Grande-Bretagne. Peu de travaux ayant traité de la survie d'Hésiode aux XVIII^e^ et XIX^e^ siècles, Adam Lecznar (chap. 28) analyse quelques cas destinés à lancer des investigations en la matière, par exemple Voltaire en France, les auteurs anglais engagés dans une querelle des Anciens et des Modernes, les philologues allemands intéressés par le caractère allégorique ou historique présent dans l'*opus* hésiodique ou encore Nietzsche, insistant sur la sauvagerie de maints auteurs grecs. L'étude consacrée aux XIX^e^ et XX^e^ siècles est menée par deux co-auteurs (chap. 29). D'une part, Stephen Scully signale la place mineure qu'Hésiode occupe dans les travaux de Freud, alors qu'il témoigne de l'intérêt pour le même type de mythe, qu'il envisage toutefois sous des angles opposés. Inversement, Charles Stocking souligne la place importante tenue par Hésiode – notamment à travers l'invocation aux muses de la *Théogonie* et le mythe des races – chez de célèbres promoteurs du structuralisme, Vernant, Detienne, Foucault et Derrida. La contribution de Thomas E. Jenkins (chap. 30) étudie Hésiode à travers différents supports : films, séries TV, jeux vidéo, livres pour adultes et pour enfants. Ceux-ci mettent en scène, à l'exception du mythe de Pandore, des récits empruntés à la *Théogonie,* laquelle leur fournit un épisode suffisamment violent pour retenir l'attention des créateurs, celui de la guerre des Titans contre Zeus et les dieux de sa génération. En conclusion, cet ouvrage collectif, dont un compte rendu ne peut mentionner toutes les richesses, constitue, on l'aura compris, une somme dispensant de nombreux renseignements et

ouvrant de nouvelles pistes aux chercheurs, en particulier à ceux qui s'intéressent à la réception d'Hésiode. Ce remarquable outil mérite dès lors une large diffusion.

Monique MUND-DOPCHIE

Andrew L. BROWN, *Aeschylus*, *Libation Bearers*. Edited with an Introduction, Translation and Commentary by A. L. B. Liverpool, Liverpool University Press, 2018. 1 vol. broché, 486 p. (ARIS & PHILLIPS CLASSICAL TEXTS). Prix : 24,955 £. ISBN 978-1-786-94099-5.

Die Kombination aus hochgradig korrupter Überlieferung, Dunkelheit der Sprache und Komplexität der Gedanken in Aischylos' Dichtung, und vor allem der *Orestie*, stellt für den Interpreten gleichermaßen Reiz und Herausforderung dar. Nicht zuletzt aus diesem Grund erhält die Trilogie seit jeher die besondere Beachtung der Forschung. Das Mittelstück, die *Choephoren* stehen dabei ein wenig hinter den rahmenden Tragödien, dem monumentalen *Agamemnon* und den archaische und moderne Moralitätskonzepte verbindenden *Eumeniden* zurück. Zu diesem Stück hat Andrew Brown nun einen Kommentar in der (vor kurzem an einen neuen Verlag und einen neuen Gesamtherausgeber übergegangenen) Aris & Phillips-Reihe veröffentlicht. Die Reihe stellt den Anspruch, die entsprechenden Werke auch einem Publikum aus Nichtfachleuten zugänglich zu machen, sodass erschöpfende Diskussionen arkaner Details und sprachlicher Probleme nicht möglich sind. Brown meistert diese Aufgabe. Er steuert geschickt auf einem Mittelweg, bei dem die Diskussion der Konstitution des griechischen Textes nicht unterdrückt, aber aufs Inhaltliche und Wesentliche beschränkt wird und dem Primat der Deutung und Erklärung der Sinnzusammenhänge unterworfen ist. Als Beispiel kann die Behandlung der multiplen Textentstellung in 385 dienen, wo auf über einer Seite jede der Schwierigkeiten ("Every word in this line is controversial") separat diskutiert und eine den Gesamtsinn berücksichtigende Herstellung des Verses angeboten wird. Den Schwierigkeiten der Ausdrucksweise wird breiter Raum eingeräumt, wobei hilft, dass Brown auf seine – häufig notgedrungen freiere und mehr auf den Sinn als die Wortbedeutung abzielende – Übersetzung verweisen und erklären kann, wie sich diese aus der wortgetreuen ableitet. Im Fokus steht somit die detaillierte Betrachtung des Textes, insbesondere des vielschichtigen Sinngehalts der Bildsprache, der Stilistik des Griechischen und des gedankliche Zusammenhang. Auch die größeren Bausteine der Komposition werden zergliedert und die Organisationsprinzipien dargelegt. So geschieht es nicht zuletzt beim Kommos des Ersten Stasimons, dessen komplizierte Architektur (insbesondere später auch zu 315-422) gesamthaft und stückweise in sorgfältiger Abwägung der gedanklichen Entwicklung und der Motivverschiebungen besprochen wird. Auch wenn Brown letztlich konstatiert, dass der Kommos die Handlung nicht voranbringt, so gibt er doch eine Deutung, nach der der Kommos "discursive and exploratory" sei und so zum tieferen Verständnis der gegenwärtigen Situation und des kommenden Blutvergießens beitrage, indem er die moralischen und religiösen Gefühle der Beteiligten auslote. Die Einleitung (S. 1-56) gibt eine breite Darstellung der üblichen Aspekte: Zum Mythos hebt Brown zum einen heraus, dass schon Aischylos aus einer reichen Tradition schöpfen konnte, zum anderen, dass die Zahl der Innovationen in den *Choephoren* gering ist, wobei er

fondamental de la famille comme cellule indispensable à la fécondité de la cité se dégage également clairement de la trilogie. Dans le chapitre 4, M. Fartzoff étudie différents passages de l'*Agamemnon* où des liens explicites sont établis entre Troie et Argos. L'auteur y examine notamment la symbolique de l'immolation d'Iphigénie qui, apparaissant comme véritable révélateur de l'*hybris* d'Agamemnon, aboutit à une mise en cause de ses valeurs guerrières et héroïques. La troisième partie étudie plus spécifiquement la relation de la cité d'Argos avec le drame familial des Atrides. Le chapitre 5 montre comment l'éthique guerrière d'Agamemnon apparaît comme la cause du drame privé des Atrides et des malheurs des citoyens d'Argos. Le début de la pièce présente ainsi un portrait noir du souverain, dépeint comme un despote entaché d'*hybris*, négligeant les véritables intérêts de sa famille et de sa cité. Toutefois, l'opposition entre les valeurs politiques et familiales s'estompe au fil de la pièce et le souverain argien en arrive *in fine* à apparaître comme la victime impuissante d'une histoire familiale qui l'a poussé à répéter un crime similaire à celui de son ancêtre Atrée. S'emparant despotiquement du foyer familial et de la cité, Clytemnestre représente en définitive la véritable menace de l'ordre familial et politique, ce qui ôte toute légitimité à son acte. Plus spécifiquement consacré aux *Choéphores*, le chapitre 6 montre la double dimension familiale et politique de l'action d'Oreste, le rétablissement d'une continuité familiale et d'une souveraineté politique légitimes ne pouvant s'obtenir qu'au prix d'un matricide, expression d'une nouvelle *hybris*. La solution à l'aporie tragique est apportée dans les *Euménides*, qui fait l'objet du commentaire du chapitre 7, constitutif de la quatrième partie. Les conflits familiaux et politiques initiés à Troie et poursuivis à Argos, confluent vers Athènes, où ils prennent fin. Au-delà du jugement et de l'acquittement d'Oreste, c'est une véritable *catharsis* sociale que dépeint la pièce finale de la trilogie, réaffirmant les droits du mari à diriger le foyer et la cité. La loi du talion est contrée par la création de l'Aréopage : désormais, la cité remplace le foyer familial comme lieu de justice. Véritable métaphore de l'unité civique, Athènes se présente finalement comme la cité idéale où famille et cité vivent dans une harmonie parfaite. L'histoire familiale des Atrides se trouve ainsi absorbée dans celle d'Athènes, présentée comme une grande famille et offrant un contre-modèle parfait à Argos. En dépit de certaines répétitions dans l'exposé, l'ouvrage de M. Fartzoff peut être salué pour son souci d'une énonciation claire et structurée. On relève toutefois quelques coquilles aux pages 19 (« ces confrontation ») et 338 (« une cité privé de toute espace »). L'auteur montre qu'une véritable unité dramatique traverse l'ensemble de la trilogie, qui met en avant la portée civique de l'histoire familiale des Atrides. En synchronie, le groupe familial s'impose comme un élément fondamental pour envisager les rapports politiques et sociaux au sein de la cité, dont la démocratie athénienne offre une vision idéale.

Mathilde KAISIN

Martha C. TAYLOR, *Melian Dialogue and Sicilian Expedition. A Student Commentary*. Norman, University of Oklahoma Press, 2019. 1 vol., XX-486 p., 3 cartes (OKLAHOMA SERIES IN CLASSICAL CULTURE, 57). Prix : $ 34.95. ISBN 978-0-8061-6194-5.

Martha Taylor est particulièrement bien placée pour rédiger un commentaire sur des épisodes de la *Guerre du Péloponnèse* de Thucydide, vu sa connaissance de l'histoire

d'Athènes et de son empire, attestée notamment par ses deux livres, *Salamis and the Salaminioi. The History of an Unofficial Demos* (Gieben, 1997) et *Thucydides, Pericles and the Idea of Athens in the Peloponnesian War* (Cambridge, 2010). Ce nouvel ouvrage, destiné à des étudiants dont beaucoup ont commencé à apprendre le grec relativement tard, reflète sa compétence en la matière. Déjà le choix des textes étudiés est heureux, car il constitue un échantillon particulièrement valable du mode de fonctionnement de l'historien grec, en permettant d'aborder les aspects caractéristiques de la *Guerre du Péloponnèse* (narrations de batailles et de conflits politiques, discours, conclusions brèves mais denses, jugements exprimés ou suggérés par Thucydide). Sans oublier pour autant la table des matières (p. VII-XI), la liste des cartes (p. XIII), la brève préface (p. XV-XVII) et la liste des titres abrégés figurant régulièrement dans le commentaire (p. XIX-XX), il convient de mettre en exergue la longue introduction (p. 3-44), complétée par 3 cartes présentant respectivement la Grèce et la mer Égée, la Sicile et le Sud de l'Italie, et les environs de Syracuse (p. 45-47). Puis vient l'important commentaire, qui porte sur l'attaque menée par les Athéniens contre les habitants de Mélos (livre V, 84-114, p. 48-80) et sur l'expédition de Sicile (livre VI, livre VII et livre VIII, 1 évoquant les réactions des Athéniens face au désastre, p. 81-420). Un découpage y est fait dans les deux textes entre des unités narratives qui ont été mises au point par Carolyn Dewald (*Thucydides' War Narrative*, Berkeley, 2005). Un appendice contient ensuite l'éloge de Périclès défunt tel qu'il a été formulé par Thucydide (livre II, 65, 5-13, p. 421-432). Le livre fournit enfin une bibliographie destinée aux étudiants et divisée par sujets (p. 433-442), une bibliographie complémentaire (p. 443-452) et un index regroupant à la fois les noms de personnes, les noms de lieux et les noms de *realia* et de concepts (p. 453-465). L'introduction conçue pour un public d'étudiants rassemble de façon claire et synthétique tout ce que la recherche la plus récente leur offre pour entrer de plain-pied dans l'œuvre : biographie de Thucydide et évocation de ses prédécesseurs ; méthode adoptée par l'historien en ce qui concerne l'exposé des événements, la rédaction des discours et la datation des faits ; état inachevé de l'œuvre transmise ; énumération et illustration des difficultés qui attendent ceux qui veulent la lire dans la langue originale (le dialecte et sa prononciation, le style volontiers abstrait et les constructions de phrases tantôt très complexes, tantôt ramassées) ; déroulement de la guerre avant et après les passages étudiés jusqu'à la défaite d'Athènes, racontée par d'autres historiens vu l'inachèvement du texte de Thucydide. On appréciera en outre l'insertion – interrompant le fil du récit – de considérations bienvenues sur les démocraties athénienne et syracusaine et sur les thèmes principaux mis en avant par Thucydide dans son récit de l'expédition de Sicile. Le commentaire, fondé sur le texte publié dans les Oxford Classical Texts, rassemble des explications grammaticales adaptées à un public américain – lequel ne ressemble pas nécessairement à celui des universités belges – et des renseignements qui développent des points figurant déjà dans l'introduction à propos de l'histoire de la Grèce et du déroulement de la guerre du Péloponnèse avant l'expédition de Sicile. En ce qui regarde le vocabulaire, qu'elle n'intègre pas dans son commentaire, Martha Taylor met en garde ses étudiants contre une confiance aveugle dans les dictionnaires en ligne, parce qu'ils mettent en valeur une traduction générale ne s'accordant pas toujours avec l'emploi particulier qu'ils analysent et elle leur recommande d'utiliser plutôt la version papier de ceux-ci. La synthèse mise en œuvre dans l'introduction, dans le choix des rubriques et dans le cadre

du commentaire, la décision d'insérer le jugement de Périclès sur les aptitudes d'Athènes à vaincre – et par conséquent à maintenir son empire – mais aussi sur les limites à ne pas franchir, ainsi que les bibliographies étoffées, reposent sur une remarquable connaissance du dossier « Thucydide ». Cette compétence a dès lors permis à l'auteur de produire un ouvrage de vulgarisation fondé sur des bases solides et indiscutables. Saluons la performance, car ce n'est pas une mince affaire de diffuser auprès d'un public *a priori* peu formé un livre scientifique qui leur soit accessible sans trahir une recherche de longue haleine par des simplifications abusives, voire erronées.

Monique MUND-DOPCHIE

Francisco BARRENECHEA, *Comedy and Religion in Classical Athens. Narratives of Religious Experiences in Aristophanes'* Wealth. Cambridge, Cambridge University Press, 2018. 1 vol. broché, XII-201 p. Prix : 89,18 €. ISBN 978-1-107-19116-7.

Cet ouvrage examine les rapports entre la comédie, l'humour et la religion grecque. F. Barrenechea traite cette relation en étudiant l'ensemble de la dernière comédie écrite par Aristophane, *Ploutos*. Dans l'introduction, l'auteur suggère que la forme et le fonctionnement des narrations se fondent sur un certain nombre de pratiques religieuses actives, où les dieux sont manifestement présents dans la vie des hommes. Il classe ces narrations en trois catégories relatives à la consultation, à l'incubation et à l'introduction de nouveaux dieux. Adaptées aux conventions comiques tout en contenant les changements et les innovations qu'on attend du genre de la comédie, les représentations religieuses du *Ploutos* sont comparées à celles d'autres genres littéraires, comme la tragédie, les écrits philosophiques ou le genre oratoire, ainsi qu'aux témoignages directs des pratiques, à savoir les inscriptions des sanctuaires de l'époque classique ou hellénistique. L'ouvrage comprend cinq chapitres intitulés *Numinous Wealth* (p. 11-42), *An Apollonian Beginning* (p. 43-68), *A Healing Story* (p. 69-106), *A Household Shrine* (p. 107-136) et *A New God Arrives* (p. 137-161). Dans le premier, F. Barrenechea soutient la nature divine de Ploutos dans la comédie, contre les arguments des recherches antérieures qui le considèrent comme un symbole littéraire représentant l'abondance. Comme en témoignent les textes et les images de l'Antiquité, la figure d'un Ploutos divin, qui erre en distribuant des biens, était bien connue du public athénien. Mais, selon l'auteur, sa représentation comique par Aristophane a ses propres caractéristiques, qui en font un personnage fictif, opposé aux autres divinités de l'œuvre (Zeus, Pénia). Dans le deuxième chapitre, le prologue comique prend la forme d'un oracle du type « la première rencontre avec quelqu'un » : une première personne s'engage à exécuter une certaine action, à condition qu'elle rencontre une deuxième personne ou objet. Cette action influence également les deux participants. Apollon, comme agent divin, conseille un agent humain, Chrémyle, après sa demande pour une redistribution égale des biens. Chrémyle est ensuite amené à Ploutos, qui a l'apparence d'un homme vieux et aveugle. La solution définitive au problème initial ne sera donnée que plus loin dans l'histoire, via la collaboration entre les dieux et les hommes. D'après F. Barrenechea, « this chapter has shown how the oracular process itself deepens this complicity between gods and men, making it more intimate than it might otherwise have seemed ». Dans le troisième chapitre, l'auteur examine le témoignage de l'esclave

Adolfo J. DOMINGUEZ (Ed.), *Politics, Territory and Identity in Ancient Epirus*. Pise, ETS, 2018. 1 vol., 17 x 24 cm, 351 p. (DIABASEIS, 8). Prix : 38 €. ISBN 978-8-8467-5415-8.

L'ouvrage édité par A.J. Dominguez est la dernière publication en date de la collection Diabaseis, consacrée à l'étude du nord-ouest de la Grèce et aux relations entre Orient et Occident. Le volume est consacré à l'Épire et résulte du projet de recherche « Ethnogenesis, Settlement, Territory and Federalism in Ancient Epirus » mené par l'Universidad Autonoma de Madrid. Ce territoire situé aux confins du monde grec était partagé entre trois ethnè, les Molosses, les Chaoniens et les Thesprotes mais également, selon Strabon, entre quatorze tribus (*Géogr*. VII, 1, 5). La création et le développement de deux de ces ethnè et d'une tribu sont analysés par A. Domìnguez (p. 1-42), S. Milàn (p. 101-134) et S. De Maria et L. Mancini (p. 193-248) qui, respectivement, étudient plus spécifiquement la Molossie au moment de la création de l'état molosse, la Cassopée de manière diachronique et, enfin, la Chaonie à l'époque hellénistique et romaine. Ce dernier article aborde la question des échanges culturels par l'étude des divinités vénérées dans les sanctuaires de la région en revenant sur les dernières découvertes archéologiques, comme l'extraordinaire mosaïque hellénistique représentant un serpent qui témoigne de l'existence d'un Asclepeion à Butrint (à ce sujet, Marie-Patricia Raynaud & Agron Islami, *Butrint intramuros* [*Corpus of the Mosaics of Albania, 1*], Ausonius, Bordeaux, 2018). P. Filos (p. 283-302) aborde les différentes ethnies sous l'angle de la linguistique par la relecture de documents épigraphiques provenant de Butrint. J. Pascual (p. 43-100) retrace l'histoire de l'Épire depuis le V^e^ siècle jusqu'à 167 av. J.-C. sur base des listes des *theorodokoi* d'Épidaure, d'Argos et de Delphes, mettant ainsi en évidence le passage des états indépendants vers l'unification réalisée par les Éacides et la formation du *koinon* des Épirotes. Les lieux où se jouent l'administration et la vie politique sont envisagés par Elia Rinaldi (p. 249-282) dont la recherche couvre deux siècles, du IV^e^ siècle av. J.-C. jusqu'à la destruction de l'Épire par Paul-Émile après la bataille de Pydna. Les contributions de M. Intrieri (p. 135-170) et de J. Piccinini (p. 171-192) sont consacrées à Dodone. La première revient sur l'objet énigmatique qu'est l'anathème de Corfou alors que la seconde envisage les relations qu'entretient Dodone avec les autres sanctuaires oraculaires du monde grec. Enfin, G. Mora revient sur la topographie telle que décrite par les voyageurs qui s'aventurent, durant les XVIII^e^ et XIX^e^ siècles, dans cette région en marge du traditionnel « Grand Tour ». Qu'ils y soient pour des raisons diplomatiques ou militaires comme F. Pouqueville ou W. M. Leake, par curiosité artistique comme E. Dodwell ou E. Lear, ou dans un objectif scientifique, comme H. Kiepert, L. Heuzey et H. Daumet, ces visiteurs ont laissé, outre leurs propositions d'identifications de certains emplacements à des lieux mentionnés dans les textes anciens, de précieuses illustrations d'objets et les premiers plans de la région et de certains sites. L'ouvrage a le mérite de s'intéresser à une région qui reste encore en marge des études concernant la Grèce antique. Toutefois, bien que l'œuvre se présente comme historique et archéologique, peu d'informations sont données sur les fouilles menées, au cours des dernières années, par les éphories d'Ioannina, de Thesprotie, d'Arta et de Preveza et dans des sites dont on découvre progressivement l'importance, comme Kastritsa, Elaia ou Gitani. Les sources bibliographiques grecques sont

d'ailleurs peu nombreuses et dans certains cas inexistantes. Les articles sont très peu illustrés, exception faite de l'article de S. De Maria et L. Mancini, et l'on regrette surtout l'absence de cartes dans une publication qui vise à étudier un territoire. On appréciera toutefois l'exposition d'éléments issus des dernières recherches, notamment en Chaonie, ou la relecture de données déjà connues, comme celle des listes des *Theorodokoi* ou des inscriptions de Butrint qui permettent, au travers de méthodologies différentes, de revenir sur des questions d'histoire politique et territoriale, chères au projet Diabaseis. Maria NOUSSIS

Maria Chiara MONACO, *Halirrhothios. Krenai e culti alle pendici meridionali dell'Acropoli di Atene*, Athènes – Paestum, Scuola Archeologica Italiana di Atene – Pandemos, 2015. 1 vol. relié, 326 p, 107 fig., 15 pl. (STUDI DI TOPOGRAFIA E DI ARCHEOLOGIA DI ATENE E DELL'ATTICA, 2). Prix : 70 €. ISBN 978-88-87744-39-2.

Dans la collection de topographie attique de l'École archéologique italienne à Athènes, M.C. Monaco présente un ouvrage consacré aux pentes sud de l'Acropole. Le titre est le nom d'un triste héros, fils de Poséidon et violeur de la fille d'Arès qui le tua en flagrant délit et fut pour cela jugé par les dieux à l'Aréopage, selon l'un des mythes étiologiques de la cour de justice athénienne, chargée des crimes de sang. Le sous-titre éclaire heureusement l'objet du livre qui ne consacre qu'une faible partie à Halirrhothios, même si son nom évoque les eaux saumâtres de certaines sources de l'Acropole. L'étude associe la géologie et l'hydrologie, en replaçant le sud de la colline majeure d'Athènes dans son contexte physique : l'eau tient une place importante dans ce travail, aussi bien comme élément naturel que comme objet de constructions humaines avec les fontaines, mais aussi les cultes et les mythes. La zone traitée est située entre le mur de Cimon limitant le plateau où se trouvent les cultes principaux de la cité, et tout particulièrement ceux de la déesse poliade, et le *péripatos*, ce chemin qui fait le tour du rocher là où la pente devient moins abrupte et qui a été ouvert à nouveau au public après des travaux qui ont beaucoup apporté à la connaissance des lieux. L'ouvrage de M.C. Monaco procure un bilan des dernières découvertes du Service archéologique grec dans un secteur qui va du sanctuaire de Dionysos à l'odéon d'Hérode Atticus et à l'entrée des sanctuaires du plateau, aux Propylées. Le lieu a fait l'objet de trois séries de fouilles, à la fin du XIX^e^ et au début du XX^e^ siècle jusque dans les années 1920, dans les années 1960 et dans les années 2000. Le matériel des puits et des tombes atteste une fréquentation depuis l'Helladique Moyen. Le lieu qui sert d'habitat et de nécropole se spécialise dans le 3^e^ quart du VIII^e^ siècle en aire sacrée occupée par plusieurs sanctuaires. Cet espace souffre du sac de Sylla qui a conduit à des restructurations. Pausanias, comme on pouvait un peu s'y attendre, est proposé comme guide et la fig. 10 p. 26 donne à voir son itinéraire avec des incertitudes entre l'Ilissos et les pentes orientales de l'Acropole : l'accroissement des indications du voyageur et celui des données archéologiques permettent de plus grandes certitudes dans le secteur étudié par M.C. Monaco. Le premier sanctuaire présenté est celui de l'héroon de Talos/Kalos/Perdix, neveu de Dédale dont la sépulture se trouvait dans l'espace étroit entre le théâtre de Dionysos et le sanctuaire d'Asclépios, où a été découverte une tombe de guerrier de l'Helladique Récent qui pourrait avoir été le lieu d'un

thermal où l'on consommait une nourriture « de luxe », directement au bord de la piscine. Le dernier dossier, « Catalogue of Coins from the Swedish Excavations », est soumis par Harald Nilsson. 1281 pièces, byzantines, vandales, romaines, grecques et islamiques (par ordre d'importance numérique), découvertes le plus souvent hors contexte, ont été étudiées. Après une introduction à l'utilisation du catalogue, elles sont réparties en deux sections, correspondant respectivement aux sites A et B, le complexe thermal (A) et la zone qui comprend une citerne et une tombe punique (B), complétées par cinq appendices, qui détaillent la répartition des découvertes monétaires par pièce du bâtiment fouillé, les différents lots de monnaies retrouvés, les pièces à flan fendu, les pièces trouées et les pièces brûlées. Un tableau renseigne dans tous les cas le poids, la taille, la condition, le numéro d'inventaire et l'identification de ces monnaies ; des photographies en couleur clôturent le chapitre. Harald Nilsson contribue à enterrer l'une des hypothèses relatives aux pièces à trous en caractérisant ces derniers comme étant le résultat de la corrosion, et non d'une action délibérée. Cet ouvrage utile, clôturé par un épilogue de Birgitta Sander qui rappelle brièvement le déroulement des fouilles, constitue aussi le point final à la participation suédoise au projet. Alexandre WIMLOT

Marietta HORSTER, Doria NICOLAOU & Sabine ROGGE (Ed.), *Church Building in Cyprus (Fourth to Seventh Centuries). A Mirror of Intercultural Contacts in the Eastern Mediterranean*. Münster, Waxmann, 2018. 1 vol. broché, 300 p. (SCHRIFTEN DES INSTITUTS FÜR INTERDISZIPLINÄRE ZYPERN-STUDIEN, 12). Prix : 39,90 €. ISBN 978-3-8309-3791-3.

Ce volume réunit les communications présentées lors d'un colloque consacré à l'architecture religieuse de Chypre, tenu à Mayence en juin 2016, sous l'égide du Département d'Histoire de l'Université de Mayence et de *l'Institut für Interdisziplinäre Zyprern-Studien* de l'Université de Münster. La rencontre s'inscrivait dans le projet d'études « Byzanz zwischen Orient und Okzident » du *Leibniz-WissenschaftsCampus* de Mayence ; les relations interculturelles entre Orient et Occident durant l'Antiquité tardive et l'époque byzantine sont abordées au travers d'études pluridisciplinaires, englobant des thématiques telles que les activités diplomatiques des différents patriarcats, les controverses théologiques, juridiques ou liturgiques, ou encore les influences artistiques. Chypre constitue un cas d'école dans ce contexte. Située au carrefour des aires d'influence des patriarcats de Constantinople, Antioche, Jérusalem et Alexandrie, elle est en outre une étape sur la route des pèlerinages en Terre Sainte, ce qui lui vaut à la fois une prospérité économique et une variété d'influences culturelles ; associées à une stabilité politique qui se maintient jusqu'aux invasions perses et arabes de la deuxième moitié du VII^e^ siècle, ces conditions favorables se manifestent par la richesse ornementale des édifices religieux. Divisée en quinze évêchés durant la période protobyzantine, l'île compte en effet plus de cent basiliques d'époque protobyzantine, mais se distingue également par l'intérêt des sources textuelles conservées – dont la *Vita Epiphanii* est sans doute l'exemple majeur – et des documents épigraphiques, qui permettent d'esquisser le paysage religieux et culturel durant les premiers siècles du christianisme. Les contributions présentées dans cet ouvrage émanent de chercheurs qui sont pour la plupart actifs dans les missions archéologiques menées à Chypre. Elles

suivent une introduction visant à présenter le projet dans lequel s'inscrit la rencontre, et sont regroupées en quatre sections. La première est consacrée au paysage chypriote. G. Deligiannakis (p. 23-44) aborde la question des communautés païennes vivant sur l'île à travers l'étude de la prosopographie et le réexamen des actes conciliaires et des sources épigraphiques disponibles, réalisant ainsi un travail analogue à celui mené, dans le cadre de sa thèse, sur le Dodécanèse (*The Dodecanese and the Eastern Aegean Islands in Late Antiquity, AD 300-700*, Oxford, 2016 ; voir *AC* 86 [2017] p. 680-681). A. Vionis présente les résultats du projet *Settled and Sacred Landscapes of Cyprus* de l'Université de Chypre qui vise à déterminer l'occupation du territoire de la vallée de Xéros (p. 45-70). Le second ensemble concerne l'architecture religieuse et les communautés qui y sont associées. E. Procopiou présente les découvertes, réalisées par le Service Archéologique de Chypre, de phases datant des VI^e^ et VII^e^ siècles sous des églises de la période méso-byzantine (p. 73-98). Les communautés chrétiennes, et particulièrement le culte des saints des premiers temps du christianisme, sont abordés sous le prisme de l'épigraphie par S. Efthymiadis. Le troisième volet est consacré à l'arrangement intérieur des édifices religieux. Les installations liturgiques du sanctuaire (D. Nicolaou, p. 119-151), les baptistères (R. Michail, p. 153-174) et les décors en mosaïques (F. Hadjichristofi, p. 191-212 et D. Michaelides, p. 213-244) témoignent du développement de la tradition liturgique chypriote, influencée principalement par Constantinople, mais également, dans une moindre mesure, par les patriarcats orientaux, même après l'acquisition par Chypre de l'autocéphalie au VI^e^ siècle. Ch. Kyriakou livre une lecture sociologique du culte à l'époque paléochrétienne, en analysant l'acte de la liturgie en tant qu'*habitus* (p. 175-189). Enfin, le dernier volet titré « International Byzantine Style? Local Traditions and Adaptations In- and Outside Cyprus » donne la parole à C. Fluck (p. 247-266) et I. Eicher (p. 267-292). Bien que l'on puisse regretter le manque de mise en relation des sujets abordés, comme le laissait espérer le sous-titre du chapitre, avec la culture chypriote, ces deux contributions, présentant respectivement une sélection de tissus liturgiques d'époque protobyzantine et l'architecture, privée et religieuse, tardo-antique et byzantine en Cilicie, sont particulièrement intéressantes par l'originalité du matériel présenté. En conclusion, les contributions remportent le pari de l'interdisciplinarité chère au projet de l'Université de Mayence en rassemblant textes épigraphiques, données textuelles et résultats de fouilles, et en confrontant un réexamen de sources déjà connues aux résultats de recherches nouvelles.

Maria NOUSSIS

Nora BÜCHSENSCHÜTZ, *Iberische Halbinsel und Marokko*. Wiesbaden, Reichert Verlag, 2018. 1 vol. cartonné, XIII-241 p., 69 pl. (REPERTORIUM DER CHRISTLICH-ANTIKEN SARKOPHAGE, 4). Prix : 78 €. ISBN 978-3-95490-362-7.

Johannes G. DECKERS & Guntram KOCH, *Konstantinopel – Kleinasien – Thracia – Syria – Palaestina – Arabia*. Wiesbaden, Reichert Verlag, 2018. 1 vol. cartonné, XIV-164 p., 110 pl. (REPERTORIUM DER CHRISTLICH-ANTIKEN SARKOPHAGE, 5). Prix : 78 €. ISBN 978-3-95490-340-5.

n'y a pas d'identité ethnique, pas plus au IVe siècle qu'aujourd'hui. Au mieux des provenances. Il n'y a qu'une fabrication ou une manipulation idéologique, interne ou externe. Georges RAEPSAET

Jeannot METZLER, Catherine GAENG & Patrice MÉNIEL, *L'espace public du Titelberg*. Luxembourg, Centre National de Recherche Archéologique, 2016. 2 vol. + 1 plan, 30 x 21 cm, 971 p., 774 fig. n./b. & couleur (DOSSIERS D'ARCHÉOLOGIE, 17). Prix : 40 €. ISBN 9782879853413.

D'abord interprété comme un fortin militaire romain, le grand fossé repéré en 1976 par photographie aérienne sur le plateau du Titelberg s'est avéré, dès les premiers sondages des années 1980, dater de l'âge du Fer. Trente ans plus tard, les fouilleurs nous livrent ici une brillante monographie à propos des recherches programmées entreprises sur ce fossé et l'espace qu'il délimite. Cumulée à l'apport des fouilles des nécropoles et d'autres secteurs de la fortification, c'est donc une histoire renouvelée du Titelberg qui nous est proposée ici dans la magnifique collection du CNRA du Luxembourg. Antérieurement au Ier s. av. J.-C., trois remparts à la chronologie encore floue se succèdent pour fermer l'étranglement qui donne accès au plateau du Titelberg. À La Tène finale, les choses sont plus claires : un *murus gallicus* puis un talus massif enserrent un espace de 53 ha. Durant cette époque, une route traverse l'*oppidum* d'est en ouest et relie deux portes opposées. C'est visiblement à cette période aussi que l'on creuse un grand fossé interne transversal, long de 530 m, isolant un quart du site archéologique. La présence d'un mur de terre longeant le fossé sur son flanc oriental montre bien que c'est cette partie du plateau qui a été isolée et non le secteur ouest. On y accède par deux portes monumentales, dont l'une équipée d'un système de passerelle enjambant le fossé. Alors qu'au centre de l'*oppidum* se développe, vers la fin du IIe s. et durant le Ier av. J.-C., un dense habitat le long de la voie principale, la situation paraît différente à l'est du grand fossé : l'absence de structure d'habitat conjuguée à la présence de mobilier plaident en faveur d'un espace communautaire, « réservé » dès cette époque. Durant la première moitié du Ier s. av. J.-C., on y construit un grand bâtiment sur poteaux, associé à cinq longs couloirs parallèles palissadés, d'une cinquantaine de mètres de long chacun. La quantité de mobilier osseux retrouvé à proximité suggère une « halle à bestiaux » au sein d'un espace civique important. Cette interprétation serait renforcée par l'aménagement, à la phase suivante (70/60 av. J.-C.), d'un grand bâtiment sur poteaux de 15 m de côté, parfaitement aligné sur l'axe formé par les deux portes de l'*oppidum* ; les auteurs y voient un bâtiment ouvert, assimilable à une grande halle multifonctionnelle, centre des activités politiques, judiciaires, religieuses et commerciales des Trévires. Devant le bâtiment se développent une esplanade intégrant un autel en pierre et d'autres bâtiments sur poteaux aux plans allongés évanescents (portiques ?). Le mobilier de ce secteur plaide en partie pour des activités religieuses, notamment suite à l'enfouissement de chevaux, la présence de crânes humains et de quelques objets religieux. Mais l'absence d'indices de banquet, notamment les amphores et les traces de consommation au niveau des ossements, et *a contrario* la présence d'objets de boucherie, d'activités marchandes et la mise en évidence d'une gestion spécialisée des parties découpées appuient plutôt une interprétation d'ordre

économique. L'idée d'un grand temple plutôt qu'une « halle » n'est peut-être pas à écarter de façon définitive, d'autant que succèderont à cette grande construction un portique à caractère religieux (fin Ier s. av. J.-C.), une chapelle ouverte (Ier s. apr.) puis un temple classique en dur (IIe s. apr.). L'attestation d'abattage d'animaux, de découpe et de redistribution de la viande, surtout en grande quantité, n'est en tout cas pas, selon nous, incompatible avec un espace cultuel ; les lieux de banquets, en l'état actuel des recherches, font peut-être simplement encore défaut. Les auteurs en sont conscients, l'argumentaire est intelligent et aucune piste n'est négligée. La réponse viendra peut-être de l'interprétation de « l'établissement commercial romain », contemporain des structures que nous venons de décrire, situé dans la partie occidentale de l'*oppidum* et toujours en cours d'étude. À l'extrême fin du Ier s. av. J.-C., la physionomie du Titelberg change : le rempart s'est écroulé et le grand fossé interne est comblé. L'espace public accueille désormais des habitations privées et des activités artisanales, notamment un atelier de bronzier. La fondation de Trèves – dont la date fait toujours débat (voir le compte rendu de G. Raepsaet dans *AC* 80 [2011], p. 648-651) mais qu'il faut probablement placer dans la deuxième décennie av. J.-C. – entraîne le déplacement des élites et la restructuration des secteurs « civiques » de l'ancienne capitale des Trévires. À la « halle » succède une vaste cour à portique, de 19 m sur 13 m, où les activités religieuses prédominent. On notera la présence de spectaculaires brûle-parfums en pierre découverts à cet endroit. La destruction de cet édifice, interprété comme un local associatif (ou une salle de banquet ?), est mise en parallèle par les auteurs, à titre d'hypothèse, avec la révolte de Sacrovir et Florus en 21 ap. J.-C. Après une phase d'abandon, une chapelle ouverte atypique – qualifiée de « baldaquin » – est édifiée à l'époque flavienne. Vient ensuite, au milieu du IIe s. apr. J.-C., un imposant temple, que quelques éléments sculptés permettent d'associer à Mars. Notons que les niveaux archéologiques avoisinants ont livré d'autres fragments attribuables à un cavalier à l'anguipède, à Attis ainsi qu'à l'énigmatique « dieu à l'oiseau » ou plutôt « enfant à l'oiseau ». La fin de l'ouvrage est dédiée aux réflexions et interprétations générales : un chapitre est notamment consacré aux espaces de marché et foires. Les auteurs étudient aussi le statut du site du Titelberg, que l'on pourrait qualifier de centre urbain dès la fin de l'âge du Fer, à l'instar d'autres agglomérations de Gaule des IIe et Ier s. av. J.-C. qui semblent posséder un schéma urbanistique « planifié ». La question de la fonction des espaces ouverts au sein des agglomérations celtiques de plaine et des *oppida* est également posée. Plusieurs exemples trévires laissent en effet penser que les fortifications de hauteur étaient souvent dotées d'espaces civiques et religieux. Les auteurs vont plus loin : l'émergence des sites de hauteur fortifiés à la fin de l'âge du Fer s'expliquerait-elle par la volonté de créer des espaces publics combinant fonctions religieuses, politiques et commerciales ? Alors que les traces d'habitat sont parfois minimes voire inexistantes, les remparts auraient, à l'instar du grand fossé interne du Titelberg, intégralement ou en partie vocation symbolique. Tantôt urbanisé tantôt inhabité, l'*oppidum* combinerait fonctions militaire, civique, religieuse et commerciale. On soulignera aussi l'importance des études relatives au mobilier archéologique, surtout la faune, clé de compréhension pour les fonctions successives de l'espace public. Mais parure, *militaria*, quincaillerie, vaisselle métallique, outils, objets cultuels, céramique, architecture et sculpture sont également analysés et impeccablement illustrés dans un second volume de quelques 500 pages. Au final, on ne peut que

féliciter C. Gaeng et J. Metzler pour la qualité de leurs fouilles et la somme colossale de travail fourni afin d'aboutir à cette monographie. L'importance et la qualité des vestiges autour des années de la Conquête confèrent à ce dossier du Titelberg une place essentielle dans la très complexe compréhension de la romanisation des peuples du nord de la Gaule. Nicolas PARIDAENS

Anne WIELAND, Civitas Mattiacorum. *Forschungen zur römerzeitlichen Besiedlung im Wiesbadener Raum*. Rahden, Verlag Marie Leidorf, 2018. 1 vol. relié, 21 x 29,5 cm, 383 p., 220 fig., nombr. cartes (KÖLNER STUDIEN ZUR ARCHÄOLOGIE DER RÖMISCHEN PROVINZEN, 13). Prix : 49,80 €. ISBN 978-3-89646-141-4.

La dissertation d'Anne Wieland défendue à l'Université de Cologne en 2009 porte sur l'occupation du sol dans la région de Wiesbaden, territoire de la *civitas* antique des Mattiaques. L'essentiel du travail consiste en un catalogue complet de toutes les découvertes (hors des agglomérations et des camps) publiées ou signalées et réunies ici pour la première fois, accompagnées de localisations cartographiques, de planches illustrant des objets retrouvés et de notices avec une bibliographie remontant jusqu'au début du XIX^e^ siècle. Étant donné le caractère analytique et systématique du répertoire, les sites sont plus ou moins documentés en fonction de leur fortune historiographique. Une soixantaine de pages établissent un bilan qui porte sur l'histoire de la cité, le paysage historique, les routes, la chronologie, la structure de l'occupation, les activités et les cultes. Les villas constituent près de la moitié des sites identifiés, au nombre de 148. La constitution civile de la *civitas Mattiacorum* est établie à l'époque de Trajan, au départ d'une population indigène, les Mattiaques, issus de la tribu des Chattes. La période de prospérité s'étend du milieu du II^e^ siècle aux années 259-260. Les témoignages romains disparaissent au début du V^e^ siècle. La région du Main-Taunus est particulièrement développée autour des terres les plus fertiles et de la rivière, à proximité de Mayence, mais les régions plus montagneuses et boisées du Taunus se prêtaient moins à l'habitat. Les productions rurales classiques sont présentes, y compris vinicoles. On aurait aimé disposer aussi d'un exposé au moins synthétique de l'histoire du chef-lieu, Wiesbaden, et des bourgades de la *civitas*, ainsi qu'une étude des limites adoptées. Reste à mettre à profit, sur le terrain, ce répertoire dont la réalisation a dû prendre un temps considérable mais qui aurait pu bénéficier de quelques cartes de répartition thématique. Georges RAEPSAET

Debora SCHMID, *Luxus auf Land. Die römischen Mosaiken von Munzach*. Bâle, Schwabe Verlag, 2016. 1 vol. relié, 21 x 30 cm, 112 p., 152 ill. (SCHRIFTEN DER ARCHÄOLOGIE BASELLAND, 52). Prix : 24 CHF. ISBN 978-3-7965-3642-7.

La richesse archéologique autour d'Augst et de la *Colonia Augusta Raurica* qui en est l'origine est dense et les découvertes fréquentes et souvent d'un haut niveau qualitatif. Un grand domaine rural a été fouillé à partir des années 1950 à Munzach, à 5 km à peine de la ville, et a livré six mosaïques remarquables dans une villa qui tient plus du palais que de l'habitat principal d'une ferme, dotée d'un équipement luxueux hors

étapes de sa carrière. E. Zakharov dresse le catalogue des trouvailles de la prospection de 2008-2010, soit pas moins de 211 monnaies antiques et byzantines (à l'exclusion de 35 monnaies islamiques). Un second article du même auteur présente les monnaies d'Apamée conservées dans le Musée des Beaux-Arts Pushkin et dans le Musée historique d'État de Moscou. La contribution de R. Ashton porte sur le monnayage de bronze et de cuivre de la fin de l'époque hellénistique émis au nom d'Apamée. À noter que bon nombre de ces monnaies portent la mention ΕΓΛΟΓΙΣΤ ou ΕΓΛΟ qui renvoie à la fonction d'ἐκλογιστής (contrôleur financier, comptable). L'auteur propose une datation plus précise que celle avancée (133-48 av. J.-C.) par B.V. Head et réduit la fourchette chronologique entre la fin des années 90 av. J.-C. et 57-54 av. J.-C. La dernière partie de l'ouvrage est consacrée au matériel archéologique issu des prospections. V. Lungu et P. Dupont font le point sur la céramique collectée en 2010, matériel qui présente globalement un faciès centre-anatolien. Dans l'article suivant, V. Lungu étudie les fragments de ce qu'il est convenu d'appeler les « *Achaemenid bowls* ». L'examen de ces derniers qui sont de fabrication locale (à Kelainai ou dans les environs) ainsi que de ceux mis au jour à Sardes incite l'auteur à penser que les origines de ce type de céramique seraient à rechercher en Anatolie, voire plus précisément en Lydie, au milieu du VII^e^ siècle av. J.-C. Les pointes de flèches (VII^e^ siècle – II^e^ siècle av. J.-C.) sont l'objet de la contribution d'A. Ivantchik. Dans l'article suivant, L. Summerer dresse l'inventaire des sarcophages d'Apamée dont le très beau sarcophage aux guirlandes découvert en 1977. L. Summerer et M. Üyümez concluent cet ouvrage avec une présentation d'une chambre funéraire du II^e^ siècle av. J.-C. découverte en 2010 et contenant cinq sarcophages en bois. Au total, ce volume qui regroupe 21 contributions touchant à différentes disciplines dresse un panorama complet de l'état de nos connaissances sur Kelainai-Apameia Kibotos. On passera outre quelques vétilles telles que la coquille sur la couverture (« héllénistique ») ou l'absence d'index, pour féliciter les auteurs d'avoir mené à bien ce projet qui nous permet d'appréhender un peu mieux le passé de cette cité phrygienne. Rudolf PUELINCKX

Kordelia KNOLL, Christiane VORSTER & Moritz WOELK (Ed.), *Skulpturensammlung, Staatliche Kunstsammlungen Dresden. Katalog der antiken Bildwerke. I. Skulpturen von der ägäischen Frühzeit bis zum Ende des Hellenismus*. Munich, Hirmer, 2017. 1 vol. 23,5 x 28,5 cm, XIII-407 p., 13 pl., 88 fig. (KATALOG DER ANTIKEN BILDWERKE, 1) Prix : 98 €. ISBN 978-3-7774-2829-1.

Ce volume constitue la nouvelle contribution au catalogue général de la sculpture du musée national de Dresde. L'entreprise, inaugurée par le tome III consacré à la sculpture impériale romaine en 2011 (*AC* 82 [2013], p. 678-679), poursuivie avec les portraits en 2013 (*AC* 84 [2015], p. 556-558), trouve ici une suite qui n'est en fait que la première étape chronologique de la collection, puisque le volume rassemble les œuvres datées entre l'âge du Bronze égéen et la fin de la période hellénistique. On retrouve dans cet opus la même qualité, le même degré de finition et la même clarté de mise en page que dans les tomes précédents : les œuvres sont magnifiées par de remarquables notices bien informées, les photographies essentiellement en noir et blanc sont

parfaitement contrastées, un port-folio de 13 photographies couleur vient mettre en lumière les vestiges polychromiques de certaines œuvres, le travail éditorial est exemplaire. Le catalogue regroupe 88 numéros : si l'on met de côté les 11 œuvres du début de l'âge du Bronze, les 20 fragments d'Italie centrale et de l'Étrurie et la stèle punique de Carthage, c'est une petite cinquantaine d'œuvres de l'art grec des périodes classique et hellénistique qui se taillent la part du lion. Ce catalogue est introduit par trois textes fort soignés et utiles, destinés le premier à replacer dans son contexte la collection d'œuvres présentées, en prenant soin de reconstituer son histoire jusqu'au XVIII^e^ siècle, le second à mettre en exergue les choix qui, durant le XIX^e^ et le XX^e^ siècle, ont présidé à la politique de sa conservation et de son exposition, enfin le dernier à rendre compte de la présence d'œuvres de l'âge du Bronze. Le catalogue des fragments de l'art grec est organisé de manière chrono-typologique : les pièces de la période classique sont réparties entre des reliefs et statues votifs, des stèles funéraires et des vases de pierre ; les pièces hellénistiques sont plus variées et sont regroupées par affinités chronologiques. Les notices, toujours très informées, visent à l'établissement des arguments de datation, et prennent soin de distinguer les éléments ajoutés ou les réparations qui sont intervenues au cours de l'histoire de la collection. Les éventuelles restaurations modernes de certaines œuvres sont elles aussi documentées avec soin et les œuvres sont appréhendées de façon très archéologique, par stratifications temporelles clairement délimitées. On retiendra comme morceaux de choix l'Artémis de la collection Stackelberg (cat. 16), une tête de statue acrolithe (cat. 64), une statue de nymphe ou héroïne au repos (cat. 65), ou encore la série de vases de marbre dont une pyxis à décor peint (cat. 39) : ces œuvres viennent témoigner non de l'importance révolutionnaire de la collection de Dresde, mais du souci du détail et du goût très assuré qui ont présidé à sa constitution. Ne doutons pas que ce remarquable catalogue contribuera à sa meilleure connaissance et à sa plus large diffusion. Francis PROST

Evgenia VIKELA, *Apollon, Artemis, Leto. Eine Untersuchung zur Typologie, Ikonographie und Hermeneutik der drei Gottheiten auf griechischen Weihreliefs*. Munich, Hirmer Verlag, 2015. 1 vol. broché, 21 x 29,7 cm, XII-294 p., 69 pl. n/b h.t. (ATHENAIA, 7). Prix : 60 €. ISBN 978-3-7774-2289-3.

Le travail d'Evgenia Vikela est d'un grand intérêt non seulement pour ceux qui s'intéressent à la sculpture grecque, puisque l'autrice y recense, sans prétendre à l'exhaustivité, des reliefs archaïques, hellénistiques et classiques représentant la triade apollinienne (Léto et ses jumeaux), la dyade composée par le frère et la sœur et chacune de ces divinités isolée, mais aussi les spécialistes d'histoire des religions qui pourront grâce à cet ouvrage prendre la véritable mesure du culte de ces trois figures divines dans ses différentes configurations. Une courte introduction expose la nature du relief votif dans la pratique cultuelle et dans l'art et met en lumière la place particulière d'Athènes pour ce corpus. Si Apollon et Artémis sont les dieux les plus populaires partout ailleurs pour ce type de dévotion, à Athènes, c'est la déesse poliade qui domine. Le statut particulier de Léto qui n'appartient pas aux Olympiens, mais est une Titanide, fait qu'elle n'est jamais représentée seule, mais toujours avec ses enfants. L'ouvrage comprend trois parties consacrées aux représentations d'Apollon (II), d'Artémis (III)

perpendiculairement aux édifices. L'intérêt de ces découvertes tient notamment au fait que l'*adyton* de l'une des deux *cellae* fut découvert inviolé : il a livré un matériel des époques archaïque (surtout) et classique dans l'état dans lequel il a été rassemblé et déposé à l'époque hellénistique. L'architecture et les espaces sont décrits systématiquement, ainsi que les trouvailles par contextes de découverte. Plusieurs éléments sont invoqués pour attribuer le temple à Apollon et Artémis, mais la question de l'identité de la (ou des) divinité(s) vénérée(s) dans le sanctuaire est prudemment laissée ouverte. Le chapitre final revient sur les implications de ces découvertes sur la place de Kythnos dans l'Égée archaïque. Le matériel votif est d'un « exotisme » (ivoires, œufs d'autruche, …) et d'une richesse exceptionnels, ce qui contraste drastiquement avec la présomption de marginalité, voire de pauvreté de Kythnos, présomption qui émanait du peu de mentions de l'île dans la littérature antique. L'auteur défend l'hypothèse d'une fréquentation par des hommes de la mer, qui y auraient fait escale lors de leurs pérégrinations sur les routes maritimes égéennes. La présentation du sanctuaire archaïque synthétise – mais parfois reprend mot pour mot – le contenu des riches articles consacrés à ces fouilles et parus dans un volume édité par l'auteur dans la même collection (*Les sanctuaires archaïques des Cyclades*, Rennes, 2017, cf. *AC* 87 [2018], p. 601-603). L'auteur est parfaitement honnête à ce propos : il s'agissait ici de fournir aux lecteurs – académiques et grand public – un volume très complet mais synthétique sur l'état de la recherche archéologique à Kythnos. Dans l'attente des publications plus complètes du matériel, le lecteur trouvera dans ce volume, aussi richement illustré que le précédent, une mine d'informations et de renvois aux publications de l'auteur et son équipe. Marie DE WIT

Asklold IVANTCHIK, Lâtife SUMMERER & Alexander von KIENLIN (Ed.), *Kelainai-Apameia Kibotos : une métropole achéménide, hellénistique et romaine*, Bordeaux, Ausonius, 2016. 1 vol. broché, 21 x 29,5 cm, 531 p. nombr. ill. (KELAINAI, 2). Prix : 35 €. ISBN 978-2-35613-166-9.

Fruit du projet Kelainai-Apameia Kibotos et d'un colloque international tenu à Bordeaux les 21 et 22 octobre 2011, ce second volume de la collection *Kelainai* complète notre information sur une cité importante de Phrygie, connue pour avoir été un des lieux de résidence de Xerxès et de Cyrus le Jeune. Au cœur des préoccupations, les périodes achéménide, hellénistique et romaine. La première partie de l'ouvrage aborde les sources littéraires et le contexte historique. C. Tuplin, partant de la peinture de Tatarli qui n'est malheureusement pas reproduite dans ce volume, s'interroge sur l'environnement militaire phrygien durant la période achéménide. Les sources interrogées n'offrent pas de réponses claires mais l'auteur conclut qu'une composante phrygienne dans l'armée perse est fort probable. E. Yildiz met en évidence la situation géographique privilégiée de Kelainai-Apameia Kibotos, située sur un axe important (Strab. XIV, 2, 29), emprunté par les armées de Xerxès, Cyrus, Alexandre le Grand, ou encore Mithridate. La contribution de L. Sementchenko étudiant la tradition associant notre ville au mythe de l'arche de Noé est très stimulante et suggère la présence d'une communauté juive dès la fondation de la cité. La seconde partie du livre s'attache à l'architecture, l'urbanisme et la topographie. K. Müller dresse un inventaire des

éléments architecturaux éparpillés à Dinar et, à partir de ces derniers, émet des hypothèses quant à leurs possibles emplois. A. von Kienlin étudie plusieurs monuments des époques hellénistique et romaine (en particuliers le stade). Ce même auteur aborde avec G. Herdt et A. Ilash le théâtre de la ville qui devait avoir une capacité de *ca* 10 000 places. La contribution suivante écrite à plusieurs mains propose un rapport préliminaire sur l'église byzantine située à 1,5 km à l'est de la ville de Dinar. A. Ivantchik et A. Sidorchuk, soulignant que les nombreux cours d'eau de la région jouèrent un rôle dans le choix du site de Kelainai-Apameia Kibotos, proposent une étude du réseau hydrographique et tentent un rapprochement avec les toponymes antiques (Méandre, Marysas, Orgas, Obrimas et Therme). En raison de l'importance de ces cours d'eau pour les anciens qui s'y réfèrent dès qu'une localisation est proposée, il est primordial de pouvoir les identifier clairement. Les auteurs, à l'instar de F.V.J. Arundell, identifient la rivière Marysas au ruisseau Suçikan (Dinar-su). Il est généralement admis que le lac Karakuyu, quant à lui, correspond au lac Aulutrene. Pour ce qui est des autres cours d'eau mentionnés par les sources (Méandre, Orgas, Obrimas), l'identification est un peu moins aisée. À noter, le souvenir de la rivière de Therme qui nous est parvenu grâce aux témoignages numismatiques et épigraphiques. Les auteurs sont d'avis qu'aucun grand changement n'est survenu dans le réseau hydrographique jusque dans les années 1980, époque à laquelle un barrage fut construit sur l'extrémité occidentale du lac Karakuyu. G. Fiedler et Fr. Maffre exposent les résultats de la prospection réalisée dans la ville de Dinar entre 2010 et 2011. Au total, environ 90 % de l'espace urbain de Dinar a été étudié, laissant apparaître quelques structures souvent malaisées à identifier ainsi que des voies de circulation. F. Çevik dresse une typologie des sépultures issues de neuf nécropoles entourant la cité. 75 % d'entre elles sont des tombeaux rupestres, 18 % des *tumuli*, 5 % des sarcophages et 2 % de simples cuves recouvertes d'un couvercle (*chamosorion*). Se basant sur 99 inscriptions funéraires, l'auteur passe ensuite en revue les sanctions applicables lorsqu'on passait outre l'interdiction de réutiliser une tombe. L'amende qui a évolué au cours du temps semble avoir été élevée (entre 500 et 2 500 deniers) et appliquée avec plus de zèle que dans d'autres cités. La courte contribution de T. Baybura et S. Erdoğan est consacrée à l'importante activité sismique de la région de Dinar (en témoigne le tremblement de terre de 1995 qui fit 94 tués et endommagea plus de 8 500 habitations). La numismatique et l'épigraphie sont abordées dans la troisième partie de l'ouvrage. A. Ivantchik et I.-X. Adiego proposent l'étude d'un document épigraphique trouvé lors de la prospection de 2009. Cette inscription écrite en caractères lydiens et rédigée en langue lydienne est datée par les auteurs de la fin du VI^e^ ou du début du V^e^ siècle av. J.-C. et vient confirmer le témoignage des sources littéraires (Her., I, 28) faisant état « d'une dépendance politique de la région de Kelainai envers la Lydie » (p. 296). Dans l'article suivant, A. Bresson publie une dédicace de M. Antonius Baebianus à Asklépios et à Hygie. L'inscription qui peut être datée de la période *ca* 100-250 av. J.-C. (plus probablement *ca* 175-250 av. J.-C.) est d'un intérêt certain puisque Baebianus exerça la charge de procurateur du *quadragesima* en Asie (taxe du quarantième appliquée à l'entrée et la sortie d'une province). L'inscription d'Apamée est la quatrième attestation assurée de cette charge. Par ailleurs, l'emploi du latin dans ce document et le nom latin du personnage indiquent que Baebianus provenait de la partie occidentale de l'Empire et que ce poste en Asie constituait certainement une des

étapes de sa carrière. E. Zakharov dresse le catalogue des trouvailles de la prospection de 2008-2010, soit pas moins de 211 monnaies antiques et byzantines (à l'exclusion de 35 monnaies islamiques). Un second article du même auteur présente les monnaies d'Apamée conservées dans le Musée des Beaux-Arts Pushkin et dans le Musée historique d'État de Moscou. La contribution de R. Ashton porte sur le monnayage de bronze et de cuivre de la fin de l'époque hellénistique émis au nom d'Apamée. À noter que bon nombre de ces monnaies portent la mention ΕΓΛΟΓΙΣΤ ou ΕΓΛΟ qui renvoie à la fonction d'ἐκλογιστής (contrôleur financier, comptable). L'auteur propose une datation plus précise que celle avancée (133-48 av. J.-C.) par B.V. Head et réduit la fourchette chronologique entre la fin des années 90 av. J.-C. et 57-54 av. J.-C. La dernière partie de l'ouvrage est consacrée au matériel archéologique issu des prospections. V. Lungu et P. Dupont font le point sur la céramique collectée en 2010, matériel qui présente globalement un faciès centre-anatolien. Dans l'article suivant, V. Lungu étudie les fragments de ce qu'il est convenu d'appeler les « *Achaemenid bowls* ». L'examen de ces derniers qui sont de fabrication locale (à Kelainai ou dans les environs) ainsi que de ceux mis au jour à Sardes incite l'auteur à penser que les origines de ce type de céramique seraient à rechercher en Anatolie, voire plus précisément en Lydie, au milieu du VII^e^ siècle av. J.-C. Les pointes de flèches (VII^e^ siècle – II^e^ siècle av. J.-C.) sont l'objet de la contribution d'A. Ivantchik. Dans l'article suivant, L. Summerer dresse l'inventaire des sarcophages d'Apamée dont le très beau sarcophage aux guirlandes découvert en 1977. L. Summerer et M. Üyümez concluent cet ouvrage avec une présentation d'une chambre funéraire du II^e^ siècle av. J.-C. découverte en 2010 et contenant cinq sarcophages en bois. Au total, ce volume qui regroupe 21 contributions touchant à différentes disciplines dresse un panorama complet de l'état de nos connaissances sur Kelainai-Apameia Kibotos. On passera outre quelques vétilles telles que la coquille sur la couverture (« héllénistique ») ou l'absence d'index, pour féliciter les auteurs d'avoir mené à bien ce projet qui nous permet d'appréhender un peu mieux le passé de cette cité phrygienne. Rudolf PUELINCKX

Kordelia KNOLL, Christiane VORSTER & Moritz WOELK (Ed.), *Skulpturensammlung, Staatliche Kunstsammlungen Dresden. Katalog der antiken Bildwerke. I. Skulpturen von der ägäischen Frühzeit bis zum Ende des Hellenismus*. Munich, Hirmer, 2017. 1 vol. 23,5 x 28,5 cm, XIII-407 p., 13 pl., 88 fig. (KATALOG DER ANTIKEN BILDWERKE, 1) Prix : 98 €. ISBN 978-3-7774-2829-1.

Ce volume constitue la nouvelle contribution au catalogue général de la sculpture du musée national de Dresde. L'entreprise, inaugurée par le tome III consacré à la sculpture impériale romaine en 2011 (*AC* 82 [2013], p. 678-679), poursuivie avec les portraits en 2013 (*AC* 84 [2015], p. 556-558), trouve ici une suite qui n'est en fait que la première étape chronologique de la collection, puisque le volume rassemble les œuvres datées entre l'âge du Bronze égéen et la fin de la période hellénistique. On retrouve dans cet opus la même qualité, le même degré de finition et la même clarté de mise en page que dans les tomes précédents : les œuvres sont magnifiées par de remarquables notices bien informées, les photographies essentiellement en noir et blanc sont

Cette tradition est à placer en 369 av. J.-C. lorsque les Spartiates forment une symmachie avec les Athéniens. Une partie de ce chapitre est dévolue à Tyrtée dont la diffusion à Athènes daterait de la période de cette alliance. On pourra ici s'étonner du choix de placer le témoignage du poète lacédémonien dans ce chapitre et non dans le précédent. La deuxième « initiative », objet du quatrième chapitre, est plus favorable aux Messéniens et se base essentiellement sur le Livre IV de Pausanias et les sources hellénistiques de ce dernier (Myron de Priène et Rhianos de Bèné). Sont examinées ici les divisions des Péloponnésiens en deux blocs lors des guerres messéniennes. À la lumière du témoignage de Pausanias, E. Zingg prend ainsi le soin de répartir les *poleis* de la péninsule en deux groupes, l'un pro-spartiate et l'autre pro-messénien. Ces alliances doivent être interprétées comme étant le reflet de la situation politique au IV^e^ siècle. C'est ainsi que l'auteur croit pouvoir situer l'origine de ces récits aux alentours de 367 av. J.-C. La troisième et la quatrième « initiative » sont analysées dans le cinquième chapitre. Elles concernent toutes deux la Pisatide et sont basées sur le témoignage de Strabon. La troisième « initiative », pro-messénienne, reflète la brève période d'indépendance des Pisates et est datée de 365-363 av. J.-C. La quatrième « initiative », pro-spartiate et pro-éléenne, correspond au retour de la Pisatide et du sanctuaire d'Olympie sous le giron d'Élis. Il est indéniable que nombre des récits en circulation sur l'histoire de la partie occidentale du Péloponnèse sont empreints de propagande. Ces derniers nous informent autant sur l'histoire mouvementée de la première moitié du IV^e^ siècle que sur l'époque archaïque. Toutefois, nous hésitons à suivre E. Zingg dans toutes ces conclusions. Placer l'élaboration complète de ces traditions dans un cadre chronologique aussi tardif et restreint que les quelques années qui suivent la bataille de Leuctres nous semble hasardeux. Il est ainsi regrettable que les témoignages de la culture matérielle ne soient pas vraiment pris en compte dans cette étude. Les recherches archéologiques tendent à montrer que les Messéniens, durant la domination spartiate, vivaient en petites communautés et que des cultes étaient organisés autour des tombes mycéniennes (culte des héros) et de certains sanctuaires (Zeus de l'Ithôme). Cette vie en communautés et les pratiques religieuses offraient des conditions favorables pour entretenir une cohésion sociale et pour assurer la préservation d'une mémoire commune. Tout cela nous invite à être prudent. Cela étant dit, il n'en reste pas moins que ce livre s'avèrera très utile. On appréciera ainsi d'avoir toutes les sources touchant à la *Frühgeschichte* du Péloponnèse réunies en un seul volume et présentées de façon synoptique. Rudolf PUELINCKX

Ioanna KRALLI, *The Hellenistic Peloponnese: Interstate Relations. A Narrative and Analytic History, from The Fourth Century to 146 BC*. Swansea, The Classical Press of Wales, 2017. 1 vol. relié, XXXIII-556 p. (THE HELLENISTIC WORLD). Prix : 95 $. ISBN 978-1-910589-60-1.

Ioanna Kralli, professeure à l'université de Corfou, nous propose ici de passer en revue une période de l'histoire péloponnésienne riche en événements et qui s'étend de la bataille de Leuctres en 371 av. J.-C. à la dissolution du *koinon* achéen en 146 av. J.-C. Son approche se veut globale et cherche à dégager certaines tendances, continuités dans

les relations entre les grands états péloponnésiens. Pour cette période, notre connaissance de l'histoire de la péninsule est largement tributaire des témoignages de Polybe, Diodore de Sicile, Plutarque et Pausanias. Étant donné le caractère tardif, fragmentaire et parfois empreint de parti-pris de ces derniers, la tâche de l'historien est complexe et l'emploi du conditionnel souvent de mise. De façon méthodique et somme toute assez traditionnelle, dans les huit premiers chapitres, l'auteure propose une histoire narrative du Péloponnèse en mettant en œuvre les sources littéraires évoquées ci-dessus et les inscriptions épigraphiques. Dans ce domaine, l'auteure démontre une belle maîtrise et retrace de manière claire et précise les jalons de l'histoire de la péninsule. Le premier chapitre s'attache aux conséquences de la défaite spartiate à Leuctres, à la formation de la ligue arcadienne ainsi qu'à la fondation de Mégalopolis et de Messène. L'influence de Philippe II et la montée en puissance macédonienne sont abordées dans le second chapitre. Le chapitre suivant se penche sur les conséquences des guerres entre diadoques vis-à-vis des relations entre états péloponnésiens. Le chapitre 4 examine la « *re-emergence* » de Sparte entre 280 av. J.-C. et le milieu du III^e^ siècle av. J.-C. lorsque la cité lacédémonienne se fait le chantre de l'opposition à la domination macédonienne. Les chapitres 5 à 8 traitent principalement de la naissance et du développement du *koinon* achéen. Y sont abordés le conflit avec Cléomènes III, et plus généralement avec Sparte, les implications de la guerre entre les Étoliens et la Ligue Hellénique ainsi que l'influence grandissante de Rome. Dans ce tableau, on notera qu'en dépit de son affaiblissement au lendemain de Leuctres, Sparte continuera à jouer un rôle majeur, comme le souligne l'auteure dans sa conclusion : « The Spartans were present even when they were absent from the scene of political-military events, in the sense that their leadership came to be greatly missed. Both their presence and their absence shaped Peloponnesian politics » (p. 489). Le neuvième et dernier chapitre est probablement le plus original puisqu'il se propose d'aborder les relations amicales entre *poleis* péloponnésiennes à partir des décrets de proxénie, des listes de théodoroques ou encore de la participation à différents festivals. Cette approche est peut-être la plus innovante mais aussi celle qui prête le plus à polémique d'un point de vue méthodologique puisque l'auteure déduit de la présence ou de l'absence de ces honneurs des liens d'amitié ou d'hostilité entre cités. Parmi les rares reproches que l'on pourrait émettre à l'encontre de ce livre, figure le peu d'attention accordé aux sources archéologiques. Toutefois, l'ouvrage de Graham Shipley, *The Early Hellenistic Peloponnese: Politics, Economies, and Networks 338-197 BC* publié à Cambridge en 2018 apporte un éclairage complémentaire sur le Péloponnèse en faisant la part belle aux apports des fouilles effectuées dans la péninsule. En définitive, Ioanna Kralli nous livre une synthèse assez classique qui a le mérite de rendre intelligible une trame événementielle riche et complexe. En outre, une bibliographie développée et multilingue permettra au lecteur d'approfondir les différents thèmes abordés dans l'ouvrage. Ce faisant, cette somme est appelée à demeurer l'ouvrage de référence sur l'histoire politique du Péloponnèse pour les années à venir et rendra de nombreux services tant aux étudiants qu'aux chercheurs aguerris.

Rudolf PUELINCKX

Nicolas RICHER, *Sparte cité des arts, des armes et des lois*. Paris, Perrin, 2018. 1 vol. broché, 477 p., ill., 8 pl. coul. Prix : 25 €. ISBN 978-2-262-03935-6.

Deuxième Guerre mondiale). Pierre Ducrey a construit une œuvre scientifique de qualité comme le montre le présent ouvrage, qui est un bel outil de travail, accessible à un lectorat de spécialistes comme à un large public. Isabelle WARIN

Emanuel ZINGG, *Die Schöpfung der pseudohistorischen westpeloponnesischen Frühgeschichte. Ein Rekonstruktionsversuch*. Munich, C.H. Beck, 2016. 1 vol. relié, XII-340 p. (VESTIGIA, 70). Prix : 59,90 €. ISBN 978-3-406-6998-6.

Dans cette monographie, Emanuel Zingg se propose d'étudier les traditions concernant le Péloponnèse occidental, à savoir principalement celles ayant trait aux relations entre les Messéniens et les Spartiates durant la période préclassique. Parmi les thèmes abordés, on retrouve le retour des Héraclides et les guerres de Messénie, à savoir des sujets qui ont déjà fait couler beaucoup d'encre et dont l'interprétation est sujette à débat. Bon nombre d'historiens (F. Jacoby, L. Pearson ou, plus récemment, Chr. Habicht) ont considéré que, sous le joug spartiate, les Messéniens n'avaient pu entretenir leur identité et leur histoire. Ainsi, les récits qui nous sont parvenus ne seraient qu'une élaboration très tardive suivant de peu la formation de l'état messénien et ayant pour but de légitimer une indépendance nouvellement (re)conquise. À l'opposé, d'autres chercheurs (L. R. Shero, M. L. Zunino) ont soutenu qu'un peuple asservi pouvait garder une conscience de son passé et qu'une partie des traditions messéniennes pouvait remonter à une époque plus reculée. C'est à la lumière de ce débat que l'ouvrage d'E. Zingg doit être considéré. Le titre est explicite quant à la position adoptée par l'auteur : les récits qui nous sont parvenus ne sont que le reflet de la situation politique au moment de leur rédaction qu'il situe très précisément dans les années 360 av. J.-C. – La première partie du livre qui constitue l'introduction s'arrête sur des questions méthodologiques et s'interroge sur les rapports entre Mythologie et Histoire. E. Zingg reprend ainsi la classification des mythes en cinq types, selon la division proposée par Walter Burkert, à laquelle il propose d'ajouter une catégorie supplémentaire (« Typ 0 ») qui concerne les récits sur les alliances. Sont ensuite posées les trois principales hypothèses défendues dans l'ouvrage. Tout d'abord, l'histoire archaïque des Messéniens telle qu'elle apparaît dans nos sources ainsi que les relations entretenues avec les Arcadiens et les Pisates est totalement fictive. En second lieu, le travail de reconstruction du passé est le fruit de quatre « initiatives » ou traditions, certaines étant pro-messéniennes, d'autres pro-spartiates, que l'auteur situe dans les années 360 av. J.-C. Enfin, l'alliance entre les Messéniens, les Arcadiens et les Pisates durant les guerres de Messénie est considérée comme étant une projection dans le passé de la situation politique du deuxième quart du IV^e^ siècle av. J.-C. La seconde partie de l'ouvrage dresse un inventaire des sources de l'histoire archaïque messénienne qui sont antérieures à 369 av. J.-C. Le retour des Héraclides et la tripartition du Péloponnèse qui s'ensuit est au cœur de ce chapitre. Rappelons que l'un des trois Héraclides, Cresphontès, reçoit la Messénie. Après l'examen des différents textes, l'auteur conclut : « Die Prosaquellen vor 369 wissen also nur *einem* Krieg um Messene, bleiben dabei jedoch sehr vage » (p. 66). Viennent ensuite les quatre « initiatives » distinguées par l'auteur. Le troisième chapitre aborde la première d'entre elles qui est pro-spartiate et qui tend à attribuer la responsabilité des guerres de Messénie aux seuls Messéniens.

Cette tradition est à placer en 369 av. J.-C. lorsque les Spartiates forment une symmachie avec les Athéniens. Une partie de ce chapitre est dévolue à Tyrtée dont la diffusion à Athènes daterait de la période de cette alliance. On pourra ici s'étonner du choix de placer le témoignage du poète lacédémonien dans ce chapitre et non dans le précédent. La deuxième « initiative », objet du quatrième chapitre, est plus favorable aux Messéniens et se base essentiellement sur le Livre IV de Pausanias et les sources hellénistiques de ce dernier (Myron de Priène et Rhianos de Bèné). Sont examinées ici les divisions des Péloponnésiens en deux blocs lors des guerres messéniennes. À la lumière du témoignage de Pausanias, E. Zingg prend ainsi le soin de répartir les *poleis* de la péninsule en deux groupes, l'un pro-spartiate et l'autre pro-messénien. Ces alliances doivent être interprétées comme étant le reflet de la situation politique au IV^e^ siècle. C'est ainsi que l'auteur croit pouvoir situer l'origine de ces récits aux alentours de 367 av. J.-C. La troisième et la quatrième « initiative » sont analysées dans le cinquième chapitre. Elles concernent toutes deux la Pisatide et sont basées sur le témoignage de Strabon. La troisième « initiative », pro-messénienne, reflète la brève période d'indépendance des Pisates et est datée de 365-363 av. J.-C. La quatrième « initiative », pro-spartiate et pro-éléenne, correspond au retour de la Pisatide et du sanctuaire d'Olympie sous le giron d'Élis. Il est indéniable que nombre des récits en circulation sur l'histoire de la partie occidentale du Péloponnèse sont empreints de propagande. Ces derniers nous informent autant sur l'histoire mouvementée de la première moitié du IV^e^ siècle que sur l'époque archaïque. Toutefois, nous hésitons à suivre E. Zingg dans toutes ces conclusions. Placer l'élaboration complète de ces traditions dans un cadre chronologique aussi tardif et restreint que les quelques années qui suivent la bataille de Leuctres nous semble hasardeux. Il est ainsi regrettable que les témoignages de la culture matérielle ne soient pas vraiment pris en compte dans cette étude. Les recherches archéologiques tendent à montrer que les Messéniens, durant la domination spartiate, vivaient en petites communautés et que des cultes étaient organisés autour des tombes mycéniennes (culte des héros) et de certains sanctuaires (Zeus de l'Ithôme). Cette vie en communautés et les pratiques religieuses offraient des conditions favorables pour entretenir une cohésion sociale et pour assurer la préservation d'une mémoire commune. Tout cela nous invite à être prudent. Cela étant dit, il n'en reste pas moins que ce livre s'avèrera très utile. On appréciera ainsi d'avoir toutes les sources touchant à la *Frühgeschichte* du Péloponnèse réunies en un seul volume et présentées de façon synoptique. Rudolf PUELINCKX

Ioanna KRALLI, *The Hellenistic Peloponnese: Interstate Relations. A Narrative and Analytic History, from The Fourth Century to 146 BC*. Swansea, The Classical Press of Wales, 2017. 1 vol. relié, XXXIII-556 p. (THE HELLENISTIC WORLD). Prix : 95 $. ISBN 978-1-910589-60-1.

Ioanna Kralli, professeure à l'université de Corfou, nous propose ici de passer en revue une période de l'histoire péloponnésienne riche en événements et qui s'étend de la bataille de Leuctres en 371 av. J.-C. à la dissolution du *koinon* achéen en 146 av. J.-C. Son approche se veut globale et cherche à dégager certaines tendances, continuités dans

pour les uns, la cité serait un foyer de culture ; pour les autres, une cité arrogante et oppressante. L'auteur tente de déterminer sur quels modèles ces visions sont construites et quelle place occupent ces débats dans le projet d'histoire universelle de Diodore. N. Wiater explore les relations ambigües que Denys d'Halicarnasse établit entre Rome et Athènes. Rome apparaissant manifestement dans son œuvre comme une « nouvelle Athènes », le prestige des deux cités se renforce ainsi mutuellement même si, à terme, Rome éclipsera inévitablement Athènes en tant que modèle culturel. Enfin, les deux derniers chapitres proposent d'étudier la réception de l'héritage athénien à travers la *Vie de Phocion* de Plutarque. A. Erskine inscrit les remarques relatives à la démocratie que Plutarque y formule dans le contexte plus large des critiques adressées par le Chéronéen à ce régime politique, et qui portent principalement sur le caractère imprévisible du *dèmos*. Il n'est donc pas étonnant de voir Plutarque louer l'intégrité de plusieurs de ses modèles athéniens, dont Phocion. R. Dubreuil se focalise, pour sa part, sur l'usage que fait Plutarque de la métaphore théâtrale pour y décrire le déclin de l'Athènes classique. Les conclusions reviennent à J. Ma qui met principalement en évidence ce qu'il appelle une « grande convergence » : la plupart des cités grecques adoptent en effet au début du III^e^ s. un modèle politique de type démocratique qui s'apparente grandement à celui que connut Athènes au IV^e^ s. alors que, paradoxalement, cette dernière cité mettra du temps à rejoindre le mouvement. Quoi qu'il en soit, ce phénomène a incontestablement contribué à l'entretien et à la diffusion du souvenir de l'Athènes classique. Les différentes contributions rassemblées dans cet ouvrage offrent ainsi une approche très détaillée de la réception de l'héritage athénien, non seulement en tirant parti de sources de natures très diverses (rhétorique, comédie, historiographie, traités de philosophie, épigraphie), mais également en mettant en dialogue différents aspects de la vie politique hellénistique qui sont souvent étudiés séparément : vie quotidienne des cités, pensée politique des intellectuels, des philosophes et des historiens. Qui plus est, ce volume envisage la question sur la longue durée, comblant ainsi le vide entre l'époque impériale et les premiers jalons du processus d'idéalisation de l'Athènes classique, qui prendrait place, si l'on en croit N. Luraghi, dans la seconde moitié du IV^e^ s., notamment sous l'impulsion de Lycurgue. Christophe FLAMENT

Véronique CHANKOWSKI, Xavier LAFON & Catherine VIRLOUVET (Ed.), *Entrepôts et circuits de distribution en Méditerranée antique.* Athènes, École Française, 2018. 1 vol. 18,5 x 24 cm, 312 p., nombr. ill. (BULLETIN DE CORRESPONDANCE HELLÉNIQUE, SUPPLÉMENT 58). Prix : 30 €. ISBN 978-2-86958-295-8.

Un important programme de recherches qui s'est développé de 2009 à 2012 avec pour thème les entrepôts et lieux de stockage du monde gréco-romain antique a donné lieu à plusieurs rencontres, articles et publications. Un ouvrage collectif édité par B. Marin et C. Virlouvet sous le titre « *Entrepôts et trafics annonaires en Méditerranée : Antiquité-Temps modernes* » en 2016 a fait ici même l'objet d'un compte rendu (*AC* 87 [2018], p. 569-570). L'intérêt pour les structures d'entreposage est relativement récent, lié à la fois à un renouveau de l'histoire économique et à une attention plus grande des archéologues aux bâtiments utilitaires. Dans une économie antique que l'on découvre depuis quelques années plus commerciale et connectée, où les échanges

en tous genres et matériaux sont constants à différents niveaux de marché, l'entrepôt fait partie de la logistique de base. Encore faut-il les trouver et les identifier. À côté des entrepôts militaires et des grands *horrea* portuaires, l'inventaire en était jusqu'à présent assez limité, peut-être parce qu'on privilégiait la dynamique de la circulation du produit à son stockage. Le présent ouvrage prolonge et développe les travaux antérieurs, rassemblant de nombreuses données archéologiques dispersées, posant la question de la place des lieux de stockage dans la chaîne économique et dans les modalités des échanges, s'interrogeant sur la propriété et le fonctionnement de l'entrepôt, public ou privé, et son rôle dans l'organisation de la distribution. Car il n'y a pas un modèle unique de stockage, ni d'utilisation des stocks dans l'Antiquité. C'est ce que l'on perçoit d'emblée dans l'article liminaire de Véronique Chankowski consacré au monde grec. Derrière le stock d'un entrepôt se cachent des usages multiples et des politiques différentes, de la précaution salutaire et collective à la spéculation privée, du développement entrepreneurial à la régulation des prix. Si à l'époque classique à Athènes, dans le contexte d'un emporion bien structuré, la chaîne approvisionnement-consommation est courte et réduite et ne nécessite pas de stockage important, une technique de flux tendu avant la lettre, la tension va s'accentuer au fil du temps entre la recherche du profit privé dans un marché où le stockage constitue un maillon important dans l'interconnectivité commerciale, et la volonté des cités de contrôler le marché, d'éviter les intermédiaires et d'assurer un ravitaillement constant de la population. La recherche a beaucoup évolué aussi côté romain, et le monopole du blé annonaire contrôlé par l'État fait place à des situations beaucoup plus diversifiées. Le stockage de masse des denrées alimentaires ne concerne pas seulement l'État mais toutes les personnes privées qui en font commerce. L'organisation en est impressionnante, multiforme, les formes de propriété d'un *horreum* ou de sa location, multiples, et peuvent varier selon les saisons ou les produits. L'architecture est intéressante, évolutive, fonctionnelle, même dans le cas des petites unités. Si l'État est bien présent dans la maîtrise, la collecte et le contrôle du circuit annonaire et la cité dans la gestion des stocks collectifs, le commerce privé apparaît à tous les niveaux, les *frumentarii* sont présents partout, et l'entrepôt constitue un maillon actif dans leurs « affaires ». *Horrea* et approvisionnement frumentaire de Rome au départ de l'Afrique font toujours l'objet d'enjeux, tensions et règlements entre pouvoirs institutionnels et dynamique privée aux IV^e^ et V^e^ siècles, comme le montre Domenico Vera. La deuxième partie du volume met plus spécifiquement l'accent sur la relation entre maillage territorial et réseaux professionnels et bénéficie des travaux novateurs du regretté Bertrand Goffaux, à qui le volume est dédié, sur les *horrea* d'Hispanie, ceux de Xavier Lafon sur les villas littorales et de Laurence Cavalier sur les aménagements commerciaux du port d'Andriakè. C'est d'un point de vue plus historique que Nicolas Tran et Jean Andreau abordent le sujet, soulignant le rôle des négociants et associations professionnelles. Le premier souligne avec raison le rôle « relationnel » que devaient dans certains cas jouer les entrepôts. Loués ou gérés par plusieurs marchands ou corporations, les entrepôts devenaient des lieux de rencontres, voire le siège de fait d'associations. Même si les intérêts divergeaient, de multiples formes de transactions devaient y avoir lieu. Le second insiste sur la relation privilégiée entre entrepôt et marchand, qui le conduit à revenir sur la distinction entre *negotiator* et *mercator* sous l'empire, l'un lié à un siège, à une structure fixe, l'autre, plus mobile. La troisième partie a pour titre les « modalités d'organisation du stockage » avec pour

approche liminaire le cas des installations portuaires de Kavala comme modèle historique du XIX^e^ siècle. Deux contributions originales concernent Délos dont l'importance commerciale à la fin de l'époque hellénistique est considérable, mais encore peu exploitée à propos des stockages. La question est enfin ouverte, même si beaucoup reste à faire du point de vue archéologique. Il est vrai que les bâtiments du front de mer sont en partie immergés. On distingue plusieurs types de construction : pièces polyvalentes, mi-réserves, mi-ateliers, magasins avec espace de stockage, édifices commerciaux, bâtiments industriels, entrepôts de tailles variées. De nombreuses petites installations, parfois simplement en mezzanine, relèvent d'une micro-économie de quartier, ou de structures de conditionnement et de redistribution. Dans d'autres cas, en front de mer, les unités servent au transit des marchandises. Il n'est pas toujours aisé de trancher entre économie portuaire et économie domestique, ni entre usage privé et usage commercial. Une première ébauche de typologie fonctionnelle est désormais fixée. Ce sont de belles perspectives qui s'ouvrent pour comprendre les modalités du commerce délien. Les vestiges d'Hergla (Tunisie) sont spectaculaires, mais difficiles à interpréter. *In fine*, ce sont les sols surélevés d'Ostie, de Portus et de Rome qui ont fait l'objet de nouvelles découvertes présentées dans le volume. Le travail d'édition est très soigné ; l'ouvrage est accompagné d'*indices*, de résumés, et d'une bibliographie cumulative et raisonnée. Voilà un sujet désormais bien balisé. Réussir un tel programme en dix ans en partant d'une feuille quasi blanche, c'est remarquable. Georges RAEPSAET

Thorsten FÖGEN & Edmund THOMAS (Ed.), *Interactions between Animals and Humans in Graeco-Roman Antiquity*. Berlin, De Gruyter, 2017. 1 vol. relié, 16 x 23,5 cm, 498 p., ill. Prix : 129,95 €. ISBN 978-3-11-054416-9.

Issu d'une série de séminaires et conférences à l'Université de Durham, ce volume propose 18 contributions relatives aux relations et interactions entre homme et animal dans l'Antiquité. Ici, il est peu question de forces de travail, de paléozoologie, d'identification et d'usages pratiques et utilitaires, mais plutôt d'approches et de catégories d'interactions qui touchent à la manière dont l'homme et l'animal se lient, se comprennent, et où interviennent la sensibilité, l'émotion et l'intelligence, la psychologie et la philosophie, à travers les sources narratives et littéraires voire iconographiques ; aussi de vérifier les liens entre les catégories documentaires. La représentation, la mise en scène, la symbolique dans la vie et dans la mort, les valeurs positives ou négatives attachées aux animaux y sont mises à l'honneur et démontrent, contrairement aux idées reçues, que la manière de voir l'animal et de vivre avec lui dans l'Antiquité n'est pas si éloignée de la nôtre. Si la passion d'Hadrien pour son cheval Borysthène constitue un exemple particulièrement évocateur, le rôle de l'animal apparaît dans de nombreux moments de la vie, dans l'intimité domestique, comme animal de compagnie, mais aussi comme attraction publique, et pour des tâches économiques où il met son énergie au service de l'homme et le soulage. L'animal est aussi médiateur du pouvoir divin et lui est sacrifié. Il est encore un pourvoyeur alimentaire de première nécessité. Son statut dans l'univers du vivant fait l'objet de spéculations et théories philosophiques, anthropologiques et sociologiques, la capacité de communiquer par le langage construit apparaissant comme un des signes discriminants principaux. Il s'agit de montrer que

approche liminaire le cas des installations portuaires de Kavala comme modèle historique du XIX^e^ siècle. Deux contributions originales concernent Délos dont l'importance commerciale à la fin de l'époque hellénistique est considérable, mais encore peu exploitée à propos des stockages. La question est enfin ouverte, même si beaucoup reste à faire du point de vue archéologique. Il est vrai que les bâtiments du front de mer sont en partie immergés. On distingue plusieurs types de construction : pièces polyvalentes, mi-réserves, mi-ateliers, magasins avec espace de stockage, édifices commerciaux, bâtiments industriels, entrepôts de tailles variées. De nombreuses petites installations, parfois simplement en mezzanine, relèvent d'une micro-économie de quartier, ou de structures de conditionnement et de redistribution. Dans d'autres cas, en front de mer, les unités servent au transit des marchandises. Il n'est pas toujours aisé de trancher entre économie portuaire et économie domestique, ni entre usage privé et usage commercial. Une première ébauche de typologie fonctionnelle est désormais fixée. Ce sont de belles perspectives qui s'ouvrent pour comprendre les modalités du commerce délien. Les vestiges d'Hergla (Tunisie) sont spectaculaires, mais difficiles à interpréter. *In fine*, ce sont les sols surélevés d'Ostie, de Portus et de Rome qui ont fait l'objet de nouvelles découvertes présentées dans le volume. Le travail d'édition est très soigné ; l'ouvrage est accompagné d'*indices*, de résumés, et d'une bibliographie cumulative et raisonnée. Voilà un sujet désormais bien balisé. Réussir un tel programme en dix ans en partant d'une feuille quasi blanche, c'est remarquable. Georges RAEPSAET

Thorsten FÖGEN & Edmund THOMAS (Ed.), *Interactions between Animals and Humans in Graeco-Roman Antiquity*. Berlin, De Gruyter, 2017. 1 vol. relié, 16 x 23,5 cm, 498 p., ill. Prix : 129,95 €. ISBN 978-3-11-054416-9.

Issu d'une série de séminaires et conférences à l'Université de Durham, ce volume propose 18 contributions relatives aux relations et interactions entre homme et animal dans l'Antiquité. Ici, il est peu question de forces de travail, de paléozoologie, d'identification et d'usages pratiques et utilitaires, mais plutôt d'approches et de catégories d'interactions qui touchent à la manière dont l'homme et l'animal se lient, se comprennent, et où interviennent la sensibilité, l'émotion et l'intelligence, la psychologie et la philosophie, à travers les sources narratives et littéraires voire iconographiques ; aussi de vérifier les liens entre les catégories documentaires. La représentation, la mise en scène, la symbolique dans la vie et dans la mort, les valeurs positives ou négatives attachées aux animaux y sont mises à l'honneur et démontrent, contrairement aux idées reçues, que la manière de voir l'animal et de vivre avec lui dans l'Antiquité n'est pas si éloignée de la nôtre. Si la passion d'Hadrien pour son cheval Borysthène constitue un exemple particulièrement évocateur, le rôle de l'animal apparaît dans de nombreux moments de la vie, dans l'intimité domestique, comme animal de compagnie, mais aussi comme attraction publique, et pour des tâches économiques où il met son énergie au service de l'homme et le soulage. L'animal est aussi médiateur du pouvoir divin et lui est sacrifié. Il est encore un pourvoyeur alimentaire de première nécessité. Son statut dans l'univers du vivant fait l'objet de spéculations et théories philosophiques, anthropologiques et sociologiques, la capacité de communiquer par le langage construit apparaissant comme un des signes discriminants principaux. Il s'agit de montrer que

l'interconnexion entre « humans and non-human animals » se situe à différents niveaux dans des structures relationnelles qui tiennent du « network » et de contextes environnementaux et culturels. Toutes les catégories font l'objet d'analyses, de l'animal de grande proximité à ce que l'on appelait autrefois les « nuisibles » ou les « exotiques » car, quelle que soit la nature de l'interactivité, elle est révélatrice d'une relation définie, rejet, passion, miroir, projection, transposition, assimilation... Une originalité soulignée de la relation homme-animal dans les périodes anciennes serait liée à une espérance de vie plus similaire, car nettement plus courte pour l'homme dans l'Antiquité que de nos jours. Partant d'une approche anthropologique large, les thèmes abordés sont multiples et très ouverts. De l'abattage alimentaire au petit oiseau de Catulle, de la bestialité à la passion amoureuse, il y a place pour bien des choses, on en convient aisément : le prolongement vers ou sur l'animal de ses propres sentiments, un grand classique, le récit métaphorique, les métamorphoses avec l'âne d'Apulée en bonne place, les codes de la communication et de la reconnaissance réciproque, le niveau de conscience morale, le sens de l'observation, les jeux parodiques dans le théâtre, l'animalité de comportements humains, le potentiel d'interchangeabilité de statuts, les fabulistes, l'animal « étrange », exotique, les hybrides si nombreux dans les récits mythiques et l'iconographie, les appréciations variées voire contrastées du même animal selon les contextes ou les cultures, les tentatives d'approches scientifiques et rationnelles face aux recettes fantaisistes, le concept et le vocabulaire. Une bibliographie raisonnée d'une quarantaine de pages clôture cet ouvrage riche de matières et de perspectives originales.

Georges RAEPSAET

David B. HOLLANDER, *Farmers and Agriculture in the Roman Economy*. Londres – New-York, Routledge, 2019. 1 vol. 16 x 24 cm, IX-131p. Prix : 115 £. ISBN 978-1-138-09988-3.

À cent lieues des grandes approches macro-économistes qui tiennent souvent plus des actes de foi idéologiques que de l'observation des faits, voici un petit ouvrage original qui se pose des questions d'apparence simple mais décisives sur la relation entre l'agriculteur et le marché, en Italie à la fin de la République et au début de l'Empire. Ce qui met au centre du questionnement le concept d'autarcie auquel l'auteur fait un sort bien approprié. L'autosuffisance comme programme de vie sur le domaine rural tient plus du projet moral et du *topos* littéraire que de la vie réelle, même si dans toutes les agricultures traditionnelles du monde d'hier et d'aujourd'hui, on s'attache à produire sur le domaine de quoi nourrir la maisonnée ou plus si le domaine est vaste, riche et comprend des unités artisanales. Car l'autarcie, comme le rappelle très justement David B. Hollander, est de toute façon affaire de riches. Pour le petit paysan, c'est-à-dire la majorité des agriculteurs, si l'on casse sa houe ou sa *mola manuaria*, il faut bien en acheter une nouvelle sur le marché. Je rappelle pour mémoire que le soi-disant idéal autarcique a fait les choux gras des primitivistes : le juste ce qu'il faut pour cultiver son *otium*, l'absence de tout investissement productif, l'inexistence des moyens de transport, une main-d'œuvre servile calculée au plus juste et une indépendance maximale de tout projet mercantile. Ce qui me semble trouver dans notre société une correspondance originale dans le « tout faire et produire » à la maison ou le plus près

bovins sur les sites ruraux. Sont soumises à ces examens pertinents plusieurs autres régions du Nord de la Gaule, le Noord-Brabant, Reims et le pays rémois, Metz et la vallée de la Moselle, la Sarre et le Palatinat, le Petrisberg près de Trèves, le Nord-Ouest de la Suisse autour d'Augst, avec des résultats tout aussi convaincants. L'archéologie des plantes et des animaux atteint aujourd'hui un niveau de performance étonnant qui en fait un partenaire obligé de toute recherche sur la ruralité dans les sociétés anciennes.

Georges RAEPSAET

Stefano GENOVESI, *Il piombo dell'imperatore. Il relitto di Rena Maiore e le miniere del* princeps *in età augustea*. Oxford, BAR Publishing, 2018. 1 vol. broché, 21 x 29,5 cm, 194 p., 71 fig. (BAR INTERNATIONAL SERIES, 2896). Prix : 51 £. ISBN 978-1-4073-1459-4.

Stefano Genovesi s'intéresse depuis près d'une vingtaine d'années à la production minière romaine qui a fait l'objet de sa thèse doctorale à l'Université de Pise et, pour l'une des parties les plus novatrices, à savoir les lingots de l'épave de Rena Maiore, de la présente publication. Découverte en 1997, près des côtes nord-ouest de la Sardaigne, l'épave contenait 72 lingots estampillés et 4 cistes en plomb. 42 lingots en forme de pyramide tronquée sont marqués *Augusti Caesaris Germanicum*, flanqué de contre-marques et mentions de poids. Le lot, exceptionnel, sert de point de départ à une étude approfondie de l'administration des mines contrôlées par l'Empereur. Pour le contexte institutionnel et administratif général, comprenant aussi les carrières, on se référera toujours à l'ouvrage d'A.M. Hirt, *Imperial Mines and Quarries in the Roman World* (Oxford, 2010). La recherche sur les gisements plombifères a beaucoup évolué ces dernières années, grâce à la conjonction de découvertes archéologiques majeures et du développement des analyses isotopiques en matière de reconnaissance des provenances géographiques des matériaux. Jusqu'il y a une vingtaine d'années, la production du plomb dans l'Empire était considérée comme essentiellement espagnole. Mais d'autres gisements ont été identifiés depuis, dont certains inédits, qui ont obligé les chercheurs à revoir leurs itinéraires de diffusion et de commercialisation d'un produit utilisé massivement sous l'Empire, en particulier à Rome et dans les grandes métropoles. Le *plumbum germanicum* doit dès lors être associé sans plus de doute aux mines périrhénanes exploitées depuis Auguste, à son initiative et avec un investissement important de sa famille, de l'armée et de son administration. Les mines de la rive droite sont abandonnées après la défaite de Varus en 9 de n.è., mais la rive gauche connaîtra trois siècles d'exploitation continue, en particulier dans le massif eifelien, de part et d'autre de l'actuelle frontière belgo-allemande, de Verviers (B) à Aix-La-Chapelle (D). Une des découvertes les plus récentes, un lingot de Tibère retrouvé en 2008 à Tongres (B), à une trentaine de kilomètres des gisements plombifères belges les plus proches, témoigne de cette activité minière importante, dont les lingots apparentés de Fos-sur-Mer, de l'Île Rousse en Corse, et de Rena Maiore jalonnent l'itinéraire de diffusion vers l'Italie. Deux grandes parties structurent l'ouvrage, l'inventaire systématique et commenté des lingots renvoyant explicitement à la Germanie, et l'analyse du fonctionnement des districts et gisements miniers, propriété du *patrimonium* de l'Empereur et géré par le *fiscus* en gestion directe ou différée sous le contrôle du *procurator*

financier. La propriété privée est également attestée. Notons que la consommation du plomb touche tout le monde, y compris dans les provinces les plus lointaines, de la villa au sanctuaire et du *vicus* au camp, ce dont l'auteur ne semble pas avoir conscience. En Gaule du Nord, les analyses isotopiques ont révélé que tous les échantillons proposés, issus des contextes les plus variés, sous l'Empire, ont une provenance eifelienne (cf. G. Raepsaet *et al.*, « La production, la diffusion et la consommation du plomb "germanique" en Gaule du Nord. Apports des isotopes du plomb », *Vie Archéologique,* 74 [2015], p. 65-89). Georges RAEPSAET

François CADIOU & Milagros NAVARRO CABALLERO (Ed.), *La guerre et ses traces. Conflits et sociétés en Hispanie à l'époque de la conquête romaine (IIIe- Ier s. a.C.).* Pessac, Ausonius, 2014. 1 vol. relié, 658 p., cartonnage sous jaquette illustrée (MÉMOIRES, 37). Prix : 70 €. ISBN 9782356130969.

Le présent ouvrage réunit les vingt-huit contributions des actes du colloque de clôture d'un projet thématique financé par l'Agence Nationale pour la Recherche entre 2007 et 2010. L'objectif de ce programme était d'éclairer la notion de trace de guerre dans le contexte de la conquête de la péninsule Ibérique par Rome entre le IIIe et le Ier siècle avant J.-C. Quels vestiges matériels peuvent être interprétés comme des signes laissés par les conflits armés ? La péninsule Ibérique présente une double particularité qui permet d'apporter des réponses à cette question : l'importance des guerres sur un vaste territoire et un temps long, ainsi que l'abondance des sources. Cependant, si certaines contributions ont relevé avec pertinence l'intéressant défi, nombre d'auteurs se limitent à relever, non pas les traces de la guerre, mais la présence d'armées, voire d'éléments liés à l'activité militaire (armes, camps, murailles), qui bien souvent ne permettent pas de documenter les conflits armés. Si la présentation initiale rappelle cet écueil méthodologique et attire l'attention sur les contextes de découverte ou d'écriture, force est de constater que tous les auteurs n'y ont pas été également attentifs. Les vingt-huit contributions sont réparties par discipline (archéologie, numismatique, histoire, épigraphie) dans des parties d'inégale longueur. La première contribution, signée par J.-P. Bellón, A. Ruiz, F. Gómez *et alii* est consacrée à un champ de bataille de la deuxième guerre punique, celui de la bataille de Baecula (208 av. J.-C.). Elle propose une belle leçon de méthode. La contribution revoit l'identification traditionnelle schultenienne de Baecula à Bailén, en faisant état de l'inexistence de preuves matérielles et de niveaux républicains. Les auteurs identifient des critères clairs pour ce site de la bataille de Baecula dans le Haut-Guadalquivir ; parmi les sites retenus, les prospections et les inventaires de matériel ancien ont permis d'identifier avec une grande probabilité le champ de bataille de Baecula au lieu-dit du Cerro de las Albahacas, qui présentait des traces de guerre certaines. Une fois la localisation établie, une méthodologie de prospection, entre *survey* et fouille, a été créée pour ce site étendu de 244 Ha, dont 31 Ha ont été explorés. Deux camps, sur les quatre que devait compter le site, ont été identifiés ; les résultats de cette étude encore en cours s'annoncent particulièrement prometteurs. La contribution suivante, de J. Noguera, J. Principal et T. Ñaco del Hoyo, s'intéresse à l'activité militaire dans le nord-est de la Citérieure entre 218 et 45 av. J.-C. La problématique est ici de répertorier la présence d'armées, de la deuxième

du commun qui en fait un des domaines les plus riches de la région. Les mosaïques I et II sont ornées de motifs géométriques en damier orthogonal ; la mosaïque V présente un motif en dalles noir et blanc. Pour la VI, il s'agit d'une composition aléatoire, dite « sauvage ». La mosaïque polychrome III apparaît comme une composition centrée quadrangulaire constituée de cercles bordés d'entrelacs, avec motif au paon ; et la IV propose en son panneau central une course de char. Les surfaces couvertes sont considérables. La composition des tesselles, le style et les motifs présentent des analogies marquées avec les mosaïques de la maison de l'insula urbaine 41/47 ; sans doute ont-elles été réalisées par le même atelier. Elles démontrent à la fois une influence des ateliers méditerranéens et des caractéristiques propres et ont été posées à des moments différents, entre la fin du I^er^ siècle et le début du III^e^. Il est probable que la résidence urbaine de l'insula 41/47 et le domaine rural aient eu le même propriétaire ou commanditaire, sans doute de riches négociants et/ou magistrats de la colonie, dont nous connaissons par l'épigraphie deux noms, Gaius Cotteius et Gaius Indutius Sallustianus, non attestés par ailleurs, mais indubitablement d'origine indigène. Le volume est édité avec beaucoup de soin et richement illustré. Georges RAEPSAET

Antoine HERMARY (Dir.), Xavier CORRÉ, Vassiliki GAGGADIS-ROBIN *et al.*, *Marseille et ses environs*. Paris, Académie des Inscriptions et Belles-Lettres – Ville de Marseille, Service des Musées, 2018. 1 vol. relié, 23 x 28,5 cm, LXXVIII-201 p., 204 pl., 31 fig., 4 cartes (NOUVEL ESPÉRANDIEU, VI). Prix : 80 €. ISBN 978-2-87754-376-7.

La sixième livraison du *Nouvel Espérandieu* est consacrée aux sculptures de Marseille. Les tomes précédents, sous la direction générale de Henri Lavagne, étaient consacrés à Vienne (Isère), Lyon, Toul, Fréjus, Saintes et Angoulême. Entamée en 2003, la collection poursuit son chemin, lentement mais sûrement. Vingt-cinq volumes sont programmés pour les prochaines années et couvriront la totalité du territoire de la Gaule. Le volume consacré aux sculptures massaliotes est remarquable. Et si le nombre des œuvres présentées est relativement limité – à peine 200 pièces pour une des métropoles les plus importantes de Gaule –, c'est que l'équipe de spécialistes dont s'est entouré Antoine Hermary a dû se livrer à un long travail d'exégèse et de recherches historiographiques pour rendre à Marseille ce qui lui appartenait. On ne prête qu'aux riches et le corpus des œuvres attribuées à la cité phocéenne depuis les collections humanistes était encombré de pièces qui n'avait de massaliote que l'étiquette qui leur était accolée et qui entendait faire démentir la vieille idée d'une Marseille « ville antique sans antiquités ». C'est dire que l'histoire des collections prend ici une dimension inhabituelle qui dépasse de loin le seul objectif technique du catalogue expurgé. Des premières collections privées et des cabinets de curiosités aux musées publics, ce sont cinq siècles d'histoire culturelle de Marseille passés au crible d'une érudition sans faille mais sans lourdeur, agrémentée de nombreuses illustrations. L'archéologie de Marseille comme l'histoire de ses collections ont connu au cours du dernier siècle une vie plutôt mouvementée, mais riche d'informations scientifiques sur le passé de la cité, pour aboutir aujourd'hui au merveilleux musée d'histoire de Marseille, un fleuron de la muséologie moderne. Si Marseille appartient bien à la Gaule au sens géographique du terme, elle n'est ni gauloise, ni gallo-romaine, et sa grécité est toujours bien vivante

même au cœur de l'Empire romain. En ouvrant la cité sur ses « environs », les auteurs ont pu y associer des œuvres majeures ou simplement enrichissantes pour la connaissance du patrimoine massaliote. Au fil des rubriques qui structurent l'ouvrage, sculptures antérieures à l'époque romaine (grecques et gauloises), sculptures d'époque romaine, sculptures conservées à Marseille mais trouvées sur d'autres sites ou sans provenance déterminée, nous retrouvons des œuvres déjà bien connues ou que l'on croyait bien connaître, car certaines notices deviennent ici des contributions originales et novatrices comme celles qui sont consacrées aux *naïskoi* archaïques, appelés autrefois « stèles », de la rue Négrel, découverts en 1863. La typologie en est redéfinie de manière convaincante par Laura Rohaut qui revient sur les nombreuses attributions proposées précédemment dont celle fréquemment avancée, à Cybèle. Il semble que Milet ait joué un rôle important dans la création et la diffusion du motif du *naïskos* à la femme assise en combinant divers types régionaux, dont le modèle se serait diffusé à travers les cités ioniennes et leurs colonies dans la seconde moitié du VI^e^ siècle. Le catalogue critique est complet et l'illustration parfaite. Autre morceau de poids et de choix, Roquepertuse dont les guerriers assis en tailleur, sans doute des guerriers héroïsés membres des élites locales, les piliers céphaliformes, le bloc aux chevaux, l'oiseau ou la sculpture bicéphale font partie des « trésors » de la sculpture indigène, malgré les incertitudes des chronologies. Les notices sont détaillées, prennent appui sur les recherches les plus récentes, dévoilent des polychromies que les photographes ont réussi à faire percevoir dans des illustrations de haute définition. Les sculptures de Roquepertuse sont remarquables. Qualités plastiques, puissance de la synthèse formelle atteignent ici un niveau rarement atteint dans l'art gaulois provençal. Pour les raisons évoquées, la collection présentée se caractérise par un éclectisme inhabituel. Mais à défaut de cohérence, la plupart des œuvres, qui s'étendent sur près de dix siècles et appartiennent à des sphères culturelles très différentes, sont toutes, dans leur modestie comme dans leurs versions les plus élaborées, intéressantes et révélatrices des multiples facettes de la production artistique massaliote et, à tout le moins, pour les objets importés ou de provenance incertaine, de leurs usages ou raisons d'être au sein de la cité phocéenne. Rencontrés au fil d'une lecture passionnante, une très belle réplique de l'Apollon du Tibre découverte en 2003 (064), le portrait expressif et « réaliste » de l'époque triumvirale (070), l'autel de Titinius avec son dieu au maillet, son bateau et ses référents en Gaule intérieure (080), le sarcophage de Iulia Quintina (092), ou, de provenance incertaine, une tête d'Arsinoé III (?) (112), ce curieux Néron retravaillé en Auguste à l'époque de Vespasien (115), la jolie stèle de Lénaïs (119), la statuette de l'Artémis éphésienne qui a suscité bien des commentaires sur l'introduction du culte d'Artémis à Marseille (124) mais qui provient en réalité de Carthage, une Aphrodite praxitélienne (127), un délicat portrait d'Auguste du type principal (134), un portrait sensible et austère de l'époque antonine (141). Les annexes concernent la liste des conservateurs des collections antiques, la korè de Lyon, « fausse marseillaise », l'histoire des collections, les index et concordances. Ville de Marseille et Centre Camille Jullian ont délégué leurs meilleurs photographes sur le terrain et proposent une collection d'illustrations inédites qui constitueront un fond documentaire original et précieux. Ce tome VI du *NEsp* est une réussite.

Georges RAEPSAET

l'interconnexion entre « humans and non-human animals » se situe à différents niveaux dans des structures relationnelles qui tiennent du « network » et de contextes environnementaux et culturels. Toutes les catégories font l'objet d'analyses, de l'animal de grande proximité à ce que l'on appelait autrefois les « nuisibles » ou les « exotiques » car, quelle que soit la nature de l'interactivité, elle est révélatrice d'une relation définie, rejet, passion, miroir, projection, transposition, assimilation... Une originalité soulignée de la relation homme-animal dans les périodes anciennes serait liée à une espérance de vie plus similaire, car nettement plus courte pour l'homme dans l'Antiquité que de nos jours. Partant d'une approche anthropologique large, les thèmes abordés sont multiples et très ouverts. De l'abattage alimentaire au petit oiseau de Catulle, de la bestialité à la passion amoureuse, il y a place pour bien des choses, on en convient aisément : le prolongement vers ou sur l'animal de ses propres sentiments, un grand classique, le récit métaphorique, les métamorphoses avec l'âne d'Apulée en bonne place, les codes de la communication et de la reconnaissance réciproque, le niveau de conscience morale, le sens de l'observation, les jeux parodiques dans le théâtre, l'animalité de comportements humains, le potentiel d'interchangeabilité de statuts, les fabulistes, l'animal « étrange », exotique, les hybrides si nombreux dans les récits mythiques et l'iconographie, les appréciations variées voire contrastées du même animal selon les contextes ou les cultures, les tentatives d'approches scientifiques et rationnelles face aux recettes fantaisistes, le concept et le vocabulaire. Une bibliographie raisonnée d'une quarantaine de pages clôture cet ouvrage riche de matières et de perspectives originales.

Georges RAEPSAET

David B. HOLLANDER, *Farmers and Agriculture in the Roman Economy*. Londres – New-York, Routledge, 2019. 1 vol. 16 x 24 cm, IX-131p. Prix : 115 £. ISBN 978-1-138-09988-3.

À cent lieues des grandes approches macro-économistes qui tiennent souvent plus des actes de foi idéologiques que de l'observation des faits, voici un petit ouvrage original qui se pose des questions d'apparence simple mais décisives sur la relation entre l'agriculteur et le marché, en Italie à la fin de la République et au début de l'Empire. Ce qui met au centre du questionnement le concept d'autarcie auquel l'auteur fait un sort bien approprié. L'autosuffisance comme programme de vie sur le domaine rural tient plus du projet moral et du *topos* littéraire que de la vie réelle, même si dans toutes les agricultures traditionnelles du monde d'hier et d'aujourd'hui, on s'attache à produire sur le domaine de quoi nourrir la maisonnée ou plus si le domaine est vaste, riche et comprend des unités artisanales. Car l'autarcie, comme le rappelle très justement David B. Hollander, est de toute façon affaire de riches. Pour le petit paysan, c'est-à-dire la majorité des agriculteurs, si l'on casse sa houe ou sa *mola manuaria*, il faut bien en acheter une nouvelle sur le marché. Je rappelle pour mémoire que le soi-disant idéal autarcique a fait les choux gras des primitivistes : le juste ce qu'il faut pour cultiver son *otium*, l'absence de tout investissement productif, l'inexistence des moyens de transport, une main-d'œuvre servile calculée au plus juste et une indépendance maximale de tout projet mercantile. Ce qui me semble trouver dans notre société une correspondance originale dans le « tout faire et produire » à la maison ou le plus près

possible de celle-ci, en cultivant ses légumes sur sa terrasse et en élevant ses poissons dans la baignoire, en évitant le marché sauf s'il est bio et de proximité. Cette petite note d'humeur passée, je confirme la justesse de l'approche réaliste de l'auteur qui tient aussi des « behavioral economics ». Les besoins sont nombreux même dans une vie simple et l'élémentaire n'est souvent disponible que sur le marché, ce qui implique une relation structurelle et naturelle entre le paysan et le marché. Il faut dès lors vendre ce que l'on a de trop pour pouvoir acheter ce dont on a besoin. Ce qui pose la question des surplus de production que l'on peut commercialiser une fois assurée la survie de la famille et la part de semences et graines réservée pour la saison suivante. Outre l'échange mutuel de services dans l'entourage, le voisinage ou le village qui permet de s'approvisionner sans devoir débourser, le traditionnel don contre-don, et le bénéfice de la vente de marché, le paysan peut aussi monnayer ses prestations extérieures. Louer ses bras, son savoir-faire ou ses bœufs permet de s'assurer des rentrées bien utiles en espèces sonnantes et trébuchantes. Sous l'appellation de paysan se cachent des réalités très différentes. Entre le tenancier servile ou libre sur une petite parcelle et le *vilicus* gestionnaire d'un vaste *latifundium*, les façons de vivre et les rapports au marché relèvent de structures de fonctionnement très différentes que l'auteur analyse avec pertinence et un souci constant de contextualisation historique dans cette période qui voit la terre devenir un enjeu politique décisif. Toute agriculture s'intègre à un réseau, peu ou prou. C'est même une condition de survie, qu'il s'agisse des « elite farmers, moderately wealthy farmers, smallholders ou landless farmers », les plus dépendants du marché étant les « smallholders », la catégorie la plus nombreuse, « simply by virtue of having much less access to land and labor ». Étant donné la fiabilité aléatoire des sources écrites et les progrès encore mal assurés de l'archéologie agraire, on discutera sans doute certaines positions de l'auteur. Les variantes de situations se plient mal à la volonté de catégorisation. Mais David B. Hollander a le mérite de proposer sur un sujet finalement peu abordé une vision intéressante. Les historiens économistes devront en tenir compte.

Georges RAEPSAET

Sébastien LEPETZ & Véronique ZECH-MATTERNE (Ed.), *Productions agro-pastorales, pratiques culturales et élevage dans le Nord de la Gaule du deuxième siècle avant J.-C. à la fin de la période romaine.* Quint-Fonsegrives, Mergoil, 2017. 1 vol. broché, 21 x 30 cm, 152 p., nombr. ill., cartes, schémas et diagrammes (ARCHÉOLOGIE DES PLANTES ET DES ANIMAUX, 5). Prix : 37 €. ISBN 978-2-35518-070-5.

Cette publication, issue d'un séminaire consacré aux productions animales et végétales, s'inscrit dans le programme « Rurland », financé par l'ERC, qui a pour objectif de comprendre l'évolution des campagnes dans le nord-est de la Gaule par des études croisées et interdisciplinaires, de La Tène à l'Empire tardif. Comme le rappelle Michel Reddé, archéozoologie et archéobotanique ont une vocation historique d'autant plus indispensable en Gaule du Nord que les sources classiques relatives aux productions agricoles y manquent cruellement. Les meilleures équipes actives dans le domaine font ici le bilan de leurs travaux, en mettant l'accent sur les orientations et modifications de l'élevage et de l'agriculture entre Seine et Rhin (Belgique non comprise, on ne sait trop pourquoi), les choix d'exploitation et leur évolution, la relation entre les données

sur les antiquités ; enfin, sa réception à partir de la fin du XVI^e^ siècle. Les quatre articles de Maria Agata Pincelli, Paul Gwynne, Anne Raffarin et William Stenhouse explorent divers aspects de cette réception à travers les siècles. Toutes ces contributions, proposées en plusieurs langues (anglais, français et italien), ont été confiées à des spécialistes provenant d'horizons différents, ce qui permet au lecteur d'aborder tant le point de vue philologique qu'historique ou archéologique du texte de Flavio. De nombreuses citations, toujours traduites dans la langue de l'article, émaillent les analyses. Le volume présente une liste des éditions de Biondo Flavio, un index des noms, des manuscrits et des exemplaires imprimés, mais malheureusement pas de bibliographie générale, sauf dans les nombreuses notes de bas de page. Seules cinq illustrations en noir et blanc permettent de mieux se représenter la matérialité de la *Roma triumphans*. En résumé, cet ouvrage collectif ne manquera pas d'intéresser le lecteur, qu'il soit un spécialiste de Biondo Flavio ou un amateur éclairé, par la diversité des aspects étudiés et par la qualité des contributions proposées et de leurs auteurs. Élie BORZA

Pierre LEMAN, *Archéologues des Hauts-de-France de 1790 à nos jours*. Villeneuve-d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, 2017. 1 vol. broché, 16 x 24 cm, 196 p., 54 fig. (ARCHAIOLOGIA). Prix : 20 €. ISBN 978-2-7574-1728-7.

S'il y a une personne qui pouvait prendre en charge ce répertoire-dictionnaire biographique rétrospectif de l'archéologie du Nord de la France, c'est bien Pierre Leman, qui incarne, depuis de nombreuses années d'activités au service du Patrimoine, l'âme et la vitalité de l'archéologie des Hauts-de-France, anciennement appelés Région Nord-Pas-de-Calais, ce qui correspond aux départements et collectivités territoriales de l'Aisne, Nord, Oise, Pas-de-Calais et Somme. De 1790, où est créé par un récollet de Bavay le premier périodique consacré à l'archéologie, *La feuille d'Or*, à aujourd'hui, ce sont deux siècles qui témoignent de l'évolution de la discipline, de l'esprit de collection et de l'amateurisme d'approche à la technicité professionnelle de la recherche actuelle. Deux cent quarante notices sont réunies, fruit de longues enquêtes dans les archives, journaux et périodiques spécialisés, mais aussi glanées dans la mémoire toujours vive de l'auteur, présent sur le terrain depuis plus de soixante ans. Des noms sortent du lot, bien sûr, car leur reconnaissance scientifique ou leur notoriété médiatique dépasse les frontières du Nord : Boucher de Perthes, Mariette, Agache, Biévelet, Frézouls, Seillier, Vercoutter, Will... où l'on voit que les nominés, s'ils sont tous enfants du pays, n'y ont pas nécessairement conquis leurs lauriers. Beaucoup de personnes plus « modestes » sont reprises à l'inventaire, un hommage bienvenu à tous ceux qui ont apporté leur petite pierre à la connaissance du patrimoine archéologique. Je pense que beaucoup de « nordistes » curieux de leur passé trouveront à la lecture de l'ouvrage de nombreuses informations qui les intéresseront à un titre ou à un autre. Mais au-delà du caractère régional, beaucoup de scientifiques y reconnaîtront une page d'histoire de la discipline bien en phase avec l'évolution épistémologique ou institutionnelle générale de la recherche. Accompagnent les notices, des éléments de bibliographie, quelques encarts originaux à défaut d'être toujours adéquats, et des illustrations. *Ad multos annos*, Pierre... Georges RAEPSAET

possible de celle-ci, en cultivant ses légumes sur sa terrasse et en élevant ses poissons dans la baignoire, en évitant le marché sauf s'il est bio et de proximité. Cette petite note d'humeur passée, je confirme la justesse de l'approche réaliste de l'auteur qui tient aussi des « behavioral economics ». Les besoins sont nombreux même dans une vie simple et l'élémentaire n'est souvent disponible que sur le marché, ce qui implique une relation structurelle et naturelle entre le paysan et le marché. Il faut dès lors vendre ce que l'on a de trop pour pouvoir acheter ce dont on a besoin. Ce qui pose la question des surplus de production que l'on peut commercialiser une fois assurée la survie de la famille et la part de semences et graines réservée pour la saison suivante. Outre l'échange mutuel de services dans l'entourage, le voisinage ou le village qui permet de s'approvisionner sans devoir débourser, le traditionnel don contre-don, et le bénéfice de la vente de marché, le paysan peut aussi monnayer ses prestations extérieures. Louer ses bras, son savoir-faire ou ses bœufs permet de s'assurer des rentrées bien utiles en espèces sonnantes et trébuchantes. Sous l'appellation de paysan se cachent des réalités très différentes. Entre le tenancier servile ou libre sur une petite parcelle et le *vilicus* gestionnaire d'un vaste *latifundium*, les façons de vivre et les rapports au marché relèvent de structures de fonctionnement très différentes que l'auteur analyse avec pertinence et un souci constant de contextualisation historique dans cette période qui voit la terre devenir un enjeu politique décisif. Toute agriculture s'intègre à un réseau, peu ou prou. C'est même une condition de survie, qu'il s'agisse des « elite farmers, moderately wealthy farmers, smallholders ou landless farmers », les plus dépendants du marché étant les « smallholders », la catégorie la plus nombreuse, « simply by virtue of having much less access to land and labor ». Étant donné la fiabilité aléatoire des sources écrites et les progrès encore mal assurés de l'archéologie agraire, on discutera sans doute certaines positions de l'auteur. Les variantes de situations se plient mal à la volonté de catégorisation. Mais David B. Hollander a le mérite de proposer sur un sujet finalement peu abordé une vision intéressante. Les historiens économistes devront en tenir compte.

Georges RAEPSAET

Sébastien LEPETZ & Véronique ZECH-MATTERNE (Ed.), *Productions agro-pastorales, pratiques culturales et élevage dans le Nord de la Gaule du deuxième siècle avant J.-C. à la fin de la période romaine.* Quint-Fonsegrives, Mergoil, 2017. 1 vol. broché, 21 x 30 cm, 152 p., nombr. ill., cartes, schémas et diagrammes (ARCHÉOLOGIE DES PLANTES ET DES ANIMAUX, 5). Prix : 37 €. ISBN 978-2-35518-070-5.

Cette publication, issue d'un séminaire consacré aux productions animales et végétales, s'inscrit dans le programme « Rurland », financé par l'ERC, qui a pour objectif de comprendre l'évolution des campagnes dans le nord-est de la Gaule par des études croisées et interdisciplinaires, de La Tène à l'Empire tardif. Comme le rappelle Michel Reddé, archéozoologie et archéobotanique ont une vocation historique d'autant plus indispensable en Gaule du Nord que les sources classiques relatives aux productions agricoles y manquent cruellement. Les meilleures équipes actives dans le domaine font ici le bilan de leurs travaux, en mettant l'accent sur les orientations et modifications de l'élevage et de l'agriculture entre Seine et Rhin (Belgique non comprise, on ne sait trop pourquoi), les choix d'exploitation et leur évolution, la relation entre les données

géographiques et pédologiques naturelles et l'action humaine, l'impact des villes sur les choix d'exploitation du sol. Côté zoologie, les bases de données (MyOS) – près d'un millier d'assemblages et plus de 800.000 restes fauniques pour la zone concernée – corrélées aux techniques les plus actuelles de l'analyse spatiale permettent de définir des micro-zones, des « terroirs » délimités qui présentent des caractéristiques archéo-zoologiques originales en matière d'élevage, mais aussi de pratiques cynégétiques que l'on commence à bien cerner. Le « tableau de chasse » est diversifié et varié dans le temps et l'espace, lié aux environnements naturels autant qu'aux pratiques culturelles, et en constante évolution tant en milieu urbain que rural, avec des dominantes, le lièvre avant le cerf et le sanglier à la période gauloise et à l'époque romaine en milieu urbain, mais le cerf qui devance le lièvre en milieu rural romain. On chasse de tout, chevreuil, daim, renard, castor, blaireau, loutre, ours, et de nombreux oiseaux sauvages. Mais l'essentiel de la production alimentaire est domestique, avec le bœuf, le porc et les ovi-caprins comme socle, outre une basse-cour diversifiée. Dans la zone concernée, on observe que les moutons sont les plus nombreux au milieu de La Tène, mais porcs et bœufs remontent dans les comptages à la fin de La Tène et sous le Haut Empire, avec une répartition relativement équilibrée pour les trois espèces, avant que le bœuf ne devienne majoritaire dans l'Antiquité tardive. Mais ce qui frappe quand on analyse le détail zone par zone, c'est la complexité du sujet, la variation des données dans le temps et dans des espaces même contigus, ce qui laisse, comme le note Sébastien Lepetz, « un goût d'inachevé ». La difficulté de globaliser et de définir des normes générales relève-t-elle en définitive de l'insuffisance numérique des données ou est-elle révélatrice de la spécificité des terroirs et des pratiques culturelles locales ? Le bilan carpologique n'est pas moins riche. Il met en valeur le rôle joué par les blés nus, l'épeautre et l'orge en regard des autres céréales (seigle, avoine, millets, engrain), plus discrètes, et souligne la complémentarité des légumineuses et des céréales dans les agrosystèmes. On constate aussi la diversification des fruitiers et condiments au contact des ressources méditerranéennes qui alimentent les marchés urbains et les camps militaires, favorisant leur implantation régionale. Non moins complexe, le mode d'exploitation des terres. Véronique Matterne et toute une équipe tentent de préciser les pratiques agricoles à partir des flores adventices, ces cortèges de plantes sauvages qui évoluent avec les plantes cultivées et sont significatives des activités culturales et des identités et modifications qualitatives des sols, ainsi que des modes de fertilisation, au cours du temps. Ainsi, au prix d'analyses très spécialisées et complexes, on observe, dans la zone centre-nord par exemple, un basculement des cultures de printemps, fin La Tène, vers les cultures d'hiver en relation avec la culture des blés nus, et plus localement de l'épeautre, qui s'imposent avec la culture romaine. À la différence de la zone est, plus équilibrée, où la suprématie des blés est moins perceptible. Ces approches toutes nouvelles, d'une grande technicité, offrent déjà des résultats remarquables et ouvrent un volet inédit dans la recherche agronomique romaine. En cumulant et en confrontant zoologie et botanique à un niveau régional ou local, on arrive aujourd'hui à des bilans étonnamment précis, et parfois contrastés zone par zone. Un autre exemple, que je choisis un peu au hasard dans ces contributions si riches, concerne la tradition des blés vêtus du Saint-Quentinois qui diffère de celle des blés nus des zones plus méridionales, notamment du Soissonnais. La céréaliculture dominante dans ces régions implique dès lors un usage des bœufs de labour, et peut expliquer la prédominance des ossements

bovins sur les sites ruraux. Sont soumises à ces examens pertinents plusieurs autres régions du Nord de la Gaule, le Noord-Brabant, Reims et le pays rémois, Metz et la vallée de la Moselle, la Sarre et le Palatinat, le Petrisberg près de Trèves, le Nord-Ouest de la Suisse autour d'Augst, avec des résultats tout aussi convaincants. L'archéologie des plantes et des animaux atteint aujourd'hui un niveau de performance étonnant qui en fait un partenaire obligé de toute recherche sur la ruralité dans les sociétés anciennes.

Georges RAEPSAET

Stefano GENOVESI, *Il piombo dell'imperatore. Il relitto di Rena Maiore e le miniere del* princeps *in età augustea*. Oxford, BAR Publishing, 2018. 1 vol. broché, 21 x 29,5 cm, 194 p., 71 fig. (BAR INTERNATIONAL SERIES, 2896). Prix : 51 £. ISBN 978-1-4073-1459-4.

Stefano Genovesi s'intéresse depuis près d'une vingtaine d'années à la production minière romaine qui a fait l'objet de sa thèse doctorale à l'Université de Pise et, pour l'une des parties les plus novatrices, à savoir les lingots de l'épave de Rena Maiore, de la présente publication. Découverte en 1997, près des côtes nord-ouest de la Sardaigne, l'épave contenait 72 lingots estampillés et 4 cistes en plomb. 42 lingots en forme de pyramide tronquée sont marqués *Augusti Caesaris Germanicum*, flanqué de contre-marques et mentions de poids. Le lot, exceptionnel, sert de point de départ à une étude approfondie de l'administration des mines contrôlées par l'Empereur. Pour le contexte institutionnel et administratif général, comprenant aussi les carrières, on se référera toujours à l'ouvrage d'A.M. Hirt, *Imperial Mines and Quarries in the Roman World* (Oxford, 2010). La recherche sur les gisements plombifères a beaucoup évolué ces dernières années, grâce à la conjonction de découvertes archéologiques majeures et du développement des analyses isotopiques en matière de reconnaissance des provenances géographiques des matériaux. Jusqu'il y a une vingtaine d'années, la production du plomb dans l'Empire était considérée comme essentiellement espagnole. Mais d'autres gisements ont été identifiés depuis, dont certains inédits, qui ont obligé les chercheurs à revoir leurs itinéraires de diffusion et de commercialisation d'un produit utilisé massivement sous l'Empire, en particulier à Rome et dans les grandes métropoles. Le *plumbum germanicum* doit dès lors être associé sans plus de doute aux mines périrhénanes exploitées depuis Auguste, à son initiative et avec un investissement important de sa famille, de l'armée et de son administration. Les mines de la rive droite sont abandonnées après la défaite de Varus en 9 de n.è., mais la rive gauche connaîtra trois siècles d'exploitation continue, en particulier dans le massif eifelien, de part et d'autre de l'actuelle frontière belgo-allemande, de Verviers (B) à Aix-La-Chapelle (D). Une des découvertes les plus récentes, un lingot de Tibère retrouvé en 2008 à Tongres (B), à une trentaine de kilomètres des gisements plombifères belges les plus proches, témoigne de cette activité minière importante, dont les lingots apparentés de Fos-sur-Mer, de l'Île Rousse en Corse, et de Rena Maiore jalonnent l'itinéraire de diffusion vers l'Italie. Deux grandes parties structurent l'ouvrage, l'inventaire systématique et commenté des lingots renvoyant explicitement à la Germanie, et l'analyse du fonctionnement des districts et gisements miniers, propriété du *patrimonium* de l'Empereur et géré par le *fiscus* en gestion directe ou différée sous le contrôle du *procurator*

(*regionarii*), dans la justice (*iudices dati*) ou dans les sacerdoces et pratiques religieuses. Ses conclusions sont à la fois fermes et nuancées. Fermes en ce qui concerne l'armée : ils sont une élite militaire puisqu'ils ont un statut supérieur, un salaire élevé et des perspectives de carrière ; ils représentent aussi une élite civile dans certains cas seulement, notamment lorsque la société locale manque d'élites propres, ou lorsqu'ils jouent des rôles spécifiques, surtout envers la communauté dont ils sont des agents. La problématique est curieusement menée car, dès l'abord, on se doute que des centurions en fonction font difficilement partie de l'élite d'une ville importante, fût-elle siège de garnison. Un ouvrage intéressant mais présentant dans la plupart des cas des études brèves, des ébauches, des projets qui demanderaient des approfondissements, et qui apportent peu de nouveautés. Une plus stricte approche de ce que les auteurs entendent comme « status markers » aurait aussi mieux encadré des recherches assez disparates.

Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

Polly LOHMANN (Ed.), *Historische Graffiti als Quellen. Methoden und Perspektiven eines jungen Forschungsbereichs. Beiträge der Konferenz am Institut für Klassische Archäologie der LMU München, 20-22. April 2017.* Stuttgart, Franz Steiner Verlag, 2018. 1 vol. broché, 17 x 24 cm, 330 p., nombr. ill. (REIHE ALTERTUMSWISSENSCHAFT). Prix : 58 €. ISBN 978-3-515-12204-7.

Laisser sur un monument, un mur, un objet, un signe dessiné, peint ou gravé, de sa présence ou de son passage fait partie des gestes humains attestés à toutes les époques. Griffure rapide ou travail appliqué, les graffites rendent compte de contextes et de situations variées : tract électoral pompéien, monogramme de propriété sur un bol, marques de carriers ou d'artisanat, mais aussi inscription du poète voyageur sur une colonne de temple célèbre ou témoignage poignant de prisonnier dans une geôle, sont autant de documents d'histoire à qui sait en apprécier la valeur. Depuis quelques années, ces recherches ont tendance à se commuer en discipline autonome avec colloques, groupes de travail et thèses doctorales. En fait, ce qu'on appelle aussi l'épigraphie mineure a toujours constitué une rubrique importante de la recherche antiquisante, et l'*instrumentum* dispose de son chapitre attitré dans le *CIL*. Les comptes de potiers de La Graufesenque sont régulièrement revisités pour comprendre l'économie de la production céramique. Le sujet s'est toutefois élargi et approfondi, dans le temps et dans l'espace. Les chercheurs ne sélectionnent plus qualitativement les témoignages ; au contraire ils les inventorient et les éditent scrupuleusement comme une source à part entière. Même le geste, le *ductus*, devient ici le témoignage d'un moment de vie, souvent dans sa spontanéité, explorant des secteurs de l'histoire qui échappent aux documents classiques. L'Antiquité est peu représentée dans ce volume, mais il n'échappera à personne qu'elle a ouvert la voie et nourrit bien des prolongements vers les périodes plus récentes. Les temples égyptiens n'échappent pas à la pratique du graffito, de tout temps. Pour les périodes anciennes, contrairement aux idées reçues, il ne s'agit pas de « popular religious practice of the common people », mais bien de pratiques des élites en relation avec le culte, le rituel, la circulation dans le sanctuaire. 5600 graffiti conservés à Pompéi en disent long sur la vie quotidienne. Les murs reflètent autant les états d'âme des graphistes que les passions, lubies, polémiques politiques, ou encore

talents artistiques. Le visuel relaie souvent le contenu et les remarquables esquisses de bateau interpellent toujours les historiens de la marine. De la fin de la République au début de l'Empire, le Magdalensberg constitue un site-clef dans les circulations transalpines. Le commerce y est actif et, outre les nombreux témoignages matériels de la vie économique, les graffiti qui étaient conservés sur les parois des magasins et entrepôts nous renseignent en particulier sur les objets en métal, quantité, prix, destination... Les villes grecques ne sont pas en reste et Aphrodisias, comme Éphèse ou Smyrne, recèlent les trésors les plus variés en la matière : noms, prières, acclamations, symboles religieux, allusions multiples aux compétitions sportives, dessins d'architecture publique... ou de scènes très privées. En parcourant les périodes plus récentes, je mentionnerai les dessins techniques des métiers à l'œuvre dans l'église de St. Katharine à Langerwehe-Wenau (D.) à la fin du Moyen Âge, un inventaire de figures de chevaliers et hommes en armes dans l'Occident médiéval, le riche potentiel du Tyrol, celui de l'église de St. Elizabeth à Marburg, les blasons gravés des familles patriciennes en voyage, les graffiti des étudiants de l'Académie épiscopale de Freising au XVIII^e^ siècle, ou encore les émouvants témoignages laissés par les détenus dans les geôles de la Gestapo à Cologne.

Georges RAEPSAET

Regula FREI-STOLBA, *Holzfässer. Studien zu den Holzfässern und ihren Inschriften im römischen Reich mit Neufunden und Neulesungen der Fassinschriften aus Oberwinterthur/Vitudurum*. Zurich-Egg, Kanton Zürich, Amt für Raumentwicklung, Archäologie und Denkmalpflege, 2017. 1 vol. 21 x 29,5 cm, 229 p., 158 fig. (ZÜRCHER ARCHÄOLOGIE, 34). Prix : 44 €. ISBN 978-3-906299-14-3.

Depuis quelques années maintenant, l'intérêt des épigraphistes s'est porté, en plus des dédicaces sur pierre ou sur bronze qui faisaient et font toujours la base de leurs recherches, sur les inscriptions mineures, sur céramique souvent, sur parois, sur objets divers. Ces graffiti ou ces marques apportent une documentation complémentaire très riche dont bénéficient notamment l'onomastique et l'histoire économique. C'est précisément le cas des estampilles sur tonneaux dont la complication de lecture rejoint celle des amphores. Le bois est souvent mieux conservé qu'on ne le croit généralement et le dossier de ces marques, souvent peu interprétées, vient d'être revu, complété, défini, explicité de manière exhaustive par l'épigraphiste suisse Regula Frei-Stolba qui nous livre un ouvrage remarquable qui met au point une documentation d'une ampleur sous-estimée. L'auteur ne minimise toutefois pas l'apport de ses prédécesseurs dont le premier à avoir attiré l'attention sur ce matériel et ses inscriptions n'était autre que notre compatriote Jacques Breuer en 1918 ; elle établit l'état de la question et met en lumière les étapes significatives que constituent les travaux d'Élise Marlière, première monographie sur le sujet (2002), et la thèse d'Ingrid Tamerl (2010). Par ailleurs les recherches archéologiques ont également progressé dans la connaissance du tonneau lui-même, de sa confection à sa dernière utilisation en passant par son (ou ses) remplissage(s), le vin d'abord, mais aussi les olives par exemple, des céréales, du poisson et même de l'huile. R. Frei-Stolba s'est également penchée sur l'ensemble des données touchant au terme « tonneau » dans les sources littéraires et juridiques, et pense pouvoir proposer une date pour l'apparition du tonneau dans le nord de l'Italie dans la première

Nico ROYMANS, Stijn HEEREN & Wim DE CLERCQ (Ed.), *Social Dynamics in the Northwest Frontiers of the Late Roman Empire. Beyond Decline or Transformation.* Amsterdam, University Press, 2017. 1 vol. relié, 21 x 30 cm, 222 p., nombr. ill. (AMSTERDAM ARCHAEOLOGICAL STUDIES, 26). Prix : 109 €. ISBN 978-94-6298-360-1.

Ce volume est issu d'un colloque qui s'est tenu à Tongres en janvier 2015. Le titre actuel atténue la brutalité du "*Decline or Fall*" initial qui renvoyait sans détour à l'ouvrage fameux de Gibbon. Plus de deux siècles ont passé, des milliers de pages ont été écrites depuis sur le sujet. Les questions restent les mêmes. Mais la problématique est aujourd'hui mieux posée, dans une approche plus nettement interdisciplinaire et dans un esprit généralement plus ouvert. Les *AAS* nous ont habitués, en matière de protohistoire et d'archéologie du Nord de la Gaule, à des volumes riches, très documentés et souvent novateurs. Cette livraison en est encore la preuve. Le thème exploré, la relation entre l'autorité romaine et les « barbares », l'interaction entre forces exogènes et endogènes, les dynamiques sociales et culturelles autour des frontières nord, britanniques et germaniques de l'Empire, aux IV^e^ et V^e^ siècles, est particulièrement difficile et matière à multiples développements et controverses : autour de la structure militaire et de l'évolution de ses stratégies, du pragmatisme dans l'organisation de la défense frontalière en regard de la conception centralisée du pouvoir impérial, de la pertinence des évaluations culturelles mesurées en termes d'individualisation ethnique, des paramètres définissant la réalité institutionnelle ou fonctionnelle des cités ou villas, enveloppes vides ou remplies, et jusqu'à quand en dernière analyse ? Beaucoup de faits sont rassemblés, beaucoup d'idées sont remuées. J'en énumère quelques-unes : le rôle du paiement en or et argent des tribus franques fédérées, garantes du maintien de la paix aux frontières, avec une disparité de traitement remarquée entre le Rhin et la Bretagne ; les fluctuations dans le financement en or des élites franques et leur tarissement au milieu du V^e^ siècle sans doute en liaison avec leur migration vers le Sud ; les critères d'identification des populations immigrées par leur culture matérielle et monétaire, ce qui ne va pas de soi étant donné le caractère complexe, « multi-layered » et dynamique d'une ethnie et entraîne la recherche d'autres méthodologies, linguistiques ou biochimiques qui ne sont pas plus convaincantes. La question de savoir si le concept d'identité ethnique présente, en l'occurrence, un quelconque intérêt se pose. Quelle part de germanité présente un fédéré franc romanisé depuis plusieurs générations ? Il est romain, de culture sinon de droit et de langue. Jusqu'à quand fonctionne la synergie Rome-cité-élite domaniale qui structure le fonctionnement de l'Empire ? Autre question d'une grande complexité. Il y a des signes d'affaiblissement économique des villas perceptibles à partir du III^e^ siècle mais, dans d'autres régions septentrionales, le domaine reste actif jusqu'au début du V^e^ siècle. La *domus* urbaine – symbole de la puissance des élites – à Tongres garde sa fonction jusqu'à la fin du IV^e^ siècle. Alors déclin ou transformation ? Il y a tellement de niveaux d'appréciation, de subtilités dans les évolutions, de variations dans les concepts utilisés et dans les prégnances privilégiées que la réponse ne peut être que normande. À vrai dire, et avec raison, l'un n'empêche pas l'autre : "We conclude that both decline and transformation were historical realities. They represent two sides of the same medallion and we propose that the perspectives should not be used as a binary opposition". Malgré toutes les réticences exprimées, la part faite au concept d'identité ethnique reste toutefois trop voyante. Il

n'y a pas d'identité ethnique, pas plus au IVe siècle qu'aujourd'hui. Au mieux des provenances. Il n'y a qu'une fabrication ou une manipulation idéologique, interne ou externe. Georges RAEPSAET

Jeannot METZLER, Catherine GAENG & Patrice MÉNIEL, *L'espace public du Titelberg*. Luxembourg, Centre National de Recherche Archéologique, 2016. 2 vol. + 1 plan, 30 x 21 cm, 971 p., 774 fig. n./b. & couleur (DOSSIERS D'ARCHÉOLOGIE, 17). Prix : 40 €. ISBN 9782879853413.

D'abord interprété comme un fortin militaire romain, le grand fossé repéré en 1976 par photographie aérienne sur le plateau du Titelberg s'est avéré, dès les premiers sondages des années 1980, dater de l'âge du Fer. Trente ans plus tard, les fouilleurs nous livrent ici une brillante monographie à propos des recherches programmées entreprises sur ce fossé et l'espace qu'il délimite. Cumulée à l'apport des fouilles des nécropoles et d'autres secteurs de la fortification, c'est donc une histoire renouvelée du Titelberg qui nous est proposée ici dans la magnifique collection du CNRA du Luxembourg. Antérieurement au Ier s. av. J.-C., trois remparts à la chronologie encore floue se succèdent pour fermer l'étranglement qui donne accès au plateau du Titelberg. À La Tène finale, les choses sont plus claires : un *murus gallicus* puis un talus massif enserrent un espace de 53 ha. Durant cette époque, une route traverse l'*oppidum* d'est en ouest et relie deux portes opposées. C'est visiblement à cette période aussi que l'on creuse un grand fossé interne transversal, long de 530 m, isolant un quart du site archéologique. La présence d'un mur de terre longeant le fossé sur son flanc oriental montre bien que c'est cette partie du plateau qui a été isolée et non le secteur ouest. On y accède par deux portes monumentales, dont l'une équipée d'un système de passerelle enjambant le fossé. Alors qu'au centre de l'*oppidum* se développe, vers la fin du IIe s. et durant le Ier av. J.-C., un dense habitat le long de la voie principale, la situation paraît différente à l'est du grand fossé : l'absence de structure d'habitat conjuguée à la présence de mobilier plaident en faveur d'un espace communautaire, « réservé » dès cette époque. Durant la première moitié du Ier s. av. J.-C., on y construit un grand bâtiment sur poteaux, associé à cinq longs couloirs parallèles palissadés, d'une cinquantaine de mètres de long chacun. La quantité de mobilier osseux retrouvé à proximité suggère une « halle à bestiaux » au sein d'un espace civique important. Cette interprétation serait renforcée par l'aménagement, à la phase suivante (70/60 av. J.-C.), d'un grand bâtiment sur poteaux de 15 m de côté, parfaitement aligné sur l'axe formé par les deux portes de l'*oppidum* ; les auteurs y voient un bâtiment ouvert, assimilable à une grande halle multifonctionnelle, centre des activités politiques, judiciaires, religieuses et commerciales des Trévires. Devant le bâtiment se développent une esplanade intégrant un autel en pierre et d'autres bâtiments sur poteaux aux plans allongés évanescents (portiques ?). Le mobilier de ce secteur plaide en partie pour des activités religieuses, notamment suite à l'enfouissement de chevaux, la présence de crânes humains et de quelques objets religieux. Mais l'absence d'indices de banquet, notamment les amphores et les traces de consommation au niveau des ossements, et *a contrario* la présence d'objets de boucherie, d'activités marchandes et la mise en évidence d'une gestion spécialisée des parties découpées appuient plutôt une interprétation d'ordre

Kai RUFFING & Kerstin DROSS-KRÜPE (Ed.), Emas non quod opus est, sed quod necesse est. *Beiträge zur Wirtschafts-, Sozial-, Rezeptions- und Wissenschaftsgeschichte der Antike. Festschrift für Hans-Joachim Drexhage zum 70. Geburtstag*. Wiesbaden, Harrassowitz, 2018. 1 vol. relié, 17,5 x 24,5 cm, 708 p., ill. (PHILIPPIKA, 125). Prix : 124 €. ISBN 978-3-447-11087-7.

Hans-Joachim Drexhage, à qui l'on dédie pour son septantième anniversaire cette couronne d'hommages, est une personnalité incontournable dans le domaine de l'histoire économique de l'Antiquité et de la papyrologie. Dans ce moment charnière que furent les années quatre-vingt, il fonda en 1982 avec Wolfgang Habermann les « *Münstersche Beiträge zur Antiken Handelgeschichte (MBAH)* » qui deviendront en 2008 les *« M(arburger)BAH ».* À une époque – le début des années quatre-vingt – où dominait encore le concept d'économie primitive pour qualifier l'Antiquité, Drexhage osa parler de « commerce », sans pour autant s'inscrire dans le sillage néo-moderniste de Rostovtzeff. En homme du document, il constata les faits, les vérifia sans œillères ni parti pris, et, soutenu par quelques collègues courageux à la même époque, il les opposa à la norme idéologique dominante qui réduisait le commerce au mieux à la distance qui sépare le domaine du marché local, souvent le rejetait au profit d'une autarcie latifundiaire radicale, ou le limitait à quelques objets de grand luxe voyageant à grand prix et à grand péril dans un contexte de technologie considérée comme défaillante et inopérante du transport. Depuis 1982, ce sont des centaines de contributions couvrant toutes les facettes d'une économie commerciale dynamique qui ont été proposées aux chercheurs notamment dans les *MBAH*, Drexhage assurant lui-même, souvent sous sa casquette de papyrologue, une part non négligeable du travail. Près d'une quarantaine de disciples et collègues ont contribué à ce florilège qui figurera en bonne place dans les bibliothèques des historiens économistes et des antiquisants soucieux d'informations originales, souvent novatrices. Le socio-économique s'octroie la part la plus belle, mais les rubriques Orient, littérature, science, historiographie et réception proposent de belles pages. Sous le titre « Handelsgeschichte » sont abordés la question du risque de la navigation et des moyens rationnels, irrationnels ou techniques de s'en prémunir ; les gros porteurs frumentaires entre Pouzzoles et Alexandrie à l'époque d'Auguste ; les intérêts privés et peu connus de Solon pour le commerce maritime ; le négoce du poivre en Égypte et les *negotiatores britanniciani*. Ce gros article refait le point sur le trafic transmanche et mer du Nord en s'appuyant sur la documentation épigraphique, notamment les autels à Nehalennia trouvés au large de Colijnsplaat. Le fret d'aller entre le continent et la Bretagne insulaire est relativement aisé à identifier : vin, huile, blé, sel, salaisons, poterie, tissus... en fait tout ce que le continent y compris méditerranéen produit et dont la Bretagne, en particulier l'armée, a besoin, converge vers cette zone de transit, de rupture de charge et de redistribution, une « Wirtschaftraum » où les embouchures fluviales, Escaut, Meuse et Rhin, jouent un rôle majeur d'interconnexion fluvio-maritime. Pour le retour, c'est plus compliqué et sans doute inégalement réparti : des animaux sauvages, des chiens, des poteries, du jais, certains types de tissus, des huîtres, des esclaves... L'Aquitaine et Bordeaux interviennent aussi dans l'acheminement atlantique de produits espagnols. Les auteurs sont par ailleurs convaincus que la prise en charge de la distribution olliaire par Dressel 20 est plus le fait du marché libre et privé que de l'annone. Le tout est de savoir cependant si une partie, qui pourrait être

importante, de la filière annonaire n'est pas sous-traitée contractuellement, ce qui la masquerait. Quant au *moritex* tant discuté, la connotation maritime de souche linguistique gauloise n'empêcherait nullement le terme d'être en rapport avec un collège professionnel. La rubrique « Wirtschaftgeschichte » s'ouvre sur une étude originale, l'élevage des autruches, suivie d'une interprétation d'*epikarsia* comme tissu à carreaux ; viennent ensuite une approche de la théorie des prix en Mésopotamie, une tentative de réévaluation de la rationalité dans l'*Économique* de Xénophon, les pratiques privées de transactions chez Aristophane, ou de paiement en monnaie à Vindolanda ; la production de teinture à Antioche, les approximations du *pes monetalis*. Au titre de la « Sozialgeschichte », sont étudiés le rôle du premier repas dans la Cyropédie, l'onomastique thraco-romaine, la religion indigène sur les rives droite et gauche du Rhin inférieur au moment de la conquête, les Hectémores dans la constitution solonienne et la gratification (*opsonion*) pour les athlètes des jeux. Autres thèmes abordés, la numismatique, l'Orient, la littérature, l'historiographie et la réception, titres anodins sous lesquels les auteurs abordent avec une franchise et une honnêteté qui leur fait honneur des problèmes épistémologiques et idéologiques lourds et d'une brûlante actualité. La première moitié du XX^e^ siècle n'est pas si loin. Point de menu fretin dans ce beau volume, c'est le recenseur qui est contraint par les limites de l'exercice. La couronne est digne en tout point du jubilaire.

Georges RAEPSAET

distincts, mais qui enrichissent les débats et ouvrent de nombreuses perspectives. En effet, la lecture des travaux récents sur le thème de la mobilité édités ou rédigés par L. E. Tacoma, pour ne citer que cet exemple, permet de voir l'évolution des réponses aux interrogations suscitées par cette thématique et l'apparition de nouveaux questionnements entre chaque publication. Toute la richesse de cet ouvrage, dont la lecture est stimulante à plus d'un titre, est d'ouvrir des champs de recherche novateurs pour une problématique sous les feux de l'actualité. Anthony ÁLVAREZ MELERO

Thomas G. SCHATTNER, Dieter VIEWEGER & David WIGG-WOLF (Ed*.), Kontinuität und Diskontinuität, Prozesse der Romanisierung. Fallstudien zwischen Iberischer Halbinsel und Vorderem Orient.* Rahden, Verlag Marie Leidorf, 2019. 1 vol. broché, 20,5 x 29,5 cm, XIV-206 p., 90 fig. (DAI. MENSCHEN-KULTUREN-TRADITIONEN, 15 ; FORSCHUNGSCLUSTER, 6). Prix : 45,80 €. ISBN 978-3-86757-397-9.

Le DAI a décidé d'inscrire dans ses programmes de recherches la problématique des contacts culturels dans ses multiples facettes, dans le temps et dans l'espace. Sujet fleuve s'il en est, exploré de longue date et sujet à de multiples dérives, en particulier à travers le XX^e^ siècle où les « identités culturelles » ont servi de fondement à des idéologies désastreuses et des politiques qui ne le furent pas moins. On a l'impression que l'on peut aujourd'hui aborder l'interaction culturelle, la domination, l'influence, l'acculturation, d'un regard détaché bénéficiant d'une méthodologie rigoureuse et d'une objectivité sans faille. Peut-être, et c'est ce que tendrait à prouver ce recueil de contributions riches et réfléchies, quand on peut prendre la distance et la mesure de la romanité. Mais quand de soi-disant « résistances » culturelles à la romanité coïncident avec des aspirations idéologiques et nationalistes, on a le droit d'être inquiet. Ici les précautions épistémologiques et méthodologiques sont multiples, sans cesse convoquées et réinterrogées à l'aune de modèles éprouvés ou novateurs, et les études de cas toujours confrontées aux essais les plus marquants parus ces dernières années, notamment « Les processus de la romanisation » d'Hervé Inglebert (Paris, 2005 ; cf. *AC* 76 [2007], p. 523) qui sert de grille de lecture à plusieurs auteurs, mais aussi les travaux de Patrick Le Roux (1994 et 2005) ou les ouvrages collectifs dirigés par M. Dondin-Payre et M.-Th. Charlier (1999 et 2001). Les « processus » d'Inglebert – l'impact de l'*Imperium romanum* ; la diffusion par interactions culturelles ; l'imitation de Rome – proposent de prendre en compte, pour les modèles de la romanisation, « les aspects qui relèvent du pouvoir romain et les aspects qui relèvent des populations, l'interventionnisme officiel et l'auto-romanisation, et (d')intégrer les relations entre ces deux pôles ». À cet égard, la monnaie constitue un excellent étalon, sous-estimé par beaucoup, qui fait entrer un « official medium » dans l'« everyday circulation », comme le démontre David Wigg-Wolf, relayé par Katharina Martin à propos des villes d'Asie mineure où les types monétaires, notamment les frappes à la *dexiosis*, montrent à la fois l'influence de Rome et la volonté locale d'adhésion au système romain. Le médium numismatique est également mis à profit par George Watson à propos des relations interactives entre cités d'Asie mineure pour la production numismatique sous la tutelle romaine. Philippe Kobusch revisite les impressionnantes nécropoles de Cordoba et Carmona sous l'angle des stratégies sociales différenciées en terme d'affichage de la romanité, illustrant le

phénomène de la « double patrie ». Ce sont les monuments funéraires qui servent de révélateurs culturels dans l'analyse des documents du Nord-Ouest de l'Hispanie par Thomas Schattner. Textes et écriture y traduisent le maintien de concepts et valeurs traditionnelles sous l'Empire. Andreas Gutsfeld et Stefan Lehmann explorent les processus de romanisation à Samos à la fin de la République. Acculturation, assimilation et résistance sont vives et contrastées en Judée. Plusieurs contributions en analysent les processus, notamment au travers des frappes monétaires d'Hérode le Grand, sous la plume de Dieter Vieweger, Katja Soennecken, Achim Lichtenberger. L'hydrologie dans les provinces du Proche-Orient n'est pas moins significative de l'apport de la culture technique romaine (aqueducs, mortiers hydrofuges...) à des réalisations importantes qui n'ont pu se développer que dans une structure politique pacifiée et un cadre légal et juridique unifié. L'ensemble des études de cas proposées dans ce recueil fait l'objet *in fine* d'une réflexion collective sur les processus de romanisation mesurés à l'aune des concepts directeurs avancés par Hervé Inglebert, impact, diffusion, imitation. En imposant une grille de lecture à la fois contraignante et stimulante, les éditeurs ont évité une dispersion quasi inévitable dans ce genre de sujet-bateau. Mais les grilles de lecture d'Inglebert n'épuisent pas le sujet. Georges RAEPSAET

Sylvain DESTEPHEN, Bruno DUMÉZIL et Hervé INGLEBERT (Ed.), *Le prince chrétien de Constantin aux royautés barbares (IV^e^-VIII^e^ siècle)*. Paris, Association des Amis du Centre d'Histoire et Civilisation de Byzance, 2018. 1 vol. relié, 17,5 cm x 24,8 cm, XXXII-608 p., ill. n/b & coul., cartes (TRAVAUX ET MÉMOIRES, 22/2). Prix : 90 €. ISBN 978-2-916716-66-4.

This finely produced volume gathers contributions by archaeologists, medievalists, byzantine scholars, and ancient historians on the Christian sovereign in Late Antiquity. It is the third volume in a series of collected studies directed by historians of the University of Paris-Nanterre on the Christianisation of the ancient world (*Le problème de la christianisation du monde antique*, 2010 ; *Des dieux civiques aux saints locaux*, 2015). The chapters offer tesserae for a bigger mosaic, even if the image that emerges is hardly surprising for the late antique scholar. Christianisation of the public face of power was slow, as many contributions underscore. Indeed, the first chapter by S. Corcoran shows that in official epigraphy signs of Christianisation are late (6th century). In coins and visual arts, Christian motifs appear already in the fifth century (C. Morrisson; J.-P. Caillet), a development paralleled in ceremonies (V. Puech; A. Carile). This chronology matches that implied by several papers on Christian behaviour by monarchs, such as the (fairly rare) partaking in pilgrimages (S. Destephen, a fine and detailed essay) and imperial church attendance (N. McLynn). Both chapters underline the innovations under Theodosius II, whose reign was both exceptional and a catalyst for future change. Theodosius II is also important in the long and detailed analysis by A. Laniado of imperial legislation against procurers and prostitution, who shows that these laws were influenced by Christian morality. Older views about a sudden rise of Christian kingship and theology of victory under Constantine the Great are effectively questioned by a neat analysis of C. Nicolas on imperial prayer during warfare, underscoring the variety of representations and options

féliciter C. Gaeng et J. Metzler pour la qualité de leurs fouilles et la somme colossale de travail fourni afin d'aboutir à cette monographie. L'importance et la qualité des vestiges autour des années de la Conquête confèrent à ce dossier du Titelberg une place essentielle dans la très complexe compréhension de la romanisation des peuples du nord de la Gaule. Nicolas PARIDAENS

Anne WIELAND, Civitas Mattiacorum. *Forschungen zur römerzeitlichen Besiedlung im Wiesbadener Raum*. Rahden, Verlag Marie Leidorf, 2018. 1 vol. relié, 21 x 29,5 cm, 383 p., 220 fig., nombr. cartes (KÖLNER STUDIEN ZUR ARCHÄOLOGIE DER RÖMISCHEN PROVINZEN, 13). Prix : 49,80 €. ISBN 978-3-89646-141-4.

La dissertation d'Anne Wieland défendue à l'Université de Cologne en 2009 porte sur l'occupation du sol dans la région de Wiesbaden, territoire de la *civitas* antique des Mattiaques. L'essentiel du travail consiste en un catalogue complet de toutes les découvertes (hors des agglomérations et des camps) publiées ou signalées et réunies ici pour la première fois, accompagnées de localisations cartographiques, de planches illustrant des objets retrouvés et de notices avec une bibliographie remontant jusqu'au début du XIX^e^ siècle. Étant donné le caractère analytique et systématique du répertoire, les sites sont plus ou moins documentés en fonction de leur fortune historiographique. Une soixantaine de pages établissent un bilan qui porte sur l'histoire de la cité, le paysage historique, les routes, la chronologie, la structure de l'occupation, les activités et les cultes. Les villas constituent près de la moitié des sites identifiés, au nombre de 148. La constitution civile de la *civitas Mattiacorum* est établie à l'époque de Trajan, au départ d'une population indigène, les Mattiaques, issus de la tribu des Chattes. La période de prospérité s'étend du milieu du II^e^ siècle aux années 259-260. Les témoignages romains disparaissent au début du V^e^ siècle. La région du Main-Taunus est particulièrement développée autour des terres les plus fertiles et de la rivière, à proximité de Mayence, mais les régions plus montagneuses et boisées du Taunus se prêtaient moins à l'habitat. Les productions rurales classiques sont présentes, y compris vinicoles. On aurait aimé disposer aussi d'un exposé au moins synthétique de l'histoire du chef-lieu, Wiesbaden, et des bourgades de la *civitas*, ainsi qu'une étude des limites adoptées. Reste à mettre à profit, sur le terrain, ce répertoire dont la réalisation a dû prendre un temps considérable mais qui aurait pu bénéficier de quelques cartes de répartition thématique. Georges RAEPSAET

Debora SCHMID, *Luxus auf Land. Die römischen Mosaiken von Munzach*. Bâle, Schwabe Verlag, 2016. 1 vol. relié, 21 x 30 cm, 112 p., 152 ill. (SCHRIFTEN DER ARCHÄOLOGIE BASELLAND, 52). Prix : 24 CHF. ISBN 978-3-7965-3642-7.

La richesse archéologique autour d'Augst et de la *Colonia Augusta Raurica* qui en est l'origine est dense et les découvertes fréquentes et souvent d'un haut niveau qualitatif. Un grand domaine rural a été fouillé à partir des années 1950 à Munzach, à 5 km à peine de la ville, et a livré six mosaïques remarquables dans une villa qui tient plus du palais que de l'habitat principal d'une ferme, dotée d'un équipement luxueux hors

du commun qui en fait un des domaines les plus riches de la région. Les mosaïques I et II sont ornées de motifs géométriques en damier orthogonal ; la mosaïque V présente un motif en dalles noir et blanc. Pour la VI, il s'agit d'une composition aléatoire, dite « sauvage ». La mosaïque polychrome III apparaît comme une composition centrée quadrangulaire constituée de cercles bordés d'entrelacs, avec motif au paon ; et la IV propose en son panneau central une course de char. Les surfaces couvertes sont considérables. La composition des tesselles, le style et les motifs présentent des analogies marquées avec les mosaïques de la maison de l'insula urbaine 41/47 ; sans doute ont-elles été réalisées par le même atelier. Elles démontrent à la fois une influence des ateliers méditerranéens et des caractéristiques propres et ont été posées à des moments différents, entre la fin du I^er^ siècle et le début du III^e^. Il est probable que la résidence urbaine de l'insula 41/47 et le domaine rural aient eu le même propriétaire ou commanditaire, sans doute de riches négociants et/ou magistrats de la colonie, dont nous connaissons par l'épigraphie deux noms, Gaius Cotteius et Gaius Indutius Sallustianus, non attestés par ailleurs, mais indubitablement d'origine indigène. Le volume est édité avec beaucoup de soin et richement illustré. Georges RAEPSAET

Antoine HERMARY (Dir.), Xavier CORRÉ, Vassiliki GAGGADIS-ROBIN *et al.*, *Marseille et ses environs*. Paris, Académie des Inscriptions et Belles-Lettres – Ville de Marseille, Service des Musées, 2018. 1 vol. relié, 23 x 28,5 cm, LXXVIII-201 p., 204 pl., 31 fig., 4 cartes (NOUVEL ESPÉRANDIEU, VI). Prix : 80 €. ISBN 978-2-87754-376-7.

La sixième livraison du *Nouvel Espérandieu* est consacrée aux sculptures de Marseille. Les tomes précédents, sous la direction générale de Henri Lavagne, étaient consacrés à Vienne (Isère), Lyon, Toul, Fréjus, Saintes et Angoulême. Entamée en 2003, la collection poursuit son chemin, lentement mais sûrement. Vingt-cinq volumes sont programmés pour les prochaines années et couvriront la totalité du territoire de la Gaule. Le volume consacré aux sculptures massaliotes est remarquable. Et si le nombre des œuvres présentées est relativement limité – à peine 200 pièces pour une des métropoles les plus importantes de Gaule –, c'est que l'équipe de spécialistes dont s'est entouré Antoine Hermary a dû se livrer à un long travail d'exégèse et de recherches historiographiques pour rendre à Marseille ce qui lui appartenait. On ne prête qu'aux riches et le corpus des œuvres attribuées à la cité phocéenne depuis les collections humanistes était encombré de pièces qui n'avait de massaliote que l'étiquette qui leur était accolée et qui entendait faire démentir la vieille idée d'une Marseille « ville antique sans antiquités ». C'est dire que l'histoire des collections prend ici une dimension inhabituelle qui dépasse de loin le seul objectif technique du catalogue expurgé. Des premières collections privées et des cabinets de curiosités aux musées publics, ce sont cinq siècles d'histoire culturelle de Marseille passés au crible d'une érudition sans faille mais sans lourdeur, agrémentée de nombreuses illustrations. L'archéologie de Marseille comme l'histoire de ses collections ont connu au cours du dernier siècle une vie plutôt mouvementée, mais riche d'informations scientifiques sur le passé de la cité, pour aboutir aujourd'hui au merveilleux musée d'histoire de Marseille, un fleuron de la muséologie moderne. Si Marseille appartient bien à la Gaule au sens géographique du terme, elle n'est ni gauloise, ni gallo-romaine, et sa grécité est toujours bien vivante

féliciter C. Gaeng et J. Metzler pour la qualité de leurs fouilles et la somme colossale de travail fourni afin d'aboutir à cette monographie. L'importance et la qualité des vestiges autour des années de la Conquête confèrent à ce dossier du Titelberg une place essentielle dans la très complexe compréhension de la romanisation des peuples du nord de la Gaule. Nicolas PARIDAENS

Anne WIELAND, Civitas Mattiacorum. *Forschungen zur römerzeitlichen Besiedlung im Wiesbadener Raum*. Rahden, Verlag Marie Leidorf, 2018. 1 vol. relié, 21 x 29,5 cm, 383 p., 220 fig., nombr. cartes (KÖLNER STUDIEN ZUR ARCHÄOLOGIE DER RÖMISCHEN PROVINZEN, 13). Prix : 49,80 €. ISBN 978-3-89646-141-4.

La dissertation d'Anne Wieland défendue à l'Université de Cologne en 2009 porte sur l'occupation du sol dans la région de Wiesbaden, territoire de la *civitas* antique des Mattiaques. L'essentiel du travail consiste en un catalogue complet de toutes les découvertes (hors des agglomérations et des camps) publiées ou signalées et réunies ici pour la première fois, accompagnées de localisations cartographiques, de planches illustrant des objets retrouvés et de notices avec une bibliographie remontant jusqu'au début du XIX^e^ siècle. Étant donné le caractère analytique et systématique du répertoire, les sites sont plus ou moins documentés en fonction de leur fortune historiographique. Une soixantaine de pages établissent un bilan qui porte sur l'histoire de la cité, le paysage historique, les routes, la chronologie, la structure de l'occupation, les activités et les cultes. Les villas constituent près de la moitié des sites identifiés, au nombre de 148. La constitution civile de la *civitas Mattiacorum* est établie à l'époque de Trajan, au départ d'une population indigène, les Mattiaques, issus de la tribu des Chattes. La période de prospérité s'étend du milieu du II^e^ siècle aux années 259-260. Les témoignages romains disparaissent au début du V^e^ siècle. La région du Main-Taunus est particulièrement développée autour des terres les plus fertiles et de la rivière, à proximité de Mayence, mais les régions plus montagneuses et boisées du Taunus se prêtaient moins à l'habitat. Les productions rurales classiques sont présentes, y compris vinicoles. On aurait aimé disposer aussi d'un exposé au moins synthétique de l'histoire du chef-lieu, Wiesbaden, et des bourgades de la *civitas*, ainsi qu'une étude des limites adoptées. Reste à mettre à profit, sur le terrain, ce répertoire dont la réalisation a dû prendre un temps considérable mais qui aurait pu bénéficier de quelques cartes de répartition thématique. Georges RAEPSAET

Debora SCHMID, *Luxus auf Land. Die römischen Mosaiken von Munzach*. Bâle, Schwabe Verlag, 2016. 1 vol. relié, 21 x 30 cm, 112 p., 152 ill. (SCHRIFTEN DER ARCHÄOLOGIE BASELLAND, 52). Prix : 24 CHF. ISBN 978-3-7965-3642-7.

La richesse archéologique autour d'Augst et de la *Colonia Augusta Raurica* qui en est l'origine est dense et les découvertes fréquentes et souvent d'un haut niveau qualitatif. Un grand domaine rural a été fouillé à partir des années 1950 à Munzach, à 5 km à peine de la ville, et a livré six mosaïques remarquables dans une villa qui tient plus du palais que de l'habitat principal d'une ferme, dotée d'un équipement luxueux hors

Fabio Giorgio CAVALLERO, Arae sacrae. *Tipi, nomi, atti, funzioni e rappresentazioni degli altari romani.* Rome, « L'Erma » di Bretschneider, 2018. 1 vol. broché, 21 x 29 cm, XXI-383 p., 78 pl., 56 fig. (BULLETTINO DELLA COMMISSIONE ARCHEOLOGICA COMUNALE DI ROMA. SUPPL. 25). Prix : 342 €. ISBN 978-88-913-1706-3.

Issu d'un doctorat à l'Université « La Sapienza » de Rome, l'ouvrage de F.G. Cavallero propose deux parties complémentaires. Une étude des autels, en tant qu'objets religieux en termes de rituels et de fonctions, et un répertoire descriptif et détaillé des autels connus du *Latium vetus*. Si le catalogue et l'examen des autels choisis relèvent de l'archéologie de Rome et des environs, les autres chapitres apportent des informations générales à tous ceux qui s'intéressent aux autels dans la religion romaine. La première rubrique de la première partie est consacrée aux autels en tant que réalité archéologique. L'auteur en examine les formes en fonction des exemples du catalogue décrits par ville. Vient ensuite l'étude des matériaux et techniques de construction puis F.G. Cavallero établit une typologie et une chronologie. La seconde rubrique est consacrée au vocabulaire des autels. Le troisième chapitre, celui qui présente un intérêt historique au-delà de la zone investiguée, est intitulé « Norme giuridico-sacrali per la costruzione e la dedica di un' ara sacra ». Les principales étapes des procédures obligatoires pour instituer un autel du culte public sont décrites avec précision, s'appuyant sur une documentation ancienne développée et une bibliographie substantielle. Les étapes diverses sont la *locatio*, soit le choix d'un emplacement avec l'accord des autorités du sol public, la *constitutio* ou décision officielle de procéder à l'installation, l'intervention d'un magistrat et d'un pontife, l'*inauguratio* ou consultation des auspices pour s'assurer de la bienveillance de Jupiter, la *probatio* ou réception des travaux et la *dedicatio/consecratio* ou remise à la divinité de son autel par un pontife. Tous ces moments et obligations sont bien connus pour la construction d'un temple, moins pour un autel, mais on peut transposer de l'un à l'autre. Ce n'est certes pas le premier exposé de ces normes qui ont déjà fait l'objet de notices savantes de Wissowa dans la *RE*, mais ce rappel détaillé est bienvenu pour remettre en mémoire des historiens et archéologues combien toutes les activités du culte public étaient rigoureusement ritualisées. Et l'on peut appliquer aux villes de l'Empire ces procédures proprement romaines. On regrettera cependant qu'aucun développement ne soit consacré à la *lex dedicationis* qui déterminait les modalités de fréquentation du site de l'autel et que l'on connaît parfois en détail (par exemple *CIL* VI 826 = 30837). Le point suivant traite, toujours en relation avec les autels, des sacrifices publics et des formes diverses qu'ils pouvaient revêtir, sanglants ou non. Puis on passe au rôle que l'autel sacré pouvait jouer dans le cadre des serments, puis dans le cadre des situations de refuge. La seconde partie est constituée du catalogue des autels de la région concernée, classés selon la typologie dressée en introduction, puis chronologiquement. Chaque notice comprend l'état de conservation, les dimensions, la technique de construction, la localisation, le contexte de découverte, l'éventuelle inscription, la datation, la description, la bibliographie. Les illustrations de ce catalogue sont à trouver dans les planches de la première partie du volume dans le cadre de l'établissement de la typologie. Suivent encore les représentations des autels sur des monnaies et un répertoire de l'iconographie des autels sur 56 reliefs répartis dans l'Empire. Les descriptions en sont sommaires, sans référence aux éventuelles

inscriptions, sans détail des lieux de découverte, sans précision de la divinité concernée, sans non plus qu'on comprenne très bien pourquoi ces reliefs-là ont été choisis. L'autel de Bonn n° 45 offre une photo de piètre qualité, avec une datation à la fois trop précise et peu probable. Si c'est bien apparemment un monument privé, il aurait été intéressant de dire qu'il était offert par un décurion de Cologne venu célébrer les Matrones dans un temple sans doute public. La référence bibliographique est désuète. Il est dommage qu'un spécialiste des autels romains ignore la belle publication de P. Noelke (*JbRGZM Mainz* 58 [2011]) consacrée précisément à toutes les représentations d'autels et de sacrifices en Germanie, dans laquelle il aurait pu trouver d'autres exemples accompagnés de différents acteurs, victimaire, *tibicen*... L'ouvrage doit donc être bien cerné dans ses apports : un catalogue et une typologie des autels romains, à comparer avec d'autres régions d'Italie ou de l'Empire, une description des modalités d'offrande et de consécration d'un autel du culte public, transposable aux provinces ; aspects qui constituent une documentation appréciable. Mais aussi une galerie de représentations de sacrifices divers dans le monde romain, disparate et sommaire, qui ne peut avoir d'intérêt que de suggestion. Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

Thomas SCHMIDTS, *Gestempelte Militärziegel ausserhalb der Truppenstandorte. Untersuchungen zur Bautätigkeit der römischen Armee und zur Disposition ihres Baumaterials.* Wiesbaden, Harrassowitz, 2018. 1 vol. relié, 21 x 30 cm, IX-332 p., 64 pl., 17 cartes, tableaux. (STUDIA ARCHAEOLOGICA PALATINA, 3). Prix : 68 €. ISBN 978-3-447-10998-7.

L'activité édilitaire des troupes romaines est bien connue. Non seulement les soldats bâtissaient leurs camps, leurs fortins, les installations de défense des frontières, mais ils construisaient aussi une bonne part de bâtiments publics dans les villes de garnison (ou en dehors). C'est à ce dernier aspect qu'est consacré l'ouvrage de Thomas Schmidts : l'importance et l'extension territoriale des constructions par les militaires dans l'espace civil provincial. Deux types de sources nous renseignent sur ces points : les inscriptions, monumentales ou « Bauinschriften » insérées dans les murs, qui sont les témoins les plus explicites mais aussi les moins nombreux, et les briques et tuiles estampillées au nom de la troupe qui les a fabriquées. Th. Schmidts envisage dans ce volume l'ensemble de ces objets céramiques inscrits retrouvés dans les Germanies, hors des casernes et campements, et en propose un catalogue détaillé et classé par province, puis par site de découverte. La Germanie supérieure se taille la part du lion avec 293 sites ayant livré chacun plusieurs types de marques en de nombreux exemplaires. C'est aussi avec cette province que l'auteur entame son analyse. La mise en œuvre de cette énorme documentation débute par la mise au point des conditions et contextes de production des artefacts en relation avec la disposition des troupes légionnaires et auxiliaires dans les territoires concernés, ainsi que leurs zones respectives de distribution et d'emploi. La première zone envisagée est la plus méridionale, autour du camp de *Vindonissa*. On y relève une exceptionnelle richesse d'objets, non seulement dans les sites urbains mais aussi dans les villas et les campagnes, ce qui constitue une originalité ; Th. Schmidts tentera de l'expliquer par les circonstances des occupations et abandons du camp qui ont permis sans doute la vente

que ce revenu reviendrait au fisc romain une fois Raecius nommé gouverneur, étant donné le caractère de ce dernier. T. Berg relève (p. 132-139) que les jugements sur Hadrien sont en règle générale plutôt négatifs dans les sources, mais que ce n'est pas le cas dans les papyrus, en particulier littéraires, ni chez certains chrétiens. Elle émet aussi l'hypothèse que le rédacteur de l'*Hadrianus* ait été coptophone, ce qui expliquerait certaines de ses fautes. Ce livre est d'un haut niveau scientifique et abonde en pistes de recherche et commentaires intéressants. Diane COOMANS

George CUPCEA & Rada VARGA (Ed.), *Social Interactions and Status Markers in the Roman World*. Oxford, Archaeopress, 2018. 1 vol. broché, 17 x 24,5 cm, XI-164 p., ill. (ARCHAEOPRESS ROMAN ARCHAEOLOGY, 37). Prix : 30 £. ISBN 978-1-78491-748-7.

Publié dans une collection d'archéologie, ce volume édite une partie des communications prononcées lors d'une réunion de jeunes chercheurs organisée à Cluj-Napoca en 2016 et consacrée en majeure partie à l'épigraphie romaine occidentale. Répartie en quatre directions, la matière porte sur la prosopographie et les métiers, l'onomastique et aussi l'armée dans une perspective générale axée sur la recherche des marqueurs d'identité et de statut que révèlent les sources. La première rubrique qui ouvre la publication porte sur les métiers. L'étude de M. Zimmermann s'interroge sur le rôle qu'a pu jouer la *gens Barbia* d'Aquilée dans le commerce du Norique, compte tenu du fait que l'épigraphie ne témoigne pas d'un grand nombre de négociants dans cette province. Après un court exposé qui énonce l'état de la question, l'auteur souligne que le critère onomastique (nom italien) qui a souvent prévalu pour considérer le marché comme dominé par des Italiens n'est pas pertinent et propose que la faible attestation de *negotiatores* avérés soit liée à une pratique épigraphique locale qui choisissait d'autres « social markers » que la profession, et en particulier celle de marchand, pour catégoriser les personnes. L'idée est un peu surprenante et mériterait de plus amples développements sur la structure de la société du Norique et ses caractéristiques afin de mettre en évidence, ou non, quels seraient les marqueurs sociaux qui y étaient privilégiés. Ce très bref article (6 pages) ne peut constituer qu'une ébauche de réflexion et ne pourrait en aucun cas devenir une prémisse de raisonnement. Toujours dans le monde du travail, R. Varga expose un projet de base de données des professions épigraphiquement mentionnées dans le monde de langue latine, base qui serait exploitée selon le système des « networks » très apprécié des historiens économistes. Actuellement les seules conclusions que permet l'encodage des professions sont celles d'une extrême variété des métiers attestés, avec une très grande division des spécialités même mineures, ce qui montre que le métier constituait un marqueur social fort même pour des gens modestes. On rejoint ainsi les conclusions de S. Joshel notamment qui a montré dès 1992 avec succès combien l'affichage du métier représentait un élément d'identité notamment dans le monde servile et affranchi. Cette base de données – qui ne retient pas spécifiquement les métiers féminins, ni les « occupational titles » de la domesticité – apportera-t-elle d'autres éléments d'histoire sociale ? Dans une perspective proche, Iulia Dumitrache examine systématiquement l'épigraphie des métiers du textile, relevant les spécialistes du luxe et ceux du produit courant, la géographie des attestations, bien évidemment centrée sur Rome et l'Italie en fonction même de la masse

épigraphique respective, et définit pour chaque groupe les caractéristiques sociales apparentes et les rapprochements familiaux possibles. L'article n'est pas exempt de coquilles et la confusion entre *Vienna* et *Vindobona* située en Narbonnaise suggère que l'auteur devrait affiner sa recherche, les éléments de synthèse qu'elle propose pour chaque métier étant souvent moindres que ce que d'autres avant elle ont déjà écrit. Pour la valeur de la répartition géographique des attestations, un complément substantiel par l'archéologie des ateliers ou l'iconographie des monuments funéraires serait bienvenu pour équilibrer la part des réalités de terrain avec les aléas de la conservation des inscriptions. L. Mihailescu-Birliba examine ensuite quels sont les métiers ou fonctions exercé(e)s par des esclaves et affranchis privés dans la province de Mésie inférieure. La récolte n'est pas très riche et l'exploitation des inscriptions ne va pas sans difficultés. Par exemple, dans *ILBulg* 233, il n'est pas évident de déterminer si réellement Victorina est l'épouse de Primus ou sa *vilica*, d'une part, et si elle doit être comprise comme une citoyenne du nom d'*A[ur(elia)] Victorina*, le A pouvant être l'initiale d'une épithète *A[ug(usta)]* de la divinité honorée. Des problèmes se posent aussi pour l'interprétation de *ILBulg* 361 où l'auteur propose de faire d'un T. Iulius Soterichus un esclave. On change complètement de thématique avec l'article de E.C. Robinson qui propose une prosopographie des familles dirigeantes de *Larinum*. Il ne faut toutefois pas s'attendre à un catalogue détaillé des personnages, on trouvera ici un bilan succinct et illustré des connaissances sur les différentes *gentes* concernées, avec quelques arbres généalogiques. Le principal point de vue est celui de la composition de l'élite locale entre la Guerre sociale et l'Empire où l'auteur montre que les vieilles familles locales ont certes été supplantées par d'autres, mais d'autres qui étaient locales elles aussi et non romaines ou italiennes. Un court article d'A.-I. Pazsint s'intéresse au vocabulaire des liens entre membres des associations des régions de la Mer Noire pour montrer que le recours à des termes de parenté entre les membres n'est pas seulement un usage familier mais peut recouvrir de réels liens familiaux. Ensuite D. Gorostidi, R. Mar et J. Ruiz de Arbulo décrivent la société de la ville de *Tarraco* au II^e^ siècle de notre ère et montrent que les aristocraties urbaines se retrouvent dans la campagne environnante et que plusieurs noms indiquent que des familles de colons romains installées sur le territoire y ont apporté des modes de représentation épigraphiques. Somme toute, rien de bien différent de ce que l'on trouve ailleurs dans le monde romain. S'intéressant cette fois aux militaires, M. Gui et D. Petrut analysent les images des monuments funéraires de Dacie pour y repérer des manifestations de martialité et d'identité. Cuirasses et cavalerie sont bien présents de même que des représentations en « civil ». Il en va de même dans toutes les provinces militarisées. Les auteurs souhaitent poursuivre leurs recherches en identifiant plus en détail les relations entre images et texte, grades et autres éléments qui pourraient influencer les choix iconographiques. Ensuite T. Grüll revient sur la valeur des ethniques mentionnés sur les épitaphes, militaires et civiles, et cherche à déterminer l'éventuelle valeur différenciée des termes *domo, natione, civis*, pour conclure qu'il ne semble pas y en avoir eu en pratique chez les civils du moins. Enfin G. Cupcea se penche sur la place sociale des centurions : « military or social elite » ? Une brève introduction fait le point sur les opinions générales sur le recrutement des centurions et leur situation dans l'armée, puis envisage de manière plutôt synthétique leur position dans la vie civile, par exemple dans l'administration

(*regionarii*), dans la justice (*iudices dati*) ou dans les sacerdoces et pratiques religieuses. Ses conclusions sont à la fois fermes et nuancées. Fermes en ce qui concerne l'armée : ils sont une élite militaire puisqu'ils ont un statut supérieur, un salaire élevé et des perspectives de carrière ; ils représentent aussi une élite civile dans certains cas seulement, notamment lorsque la société locale manque d'élites propres, ou lorsqu'ils jouent des rôles spécifiques, surtout envers la communauté dont ils sont des agents. La problématique est curieusement menée car, dès l'abord, on se doute que des centurions en fonction font difficilement partie de l'élite d'une ville importante, fût-elle siège de garnison. Un ouvrage intéressant mais présentant dans la plupart des cas des études brèves, des ébauches, des projets qui demanderaient des approfondissements, et qui apportent peu de nouveautés. Une plus stricte approche de ce que les auteurs entendent comme « status markers » aurait aussi mieux encadré des recherches assez disparates.

Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

Polly LOHMANN (Ed.), *Historische Graffiti als Quellen. Methoden und Perspektiven eines jungen Forschungsbereichs. Beiträge der Konferenz am Institut für Klassische Archäologie der LMU München, 20-22. April 2017.* Stuttgart, Franz Steiner Verlag, 2018. 1 vol. broché, 17 x 24 cm, 330 p., nombr. ill. (REIHE ALTERTUMSWISSENSCHAFT). Prix : 58 €. ISBN 978-3-515-12204-7.

Laisser sur un monument, un mur, un objet, un signe dessiné, peint ou gravé, de sa présence ou de son passage fait partie des gestes humains attestés à toutes les époques. Griffure rapide ou travail appliqué, les graffites rendent compte de contextes et de situations variées : tract électoral pompéien, monogramme de propriété sur un bol, marques de carriers ou d'artisanat, mais aussi inscription du poète voyageur sur une colonne de temple célèbre ou témoignage poignant de prisonnier dans une geôle, sont autant de documents d'histoire à qui sait en apprécier la valeur. Depuis quelques années, ces recherches ont tendance à se commuer en discipline autonome avec colloques, groupes de travail et thèses doctorales. En fait, ce qu'on appelle aussi l'épigraphie mineure a toujours constitué une rubrique importante de la recherche antiquisante, et l'*instrumentum* dispose de son chapitre attitré dans le *CIL*. Les comptes de potiers de La Graufesenque sont régulièrement revisités pour comprendre l'économie de la production céramique. Le sujet s'est toutefois élargi et approfondi, dans le temps et dans l'espace. Les chercheurs ne sélectionnent plus qualitativement les témoignages ; au contraire ils les inventorient et les éditent scrupuleusement comme une source à part entière. Même le geste, le *ductus*, devient ici le témoignage d'un moment de vie, souvent dans sa spontanéité, explorant des secteurs de l'histoire qui échappent aux documents classiques. L'Antiquité est peu représentée dans ce volume, mais il n'échappera à personne qu'elle a ouvert la voie et nourrit bien des prolongements vers les périodes plus récentes. Les temples égyptiens n'échappent pas à la pratique du graffito, de tout temps. Pour les périodes anciennes, contrairement aux idées reçues, il ne s'agit pas de « popular religious practice of the common people », mais bien de pratiques des élites en relation avec le culte, le rituel, la circulation dans le sanctuaire. 5600 graffiti conservés à Pompéi en disent long sur la vie quotidienne. Les murs reflètent autant les états d'âme des graphistes que les passions, lubies, polémiques politiques, ou encore

talents artistiques. Le visuel relaie souvent le contenu et les remarquables esquisses de bateau interpellent toujours les historiens de la marine. De la fin de la République au début de l'Empire, le Magdalensberg constitue un site-clef dans les circulations transalpines. Le commerce y est actif et, outre les nombreux témoignages matériels de la vie économique, les graffiti qui étaient conservés sur les parois des magasins et entrepôts nous renseignent en particulier sur les objets en métal, quantité, prix, destination... Les villes grecques ne sont pas en reste et Aphrodisias, comme Éphèse ou Smyrne, recèlent les trésors les plus variés en la matière : noms, prières, acclamations, symboles religieux, allusions multiples aux compétitions sportives, dessins d'architecture publique... ou de scènes très privées. En parcourant les périodes plus récentes, je mentionnerai les dessins techniques des métiers à l'œuvre dans l'église de St. Katharine à Langerwehe-Wenau (D.) à la fin du Moyen Âge, un inventaire de figures de chevaliers et hommes en armes dans l'Occident médiéval, le riche potentiel du Tyrol, celui de l'église de St. Elizabeth à Marburg, les blasons gravés des familles patriciennes en voyage, les graffiti des étudiants de l'Académie épiscopale de Freising au XVIII^e^ siècle, ou encore les émouvants témoignages laissés par les détenus dans les geôles de la Gestapo à Cologne.

Georges RAEPSAET

Regula FREI-STOLBA, *Holzfässer. Studien zu den Holzfässern und ihren Inschriften im römischen Reich mit Neufunden und Neulesungen der Fassinschriften aus Oberwinterthur/Vitudurum*. Zurich-Egg, Kanton Zürich, Amt für Raumentwicklung, Archäologie und Denkmalpflege, 2017. 1 vol. 21 x 29,5 cm, 229 p., 158 fig. (ZÜRCHER ARCHÄOLOGIE, 34). Prix : 44 €. ISBN 978-3-906299-14-3.

Depuis quelques années maintenant, l'intérêt des épigraphistes s'est porté, en plus des dédicaces sur pierre ou sur bronze qui faisaient et font toujours la base de leurs recherches, sur les inscriptions mineures, sur céramique souvent, sur parois, sur objets divers. Ces graffiti ou ces marques apportent une documentation complémentaire très riche dont bénéficient notamment l'onomastique et l'histoire économique. C'est précisément le cas des estampilles sur tonneaux dont la complication de lecture rejoint celle des amphores. Le bois est souvent mieux conservé qu'on ne le croit généralement et le dossier de ces marques, souvent peu interprétées, vient d'être revu, complété, défini, explicité de manière exhaustive par l'épigraphiste suisse Regula Frei-Stolba qui nous livre un ouvrage remarquable qui met au point une documentation d'une ampleur sous-estimée. L'auteur ne minimise toutefois pas l'apport de ses prédécesseurs dont le premier à avoir attiré l'attention sur ce matériel et ses inscriptions n'était autre que notre compatriote Jacques Breuer en 1918 ; elle établit l'état de la question et met en lumière les étapes significatives que constituent les travaux d'Élise Marlière, première monographie sur le sujet (2002), et la thèse d'Ingrid Tamerl (2010). Par ailleurs les recherches archéologiques ont également progressé dans la connaissance du tonneau lui-même, de sa confection à sa dernière utilisation en passant par son (ou ses) remplissage(s), le vin d'abord, mais aussi les olives par exemple, des céréales, du poisson et même de l'huile. R. Frei-Stolba s'est également penchée sur l'ensemble des données touchant au terme « tonneau » dans les sources littéraires et juridiques, et pense pouvoir proposer une date pour l'apparition du tonneau dans le nord de l'Italie dans la première

moitié du Ier siècle avant notre ère avec l'usage du terme *cupa*. Elle s'est également intéressée aux représentations du tonneau sur des reliefs, notamment funéraires, et en propose une synthèse bienvenue et largement illustrée. La position sociale des personnes représentées dans ces scènes de vie quotidienne est variée et va de riches entrepreneurs de transport à des intervenants plus modestes, la répartition géographique étant, comme pour l'illustration de tous les métiers, particulièrement concentrée en Rhénanie, Rhétie et Mésie. Un des points les plus novateurs des recherches récentes sur ces marques et graffiti concerne l'identification des acteurs qui ont contribué à l'histoire du tonneau. Il convient en effet de bien spécifier d'une part le type d'inscription (marques frappées, marques au fer rouge, graffiti), d'autre part l'endroit technique où l'inscription est posée. Il faut distinguer la douelle ou fond du tonneau, face interne ou externe, fond extérieur du tonneau, sur la bonde ou prise d'air. On distingue cinq actions différentes : les marques au fer rouge ont été apposées par le marchand de vin, les marques frappées sur la planche de fond ou sur les douelles sont celles du fournisseur du bois, des pièces brutes. Les grands graffiti sur les planches de fond indiquent les tonneliers ; quant aux noms gravés complétés d'un chiffre et apposés transversalement aux marques au fer rouge, il faut les interpréter comme l'indication du destinataire. Ce sont là les principales identifications avancées ces dernières années, notamment par B. Hartmann (2012), en particulier sur la base des trouvailles de Oberwinterthur et Eschenz, reprises et synthétisées dans ce volume. Des tableaux descriptifs reprennent l'ensemble de ces données avec la localisation de la découverte, l'inscription, la bibliographie, une place séparée étant dévolue aux trouvailles de *Vindolanda* et de Suisse. L'ensemble représente un corpus à jour des inscriptions sur tonneaux, soit une base de données d'une richesse à exploiter. Il serait utile, à cet égard, de comparer (et éventuellement compléter les listes) avec les outils de marquage au fer rouge retrouvés par ailleurs qui ne sont peut-être pas toujours destinés à l'identification du bétail (cf. par exemple *AE* 2014, 893). D'autres aspects sont encore envisagés comme la relation entre les ateliers, et les remplois. Deux annexes complètent le tableau des connaissances. Une première, consacrée à une marque de Rijswijk, rapprochée d'une inscription de Pierre Pertuis en Suisse (*CIL* XIII 5166), permet d'y reconnaître très probablement un producteur de bois livrant des douelles brutes, qui pourrait être un duumvir de la colonie des Helvètes, ou son parent. La seconde étudie un fabricant de gourdes en bois (en forme de mini-tonneau) de Nyon du nom de L. Cusseius Ocellio (*CIL* III 11895 = *AE* 2006, 954), et ses possibles apparentements. Au total un livre passionnant mais très technique, de lecture difficile, qui constitue une somme au départ de laquelle pourront progresser encore les analyses et les interprétations, qui elles-mêmes apporteront de nouveaux éclairages principalement à la connaissance de la production, du transport et du commerce du vin.

Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

Stephen MITCHELL & David FRENCH † (Ed.), *The Greek and Latin Inscriptions of Ankara (Ancyra)*. Vol. II. *Late Roman, Byzantine and Other Texts*. Munich, C.H. Beck, 2019. 1 vol. relié, 347 p. (VESTIGIA. BEITRÄGE ZUR ALTEN GESCHICHTE, 72). Prix : 107 €. ISBN 978-3-406-73234-8.

inscriptions, sans détail des lieux de découverte, sans précision de la divinité concernée, sans non plus qu'on comprenne très bien pourquoi ces reliefs-là ont été choisis. L'autel de Bonn n° 45 offre une photo de piètre qualité, avec une datation à la fois trop précise et peu probable. Si c'est bien apparemment un monument privé, il aurait été intéressant de dire qu'il était offert par un décurion de Cologne venu célébrer les Matrones dans un temple sans doute public. La référence bibliographique est désuète. Il est dommage qu'un spécialiste des autels romains ignore la belle publication de P. Noelke (*JbRGZM Mainz* 58 [2011]) consacrée précisément à toutes les représentations d'autels et de sacrifices en Germanie, dans laquelle il aurait pu trouver d'autres exemples accompagnés de différents acteurs, victimaire, *tibicen*... L'ouvrage doit donc être bien cerné dans ses apports : un catalogue et une typologie des autels romains, à comparer avec d'autres régions d'Italie ou de l'Empire, une description des modalités d'offrande et de consécration d'un autel du culte public, transposable aux provinces ; aspects qui constituent une documentation appréciable. Mais aussi une galerie de représentations de sacrifices divers dans le monde romain, disparate et sommaire, qui ne peut avoir d'intérêt que de suggestion. Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

Thomas SCHMIDTS, *Gestempelte Militärziegel ausserhalb der Truppenstandorte. Untersuchungen zur Bautätigkeit der römischen Armee und zur Disposition ihres Baumaterials.* Wiesbaden, Harrassowitz, 2018. 1 vol. relié, 21 x 30 cm, IX-332 p., 64 pl., 17 cartes, tableaux. (STUDIA ARCHAEOLOGICA PALATINA, 3). Prix : 68 €. ISBN 978-3-447-10998-7.

L'activité édilitaire des troupes romaines est bien connue. Non seulement les soldats bâtissaient leurs camps, leurs fortins, les installations de défense des frontières, mais ils construisaient aussi une bonne part de bâtiments publics dans les villes de garnison (ou en dehors). C'est à ce dernier aspect qu'est consacré l'ouvrage de Thomas Schmidts : l'importance et l'extension territoriale des constructions par les militaires dans l'espace civil provincial. Deux types de sources nous renseignent sur ces points : les inscriptions, monumentales ou « Bauinschriften » insérées dans les murs, qui sont les témoins les plus explicites mais aussi les moins nombreux, et les briques et tuiles estampillées au nom de la troupe qui les a fabriquées. Th. Schmidts envisage dans ce volume l'ensemble de ces objets céramiques inscrits retrouvés dans les Germanies, hors des casernes et campements, et en propose un catalogue détaillé et classé par province, puis par site de découverte. La Germanie supérieure se taille la part du lion avec 293 sites ayant livré chacun plusieurs types de marques en de nombreux exemplaires. C'est aussi avec cette province que l'auteur entame son analyse. La mise en œuvre de cette énorme documentation débute par la mise au point des conditions et contextes de production des artefacts en relation avec la disposition des troupes légionnaires et auxiliaires dans les territoires concernés, ainsi que leurs zones respectives de distribution et d'emploi. La première zone envisagée est la plus méridionale, autour du camp de *Vindonissa*. On y relève une exceptionnelle richesse d'objets, non seulement dans les sites urbains mais aussi dans les villas et les campagnes, ce qui constitue une originalité ; Th. Schmidts tentera de l'expliquer par les circonstances des occupations et abandons du camp qui ont permis sans doute la vente

des surplus au moment du départ, puis aux habitants de s'approvisionner dans les ateliers désertés, solution préférable à celle qui propose de rattacher le fait à la problématique des « territoires militaires ». La zone septentrionale se répartit autour de Mayence, avec une nette activité urbaine dans les chefs-lieux des différentes cités avoisinantes. La zone dite moyenne se déplace autour de Strasbourg et de Mirebeau avec une importante documentation de la VIII[e] légion. Le même schéma d'étude se porte ensuite sur la Germanie inférieure avec des centres à Nimègue, à Cologne et à Bonn. L'importance des tuiles et briques militaires à Aix-la-Chapelle rejoint celle que l'on avait repérée à Wiesbaden et montre que les stations thermales, et les thermes en général, ont généré une activité édilitaire importante pour le service des soldats. Si les agglomérations de Maastricht, Jülich et Heerlen ont également employé ces éléments de construction, on notera que ce n'est guère le cas à Tongres, ni en général dans la cité correspondante. Bien évidemment Cologne et son administration provinciale ont attiré aussi une notable participation de l'armée à ses constructions. Plus au nord, Voorburg et Nimègue civile ont également concentré des emplois importants de matériaux militaires. Xanten et sa proximité légionnaire ont également beaucoup employé ces tuiles et briques. La section suivante de l'ouvrage est consacrée à des comparaisons avec d'autres régions de l'Empire, traitées plus rapidement et sans catalogue correspondant. Les Gaules, la Bretagne, la Rhétie, le Norique, les Pannonies, les Mésies, la Dacie, l'Hispanie sont ainsi passés en revue afin d'alimenter une comparaison. L'ensemble de cette partie de l'ouvrage s'appuie sur de nombreuses cartes et plans qui explicitent utilement les démonstrations. L'auteur se livre ensuite à une étude typologique et non plus géographique des cartes de répartition, en connexion avec les inscriptions lapidaires, et détermine quels types de bâtiment recèlent des matériaux militaires et témoignent de l'activité de l'armée : les résidences de gouverneurs et de procurateurs – ce qui explique la richesse de Trèves par exemple –, les bâtiments de type « *praetorium* », les stations diverses, de bénéficiaires *e.g.*, et autres *mansiones* (avec de nombreuses variantes d'emploi), ceci pour le contexte militaire. Dans le monde civil, ce sont les *fora*, les basiliques, les capitoles mais aussi, comme on l'a déjà vu, les thermes qui sont le plus souvent construits, au moins partiellement, avec l'aide de l'armée. Avec de grandes différences selon les lieux, il faut aussi citer les amphithéâtres, les temples, et les murailles urbaines. Il est aussi des éléments d'infrastructure qui intéressent toute la population, comme les ponts et les aqueducs et bien évidemment les routes pour lesquelles on dispose aussi de sources écrites. Il convient aussi de s'interroger sur la possible vente de leurs productions par les officines militaires, difficile à apprécier mais qui doit sans doute expliquer la non négligeable proportion des tuiles et briques en milieu « privé » et notamment rural, et aussi sur l'importance probable de l'aide technique apportée aux bâtisseurs civils par l'armée qui disposait de spécialistes de la construction, d'architectes, de géomètres etc. C'est tout un pan complexe de la couverture urbaine des provinces et de la diffusion des procédés romains de construction qui est en jeu dans cet ouvrage, qui intéressera autant les historiens du monde civil que ceux de l'armée. Une petite question pour terminer : pourquoi donc les historiens allemands persistent-ils à considérer que c'est le chef-lieu d'une cité qui reçoit le statut de « *municipium* » et non la *civitas* tout entière ?

Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

que bienvenues. La raison de leur inclusion dans le livre n'est pas toujours obvie. On y trouve évidemment, pêle-mêle, de nombreux portraits des philosophes à travers les âges, depuis les copies romaines d'originaux grecs perdus jusqu'aux représentations les plus récentes. On trouve aussi une multitude d'objets archéologiques, parfois datant de l'époque à laquelle vivait le personnage sujet de la biographie, sans que le lien avec le philosophe ou le contexte de production du texte ne soient établis. On peut citer par exemple, un petit bélier de bronze de la fin du V^e^ siècle av. n. ère placé au regard du passage de la vie d'Anaxagore à propos de la création des animaux (p. 66). D'autres œuvres contemporaines n'ont pas plus de lien avec le texte de Diogène. Ainsi, par exemple, les théories de Platon sur le réel et le monde des idées sont illustrées par une œuvre de Joseph Kosuth (1965) représentant une chaise, une photographie de chaise et une définition du mot chaise tirée d'un dictionnaire (p. 141). Quant aux différents « essays » à la fin du volume (p. 545-622), ils envisagent diverses facettes de l'œuvre, de la tradition manuscrite du texte grec à la poésie citée par Diogène (et surtout les épigrammes), de la réception de l'auteur par Raphaël et Nietzsche aux principales écoles philosophiques représentées dans l'œuvre (pré-socratiques, Platon, cynisme, scepticisme, Épicure). Notons que le prix très démocratique de l'ouvrage permet à quiconque d'acheter cette nouvelle traduction anglaise des *Vies de philosophes* assortie de très belles images. Aude BUSINE

Edoardo VOLTERRA, *Materiali per una raccolta dei* senatusconsulta *(753 a.C. – 312 d.C.).* Edizione a cura di Alessia TERRINONI e Pierangelo BUONGIORNO. Rome, École française de Rome, 2018. 1 vol. broché, 17 x 24 cm, 603 p. (SOURCES ET DOCUMENTS, 8). Prix : 40 €. ISBN 978-2-7283-1344-0.

Publié en co-édition avec l'Institut für Rechtsgeschichte de la Westfälische Wilhelms-Universität Münster, cet ouvrage présente une grande originalité. Il s'agit en effet de la publication d'un dossier inédit constitué par Volterra, décédé en 1984, au cours d'une cinquantaine d'années de travail dans le but de réunir tous les sénatus-consultes de l'histoire ancienne de Rome. Cette entreprise fait suite à un premier ouvrage paru en 2017 à Stuttgart chez Steiner qui reproduit les deux articles encyclopédiques de la plume du savant italien dans les *Nuovo Digesto Italiano* (1940) et *Novissimo Digesto Italiano* (1969) afin de proposer aux historiens du droit une base de réflexion et de méthode commodément réunie pour l'approche de l'étude des activités du Sénat romain. Le présent volume édite, avec des introductions méthodologiques et historiographiques de P. Buongiorno, Th. Lanfranchi et A. Terrinoni, deux dossiers qui figurent dans les archives de l'École française de Rome. Tout d'abord une « Raccolta (753-389) » qui comprend 100 entrées, chronologiquement classées, décrivant et reproduisant dans la mesure du possible toutes les interventions du Sénat attestées pendant la période concernée, qu'elles aient ou non avec certitude donné lieu à un *senatus-consultum* en bonne et due forme. Pour les années les plus anciennes de la Royauté se pose évidemment la question de l'historicité des événements rapportés, mais, dans un but d'exhaustivité et pour éviter d'exclure de la recherche les éléments les plus fragiles de toute information concernant le rôle du Sénat, même à l'époque de Romulus, toutes les interventions sénatoriales exprimées dans les sources sont réunies et brièvement

commentées. L'originalité de cette démarche est soulignée par Th. Lanfranchi dans son introduction où il s'attache à décrire la méthode d'investigation et l'intérêt de ce recueil de textes habituellement négligés. Au fil du temps les citations des historiens anciens deviennent plus consistantes et apparaissent des textes plus proches de l'histoire et des décisions originales. Ensuite un « Repertorio (386 a.C. – 312 p.C.) » contient les références complètes des sources qui relatent des *senatus consulta* et autres décisions sénatoriales de cette longue période qui couvre une très grande part de l'histoire romaine tant républicaine qu'impériale. Le classement est également chronologique mais au sein d'une rubrication selon les contenus des cartons d'archives. Les références anciennes, qui ne se limitent pas aux historiens *stricto sensu* et où la part de la correspondance de Cicéron ou de Pline est parfois majeure, sont souvent complétées d'indications bibliographiques précises qui sont strictement limitées aux références directement liées au contenu du passage ancien mentionné et contribuant à la datation, la compréhension ou à l'attribution personnelle de la décision concernée. Cette bibliographie est toutefois ancienne et si, dans quelques cas, les éditeurs ont complété d'une indication plus récente, il faut ne pas perdre de vue que le renseignement bibliographique fourni ne peut en aucun cas suffire. Mais globalement l'esprit de l'ouvrage est celui du retour aux sources et les références modernes n'ont été apportées que dans une perspective complémentaire. Dans certaines exploitations de données épigraphiques, il est quelquefois malaisé pour le lecteur de comprendre en quoi telle dédicace provinciale (par exemple *CIL* XIII 6671) est l'indice d'un sénatus consulte à Rome et la notice nous laisse sur notre faim sans explicitation. Parfois, par contre, quand l'historien ancien n'expose pas le détail de l'intervention sénatoriale, la notice comprend aussi une brève description des faits et de leur signification dans l'esprit de Volterra. Il apparaît ainsi que le juriste italien exposait ses propres opinions sur des événements capitaux de l'évolution institutionnelle de Rome, et la description des actions sénatoriales des années du Triumvirat, par exemple, comporte des éléments d'interprétation de la « révolution romaine », pour reprendre la formule de Syme. Les spécialistes de l'évolution des notions de prise d'auspices et d'*imperium* (*maius*) trouveront du grain à moudre dans ce recueil dans un état de la question donné. Les analyses de documents épigraphiques sont également rigoureuses et précises et impliquent des notions institutionnelles complexes ou des problèmes de titulature impériale. On regrettera un tout petit point mais il correspond aux habitudes de citation de l'époque de constitution des dossiers : les références à l'*Histoire Auguste* sont établies selon les noms fictifs des auteurs des Vies, ce qui surprend aujourd'hui. Dans les deux sections, le souci de précision est admirable, y compris dans l'établissement des dates exactes (ou les plus exactes possibles) des décisions mentionnées. Un copieux index des sources complète le volume. Faut-il souligner le caractère exceptionnel de cette publication ? Tous les historiens y trouveront une information de première mais aussi de seconde main sur l'ensemble de l'activité sénatoriale depuis les origines royales jusqu'aux Sévères, établie avec une acribie précieuse. Mais c'est une vue clichée, parfois déjà ancienne, et le recueil doit donc être considéré comme un point de départ qui doit déboucher sur un développement de l'étude. Même pour la période couverte par la section « Raccolta », le volume doit être considéré d'abord comme un recueil de sources dont l'exploitation demande souvent des mises à jour et des approfondissements. Laisser dormir de tels

documents dans des archives aurait été dommage et on doit remercier les acteurs de cette entreprise de l'avoir menée avec succès. Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

Michel HUMBERT, *La loi des XII Tables. Édition et commentaire*. Rome, École française de Rome, 2018. 1 vol. broché, 17 x 24 cm, X-952 p. (SOURCES ET DOCUMENTS, 7). Prix : 60 €. ISBN 978-2-7283-1348-8.

Alors que le Proche-Orient et la Grèce nous ont conservé des textes législatifs sur tablettes d'argile ou sur pierre, nous ne disposons d'aucun témoignage direct à propos de la loi des XII Tables. Il a donc fallu, à partir du XVI^e^ s., reconstituer ce document essentiel, dont l'historicité ne fait plus débat aujourd'hui. Cette reconstitution est rendue possible d'abord grâce aux commentaires que les juristes ont consacrés à différentes dispositions de la loi (106 citations avec référence explicite aux XII Tables, dont 48 proviennent de Gaius). Elle se complète par les renvois explicites que l'on trouve dans les sources littéraires, de philosophes, hommes politiques, orateurs, amateurs d'antiquités ou grammairiens (128 références explicites, dont 37 de Cicéron). Enfin, nous disposons aussi d'une quarantaine de références littérales à la loi. Ces *ipsissima verba*, qui apparaissent en particulier chez les amateurs d'étymologie et de mots rares, présentent l'avantage de disposer d'une citation qui devrait reproduire un texte original. Une fois rassemblés ces matériaux transmis par les sources antiques, encore faut-il déterminer dans quel ordre il faut procéder à la reconstitution du code. Les nombreux essais qui ont vu le jour depuis le début du XVI^e^ s. conduisent tous à une impasse. Pour en sortir, O. Diliberto a eu l'idée d'utiliser de façon rigoureuse l'ordre selon lequel Aulu-Gelle cite ces fragments lorsqu'il procède à une énumération de dispositions décemvirales. L'idée est que l'antiquaire, lorsqu'il cite la loi des XII Tables, aurait suivi scrupuleusement l'ordre dans lequel les versets se trouvaient dans le code. En réalité, il faut reconnaître que, malgré les diverses tentatives palingénétiques, le plan de la loi des XII Tables nous échappe dans ses grandes lignes et dans le détail. On verra l'article très fouillé de Jean-Louis Ferrary, « Essai d'histoire de la palingénésie des XII Tables », dans *Recherches sur les lois comitiales et sur le droit public romain*, Pavie, 2012, p. 229-289. La conclusion de cette étude ne laisse guère subsister d'espoir. Plutôt que de prétendre restituer une division par tables, il vaudrait mieux proposer une simple suite de fragments, éventuellement regroupés par rubriques, et se résigner à revoir à la hausse le nombre de fragments *incerti loci*. Le mieux serait sans doute de classer les versets de façon totalement arbitraire en utilisant l'ordre alphabétique. L'auteur y a toutefois renoncé, car il est difficile, voire impossible, pour les citations indirectes de choisir le mot initial déterminant. Il faut ajouter qu'il est sans doute préférable de conserver les usages. La seconde partie de l'introduction retrace la naissance de la loi, dont la rédaction doit être placée dans le contexte des luttes politiques qui ont marqué la première moitié du V^e^ s., ainsi que la signification politique de ce moment décisif dans la formation des institutions de Rome. Les sources antiques le considéraient comme « la source de tout le droit public et privé de Rome » (*fons omnis privati iuris* ; *fons omnis publici iuris*). Dans un jugement attribué à Crassus, Cicéron parle d'« un petit volume, qui, à lui seul, par le poids de son autorité et l'étendue de son utilité, dépassait tous les livres de tous les philosophes ». Cette partie se complète par des

Katharina WOJCIECH & Peter EICH (Ed.), *Die Verwaltung der Stadt Rom in der Hohen Kaiserzeit. Formen der Kommunikation, Interaktion und Vernetzung*. Paderborn, Ferdinand Schöningh, 2018. 1 vol. relié, 16 x 24 cm, VIII-351 p., ill. (ANTIKE IMPERIEN, 2). Prix : 99 €. ISBN 978-3-506-79251-8.

Le propos de cet ouvrage peut surprendre. Ce recueil d'articles issus d'une réunion internationale à l'Université de Freiburg en 2014 ne constitue pas une nouvelle étude de type prosopographique ou synthétique sur les différents services et « ministères » qui assuraient à Rome l'administration de la Ville et de l'Empire. Le point de vue est différent et part de la notion moderne de « métropole » au sens de ces villes dominantes que sont, en Europe, Londres ou Paris avec des millions d'habitants. Les organisateurs se placent dans la perspective de la ville de Rome en elle-même, « megacity » à l'échelle de l'antiquité, « erste Weltstadt des Okzidents ». Comment gérait-on cette entité urbaine d'un million d'habitants, exception dans l'ensemble du monde connu, comment y assurait-on l'ordre, comment y assurait-on l'approvisionnement, comme y gérait-on les espaces, comme y assurait-on la sécurité ? Comment les différentes sections de cette vaste organisation fonctionnaient-elles entre elles, se complétaient et se connectaient ? Le terme même de « Verwaltung » (ou d'Administration) ne convient pas vraiment à cette perspective, mais c'est celui sur lequel se sont entendus les auteurs de ce projet, qui rejettent aussi la notion de bureaucratie. Après une introduction des éditeurs sur l'esprit du volume, un chapitre d'ouverture de Werner Eck rappelle que la source de la mégapole était une ville ordinaire avec son territoire et l'administration de ses citoyens, développée ensuite à la capitale de l'Italie conquise, puis à celle d'un monde de plus de 40 provinces autour de la Méditerranée, ce qui suggère un développement remarquable dans le cadre fermé des institutions républicaines, ouvert ensuite à la multiplication des services à partir d'Auguste. Très utilement, l'auteur dresse un tableau des étapes de cette évolution et de l'articulation progressive des différentes fonctions, une synthèse de l'administration de Rome qui recouvre les différents aspects qui sont exposés dans l'ouvrage ainsi replacés dans leurs contextes respectifs et complétés par une description des nombreuses fonctions détaillées par la suite ou des postes annexes non étudiés. Puis deux auteurs posent les bases de l'administration de Rome : les conceptions républicaines et l'évolution augustéenne. Ensuite trois axes structurent le propos : ordre et droit, contrôle des ressources et gestion des espaces. Le contexte historique choisi pour les exposés est celui du Haut-Empire, plus construit que ne l'étaient les traditions républicaines autour de chaque magistrat. Mais les conceptions au dernier siècle étaient déjà celles de la direction d'un empire mondial comme le montrent les œuvres politiques de Cicéron et le *commentariolum petitionis* qu'analyse B. Zimmermann. Il les place dans une perspective qui s'ouvre, au-delà des considérations personnelles sur une carrière, sur une pensée philosophique et politique des magistratures au service de la *res publica*. Prenant le relais, A. Dalla Rosa envisage les nouveautés introduites par Auguste : création de nouveaux postes, de nouveaux services, dans une articulation complexe dont l'auteur cherche à comprendre le sens et l'éventuel processus de centralisation. Au point de vue juridique, M. Peachin s'interroge sur les fonctions et pouvoirs renouvelés des consuls et des préteurs, continuateurs de la République, mais insérés dans une organisation modifiée de la pratique du droit, par exemple dans le domaine de l'affranchissement et celui du fidéicommis.

K. Wojciech s'intéresse ensuite au préfet de la Ville en tant que gardien de l'ordre dans la cité, dont elle examine l'amplification de la figure entre Tibère et le IIIe siècle avec, comme point central, la question de l'éventuelle concurrence entre lui et les préteurs en matière de compétence et de juridiction. Troisième responsable de l'ordre et de la sécurité, complètement dépendant de l'empereur qu'il supplée dans l'application du maintien militaire de l'ordre, le préfet du prétoire fait l'objet du chapitre suivant dû à Chr. Unfug qui insiste sur le développement de la figure au IIIe s. et son implication décisive dans la vie politique par sa participation au conseil impérial. Peu à peu, le préfet du prétoire acquit la haute main sur toute l'administration. On voit l'ensemble du thème partagé entre sénateurs et chevaliers, mais ces derniers ne sont à la tête de pouvoir majeur que dans le dernier service, qui touche à la garnison. Si l'on porte ensuite le regard sur l'essentielle question de la gestion des ressources, on rencontre les différentes curatelles et préfectures confiées à des sénateurs ou des chevaliers, et là, c'est un préfet de l'annone équestre qui reçoit une des responsabilités les plus grandes dans une ville aussi peuplée. D. Rohde traite de celle-ci de manière très concrète, en incluant dans sa recherche la question des naviculaires, de leurs personnels et de leurs collèges, à Rome et à Ostie. P. Eich se penche sur les problèmes que posait (à tous les services y compris à l'armée) la disponibilité de la monnaie et donc, sur les rentrées fiscales et l'administration financière dans laquelle aussi c'étaient les chevaliers qui étaient à la manœuvre. Sénatoriales par contre étaient les différentes *curae*, celle des eaux, celle des travaux publics et des temples, celle du Tibre et de l'égouttage, dont les détenteurs devaient travailler en accord avec les *rationales* équestres, qui étaient les « ministres des finances » des empereurs. A. Kolb s'est chargée de ce chapitre en vertu de sa grande expérience dans le domaine de la *cura operum publicorum* (1993) ; elle illustre la question de l'exemple d'Adrastus, *procurator columnae Divi Marci*, et de ses relations avec les *rationales* (VI 1585). Quand on s'intéresse ensuite aux espaces, on rencontre la problématique globale du contrôle social dans un empire qui ne connaissait guère la liberté individuelle. C. Noreña conçoit les cadres administratifs de la Rome impériale comme des outils de réglementation de la société, mais aussi les installations militaires comme ceux de la surveillance des circulations et des activités citoyennes, par exemple au forum ou au cirque. R. Färber étudie la difficile détermination des lieux de fonctionnement des services et des directions, qui pose le problème de la publicité des opérations. Enfin R. Haensch s'intéresse aux archives et à la chancellerie des différentes administrations et en particulier aux bureaux du Palatin qui géraient le quotidien des activités (*a libellis, a studiis, a rationibus*...), rappelant que le pouvoir exercé sur les citoyens n'était pas seulement celui des « ministres » mais aussi celui du personnel. Enfin deux contributions proposent des comparaisons chronologiquement distantes : Constantinople d'abord, par R. Pfeilschifter, et dans l'histoire moderne et contemporaine (avec Pékin et Delhi) par P. Bang. Comme le montre l'introduction de Werner Eck, ce n'est pas un tableau complet de la « Verwaltung » que propose cet ouvrage. C'est un aperçu du fonctionnement de certains services, de leurs connexions et de leur conception dans un ensemble structuré et évolutif dont on peut souligner en conclusion combien il était efficace et « moderne ». On peut également rappeler que cette organisation qui a, par exemple, continué à fonctionner même dans des situations de crise du pouvoir comme au IIIe siècle, savait employer les compétences d'un grand nombre de catégories sociales, des sénateurs les plus puissants (comme le préfet de la

Ville) aux chevaliers modestes (comme ceux des procuratèles secondaires) en passant, d'une part, par les sommets de l'ordre équestre (comme le préfet du prétoire ou l'*a rationibus*), d'autre part, par les esclaves et affranchis impériaux qui peuplaient les bureaux avec, pour certains, des responsabilités financières importantes.

Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

Alexandre VINCENT, *Jouer pour la cité. Une histoire sociale et politique des musiciens professionnels de l'Occident romain*. Rome, École Française de Rome, 2016. 1 vol. broché, 24 x 16 cm, 464 p., 7 fig. n/b, 4 tabl. (BIBLIOTHÈQUE DES ÉCOLES FRANÇAISES D'ATHÈNES ET DE ROME, 371). Prix : 27 €. ISBN 978-2-7283-1163-7.

Confinée dans des ouvrages spécialisés destinés aux seuls initiés ou négligée par les publications d'histoire de l'art, la musique est la grande absente des travaux sur le monde romain. C'est donc à ce vide qu'entend remédier Alexandre Vincent, grâce à une vision d'ensemble qui prend en compte tous ces *artifices*, hommes de métiers, dépassant la dimension artistique qui a prévalu jusqu'alors. Cela lui permet de les placer dans un questionnement d'histoire sociale, puisqu'ils se mouvaient au sein de la plèbe urbaine, aux nombreuses strates. Pour ce faire, l'auteur s'est fondé sur une base de données contenant 568 fiches consultable en ligne à l'adresse suivante : <https://www.efrome.it/publications/ressources-en-ligne/jouer-pour-la-cite-alexandre-vincent.html>. Ce répertoire, constitué grâce à des sources épigraphiques issues de l'Occident romain et qu'il faut consulter en parallèle à ce livre, présente tous les musiciens connus entre le II^e^ s. avant notre ère et le III^e^ s. de notre ère. Tant les professionnels qui travaillaient lors de représentations théâtrales ou de concours (au nombre de 257), que les musiciens militaires (issus de tout l'Empire et contenant 311 entrées) sont pris en compte. L'auteur, après une introduction qui expose l'historiographie du sujet (p. 1-12), organise son propos en deux grandes parties. La première, structurée en deux chapitres, s'intéresse aux musiciens de l'armée romaine et à ceux participant aux rituels civiques (p. 15-222). La seconde, quant à elle, aborde en trois chapitres leur service en tant qu'instrumentistes, leur place au sein de la plèbe et le pouvoir des sons qu'ils jouaient (p. 225-377). Le premier chapitre est l'occasion de présenter les différents types de musiciens qui jouaient à l'armée (p. 15-117). Tout d'abord, les *aenatores*, joueurs d'instruments de bronze tels que le *tubicen* avec la *tuba* (trompette de bronze droite, à très large pavillon et hampe centrale démontable) et le *cornicen*/*cornicularius* avec son *cornu* (trompette de bronze recourbée). À leurs côtés se trouvait aussi le *bucinator* qui maniait la *bucina* (corne d'animal). Le recensement ne serait pas complet sans le *liticen*, spécialiste du *lituus* (ressemblant à une *tuba*, mais dont l'extrémité se recourbait à la fin), absent des sources épigraphiques et remplacé par le *tubicen*, sans oublier le *tibicen*, virtuose de la *tibia*, pareille à une flûte et dont l'importance était capitale pour les rites religieux. En général, ils jouaient pour transmettre des ordres, les *semiuocalia signa*, servant à la communication collective, pour préparer ou lancer une attaque ou pour l'organisation du temps au quotidien. Relais du commandant, ils en symbolisaient le pouvoir par le biais du *classicum*, joué par les *aenatores* ou les *bucinatores* seuls, comme signal d'alerte, par exemple. En revanche, si les *tubicines* jouaient pour tous les soldats, les *cornicines* ne le faisaient que pour les *signiferi*. Ces

Jérusalem, à la fois en tant que réalité historique et lieu symbolique de la foi chrétienne. La majeure partie des textes publiés sont des inscriptions funéraires (n° 350-504), qui, malgré les difficultés de datation, sont réparties en trois sous-groupes : tout d'abord des inscriptions datées entre la moitié du IIIe siècle et le début du Ve siècle ; ensuite des monuments funéraires plus imposants datant de la fin du Ve et du VIe siècle, pour certaines même des VIIIe et IXe siècles ; enfin des textes funéraires plus modestes datant de la même période. Appartiennent à la huitième catégorie des inscriptions byzantines trouvées à l'intérieur du temple impérial alors transformé en église ou provenant d'autres églises (n° 497-504). Ces textes permettent de dater la conversion du bâtiment en église au IXe siècle, et non plus tôt comme souvent affirmé. Mitchell consacre encore un chapitre aux inscriptions des IIe et IIIe siècles qui n'avaient pas été incluses dans le premier tome, soit parce qu'elles ont été découvertes après 2010, soit parce que leur provenance n'est pas assurée ou leur état fragmentaire (n° 505-545). Le choix d'inclure dans cette section des urnes funéraires ne portant aucun texte (n° 523 et 523bis) n'est pas explicité. Le cinquième chapitre (p. 287-315) est consacré à des inscriptions ne provenant pas d'Ancyre : portent les n° A1-A73 les inscriptions grecques provenant d'Athènes concernant des Ancyréens ; les n° Gal.1-Gal.11 les autres textes athéniens adressés à des Galates ; viennent ensuite les inscriptions grecques et latines pour des Ancyréens provenant des autres parties de l'Empire (respectivement n° G1-G17 et L1-21). Le sixième chapitre (p. 316-322) est constitué d'*addenda* et *corrigenda* au premier volume, que ce soit des textes découverts depuis lors, de nouveaux clichés ou des lectures alternatives proposées par des collègues (essentiellement W. Eck et C.P. Jones en 2012). Ce volume désormais incontournable est clos par de nombreux index et tables de concordance. Aude BUSINE

Jean-Baptiste YON, *L'histoire par les noms. Histoire et onomastique, de la Palmyrène à la Haute Mésopotamie romaines*. Beyrouth, Presses de l'Ifpo, 2018. 1 vol. 22 x 28 cm, 300 p., 50 fig., 16 cartes, tableaux (INSTITUT FRANÇAIS DU PROCHE-ORIENT. BIBLIOTHÈQUE ARCHÉOLOGIQUE ET HISTORIQUE, 212). Prix : 50 €. ISBN 978-2-35159-742-2.

Les études onomastiques ont beaucoup apporté, ces dernières années en particulier, à la connaissance de l'histoire culturelle, mais aussi politique, civique et même religieuse, de l'Italie et des provinces occidentales de l'Empire romain. Les processus de ce que je persiste à appeler la « romanisation » malgré l'anathème prononcé par certains, se sont trouvés éclairés par cette approche qui descend au niveau du simple habitant, quel que soit son statut, qui a adapté sa nomenclature aux exigences du temps, illustrant ainsi, outre précisément son statut civique, ses attaches culturelles et ses préoccupations d'adaptation. L'étape suivante consiste à examiner l'évolution onomastique des familles et les choix opérés dans la variété des cités et des régions. Dans le même esprit, au départ d'un mémoire d'habilitation soutenu en 2014, Jean-Baptiste Yon a développé cette démarche à propos des régions syro-mésopotamiennes, du Ier s. avant notre ère au IIIe s. après. La zone investiguée est très large, aussi l'auteur a-t-il divisé sa matière en trois parties : la Palmyrène, de Palmyre à Doura et de la Cyrrhestique à la Mésopotamie. La difficulté spécifique du projet réside dans la

multiplicité des langues pratiquées à côté des langues de pouvoir que sont le latin et le grec, sans oublier un usage officiel de l'araméen, très apparent sous l'Empire après une « invisibilité » à l'époque hellénistique. L'auteur souligne aussi un développement de l'« epigraphic habit » à Doura Europos, à Palmyre et à Édesse, mais aussi dans des régions frontalières moins directement touchées par l'influence romaine, à partir des années 40-30 avant notre ère, développement qui autorise l'étude et augmente la documentation non seulement en grec mais aussi en araméen. Première démarche en introduction, J.-B. Yon établit l'état et la disponibilité des sources, épigraphiques, papyrologiques et parfois littéraires, puis une historiographie des questions envisagées. En cela il interroge exclusivement les publications concernant la partie hellénophone de l'Empire, et plus strictement encore, les régions syro-mésopotamiennes, sans s'interroger de manière approfondie sur les problèmes de méthode que l'onomastique soulève, et qu'un regard sur les régions occidentales latines aurait aidé à creuser. Les différents chapitres de l'étude proposent une analyse détaillée des caractéristiques propres à chaque région, avec une grande spécialisation des points de vue, militaires, ethniques, linguistiques, et réclament une lecture compétente et détaillée. Des conclusions provisoires et partielles en fin de chaque point de vue adopté et de chaque chapitre auraient contribué à élargir l'apport à des historiens plus généralistes qui ne maîtrisent pas ces langues orientales mais que les particularités et les spécificités régionales intéressent et interpellent. Au fil des pages relevons, par exemple, que l'onomastique gréco-latine est plutôt rare en Palmyrène où les noms indigènes sont nettement majoritaires ; que le repérage des noms palmyréniens en Palestine ou en Égypte permet de suivre les relations commerciales qui vont jusqu'à la route de l'Inde ; que la documentation militaire permet d'étudier les soldats originaires de Palmyre en garnison en Dacie et en Afrique, leurs caractéristiques onomastiques (avec une richesse de noms théophores) et leur rôle dans le commerce local et la société, l'émigration palmyrénienne ne concernant pas seulement les grandes familles. La seconde partie débute par une continuité militaire avec l'examen de la garnison dite « palmyrénienne » de Doura et l'origine des recrues de la *cohors XX Palmyrenorum*, pour laquelle l'auteur penche pour des variantes chronologiques entre le recrutement de Palmyre, de Doura, celui du Hauran et des zones côtières, d'après les noms grecs ou sémitiques des soldats. Deux listes, chronologique des recrues et alphabétique des noms attestés nommément, appuient cette analyse approfondie. Doura permet aussi une étude spécifique de la population civile des périodes parthe et romaine. Les élites civiques sont bien documentées et permettent des analyses fines qui mettent en évidence notamment des dénominations doubles pour la même personne, l'une en grec, l'autre en langue sémitique, ou des cas de « matronymie » utilisée pour distinguer les branches d'une même famille. Des arbres généalogiques étoffés peuvent être établis qui permettent de suivre la transmission des noms sur de nombreuses générations. Le troisième chapitre part de Zeugma, de la Cyrrhestique et de la Commagène pour étudier ces régions où les renseignements dont on dispose sont plus limités. On peut y distinguer cependant une grande variété de noms, dont des noms latins, portés par des soldats, qui ont sans doute connu une vogue particulière y compris chez les femmes ; des noms grecs, les plus nombreux, mais qui ne correspondent plus à un authentique élément macédonien ; des noms sémitiques qui comportent des théophores, et qui peuvent être mis en relation avec des spécificités commagéniennes. L'examen des noms originaux de cette zone débouche sur la mise en

évidence des « noms d'assonance » même si la dénomination du phénomène n'est pas ainsi qualifiée. Plusieurs noms grecs ou latins peuvent en effet être considérés comme des transcriptions ou des adaptations de noms sémitiques (p. 157-160). Même si la problématique du processus onomastique n'est pas développée et ne s'appuie sur aucun exemple hors zone, les exemples cités viendront enrichir un débat, parfois houleux en Occident, sur les anthroponymes à double entrée. Dans ce chapitre également on retiendra, utile et pertinent pour les questions de méthode, un développement sur « les noms comme manifestation de culture » à propos notamment des noms grecs macédoniens adoptés non comme indice ethnique mais comme choix culturel. Le choix peut être aussi religieux et plusieurs noms indiquent la fréquence de certains cultes. Le regard se porte ensuite sur l'onomastique « externe » et rurale de la région, avec une fréquence des noms latins chez les soldats repérables dans l'Empire, et une grande variété linguistique et ethnique dans les campagnes où la documentation révèle surtout des vétérans et des soldats. Vient ensuite l'étude d'Édesse et de l'Osrhoène parthe et romaine, que l'on mettra en parallèle avec celle de Doura : famille royale, hauts personnages, population urbaine, situation dans les villes de la région. Les invasions perses du milieu du III^e^ siècle constituent ensuite une césure profonde qui justifie la limite de l'ouvrage. En courte conclusion qui ne rend pas justice à la richesse des apports ponctuels de son étude, J.-B. Yon rappelle qu'il a mis en évidence non une région indifférenciée mais des ensembles locaux spécifiques avec leurs usages et traditions propres qui donnent accès à une histoire structurée en trois types : - des villes plus anciennement hellénisées où le haut du pavé est tenu par des gens qui affichent une onomastique hellénique (Zeugma, Doura Europos, Carrhes) qui n'est pas nécessairement ethnique mais qui a plutôt des résonances sociales et culturelles, avec une population à l'onomastique très variée ; – des villes autrefois hellénisées mais où toute onomastique grecque a disparu (Édesse) avant de revenir avec la christianisation, avec des influences iraniennes bien présentes ; – des zones rurales apparemment profondément sémitiques, en dehors des vétérans. La conclusion finale s'impose : une étude comparable serait utile, consacrée aux grandes villes comme Cyrrhus, Alep, Apamée, Antioche, voire même à l'ensemble du Proche-Orient, pour déboucher sur une compréhension nuancée des populations et des sociétés. L'histoire par les noms demande encore des approfondissements et des élargissements.

Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

José L. MELENA en collaboration avec Richard J. FIRTH, *The Knossos Tablets. Sixth Edition. A Transliteration*, Philadelphie (Pennsylvanie), INSTAP (Institute for Aegean Prehistory) Academic Press, 2019. 1 vol., XXIX-695 p., 3 tables, 9 figures N/B. Prix : 80,00 $ (relié). ISBN 978-1931534963.

Contrairement à une opinion trop répandue, ce n'est pas Arthur Evans qui découvrit la première tablette en écriture syllabique linéaire B. C'est un pharmacien crétois, Antonios Zachyrakis (ou, mieux, Tsakirakis), qui la montra au Français Charles Clermont-Ganneau ainsi qu'à Evans en 1895. Ce n'est que cinq ans plus tard, en 1900, qu'Evans entama ses fouilles à Cnossos et découvrit rapidement d'autres exemplaires de ces documents. Il y a donc, en 2020, 125 ans que les tablettes cnossiennes en

évolutive de l'îlot VIII 2 et du site de Pompéi. Au travers de cet ouvrage, le lecteur est invité à naviguer dans une des histoires post-antiques de Pompéi. Le choix d'une focale ajustée sur l'îlot VIII 2 lui permet d'appréhender les nombreuses mutations connues à la fois par ces édifices adjacents du forum et par le site archéologique lui-même : naguère spolié comme une simple carrière de matériau de construction, puis reconsidéré comme objet d'analyse d'une archéologie naissante, le site est désormais revalorisé par des programmes de recherche alliant fouilles archéologiques, étude architecturale et restauration, visant une contextualisation précise toujours croissante de chacun des monuments de ce musée à ciel ouvert. Alexandra BOUCHERIE

Georgia A. ARISTODEMOU & Theodosios P. TASSIOS (Ed.), *Great Waterworks in Roman Greece. Aqueducts and Monumental Fountains. Function in Context.* Oxford, Archaeopress Publishing Ltd, 2018. 1 vol. broché, IV-258 p. (ARCHAEOPRESS ROMAN ARCHAEOLOGY, 35). Prix : 35 £. ISBN 978-1-78491-764-7.

Cet ouvrage collectif traite, en deux parties, des recherches récentes menées en Grèce et dans les îles égéennes sur les « grands » ouvrages hydrauliques de la période romaine que sont les aqueducs et les nymphées. Dès la préface, les deux éditeurs affichent des objectifs ambitieux : combler une lacune dans la recherche récente, il est vrai essentiellement centrée sur l'Asie Mineure, le Levant et l'Afrique du Nord ; envisager ces ouvrages hydrauliques dans une perspective interdisciplinaire à travers leurs aspects formels, techniques, décoratifs et fonctionnels, mais aussi sous l'angle du changement urbain et sociétal allant de pair avec l'apparition de nouveaux modes d'utilisation de l'eau à la période romaine. On regrettera toutefois, une fois la lecture terminée, que la hauteur de vue des ambitions affichée à l'entame du livre ne soit que partiellement atteinte par les treize contributions constituant cet ouvrage, de qualité souvent très inégale et, notamment pour la première partie consacrée aux aqueducs, limitée à des études de cas approfondies qui contribuent au final très peu à l'ambition initiale de proposer une vue d'ensemble du phénomène à l'époque romaine en Grèce. L'introduction à la première partie, consacrée aux aqueducs, illustre d'emblée une vision binaire des techniques hydrauliques grecques et romaines, ces dernières étant introduites de façon assez réductrice en référence à Vitruve. Bien que l'essentiel des contributions fasse montre d'une approche méthodique et systématique des vestiges archéologiques et, lorsqu'elles sont disponibles, des sources historiques associées, la tendance, dans certains articles, à envisager de façon antagoniste les techniques hydrauliques « grecques » et « romaines » donne parfois l'impression d'une approche peu nuancée des changements architecturaux et techniques complexes ayant caractérisé l'hydraulique d'époque impériale, approche particulièrement requise dans des contextes disposant d'une tradition fort ancienne en la matière. A. Kaiafa-Saropoulou retrace, dans une première contribution, la diffusion de la technologie des canaux d'adduction voûtés en Macédoine. Après un bref rappel historique de la longue tradition des ouvrages hydrauliques dans la région, l'auteur dresse une liste d'aqueducs construits selon la technique innovante des canaux voûtés, envisagés sous l'angle des matériaux et techniques de construction. On regrettera l'usage quasiment dogmatique fait de Pline et Vitruve, alors que l'auteur reconnaît à juste titre des variations locales dans l'usage

de cette technique nouvelle. L'étude de l'aqueduc de Nicopolis proposée ensuite par K.L. Zachos et L. Leontaris se distingue par la rigueur de sa méthodologie. Le tracé de l'aqueduc est relevé depuis ses installations de source jusqu'à son entrée en ville. Il se distingue par la variété des techniques employées – ponts, sections en tunnel – et par les deux nymphées monumentaux de la porte ouest qui marquent son entrée en ville. Le tracé intra-urbain, plus difficile à étudier, fait l'objet d'hypothèses. La chronologie relative, étayée par l'étude du bâti, renvoie à une première phase julio-claudienne tardive – et non augustéenne, comme pensé précédemment – suivie d'un important remaniement sous Hadrien. Deux autres phases du IIIe siècle précèdent un abandon probable à la fin du Ve siècle. M. Manoledakis consacre ensuite un article à l'adduction d'eau de Thessalonique. Sur base de sources écrites, de toponymes et de vestiges hors de la cité, l'auteur étudie le tracé, long de 20 kilomètres, de l'aqueduc principal, qui se distingue notamment par un dispositif de captage souterrain apparenté au « qanat », dont la technique architecturale semble pointer une datation romaine tardive ou byzantine. Une chronologie relative des phases tardives, de l'époque byzantine moyenne à ottomane, est également proposée, le système étant en partie resté actif jusqu'au début du XXe siècle. On pointera une difficulté à corréler les vestiges observés hors de la ville au réseau intra-urbain, ainsi que quelques difficultés à proposer une chronologie. La contribution de E. D. Chiotis sur l'aqueduc d'Hadrien à Athènes apparaît problématique à plus d'un titre. Bien que complétant par de nouvelles observations l'étude de S. Leigh de 1998, la description architecturale et technique des vestiges apparaît confuse et peu structurée, notamment en ce qui concerne la reconstitution du réseau intra-urbain, au-delà du *castellum* bien connu, largement basée sur des suppositions personnelles peu étayées. On regrettera également l'énergie déployée par l'auteur pour réduire au minimum et contre toute évidence l'apport technique oriental et romain dans la construction de galeries de captage et de conduits d'adduction en Grèce. L'étude proposée par Y. Lolos sur l'aqueduc construit par Hadrien à Corinthe complète, sur base de recherches de terrain inédites, ce cas bien connu. On notera de nouveaux résultats sur la section terminale de l'aqueduc et la proposition, bien argumentée, d'un emplacement possible pour le *castellum* terminal. Y. Kourtzellis, M. Pappa et G. Kakes développent ensuite une étude significative de l'aqueduc de Mytilène. Après avoir exposé le contexte historique et topographique, les auteurs présentent un relevé méthodique et précis des vestiges, parmi lesquels on notera des ponts impressionnants, au sujet desquels les auteurs relèvent, à juste titre, qu'ils mériteraient de figurer parmi les exemples les plus frappants de ce type d'architecture. Comme souvent, la connexion avec le réseau intra-urbain et la chronologie restent problématiques. Une datation durant la seconde moitié du IIe siècle est proposée, sur base de critères techniques et de comparaisons externes. L'étude de l'aqueduc romain de Samos par T. N. Dimitriou apporte ensuite un éclairage architectural et technique sur un aqueduc resté dans l'ombre du fameux tunnel archaïque d'Eupalinos. L'approche interdisciplinaire et prudente de l'auteur est à remarquer. Pour terminer la première partie, A. Kelly propose une étude exhaustive de l'aqueduc de Lyttos, en Crète. La topographie accidentée du site rend d'autant plus remarquable la configuration de cet aqueduc dont la spécificité est éclairée par un bref recensement des aqueducs romains de Crète. Le relevé du tracé a permis de lever le doute sur son possible lien avec la cité de Chersonisos, desservie par un aqueduc distinct également évoqué en détail. Les

nombreuses observations techniques de terrain – avec notamment l'hypothèse convaincante d'un « siphon inversé » – renvoient l'image d'un aqueduc perfectionné et essentiel au long développement de la cité. La seconde partie de la monographie, consacrée aux nymphées, apparaît plus équilibrée et plus exhaustive dans ses approches. Le chapitre liminaire de D. K. Rogers présente un récapitulatif historiographique de l'étude des fontaines romaines en Grèce, avant de mettre l'accent sur trois contextes moins étudiés qui présentent encore d'importantes marges de manœuvre pour l'étude des fontaines : les sanctuaires, certains espaces civiques négligés jusqu'ici et les édifices de divertissement. Il conclut à juste titre que seule l'étude du fonctionnement des fontaines dans leurs divers contextes permet de saisir la façon dont celles-ci modifient activement les espaces urbains. G. Aristodemou propose ensuite une étude de la statuaire issue des fontaines romaines de Grèce. Si l'iconographie, l'évergétisme et les visées socio-politiques des programmes statuaires ont déjà fait l'objet de nombreux travaux, on retiendra surtout l'étude technique des statues-fontaines, comprenant maints objets inédits. Le nymphée de l'agora d'Athènes fait ensuite l'objet d'un captivant dossier par S. Leigh. L'auteure dresse le bilan des connaissances souvent lacunaires concernant ce nymphée érigé dans le cadre du programme hydraulique d'Hadrien, et propose de façon prudente des pistes de restitution architecturale. Elle souligne à juste titre l'importance topographique, architecturale et symbolique de ce nymphée dans l'évolution de l'agora athénienne à la période romaine. L'étude architecturale de la fontaine Arsinoé de Messène par M. Trabucco della Torretta jette ensuite un regard précieux sur la transition entre les fontaines « en stoa » de l'époque hellénistique et les nymphées de type romain, caractérisés par une externalisation de l'eau et une façade décorée de statues comme point focal. Véritable chaînon manquant, cette fontaine de la fin du IV^e^ / début du III^e^ siècle, modifiée durant l'époque hellénistique tardive, a subi un profond remaniement au début du I^er^ siècle qui a vu sa transformation en véritable « nymphée ». L'auteur propose ensuite l'identification de l'évergète à l'origine de ce projet. Pour terminer, B. Longfellow reprend avec méthode le dossier du nymphée F25 dudit « praetorium » de Gortyne, en Crète. Érigé à l'époque antonine, il est remarquable par sa reconversion tardive au VI^e^ siècle en réservoir, qui a toutefois vu la conservation intentionnelle de son riche programme décoratif. Sur base de la législation des IV^e^ et V^e^ siècles, l'auteur interroge avec pertinence le rôle crucial des nymphées dans la survivance des paysages urbains impériaux durant l'Antiquité tardive. À l'issue de la lecture, outre une abondante bibliographie récente, on retiendra essentiellement le grand intérêt de la majorité des études de cas traitées dans l'ouvrage. On regrette toutefois vivement l'absence d'une conclusion générale qui aurait permis, au-delà des particularismes, d'offrir un regard global sur la signification des « grands » ouvrages hydrauliques de l'époque romaine en Grèce. Cette conclusion aurait été d'autant plus nécessaire que la vision de certains auteurs sur les savoirs et les compétences hydrauliques des « Grecs » et des « Romains » est parfois exagérément dichotomique. La Grèce, à l'instar de l'Asie Mineure, constitue pourtant un terrain idéal pour une approche technique et socio-culturelle nuancée de cette problématique, laquelle s'avère par ailleurs difficilement envisageable de façon exhaustive sans traiter également des « petites eaux » en contexte public et domestique. Julian RICHARD

particulier : l'origine du mythe, son traitement par Sénèque, sa réception dans l'Antiquité jusqu'à nos jours et la structure métrique de la pièce. Il referme l'introduction en expliquant quelques points de la méthode utilisée pour la traduction. Cette première partie offre au lecteur non spécialiste un accès facilité à cette œuvre complexe. S'ensuivent le texte et la traduction disposés en regard l'un de l'autre (p. 1-89). L'éditeur a choisi de découper la pièce en cinq actes et ajoute le long du texte une série d'indications relevant de la dramaturgie : lieu et temps de l'action, mouvements et déplacements de certains personnages et même parfois les effets sonores. Ces aspects des théâtres anciens, difficiles à définir sur la base des éléments actuellement en notre possession, peuvent faire l'objet d'interprétations différentes. Par exemple, notons qu'A. J. Boyle décrit une évolution chronologique de l'action entre le premier et le troisième acte. Nous avons, au contraire, défendu précédemment que les deux premiers actes et la première scène du troisième acte se déroulaient dans un même espace temporel. Ces divergences ponctuelles n'enlèvent rien à la qualité globale du travail éditorial et de la traduction proposée, soutenus par un apparat critique, certes non exhaustif mais directement accessible au lecteur. La troisième partie, le commentaire, est de loin la plus importante et la plus riche du volume (p. 91-455). Elle présente, en suivant l'ordre du texte, une quantité importante de données de différentes natures : mythologique, dramaturgique, contextuelle, philologique et métrique. Au-delà de la compilation érudite, le commentaire forme, avec le texte et la traduction, un ensemble cohérent et fait de ce volume un outil adressé tant aux étudiants qu'au lecteur expert. Chacun y trouvera un niveau d'information correspondant aux objectifs de sa consultation. L'ouvrage se referme sur une large bibliographie (p. 457-500) ainsi que de précieux *indices* (*Index of Latin Words*, *Index of Passages from other Plays of the Senecan Tragic Corpus* et *General Index*, p. 501-561). On s'étonne toutefois de ne voir figurer dans la bibliographie aucun des travaux de P. Paré-Rey, spécialiste des *sententiae* dans les pièces de Sénèque, caractéristiques pourtant de la langue tragique du philosophe. Mais il est difficile dans ce type de travail d'atteindre l'exhaustivité bibliographique. Plus généralement, on se réjouit donc de la publication de cet ouvrage qui permettra de nouvelles recherches sur le *Thyeste* de Sénèque et d'entretenir l'engouement actuel pour la tragédie romaine.

Marc VANDERSMISSEN

Antony AUGOUSTAKIS & R. Joy LITTLEWOOD (Ed.), *Campania in the Flavian Poetic Imagination*. Oxford, Oxford University Press, 2018. 1 vol. relié, 23,4 x 15,6 cm, XVIII-330 p., 2 cartes. Prix : 75 £. ISBN 978-0-19-880774-2.

Une bien belle idée qu'ont eue là A. Augoustakis et R. J. Littlewood, deux solides piliers des études flaviennes : compte tenu de la place qu'occupe la Campanie dans la poésie flavienne, principalement celle de Stace et de Silius Italicus, réunir un ensemble d'articles sur la vision poétique de cette région était une excellente occasion de fournir un recueil d'études à la fois diversifié et cohérent et de renouveler l'approche du corpus par une thématique encore assez peu explorée. Ils apportent ainsi, au-delà des œuvres concernées, un éclairage sur le paysage intellectuel général de cette époque flavienne dont la connaissance et l'évaluation ne cessent de progresser. Plus globalement, ce type d'étude consacrée à l'imaginaire poétique d'une région et de ses « lieux de mémoire »,

illustré par de nombreuses publications pour la seule ville de Rome, offre encore un champ d'investigations fécond si l'on élargit l'enquête à d'autres contrées de l'Empire particulièrement riches en antécédents poético-mythiques (on pense par exemple à la Thessalie) : cette démarche devrait, on l'espère, faire école. Le présent recueil se recommande aussi par la qualité éditoriale caractéristique des publications d'Oxford : belle couverture, présentation biographique des auteurs, carte, ample bibliographie, présence d'un *index locorum* et d'un index général (on aurait pu ajouter aux références bibliographiques le petit ouvrage synthétique très commode de P. M. Martin, *La Campanie antique des origines à l'éruption du Vésuve*, Clermont-Ferrand, 1984). Le recueil lui-même comporte une introduction synthétique des éditeurs résumant proleptiquement les contributions, trois grandes parties (« La Campanie et ses sites », « Les *Silves* de Stace », « Les *Punica* de Silius Italicus »), et un épilogue (en fait, un article sur la postérité des poètes flaviens de la Campanie à la Renaissance). Le déséquilibre apparent du plan, qui semble partir sur une base thématique avant de s'orienter vers des études sur auteurs, se justifie par le fait que la première partie réunit des articles prenant pour objet soit plusieurs œuvres à la fois, soit des poètes qui n'abordent que ponctuellement la Campanie, alors que l'importance et la spécificité de la Campanie dans les *Silves* et les *Punica* méritaient bien des regroupements spécifiques. La première partie s'ouvre sur un panorama synthétique des représentations littéraires de Naples dans la poésie flavienne par C. Buongiovanni, qui part du texte fondamental de Strabon pour balayer ensuite l'œuvre de Stace, Martial et Silius Italicus, posant ainsi des bases pour les études suivantes. L. D. Ginsberg (auteur par ailleurs d'une intéressante étude sur l'*Octavie*) se penche ensuite sur les récits du « naufrage » d'Agrippine chez le pseudo-Sénèque et Martial pour montrer comment ces auteurs se livrent, chacun à sa manière, à une réélaboration poétique du rôle de la mer dans l'attentat (en contradiction avec la tradition historiographique) qui donne à cet élément du décor campanien une dimension allégorique, axée sur le rapport entre la nature et la figure de Néron. On plonge ensuite dans la mythologie campanienne avec D. Krasne, qui montre comment Valérius Flaccus, s'appuyant notamment sur Pindare pour dépasser Homère et Virgile, étend le mythe de Typhon emprisonné sous un volcan à une étiologie du volcanisme campanien dans son ensemble. N. Mariotti s'intéresse pour sa part à l'activité volcanique d'Inarimé (autre nom de Pithécuse), elle aussi associée par les poètes flaviens à un mythe de Géant emprisonné et prêt à se soulever, dans une ambiance gigantomachique qui nous rappelle que cette Campanie hédoniste et idyllique est aussi une terre de violence sous-jacente. E. Wolff propose ensuite un panorama synthétique des évocations de la Campanie chez Martial, avant que M. Neger ne revienne sur le corpus « campanien » de cet auteur dans une approche plus thématique (thèmes du vin campanien, des récits d'infidélité et de mort en Campanie, des adresses aux amis et patrons campaniens, et enfin, de l'hommage au poète campanien Silius Italicus), en en dégageant notamment les suggestions métapoétiques (confrontation du sérieux épique et de la légèreté épigrammatique). Commence ensuite la partie sur les *Silves* « campaniennes » de Stace, pièces maîtresses du dossier. Cela débute par l'article de P. Esposito sur la « géographie campanienne » de Stace, qui met en avant la valeur documentaire de trois poèmes (3. 5, 4. 3 et 5. 3), respectivement sur le redressement de la région après la catastrophe du Vésuve, sur la facilité de communication offerte par la Via Domitiana, et sur l'attractivité de l'école du père de Stace. G. Rosati aborde au contraire le processus de « mythologisation »

poétique des réalités campaniennes pour montrer comment Stace, en faisant de la Campanie une terre de mythes et de légendes fréquentée par les dieux, érige ses patrons-destinataires (Pollius Félix) au rang de héros démiurges et civilisateurs, les invitant à assumer un statut quasi divin emblématique de la domination de l'Empire sur le monde. Dans la continuité de cette approche éthique et allégorique, F. Bessone s'intéresse à la construction d'une image idéalisée de la Campanie à travers la réinterprétation de motifs de la poésie augustéenne dans 3.5 et 3.1 : Stace s'y livre à une « moralisation matrimoniale » de motifs inspirés de l'*Art d'Aimer*, dans le cadre d'un « retour à l'ordre » caractéristique de son retraitement des thèmes élégiaques, dépouillés de leur côté sulfureux pour s'accorder avec un idéal de respectabilité féminine et conjugale ; il en ressort une image tempérée de la Campanie, où *grauitas* romaine et *licentia* hellénique se combinent et se nuancent réciproquement, à l'image du rigorisme moral teinté de philhellénisme cher à Domitien. Vient ensuite une étude de la *Silve* 4. 8 par A. Loio axée essentiellement sur des problèmes de critique textuelle, puis la contribution d'A. Sacerdoti, qui s'efforce d'appliquer la théorie clinique du syndrome post-traumatique à l'approche des poèmes sur l'éruption du Vésuve avant d'élargir la question à des aspects lexicologiques. La troisième partie est consacrée à Silius Italicus, dont une large section des *Punica* (entre les chants 6 et 13) se déroule partiellement en Campanie. M. Fucecchi met en évidence l'effet d'encadrement de la bataille de Cannes, centrale dans l'épopée, par des développements consacrés à la Campanie, et scrute de plus près les épisodes campaniens des chants 6 (« résistance passive » de la terre campanienne à l'avancée d'Hannibal) et 8 (présence fictive de Scipion à la tête d'un contingent campanien à Cannes pour le camper en héros civilisateur) : l'image qui ressort de la Campanie est celle d'un mélange de douceur (*mitis*) et d'énergie. T. Biggs revient de façon plus détaillée sur la fonction retardatrice de la Campanie vis-à-vis de l'équipée d'Hannibal, en parallèle avec l'action de Fabius. A. Keith étudie pour sa part le chant de Teuthras au sein de l'épisode campanien du chant XI, en se centrant sur l'articulation des intertextes virgiliens et ovidiens. L'épisode capouan est encore au centre des deux dernières contributions. Celle de C. Stocks envisage les motifs de la monstruosité transgressive et de la gigantomachie orchestrés autour des protagonistes (notamment Hannibal, émule à la fois d'Hercule et des Géants, mais aussi le « tueur de Géants » qu'est Pérolla), pour montrer la prégnance de ces thèmes dans toute la section campanienne et tenter d'en tirer des implications métalittéraires. Enfin, E. Pyy et M. van der Keur démontrent que Capoue apparaît tantôt comme un miroir de Carthage (et une anti-Sagonte), tantôt comme une héritière de Troie dans ses mauvais côtés (rappelant la *perfidia* de Laomédon et la *luxuria* de Pâris), et tantôt comme une préfiguration de la Rome future pour le thème de la dégradation morale. En guise d'épilogue, I. Fielding étudie la façon dont les humanistes de la Renaissance, Napolitains de naissance ou d'adoption (Panormita, Pontano, Sannazaro) ont redécouvert avec un enthousiasme teinté de chauvinisme, à travers les *Silves*, l'identité campanienne d'un Stace que l'on croyait jusqu'alors Toulousain (!), et le parti qu'ils en ont tiré. Ce beau recueil ne se prête qu'à de légères critiques. La spécificité du corpus n'est pas sans entraîner quelques redites (notamment dans les sections introductives) ou quelques chevauchements thématiques d'un article sur l'autre (par exemple, entre les articles de M. Fucecchi et T. Biggs), mais cet inconvénient mineur est un peu la rançon de la cohérence extrême de l'ensemble. Il est plus regrettable, en revanche, qu'un ou deux

contributeurs aient un peu « triché » avec le sujet, en étudiant des textes qui ont certes pour cadre la Campanie, mais qui n'évoquent guère la Campanie elle-même dans leur contenu : quelle que soit la valeur intrinsèque de ces contributions, on frise ici le hors-sujet. Dans cet ensemble qui, pour être globalement de bonne tenue, n'est pas non plus absolument homogène du point de vue qualitatif, quelques contributions particulièrement marquantes émergent, comme par exemple celles de G. Rosati et de F. Bessone, remarquables de finesse et de largeur de vues, ou encore l'étude riche et pénétrante d'E. Pyy et M. Van der Keur. Les amateurs de poésie flavienne, particulièrement gâtés en ce moment, ont encore une belle publication à découvrir. François RIPOLL

Antony AUGOUSTAKIS, Emma BUCKLEY & Claire STOCKS (Ed.), Fides *in Flavian Literature*. Toronto – Buffalo – Londres, University of Toronto Press, 2019. 1 vol. relié, XI-328 p. (Phoenix Supplementary Volumes, 56). Prix : 75 $. ISBN 978-1-4875-0553-0.

Trois figures bien connues de la recherche anglo-saxonne sur les épopées flaviennes, A. Augoustakis, E. Buckley et Cl. Stocks, ont réuni dans ce recueil les actes d'un colloque international tenu à Nimègue en juin 2015. L'idée de départ vient sans doute de l'importance bien connue de la *fides* dans une œuvre majeure de l'époque, les *Punica* de Silius Italicus (soulignée notamment par M. von Albrecht), croisée avec la constatation d'une floraison de ce thème dans le monnayage flavien : d'où le projet d'organiser autour de ces deux pôles une réflexion visant à mettre en exergue la *fides* comme une valeur fondamentale de l'axiologie flavienne en élargissant l'investigation à d'autres éléments de corpus. Il en résulte un recueil d'une douzaine de contributions, précédées d'une riche introduction et suivies d'annexes copieuses (ample bibliographie, présentation des auteurs, *index locorum* et index général), avec l'impeccable qualité formelle des publications anglo-saxonnes. L'ouvrage est divisé en quatre parties. La première est dominée par les enjeux politiques de la *fides*. Cl. Stocks (« Broken Bonds: Perfidy and the Discourse of Civil War ») propose une réflexion qui croise numismatique et littérature : elle commence par rappeler le contraste entre l'absence de Fides dans le monnayage augustéen et sa large diffusion sous Vespasien (mais déjà chez Galba et ses successeurs immédiats) dans le contexte de restauration axiologique post-néronienne et post-guerre civile ; elle se penche ensuite sur les occurrences du vocatif *perfide* chez les poètes augustéens puis flaviens pour mettre en lumière une extension diachronique de la problématique des loyautés conflictuelles de la sphère privée et sentimentale à la sphère publique et civique ; elle envisage ensuite l'effacement de Fides dans le monnayage de Domitien dans lequel elle voit une volonté de prise de distance vis-à-vis précisément de la mémoire des guerres civiles auxquelles cette notion renvoyait en creux. S. Mason (« The *Fides* of Flavius Josephus ») s'intéresse pour sa part à la *pistis* de Flavius Josèphe dans la façon d'articuler sa loyauté envers les Flaviens et sa crédibilité d'historien à travers ses portraits littéraires de Vespasien et de Titus. Il souligne le souci de véracité de l'auteur dans son portrait du premier Flavien, caractérisé par un mélange de rudesse et de ruse ; la même honnêteté se retrouve dans le portrait de Titus, assurément sympathique, mais dont Josèphe ne dissimule pas les faiblesses, tenant à distance, avec l'approbation probable des deux Princes, une obséquiosité hagiographique nuisible à la vraisemblance du récit. La

ruler as bound to his subjects by moral imperatives of justice and care, the re-imagination of society in Christianity will have a significant impact on how a ruler conceived of his own role. This otherwise useful volume would have profited from reflecting more deeply on this type of question. Peter VAN NUFFELEN

Johann GOEKEN, Frédéric CHAPOT & Maud PFAFF-REYDELLET (Ed.), *Figures mythiques et discours religieux dans l'Empire gréco-romain*. Turnhout, Brepols, 2018. 1 vol. broché, 15,5 x 23,5 cm, 293 p., (RECHERCHES SUR LES RHÉTORIQUES RELIGIEUSES, 27). Prix : 80 € (+ taxes). ISBN 978-2-503-58079-1.

Ce volume réunit dix-sept communications d'un colloque du Centre d'Analyse des Rhétoriques Religieuses de l'Antiquité (C.A.R.R.A.) tenu à l'Université de Strasbourg en novembre 2014, dans le cadre d'un programme de recherches sur « la fabrique des figures exemplaires ». Il s'attache à étudier le recours aux figures de la mythologie gréco-latine (mais aussi à certaines figures historiques ou bibliques « mythifiées »), à la fois dans le discours religieux et le discours sur les religions dans l'Empire gréco-romain du I^er^ au IV^e^ s. ap. J.-C. Sont examinés au fil des contributions les usages que les auteurs païens et chrétiens font des figures mythiques dans une perspective d'exemplarité ou de contre-exemplarité. L'unité de l'ensemble est garantie par la précision de la problématique, et aussi par la présentation formelle, particulièrement soignée. Les contributions sont regroupées en sous-sections thématiques, pourvues chacune d'une petite introduction synthétique, en plus de l'introduction générale, et l'ouvrage s'achève par une bibliographie générale et trois index (auteurs et textes anciens/ noms propres/ notions). On pourrait certes discuter le caractère un peu artificiel de certains regroupements (tel article qui figure dans une section pourrait tout aussi bien se trouver dans une autre), et trouver que tel article (par ailleurs tout à fait valable et intéressant en soi) se rattache un peu « par la bande » à la problématique générale (on pense notamment au dernier article de la 3^e^ partie), mais l'impression qui domine est tout de même celle d'une forte cohérence, et aussi, il faut le souligner, d'une très grande qualité de l'ensemble des contributions. La première section s'intitule « La construction des figures exemplaires entre histoire et allégorie ». Elle s'ouvre sur une étude « à quatre mains » de C. Bonnet et A. Andurand sur la figure de Platon dans les *Propos de Table* de Plutarque, qui illustre la façon dont le philosophe est utilisé comme figure tutélaire mythifiée d'une communauté de savants « mondialisée » et cimentée par la culture hellénique sur fond de *pax Romana*. Puis G. Freyburger fait le point sur la question, très discutée, de la part vraisemblable de mythe et d'Histoire dans la tradition relative à Régulus, pour proposer une solution mesurée (plutôt favorable à la version du retour volontaire à Carthage, mais plutôt sceptique vis-à-vis du supplice raffiné), et montrer comment cette tradition s'articule sur un débat philosophique d'une part, moral et religieux d'autre part. Enfin, C. Merckel, dans un article fin et pénétrant qui est sans doute l'un des plus marquants du recueil, se penche sur les figures mythiques et la théologie philosophique chez Sénèque : elle montre comment, et surtout pourquoi, le philosophe s'écarte délibérément de la tradition d'allégorèse des mythes chère à l'Ancien Stoïcisme, à laquelle il reproche d'interposer le voile de la fiction poétique entre la réalité humaine et les destinataires de la parénèse ; lorsqu'il en vient à récupérer

une figure mythique comme celle d'Hercule, c'est pour en faire une représentation de l'homme du commun, support d'identification de l'humanité tout entière ; mais sa démarche générale en prise sur le réel humain le porte plutôt à privilégier des figures exemplaires ancrées dans l'Histoire tout en les soumettant à un travail de mythification, comme Caton : on peut dire ainsi que « la figure mythique chez Sénèque est un intermédiaire, à la fois entre contingence et universel, humain et divin, microcosme et macrocosme, et une interface entre la pensée rationnelle, celle du sage, et celle du *progrediens*, en quête de sagesse ». La deuxième partie a pour titre « La figure mythique et son rôle de passeur vers le monde divin ». C. Notter et Y. Yakoubovitch proposent une synthèse sur la figure d'Hercule dans la littérature flavienne, c'est-à-dire à la fois chez les poètes (Stace, Silius Italicus, Valérius Flaccus) et chez Quinte-Curce (que Y. Yakoubovitch, suivant en cela une tendance de la recherche actuelle fondée sur des arguments assez plausibles, quoique non absolument décisifs, situe à cette période plutôt que sous Claude) ; il en ressort la mise en relief de l'idée de l'apothéose par le mérite, d'une discussion autour des usages dévoyés d'Hercule, et de l'exploitation d'Hercule comme modèle « inférieur » de l'empereur. Puis, M. Tasseva Bencheva étudie les figures d'Orphée et de Pythagore dans les « Discours sacrés » de l'époque impériale, et illustre la façon dont ces figures d'autorité du monde polythéiste ont été intégrées par la tradition monothéiste juive et chrétienne. B. Mounier s'intéresse pour sa part à la figure du prophète dans l'œuvre exégétique de Jérôme : sorte d'anti-héros par l'humilité de leur origine et de leur apparence, les prophètes sont avant tout des « hommes-signes », dont les actes autant que les discours révèlent la volonté divine et annoncent la figure du Christ. La troisième partie s'appelle, de façon un peu vague, « La figure divine dans son contexte ». La première contribution, de A.-C. Baudoin, est consacrée à la figure de Pilate, dont l'auteur montre la diversité de traitements dont il a pu faire l'objet chez les auteurs chrétiens : tantôt érigé au rang de repoussoir comme figure du juge inique, tantôt utilisé comme étalon du persécuteur pour fustiger des personnages « pires que lui », tantôt, plus rarement, pris comme modèle positif de fermeté morale ou de pureté intentionnelle. Viennent ensuite deux contributions centrées sur la figure de Numa. La première, de G. Laterza, scrute avec une remarquable rigueur méthodologique le passage de la revue des héros de la catabase virgilienne où apparaît le deuxième roi de Rome (*Énéide* VI, 808-12) ; en l'examinant successivement du point de vue de ses attributs, de sa place relative dans le contexte, et de l'opération de sélection dans la tradition mythique relative à son sujet, elle déroule toutes les implications morales et politiques de la mise en scène du personnage, et notamment la démarche de « dé-hellénisation » à laquelle le soumet Virgile dans un but d'affirmation de l'autonomie culturelle d'une Rome italo-troyenne. On retrouve Numa, mais chez Ovide cette fois, avec M. Pfaff-Reydellet, qui, de façon très complète et subtile, envisage successivement le traitement du personnage dans les *Métamorphoses* et les *Fastes* pour déboucher sur la double idée d'un Numa « miroir » exemplaire du bon prince et modèle du poète lui-même, interlocuteur privilégié des dieux. Pour finir, S. Estienne se penche sur la question des *pignora imperii* (notamment les anciles, le Palladium et les cendres d'Oreste) dans le *Commentaire à l'Énéide* de Servius, en apportant en particulier un éclairage sur un point discuté de l'établissement du texte. Vient ensuite la quatrième partie, « Plasticité de la figure mythique » (un titre là encore un peu vague, qui aurait convenu aussi bien à des études figurant dans les autres parties,

comme celle sur Pilate). M. Fucecchi y livre une série de réflexions sur les prosopopées divines chez Claudien, en montrant notamment comment l'usage des personnifications allégoriques permet de « négocier le virage » entre la mythologie traditionnelle et la culture chrétienne. Puis, C. Urlacher-Becht examine le traitement du combat d'Hercule et d'Antée chez Ennode de Pavie, en mettant en lumière une forme de « schizophrénie » de l'auteur, entre le discours du clerc qui récuse la mythologie païenne, et celui de l'aristocrate mondain qui l'intègre à son propos pédagogique. En dernier lieu, Chr. H. Voigt donne un aperçu sur la réception arabe de la figure légendaire d'Alexandre le Grand, filtrée par le *Roman d'Alexandre* du Pseudo-Callisthène. La cinquième partie s'attache à illustrer la résistance des figures mythiques dans le passage du polythéisme au christianisme. R. Courtray livre une approche synthétique et exhaustive de la place des « fables des poètes » dans l'œuvre de Jérôme, en quatre temps : recyclage des mythes comme simples ornements du discours, utilisation des figures mythiques comme images du discours religieux (par exemple, les sirènes comme symbole du discours hérétique), recours à des figures mythiques pour traduire des réalités bibliques (par exemple, le terme de « géants » comme équivalent des mots hébreux *nephilim*, *raphaim* et *gibor*), et exploitation des figures mythiques comme arguments du discours religieux (par exemple, les naissances miraculeuses ou virginales pour mieux faire comprendre et admettre la maternité de Marie à des gens familiers de la culture mythique). Ensuite, F. Massa examine le traitement de Dionysos au cœur des conflits entre païens et chrétiens au IV^e^ siècle, entre la diabolisation de la figure du dieu chez les seconds et l'effort de réactualisation allégorique de celle-ci chez les premiers. La contribution suivante, de M. Cutino, est centrée sur l'usage allégorique des mythes chez Ambroise de Milan, à travers trois études de cas (le mythe des chevaux d'Hippolyte, celui de Gygès, et celui d'Ulysse et les Sirènes), pour montrer que l'auteur privilégie les mythes ayant déjà des antécédents d'allégorèse morale dans la tradition profane, et dérouler les modalités de leur réemploi chez l'auteur chrétien. Enfin, F. Chapot, dans une très riche contribution qui est l'une des pièces majeures du recueil, s'attache à débusquer les modèles mythiques sous-jacents dans la mise en scène des vierges martyres de la tradition chrétienne, notamment à travers les motifs de la vierge guerrière (cf. Clélie, Camille) et de la vierge sacrifiée (cf. Polyxène, Iphigénie), avec le même mélange troublant d'héroïsation et d'érotisation de la mort que chez les auteurs païens. Bref, un recueil de très haut niveau, qui, au-delà de l'intérêt spécifique de chaque contribution, apporte des exemples d'approche méthodologique très utiles pour toute étude sur la question de l'usage exemplaire des mythes dans la pensée antique.

François RIPOLL

Jon M. FREY, Spolia *in Fortifications and the Common Builder in Late Antiquity*. Leiden – Boston, Brill, 2015. 1 vol. relié, XI-222 p., ill., plans (MNEMOSYNE SUPPLEMENTS. HISTORY AND ARCHAEOLOGY OF CLASSICAL ANTIQUITY, 389). Prix : 104 € (+ taxes). ISBN 978-90-04-28967-3.

Issue d'une thèse de doctorat présentée à l'Université de Berkeley, cette étude s'inscrit dans un renouveau des études sur les remplois architecturaux tardifs, les

contributeurs aient un peu « triché » avec le sujet, en étudiant des textes qui ont certes pour cadre la Campanie, mais qui n'évoquent guère la Campanie elle-même dans leur contenu : quelle que soit la valeur intrinsèque de ces contributions, on frise ici le hors-sujet. Dans cet ensemble qui, pour être globalement de bonne tenue, n'est pas non plus absolument homogène du point de vue qualitatif, quelques contributions particulièrement marquantes émergent, comme par exemple celles de G. Rosati et de F. Bessone, remarquables de finesse et de largeur de vues, ou encore l'étude riche et pénétrante d'E. Pyy et M. Van der Keur. Les amateurs de poésie flavienne, particulièrement gâtés en ce moment, ont encore une belle publication à découvrir. François RIPOLL

Antony AUGOUSTAKIS, Emma BUCKLEY & Claire STOCKS (Ed.), Fides *in Flavian Literature*. Toronto – Buffalo – Londres, University of Toronto Press, 2019. 1 vol. relié, XI-328 p. (Phoenix Supplementary Volumes, 56). Prix : 75 $. ISBN 978-1-4875-0553-0.

Trois figures bien connues de la recherche anglo-saxonne sur les épopées flaviennes, A. Augoustakis, E. Buckley et Cl. Stocks, ont réuni dans ce recueil les actes d'un colloque international tenu à Nimègue en juin 2015. L'idée de départ vient sans doute de l'importance bien connue de la *fides* dans une œuvre majeure de l'époque, les *Punica* de Silius Italicus (soulignée notamment par M. von Albrecht), croisée avec la constatation d'une floraison de ce thème dans le monnayage flavien : d'où le projet d'organiser autour de ces deux pôles une réflexion visant à mettre en exergue la *fides* comme une valeur fondamentale de l'axiologie flavienne en élargissant l'investigation à d'autres éléments de corpus. Il en résulte un recueil d'une douzaine de contributions, précédées d'une riche introduction et suivies d'annexes copieuses (ample bibliographie, présentation des auteurs, *index locorum* et index général), avec l'impeccable qualité formelle des publications anglo-saxonnes. L'ouvrage est divisé en quatre parties. La première est dominée par les enjeux politiques de la *fides*. Cl. Stocks (« Broken Bonds: Perfidy and the Discourse of Civil War ») propose une réflexion qui croise numismatique et littérature : elle commence par rappeler le contraste entre l'absence de Fides dans le monnayage augustéen et sa large diffusion sous Vespasien (mais déjà chez Galba et ses successeurs immédiats) dans le contexte de restauration axiologique post-néronienne et post-guerre civile ; elle se penche ensuite sur les occurrences du vocatif *perfide* chez les poètes augustéens puis flaviens pour mettre en lumière une extension diachronique de la problématique des loyautés conflictuelles de la sphère privée et sentimentale à la sphère publique et civique ; elle envisage ensuite l'effacement de Fides dans le monnayage de Domitien dans lequel elle voit une volonté de prise de distance vis-à-vis précisément de la mémoire des guerres civiles auxquelles cette notion renvoyait en creux. S. Mason (« The *Fides* of Flavius Josephus ») s'intéresse pour sa part à la *pistis* de Flavius Josèphe dans la façon d'articuler sa loyauté envers les Flaviens et sa crédibilité d'historien à travers ses portraits littéraires de Vespasien et de Titus. Il souligne le souci de véracité de l'auteur dans son portrait du premier Flavien, caractérisé par un mélange de rudesse et de ruse ; la même honnêteté se retrouve dans le portrait de Titus, assurément sympathique, mais dont Josèphe ne dissimule pas les faiblesses, tenant à distance, avec l'approbation probable des deux Princes, une obséquiosité hagiographique nuisible à la vraisemblance du récit. La

contribution de N. Bernstein (« A Greater Love: *Fides* in Statius'*Silvae* ») prend pour objet la contiguïté entre la *fides* politique entendue comme un loyalisme vis-à-vis du souverain et la *fides* sociale dans les relations interpersonnelles entre patrons et clients ainsi qu'entre époux ; il résulte du passage en revue de quelques textes que la *fides* célébrée dans ces poèmes n'est pas égalitaire mais implique toujours une forme de hiérarchie, même si le monde des *Silves* présente une version apaisée et spontanée de la *fides* exempte des tensions et des problématisations auxquelles cette notion est sujette dans l'historiographie. La deuxième partie est consacrée à la place de la *fides* dans les épopées mythologiques d'époque flavienne. H. Lovatt envisage les enjeux métapoétiques de la notion de *fides* entendue comme un rapport ambigu à la tradition littéraire dans les *Argonautiques* (« Faith in Fate: Plot, Gods and Metapoetic Morality in Valerius Flaccus »). L'expression récurrente *non uana fides* est souvent liée à des manipulations de la tradition à la manière alexandrine ; les personnages eux-mêmes recourent à des usages biaisés de la notion de *fides* en liaison avec les innovations du poète ou avec des versions antérieures du mythe, elles-mêmes sujettes à variations, ce qui problématise la confiance à l'égard du Destin assimilé métapoétiquement à l'intrigue épique ; ce jeu sur le thème de la confiance trompeuse entre personnages sur le plan moral, et du poète vis-à-vis de ses modèles sur le plan littéraire est notamment activé autour du personnage de Médée dans les derniers chants ; cela met en relief le mélange de fidélité et d'infidélité qui caractérise la *retractatio* valérienne de l'œuvre d'Apollonios, et que l'auteur suggère de mettre en parallèle avec une ambiance morale désabusée censément typique de la période flavienne. Dans la ligne de sa spécialité en *gender studies*, A. Keith scrute les occurrences de la notion de *fides* autour des personnages féminins dans la *Thébaïde* (« Women's *Fides* in Statius' *Thebaid* ») ; elle étudie notamment le motif de la loyauté conjugale exemplifiée par Argie en liaison avec le contexte de la restauration morale flavienne tout en pointant les effets d'ironie tragique qui affectent ce motif, et l'effet violent de contraste qu'offre l'épopée entre une *fides* féminine exacerbée et une *fides* masculine pervertie dans le contexte de la lutte fratricide. A. Augoustakis (« *Haec pietas, haec fides*: Permutations of Trust in Statius' *Thebaid* ») s'interroge pour sa part sur les ambiguïtés du concept de *fides* dans les discours d'Hypsipyle (*Theb*. V) et d'Argie (*Theb*. XII) et sur les manipulations dont il est l'objet, ce qui conduit à mettre en question le sens même de ce mot. D. Kozak examine enfin les occurrences de la notion de *fides* dans l'*Achilléide*, où les jeux de dissimulation et de tromperie sont au centre de l'intrigue : il met en lumière d'une part les manipulations rhétoriques et les emplois ironiques du concept dans la sphère « publique » (discours d'Agamemnon et d'Ulysse), puis les vicissitudes de la *fides* dans le domaine privé (*fides* problématique d'Achille vis-à-vis de sa mère et de Déidamie), qui suggèrent que le héros agit plus par instinct que par loyauté : une double problématisation de la notion qui influe rétrospectivement sur la lecture de la querelle entre Agamemnon et Achille dans l'*Iliade*. La troisième section, sous l'appellation un peu ambiguë de « Flavian History », est en fait consacrée à l'épopée et à la tragédie « historiques » (*Punica* de Silius Italicus et *Octavie* du pseudo-Sénèque). R. Marks, étudiant la connexion entre *fides* et *pietas* dans les *Punica* (« *Fides, Pietas*, and the Outbreak of Hostilities in *Punica* 1 »), fait ressortir l'extrême cohérence de cette œuvre à travers les jeux d'échos structurants autour du motif de la lance jetée : à l'impiété-perfidie d'Hannibal qui parodie le rite fétial en lançant son javelot au moment de la rupture du

traité répond le châtiment jupitérien de la lance qui vient le frapper, avant que Scipion ne se substitue à son « père » divin en tant que « jeteur de lance » et restaurateur de la *pietas* et de la *fides*. M. Fucecchi (« Hannibal as (Anti-)Hero of *Fides* in Silius' *Punica* ») revient sur la question de la *fides* paradoxale d'Hannibal, qui se réclame d'une forme de *fides* atavique (à caractère subjectif et privé) concurrente de celle des Romains (légaliste et codifiée) et remettant en question les fondements de cette dernière ; l'auteur passe en revue les situations conflictuelles induites par cette conception de la *fides* jusqu'à la restauration finale de la *fides Romana* dans sa suprématie axiologique. On aborde ensuite l'*Octavie*, dont l'appartenance aux premiers temps de l'ère flavienne est fortement probable, à défaut d'être absolument assurée. L. D. Ginsberg (« The Failure of Female *Fides* in the *Octavia* ») s'intéresse aux échos de la conception élégiaque (en particulier propertienne) de la *fides* et de la *perfidia* à travers les personnages féminins de la pièce. Celle-ci met en scène un univers où la *perfidia* conjugale de la *domina*/impératrice (Messaline, Agrippine, Poppée) face à son impérial *amator* (Claude, Néron) reflète plus largement le bouleversement des structures politiques de la Rome julio-claudienne, sur fond d'interaction délétère des sphères publique et privée ; au reste, la *fides* passionnelle du peuple envers Octavie, exprimée en termes quasi érotiques et teintée de subversion politique, représente l'autre face, tout aussi dangereuse, de ce monde julio-claudien perverti qui scelle l'échec du moralisme augustéen. E. Buckley (« *Fides* under Fire: Virtue and Vice in the *Octavia* ») revient sur les enjeux moraux de la *fides* dans la pièce dans une démarche qui se veut un élargissement de la perspective (non exempt toutefois d'une part d'extrapolation) : elle montre tout d'abord comment Néron, dans sa controverse avec Sénèque, réfute la théorie de la *fides* entre souverain et sujets contenue dans le *De Clementia* tout en détournant des traits de la conception sénéquienne de cette même valeur ; elle relit ensuite (prenant à certains égards le contrepied de la contribution précédente) la scène d'émeute populaire comme une façon du *populus*, héritée de la République, de réaffirmer sa propre conception de la *fides* entre gouvernants et gouvernés en une forme de « violence constructive », et examine le conflit qui en découle avec la vision néronienne de la *fides* pour déboucher sur une conclusion pessimiste quant à la possibilité d'une restauration de la *fides* sous la dynastie flavienne. La dernière contribution constitue à elle seule la cinquième partie « Revisiting Flavian *Fides* » et a la particularité de proposer le regard sur l'ère flavienne d'un texte légèrement postérieur à celle-ci, les *Histoires* de Tacite (« Flavian *Fides* in Tacitus' *Histories* »). S. Bartera y propose, à partir d'un relevé minutieux des occurrences du vocabulaire de la *fides* et de la *perfidia* chez Tacite, une enquête diachronique sur la mise en scène de la détérioration de la *fides* dans le récit de l'Année des Quatre Empereurs ; une dénonciation qui semble toutefois épargner (momentanément ?) les Flaviens. La forte représentation (voire la surreprésentation ?) de la poésie épique dans ce recueil reflète assurément la spécialité des éditeurs, et renforce d'une certaine manière l'unité de l'ensemble. On ne peut toutefois s'empêcher de penser que le très riche sujet de la *fides*, du fait de ses multiples implications pour l'histoire politique et l'histoire religieuse, aurait mérité une approche pluridisciplinaire faisant une plus large part aux sciences historiques et non limitée à la littérature. On regrette aussi parfois que la mise en relation des textes avec le contexte historique prenne la forme de généralisations conclusives un peu rapides et sommaires. Toutes les contributions ne sont pas marquantes au même degré, mais il en est quelques-

unes qui méritent particulièrement d'être signalées. Celle de D. Kozak notamment se recommande par la finesse de son analyse autant que par la prudence de sa conclusion, et celle de R. Marks par la rigueur et la force de conviction de sa démonstration ; une qualité que l'on retrouve aussi dans la pénétrante étude de L. D. Ginsberg. Quant à la question de savoir si ces auteurs anciens « croyaient » ou pas à la restauration flavienne de la *fides*, sur laquelle reviennent souvent les conclusions de ces exposés (encore tributaires à certains égards du sempiternel débat entre « optimisme » et « pessimisme »), elle reste largement débattue et indécidable… mais n'est-ce pas, dans bien des cas, un faux problème ? François RIPOLL

Elisa DAL CHIELE, *Apuleio. De Platone et eius Dogmate : Vita e pensiero di Platone*. Texte établi, traduit et commenté par E. D. C. Bologne, Bononia University Press, 2016. 1 vol. 14 x 21 cm, 182 p. (CENTRO STUDI « LA PERMANENZA DEL CLASSICO ». RICERCHE, 35). Prix : 25€. ISBN 978-88-6923-079-0.

Cette édition-traduction du *De Platone et eius dogmate* d'Apulée s'accompagne d'une introduction en six parties et d'un commentaire qui ne compte pas loin de trois cents notes. La première partie est consacrée à la biographie et au contexte de vie d'Apulée. Elisa Dal Chiele met en évidence d'une part l'origine africaine qui a influencé l'identité culturelle du philosophe latin, d'autre part la formation philosophique qu'il a suivie à Carthage puis à Athènes pour devenir philosophe platonicien. En qualifiant Apulée d'« afro-platonicien », elle lui attribue une double identité culturelle et philosophique dont elle ne développe malheureusement pas les attributs, pas plus d'ailleurs qu'elle n'en fait usage par la suite, se contentant de renvoyer au travail de R. Fletcher auquel elle emprunte l'idée. Elle met également en avant l'influence déterminante qu'a exercée le mouvement culturel grec de la Seconde Sophistique sur la biographie et la carrière du philosophe : la variété des intérêts intellectuels, une production littéraire éclectique, de nombreux voyages, la promotion de soi à travers l'activité rhétorique ainsi que l'adhésion à une tendance archaïsante lui semblent être ce qui fait d'Apulée un véritable « sophiste latin ». Dans la deuxième partie de l'introduction, E. Dal Chiele situe le *De Platone et eius dogmate* (ci-dessous *De Plat.*) dans le contexte philosophique du médioplatonisme qu'elle définit par un retour au dogmatisme platonicien influencé par trois siècles de réflexion philosophique péripatéticienne et stoïcienne. Selon elle, ce courant se cristallise chez Apulée en une systématisation et une interprétation de la pensée platonicienne dans le but de la rendre plus maniable du point de vue didactique. Cette analyse lui permet d'inscrire le *De Plat.* dans l'approche méthodologique médioplatonicienne telle qu'elle l'a définie. La troisième partie fait le point sur le débat concernant l'authenticité du *De Plat.* E. Dal Chiele met tout d'abord en évidence trois éléments plaidant en faveur de l'authenticité de l'œuvre : la tradition unanime, les réminiscences d'auteurs tels que Plaute, Salluste ou Cicéron, ainsi que les notions partagées avec d'autres œuvres attestées d'Apulée. Elle revient ensuite sur deux arguments qui jusque-là servaient à prouver l'inauthenticité de l'œuvre, mais pour en tirer la conclusion inverse : la pauvreté conceptuelle et la déformation de la pensée de Platon. Elle explique l'une par l'objectif didactique d'Apulée, qui veut rendre l'enseignement de Platon accessible à un public latin, et l'autre par la

Bruno BLECKMANN & Jonathan GROß, *Eutropius. Breviarium ab Urbe condita.* Editiert, übersetzt und kommentiert von B.B. und J.G. Paderborn, Ferdinand Schöningh, 2018. 1 vol. 16 x 23 cm, XXXVI-324 p. (KLEINE UND FRAGMENTARISCHE HISTORIKER DER SPÄTANTIKE, B 3). Prix : 99 € / 117,80 CHF. ISBN 978-3-506-78916-7.

Pour l'historiographie du Bas-Empire, il manque un recueil qui soit l'équivalent des *Fragmente der griechischen Historiker* (*FGrHist*) de Felix Jacoby. Lié à l'Université de Düsseldorf, le projet *Kleine und fragmentarische Historiker der Spätantike* vise à combler cette lacune. Il comprend environ 90 textes datant des III^e^-VI^e^ s. : historiens païens et chrétiens, « petits » auteurs, textes conservés sous forme de fragments, chroniques... Le module B est intitulé : *Kaisergeschichte und Sammelbiographien des 4. und frühen 5. Jahrhunderts*. Les volumes 5-7 ont déjà paru : *Origo gentis Romanorum, Polemius Silvius, Narratio de imperatoribus.* Les tomes 1-4 concernent la question de l'Histoire impériale d'Enmann (en abrégé : EKG). Cet ouvrage historique anonyme reconstitué par Alexander Enmann en 1884, de façon quelque peu aventureuse il est vrai, mais généralement admise aujourd'hui, sera présenté dans la volume B 1. Les principaux témoins de l'Histoire impériale d'Enmann, à savoir Aurélius Victor et Eutrope, qui sont les paradigmes des bréviaires de l'époque tardive, ont pris place dans le cadre du projet, en même temps que Festus, et constitueront les volumes B 2, B 3 et B 4. Ces « petits » auteurs méritent une grande considération en raison du nombre important d'informations capitales qu'ils livrent à propos de l'histoire de la crise de l'Empire et de l'époque tardive en général. Il est bien connu que, pour de nombreux épisodes de cette période, les deux bréviaires constituent les sources principales. En revanche, l'*Epitome de Caesaribus* qui a utilisé l'Histoire impériale d'Enmann en partie directement, en partie en passant par Aurélius Victor et Eutrope, sera traité à un autre endroit de l'entreprise, à savoir dans le module D, en raison de la tradition qui le rapproche de Zonaras et Eunape-Zosime. Bien que le projet publie certaines chroniques en les restreignant à l'arc chronologique envisagé, il n'a pas paru opportun d'agir de la sorte pour les bréviaires. Bien que six livres sur les dix que compte le *Breviarium* d'Eutrope soient consacrés à la République, la totalité du texte a été rééditée ici. Le *magister memoriae* Eutrope composa en effet, à la demande de Valens (364-378), un abrégé en 10 livres de l'histoire romaine, de Romulus jusqu'à la mort de Jovien (364). Le commentaire concernant les livres consacrés à la République et au début du Principat demeure succinct. Pour les principales informations relatives aux sources parallèles, aux lieux et aux noms, on peut se reporter aux commentaires de F.L. Müller (1995), H.W. Bird (1993) et J. Hellegouarc'h (2002²) ainsi qu'à la traduction richement commentée de F. Bordone (2014). Pour les livres 9 et 10, qui entrent dans le cadre du projet, un commentaire historique détaillé est mis à la disposition du lecteur. Il n'est toutefois pas question de proposer une comparaison systématique avec Aurélius Victor et les autres témoins de l'Histoire impériale d'Enmann, en particulier l'*Histoire Auguste*, qui doit avoir utilisé en partie Eutrope. En outre, les références à Festus et à Jérôme ne sont pas discutées de façon détaillée. Les questions de cette nature sont réservées pour le volume B 1, lequel proposera une synopse des parallèles envisagés depuis Enmann. En outre, des informations élémentaires disponibles dans les commentaires existants (comme Bird) ne sont pas reproduites. L'accent est placé sur une caractérisation de l'apport personnel d'Eutrope, en particulier les distorsions, car Eutrope n'est un

auteur sobre et prudent qu'en apparence. Le commentaire est à la fois philologique (lemmes en latin) et historique (lemmes en allemand). Sur le plan philologique, le commentaire fournit, même pour les livres traitant de l'histoire de la République, des justifications relatives aux choix textuels (à côté de l'apparat critique) et à la traduction ainsi que des éclaircissements sur des particularités linguistiques de l'auteur. Après les sources primaires et la littérature secondaire, on trouve une introduction divisée en deux parties. D'abord, des remarques historiographiques décrivent la personnalité d'Eutrope, son environnement social et intellectuel, son orientation politique et ses sources. Ensuite, des remarques concernant le texte envisagent la tradition manuscrite, la constitution du texte et l'apparat critique ainsi que les difficultés (parfois inattendues) liées à la traduction. Je ferai une remarque à propos des traductions grecques d'Eutrope. Le *Breviarium* fut traduit en grec, vers 380, par un contemporain de l'auteur, Paeanios, qui avait appris le latin sans doute pour devenir avocat. C'est probablement à des membres de la cour et à des agents de l'administration, formés comme lui dans les écoles de rhétorique, fidèles au paganisme et intéressés par la culture latine pour des raisons avant tout politiques, que Paeanios destinait sa traduction. Au début du VI^e^ s., une autre traduction vit le jour, œuvre d'un certain Lycius Capiton, dont nous ne possédons que des fragments, connus par Jean d'Antioche. Nous avons encore des traces d'une troisième traduction, très littérale, connue par la *Chronographia* de Théophane le Confesseur, mais l'auteur en est inconnu. On peut se demander s'il n'eût pas été utile de reproduire ces traductions dans une annexe (il faut toujours se reporter à l'édition de Droysen). La version grecque réalisée par Paeanios n'est pas sans intérêt pour la critique textuelle (elle est citée dans l'apparat critique), mais permet aussi de voir comment un texte écrit pour un public latinophone a été adapté à un environnement hellénophone. À ce point de vue, il est utile d'ajouter aux références bibliographiques le travail d'Elisabeth Fisher, *Greek Translations of Latin Literature in the Fourth Century A.D.*, *Yale Classical Studies* 27 (1982), p. 189-193. L'absence totale d'index est surprenante. La maison d'édition donne accès via un code à une version électronique du livre, qui permet des recherches, mais peut-on pour autant se passer totalement d'index dans un ouvrage de consultation ? Bruno ROCHETTE

Eugenio AMATO, Aldo CORCELLA & Delphine LAURITZEN (Ed.), *L'École de Gaza : espace littéraire et identité culturelle dans l'Antiquité tardive*. Actes du colloque international de Paris, Collège de France, 23-25 mai 2013. Leuven, Peeters, 2017. 1 vol. relié, XIV-600 p. (ORIENTALIA LOVANIENSIA ANALECTA, 249 ; BIBLIOTHÈQUE DE BYZANTION, 13). Prix : 115 €. ISBN : 978-90-429-3263-0.

Le mouvement littéraire connu sous le nom d'« École de Gaza », qui se développe dans la ville de Palestine aux V^e^ et VI^e^ siècles, fait l'objet d'un regain d'intérêt depuis quelques années. Une équipe internationale de recherche, dirigée par E. Amato et A. Corcella, est particulièrement active dans ce domaine. Le site web www.ecoledegaza.fr rend compte des activités organisées et des publications récentes des membres de l'équipe de recherche. À côté de nombreux articles, on signalera notamment l'édition de textes, comme celle de la *Description du tableau cosmique* de Jean de Gaza, par D. Lauritzen (Paris, 2015) et celle des deux épithalames de Choricios,

the considerations about language contacts: these features make the paper an important guideline for leading investigations on documentary papyri. A specific case of grammaticalization (i.e. ὤφελλον from verb into desiderative illocutionary particle) is discussed by Antonio R. Revuelta Puigdollers in chapter 8 (p. 158-188). Revuelta Puigdollers leads a diachronic analysis from Homer up to the 2nd century CE including also the evidence from the documentary papyri. He starts the investigation from the observations by the ancient grammarians in order to explain how this process, which was already noted by them, has taken place. In chapter 9 (p. 189-218), Marina Veksina considers the Coan inscriptions. This epigraphical corpus consists prevalently of legal texts written in a formulaic language in which the future indicative is found in independent clauses to express an obligation or a permission. Veksina explains this usage of the future through current linguistic theories and she provides the reader with parallels from other epigraphic texts. The contribution of Amalia Moser (p. 131-157) in chapter 7 is based on theoretical questions about the distinction between *Aktionsart* and aspect. Moser presents a diachronic analysis over a very broad time period (*i.e.* from the archaic period until modern Greek), starting from the fact that modern Greek has to be considered very close to the prototypical aspect notion. Using a pure cognitive linguistic approach, in chapter 6 (p. 100-130), Rutger J. Allan, who is an authority in the field of cognitive linguistic studies on ancient Greek, describes the semantic of aspect in Greek. Allan concentrates on the relationship between the boundaries of the event and the temporal scope and he especially considers the case of the imperfect unbounded within temporal scope. In chapter 10 (p. 219-241), Geoffrey Horrocks provides a methodological guide for linguistic studies on byzantine texts, proposing various research questions. Horrocks demonstrates that the high-register Byzantine is not an imitation of ancient Greek and that the grammar of these texts is also influenced by the contemporary vernacular. For his analysis on the indicative future, the subjunctive and the optative, he uses various passages from the *Alexiad* of Anna Comnena. A methodological approach is central also in the last chapter (p. 261-286). Andreas Willi addresses the main research questions of the volume about register, tense, aspect and mood, giving an overview of the different approaches which should be taken into consideration for the analysis of these topics. As a sample study, Willy focuses on the resultative perfect in the oratory, adopting both a qualitative and a quantitative approach. As is often the case with publications of papers from different authors and with different approaches, the book presents a wide variety of contributions, which does not make simple the reading of the whole book. The contributions with methodological guidelines should undoubtedly be considered not only by advanced scholars, but also by linguistics students who intend to address these research topics. To those interested in investigating variations and change in ancient Greek, the book indeed provides a useful overview of the newest and current trends in the discussion on these topics.

Giuseppina DI BARTOLO

Eleanor DICKEY, *Learning Latin the Ancient Way. Latin Textbooks from the Ancient World.* Cambridge, Cambridge University Press, 2016. 1 vol. 17,5 x 24,5 cm, XII-187 p. Prix : 17.99 £. ISBN 978-1-107-47457-4.

Quand on imagine un petit Romain étudiant le latin, on se le représente spontanément en train de suivre les leçons d'un maître, un *paedagogus*, comme le montre le célèbre relief de Neumagen conservé au *Rheinisches Landesmuseum* de Trêves. On pourrait trouver qu'une telle image est fort éloignée de la réalité d'aujourd'hui, puisque le latin est de nos jours exclusivement une langue étrangère. C'est oublier que la langue de Rome a été étudiée dans le monde antique aussi comme langue seconde. En réalité, l'expérience des étudiants du passé est plus proche qu'on ne le pense de celle des élèves d'aujourd'hui : ils mémorisaient les déclinaisons, les conjugaisons et le vocabulaire, utilisaient des dictionnaires et des commentaires et lisaient des textes classiques comme les *Catilinaires* de Cicéron ou l'*Énéide* de Virgile. C'est dans la *Pars Orientis* de l'Empire romain que l'on trouve les traces de l'étude du latin comme langue étrangère. Les hellénophones ont éprouvé le besoin d'apprendre la « langue des maîtres » pour des raisons essentiellement utilitaires : faire carrière dans l'armée, l'administration civile ou encore les tribunaux. Dans ces trois domaines, en effet, le latin était la langue officielle, la langue du pouvoir. Dans ce but, des outils didactiques ont été mis au point et sont parvenus jusqu'à nous, soit par la voie classique de la tradition médiévale, soit à travers des vestiges papyrologiques. Développant un article de 2015, *Teaching Latin to Greek Speakers in Antiquity*, dans E. P. Archibald, W. Brockliss & J. Gnoza (eds), *Learning Latin and Greek from Antiquity to the Present*, Cambridge, 2015 (Yale Classical Studies, 37), p. 30-51, Eleanor Dickey a eu l'excellente idée de mettre à la portée des professeurs et des étudiants de latin d'aujourd'hui des exemples de ces outils d'apprentissage, qui peuvent encore être utilisés de nos jours. Même s'ils sont issus d'un milieu où l'enseignement n'était pas formalisé, ces témoins permettent de reconstituer les différentes étapes de la *ratio studiorum* des étudiants. On commençait logiquement par l'alphabet, qui semble présenter de réelles difficultés. Les élèves lisaient ensuite des textes faciles destinés à des débutants : le texte latin était réparti en colonnes avec un à trois mots par ligne et était accompagné d'une traduction en grec ligne par ligne, procédé étudié par E. Dickey, *Columnar Translation: An Ancient Interpretative Tool that the Romans Gave the Greeks, CQ* 65 (2015), p. 807-821. La version grecque donnait le sens des mots pris individuellement et permettait aussi de comprendre la phrase dans son ensemble. Les étudiants mémorisaient sans doute le latin et utilisaient la traduction pour s'assurer de leur bonne compréhension du texte original. Beaucoup de textes bilingues étaient composés spécifiquement pour étudier la langue : il s'agit des *colloquia*, ainsi appelés parce qu'ils se présentent sous la forme d'un dialogue. La forme bilingue était utilisée pour d'autres types de textes : des histoires relatives à la guerre de Troie, des fables d'Ésope, des maximes philosophiques, des récits mythologiques, des textes légaux, des passages de Virgile et de Cicéron. Les apprenants mémorisaient également des paradigmes grammaticaux et des explications de syntaxe. Certains exposés de grammaire étaient destinés à des hellénophones, bien qu'écrits en latin (dans l'Antiquité, une grammaire du latin devait être rédigée en latin) : tel est le cas de l'*ars* de Charisius. On ignore comment un ouvrage comme celui-là était utilisé. On peut imaginer que le professeur donnait oralement une traduction grecque à ses élèves, lesquels devaient sans doute mémoriser aussi l'original latin. La grammaire de Dosithée contient des traces tangibles de son utilisation par des hellénophones, puisqu'elle est partiellement bilingue. Cette version grecque n'a pas vocation à l'autonomie, mais vise plutôt à expliquer le latin, comme des gloses. Lorsque les étudiants

savaient assez de latin pour lire des textes sans traduction, ils étaient confrontés à des extraits latins monolingues et à un dictionnaire. Les étudiants préparaient le texte en écrivant dans la marge les mots difficiles et en ajoutant des signes diacritiques et des macrons sur les voyelles longues. La présence de gloses montre qu'on attendait d'eux qu'ils traduisent et/ou qu'ils paraphrasent le texte. On lisait à ce stade le *Bellum Catilinae* de Salluste, l'*Andria* de Térence, la *Médée* de Sénèque ainsi que des extraits de Cicéron, Virgile et Juvénal. Les dictionnaires utilisés étaient variés. La plupart du temps, il s'agit de lexiques thématiques. Nous avons aussi des compositions en prose. Enfin, il arrivait que les étudiants ne commencent pas par l'alphabet, mais qu'ils étudient le latin en translittération. Dans ce cas, le but était l'étude orale de la langue, non la pratique écrite. – Une introduction explique qui apprenait le latin dans l'Antiquité, comment on l'étudiait, comment les outils didactiques sont parvenus jusqu'à nous et ce que contient le présent ouvrage. La présentation des exemples n'est pas scientifique, mais pratique : pas de signes diacritiques, ni d'apparat critique. Chaque section contient une introduction exposant la nature des textes. Chaque extrait est brièvement présenté et replacé dans son contexte. Des indications bibliographiques permettent aux lecteurs qui le souhaitent de se reporter à une édition savante. Comme les élèves du passé qui utilisaient ces matériaux connaissaient le grec (qui était leur langue maternelle), alors que ceux d'aujourd'hui l'ignorent, la version grecque a été remplacée par une traduction anglaise. De cette façon, les étudiants du présent se trouvent dans les mêmes conditions que ceux d'hier. Les textes sélectionnés appartiennent à huit catégories. La plus importante est composée de passages des *Hermeneumata Pseudodositheana* (ainsi appelés parce qu'ils ont été attribués au grammairien du IV^e^ s. Dosithée, mais ne sont pas de lui) et de trois vestiges papyrologiques. Édités par G. Goetz en 1892, les *Hermeneumata Pseudodositheana* sont connus par neuf versions différentes, désignées par la ville où le manuscrit principal est conservé ou par l'humaniste qui a copié le manuscrit ou a donné la première édition. Les principales recensions sont : *Hermeneumata Leidensia,* la plus complète, *Hermeneumata Monacensia, Hermeneumata Montepessulana, Hermeneumata Stephani et Hermeneumata Celtis*. Les différentes versions contiennent à peu près les mêmes rubriques : un glossaire grammatical, un glossaire alphabétique, des listes de mots groupés par thèmes, des textes suivis (les « dits » d'Hadrien, fables ésopiques, abrégés mythologiques, traité juridique) et des *colloquia.* On trouve d'abord vingt-sept exemples de ces *colloquia*, dont E. Dickey a donné une édition savante en deux volumes (cf. mes comptes rendus dans *Gnomon* 86 [2014], p. 596-600 et *AC* 83 [2014], p. 321-324 ; *AC* 86 [2017], p. 408-410). Il s'agit de conversations familières centrées sur la vie quotidienne. S'ajoutent d'autres extraits : histoires tirées de la guerre de Troie, fables d'Ésope, jugements d'Hadrien, traité sur la manumission. Les trois témoins papyrologiques sont l'*Énéide* de Virgile (*P. Ryl.* III 478 + *P. Caire* inv. 85644 ; IV^e^ s.), des modèles de lettres (*P. Bon*. 5 ; III^e^-IV^e^ s.) et un passage de Salluste avec des gloses en grec (*PSI* I 110 ; IV^e^-V^e^ s.). La deuxième catégorie est composée de textes grammaticaux : la grammaire de Dosithée, celle de Charisius ainsi qu'un vestige papyrologique (*P. Louvre* inv. E 7332 ; V^e^-VI^e^ s.) contenant des paradigmes de déclinaison. Viennent ensuite les glossaires : section de glossaire de mots commençant par H (*glossae Stephani*), section de glossaire sur les sacrifices (*Hermeneumata Monacensia*), section de glossaire sur les divertissements (*Hermeneumata Monacensia*), un papyrus de la Sorbonne contenant une liste

d'homonymes (*P. Sorb.* inv. 2069 verso = *P. Reinach* 2069 ; III^e^ s.). Un papyrus (*P. Amh.* II 26 ; III^e^-IV^e^ s.) contenant la traduction latine de la fable 16 de Babrius présente un exemple de composition en prose, étudiée par J.N. Adams, *Bilingualism and the Latin Language*, Cambridge, 2003, p. 725-750. On trouve deux spécimens d'alphabets : *P. Oxy.* X 1315 (V^e^-VI^e^ s.) présentant un alphabet en capitales et un en minuscules, suivis par un vers de Virgile (*Én.*, IV 129), et *O. Max.* inv. 356 (I^er^-II^e^ s.), un ostracon portant un alphabet avec le nom des lettres. Une section est réservée aux textes translittérés (le latin est en caractères grecs). On y trouve trois exemples papyrologiques : manuel de conversation trilingue latin-grec-copte (*P. Berol.* inv. 10582 ; VI^e^ s.), glossaire translittéré sur la terminologie militaire (*P. Strasb.* inv. G 1173 ; III^e^-IV^e^ s.), glossaire translittéré sur les légumes et les noms de poissons (*P. Oxy.* XXIII 2660 ; I^er^-II^e^ s.). La section 8 rassemble des textes accompagnés de la version grecque, c'est-à-dire selon la disposition antique : *colloquium Stephani, colloquium Celtis*, histoires tirées de la guerre de Troie, fables d'Ésope, traité sur la manumission, les trois passages tirés des *Hermeneumata Leidensia*, la première catilinaire de Cicéron (*P. Rain. Cent* 163 ; IV^e^-V^e^ s.), l'*Énéide* de Virgile (*P. Berol.* inv. 21138 A-B [BKT IX 39] ; IV^e^ s. – Palimpseste Ambrosien L 120 sup. ; IV^e^-V^e^ s.), modèles de lettres (*P. Bon.* 5 ; III^e^-IV^e^ s.), manuel latin-grec-copte (*P. Berol.* inv. 10582 ; VI^e^ s.), l'explication des accents par Dosithée (*de accentibus*), l'explication de l'alphabet par le même Dosithée (*de litteris*), liste translittérée de conjugaisons (*P. Strab.* inv. G 1175 ; III^e^-IV^e^ s.), section de glossaire sur les relations de parenté (*de cognatione*) (*Hermeneumata Leidensia*), glossaire translittéré sur les divinités (*P. Mich.* inv. 2458 ; II^e^-III^e^ s.), un glossaire translittéré sur les épices (*P. Strasb.* inv. G 1173 ; III^e^-IV^e^ s.). Pour finir, le recueil présente des textes en *scriptio continua* : la préface de la « généalogie d'Hygin » (*Hermeneumata Leidensia*), histoire sur la guerre de Troie (*Hermeneumata Leidensia*), chapitre de Charisius sur le participe. L'ouvrage est complété par un tableau synoptique reprenant les textes destinés à l'apprentissage du latin (papyrus et textes parvenus par la tradition manuscrite médiévale) et par une bibliographie sommaire. Cinq illustrations (manuscrits et papyrus). – L'ouvrage sera utile non seulement pour l'histoire de l'enseignement, mais aussi pour l'étude du latin, car ces textes sont rédigés non pas en latin classique, mais dans une langue que les spécialistes appellent aujourd'hui « substandard ».

Bruno ROCHETTE

Philip FORD, Jan BLOEMENDAL & Charles FANTAZZI (Ed.), *Brill's Encyclopaedia of the Neo-Latin World.* Leiden – Boston, Brill, 2014. 2 vol. reliés, XLIII-1245 p. avec ill. (THE RENAISSANCE SOCIETY OF AMERICA. TEXTS AND STUDIES SERIES, 3). Prix : 445 €. ISBN 978-90-04-26572-1.

Sarah KNIGHT & Stefan TILG (Ed.), *The Oxford Handbook of Neo-Latin.* Oxford, Oxford University Press, 2015. 1 vol. relié, XV-613 p. Prix : 125 £. ISBN 9780199948178.

Victoria MOUL (Ed.), *A Guide to Neo-Latin Literature.* Cambridge, Cambridge University Press, 2017. 1 vol. relié, XXVII-488 p. Prix : 84,99 £. ISBN 9781107029293.

documents dans des archives aurait été dommage et on doit remercier les acteurs de cette entreprise de l'avoir menée avec succès. Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

Michel HUMBERT, *La loi des XII Tables. Édition et commentaire*. Rome, École française de Rome, 2018. 1 vol. broché, 17 x 24 cm, X-952 p. (SOURCES ET DOCUMENTS, 7). Prix : 60 €. ISBN 978-2-7283-1348-8.

Alors que le Proche-Orient et la Grèce nous ont conservé des textes législatifs sur tablettes d'argile ou sur pierre, nous ne disposons d'aucun témoignage direct à propos de la loi des XII Tables. Il a donc fallu, à partir du XVI^e^ s., reconstituer ce document essentiel, dont l'historicité ne fait plus débat aujourd'hui. Cette reconstitution est rendue possible d'abord grâce aux commentaires que les juristes ont consacrés à différentes dispositions de la loi (106 citations avec référence explicite aux XII Tables, dont 48 proviennent de Gaius). Elle se complète par les renvois explicites que l'on trouve dans les sources littéraires, de philosophes, hommes politiques, orateurs, amateurs d'antiquités ou grammairiens (128 références explicites, dont 37 de Cicéron). Enfin, nous disposons aussi d'une quarantaine de références littérales à la loi. Ces *ipsissima verba*, qui apparaissent en particulier chez les amateurs d'étymologie et de mots rares, présentent l'avantage de disposer d'une citation qui devrait reproduire un texte original. Une fois rassemblés ces matériaux transmis par les sources antiques, encore faut-il déterminer dans quel ordre il faut procéder à la reconstitution du code. Les nombreux essais qui ont vu le jour depuis le début du XVI^e^ s. conduisent tous à une impasse. Pour en sortir, O. Diliberto a eu l'idée d'utiliser de façon rigoureuse l'ordre selon lequel Aulu-Gelle cite ces fragments lorsqu'il procède à une énumération de dispositions décemvirales. L'idée est que l'antiquaire, lorsqu'il cite la loi des XII Tables, aurait suivi scrupuleusement l'ordre dans lequel les versets se trouvaient dans le code. En réalité, il faut reconnaître que, malgré les diverses tentatives palingénétiques, le plan de la loi des XII Tables nous échappe dans ses grandes lignes et dans le détail. On verra l'article très fouillé de Jean-Louis Ferrary, « Essai d'histoire de la palingénésie des XII Tables », dans *Recherches sur les lois comitiales et sur le droit public romain*, Pavie, 2012, p. 229-289. La conclusion de cette étude ne laisse guère subsister d'espoir. Plutôt que de prétendre restituer une division par tables, il vaudrait mieux proposer une simple suite de fragments, éventuellement regroupés par rubriques, et se résigner à revoir à la hausse le nombre de fragments *incerti loci*. Le mieux serait sans doute de classer les versets de façon totalement arbitraire en utilisant l'ordre alphabétique. L'auteur y a toutefois renoncé, car il est difficile, voire impossible, pour les citations indirectes de choisir le mot initial déterminant. Il faut ajouter qu'il est sans doute préférable de conserver les usages. La seconde partie de l'introduction retrace la naissance de la loi, dont la rédaction doit être placée dans le contexte des luttes politiques qui ont marqué la première moitié du V^e^ s., ainsi que la signification politique de ce moment décisif dans la formation des institutions de Rome. Les sources antiques le considéraient comme « la source de tout le droit public et privé de Rome » (*fons omnis privati iuris* ; *fons omnis publici iuris*). Dans un jugement attribué à Crassus, Cicéron parle d'« un petit volume, qui, à lui seul, par le poids de son autorité et l'étendue de son utilité, dépassait tous les livres de tous les philosophes ». Cette partie se complète par des

considérations sur l'ambassade en Grèce et l'influence attribuée à Solon, sur la promulgation et la publication de la loi ainsi que sur la langue des XII Tables et son nom (*duodecim Tabulae*). L'effort consenti dans cette édition est important. Il porte à la fois sur la reconstitution et sur le commentaire. Toutes les sources disponibles (accompagnées de traductions originales) sont mises à profit pour reconstituer le texte même des divers versets attribués aux XII Tables ou, à tout le moins, le contenu des dispositions que les traditions littéraire, juridique et antiquaire attribuent aux décemvirs. Les *ipsissima verba* sont reproduits en capitales, tandis que les versets reconstitués apparaissent en italique ordinaire. Le commentaire de chacun des versets, qui intègre systématiquement l'apport de la recherche antérieure (la bibliographie finale compte 56 pages), a pour but de dégager le sens qu'on peut leur reconnaître dans le contexte du Ve s. av. J.-C. ainsi que la place, souvent décisive, qu'ils ont occupée dans le droit privé de Rome jusqu'au règne de Justinien au milieu du VIe s. ap. J.-C. L'introduction est suivie par la liste des fragments selon leur reconstitution proposée, la liste des fragments dits « de place incertaine » et une table de concordance entre cette édition et les éditions antérieures (Schöll, Bruns, Riccobono = FIRA). Si chaque verset, considéré comme un tout, est analysé isolément, les liens entre les versets sont bien mis en évidence, afin qu'apparaissent les concepts caractéristiques de la pensée des décemvirs. Le volume comporte plusieurs outils, ce qui en fait un véritable ouvrage de référence : termes et expression utilisés dans les XII Tables, index des sources, des matières et des auteurs modernes. Même si l'auteur, très modeste, dit (p. 22) ne pas avoir « l'illusion que cette édition-commentaire remplacera les précédentes et servira, pour les siècles à venir, de référence universelle », elle fera en tout cas date et rendra de grands services non seulement aux juristes, mais aussi aux linguistes, pour lesquels la loi des XII Tables constitue un document de première importance sur le latin archaïque. Bruno ROCHETTE

Dario MANTOVANI, *Les juristes écrivains de la Rome antique. Les œuvres des juristes comme littérature*. Paris, Collège de France – Les Belles Lettres, 2018. 1 vol. 13,5 x 21 cm, 358 p., 5 fig. (DOCET OMNIA, 3) Prix : 21 €. ISBN 978-2-251-44813-8.

Peut-on affirmer qu'une littérature juridique romaine a réellement existé ? En d'autres termes, les juristes romains furent-ils d'authentiques écrivains ? C'est à cette question passionnante que le présent ouvrage, fruit d'un cycle de conférences données au Collège de France en avril 2013, tente de répondre. Et la question est bien plus ardue qu'il n'y paraît de prime abord. En effet, à l'exception des *Institutes* de Gaius, seul texte d'un juriste romain qui nous soit parvenu, pratiquement complet, de manière directe, grâce à un palimpseste du Ve-VIe siècle découvert à Vérone en 1816 par B. G. Niebuhr, tous les écrits des juristes romains ne nous sont parvenus que de manière médiate, par l'intermédiaire du Digeste de Justinien. Or, les commissaires chargés du travail de compilation ont, d'une part, éclaté les textes utilisés en courts fragments, rendant ainsi impossible la reconstitution de leur agencement et de leur esprit originels, et, d'autre part, sur instruction de l'empereur lui-même, interpolé ces textes pour en actualiser le contenu. À cela s'ajoute que, à en croire la constitution introductive du Digeste rédigée par l'empereur, seuls 5 % des textes juridiques encore en circulation à cette époque auraient été repris au Digeste… Le propos de l'auteur est, « en procédant à des

section proprement mythologique (Ch. E. Muntz, p. 365-387 puis A. Ring, p. 389-403). Le chapitre « Ethnography, Languages, and Literacy » réunit également trois communications : celle de S. Bianchetti revient sur la clef de lecture césarienne de l'œuvre comme élément expliquant à la fois son économie générale (progression narrative depuis les héros barbares, puis grecs, Alexandre le Grand et enfin César), et sa dynamique (une géographie de conquêtes, description ethno-géographique de territoires inconnus conquis par des héros mythologiques ou de grands généraux, Livres I-VI, comme contrepoint et faire-valoir ; p. 407-427). D. James étudie spécifiquement la question de la place du grec et du multilinguisme dans le Livre XVII, question décisive pour les auteurs grecs dans la Méditerranée multiculturelle mais romanisée du Ier s. av. n.è. (p. 429-446). P. Liddel se penche pour sa part sur la place des inscriptions dans le texte de Diodore (référence ou citation, avec un corpus annexe p. 467-469) et souligne non seulement l'intérêt spécifique de l'auteur pour cette source mais également son emploi particulier à des fins d'édification moralisatrice (p. 447-467). L'avant-dernière partie du volume intitulée « Rhetoric and Speeches » réunit deux contributions complémentaires : D. Pausch explore l'utilisation du discours direct, conforme aux usages des historiens de son temps, et dont le cadre théorique est présenté par Diodore dans l'introduction au Livre XX (p. 473-489) ; Ch. Baron en livre un exemple spécifique en traitant la harangue d'un certain Théodore de Syracuse, inconnu par ailleurs, contre Denys l'Ancien, Livre XIV (p. 491-504). Les deux dernières contributions de l'ouvrage, réunies dans une partie intitulée « Military History », traitent l'une de l'intérêt spécifique de Diodore pour le rôle du destin et la démonstration des vertus militaires, tels qu'ils apparaissent dans divers récits de bataille, Issos, Paraitacène et Gabiène (J. Roisman, p. 507-517), l'autre de l'usage moral par Diodore de ces récits de bataille dont l'ambition dépasse la stricte histoire militaire (N. Williams, p. 519-540). On le saisit à la lecture de ce trop rapide compte rendu, les études réunies ici témoignent du dynamisme de la recherche qui nourrit les deux grands axes de recherche traditionnels présentés en début de recension ; ce riche ouvrage s'adresse ainsi à la fois au philologue et à l'historien des idées. Bibliographie réunie en fin de volume (p. 541-588). Index des sources et index général.

Laurent THOLBECQ

Daniel S. RICHTER & William A. JOHNSON (Ed.), *The Oxford Handbook of the Second Sophistic*. Oxford – New York, Oxford University Press, 2017. 1 vol. 17,5 x 25,5 cm, XII-758 p. Prix : 150 $. ISBN 9780199837472.

C'est Philostrate qui, dans ses *Vies des sophistes*, a forgé l'expression "Seconde Sophistique", un concept qui désigne un groupe de professeurs de rhétorique grecque actifs entre la fin du Ier s. ap. J.-C. et le début du IIIe s. ap. J.-C. – entre 60 et 230, selon Ewen L. Bowie. Dans la littérature moderne, cette dénomination a été imposée par Graham Anderson, qui l'a utilisée dans son ouvrage publié en 1993 : *The Second Sophistic. A Cultural Phenomenon in the Roman Empire*. Comme l'indique le sous-titre, le concept est entendu dans un sens qui dépasse la rhétorique *stricto sensu* pour désigner un mouvement littéraire et culturel se développant dans le cadre très vaste de l'Empire romain. C'est ce sens élargi qui s'est imposé aujourd'hui parmi les érudits. Ces dernières années, ce courant a suscité un intérêt croissant dans la communauté

scientifique, de telle sorte qu'un ouvrage de synthèse comme celui-ci – qui est le premier du genre – arrive à la bonne heure. Composé de 43 chapitres répartis en sept sections, ce fort volume de plus de 750 pages témoigne de la richesse de la matière et de l'importance du phénomène dans l'histoire culturelle, littéraire et linguistique du monde gréco-romain. En intégrant le versant latin du mouvement (qui est minoritaire et, par conséquent, souvent laissé de côté), il montre ainsi combien il est nécessaire de renoncer à la dichotomie traditionnelle entre monde grec et monde latin lorsque l'on étudie les auteurs de l'époque impériale. C'est l'Empire romain tout entier qui est concerné, quelle que soit la langue. – Le plan de l'ouvrage est très clair. Une introduction, divisée en trois parties, est suivie par six sections. Chaque chapitre comporte des subdivisions, une orientation bibliographique (« further reading ») et une bibliographie. Les notes apparaissent en fin de volume plutôt qu'au bas des pages (ce qui rend l'utilisation un peu malaisée). Dans l'introduction (I), les éditeurs définissent leur objectif et placent des bornes chronologiques souples (le deuxième siècle étant la période centrale). Le but est d'intégrer la littérature grecque de la période romaine dans le monde plus large de la production culturelle grecque, latine, juive et chrétienne du début de l'époque impériale. Tim Whitmarsh évoque la Seconde Sophistique (soulignant l'imprécision du terme et le caractère arbitraire des limites chronologiques) et sa continuation avec ce qu'il est convenu d'appeler la « Troisième Sophistique », illustrée par Libanios, Himérios et d'autres rhéteurs de la fin de l'Empire. Thomas Habinek se demande s'il a existé une Seconde Sophistique latine. La réponse est certainement positive, mais avec des restrictions. On pense à des figures littéraires comme Pline le Jeune, Fronton, Aulu-Gelle et Apulée, dont les efforts sont toutefois dirigés vers l'utilité plutôt que le plaisir. La plupart des chapitres sont thématiques. Les grandes figures littéraires sont surtout évoquées dans les parties IV et V. La deuxième section (« Langue et identité ») se compose de cinq contributions. La première porte sur l'atticisme et l'asianisme. Lawrence Kim présente une image nuancée du paysage linguistique de la partie hellénophone de l'Empire et analyse les différents niveaux de la koiné. W. Martin Bloomer montre comment la *Latinitas* est devenue un signe distinctif pour l'élite sociale, lié à l'antiquarisme, au bon goût et à l'autorité culturelle. Daniel S. Richter s'intéresse au cosmopolitisme, une notion stoïcienne que l'on retrouve dans le *Panathenaicus* d'Aelius Aristide et dans l'exil de philosophes (Favorinus d'Arles, Plutarque, Dion de Pruse, Musonius Rufus, Épictète), qui les force à concevoir la notion d'une humanité et d'une citoyenneté communes. Emma Dench tente de cerner la notion d'identité (grecque *vs* romaine), tandis qu'Amy Richlin observe que, dans les textes de la Seconde Sophistique, ce sont les pratiques sexuelles du passé (d'où le titre « retrosexuality ») qui sont valorisées plutôt que celles du présent. La troisième partie (« *Paideia* et représentation ») s'ouvre par la contribution de Ruth Webb consacrée aux écoles et à l'organisation de l'éducation. Jason König étudie le lien entre les manifestations athlétiques et les prestations rhétoriques : sophistes et athlètes évoluent dans les mêmes cercles. Thomas A. Schmitz considère les sophistes comme des professionnels de la *paideia* et des acteurs publics. Enfin, Edmund Thomas s'intéresse à l'environnement architectural de la rhétorique, dont le *De domo* de Lucien donne une idée dans le cadre d'une villa privée. La quatrième section (« Rhétorique et rhéteurs ») envisage, après une contribution générale qui parcourt la production rhétorique en grec et en latin (Laurent Pernot), des figures particulières : Dion Chrysostome

(Claire Rachel Jackson), Favorinus et Hérode Atticus (Leofranc Holford-Strevens), Fronton et son cercle (Pascale Fleury), Aelius Aristide (Estelle Oudot). La cinquième partie (« Littérature et culture »), la plus longue, continue de passer en revue les principales figures littéraires : Philostrate, auteur des *Vies des sophistes* et de la *Vie d'Apollonios de Tyane*, mais aussi de l'*Heroicus* et des *Imagines* (Graeme Miles), Plutarque, auteur des *Moralia* (Frederick E. Brenk), Plutarque, auteur des vies parallèles (Paolo Desideri), Lucien de Samosate (Daniel S. Richter), Apulée (Stephen J. Harrison), Pausanias (William Hutton), Galien (Susan P. Mattern), Chariton et Xénophon d'Éphèse (J.R. Morgan), Longus et Achille Tatius (Froma Zeitlin). Cette rétrospective est complétée par un classement par genres littéraires : le roman antisophistique, comme le *Roman d'Alexandre*, mais aussi la *Vie du philosophe Secundus le Silencieux*, connue par un papyrus *P. Ross. Georg.* I 17 (Daniel L. Selden), les miscellanées, comme les *Deipnosophistes* d'Athénée, l'*Histoire variée* et la *Personnalité des animaux* d'Élien, les *Propos de Table* de Plutarque, mais aussi les *miscellanea* de Favorinus d'Arles, connus seulement sous forme de fragments, et l'historienne Pamphila d'Épidaure, que nous ne connaissons que par la tradition indirecte (Katerina Oikonomopoulou), la mythographie avec la *Bibliothèque* du Pseudo-Apollodore (Stephen M. Trzaskoma), l'historiographie représentée par Appien, Dion Cassius et Hérodien, mais aussi par Arrien (Sulochana R. Asirvatham), la poésie : poésie épique mythologique avec Quintus de Smyrne et Triphiodore, didactique avec Oppien d'Apamée, Oppien de Cilicie et Denys d'Alexandrie, mais aussi la poésie mélique, l'épigramme et le drame (Manuel Baumbach), l'épistolographie, dont les représentants sont Élien et Alciphron, mais aussi Philostrate, à qui sont attribuées soixante-treize lettres, sans parler des missives insérées dans des récits plus vastes (Owen Hodkinson). Toute une section (VI) est consacrée à la philosophie et aux philosophes : les stoïciens, Musonius Rufus, Épictète et Marc Aurèle (Gretchen Reydams-Schils), l'épicurisme, attesté par l'inscription gravée par Diogène d'Œnoanda dans la cité lycienne au début du II^e^ s. (Pamela Gordon), le scepticisme avec Favorinus et Sextus Empiricus (Richard Bett), le platonisme (Ryan C. Fowler), la tradition aristotélicienne, représentée notamment par Aspasius, Adrastus d'Aphrodisias et Alexandre d'Aphrodisias (Han Baltussen). La dernière partie de l'ouvrage (VII) traite de la littérature religieuse : le culte (Marietta Horster), les pèlerinages (Ian C. Rutherford), les débuts du christianisme et la tradition classique avec Justin Martyr, Ignace d'Antioche et Athénagoras d'Athènes (Aaron P. Johnson), la littérature juive, représentée par Philon d'Alexandrie, le *Quatrième Livre des Maccabées*, le Pseudo-Phocylide et le roman de Joseph et Aséneth, écrit par un Juif d'origine égyptienne (Erich S. Gruen), l'élite chrétienne en Syrie romaine et dans le Proche-Orient, dont Tatien, auteur d'une *Apologie* (*Oratio ad Graecos*) où il se présente comme philosophe barbare, est le grand représentant (William Adler), les apocryphes chrétiens (Scott Fitzgerald Johnson). L'ouvrage, pourvu d'un index très détaillé, est très complet et très bien documenté, même si les inscriptions sont peu exploitées. On pourrait citer comme exemple de style asianique de la période augustéenne le décret de Mantinée en l'honneur d'Euphrosynos Titou et de son épouse Epigone Artemonos (*IG* V 2, 268 = *SIG*³ 783). Il est cité, en passant, dans une note p. 689, n. 8, mais mériterait plus de relief (voir l'analyse de D. Papanikolaou, IG *V.2, 268 (=* SIG³ *783) as a Monument of Hellenistic Prose, ZPE* 182, 2012, p. 137-156, qui est cité p. 65). Bruno ROCHETTE

centre of Timisoara in Romania, including a remarkable Ottoman copper stand terminating in a tulip bud. Four contributions, finally, cover more unusual topics. N. Kazakidi publishes a marble stele, triangular in section and ending in a comic mask. The stele marked a 2nd century AD tomb in Thessaloniki. Behind the comic mask, a lamp niche was cut into the back of the stele and light emitted through the perforated eyes and mouth of the mask. A. Ebligathian re-publishes four Roman discus lamps from Antioch in Princeton and provides parallels for their iconography. D. Moullou and K. Garnett launch an initiative to routinely measure the capacity of ancient oil lamps and run a series of tests to determine their consumption and luminance. Data of a representative selection of lamps from the Corinth excavations accompany the discussion. Depictions of lamps, instead, are the subject of A. Santucci's paper, and in addition, she discusses the perception of painting and statuary in artificial light for antiquity and the modern era. Ending her article, she encourages ILA to move forward into the digital age, keeping up the efforts to act as a platform for the provision of data and exchange – probably a sincere wish of many. Matthias GRAWEHR

Anne-Zahra CHEMSSEDDOHA, *Les pratiques funéraires de l'âge du Fer en Grèce du Nord : étude d'histoires régionales*. Bordeaux, Ausonius Éditions, 2019. 1 vol. broché, 17 x 24 cm, 533 p., 209 figs. (SCRIPTA ANTIQUA, 121). Prix : 30 €. ISBN 978-2-35613-249-9.

The history of the societies that were developed in the northern Aegean prior to the establishment of the Macedonian hegemony under Philip II remains very little known. Although these societies have left behind an extremely rich archaeological record, the analysis of their material remains from a comparative and historical perspective is significantly hampered, on the one hand, by the relative scarcity of comprehensive site publications, and on the other, by the absence of extensive ancient written sources. In this respect, the synthesis produced by Chemsseddoha on the funerary evidence from the Early Iron Age is praiseworthy and a highly welcome contribution to the study of this multicultural region, which has long been relegated to the status of the northern periphery of the Greek world. As is stated in the introduction, the 106 burial sites that provided the primary corpus of evidence examined in this study (which is presented in a long and well-structured catalogue in the end of the book) are located within the boundaries of modern northern Greece, between the eastern Pindus range and the western part of the Rhodope mountains. Wisely refraining from the use of the term "Macedonia", which should be reserved for the designation of the territory of the Macedonian kingdom as this was shaped over time, Chemsseddoha acknowledges that the geographical limits she has set are arbitrary. In order to compensate for the implications of this choice, she has enriched her corpus with two annexes that offer an overview of the contemporary funerary evidence from modern Northern Macedonia and northern Epirus/southern Albania, respectively. No such annexes are provided on the evidence from Thrace and Thessaly, which would have been equally if not more pertinent. Yet, references to these regions, as well as to the central and southern Aegean, are amply provided by Chemsseddoha throughout her analysis. With regard to the study's chronological framework, the majority of included sites date from the

period between the 11th and the 8th centuries BC. However, a few sites go back to the transition from the Late Bronze Age and several go down to the 7th and the 6th centuries BC. This chronological laxity is well justified, if one takes into account the limitations in the application of the Aegean chronology to the study of this particular region. In the first chapter of the book, Chemsseddoha discusses the form, location and internal organization of the cemeteries under examination, placing special emphasis on the morphology of collective tumuli. She then proceeds, in the second chapter, to a thorough presentation of all attested types of graves. The third chapter is devoted to the representation of sex and age groups among the buried populations, as well as to the modes of ritual treatment of the body. Throughout these chapters, the author is confronted with the fragmentary nature of the available evidence. Still, one pattern that clearly emerges is that of broad diversity in practices not only among sites but often also at the intra-site level. The aim of distinguishing regional and, to a lesser extent, chronological patterns within this diversity is pursued in the fourth chapter, which forms the core of the study. Relying on the concept of the "funerary sequence", which was developed by J.-M. Luce (cf. *e.g.* "Géographie funéraire et identités ethniques à l'Âge du fer en Grèce", in J.-M. Luce (ed.), *Identités ethniques dans le monde grec antique, Pallas* 73, Toulouse, 2007, p. 39-51) and using as her main variables the forms of the cemeteries, the types of graves they have yielded and the attested modes of ritual treatment of the body, Chemsseddoha distinguishes a dozen "funerary regions", each characterized by a particular funerary sequence. As the author stresses herself, while the westernmost of these regions display rather uniform or "closed" sequences, as one moves toward the Thermaic Gulf, funerary regions evince more "open" sequences, that is, greater diversity among the sites they consist of. In some cases, one may wonder what is the minimum of similarities that a group of sites must share in order to be classified under the same region or, to reverse the question, what is the maximum of "openness" that a funerary region can reach without collapsing as a concept. Even so, the meticulous analysis carried out by Chemsseddoha succeeds in revealing different regional patterns and their occasional interrelationships. These regional patterns are also briefly discussed with relation to the "funerary geography" of the northern Aegean in the Late Bronze Age and the Archaic period. Having been excluded from the variables that served the definition of funerary regions, grave goods are examined separately in the last chapter. Following an overview of the functional categories of goods that were deposited in graves, the author argues that, when it comes to this particular aspect of funerary rites, the broader region is characterized by a much higher degree of uniformity. The prevailing pattern is that of a predilection for metal artifacts, namely, for weapons and especially for jewelry and dress accessories, which also held a key role in the denotation of vertical differentiations. The only deviations from this rule are noted at Torone, Koukos and the sites of Pieria, where metal artifacts were outnumbered by clay pots. According to Chemsseddoha, at these particular sites status differentiations were constructed by means of allusions to the Greek *symposion*, which she contrasts with the non-ostentatious "simple commensalité" signified in the rest of the region by local vases. In her final conclusions, the author remarks that the great diversity in the funerary rituals that were practiced in the northern Aegean during the Early Iron Age meshes well with the multicultural character of the region. Nevertheless, she concludes that the different funerary regions she has identified are

impossible to associate with specific ethnic groups mentioned by literary sources. Even though we certainly agree with this final statement, it is interesting to note that according to Luce's model, on which the author relied, funerary regions correspond to linguistic/dialect regions and thus to "ethnically" homogeneous communities. Although this is not the place to discuss the concept of ethnic identity and its problems, it is of crucial importance to stress that the differences among the populations of the north, in terms of both culture and sociopolitical structures, were of a different order than the differences among the (predominantly Greek) populations of the Early Iron Age central and southern Greece that were addressed in Luce's analysis. In this respect, it is our opinion that no funerary regions in the north can be historically meaningful unless the formation of funerary sequences takes into account graves goods, not only their functional categories but also their typology and especially the modes of their consumption. If such an analysis is carried out, then the picture of uniformity painted by Chemsseddoha with regard to offerings is very likely to break down. The binary opposition, for instance, between "imported Greek *symposion* shapes" and "local feasting shapes" masks the diversity of local types and, perhaps more importantly, the modes of consumption of the various local and imported shapes (e.g. were a local grey wheelmade mug and a local handmade kantharos used in the same social contexts by the same actors? to what extent can the presence of Greek kraters along with local handmade kantharoi and jugs be associated with the Greek *symposion*?). Following Luce, Chemsseddoha understands grave goods as more telling of the social identity of the buried individuals than of anything related to the community of which they were members. Yet, the aspects of the social identity of the deceased to be signified by means of offerings, as well as the specific types of offerings used for this purpose, were defined by the cultural perceptions and the economic and sociopolitical structures of the broader community. In fact, the analysis of the funerary evidence from the northern Aegean of the Archaic period has shown that, in this respect, grave offerings can be much more telling than, e.g., grave types (V. Saripanidi, "Constructing Continuities with a 'Heroic' Past: Death, Feasting and Political Ideology in the Archaic Macedonian Kingdom", in A. Tsingarida – I.S. Lemos, *Constructing Social Identities in Early Iron Age and Archaic Greece*, Brussels, 2017, p. 73-135). Although our knowledge of the Early Iron Age northern societies is very limited, it seems highly unlikely that ethnically diverse groups would have shared the exact same cultural perceptions or economic and sociopolitical structures. Thus, in all probability the inclusion of grave goods in the formation and comparative analysis of funerary sequences will reveal much more nuanced and meaningful regional patterns. Of course, the possibility of establishing a one-to-one relationship between such patterns and specific ethnic groups (for which in most cases we know little more than the name assigned to them by later Greek authors) seems rather unlikely. In the light of the above, Chemsseddoha has not fully exploited the potential embedded in the funerary record for social and historical analysis. However, she has definitely laid the much-needed groundwork for this aim to be pursued in the future. There is little doubt that, by systematizing a vast and, at the same time, very fragmentary corpus of evidence, most of which is published in the Greek language, Chemsseddoha's monograph will become a reference work in the fields of both northern Aegean and Early Iron Age studies.

Vivi SARIPANIDI

Bénédicte DELIGNON, Nathalie DAUVOIS & Line COTTEGNIES (Ed.), *L'Invention de la vie privée et le modèle d'Horace.* Paris, Classiques Garnier, 2017. 1 vol. broché, 477 p. (RENCONTRES, 261). Prix : 32 €. ISBN 978-2-406-05913-4.

Après avoir publié avec Nadine Le Meur et Olivier Thévenaz un ouvrage approfondissant les enjeux civiques et politiques des *Odes* et des *Épodes* d'Horace (*La poésie lyrique dans la cité antique. Les Odes d'Horace au miroir de la lyrique grecque archaïque*, Lyon, 2016), Bénédicte Delignon, spécialiste d'Horace, s'associe à Nathalie Dauvois, qui travaille sur la réception du poète de Venouse à la Renaissance, et à Line Cottegnies, spécialiste et éditrice de Shakespeare, pour approfondir et affiner notre perception de l'autre dimension de la poésie d'Horace, indissociable de la première : *L'Invention de la vie privée et le modèle d'Horace* propose d'étudier la dimension privée de l'œuvre du poète et sa réception chez les auteurs de la première modernité européenne. L'ouvrage rassemble les actes du colloque « L'invention de la vie privée et le modèle horatien » qu'elles ont organisé à l'Université Sorbonne nouvelle – Paris 3, du 17 au 19 octobre 2013. Les vingt-trois contributions sont accompagnées d'une introduction des éditrices, d'une abondante bibliographie (35 pages) et d'un *index nominum*. Chaque article fait par ailleurs l'objet d'un résumé en fin de volume, ce qui constitue un élément très utile pour le lecteur qui pourra ainsi naviguer plus aisément dans ce volume très dense (477 pages). Les éditrices de l'ouvrage rappellent en introduction que si Horace a adapté à Rome la lyrique grecque archaïque pour faire entendre sa voix dans la cité en reconstruction, il est aussi celui qui a interprété « la vocation autobiographique du *sermo* » en lui donnant une dimension particulière, celle « d'un journal intime » (M. Citroni, p. 60) ; s'il se présente souvent comme un client attaché à son cher *patronus* Mécène, Horace revendique et loue aussi sa *libertas* d'écrivain délesté des engagements publics ; s'il s'adresse enfin dans son œuvre aux grands de la cité, il fait aussi l'éloge de sa vie de *priuatus,* passée avec quelques amis autour d'une table frugale, à l'écart de Rome, en Sabine. Cette tension entre privé et public, qui innerve profondément l'œuvre d'Horace, sert ainsi de point de départ à la réflexion menée en introduction par les éditrices qui constatent rapidement que c'est surtout l'éloge de la vie privée et de l'intime qui a retenu l'attention des auteurs de la première modernité et qui les a influencés (p. 7). Même si « invention » est le premier mot du titre de l'ouvrage, les éditrices mettent immédiatement en garde le lecteur : il ne s'agit pas de montrer qu'Horace est l'inventeur de la notion de vie privée, encore moins qu'il fut à l'origine d'une éloquence du for intérieur. Les contributions cherchent à montrer plutôt comment les *personae priuatae* qu'Horace façonne dans son œuvre, comment le style et les formes qu'empruntent l'expression de soi et la revendication de l'*otium* littéraire ont pu servir de modèles réinterprétables par les auteurs de la première modernité. Une première série de contributions (p. 15-107) cherche d'abord à relever les traits caractéristiques et complexes de l'Horace *priuatus* et à analyser les modalités de l'éloge de la vie privée chez le poète de Venouse : l'intimité horatienne est « un intime qui se dérobe » (introduction, p. 8), mais sa revendication structure profondément toute l'œuvre du poète. La première contribution, « Horace et le discours autobiographique », constitue une introduction essentielle et bienvenue à la question : M. Ledentu y étudie « l'empreinte littéraire de l'histoire politique des années 40-30 av. J.-C. » : la fin de la République romaine constitue une période qui voit la hiérarchie traditionnelle

public/privé s'inverser au profit de la hiérarchie privé/public et qui permettra ainsi le surgissement de la sphère privée dans la poésie augustéenne. Les articles d'A. Deremetz et de M. Citroni contribuent quant à eux à retracer l'évolution de la représentation de soi, des *Satires* aux *Épîtres,* et d'en relever les implications poétiques et morales : A. Deremetz (*Horatius Personatus*) met en évidence la relation étroite instaurée entre l'expression de soi dans les *Satires* et la définition d'une poétique horatienne, tandis que M. Citroni étudie la dimension morale et spirituelle des éléments autobiographiques dans les *Épîtres* (« Images de la vie privée dans les *Épîtres* d'Horace »). Emily Gowers reprend à nouveaux frais la traditionnelle dichotomie ville/campagne qui structure spatialement l'œuvre d'Horace, en étudiant des lieux intermédiaires et ambivalents, sorte d'« arrière-régions » par rapport à la Ville (les *horti,* les *raedae,* le *cubiculum*) : on découvre alors comment Horace se fait l'inventeur d'une « nouvelle manière d'être au monde » (p. 49) en décrivant une intimité tout urbaine (« *Rus in urbe* : l'intimité urbaine dans la poésie d'Horace »). Bénédicte Delignon montre, dans son article intitulé « Dîner avec Mécène », en quoi les invitations à profiter de l'*otium* qu'Horace adresse à son patron dans les *Odes,* ne constituent pas l'expression d'un refus du politique et de la vie publique. Le lecteur s'étonnera peut-être (dans un premier temps) que les termes importants de la réflexion ne soient pas définis ou interrogés dans l'introduction : l'expression « vie privée » par exemple n'a pas d'équivalent en latin, pas plus que la notion d'intimité ; le terme *priuatus* mérite assurément d'être défini et étudié dans ses emplois horatiens. Ses attentes seront pleinement comblées par ces premières contributions qui construisent un réflexion progressive, dynamique et complète sur ces notions importantes. L'article d'A. Deremetz, « *Horatius Personatus* », explore le concept central dans l'ouvrage de *persona*, tandis que le travail de B. Delignon permet de revenir de manière approfondie sur la définition romaine de l'*otium* (qui n'a de sens qu'articulé à son corollaire, le *negotium,* et auquel il ne s'oppose pas, mais se révèle indispensable). Enfin, la contribution de C. Auger, qui porte sur les emplois du terme « *priuatus* » dans l'œuvre d'Horace et dans la glose de Porphyrion et de Landino, permet de saisir toute la complexité de cette notion, tantôt positive, tantôt négative. En s'intéressant au corpus horatien et à sa première réception, elle fait en outre office de pivot dans l'ouvrage, entre les études consacrées à l'œuvre d'Horace et celles qui étudient son empreinte chez les auteurs de la Renaissance européenne. Les six premiers articles constituent ainsi des préalables essentiels aux dix-sept autres contributions (p. 110 à 424) qui ont pour vocation d'étudier comment les auteurs de la première modernité trouvent en Horace un relais à l'expression de l'intime et du privé et un modèle pour parler d'eux-mêmes, de leur rapport au public et à la publication. Ces contributions sont d'une très grande variété : elles proposent en effet d'étudier la réception du modèle horatien aux XVI^e^ et XVII^e^ siècles en France, en Angleterre, mais aussi plus ponctuellement en Espagne (C. Marias Martinez, « Imitation of Horace and the Construction of a Private Personality. A Case-study Diego Hurtado de Mendoza's Verse Epistles ») et en Italie (A. Villa, « L'Arioste qui voulait être Horace »). On regrettera peut-être que le cas italien ne soit pas plus présent dans l'ouvrage. Mais ce manque est en partie comblé par A. Villa : son article (qui s'intéresse aux *personae* horatiennes empruntées par l'Arioste dans son œuvre) retrace certains aspects généraux de la réception d'Horace en Italie aux XV^e^ et XVI^e^ siècles. On découvre aussi avec cet ouvrage la grande diversité des contextes politiques et génériques dans lesquels le

corpus horatien a pu servir de modèle pour appréhender l'articulation complexe du privé et du public : l'ouvrage explore par exemple l'influence qu'eut l'œuvre d'Horace dans la revendication d'une retraite pastorale aussi bien dans la poésie néolatine française à la cour de François Ier (P. Galand, « Jean Salmon Macrin peintre de sa vie privée »), que dans la poésie de Marvell qui évoque la première révolution anglaise, Thomas Fairfax et Oliver Cromwell (C. De Warrenne Waller, « Horatian Motifs in Andrew Marvell's poetry »), ou encore dans la nouvelle française du XVIe siècle (M.-C. Thomine-Bichard, « Du Fail, Horace et la vie privée » et B. Boudou « Le style mêlé dans les Histoires tragiques de la fin du XVIe siècle »). Ainsi, les modalités de reprise du modèle horatien mises en évidence sont nombreuses et variées. Certaines contributions s'intéressent en particulier aux formes et au style propices à l'expression de soi et de l'intime qu'a offerts Horace aux auteurs de la Renaissance européenne. On découvre ainsi comment le lyrisme intimiste d'Horace, modulé par la *deuotio moderna*, permet de faire naître une plainte funèbre plus intime chez Marguerite de Navarre (J. Lecointe, « Modèle horatien et "privatisation" de la plainte funèbre entre 1530 et 1550 ») ou comment Horace nourrit chez Macrin « tout un arsenal rhétorique et intertextuel » (p. 119) permettant au poète néo-latin d'exposer sa vie intime (P. Galand, « Jean Salmon Macrin peintre de sa vie privée »). Le lecteur apprendra également comment le *sermo* horatien et son « style pédestre » ont influencé en profondeur l'écriture des *Regrets* de Du Bellay (B. Méniel, « Les *Regrets* et le *sermo* horatien ») ou la pratique de l'autodérision chez Ronsard (N. Lombart, « Formes et fonctions de l'autodérision chez Ronsard »). D'autres contributions s'intéressent davantage à la manière dont la revendication de la *libertas* et de l'*otium* littéraire qu'exprime le poète latin rejoint le désir des auteurs de la Renaissance de jouir parfois de leur intimité, loin de la cour et des obligations de courtisans et d'hommes de lettres. C'est le cas notamment chez M. de l'Hospital (A. Bayrou, « La vie privée des serviteurs de l'État ») et chez Montaigne (M. Magnien, « Horace, Montaigne et l'arrière-boutique ») qui se nourrissent du poète de Venouse pour illustrer une manière pour l'écrivain d'être au monde. Enfin, les éditrices ont choisi de mettre en relief ce qu'elles appellent « le cas anglais » parce qu'il présente selon elles une remarquable unité dans l'appropriation du modèle horatien : John Donne, Ben Jonson, Robert Herrick, Thomas Middleton et Andrew Marvell trouvent en effet, dans les motifs et les *personae* élaborés pas Horace, de quoi penser la situation de l'auteur moderne : le modèle horatien nourrit ainsi une réflexion portant sur l'articulation du rôle public et du rôle privé du poète chez Middleton (C. Schütz, « Le micro-cynicon de Thomas Middleton (1598) ») ou contribue à la mise en scène d'une intimité, de moments d'isolement nécessaires à l'auteur qui entend jouer ensuite un rôle sur la scène publique chez Donne (Anne-Marie Miller-Blaise, « Du for privé et de sa publicité »). Mais le modèle horatien, parfois supplanté chez les jeunes satiristes anglais par Perse ou Juvénal, permet aussi de réfléchir à des questions contemporaines plus matérielles : l'*amicitia* horatienne alimente la réflexion de Jonson et de ses contemporains sur les nouveaux cercles d'initiés et les communautés de lecteurs (M.-A. Belle, « Autour de la question des communautés de lecteurs ») ou sur le clientélisme, à une époque où la commercialisation et la circulation des œuvres imprimées sont facilitées. Enfin, les influences conjuguées de Jonson et d'Horace dans l'œuvre d'Herrick rendent possible la naissance d'une figure auctoriale centrée sur le for intérieur ainsi que la construction de l'*ethos* d'un poète

pourvoyeur d'immortalité et qui se place au centre d'une communauté symbolique, conviée par lui au *symposium* poétique (L. Cottegnies, « Robert Herrick, un Horace anglais ? »). La structuration de l'ouvrage en chapitres aurait assurément rendu sa lecture plus aisée (mais était-elle vraiment possible ?). Toutefois, les échos et les citations internes, qui sont nombreux, donnent au lecteur le sentiment d'avoir entre les mains, non pas un recueil de vingt-trois articles isolés, mais bien un ouvrage qui propose une réflexion collaborative et dynamique. L'article d'A. Deremetz sur l'Horace *personatus* inaugure par exemple dans l'ouvrage une série de contributions où la notion de *masque* (*persona*) est minutieusement interrogée et réinterrogée (notamment celles de P. Dubailly, « Lyrisme satirique et sublime de l'intime chez Horace et ses disciples » et de C. Marias Martinez sur l'auteur espagnol Diego Hurtado de Mendoza). Plus loin, la seizième contribution « Le privé et l'intimité au XVII^e^ siècle doivent-ils quelque chose à Horace ? » (H. Merlin-Kajman) fait intervenir la notion de particulier et pousse ainsi plus loin la réflexion conceptuelle proposée par l'ouvrage qui prenait initialement appui sur la dichotomie privé/public. Le traitement des notions de privé, de particulier, de masque ou encore d'intimité ne cesse donc dans tout l'ouvrage de progresser et de s'enrichir. Par ailleurs, les articles portant sur la réception d'Horace – qui procèdent toujours à des analyses minutieuses des passages ou des citations latines convoqués – permettent non seulement de mesurer l'importance du modèle horatien pour les auteurs de la première modernité, mais contribuent aussi en retour à éclairer l'œuvre d'Horace. Aussi l'ouvrage passionnera-t-il à coup sûr à la fois antiquisants et modernistes. Maryse SCHILLING

Corinne JOUANNO (Ed.), *Les silences de l'historien. Oublis, omissions, effets de censure dans l'historiographie antique et médiévale*. Turnhout, Brepols, 2019. 1 vol. broché, 15,6 x 23,4 cm, 371 p. (GIORNALE ITALIANO DI FILOLOGIA. BIBLIOTHECA, 20). Prix : 80 € (+ taxes). ISBN 978-2-503-58431-7.

Les douze articles regroupés dans ce volume à la suite d'un avant-propos (anonyme) sont le fruit de deux séminaires organisés à l'université de Caen en avril 2015 et février 2016, qui regroupaient historiens et philologues ; ils couvrent une période qui s'étend de la Grèce des cités à l'époque des Croisades. Les treize textes sont accompagnés d'une double bibliographie, celle des sources et celle des études secondaires. Ils sont suivis des résumés des douze contributions et d'un index des noms d'auteurs et de personnages. L'avant-propos présente les différents contributeurs, inscrit leurs analyses du silence des historiens dans une perspective novatrice et dresse une brève synthèse du travail accompli. Nous apprenons ainsi que la question des « blancs du récit historique », posée une première fois par Jacques Le Goff et par Nicole Loraux, a progressivement conquis une place notable dans la réflexion des modernes, que ces silences des historiens soient voulus ou non et quelle que soit leur forme (réticence, prétérition, circonlocution). Quant aux résultats acquis, ils instaurent une méthodologie permettant notamment de déceler les omissions éventuelles ou les effets de censure, d'expliquer la présence de silences par la typologie des œuvres ou par des motifs hétérogènes et de cerner la place de l'impensé, qu'on ne peut pas toujours expliquer. Les quatre premiers

Notre auteur se penche ensuite sur la méthode du *De Caelo*. L'originalité de sa démarche à l'égard de ses prédécesseurs tient à son ancrage dans les indications qu'Aristote donne sur sa pratique – notamment à propos du raisonnement *katholou*, duquel M. Federspiel conclut au caractère philosophique de la recherche, mais dont il montre aussi que la présence est limitée aux livres I-II, sans pour autant en tirer argument en faveur de la thèse de Moraux sur l'ancienneté de ces deux livres par rapport aux suivants –, ce qui traduit à ses yeux la conscience de ne pas suivre le cadre fixé dans les *Analytiques*. Il en ressort qu'Aristote se montre attentif à définir sa démarche comme une recherche des espèces au sein d'un genre (II, 13 ; cf. *Partie des animaux*, I, 4-5), même s'il ne s'y conforme jamais réellement (52). Quant à la traduction, elle se fonde sur le texte de Moraux, avec de légères variantes. Elle adopte un découpage en paragraphes – avec intertitres – qui diffèrent peu de ce dernier, mais qui facilitent grandement la lecture. À côté d'un style en général très relevé, on notera le parti-pris d'une plus grande littéralité dans la traduction de certains passages. Ainsi, τὰ πάντα καὶ τὸ πᾶν καὶ τὸ τέλειον (I, 1, 268a20-21) est rendu par « les mots *tous*, *tout* et *parfait* », ce qui évite les substantifs ou la majuscule pour « le Tout » (cf. Moraux : « *totalité*, *tout* et *perfection* » et Dalimier-Pellegrin : « "toutes choses", "le Tout" et "le parfait" »). Or celle-ci apparaît dans d'autres passages (I, 2, 268b11) ou dans des titres (sur la même page). L'usage manque ainsi un peu de cohérence : en 287a12, on lit « l'univers », puis « l'Univers » dans le titre suivant (158), puis « le Tout » un peu plus loin (287a22) pour désigner τὸ ὅλον. Sans se faire l'apôtre de l'uniformité absolue des traductions, on aimerait connaître la raison des variations, surtout quand elles ne suivent pas celles d'Aristote. Toutefois l'apport essentiel de ce livre tient à sa dernière partie, qui consiste en une annotation *ad lineam* sans équivalent jusqu'ici. Nombre de remarques prennent un tour philologique, touchant soit à l'établissement du texte soit à sa traduction. On y trouve aussi l'explication de passages délicats (par exemple, *ad* 297a6 dresse une synthèse sur l'expression σῴζειν τὰ φαινόμενα) ou des résumés quand l'argumentation d'Aristote devient sinueuse. Ces éléments en font un outil précieux pour qui s'intéresse à la cosmologie aristotélicienne. Pour terminer, il faut saluer le travail de réviseur mené par Victor Gysembergh, surtout perceptible dans la mise à jour de la bibliographie et le renvoi à des éditions plus récentes. Marc-Antoine GAVRAY

Maria Elena DE LUNA, Cesare ZIZZA & Michele CURNIS (Ed.), *Aristotele. La politica. Libri V-VI*. Roma, L'Erma di Bretschneider, 2016. 1 vol., 688 p. Prix : 240 €. ISBN 9788891308573.

Il volume offre una nuova traduzione e un commento puntuale e aggiornato dei libri V e VI della *Politica* di Aristotele, inserendoli opportunamente nei lavori di scuola dello Stagirita. Le note testuali sono di M. Curnis, che riprende ed esamina con acribia i punti controversi della tradizione manoscritta, nell'ottica di una migliore comprensione del testo e, soprattutto, della restituzione della sua coerenza interna. A Maria Elena de Luna e Cesare Zizza si devono l'introduzione, la traduzione e il commento. – L'edizione è ben curata, anche se il greco appare traslitterato spesso secondo un criterio non del tutto perspicuo o univoco, soprattutto nella sezione introduttiva (a titolo di esempio, a p. 11, si fa riferimento al περὶ τῆς πολιτείας e alla transizione περὶ

μοναρχίας, ma a p. 15 si cita il *peri monarchias*, rendendo difficile al lettore la comprensione dell'adozione di un diverso criterio). – Qualche oscurità affiora, più in generale, nell'introduzione, divisa, forse inutilmente, in tre parti, nonostante l'esiguità del contenuto (p. 7-19) e la natura ragionevolmente sintetica dei contributi (il primo e il terzo a cura di M.E. De Luna, il secondo redatto da C. Zizza), ai quali avrebbe giovato maggiormente uno sguardo unitario e ininterrotto. La prima parte inquadra il contenuto del V libro, le *metabolai* costituzionali, talvolta con qualche ripetizione di troppo e con qualche ridondanza eccessiva, che vanno a detrimento della chiarezza espositiva, soprattutto nella discussione della nozione della giustizia proporzionale (con riferimento a *Pol.* 1301a 25-28) e dell'uguaglianza/disuguaglianza politica. Sufficientemente argomentati risultano in ogni caso i fenomeni della *metabolé* e della *stasis*, proprio in rapporto alla natura e al divenire della *politeia*, e una discussione apprezzabile è data a sostegno della scelta degli esempi storici inseriti da Aristotele nella trattazione dei cambiamenti costituzionali. L'asse filosofico, politico e storico dei libri V e VI della *Politica* è discusso anche nel contributo iniziale di Cesare Zizza e poi, più diffusamente, nel commento, che si allontana dal materiale un po' confuso dell'introduzione e si distingue, al contrario, proprio per l'ampiezza dei riferimenti e la robusta e solida ricostruzione critica e bibliografica. – La lingua di Aristotele, nella sua densità spesso ellittica, così come nella sua contingenza storica e di scuola, è spesso oggetto di note di dettaglio, che aiutano il lettore a colmare le lacune di un discorso politico che, se appare lucidissimo nella maglia del ragionamento, si frammenta poi in una serie di riferimenti e di allusioni in gran parte mute per il lettore moderno (su questo punto vedi già De Luna p. 9). – La traduzione ha il pregio di restituire la limpidezza dell'analisi aristotelica, costruendo una griglia riconoscibile di semantemi, utilmente ripresi e giocati all'interno del testo. – Un merito del volume è sicuramente la copertura dell'interesse storico di Aristotele, nel riconoscimento costante del rapporto, spesso più per differenza che per analogia, con le fonti precedenti, con attenzione particolare a Tucidide. Un esempio efficace della prospettiva storica adottata nella *Politica* è offerto nell'analisi della storia della *stasis* di Colofone e Nozio (1303b 10, cf. p. 317 sg.), ampiamente documentata da Tucidide (III. 34), all'interno della crisi a effetto domino ingenerata dai rapporti di forza della guerra del Peloponneso. La *stasis* diventa in Tucidide un epifenomeno, o meglio, una conseguenza inevitabile del gioco di pressioni incrociate esercitate da Atene e dalla Persia, laddove, al contrario, Aristotele considera la *metabolé* soltanto in chiave endogena, asciugando il contesto di riferimenti esterni, per ricondurre l'attenzione sui rapporti interni, sulla geografia della città e sugli agenti patogeni della costituzione, coerentemente con il progetto tematico che costituisce l'asse portante dell'analisi. – Giusto risalto e giusto spazio ricevono i capitoli 8 e 9 del V libro, rispettivamente dedicati ai mezzi di salvezza costituzionale e agli errori di democrazia e oligarchia, e particolarmente godibile risulta la traduzione del capitolo 10, dedicato alle divergenze costituzionali tra *basileia* e *tyrannis*. – Se l'analisi storica risulta ben condotta, anche i diversi piani e i diversi registri narrativi presenti nel testo aristotelico sono debitamente ricostruiti. Ne è prova la discussione dell'episodio della morte di Sardanapalo (1312a), figura per antonomasia del vizio e della dissolutezza, che Aristotele sceglie di trattare proprio in ragione dell'efficacia dimostrativa dell'esempio del cattivo re, probabilmente seguendo la tradizione di Ctesia di Cnido.

L'esempio di Sardanapalo rende conto della vasta gamma di esempi presentati dal filosofo, come del diverso peso storico loro attribuito: il folclore orientale, come ben sottolineano De Luna e Zizza, nel solco critico di Mazzarino, costituisce in ogni caso una forma di *tradizione* che poteva colpire il lettore e attivare utili confronti: la sua esemplarità proverbiale ne giustificava l'impiego e l'inserimento nella sezione delle tirannidi cadute per effetto del disprezzo dei sudditi o dei notabili. – Chiara e convincente risulta anche la disamina della critica aristotelica a Platone, e all'VIII libro della *Repubblica* dedicato alle *metabolai* (1315b-1316a), che puntualizza le semplificazioni aristoteliche del pensiero platonico e le inserisce all'interno di un discorso più ampio sul metodo di Aristotele e su quell'empirismo programmatico, eletto a strumento di indagine, al quale la teoria dell'*ariste politeia* doveva risultare ormai del tutto estranea (vedi soprattutto p. 530 ss.) e viziata ab origine da un eccessivo schematismo teorico. – Ben curati appaiono anche la traduzione e l'esegesi del libro VI, pur meno ampio, consacrato alle diverse forme di democrazia. – Il volume si caratterizza in ultima analisi per il commento ampio, ricco, mirante a ricostruire le vicende più ampie del dibattito della scuola sul tema della *metabolé* e le ragioni che sovraintendono alla selezione dei materiali di esempio e di discussione degli strumenti politici di salvezza o di distruzione delle *politeiai*, nella variabilità costante delle situazioni empiriche presentate. La bibliografia è vasta, ragionata e spesso resa oggetto di un dialogo e di un confronto fruttuosi, soprattutto nei punti critici della tradizione e della lettura testuali. Paola SCHIRRIPA

Pamela MENSCH (transl.), James MILLER (Ed.), *Lives of the Eminent Philosophers. Diogenes Laertius*. Oxford, Oxford University Press, 2018. 1 vol. relié, 23,5 x 19 cm, XIX-676 p., nombreuses ill., 1 carte. Prix : 45 $. ISBN 978-0-19-086217-6.

Ce superbe livre sur papier glacé et richement illustré ne contient pas une nouvelle édition du texte grec des *Vies de philosophes* de Diogène Laërce (comme pourrait le laisser supposer la présentation de l'ouvrage) mais propose une nouvelle traduction anglaise, la dernière en date étant celle de la collection Loeb de 1925. Le volume est complété par seize brèves contributions de spécialistes, une mise au point bibliographique (presque exclusivement anglophone), un glossaire des auteurs anciens cités dans le texte et un index général. Le livre est explicitement destiné à un public de non-spécialistes désireux de découvrir l'œuvre de Diogène Laërce et la personnalité des philosophes grecs en général. Les notes accompagnant la traduction visent ainsi à éclairer le lecteur en fournissant des informations ou des explications nécessaires à la bonne compréhension du texte. La traduction anglaise occupe la majeure partie du livre (p. 3-543). Elle est faite à partir de la récente édition du texte grec par Tiziano Dorandi (Cambridge University Press, 2013) dans une prose claire et précise. Elle contient en outre de très nombreuses illustrations (presque une page sur deux) de grande qualité, en couleur. La présence de ces clichés, si elle contribue à la qualité esthétique de l'ouvrage, est problématique dans la mesure où les œuvres, de nature et de provenance extrêmement diverses, ne sont jamais commentées pour elles-mêmes. D'après James Miller, les éditeurs ont choisi d'inclure du matériel tant ancien que moderne pour illustrer l'influence des anecdotes compilées par Diogène Laërce au cours des siècles (p. XVII). Une mise en contexte et une critique des œuvres reproduites auraient été plus

d'homonymes (*P. Sorb.* inv. 2069 verso = *P. Reinach* 2069 ; III^e^ s.). Un papyrus (*P. Amh.* II 26 ; III^e^-IV^e^ s.) contenant la traduction latine de la fable 16 de Babrius présente un exemple de composition en prose, étudiée par J.N. Adams, *Bilingualism and the Latin Language*, Cambridge, 2003, p. 725-750. On trouve deux spécimens d'alphabets : *P. Oxy.* X 1315 (V^e^-VI^e^ s.) présentant un alphabet en capitales et un en minuscules, suivis par un vers de Virgile (*Én.*, IV 129), et *O. Max.* inv. 356 (I^er^-II^e^ s.), un ostracon portant un alphabet avec le nom des lettres. Une section est réservée aux textes translittérés (le latin est en caractères grecs). On y trouve trois exemples papyrologiques : manuel de conversation trilingue latin-grec-copte (*P. Berol.* inv. 10582 ; VI^e^ s.), glossaire translittéré sur la terminologie militaire (*P. Strasb.* inv. G 1173 ; III^e^-IV^e^ s.), glossaire translittéré sur les légumes et les noms de poissons (*P. Oxy.* XXIII 2660 ; I^er^-II^e^ s.). La section 8 rassemble des textes accompagnés de la version grecque, c'est-à-dire selon la disposition antique : *colloquium Stephani, colloquium Celtis*, histoires tirées de la guerre de Troie, fables d'Ésope, traité sur la manumission, les trois passages tirés des *Hermeneumata Leidensia*, la première catilinaire de Cicéron (*P. Rain. Cent* 163 ; IV^e^-V^e^ s.), l'*Énéide* de Virgile (*P. Berol.* inv. 21138 A-B [BKT IX 39] ; IV^e^ s. – Palimpseste Ambrosien L 120 sup. ; IV^e^-V^e^ s.), modèles de lettres (*P. Bon.* 5 ; III^e^-IV^e^ s.), manuel latin-grec-copte (*P. Berol.* inv. 10582 ; VI^e^ s.), l'explication des accents par Dosithée (*de accentibus*), l'explication de l'alphabet par le même Dosithée (*de litteris*), liste translittérée de conjugaisons (*P. Strab.* inv. G 1175 ; III^e^-IV^e^ s.), section de glossaire sur les relations de parenté (*de cognatione*) (*Hermeneumata Leidensia*), glossaire translittéré sur les divinités (*P. Mich.* inv. 2458 ; II^e^-III^e^ s.), un glossaire translittéré sur les épices (*P. Strasb.* inv. G 1173 ; III^e^-IV^e^ s.). Pour finir, le recueil présente des textes en *scriptio continua* : la préface de la « généalogie d'Hygin » (*Hermeneumata Leidensia*), histoire sur la guerre de Troie (*Hermeneumata Leidensia*), chapitre de Charisius sur le participe. L'ouvrage est complété par un tableau synoptique reprenant les textes destinés à l'apprentissage du latin (papyrus et textes parvenus par la tradition manuscrite médiévale) et par une bibliographie sommaire. Cinq illustrations (manuscrits et papyrus). – L'ouvrage sera utile non seulement pour l'histoire de l'enseignement, mais aussi pour l'étude du latin, car ces textes sont rédigés non pas en latin classique, mais dans une langue que les spécialistes appellent aujourd'hui « substandard ».

Bruno ROCHETTE

Philip FORD, Jan BLOEMENDAL & Charles FANTAZZI (Ed.), *Brill's Encyclopaedia of the Neo-Latin World.* Leiden – Boston, Brill, 2014. 2 vol. reliés, XLIII-1245 p. avec ill. (THE RENAISSANCE SOCIETY OF AMERICA. TEXTS AND STUDIES SERIES, 3). Prix : 445 €. ISBN 978-90-04-26572-1.

Sarah KNIGHT & Stefan TILG (Ed.), *The Oxford Handbook of Neo-Latin.* Oxford, Oxford University Press, 2015. 1 vol. relié, XV-613 p. Prix : 125 £. ISBN 9780199948178.

Victoria MOUL (Ed.), *A Guide to Neo-Latin Literature.* Cambridge, Cambridge University Press, 2017. 1 vol. relié, XXVII-488 p. Prix : 84,99 £. ISBN 9781107029293.

Depuis un demi-siècle environ (le premier congrès international d'études néo-latines a eu lieu en 1971 à Louvain), le monde académique a redécouvert l'immense corpus méconnu de ce que l'on appelle les auteurs « néo-latins » – c'est-à-dire les auteurs écrivant en latin classique de Pétrarque à nos jours, et principalement dans la période comprise entre le début du XV^e^ et la fin du XVII^e^ siècle. Pendant longtemps, le principal ouvrage de référence usuel pour le domaine des études néo-latines a été le *Companion to Neo-Latin Studies* de Jozef IJsewijn et Dirk Sacré (dont la seconde édition entièrement révisée est parue en 1990 pour le tome 1, en 1998 pour le tome 2, dans les *Supplementa Humanistica Lovaniensia,* dont ils constituent les numéros 5 et 14). Ces dernières années sont parus coup sur coup trois nouveaux ouvrages : la *Brill's Encyclopaedia of the Neo-Latin World* (2014), l'*Oxford Handbook of Neo-Latin* (2015) et le *Guide to Neo-Latin Literature* des presses universitaires de Cambridge (2017). L'objectif de ce compte rendu est de faire le point sur cette nouvelle génération de manuels des études néo-latines, et de préciser ce que chacun a à apporter. Précisons d'abord que tous ces ouvrages sont entièrement rédigés en anglais, un choix linguistique qui devrait leur assurer une diffusion optimale. Les trois initiatives rassemblent principalement des chercheurs du monde anglophone (îles britanniques, États-Unis, Canada), avec également une bonne représentation des chercheurs louvanistes (Leuven, berceau des études néo-latines, en reste en effet aujourd'hui encore l'un des centres majeurs) ; on retrouve aussi un certain nombre de chercheurs néerlandais dans la *Brill's Encyclopaedia* (coéditée par Jan Bloemendal du Huygens Institute de La Haye) et de chercheurs du monde germanophone dans l'*Oxford Handbook* (coédité par Stefan Tilg de l'Université de Fribourg). L'expertise de ces contributeurs dans leur domaine de recherche est absolument indéniable. On peut toutefois regretter, d'une part les fréquents recoupements entre les équipes mobilisées pour ces trois ouvrages (j'ai compté pas moins de 24 doubles participations), et d'autre part la très faible présence des chercheurs des écoles française et italienne (pourtant particulièrement nombreux, dynamiques et productifs dans le domaine néo-latin). Ce déséquilibre est heureusement partiellement compensé par les bibliographies d'orientation données dans les trois ouvrages, qui, sans se limiter aux titres anglais, donnent un aperçu de la littérature secondaire récente dans les principales langues d'Europe. Les manuels de Cambridge et d'Oxford se présentent tous deux comme des volumes assez maniables en termes de format et d'épaisseur (moins de 500 pages pour le premier, un peu plus de 600 pour le second). Leur contenu est présenté (dans l'introduction du *Guide to Neo-Latin Literature*, p. 1) comme complémentaire, le partage résultant d'une concertation entre les deux équipes : le manuel de Cambridge est ainsi davantage centré sur des questions littéraires (la majeure partie du volume est de fait consacrée à une présentation des genres littéraires néo-latins), tandis que celui d'Oxford se veut plus général, présentant une division en trois grandes parties abordant successivement les questions linguistiques et littéraires (y compris les genres), les contextes culturels (question de formation scolaire et universitaire, de paysage intellectuel, de religion, de politique, de genre, de statut social…) et enfin la distribution du corpus néo-latin par zone géographique. La *Brill's Encyclopedia* est quant à elle plus imposante et, comme le titre l'indique, plus encyclopédique : elle comprend deux volumes, une massive *Macropaedia* de 900 pages comprenant des chapitres organisés de manière thématique (avec douze grandes

parties : I. Language and Education ; II. Latin and Printing ; III. Latin and the Vernacular ; IV. Neo-Latin Literature (approche par genres) ; V. Latin and the Arts ; VI. Latin and Philosophy ; VII. Latin and the Sciences ; VIII. Latin and the Church ; IX. Latin and Law ; X. Latin and the New World ; XI. The Twilight Years (c'est-à-dire la période de 1700 à nos jours) et XII. History of Neo-Latin Studies), et une petite *Micropaedia* (un peu plus de 300 pages) rassemblant des notices (sur des thèmes plus ciblés et des auteurs majeurs) classées par ordre alphabétique. Les trois ouvrages fournissent, pour les différents thèmes traités, des états de la question plus ou moins détaillés assortis de bonnes bibliographies d'orientation. Signalons que le manuel de Cambridge est aussi disponible sous forme d'eBook, et que le contenu des deux autres est accessible en ligne moyennant souscription (sur Brill Online et Oxford Handbooks Online). De manière générale, l'organisation d'ensemble des trois volumes et leur division des matières est largement inspirée du *Companion* d'IJsewijn et Sacré. Celui-ci comprenait (dans sa seconde édition) deux volumes, le premier consacré à l'histoire et à la diffusion de la littérature néo-latine (avec principalement un panorama géographique, retraçant la présence du néo-latin sur les cinq continents), et le second dédié aux questions littéraires, linguistiques, philologiques et éditoriales (avec les deux tiers du volume consacrés aux genres littéraires – en ce compris la prose scientifique et académique –, et le tiers restant, à des questions de langue et de style, d'édition textuelle et d'histoire des études néo-latines). L'approche par zone géographique a été reprise, nous l'avons vu, dans le manuel d'Oxford (qui consacre des chapitres à l'Italie, la France, les îles britanniques, les pays germanophones, la péninsule ibérique, les anciens Pays-Bas, la Scandinavie, l'Europe de l'Est et centrale, l'Amérique latine, l'Amérique du Nord et l'Asie). Au sein de la *Brill's Encyclopaedia,* c'est dans la petite *Micropaedia* qu'il faut aller rechercher l'aperçu géographique du phénomène néo-latin, à travers des notices classées (de manière assez peu intuitive) à la lettre N, leur titre commençant tous par les mots « Neo-Latin literature » suivis du nom de la zone considérée : Balkans, Bohême, îles britanniques, France, régions allemandes, Hongrie, Italie, anciens Pays-Bas, pays nordiques, empire Ottoman, Pologne, Portugal, Slovaquie et Espagne. Les notices de la *Brill's Encyclopaedia* sont assez brèves, visant simplement à donner un premier aperçu du domaine. Les chapitres du manuel d'Oxford sont plus fournis et conséquents, et livrent au lecteur une précieuse bibliographie d'orientation rassemblant les titres les plus récents (la plupart des titres suggérés datent des années 1990-2000). Pour le chercheur s'intéressant à une région particulière, le vieux *Companion* reste toutefois précieux et inégalé dans le panorama raisonné qu'il donne des principaux outils bibliographiques (incluant aussi des ouvrages usuels parfois déjà anciens mais toujours utiles, comme les biographies nationales, les prosopographies, les répertoires, les anthologies, les recueils d'inscriptions...). Quant à l'approche par genre littéraire, nous avons vu qu'elle a été reprise dans les trois ouvrages traités. Si nous comparons leurs tables des matières, nous constatons une grande unanimité dans le choix des genres traités qui correspondent aux principaux genres de la littérature latine antique et sont restés de fait la base de la production littéraire néo-latine : en poésie, il s'agit des genres épique, didactique, bucolique, satirique, épistolaire, lyrique, élégiaque et épigrammatique (Brill y ajoutant un genre chrétien, la paraphrase de psaume) ; au théâtre, de la tragédie et de la comédie ; en prose, de l'éloquence, l'histoire, l'épistolographie, la prose de fiction et la satire en prose (Brill ajoute le genre

« absent mais omniprésent » de l'essai ; Cambridge consacre un chapitre au dialogue, et Oxford au « political advice »). Notons que la *Brill's Encyclopaedia*, outre le traitement raisonné des genres dans la partie « Neo-Latin Literature » de la *Macropaedia*, propose aussi quelques notices génériques supplémentaires (sur la poésie de circonstance, l'emblème, le centon…) dispersées au fil de la *Micropaedia*. La table des matières du *Companion* reste de loin la plus détaillée des quatre, dans son souci de rendre compte de la manière la plus exhaustive possible des genres pratiqués par les auteurs néo-latins. On y repère ainsi aisément quantité de genres mineurs, de genres post-antiques, de sous-genres ayant connu une expansion et/ou une transformation importante à l'époque considérée : citons par exemple l'hymne, l'emblème, la silve, le poème en hendécasyllabes, l'épithalame, l'*hodoeporicon*, la fable, la poésie macaronique, le récit autobiographique, les *colloquia scholastica*, les songes et utopies… Si bon nombre de ces genres sont en réalité bien pris en compte dans les manuels récents et peuvent être repérés via les index, il apparaît toutefois qu'il reste beaucoup à faire en ce domaine, ne fût-ce que pour comprendre en profondeur la terminologie générique touffue utilisée par les auteurs néo-latins eux-mêmes pour baliser leur production. Par contre, un atout notable de la recherche récente est de proposer une réflexion qui prend en compte les enjeux complexes de la généricité en littérature (en termes de processus de production et de réception des textes, de tradition et de renouvellement du champ littéraire – latin comme vernaculaire – et d'articulation de ce champ avec d'autres comme ceux de l'éducation, de la religion ou encore de la politique). La prose académique et scientifique formait la dernière sous-section des genres littéraires dans le *Companion*. Il faut rappeler à cet égard que le latin fut la langue principale des études universitaires dans l'Europe de la première modernité, et que, même en dehors des productions académiques à proprement parler, tous les ouvrages ambitionnant une vaste diffusion avaient régulièrement recours à la langue latine. La liste de disciplines et d'arts proposée dans la section « prose académique et scientifique » du *Companion* montre toute la variété des domaines qui ont pu être traités en latin à l'époque moderne : elle va de la philologie à la géologie en passant par le droit, la théologie, la musicologie, l'ethnologie ou encore les mathématiques. Les textes latins ainsi générés sont envisagés, dans les ouvrages de Brill et d'Oxford (le manuel de Cambridge se limitant aux productions « littéraires » au sens strict), non pas comme autant de genres d'écrits, mais au sein d'une approche plus globale d'histoire intellectuelle. Ainsi, les parties V à X de la *Macropaedia* de l'encyclopédie Brill sont consacrées respectivement aux usages du latin en lien avec : les arts ; la philosophie ; les sciences ; l'Église ; le droit ; le Nouveau Monde. Quant au manuel d'Oxford, il inclut dans la partie « cultural contexts » des chapitres sur le monde scolaire et universitaire, la philosophie, la science et la médecine (y compris dans leurs sources arabes) et la religion (humanisme biblique, catholicisme, protestantisme). De façon générale, la tendance est ainsi à replacer le phénomène néo-latin dans un paysage intellectuel et culturel marqué par différents courants (religieux, politiques, philosophiques, littéraires…). La place du latin, langue savante et toujours seconde dans la période envisagée, doit aussi être envisagée par rapport à une certaine stratification sociale et par rapport à l'usage concurrent de langues vernaculaires alors en pleine expansion. Ces thèmes, présents déjà mais de façon assez discrète dans le *Companion*, acquièrent une visibilité nouvelle dans les nouveaux manuels. Celui

d'Oxford se montre ainsi particulièrement attentif à la dimension sociale du phénomène, interrogeant l'accessibilité du latin en fonction du genre (*Gender* ; voir aussi la section « Women's Education » dans la première partie de la *Macropaedia* chez Brill) et du statut social. Le rapport du néo-latin avec les langues et littératures vernaculaires qui lui sont contemporaines fait quant à lui l'objet de chapitres conséquents dans la *Brill's Encyclopaedia* (partie III) et dans les manuels d'Oxford (« Neo-Latin Interplay with Other Languages ») et de Cambridge (« Neo-Latin Literature and the Vernacular »). Je termine enfin sur les problèmes plus concrets que posent les études néo-latines en termes d'exploitation des sources (manuscrits, éditions anciennes) et de principes d'édition textuelle. Ces questions sont utilement traitées dans le *Companion* (volume II, partie V), dans la *Brill's Encyclopaedia* (*Micropaedia, sub* « Editing Neo-Latin Texts ») et tout particulièrement dans le manuel de Cambridge (part IV : « Using Manuscripts and Early Printed Books » ; « Editing No-Latin Literature »). Au final, on ne peut que se réjouir de ces trois parutions qui, sans rendre le *Companion* obsolète, le mettent à jour, en rafraîchissent la bibliographie et replacent les études néo-latines dans la perspective des études les plus récentes en histoire culturelle, intellectuelle et littéraire de la première modernité. Espérons que ces ouvrages encourageront de nombreux jeunes chercheurs à se lancer dans ce domaine passionnant qui offre encore tant de champs à déchiffrer, et qui ne cesse de prouver que la maîtrise de la langue latine est décidément une ressource précieuse, non seulement pour l'étude de l'Antiquité classique, mais aussi pour celle des quinzième, seizième et dix-septième siècles européens, voire au-delà.

Aline SMEESTERS

Michel FEDERSPIEL, *Aristote. Du Ciel*. Texte introduit, traduit et commenté par M. F., mis à jour par Victor GYSEMBERGH, Préface d'Aude COHEN-SKALLI. Paris, Les Belles Lettres, 2017. 1 vol., 13,5 x 20,8 cm, XV-434 p. (LA ROUE À LIVRES). Prix : 23 €. ISBN 978-2-251-4463652-3.

Ce livre ouvre une série de traductions de onze traités aristotéliciens due à Michel Federspiel († 2013) et publiée à titre posthume. Il se démarque toutefois en ce qu'il est le seul à proposer un texte authentique d'Aristote, les dix opuscules suivants étant jugés apocryphes : *Problèmes mécaniques, Des lignes insécables* (paru en 2017) ; *Des couleurs*, *Des sons*, *Du souffle* (paru en 2017) ; *Du monde*, *Du vent*, *Des plantes* (paru en 2018) ; *Physiognomoniques*, *Histoires merveilleuses* (à paraître). C'est aussi le seul à déjà disposer de deux précédents : la traduction de P. Moraux (Les Belles Lettres 1965), puis celle de C. Dalimier et P. Pellegrin (Flammarion 2004). La version présentée ici constitue en quelque sorte une mise à jour de la première, mais destinée à un public plus érudit que la seconde. Dans l'introduction, après un résumé du traité, M. Federspiel le situe dans le champ scientifique, en examine la méthode, puis en évoque les principales lectures antiques (Théophraste et Straton, Xénarque, Philopon). Par rapport à ses deux prédécesseurs, ses apports consistent à rappeler que, dans sa tentative pour quantifier le mouvement, Aristote ne raisonne pas en termes de cinématique, même s'il décrit une relation entre la vitesse et le poids (*Du ciel*, II, 9, 290b21 ; III, 2, 301b4 ; *Phys.*, IV, 8, 215a31 et VI, 2, 233b19). Dans ces passages, écrit M. Federspiel (34), quand Aristote parle de vitesse, il traite en réalité « métaphoriquement » de distances.

d'homonymes (*P. Sorb.* inv. 2069 verso = *P. Reinach* 2069 ; III^e^ s.). Un papyrus (*P. Amh.* II 26 ; III^e^-IV^e^ s.) contenant la traduction latine de la fable 16 de Babrius présente un exemple de composition en prose, étudiée par J.N. Adams, *Bilingualism and the Latin Language*, Cambridge, 2003, p. 725-750. On trouve deux spécimens d'alphabets : *P. Oxy.* X 1315 (V^e^-VI^e^ s.) présentant un alphabet en capitales et un en minuscules, suivis par un vers de Virgile (*Én.*, IV 129), et *O. Max.* inv. 356 (I^er^-II^e^ s.), un ostracon portant un alphabet avec le nom des lettres. Une section est réservée aux textes translittérés (le latin est en caractères grecs). On y trouve trois exemples papyrologiques : manuel de conversation trilingue latin-grec-copte (*P. Berol.* inv. 10582 ; VI^e^ s.), glossaire translittéré sur la terminologie militaire (*P. Strasb.* inv. G 1173 ; III^e^-IV^e^ s.), glossaire translittéré sur les légumes et les noms de poissons (*P. Oxy.* XXIII 2660 ; I^er^-II^e^ s.). La section 8 rassemble des textes accompagnés de la version grecque, c'est-à-dire selon la disposition antique : *colloquium Stephani, colloquium Celtis*, histoires tirées de la guerre de Troie, fables d'Ésope, traité sur la manumission, les trois passages tirés des *Hermeneumata Leidensia*, la première catilinaire de Cicéron (*P. Rain. Cent* 163 ; IV^e^-V^e^ s.), l'*Énéide* de Virgile (*P. Berol.* inv. 21138 A-B [BKT IX 39] ; IV^e^ s. – Palimpseste Ambrosien L 120 sup. ; IV^e^-V^e^ s.), modèles de lettres (*P. Bon.* 5 ; III^e^-IV^e^ s.), manuel latin-grec-copte (*P. Berol.* inv. 10582 ; VI^e^ s.), l'explication des accents par Dosithée (*de accentibus*), l'explication de l'alphabet par le même Dosithée (*de litteris*), liste translittérée de conjugaisons (*P. Strab.* inv. G 1175 ; III^e^-IV^e^ s.), section de glossaire sur les relations de parenté (*de cognatione*) (*Hermeneumata Leidensia*), glossaire translittéré sur les divinités (*P. Mich.* inv. 2458 ; II^e^-III^e^ s.), un glossaire translittéré sur les épices (*P. Strasb.* inv. G 1173 ; III^e^-IV^e^ s.). Pour finir, le recueil présente des textes en *scriptio continua* : la préface de la « généalogie d'Hygin » (*Hermeneumata Leidensia*), histoire sur la guerre de Troie (*Hermeneumata Leidensia*), chapitre de Charisius sur le participe. L'ouvrage est complété par un tableau synoptique reprenant les textes destinés à l'apprentissage du latin (papyrus et textes parvenus par la tradition manuscrite médiévale) et par une bibliographie sommaire. Cinq illustrations (manuscrits et papyrus). – L'ouvrage sera utile non seulement pour l'histoire de l'enseignement, mais aussi pour l'étude du latin, car ces textes sont rédigés non pas en latin classique, mais dans une langue que les spécialistes appellent aujourd'hui « substandard ».

Bruno ROCHETTE

Philip FORD, Jan BLOEMENDAL & Charles FANTAZZI (Ed.), *Brill's Encyclopaedia of the Neo-Latin World.* Leiden – Boston, Brill, 2014. 2 vol. reliés, XLIII-1245 p. avec ill. (THE RENAISSANCE SOCIETY OF AMERICA. TEXTS AND STUDIES SERIES, 3). Prix : 445 €. ISBN 978-90-04-26572-1.

Sarah KNIGHT & Stefan TILG (Ed.), *The Oxford Handbook of Neo-Latin.* Oxford, Oxford University Press, 2015. 1 vol. relié, XV-613 p. Prix : 125 £. ISBN 9780199948178.

Victoria MOUL (Ed.), *A Guide to Neo-Latin Literature.* Cambridge, Cambridge University Press, 2017. 1 vol. relié, XXVII-488 p. Prix : 84,99 £. ISBN 9781107029293.

Depuis un demi-siècle environ (le premier congrès international d'études néo-latines a eu lieu en 1971 à Louvain), le monde académique a redécouvert l'immense corpus méconnu de ce que l'on appelle les auteurs « néo-latins » – c'est-à-dire les auteurs écrivant en latin classique de Pétrarque à nos jours, et principalement dans la période comprise entre le début du XV^e^ et la fin du XVII^e^ siècle. Pendant longtemps, le principal ouvrage de référence usuel pour le domaine des études néo-latines a été le *Companion to Neo-Latin Studies* de Jozef IJsewijn et Dirk Sacré (dont la seconde édition entièrement révisée est parue en 1990 pour le tome 1, en 1998 pour le tome 2, dans les *Supplementa Humanistica Lovaniensia,* dont ils constituent les numéros 5 et 14). Ces dernières années sont parus coup sur coup trois nouveaux ouvrages : la *Brill's Encyclopaedia of the Neo-Latin World* (2014), l'*Oxford Handbook of Neo-Latin* (2015) et le *Guide to Neo-Latin Literature* des presses universitaires de Cambridge (2017). L'objectif de ce compte rendu est de faire le point sur cette nouvelle génération de manuels des études néo-latines, et de préciser ce que chacun a à apporter. Précisons d'abord que tous ces ouvrages sont entièrement rédigés en anglais, un choix linguistique qui devrait leur assurer une diffusion optimale. Les trois initiatives rassemblent principalement des chercheurs du monde anglophone (îles britanniques, États-Unis, Canada), avec également une bonne représentation des chercheurs louvanistes (Leuven, berceau des études néo-latines, en reste en effet aujourd'hui encore l'un des centres majeurs) ; on retrouve aussi un certain nombre de chercheurs néerlandais dans la *Brill's Encyclopaedia* (coéditée par Jan Bloemendal du Huygens Institute de La Haye) et de chercheurs du monde germanophone dans l'*Oxford Handbook* (coédité par Stefan Tilg de l'Université de Fribourg). L'expertise de ces contributeurs dans leur domaine de recherche est absolument indéniable. On peut toutefois regretter, d'une part les fréquents recoupements entre les équipes mobilisées pour ces trois ouvrages (j'ai compté pas moins de 24 doubles participations), et d'autre part la très faible présence des chercheurs des écoles française et italienne (pourtant particulièrement nombreux, dynamiques et productifs dans le domaine néo-latin). Ce déséquilibre est heureusement partiellement compensé par les bibliographies d'orientation données dans les trois ouvrages, qui, sans se limiter aux titres anglais, donnent un aperçu de la littérature secondaire récente dans les principales langues d'Europe. Les manuels de Cambridge et d'Oxford se présentent tous deux comme des volumes assez maniables en termes de format et d'épaisseur (moins de 500 pages pour le premier, un peu plus de 600 pour le second). Leur contenu est présenté (dans l'introduction du *Guide to Neo-Latin Literature*, p. 1) comme complémentaire, le partage résultant d'une concertation entre les deux équipes : le manuel de Cambridge est ainsi davantage centré sur des questions littéraires (la majeure partie du volume est de fait consacrée à une présentation des genres littéraires néo-latins), tandis que celui d'Oxford se veut plus général, présentant une division en trois grandes parties abordant successivement les questions linguistiques et littéraires (y compris les genres), les contextes culturels (question de formation scolaire et universitaire, de paysage intellectuel, de religion, de politique, de genre, de statut social…) et enfin la distribution du corpus néo-latin par zone géographique. La *Brill's Encyclopedia* est quant à elle plus imposante et, comme le titre l'indique, plus encyclopédique : elle comprend deux volumes, une massive *Macropaedia* de 900 pages comprenant des chapitres organisés de manière thématique (avec douze grandes

parties : I. Language and Education ; II. Latin and Printing ; III. Latin and the Vernacular ; IV. Neo-Latin Literature (approche par genres) ; V. Latin and the Arts ; VI. Latin and Philosophy ; VII. Latin and the Sciences ; VIII. Latin and the Church ; IX. Latin and Law ; X. Latin and the New World ; XI. The Twilight Years (c'est-à-dire la période de 1700 à nos jours) et XII. History of Neo-Latin Studies), et une petite *Micropaedia* (un peu plus de 300 pages) rassemblant des notices (sur des thèmes plus ciblés et des auteurs majeurs) classées par ordre alphabétique. Les trois ouvrages fournissent, pour les différents thèmes traités, des états de la question plus ou moins détaillés assortis de bonnes bibliographies d'orientation. Signalons que le manuel de Cambridge est aussi disponible sous forme d'eBook, et que le contenu des deux autres est accessible en ligne moyennant souscription (sur Brill Online et Oxford Handbooks Online). De manière générale, l'organisation d'ensemble des trois volumes et leur division des matières est largement inspirée du *Companion* d'IJsewijn et Sacré. Celui-ci comprenait (dans sa seconde édition) deux volumes, le premier consacré à l'histoire et à la diffusion de la littérature néo-latine (avec principalement un panorama géographique, retraçant la présence du néo-latin sur les cinq continents), et le second dédié aux questions littéraires, linguistiques, philologiques et éditoriales (avec les deux tiers du volume consacrés aux genres littéraires – en ce compris la prose scientifique et académique –, et le tiers restant, à des questions de langue et de style, d'édition textuelle et d'histoire des études néo-latines). L'approche par zone géographique a été reprise, nous l'avons vu, dans le manuel d'Oxford (qui consacre des chapitres à l'Italie, la France, les îles britanniques, les pays germanophones, la péninsule ibérique, les anciens Pays-Bas, la Scandinavie, l'Europe de l'Est et centrale, l'Amérique latine, l'Amérique du Nord et l'Asie). Au sein de la *Brill's Encyclopaedia,* c'est dans la petite *Micropaedia* qu'il faut aller rechercher l'aperçu géographique du phénomène néo-latin, à travers des notices classées (de manière assez peu intuitive) à la lettre N, leur titre commençant tous par les mots « Neo-Latin literature » suivis du nom de la zone considérée : Balkans, Bohême, îles britanniques, France, régions allemandes, Hongrie, Italie, anciens Pays-Bas, pays nordiques, empire Ottoman, Pologne, Portugal, Slovaquie et Espagne. Les notices de la *Brill's Encyclopaedia* sont assez brèves, visant simplement à donner un premier aperçu du domaine. Les chapitres du manuel d'Oxford sont plus fournis et conséquents, et livrent au lecteur une précieuse bibliographie d'orientation rassemblant les titres les plus récents (la plupart des titres suggérés datent des années 1990-2000). Pour le chercheur s'intéressant à une région particulière, le vieux *Companion* reste toutefois précieux et inégalé dans le panorama raisonné qu'il donne des principaux outils bibliographiques (incluant aussi des ouvrages usuels parfois déjà anciens mais toujours utiles, comme les biographies nationales, les prosopographies, les répertoires, les anthologies, les recueils d'inscriptions...). Quant à l'approche par genre littéraire, nous avons vu qu'elle a été reprise dans les trois ouvrages traités. Si nous comparons leurs tables des matières, nous constatons une grande unanimité dans le choix des genres traités qui correspondent aux principaux genres de la littérature latine antique et sont restés de fait la base de la production littéraire néo-latine : en poésie, il s'agit des genres épique, didactique, bucolique, satirique, épistolaire, lyrique, élégiaque et épigrammatique (Brill y ajoutant un genre chrétien, la paraphrase de psaume) ; au théâtre, de la tragédie et de la comédie ; en prose, de l'éloquence, l'histoire, l'épistolographie, la prose de fiction et la satire en prose (Brill ajoute le genre

« absent mais omniprésent » de l'essai ; Cambridge consacre un chapitre au dialogue, et Oxford au « political advice »). Notons que la *Brill's Encyclopaedia*, outre le traitement raisonné des genres dans la partie « Neo-Latin Literature » de la *Macropaedia*, propose aussi quelques notices génériques supplémentaires (sur la poésie de circonstance, l'emblème, le centon…) dispersées au fil de la *Micropaedia*. La table des matières du *Companion* reste de loin la plus détaillée des quatre, dans son souci de rendre compte de la manière la plus exhaustive possible des genres pratiqués par les auteurs néo-latins. On y repère ainsi aisément quantité de genres mineurs, de genres post-antiques, de sous-genres ayant connu une expansion et/ou une transformation importante à l'époque considérée : citons par exemple l'hymne, l'emblème, la silve, le poème en hendécasyllabes, l'épithalame, l'*hodoeporicon*, la fable, la poésie macaronique, le récit autobiographique, les *colloquia scholastica*, les songes et utopies… Si bon nombre de ces genres sont en réalité bien pris en compte dans les manuels récents et peuvent être repérés via les index, il apparaît toutefois qu'il reste beaucoup à faire en ce domaine, ne fût-ce que pour comprendre en profondeur la terminologie générique touffue utilisée par les auteurs néo-latins eux-mêmes pour baliser leur production. Par contre, un atout notable de la recherche récente est de proposer une réflexion qui prend en compte les enjeux complexes de la généricité en littérature (en termes de processus de production et de réception des textes, de tradition et de renouvellement du champ littéraire – latin comme vernaculaire – et d'articulation de ce champ avec d'autres comme ceux de l'éducation, de la religion ou encore de la politique). La prose académique et scientifique formait la dernière sous-section des genres littéraires dans le *Companion*. Il faut rappeler à cet égard que le latin fut la langue principale des études universitaires dans l'Europe de la première modernité, et que, même en dehors des productions académiques à proprement parler, tous les ouvrages ambitionnant une vaste diffusion avaient régulièrement recours à la langue latine. La liste de disciplines et d'arts proposée dans la section « prose académique et scientifique » du *Companion* montre toute la variété des domaines qui ont pu être traités en latin à l'époque moderne : elle va de la philologie à la géologie en passant par le droit, la théologie, la musicologie, l'ethnologie ou encore les mathématiques. Les textes latins ainsi générés sont envisagés, dans les ouvrages de Brill et d'Oxford (le manuel de Cambridge se limitant aux productions « littéraires » au sens strict), non pas comme autant de genres d'écrits, mais au sein d'une approche plus globale d'histoire intellectuelle. Ainsi, les parties V à X de la *Macropaedia* de l'encyclopédie Brill sont consacrées respectivement aux usages du latin en lien avec : les arts ; la philosophie ; les sciences ; l'Église ; le droit ; le Nouveau Monde. Quant au manuel d'Oxford, il inclut dans la partie « cultural contexts » des chapitres sur le monde scolaire et universitaire, la philosophie, la science et la médecine (y compris dans leurs sources arabes) et la religion (humanisme biblique, catholicisme, protestantisme). De façon générale, la tendance est ainsi à replacer le phénomène néo-latin dans un paysage intellectuel et culturel marqué par différents courants (religieux, politiques, philosophiques, littéraires…). La place du latin, langue savante et toujours seconde dans la période envisagée, doit aussi être envisagée par rapport à une certaine stratification sociale et par rapport à l'usage concurrent de langues vernaculaires alors en pleine expansion. Ces thèmes, présents déjà mais de façon assez discrète dans le *Companion*, acquièrent une visibilité nouvelle dans les nouveaux manuels. Celui

d'Oxford se montre ainsi particulièrement attentif à la dimension sociale du phénomène, interrogeant l'accessibilité du latin en fonction du genre (*Gender* ; voir aussi la section « Women's Education » dans la première partie de la *Macropaedia* chez Brill) et du statut social. Le rapport du néo-latin avec les langues et littératures vernaculaires qui lui sont contemporaines fait quant à lui l'objet de chapitres conséquents dans la *Brill's Encyclopaedia* (partie III) et dans les manuels d'Oxford (« Neo-Latin Interplay with Other Languages ») et de Cambridge (« Neo-Latin Literature and the Vernacular »). Je termine enfin sur les problèmes plus concrets que posent les études néo-latines en termes d'exploitation des sources (manuscrits, éditions anciennes) et de principes d'édition textuelle. Ces questions sont utilement traitées dans le *Companion* (volume II, partie V), dans la *Brill's Encyclopaedia* (*Micropaedia, sub* « Editing Neo-Latin Texts ») et tout particulièrement dans le manuel de Cambridge (part IV : « Using Manuscripts and Early Printed Books » ; « Editing No-Latin Literature »). Au final, on ne peut que se réjouir de ces trois parutions qui, sans rendre le *Companion* obsolète, le mettent à jour, en rafraîchissent la bibliographie et replacent les études néo-latines dans la perspective des études les plus récentes en histoire culturelle, intellectuelle et littéraire de la première modernité. Espérons que ces ouvrages encourageront de nombreux jeunes chercheurs à se lancer dans ce domaine passionnant qui offre encore tant de champs à déchiffrer, et qui ne cesse de prouver que la maîtrise de la langue latine est décidément une ressource précieuse, non seulement pour l'étude de l'Antiquité classique, mais aussi pour celle des quinzième, seizième et dix-septième siècles européens, voire au-delà.

Aline SMEESTERS

Michel FEDERSPIEL, *Aristote. Du Ciel*. Texte introduit, traduit et commenté par M. F., mis à jour par Victor GYSEMBERGH, Préface d'Aude COHEN-SKALLI. Paris, Les Belles Lettres, 2017. 1 vol., 13,5 x 20,8 cm, XV-434 p. (LA ROUE À LIVRES). Prix : 23 €. ISBN 978-2-251-4463652-3.

Ce livre ouvre une série de traductions de onze traités aristotéliciens due à Michel Federspiel († 2013) et publiée à titre posthume. Il se démarque toutefois en ce qu'il est le seul à proposer un texte authentique d'Aristote, les dix opuscules suivants étant jugés apocryphes : *Problèmes mécaniques, Des lignes insécables* (paru en 2017) ; *Des couleurs*, *Des sons*, *Du souffle* (paru en 2017) ; *Du monde*, *Du vent*, *Des plantes* (paru en 2018) ; *Physiognomoniques*, *Histoires merveilleuses* (à paraître). C'est aussi le seul à déjà disposer de deux précédents : la traduction de P. Moraux (Les Belles Lettres 1965), puis celle de C. Dalimier et P. Pellegrin (Flammarion 2004). La version présentée ici constitue en quelque sorte une mise à jour de la première, mais destinée à un public plus érudit que la seconde. Dans l'introduction, après un résumé du traité, M. Federspiel le situe dans le champ scientifique, en examine la méthode, puis en évoque les principales lectures antiques (Théophraste et Straton, Xénarque, Philopon). Par rapport à ses deux prédécesseurs, ses apports consistent à rappeler que, dans sa tentative pour quantifier le mouvement, Aristote ne raisonne pas en termes de cinématique, même s'il décrit une relation entre la vitesse et le poids (*Du ciel*, II, 9, 290b21 ; III, 2, 301b4 ; *Phys.*, IV, 8, 215a31 et VI, 2, 233b19). Dans ces passages, écrit M. Federspiel (34), quand Aristote parle de vitesse, il traite en réalité « métaphoriquement » de distances.

d'homonymes (*P. Sorb.* inv. 2069 verso = *P. Reinach* 2069 ; III^e^ s.). Un papyrus (*P. Amh.* II 26 ; III^e^-IV^e^ s.) contenant la traduction latine de la fable 16 de Babrius présente un exemple de composition en prose, étudiée par J.N. Adams, *Bilingualism and the Latin Language*, Cambridge, 2003, p. 725-750. On trouve deux spécimens d'alphabets : *P. Oxy.* X 1315 (V^e^-VI^e^ s.) présentant un alphabet en capitales et un en minuscules, suivis par un vers de Virgile (*Én.*, IV 129), et *O. Max.* inv. 356 (I^er^-II^e^ s.), un ostracon portant un alphabet avec le nom des lettres. Une section est réservée aux textes translittérés (le latin est en caractères grecs). On y trouve trois exemples papyrologiques : manuel de conversation trilingue latin-grec-copte (*P. Berol.* inv. 10582 ; VI^e^ s.), glossaire translittéré sur la terminologie militaire (*P. Strasb.* inv. G 1173 ; III^e^-IV^e^ s.), glossaire translittéré sur les légumes et les noms de poissons (*P. Oxy.* XXIII 2660 ; I^er^-II^e^ s.). La section 8 rassemble des textes accompagnés de la version grecque, c'est-à-dire selon la disposition antique : *colloquium Stephani, colloquium Celtis*, histoires tirées de la guerre de Troie, fables d'Ésope, traité sur la manumission, les trois passages tirés des *Hermeneumata Leidensia*, la première catilinaire de Cicéron (*P. Rain. Cent* 163 ; IV^e^-V^e^ s.), l'*Énéide* de Virgile (*P. Berol.* inv. 21138 A-B [BKT IX 39] ; IV^e^ s. – Palimpseste Ambrosien L 120 sup. ; IV^e^-V^e^ s.), modèles de lettres (*P. Bon.* 5 ; III^e^-IV^e^ s.), manuel latin-grec-copte (*P. Berol.* inv. 10582 ; VI^e^ s.), l'explication des accents par Dosithée (*de accentibus*), l'explication de l'alphabet par le même Dosithée (*de litteris*), liste translittérée de conjugaisons (*P. Strab.* inv. G 1175 ; III^e^-IV^e^ s.), section de glossaire sur les relations de parenté (*de cognatione*) (*Hermeneumata Leidensia*), glossaire translittéré sur les divinités (*P. Mich.* inv. 2458 ; II^e^-III^e^ s.), un glossaire translittéré sur les épices (*P. Strasb.* inv. G 1173 ; III^e^-IV^e^ s.). Pour finir, le recueil présente des textes en *scriptio continua* : la préface de la « généalogie d'Hygin » (*Hermeneumata Leidensia*), histoire sur la guerre de Troie (*Hermeneumata Leidensia*), chapitre de Charisius sur le participe. L'ouvrage est complété par un tableau synoptique reprenant les textes destinés à l'apprentissage du latin (papyrus et textes parvenus par la tradition manuscrite médiévale) et par une bibliographie sommaire. Cinq illustrations (manuscrits et papyrus). – L'ouvrage sera utile non seulement pour l'histoire de l'enseignement, mais aussi pour l'étude du latin, car ces textes sont rédigés non pas en latin classique, mais dans une langue que les spécialistes appellent aujourd'hui « substandard ».

Bruno ROCHETTE

Philip FORD, Jan BLOEMENDAL & Charles FANTAZZI (Ed.), *Brill's Encyclopaedia of the Neo-Latin World.* Leiden – Boston, Brill, 2014. 2 vol. reliés, XLIII-1245 p. avec ill. (THE RENAISSANCE SOCIETY OF AMERICA. TEXTS AND STUDIES SERIES, 3). Prix : 445 €. ISBN 978-90-04-26572-1.

Sarah KNIGHT & Stefan TILG (Ed.), *The Oxford Handbook of Neo-Latin.* Oxford, Oxford University Press, 2015. 1 vol. relié, XV-613 p. Prix : 125 £. ISBN 9780199948178.

Victoria MOUL (Ed.), *A Guide to Neo-Latin Literature.* Cambridge, Cambridge University Press, 2017. 1 vol. relié, XXVII-488 p. Prix : 84,99 £. ISBN 9781107029293.

Depuis un demi-siècle environ (le premier congrès international d'études néo-latines a eu lieu en 1971 à Louvain), le monde académique a redécouvert l'immense corpus méconnu de ce que l'on appelle les auteurs « néo-latins » – c'est-à-dire les auteurs écrivant en latin classique de Pétrarque à nos jours, et principalement dans la période comprise entre le début du XV^e^ et la fin du XVII^e^ siècle. Pendant longtemps, le principal ouvrage de référence usuel pour le domaine des études néo-latines a été le *Companion to Neo-Latin Studies* de Jozef IJsewijn et Dirk Sacré (dont la seconde édition entièrement révisée est parue en 1990 pour le tome 1, en 1998 pour le tome 2, dans les *Supplementa Humanistica Lovaniensia,* dont ils constituent les numéros 5 et 14). Ces dernières années sont parus coup sur coup trois nouveaux ouvrages : la *Brill's Encyclopaedia of the Neo-Latin World* (2014), l'*Oxford Handbook of Neo-Latin* (2015) et le *Guide to Neo-Latin Literature* des presses universitaires de Cambridge (2017). L'objectif de ce compte rendu est de faire le point sur cette nouvelle génération de manuels des études néo-latines, et de préciser ce que chacun a à apporter. Précisons d'abord que tous ces ouvrages sont entièrement rédigés en anglais, un choix linguistique qui devrait leur assurer une diffusion optimale. Les trois initiatives rassemblent principalement des chercheurs du monde anglophone (îles britanniques, États-Unis, Canada), avec également une bonne représentation des chercheurs louvanistes (Leuven, berceau des études néo-latines, en reste en effet aujourd'hui encore l'un des centres majeurs) ; on retrouve aussi un certain nombre de chercheurs néerlandais dans la *Brill's Encyclopaedia* (coéditée par Jan Bloemendal du Huygens Institute de La Haye) et de chercheurs du monde germanophone dans l'*Oxford Handbook* (coédité par Stefan Tilg de l'Université de Fribourg). L'expertise de ces contributeurs dans leur domaine de recherche est absolument indéniable. On peut toutefois regretter, d'une part les fréquents recoupements entre les équipes mobilisées pour ces trois ouvrages (j'ai compté pas moins de 24 doubles participations), et d'autre part la très faible présence des chercheurs des écoles française et italienne (pourtant particulièrement nombreux, dynamiques et productifs dans le domaine néo-latin). Ce déséquilibre est heureusement partiellement compensé par les bibliographies d'orientation données dans les trois ouvrages, qui, sans se limiter aux titres anglais, donnent un aperçu de la littérature secondaire récente dans les principales langues d'Europe. Les manuels de Cambridge et d'Oxford se présentent tous deux comme des volumes assez maniables en termes de format et d'épaisseur (moins de 500 pages pour le premier, un peu plus de 600 pour le second). Leur contenu est présenté (dans l'introduction du *Guide to Neo-Latin Literature*, p. 1) comme complémentaire, le partage résultant d'une concertation entre les deux équipes : le manuel de Cambridge est ainsi davantage centré sur des questions littéraires (la majeure partie du volume est de fait consacrée à une présentation des genres littéraires néo-latins), tandis que celui d'Oxford se veut plus général, présentant une division en trois grandes parties abordant successivement les questions linguistiques et littéraires (y compris les genres), les contextes culturels (question de formation scolaire et universitaire, de paysage intellectuel, de religion, de politique, de genre, de statut social…) et enfin la distribution du corpus néo-latin par zone géographique. La *Brill's Encyclopedia* est quant à elle plus imposante et, comme le titre l'indique, plus encyclopédique : elle comprend deux volumes, une massive *Macropaedia* de 900 pages comprenant des chapitres organisés de manière thématique (avec douze grandes

parties : I. Language and Education ; II. Latin and Printing ; III. Latin and the Vernacular ; IV. Neo-Latin Literature (approche par genres) ; V. Latin and the Arts ; VI. Latin and Philosophy ; VII. Latin and the Sciences ; VIII. Latin and the Church ; IX. Latin and Law ; X. Latin and the New World ; XI. The Twilight Years (c'est-à-dire la période de 1700 à nos jours) et XII. History of Neo-Latin Studies), et une petite *Micropaedia* (un peu plus de 300 pages) rassemblant des notices (sur des thèmes plus ciblés et des auteurs majeurs) classées par ordre alphabétique. Les trois ouvrages fournissent, pour les différents thèmes traités, des états de la question plus ou moins détaillés assortis de bonnes bibliographies d'orientation. Signalons que le manuel de Cambridge est aussi disponible sous forme d'eBook, et que le contenu des deux autres est accessible en ligne moyennant souscription (sur Brill Online et Oxford Handbooks Online). De manière générale, l'organisation d'ensemble des trois volumes et leur division des matières est largement inspirée du *Companion* d'IJsewijn et Sacré. Celui-ci comprenait (dans sa seconde édition) deux volumes, le premier consacré à l'histoire et à la diffusion de la littérature néo-latine (avec principalement un panorama géographique, retraçant la présence du néo-latin sur les cinq continents), et le second dédié aux questions littéraires, linguistiques, philologiques et éditoriales (avec les deux tiers du volume consacrés aux genres littéraires – en ce compris la prose scientifique et académique –, et le tiers restant, à des questions de langue et de style, d'édition textuelle et d'histoire des études néo-latines). L'approche par zone géographique a été reprise, nous l'avons vu, dans le manuel d'Oxford (qui consacre des chapitres à l'Italie, la France, les îles britanniques, les pays germanophones, la péninsule ibérique, les anciens Pays-Bas, la Scandinavie, l'Europe de l'Est et centrale, l'Amérique latine, l'Amérique du Nord et l'Asie). Au sein de la *Brill's Encyclopaedia,* c'est dans la petite *Micropaedia* qu'il faut aller rechercher l'aperçu géographique du phénomène néo-latin, à travers des notices classées (de manière assez peu intuitive) à la lettre N, leur titre commençant tous par les mots « Neo-Latin literature » suivis du nom de la zone considérée : Balkans, Bohême, îles britanniques, France, régions allemandes, Hongrie, Italie, anciens Pays-Bas, pays nordiques, empire Ottoman, Pologne, Portugal, Slovaquie et Espagne. Les notices de la *Brill's Encyclopaedia* sont assez brèves, visant simplement à donner un premier aperçu du domaine. Les chapitres du manuel d'Oxford sont plus fournis et conséquents, et livrent au lecteur une précieuse bibliographie d'orientation rassemblant les titres les plus récents (la plupart des titres suggérés datent des années 1990-2000). Pour le chercheur s'intéressant à une région particulière, le vieux *Companion* reste toutefois précieux et inégalé dans le panorama raisonné qu'il donne des principaux outils bibliographiques (incluant aussi des ouvrages usuels parfois déjà anciens mais toujours utiles, comme les biographies nationales, les prosopographies, les répertoires, les anthologies, les recueils d'inscriptions...). Quant à l'approche par genre littéraire, nous avons vu qu'elle a été reprise dans les trois ouvrages traités. Si nous comparons leurs tables des matières, nous constatons une grande unanimité dans le choix des genres traités qui correspondent aux principaux genres de la littérature latine antique et sont restés de fait la base de la production littéraire néo-latine : en poésie, il s'agit des genres épique, didactique, bucolique, satirique, épistolaire, lyrique, élégiaque et épigrammatique (Brill y ajoutant un genre chrétien, la paraphrase de psaume) ; au théâtre, de la tragédie et de la comédie ; en prose, de l'éloquence, l'histoire, l'épistolographie, la prose de fiction et la satire en prose (Brill ajoute le genre

« absent mais omniprésent » de l'essai ; Cambridge consacre un chapitre au dialogue, et Oxford au « political advice »). Notons que la *Brill's Encyclopaedia*, outre le traitement raisonné des genres dans la partie « Neo-Latin Literature » de la *Macropaedia*, propose aussi quelques notices génériques supplémentaires (sur la poésie de circonstance, l'emblème, le centon…) dispersées au fil de la *Micropaedia*. La table des matières du *Companion* reste de loin la plus détaillée des quatre, dans son souci de rendre compte de la manière la plus exhaustive possible des genres pratiqués par les auteurs néo-latins. On y repère ainsi aisément quantité de genres mineurs, de genres post-antiques, de sous-genres ayant connu une expansion et/ou une transformation importante à l'époque considérée : citons par exemple l'hymne, l'emblème, la silve, le poème en hendécasyllabes, l'épithalame, l'*hodoeporicon*, la fable, la poésie macaronique, le récit autobiographique, les *colloquia scholastica*, les songes et utopies… Si bon nombre de ces genres sont en réalité bien pris en compte dans les manuels récents et peuvent être repérés via les index, il apparaît toutefois qu'il reste beaucoup à faire en ce domaine, ne fût-ce que pour comprendre en profondeur la terminologie générique touffue utilisée par les auteurs néo-latins eux-mêmes pour baliser leur production. Par contre, un atout notable de la recherche récente est de proposer une réflexion qui prend en compte les enjeux complexes de la généricité en littérature (en termes de processus de production et de réception des textes, de tradition et de renouvellement du champ littéraire – latin comme vernaculaire – et d'articulation de ce champ avec d'autres comme ceux de l'éducation, de la religion ou encore de la politique). La prose académique et scientifique formait la dernière sous-section des genres littéraires dans le *Companion*. Il faut rappeler à cet égard que le latin fut la langue principale des études universitaires dans l'Europe de la première modernité, et que, même en dehors des productions académiques à proprement parler, tous les ouvrages ambitionnant une vaste diffusion avaient régulièrement recours à la langue latine. La liste de disciplines et d'arts proposée dans la section « prose académique et scientifique » du *Companion* montre toute la variété des domaines qui ont pu être traités en latin à l'époque moderne : elle va de la philologie à la géologie en passant par le droit, la théologie, la musicologie, l'ethnologie ou encore les mathématiques. Les textes latins ainsi générés sont envisagés, dans les ouvrages de Brill et d'Oxford (le manuel de Cambridge se limitant aux productions « littéraires » au sens strict), non pas comme autant de genres d'écrits, mais au sein d'une approche plus globale d'histoire intellectuelle. Ainsi, les parties V à X de la *Macropaedia* de l'encyclopédie Brill sont consacrées respectivement aux usages du latin en lien avec : les arts ; la philosophie ; les sciences ; l'Église ; le droit ; le Nouveau Monde. Quant au manuel d'Oxford, il inclut dans la partie « cultural contexts » des chapitres sur le monde scolaire et universitaire, la philosophie, la science et la médecine (y compris dans leurs sources arabes) et la religion (humanisme biblique, catholicisme, protestantisme). De façon générale, la tendance est ainsi à replacer le phénomène néo-latin dans un paysage intellectuel et culturel marqué par différents courants (religieux, politiques, philosophiques, littéraires…). La place du latin, langue savante et toujours seconde dans la période envisagée, doit aussi être envisagée par rapport à une certaine stratification sociale et par rapport à l'usage concurrent de langues vernaculaires alors en pleine expansion. Ces thèmes, présents déjà mais de façon assez discrète dans le *Companion*, acquièrent une visibilité nouvelle dans les nouveaux manuels. Celui

d'Oxford se montre ainsi particulièrement attentif à la dimension sociale du phénomène, interrogeant l'accessibilité du latin en fonction du genre (*Gender* ; voir aussi la section « Women's Education » dans la première partie de la *Macropaedia* chez Brill) et du statut social. Le rapport du néo-latin avec les langues et littératures vernaculaires qui lui sont contemporaines fait quant à lui l'objet de chapitres conséquents dans la *Brill's Encyclopaedia* (partie III) et dans les manuels d'Oxford (« Neo-Latin Interplay with Other Languages ») et de Cambridge (« Neo-Latin Literature and the Vernacular »). Je termine enfin sur les problèmes plus concrets que posent les études néo-latines en termes d'exploitation des sources (manuscrits, éditions anciennes) et de principes d'édition textuelle. Ces questions sont utilement traitées dans le *Companion* (volume II, partie V), dans la *Brill's Encyclopaedia* (*Micropaedia, sub* « Editing Neo-Latin Texts ») et tout particulièrement dans le manuel de Cambridge (part IV : « Using Manuscripts and Early Printed Books » ; « Editing No-Latin Literature »). Au final, on ne peut que se réjouir de ces trois parutions qui, sans rendre le *Companion* obsolète, le mettent à jour, en rafraîchissent la bibliographie et replacent les études néo-latines dans la perspective des études les plus récentes en histoire culturelle, intellectuelle et littéraire de la première modernité. Espérons que ces ouvrages encourageront de nombreux jeunes chercheurs à se lancer dans ce domaine passionnant qui offre encore tant de champs à déchiffrer, et qui ne cesse de prouver que la maîtrise de la langue latine est décidément une ressource précieuse, non seulement pour l'étude de l'Antiquité classique, mais aussi pour celle des quinzième, seizième et dix-septième siècles européens, voire au-delà.

Aline SMEESTERS

Michel FEDERSPIEL, *Aristote. Du Ciel*. Texte introduit, traduit et commenté par M. F., mis à jour par Victor GYSEMBERGH, Préface d'Aude COHEN-SKALLI. Paris, Les Belles Lettres, 2017. 1 vol., 13,5 x 20,8 cm, XV-434 p. (LA ROUE À LIVRES). Prix : 23 €. ISBN 978-2-251-4463652-3.

Ce livre ouvre une série de traductions de onze traités aristotéliciens due à Michel Federspiel († 2013) et publiée à titre posthume. Il se démarque toutefois en ce qu'il est le seul à proposer un texte authentique d'Aristote, les dix opuscules suivants étant jugés apocryphes : *Problèmes mécaniques, Des lignes insécables* (paru en 2017) ; *Des couleurs*, *Des sons*, *Du souffle* (paru en 2017) ; *Du monde*, *Du vent*, *Des plantes* (paru en 2018) ; *Physiognomoniques*, *Histoires merveilleuses* (à paraître). C'est aussi le seul à déjà disposer de deux précédents : la traduction de P. Moraux (Les Belles Lettres 1965), puis celle de C. Dalimier et P. Pellegrin (Flammarion 2004). La version présentée ici constitue en quelque sorte une mise à jour de la première, mais destinée à un public plus érudit que la seconde. Dans l'introduction, après un résumé du traité, M. Federspiel le situe dans le champ scientifique, en examine la méthode, puis en évoque les principales lectures antiques (Théophraste et Straton, Xénarque, Philopon). Par rapport à ses deux prédécesseurs, ses apports consistent à rappeler que, dans sa tentative pour quantifier le mouvement, Aristote ne raisonne pas en termes de cinématique, même s'il décrit une relation entre la vitesse et le poids (*Du ciel*, II, 9, 290b21 ; III, 2, 301b4 ; *Phys.*, IV, 8, 215a31 et VI, 2, 233b19). Dans ces passages, écrit M. Federspiel (34), quand Aristote parle de vitesse, il traite en réalité « métaphoriquement » de distances.

du phénomène en un ensemble cohérent. Malgré la fluidité et la qualité du propos, on sent, au fil des pages, une approche par trop académique, voire scolaire, propre au genre de la thèse, ce qui donne à penser que celle-ci n'a sans doute subi que fort peu de remaniements depuis la soutenance jusqu'à la publication. Si on peut le regretter, car de nombreux passages présentent d'inévitable lourdeurs formelles ou stylistiques, cela n'ôte rien à la qualité de l'étude qui constitue, à mon avis, une ouverture pertinente, intéressante et actualisée sur la question des remplois architecturaux dans l'Antiquité. Cet ouvrage est assurément à lire pour quiconque souhaite mieux comprendre les enjeux les plus actuels de la recherche sur les *spolia.* Patrick BAKER

Pascale BALLET, Séverine LEMAÎTRE & Isabelle BERTRAND (Ed.), *De la Gaule à l'Orient méditerranéen. Fonctions et statuts des mobiliers archéologiques dans leur contexte*, Rennes – Le Caire, Presses universitaires de Rennes – Institut français d'archéologie orientale, 2018. 1 vol. broché, 431 p., 16 pl. coul. (ARCHÉOLOGIE & CULTURE). Prix : 39 €. ISBN 978-2-7535-5922-6 / 978-2-7247-0717-5.

L'équipe *Hellénisation et Romanisation dans le Monde Antique* (HeRMA) de Poitiers a décidément du talent lorsqu'il s'agit de définir une thématique de recherche novatrice : après les excellents colloques *La ville et ses déchets dans le monde romain* (2003) puis *La rue dans l'Antiquité* (2008, cf. *AC* 81 [201]2, p. 618-619), c'est aujourd'hui à la notion d'assemblage archéologique que s'attaquent les conceptrices de ce volume ; plus exactement, il s'agit d'interroger ici la relation qui existe entre assemblage, fonctionnalité et contextes, en traquant les limites de l'interprétation archéologique et les pièges (p. ex. les plurifonctionnalités), et de tenter de théoriser les apports (p. ex., peut-on interpréter l'absence d'artefacts dans un assemblage et si oui, comment ?). L'exercice est appliqué à une cinquantaine de cas, dans des articles d'une concision exemplaire, qui sont autant d'espaces de réflexion, distribués en six thématiques, excluant le cas particulier du contexte funéraire qui n'est étudié ici qu'à la marge. Sont ainsi explorés : la lecture spécifique des rejets en contexte d'habitat (« Tranches de vie domestique »), l'archéologie de la ritualité (« Dans les espaces sacrés : des restes et des gestes »), les mobiliers de banquets (« Espaces de convivialité et assemblages »), les « Vestiges mobiliers des espaces publics et portuaires », ceux des espaces artisanaux (« Espaces de travail : produits et rejets »), et enfin « Les objets comme marqueurs sociaux ou identitaires ». Bien sûr, cette division pourra paraître artificielle, en particulier lorsque les mobiliers rejetés témoignent p. ex. à la fois d'activités domestiques *et* artisanales. Mais le découpage a le mérite de structurer les problématiques. Il n'est bien entendu pas question de rendre compte de l'ensemble des cas étudiés ; il suffira d'en souligner à la fois la variété et la richesse à travers quelques exemples, limités ici à l'époque classique. Le livre couvre en effet deux millénaires, de l'Âge du Fer à l'Antiquité tardive, et un large spectre géographique, largement dominé par la Gaule et la Méditerranée orientale – la coédition par l'Ifao explique un fort tropisme égyptien, tout en s'autorisant des éclairages hors-champ (ainsi d'une contribution introductrice qui relève de l'anthropologie et permet d'illustrer l'évolution parfois radicale de la fonctionnalité d'un objet au cours de son histoire, p. ex. perdre son sens religieux premier s'il est utilisé postérieurement comme monnaie

d'échange, objet de prestige ou de parure...). Le volume fourmille véritablement de propositions stimulantes qui, en dépit de la variété des contextes, ont le mérite de parler au praticien régulièrement confronté à ces problèmes d'interprétation : dépôts de fondation bien sûr, mais aussi rites de consécration et rites de fermeture de sites après abandon, assemblages de premier étage distincts de ceux du rez-de-chaussée, permettant de préciser la fonctionnalité de l'une et l'autre des pièces étudiées (Délos, Lyon), assemblages spécifiques (p. ex. de pièces de casernement, camp de *Favianis* [Mautern, dans le Norique]) dont le comptage permet de restituer à la fois le nombre d'occupants, leur statut et, en l'occurrence, leur absence lors de la destruction accidentelle du camp (vêtements et armes sont absents...). L'accumulation de données livrées par la fouille systématique – qu'il s'agisse de prévention ou de programme – livre elle aussi des séries chronologiques ou régionales qui constituent désormais des témoignages interprétables et décisifs (par ex. des pieux isolés longtemps incompris et lus aujourd'hui comme supports d'offrandes). De même, les « mutilations rituelles de récipients cultuels sous forme de bris ou de perforations » dans un sanctuaire de Blain (Loire-Atlantique) parleront à plus d'un archéologue. En d'autres termes, ce volume fonctionne à la fois comme espace de recherche théorique et comme exemplier. C'est par l'accumulation d'études de cas que le volume offre *in fine* des possibilités de théorisation : p. ex. l'interprétation de mobilier retrouvé dans un puits peut-elle être théorisée ? Comment se constitue un dépotoir public ? Est-il possible d'en différencier des types de rejets ? À titre d'exemple, l'étude des rejets urbains d'Arles dans le Rhône est à cet égard particulièrement stimulante (p. 245-254) en ce qu'elle étudie l'impact des crues sur la constitution d'un dépotoir (quels sont les indices qui permettent de suggérer que du matériel a pu être arraché aux quais ?) mais surtout propose un vaste éventail de caractérisation des dépôts : vaisselier utilisé par les marins à bord, amphores rejetées après reconditionnement pour la vente de détail ou la redistribution, amphores d'importations exceptionnelles (pots à conserves), pertes involontaires de lots complets, dépôts de consommation et dépôts votifs, rejets d'ateliers ou de démolition, déchets liés à des collecteurs d'eaux usées conservant du petit mobilier de toilette, toutes catégories explorées qui livrent une image singulièrement vivante de la constitution d'un dépotoir... L'enregistrement exhaustif et géo-localisé de la totalité des artefacts se révèle également riche d'enseignements potentiels. Plusieurs dossiers s'en trouvent singulièrement enrichis (étude de la distribution des artefacts céramiques ou métalliques, des monnaies, des rejets d'ateliers, à l'échelle d'une pièce, d'une demeure, d'un quartier ou d'un site). De même, archéobotanique, archéozoologie et analyses chimiques constituent autant de sources désormais indispensables à une interprétation quelque peu fondée du mobilier archéologique ; elles permettent p. ex. de saisir les évolutions de consommation dans la durée, ou de caractériser l'usage des espaces (exemples classiques, les étables, moins classiques, les boulangeries...) ou des récipients et mortiers par l'analyse des résidus organiques. Rares sont les interprétations qui ne m'ont pas convaincu ; je contesterais cependant l'idée selon laquelle des *ungentaria* associés à des lampes dans un sanctuaire rupestre de Priène soient liés à des sacrifices d'huile et de parfum (p. 110) : sans doute servent-ils plus simplement à alimenter lesdites lampes lors de rituels nocturnes signalés à cet endroit et bien documentés ailleurs dans ce type de sanctuaire. On l'aura compris, on ne peut que recommander la lecture de cet excellent volume très nourri qui aborde un sujet central

à travers un nombre impressionnant d'études de grande qualité et qui rendra les plus grands services aux étudiants comme aux archéologues les plus aguerris. On en regrettera d'autant plus l'absence d'index. Laurent THOLBECQ

Laurent CHRZANOVSKI (Ed.), *Greek, Roman and Byzantine Lamps from the Mediterranean to the Black Sea. Acts of the 5th International Lychnological Congress («LVMEN», Sibiu, 15th–19th of September 2015).* Drémil Lafage, Éditions Mergoil, 2019. 1 vol. broché, 21 x 29,7 cm, 308 p., nombr. ill. n./b. et coul. (MONOGRAPHIES INSTRUMENTUM, 63). Prix : 60 €. ISBN 978-2-35518-095-8.

In the last two decades, the International Lychnological Association (ILA) has offered researchers a welcome platform for exchange and publication. In this tradition, the proceedings of its 5th congress, held in Sibiu (Romania) in 2015 and dedicated to the memory of Dorin Alicu, contains 22 papers on lighting devices from a wide geographical and chronological spread. Even more diverse than the title suggests, it unites contributions on lamp finds from the northernmost tip of France in the West to Israel in the East (with a slight emphasis on Romania), and from the Bronze Age down to the 18th century AD. A word of caution beforehand: the book suffers from poor editorial work. Stray dots and commas on the content page, spelling errors in titles and on back cover, no language editing! While the papers in the volume are arranged alphabetically, I will discuss them here in a rough chronological and thematical order. B. Rueff presents the first results of his innovative and ongoing PhD project on lamps, lighting and architecture in Bronze Age Crete. Here, the whole arsenal of up-to-date methodology and a wide array of sources (literary sources, experimental archaeology, archaeometry, GIS etc.) is employed to provide insights into the spatial organization of movable and stationary lighting in the Bronze Age settlement of Kommos and hence the use of space. Next in time are two contributions concerned with Hellenistic lamps: I. Sheiko presents some of the Hellenistic lamps from Olbia on the Black Sea, demonstrating the difficulties to divide local production from imports by typological means alone and to date them. M. Kajzer instead concentrates on the filling of a 7-metre deep well in the area of Roman agora of Nea Paphos on Cyprus. This closed deposit of lamps, dating between the late 2nd and the mid-1st century BC, is a welcome and valuable source for the typo-chronology of Paphian lamps, but also for trade relations, especially if the well-informed macroscopic evaluation of the fabrics will be complemented by archaeometrical analysis in the future, as envisaged. Late Republican lamps from Italian soil are discussed in three contributions. Most interesting is the material presented by D. Cottica and E. Tomasella from the excavations conducted during the installation of new electrical wiring across the site of Pompei in 1980/81. The contribution focuses on the local production of two widespread Italian types ("biconico" and "Ricci C") and, as a certain part of the finds comes from votive deposits in the area of the Apollo sanctuary, raises the question if they were not produced specifically for the needs of worshippers. More concerned with interregional dynamics is L. Motta with a comparative analysis of lamp finds from Ostia and Musarna, in southern Etruria. Although hampered by little chronological overlapping of the two excavations and other factors, the analysis seems to underline the more

littéraires ; le récit du siège et de la conquête de Damas (635) livré par des sources arabes du IX^e^ siècle et la brève description de la muraille relayée à la fin du VII^e^ s. par le *De Locis Sanctis* d'Adamnán d'Iona, livrent en effet quelques éclairages sur les remparts, avant leur démantèlement partiel par les Abbassides vers 750, lors de la chute de la dynastie des omeyyades. Ce sont là des données nouvelles qui incitent à prolonger le débat. On est en effet tenté de suivre désormais les intuitions d'E. Will (1994, p. 32) et l'image d'un développement progressif de Damas, aujourd'hui articulée sur les données livrées à Antioche, Doura-Europos, Bosra et plus récemment Palmyre et Apamée : partant d'un noyau araméen situé dans le secteur du sanctuaire de Zeus, la ville semble s'être développée dès l'époque hellénistique (avec une vraisemblable adjonction d'un fortin séleucide dont des éléments semblent avoir été repérés par Kl. S. Freyberger dans le secteur de la citadelle), vers le nord (hippodrome [*extra muros* ?] de 87/86 av. n.è. signalé par Josèphe, *AJ* XIII, 387, au-delà du Barada) et vers l'est (adjonction du « quartier nabatéen » et de l'agora), sa limite méridionale pouvant être placée à proximité de la future rue droite (c'est l'hypothèse que j'avancerais ici) ; celle-ci, longeant de possibles fortifications hellénistiques, se serait mutée comme à Antioche (et me semble-t-il à Apamée) en axe directeur de la ville romaine à l'époque augustéo-tibérienne, date de son extension vers le sud, dans les limites définies par les auteurs de la présente étude. Le tracé proto-byzantin aurait enfin intégré des quartiers développés au pied des remparts d'époque impériale. Auteurs et lecteurs voudront bien me pardonner de laisser la recension du cœur de l'ouvrage à mes collègues castellologues, mieux armés que moi pour rendre compte de l'étude des développements urbanistiques et architecturaux subséquents, programmes d'époques ayyoubide et mamlouke (p. 48-70). L'ouvrage se poursuit par une présentation des vestiges et de fouilles menées sur les portes et les tours médiévales (Chap. 3, p. 71-169), une étude typologique et topographique des éléments de défense (Chap. 4, p. 171-193) et une synthèse ("Défense, pouvoir et société", Chap. 5, p. 195-226) relevant de l'histoire du Levant médiéval et de l'anthropologie sociale. L'ouvrage livre aussi un corpus commenté de 29 inscriptions arabes figurant sur les remparts et les portes de la ville (Chap. 6, p. 227-334). On le voit, bien que l'essentiel du volume ne porte pas sur l'Antiquité, il paraissait utile d'en rendre compte dans *L'Antiquité Classique*, ce travail contribuant de manière décisive au renouvellement d'un dossier archéologique important. Bibliographie raisonnée et index. Laurent THOLBECQ

Jacqueline DENTZER-FEYDY, Anne-Marie GUIMIER-SORBETS & Christiane DELPLACE (Ed.), *Stucs d'Orient, traditions orientales et cultures hellénisées*. Beyrouth, Presses de l'Institut Français du Proche-Orient, 2019. 1 vol. broché, 22 x 28 cm, XI-410 p., (SYRIA SUPPLÉMENT, 5). Prix : 45 €. ISBN 978-2-35159-754-5.

Ce très utile volume résulte d'une heureuse initiative : se pencher sur les stucs architecturaux en relief, une catégorie négligée du décor architectural antique, au mieux traitée à la marge de l'étude des enduits peints, quand elle n'est pas tout simplement omise. L'une des forces du volume, qui réunit vingt-quatre communications présentées lors de deux colloques qui se sont tenus à Nanterre et à Paris en 2013 et 2014, est donc de rassembler un grand nombre de dossiers inédits. Comme s'en expliquent les éditrices

dans la préface, ces réunions entendaient explorer les caractéristiques, à la fois techniques et de répertoire, des stucs architecturaux, en comparant les productions d'Occident et d'Orient, jusqu'à l'Asie centrale ; le spectre géographique est donc large, tout comme le spectre chronologique qui s'étend du Bronze récent mésopotamien à l'époque omeyyade. Disons-le d'emblée, l'ouvrage est très réussi et comble un vide important de la littérature spécialisée. On regrettera seulement que les éditrices n'aient pas pris le temps de synthétiser les apports, pourtant nombreux, de ces deux rencontres dans une conclusion. Nous ne résumerons pas ici chacune des communications et ne tenterons pas non plus cette synthèse mais pointerons quelques résultats, souvent convergents, apparus au fil des contributions. La présence de stucs couvrants, protecteurs et égalisateurs d'éléments portants dans l'architecture grecque (Olympie, Sélinonte ...) et l'apparition de stucs plastiques, en association avec le développement du style structural et l'animation progressive des parties hautes des parois, sont traitées par la regrettée M.-Ch. Hellmann. Les cas macédonien et alexandrin sont abordés dans le détail par A.-M. Guimier-Sorbets, comme exemples de développement de décors architecturaux en fort relief, parfois surimposés à des états plus anciens. La question de l'apparition des plafonds peints et stuqués, à l'imitation des architectures à caissons, apparaît en filigrane de ces contributions (s'agit-il d'une innovation de la *koinè* de Méditerranée orientale importée à Rome ou d'un développement originellement romain ?). Ces questions de dépendance à l'égard d'une *koinè* sous-tendent également la remarquable synthèse de J. Dentzer-Feydy sur les stucs nabatéens qui, entre autres apports, semble défendre (p. 100) l'idée de l'usage généralisé de décors stuqués rapportés sur les chapiteaux lisses (dits « nabatéens » ou à cornes), à l'instar de ce qui a été découvert et étudié par R. Czerner à Marina el-Alamein (Égypte). Autre très beau dossier qui attendait depuis longtemps publication (A. Chambon), celui des stucs décoratifs du temple d'époque antonine de Kh. edh-Dharih (Jordanie) ; on regrettera l'absence de proposition de reconstitution graphique des parois de la *cella* centrale, en dépit de la description exhaustive de ses composantes (niches, pilastres, demi-colonnes engagées, frises historiées, chapiteaux et entablements ... et pourquoi diable en publier des minutes de relevés sans prendre la peine de les encrer ?). Nul doute d'ailleurs que ce riche décor mériterait d'être plus radicalement confronté au décor architectural sculpté du haut-lieu contemporain de Kh. at-Tannur (p. ex. pour les chambranles). Les avancées sont cependant substantielles, y compris dans la thématique du décor figuré dans lequel P. Linant de Bellefonds reconnaît une référence à la fois aquatique et dionysiaque. De la même manière, ces rencontres ont permis de présenter l'intéressant dossier de stucs décoratifs (entablements à figures, masques et bustes) retrouvés dans de modestes habitations de Jérash et datés du milieu du III^e^ s. de n.è. (E. Eristov & Cl. Vibert-Guigue). L'article livre également une utile synthèse des développements de ce quartier artisanal, à proximité de la future porte sud, en signalant un premier état de muraille « en carreaux et boutisse, percé d'une porte étroite dénuée de système de fermeture » et datant du I^er^ s de n.è. (p. 172). S. Rozenberg livre de son côté une synthèse particulièrement riche sur les stucs décoratifs d'époque hellénistique, hérodienne et romaine retrouvés en Israël ; pointons, parmi d'autres apports, la mention de rarissimes éléments de plafonds stuqués à Tel Anafa (haute vallée du Jourdain, v. 120-80 av. n.è. ; p. 184), la publication d'un chapiteau lisse décoré de stucs rapportés retrouvé à Masada, chaînon manquant entre la série alexandrino-chypriote et la série nabatéenne (p. 189 et

fig. 8), l'analyse féconde du décor architectural hérodien, fruit, selon S. Rozenberg, d'une rencontre entre ateliers romains et locaux (p. 196), un beau développement sur l'apparition des décors stuqués de plafonds (plats ou voûtés) et enfin, la présentation de rares exemples de stucs à figures d'époque tardo-romaine (Jérusalem, Hippos-Sussita) qui font écho aux découvertes de Jérash signalées plus haut (p. 196-197). O. Callot nous mène ensuite dans les territoires chypriotes aujourd'hui occupés par la Turquie et une riche demeure tardo-antique de Salamine (fin du IV^e^-V^e^ s.) ; y sont présentés les décors stuqués d'une vaste salle à abside et de la pièce d'étage qui la surmontait. O. Callot propose de restituer au rez-de-chaussée une paroi animée de pilastres en stucs supportant une corniche, peut-être surmontée d'un registre d'une série de petite fenêtres hautes soulignées par de petits segments d'arcs rapportés en stuc (p. 207, fig. 11). À l'étage, les parois présentent également un riche décor stuqué composé de deux registres superposés : à un ordre inférieur de pilastres encadrant portes et niches décorées d'arcs stuqués, répond, au-dessus d'un riche entablement historié, une série de colonnettes corinthiennes engagées encadrant de possibles baies. L'article se termine par d'importantes considérations relatives aux techniques de moulage (stucs préfabriqués ou moulés *in situ*, p. 212-215). La familiarité des éditrices avec Palmyre leur permet également de présenter un très important volet palmyrénien qui réunit pas moins de six dossiers ; ils se partagent entre études techniques (C. Allag, qui traite des méthodes de fabrication et de fixation des stucs, y compris à Doura-Europos), présentations d'ensembles parfois quasi inédits et discussions iconographiques (M. Gawlikowski, M.-T. Grassi, B. Tober, N. Blanc et Ch. Delplace) ; ces décors stuqués proviennent essentiellement de contextes d'habitat datés du tournant des II^e^ et III^e^ s. de n.è. et se caractérisent par la présence massive de hauts-reliefs figurés. Cet important dossier palmyrénien constitue en quelque sorte le pivot du volume puisque les communications suivantes traitent des productions moyen-orientales avec les terres cuites de Séleucie du Tigre datant du tournant de l'ère (R. Menegazzi), le Turkmenistan parthe (Nisa, C. Lippolis, II^e^ s. av. – II^e^ s. de n.è.) puis la culture hindo-bouddhique et les stucs ornementaux de Batujaya (Java, Indonésie, aux VI^e^-IX^e^ s., V. Degroot). Le volume se clôture sur deux dossiers sassanides (par J. Kröger pour l'Iran et la Mésopotamie et R. Boucharlat pour les découvertes récentes en Iran) et deux dossiers omeyyades (D. Genequand pour Qaṣr al-Ḥayr al-Sharqī, entre Palmyre et l'Euphrate, puis une confrontation des productions de Qaṣr al-Ḥayr al-Gharbī, Kh. al-Mafjar, près de Jéricho et Quṣayr ʻAmra, dans la steppe jordanienne). Un riche volume on le voit, dont les éléments saillants (matériaux, originalités, influences, évolutions techniques et artistiques) sont, à défaut de conclusion, utilement abordés en fin de préface (p. 14). Résumés en français, anglais et arabe. Index topographique. Laurent THOLBECQ

Rick BONNIE, *Being Jewish in Galilee, 100-200 CE. An Archaeological Study*. Turnhout, Brepols, 2019. 1 vol. broché, 21 x 29,7 cm, XI-373 p., 98 fig. n/b, 20 tabl. (STUDIES IN EASTERN MEDITERRANEAN ARCHAEOLOGY, 11). Prix : 104 € (+ taxes). ISBN 978-2-503-55532-4.

The volume under review is a PhD thesis from the KU Leuven, defended in 2014. It deals with the archaeology of Galilee in the 2nd century CE. Galilee is one of the core

en Palmyrène en marge de ses prospections, interprétées comme possibles espaces cultuels de plein air, ou de quelques témoignages liés à la diaspora (essentiellement marchande cette fois). On le voit, les communications soulignent les originalités de la vie religieuse palmyrénienne, à Palmyre, dans son arrière-pays et en dehors de son territoire, sur base d'un matériau textuel et imagé particulièrement riche. Seul bémol peut-être, en raison sans doute de cette originalité même, ce livre, du reste excellent, ne se départit peut-être pas suffisamment d'une certaine tendance de la recherche à regarder cette cité comme un *unicum* alors que son arrimage à l'Empire romain (p. ex. banalisé par l'attestation du culte impérial), constitue somme toute une clef de lecture tout aussi importante. *Indices*, y compris épigraphiques. Laurent THOLBECQ

Hélène ERISTOV, Claude VIBERT-GUIGUE, Walîd AL-AS'AD & Nada SARKIS (Dir.), *Mission archéologique franco-syrienne 2004-2009. Le Tombeau des Trois Frères à Palmyre*. Beyrouth, Institut Français du Proche-Orient, 2019. 1 vol. relié, 30 x 37,5 cm, 332 p. dont 105 pl. coul. (BIBLIOTHÈQUE ARCHÉOLOGIQUE ET HISTORIQUE, 215). Prix : 130 €. ISBN 978-2-35159-753-8.

Ce luxueux volume grand format résulte d'une intervention de sauvetage (2004-2009) commanditée par les Antiquités de la République arabe syrienne auprès de collègues français spécialistes des enduits peints antiques et de la peinture funéraire du Proche-Orient. La détérioration des décors peints du « Tombeau des Trois Frères », l'un des plus célèbres hypogées funéraires de Palmyre, induite par l'ouverture du monument aux visiteurs et des problèmes d'infiltration, justifiait en effet une action spécifique dès avant le début de la guerre civile. Une quinzaine d'années plus tard paraît donc une première étude systématique, sinon du monument tout entier, en tout cas de son décor et de ce qui reste de son mobilier. Cet hypogée doit son nom à deux des inscriptions affichées sur le linteau de sa porte d'entrée, qui évoquent la cession en 160 de parties du tombeau par trois frères « qui ont creusé cette grotte et l'ont bâtie » (trad. J.-B. Yon p. 136 ; H. Saad préfère traduire par « ont creusé et *orné* » p. 156), vraisemblablement au début du règne d'Antonin le Pieux, en tout cas au plus tard en 142/143, d'après la plus ancienne des inscriptions datées parvenues jusqu'à nous ; ce tombeau, qui abritait quelque 300 *loculi*, fut en usage durant un siècle et demi environ. Le volume, fruit du travail d'une vingtaine de chercheurs, présente un important volet historiographique recourant à d'anciennes publications, russes et allemandes en particulier ; leur contexte intellectuel est rappelé et de larges extraits en sont traduits en français pour la première fois ; le volume livre aussi d'utiles compléments d'étude, comme la réédition commentée des inscriptions araméennes du tombeau. Sans surprise, l'essentiel du texte est consacré à la description du décor, à l'interprétation des scènes figurées et à divers aspects techniques (relevé, conservation, analyse de pigments) qui intéresseront assurément les spécialistes. Ceci étant, le volume déçoit par l'absence de direction éditoriale qui aurait assuré une présentation claire des problématiques, l'absence d'étude architecturale digne de ce nom et surtout l'absence d'une conclusion synthétisant les acquis et pointant les questions qui restent ouvertes (la conclusion des p. 195-196 ne joue nullement ce rôle). De même, l'économie générale du volume surprend, le lecteur étant p. ex. d'emblée plongé dans diverses archives et les méandres de leur constitution, avant

même de s'être familiarisé avec le monument (Chap. 1, p. 31-63 et bibliographie). Cette documentation est complétée par des mises en perspective historiques, certes passionnantes, mais qui, à travers des excursus nombreux, désorientent le lecteur : cadre institutionnel des missions russes à Palmyre – dont le voyage de Lydie Paschkoff en 1872 et la découverte du Tarif en 1882, activités qui sont totalement indépendantes de la découverte du tombeau étudié ici, laquelle date soit de 1893 (J. E. Østrup, mais la date semble devoir être repoussée cf. *infra*) soit de 1899 (M. Sobernheim) et de 1900 (F. Th. Uspenki). Ce même souci de mise en contexte des travaux pionniers justifie une présentation des travaux de l'école philologique et archéologique danoise à Palmyre (par R. Raja & A. Højen Sørensen), laquelle permet donc de saisir que l'hypogée découvert en 1893 par J. E. Østrup pourrait ne pas être celui des Trois Frères contrairement à ce que l'on a longtemps cru. Cl. Vibert-Guigue signe le chapitre 2 (« Construction des connaissances », p. 71-85) dans lequel il restitue pas à pas, sur base de ces documents, la chronologie des interventions identifiables, tant à l'intérieur (*e.g.* les dégagements effectués par R. Amy, sans doute entre novembre 1934 et février 1935) qu'à l'extérieur du monument (DGAM) ; il y introduit une base descriptive, articulée sur un nouveau plan du tombeau (dit « de référence »), élaboré sur base d'un relevé topographique réalisé en 2004/2005 (minuscule vignette pl. 101.2 ; coupe et modèles 3D pl. 61 et 102), fâcheusement habillé de trames non légendées d'un graphisme obsolète (pl. 7, en pleine page). Ce chapitre se termine par une comparaison systématique des photographies disponibles et une chronologie des dégradations observées sur les clichés pris dans le courant du XX^e^ s. (y compris des graffiti en arabe, certains étant publiés par H. Saad p. 85-86). Ce travail est utile en ce qu'il permet en particulier de préciser un certain nombre de données occultées par les restaurations les plus récentes (p. ex. le profil original d'une mouluration stuquée). Le chapitre 3, qui débute par une présentation générale de la nécropole sud-ouest (M. Gawlikoswki, p. 89-91), nous mène au cœur du sujet. Cette nécropole présente aujourd'hui une quinzaine de tours funéraires, quatre « temples funéraires » et une soixantaine d'hypogées, tous très mal documentés ; elle s'est développée durant les I^er^ et II^e^ siècles *extra muros*, au débouché de la piste venant de Damas. Sont présentés l'historique des découvertes et des travaux menés dans la nécropole ainsi qu'une typologie générale des hypogées que les inscriptions datent majoritairement du II^e^ s. mais dont les concessions ont changé de mains jusqu'au lendemain de la chute de Palmyre (273). M. Gawlikowski suggère d'y rechercher les tombeaux d'une classe marchande insuffisamment enrichie pour s'offrir les grands mausolées familiaux (les « temples funéraires ») qui s'élèvent dans les nécropoles palmyréniennes à la suite des tombes tours. Suivent, par E. Eristov & Cl. Vibert-Guigue, une très brève description architecturale du tombeau étudié (p. 92), celle de l'entrée, de la porte et des fragments de vantaux conservés (p. 92-95) et une description détaillée de la décoration de l'exèdre axiale occidentale, la seule à avoir reçu un décor peint (p. 96-115). Ici encore, la présentation déroute puisqu'elle n'est précédée d'aucune description précise de l'espace dans lequel s'intègrent ces décors (nombre de travées, *loculi*, hauteurs...), la « maquette de travail » publiée pl. 16.1 ne suppléant que médiocrement à l'absence d'étude architecturale. L'exèdre peinte occidentale (4,80 m x 4,50 m) fait face à l'entrée ; surmontée d'une voûte en plein cintre rupestre, elle présente sur ses trois parois aveugles quatre travées de *loculi* funéraires superposés (avec cinq *loculi* par travée, soit un total de 60 emplacements pour cette

seule exèdre). Les espaces libres entre les travées de *loculi* sont décorés de neuf Victoires/Fortunes clipéophores portant, ailes baissées, au-dessus de leur tête, les portraits en buste de quatre femmes et cinq hommes, l'un d'entre eux étant accompagné d'un enfant. Elles surmontent de faux décors en *opus sectile* et de petites saynètes animalières. En raison de la forme du plafond voûté, la paroi postérieure de l'alcôve présente une lunette semi-circulaire décorée d'un panneau représentant le mythe d'Achille à Skyros (la lecture en est améliorée par le recours aux photographies ultraviolet). Le plafond de la voûte, porté par quatre colonnes corinthiennes fictives peintes aux angles de l'alcôve, est décoré d'un réseau d'hexagones en nid d'abeille – à l'image de caissons sculptés – entourant un petit médaillon central qui accueille Ganymède emporté par Zeus. L'accès à l'exèdre est souligné par un arc en plein cintre supporté par deux pilastres sur lesquels ont été représentés, dans une phase décorative secondaire, deux portraits féminins en pied, l'une de ces défuntes voilées portant un enfant dans les bras (pl. 50 et 51). Particulièrement intéressantes sont aussi les deux représentations en médaillon du mauvais œil, entouré de motifs apotropaïques, sur les retours postérieurs de ces pilastres (sur le motif, cf. P. Donceel-Voûte, « Barrer la route au Malin », in E. Bradshaw *et al*. (Ed.), *The Levant : Crossroad of Late Antiquity*, Leyde, 2014, p. 347-399). L'analyse iconographique approfondie du décor peint constitue sans doute le morceau le plus réussi du volume (p. 115-133). Elle enracine l'apparition des motifs dans les productions littéraires et artistiques méditerranéennes, sans négliger lorsqu'ils existent les parallèles levantins et palmyréniens (seule réserve, la référence confuse au Zodiaque de Kh. at-Tannur, erronément daté p. 124 du I^er^ s. av. n.è.). Certains d'entre eux sont inédits, telle la Victoire en stuc retrouvée par la mission polonaise dans la « maison F » et présentée ici par M. Gawlikowski (p. 124, et illustrée p. 147 et pl. 56.11). En revanche, je doute que les portraits en médaillons du tombeau « dépeignent moins un individu qu'un groupe familial » (p. 126). L'étude souligne l'originalité des scènes animalières (tropisme local) et se termine par l'analyse de la représentation du mauvais œil et des méandres dans l'architecture funéraire locale. J.-B. Yon traite ensuite (p. 134-140) l'un des dossiers épigraphiques funéraires les plus nourris de la ville, les marques de propriété peintes en araméen – seule langue utilisée – à l'intérieur du tombeau (la dernière datant de 259 de n.è.) faisant écho aux inscriptions de concession gravées entre 160 et 191 sur le linteau de la porte d'entrée et entre 191 et 241 sur ses piédroits (utile vue d'ensemble sur modèle 3D de la tombe pl. 61 et développement diachronique – curieusement dédoublé – pl. 62). Particulièrement intéressantes également les désignations en araméen – apparemment erronées en regard de l'iconographie (p. 97) – de personnages mythologiques (Diomède, Achille...) peints dans la lunette de l'exèdre axiale. On comprend par ailleurs que non seulement ces concessions sont partielles (une partie de l'hypogée semble rester en possession de la famille des premiers commanditaires) mais qu'elles font également l'objet de spéculation de la part des propriétaires successifs. Enfin, les rapprochements onomastiques entre les graffites peints désignant certains individus portraiturés dans l'exèdre axiale et les inscriptions datant certaines concessions livrent des indications de chronologie absolue pour certains de ces portraits (déb. III^e^ s., *infra*). Dans le chapitre 5 intitulé « Reconsidérer l'axe de l'entrée vers l'exèdre peinte », Cl. Vibert-Gigue revient sur les décors de l'hypogée de 'Atenatan (situé à 150 m au nord-ouest du Tombeau des Trois Frères), et interroge les aménagements (espaces de rangement ?

plutôt que, p. 195, « *loculi* de faible profondeur ») situés de part et d'autre de l'emmarchement d'accès intérieur, à proximité de la porte d'entrée (p. 143-148). Cette recherche de parallèles est l'occasion de publier des clichés (Université Saint-Joseph, Beyrouth) de tombeaux non localisés, apparemment inédits. Le chapitre 6, intitulé « Antiquités syriennes », associe cinq contributions : aménagements de l'accès par la DGAM (W. al-As'ad, avec traduction en arabe), étude typologique des hypogées funéraires palmyréniens, proposition de chronologie du creusement et étude de la sculpture de l'hypogée (H. Saad) : il s'agit de représentations de banquets funéraires comme relief isolé ou disposées sur un *triclinium*, aucun buste n'ayant été retrouvé, les *loculi* étant sans doute refermés par des dalles peintes ; suit une brève tentative de sériation de 34 tombeaux hypogées palmyréniens (H. Saad & Cl. Vibert-Guigue), une proposition de lecture néo-platonicienne de l'iconographie peinte (K. Abdallah) et la présentation d'un tombeau quasi inédit découvert en 2007 (Cl. Allag *et al*. p. 163-166). Les deux derniers chapitres sont consacrés aux approches techniques (p. 169-188) et à un compte rendu de l'état du tombeau durant le dernier conflit (p. 191-193). En définitive, en dépit de la qualité de ses analyses, la lecture du volume provoque une certaine irritation en ce que les informations n'y sont nullement structurées. Il faut p. ex. attendre la fin du volume (p. 148 puis p. 153-156) pour que soient enfin évoqués les sarcophages qui prenaient place dans les exèdres latérales, éléments aussi fondamentaux dans l'économie générale du tombeau que les peintures de l'exèdre axiale. De même, les problèmes de chronologie évoqués par plusieurs contributeurs ne sont jamais frontalement abordés, et l'on est réduit à tenter de synthétiser soi-même les données livrées par l'épigraphie (les portraits en pied datent vraisemblablement du début du III^e^ s.) et par les propositions de datation des peintures et des sculptures du *triclinium* de H. Saad (qui orienteraient elles aussi vers la fin du II^e^ s. / déb. III^e^ s., p. 154-156). Ceci étant, on se réjouira de l'existence de ces travaux qui ont permis de relever dans le détail des peintures appelées à se détériorer. En définitive, s'il déçoit quelque peu l'archéologue, l'ouvrage ravira l'historien de l'art en ce qu'il permet de replacer le monument dans les débats anciens liés à l'apparition de l'art byzantin et de pointer quelques originalités de l'art funéraire palmyrénien d'époque impériale. Bibliographie et résumés en français et en arabe. Laurent THOLBECQ

Jean-Michel MOUTON, Jean-Olivier GUILHOT & Claudine PIATON (Ed.), *Portes et murailles de Damas de l'Antiquité aux premiers Mamlouks. Histoire, architecture, épigraphie*. Beyrouth – Damas, Presses de l'Institut Français du Proche-Orient, 2018. 1 vol. broché, 355 p., 203 fig. coul. (PUBLICATIONS DE L'INSTITUT FRANÇAIS DE DAMAS, 293). Prix : 40 €. ISBN 978-2-35159-741-5.

Les études monographiques consacrées à des enceintes urbaines du Proche-Orient sont suffisamment rares pour que l'initiative à l'origine de cet ouvrage soit appréciée à sa juste valeur. Ce volume livre en effet une première étude d'ensemble des murailles médiévales de Damas, aboutissement d'une longue entreprise débutée dans les années 1920 par Jean Sauvaget, poursuivie au début des années 1950 par Janine et Dominique Sourdel et bouclée, à la suite de cinq campagnes de terrain (2008 à 2011), par des collègues syriens et français. Si l'on a jugé utile d'en rendre compte ici, c'est que ce

ayant été démantelé dans une phase précoce (IVe-Ve s. ?), sa restitution ne peut qu'être hypothétique ; l'auteur propose une façade tétrastyle prostyle à arc syrien, hypothèse possible mais, comme il le reconnaît, pas exclusive. De même, on tiendra pour hypothétique la restitution des deux tours qui séparent le *pronaos* de la toiture de la *cella* ; on imagine que cette restitution repose essentiellement sur la présence d'un massif qui fait pendant à une cage d'escalier, lesquels séparent la *cella* du *pronaos* et flanquent ainsi l'accès à la *cella*, mais la discussion de cette restitution sans doute articulée sur des images monétaires fait défaut ; rien n'interdit de suggérer que l'escalier en colimaçon permettait simplement d'accéder aux combles. Ce ne sont évidemment que détails en comparaison de la qualité de l'analyse proposée mais ces remarques sont nécessaires, en particulier en raison de la force des images restituées, et parce qu'elles seront certainement relayées par d'autres études, sans prêter attention au texte. On me permettra une dernière note de lecture : l'idée que le temple aurait été protégé par quelques militaires installés dans de modestes maisons de pisé blotties contre son podium, durant l'époque de son utilisation, étonne (quelles sont d'ailleurs les limites du téménos ?). Mais elle semble rencontrer les indications chronologiques et l'*instrumentum* militaire retrouvé là. Après une longue genèse, l'ouvrage, d'une remarquable qualité éditoriale, réunit une documentation graphique exceptionnelle, des discussions approfondies (*e.g.* décor architectural, sanctuaires oraculaires, hypothèses liées à l'occupation militaire de la région, occupation du site sur la longue durée) et du matériel archéologique bien daté, données qui rendront de grands services aux collègues travaillant dans ces régions. Que les auteurs et les éditeurs en soient chaleureusement remerciés. Brefs résumés en allemand, anglais et arabe. *Indices*. Laurent THOLBECQ

Michał GAWLIKOWSKI, *Le sanctuaire d'Allat à Palmyre*. Varsovie, Polish Centre of Mediterranean Archaeology – University of Warsaw Press, 2017. 1 vol. broché, 297 p., 239 fig. n/b & coul. (PAM MONOGRAPHS SERIES, 8). Prix : 162 zł / 45 €. ISBN 978-83-235-3493-8.

Ce volume est le fruit des efforts conjugués de plusieurs institutions, polonaises bien sûr (Université de Varsovie, Centre Polonais d'Archéologie Méditerranéenne), mais aussi néerlandaise (Rijksuniversiteit te Groningen) et américaine (Institute for Advanced Study de Princeton), de fouilleurs et de non moins nombreux architectes, dessinateurs et infographistes qui ont travaillé dès 1974 sur le sanctuaire d'Allat à Palmyre, sous la direction de Michał Gawlikowski (il convient de nommer, entre autres, Marek Barański, Marek Puszkarski, Janusz Rosiński et Marcin Wagner...). Car c'est en effet avant tout une très belle étude architecturale qui nous est livrée ici. Au terme d'une longue genèse, ces efforts nous valent un travail d'une admirable rigueur, à la fois exigeant et généreux, Michał Gawlikowski ne laissant rien de ses réflexions dans l'ombre, pas même ses hésitations. Construit au nord-ouest de la ville, le sanctuaire d'Allat a fonctionné durant plusieurs siècles et eut à composer avec les vicissitudes d'un quartier au développement spécifique puisque c'est là que fut érigé, à une date à situer entre 293 et 303 de n.è. (p. 155-156), le Camp de Dioclétien. C'est donc une histoire complexe qu'il a fallu patiemment reconstruire, en tenant compte de cet événement, le téménos du sanctuaire préexistant étant adroitement articulé sur la *Via*

Principalis du camp lors de son ouverture puis envahi par son *praetorium*, après la désaffectation du temple païen au Ve s. (selon la proposition avancée en 1994 par Sławomir P. Kowalski). Pour restituer le développement architectural et les transformations successives de ce sanctuaire, M. Gawlikowski articule son argumentaire sur les vestiges retrouvés *in situ*, de nombreux *spolia* (y compris de sculptures et de fragments architecturaux décorés) et une quarantaine d'inscriptions – dont une vingtaine datées – qui concernent à la fois la construction de l'édifice (dédicaces) et son utilisation (autels, statues honorifiques...). Cette approche explique l'argumentaire très serré développé dans ce volume, justifiant les hypothèses avancées dont le détail a parfois évolué depuis les rapports préliminaires. Six états sont ainsi distingués qui s'étendent du milieu du Ier s. av. n.è. – voire plus tôt – à l'abandon définitif du secteur au début de l'époque abbasside (fin du VIIIe s. / début du IXe s.). Le caractère le plus remarquable du bâtiment est certainement l'insertion de la totalité de l'élévation de son *ḥamana* primitif (le premier état visible de ce temple qui se présente sous la forme d'une niche-chapelle barlongue, Allat I) dans un écrin romanisé, vers le milieu du IIe s. de n.è. (Allat III). Ce second temple, qui présente un très classique *pronaos* tétrastyle avec *deux* colonnes en retour, est détruit par les troupes d'Aurélien (fin 272 ou déb. 273) avant d'être réhabilité et de survivre moins d'un siècle sous une nouvelle forme au milieu des casernes du camp (Allat IV) ; il est finalement à nouveau « violemment détruit à la suite des édits antipaïens de Théodose », son élévation étant systématiquement démontée. Vestiges et inscriptions permettent de restituer l'aménagement progressif du téménos autour du *ḥamana* archaïque et de son successeur d'époque antonine : érection d'un petit autel axial et de colonnes honorifiques au Ier s., construction des portiques (phase II, qui couvre le Ier s. et la première moitié du IIe s.), apparemment articulés sur un péribole en pisé, intégration au péribole du fameux lion gardien du sanctuaire – à une date inconnue toutefois – et travaux qui interviennent durant les deux siècles suivants (accès au téménos Allat III, ...). La restitution de la date haute de fondation ne repose pas sur la stratigraphie (guère parlante pour ces vestiges archaïques) mais sur une reconstitution généalogique livrée par la confrontation de deux inscriptions postérieures (l'inscription 12, dédicace d'autel, datée de 115, avec une lecture révisée par rapport à l'*editio princeps* de *Syria* 47, 1970, 313-316, et l'inscription funéraire n° 60 du sanctuaire de Baalshamîn, datant sa fermeture rituelle de 11 de n.è., ces deux sanctuaires étant en réalité gérés par une même tribu). De son côté, la date de la construction du temple Allat III est ici révisée et rapportée au milieu du IIe siècle (p. 32). – L'appareil descriptif du volume s'ouvre réellement après les chapitres 1 et 2 qui présentent respectivement la fouille et les jalons chronologiques : les chapitres 3 à 8 (p. 33-189) constituent une présentation pas à pas de l'évolution chronologique du sanctuaire, de l'état archaïque (Allat I) à l'occupation du secteur à l'époque islamique (Allat VI). Les commentaires intègrent nombre de digressions qui complètent l'image générale du secteur fouillé, qu'il s'agisse d'inscriptions et de remplois attestant l'existence de bâtiments indépendants du temple d'Allat, ou de réflexions plus larges (ainsi par exemple de la restitution de la statue de culte archaïque p. 53-58, du parallèle avec le temple barlong de Rab'asirê découvert en 2010 près de l'agora p. 62 ou du commentaire complet sur la nature du *ḥamana* p. 62-64). Cet appareil descriptif, qui suit les données au plus près, permet de justifier les restitutions avancées. À cet égard, l'hypothèse selon laquelle le temple d'époque antonine se compose d'un *pronaos* surmonté d'une terrasse cachée derrière

un fronton postiche et d'une *cella* hypèthre intégrant le *ḥamana* archaïque, par conséquent laissé à découvert, paraît en effet très vraisemblable mais doit toutefois, comme l'indique l'auteur, tenir compte d'une certaine marge d'erreur (*e.g.* un négatif situé sur le sommet des corniches est interprété comme « nid de merlon » plutôt que comme réceptacle de chevron de charpente ; quelle signification donner à l'état brut de l'arrière du fronton postiche arrière ?, ... p. 145-146). On gardera donc à l'esprit que les images restituées des phases successives de ce monument sont le résultat de raisonnements intégrant un certain nombre d'hypothèses que les images ont précisément tendance à cristalliser, tout en étant d'ailleurs parfois moins complètes que les descriptions ; ainsi p. ex. de la restitution de l'élévation extérieure du *ḥamana* archaïque avec ses quatre pilastres de façade hypothétiques (p. 44) et ses merlons ornant la toiture (tailles assurées mais disposition et rythme hypothétiques), image à laquelle il convient d'ajouter des *protomai* d'aigles sculptés décrits mais non représentés faute de savoir où les placer (p. 44-45). De même pour la restitution de l'idole cultuelle archaïque d'Allat flanquée de lions que précède déjà, selon les empreintes laissées sur le socle, une première idole, peut-être mobile comme l'indique M. Gawlikowski, associée à un trépied mais dont les traces n'autorisent aucune visualisation assurée (p. 57). Ou encore, toujours à titre d'exemple, de la perspective cavalière du téménos à l'état tardif (p. 168, fig. 144) dans lequel le *pronaos* est encore debout, son absence étant toutefois suggérée dans le texte et la légende. Ceci n'ôte bien entendu rien à l'utilité de ces figures (dessins au trait et restitutions tridimensionnelles), par ailleurs de grande qualité, publiées en grande taille et par conséquent lisibles (contrairement à de trop nombreuses publications qui, par souci d'économie, privilégient de petites vignettes souvent illisibles). Les apports de cette monographie sont multiples et ce n'est pas le lieu d'en dresser l'inventaire ; notons seulement comme particulièrement stimulante, la description des réaménagements intervenus après la destruction du temple par les troupes auréliennes, date à laquelle est intégrée la fameuse statue d'Athéna (d'époque antonine mais réaffectée à ce sanctuaire, p. 162-164 ; 218-222), placée devant le *ḥamana* archaïque détruit et encadrée par quatre colonnes supportant un baldaquin ou plus vraisemblablement, comme l'indique l'auteur, une couverture. Plusieurs pages traitent également la délicate question de l'implantation et de la nature des autels associés aux différentes phases du sanctuaire, dont seules les fondations ont été retrouvées, dans un angle du téménos pour Allat I (p. 93-95), dans l'axe de l'entrée, sous la future *Via Principalis*, pour Allat III (p. 98-104). Ainsi aussi du parallèle architectural éclairant posé entre les temples d'Allat et de Baalshamîn, temples érigés à une vingtaine d'années d'intervalle (p. 152-154), leur histoire prenant toutefois des chemins divergents dans la première moitié du V^e^ s., la *cella* du premier étant anathème, le second étant transformé en église (P. Collart et J. Vicari, *Le sanctuaire de Baalshamin à Palmyre*, I, 1969, p. 70-88 et 94). Les exposés archéologiques terminés, M. Gawlikowski consacre un chapitre de synthèse au culte d'Allat à Palmyre et aux relations qu'elle entretient avec les autres grandes divinités de la ville (p. 191-200). Suivent trois dossiers documentaires consacrés 1. à la sculpture religieuse (avec une quarantaine de numéros), 2. aux inscriptions (39 textes, très majoritairement araméens, dossier préparé par H.J.W. Drijvers et trois graffites safaïtiques présentés par M.C.A. Macdonald) et 3. aux monnaies (déjà publiées en 2014). Ces dossiers présentent de nombreux inédits qui mériteraient chacun des commentaires approfondis, qu'il s'agisse de sculpture ou d'inscriptions ; ils nourriront assurément de

nombreuses réflexions. À la lecture du volume, on comprend que des compléments d'étude sont en préparation, les catalogues des fragments d'architecture et des inscriptions funéraires en remploi étant annoncés (p. 45 et 235). On saura gré à M. Gawlikowski d'avoir publié cette excellente monographie d'autant plus précieuse qu'elle livre des données et des interprétations désormais indispensables à l'étude des décors et des espaces religieux palmyréniens et proche-orientaux. On le remerciera aussi d'avoir choisi la langue française pour rédiger cette magnifique étude ; il s'inscrit en cela dans une longue tradition qui fait discrètement écho à tout ce que ce choix a pu signifier d'engagement et de foi en certaines valeurs, à une époque qui paraît, de toutes parts, aujourd'hui bien révolue. Résumé en anglais. Laurent THOLBECQ

Rubina RAJA (Ed.), *Revisiting the Religious Life of Palmyra*. Turnhout, Brepols, 2019. 1 vol. broché, 21,6 x 28 cm, XIV-212 p., nombr. ill. n/b. (CONTEXTUALIZING THE SACRED, 9). Prix : 90 € (+ taxes). ISBN 978-2-503-57635-0.

Cet excellent volume démentira ceux qui pensent que tout a déjà été dit sur la religion de Palmyre et que les nouveautés ne peuvent qu'intervenir à la marge. L'objectif du colloque « Revisiting the Religious Life of Palmyra » tenu en octobre 2017 à l'Académie Royale des Sciences et Lettres de Copenhague était de dresser un état de la recherche, en portant une attention particulière aux images ou à ce que les collègues anglophones désignent comme « visual material culture ». Le volume réunit onze communications, très majoritairement stimulantes. C'est à juste titre Ted Kaizer qui ouvre le bal, quinze ans après la publication de son désormais fondamental ouvrage *The Religious Life of Palmyra: A Study of the Social Patterns of Worship in the Roman Period* (Stuttgart, 2002). Il y passe en revue une part importante de la littérature ancienne et dresse un passionnant état de l'art ; il discute ainsi ses propres propositions à l'aune de nouvelles recherches (p. ex. le formulaire des dédicaces religieuses) et de découvertes archéologiques intervenues depuis l'élaboration de sa thèse (p. ex. celle du temple de Rabaseirè par M. Gawlikowski), tout en identifiant les espaces qui restent à défricher (p. ex. l'iconographie des tessères, éternel parent pauvre du dossier). Sa démarche se caractérise par une interrogation systématique des termes utilisés pour désigner ses objets de recherche (« vie religieuse » plutôt que « religion » ; « divine constellation » qu'il préfère à « panthéon »...), non par pédanterie mais par souci de précision et de nuance, en sorte de rencontrer de nouvelles variables contextuelles ou temporelles. D'où p. ex. encore son incitation à la prudence dans la désignation même des données (comme celle désormais traditionnelle du « Temple de Nabû » qu'il considère abusive en ce que plusieurs divinités y sont attestées au même titre que Nabû). On ne saurait trop recommander la lecture de cette communication qui déploie des concepts analytiques clefs, véritable programme à faire lire à tout étudiant désireux d'approcher une religion antique. À sa suite, Maurice Sartre s'inscrit en faux contre les assimilations simplistes de divinités grecques et indigènes (« syncrétisme ») et démontre que divinités ou héros proprement grecs (Tychè civique, Némésis, Isis ou Héraclès) ont pu être adoptés tels quels, assurément au moins par les élites les plus hellénisées. J'ajouterais même que le renvoi dans la « Tombe des Trois Frères » au mythe d'Achille à Skyros, avec des légendes en araméen erronées, confirme l'adoption de ces mythes proprement

lequel s'insère le monument ; pour la petite histoire, on notera qu'a même été retrouvée et est reproduite (pl. 93-94, KF3) la monture métallique d'une montre de poche des années 1860-1880 perdue, selon toute vraisemblance, lors d'un des rapides sondages menés dans cette zone par J.T. Wood à la recherche des limites topographiques du sanctuaire. Inscrit dans un rectangle de 39,60 x 23,70 m (restitué à un peu plus de 26 m, voire près de 30 m, si l'on tient compte de la largeur de la scène et de la présence d'un bâtiment de scène identifiables au géoradar, pl. 12.1), l'odéon est plus proche de celui de *Nicopolis ad Istrum* que de ceux d'Aphrodisias ou du « Staatsmarkt » d'Éphèse, de plan demi-circulaire ; légèrement plus ancien que ceux-ci, il serait, selon L. Zabrana, un des derniers édifices à avoir été construit de la sorte, avant que n'apparaisse, en Asie Mineure (Sagalassos, Troie), « die weiterentwickelte Form mit halbrundem Abschluss » (p. 223). Le passage d'un type à l'autre est-il toutefois un problème de chronologie, et non de fonction, de capacité (les odéons/*bouleuteria* d'Aphrodisias et du « Staatsmarkt » peuvent accueillir bien plus de spectateurs), voire, dans certains cas, d'insertion dans la grille urbaine ? Les deux types ne pourraient-ils avoir existé en parallèle ? D'ultérieures découvertes, sur d'autres sites, inviteront sans doute à revenir sur cette question. L. Zabrana a souligné la relative rareté – dans notre documentation actuelle, préciserai-je – de ce type de monument d'époque romaine dans les sanctuaires (p. 223-224). La dissymétrie des accès n'a pas manqué de la frapper aussi (p. 208), mais le sondage 3/2011 pratiqué pour s'en assurer n'a pas révélé, dans la partie sud du bâtiment, d'équivalent à la vomitoire nord ; la longue substruction sud (« Kammer 1 ») n'a rien de commun non plus avec la « Kammer 8 » d'où part, au nord, l'escalier rejoignant la précinction qui sépare les gradins de l'*ima cavea* de ceux de la partie supérieure. C'est, apparemment, que le seul accès se faisait par le nord et depuis l'axe de tout le sanctuaire que constituait l'alignement autel – temple ; c'est bien peu, en tout cas, pour un édifice d'une capacité de quelque 1000 places (p. 209). L'odéon de l'Artémision retiendra donc l'attention de tous ceux qui s'intéressent à ces monuments de spectacle, dont on évoque généralement la polyvalence sans peut-être prendre en compte tous les aspects et particularités de fonctionnement. Le rythme de publication des « Forschungen in Ephesos » s'est accéléré depuis quelques années, ce dont on ne peut que se réjouir tant sont riches les enseignements à tirer, à maints égards, de la fouille exemplaire d'un des sites majeurs du monde méditerranéen. Une seule remarque éditoriale : la réduction des plans n'est malheureusement pas toujours exacte et oscille parfois (plans 1-5 et 20-21) entre 14,5 et 14,9 cm au lieu de 15 cm pour l'échelle des 30 m.

Jean Ch. BALTY

Rüdiger GOGRÄFE, mit Beiträgen von Hans Roland BALDUS (†) und Kassem TOUEIR, *Isriye-Seriana, Heiligtum, Siedlung und Militärstation in Zentralsyrien von der frühen römischen Kaiserzeit bis in die mamlukische Epoche*. Darmstadt, Philipp von Zabern, 2016 (2017). 1 vol. relié, 23 x 31,5 cm, 371 p., 127 fig. n/b, 49 pl. hors texte n/b et coul. 1 plan dépliant. (DAMASZENER FORSCHUNGEN, 17). Prix : 92,50 €. ISBN 978-3-8053-5044-0.

Ce très beau volume constitue la publication finale de fouilles menées entre 1991 et 1995 par l'Institut archéologique allemand de Damas sur le site de ʾItr̲iyā (anc. *Seriane*,

signalée par l'Itinéraire Antonin et la *Notitia Dignitatum*). Cette agglomération d'environ 25 ha est située dans la steppe centrale syrienne (les « marges arides »), à une bonne centaine de kilomètres au nord-ouest de Palmyre, à 500 m d'altitude, sur l'isohyète des 200 mm, à l'intersection entre les massifs palmyréniens et le bassin de l'Euphrate. Elle s'est développée sur le piémont septentrional de la Palmyrène aux époques byzantine, abbasside et mamelouke, après son intégration à un vaste réseau de contrôle de la steppe syrienne par les autorités romaines et byzantines. Elle a donc constitué un nœud de communication permanent, articulé à l'époque impériale à la voie Apamée-Palmyre par l'étape proche de Oqarib/ *Occaraba*, et rapidement placé au centre d'un vaste réseau relié à Dolichè (nord), Émèse (sud-ouest) et l'Euphrate (Dibsi Faraj, Résafa, Raqqa). Ceci explique la durée d'utilisation du site et la variété du mobilier céramique importé retrouvé (amphores, glaçurées...). Si l'ouvrage se signale assurément par la qualité de sa documentation et la rigueur de ses analyses très fouillées (complétant et révisant plusieurs articles préliminaires parus entre 1993 et 2013), son titre pourra paraître trompeur en ce que les fouilles ont essentiellement porté sur un temple d'époque romaine et ses abords ; ce site au grand potentiel et que l'on espère épargné des pillages qui ont défiguré la plupart des sites archéologiques syriens, reste donc à explorer. La monographie livre néanmoins une présentation approfondie de son intégration au réseau viaire, une description générale de l'agglomération dans ses limites tardo-antiques (tracé du rempart, bâtiments d'époques byzantine et islamique, structures hydrauliques, carrière et nécropoles – dont deux stèles funéraires d'époque impériale inscrites en grec déjà connues), une excellente étude du temple, de sa construction – à l'époque sévérienne selon l'auteur – à sa réutilisation comme citerne à l'époque mamelouke (XIV^{e} s.), une présentation rigoureuse des sondages opérés à proximité immédiate de ce dernier et ayant mis au jour un segment de rempart et une vingtaine d'unités d'habitation blotties contre son podium, les stratigraphies, l'étude exhaustive du mobilier archéologique (céramique, luminaire, verre, métal, monnaies...) recueilli en prospection de surface et dans les fouilles, ainsi qu'une description d'un fortin élevé au cœur de l'agglomération à l'époque byzantine et de son matériel (fin V^{e} – fin VI^{e} / déb. VII^{e} s.). Le morceau de choix du volume reste en réalité le temple, de dimensions modestes (*ca*. 27,20 m x 11 m d'après le plan fig. 20), situé en bordure sud-ouest de la ville byzantine et dont la *cella* a été remarquablement conservée en raison de sa réutilisation (apparemment au VI^{e} s.) comme bastion dans une muraille de briques crues. Le temple est daté du début du III^{e} s. sur base de son décor architectural ; l'auteur reconnaît cependant que son répertoire décoratif apparaît déjà à l'époque antonine, et c'est donc essentiellement en raison du développement supposé du site sous Caracalla que le temple est daté de cette époque. Il semble n'avoir été en usage que durant une brève période avant sa fermeture rituelle vers la fin de ce même siècle, ce dont témoignerait l'enfouissement volontaire d'une statuette d'Apollon en bronze (excellente étude p. 122-134), dans le sol d'une maison adjacente et associée à une monnaie de Galère (305/306). Le temple présente quelques originalités partagées avec d'autres sanctuaires syriens : intégrant une crypte, il a été construit au-dessus d'une cavité naturelle et d'une source. Des aménagements spécifiques de ses murs latéraux (poterne dérobée ouverte à l'aplomb d'un puits et niche lui faisant pendant sur le mur opposé) font écho à de probables utilisations rituelles de l'eau et offrent à l'auteur l'occasion d'une longue discussion sur les rites oraculaires régionaux et supra-régionaux. Le *pronaos* du temple

ayant été démantelé dans une phase précoce (IVe-Ve s. ?), sa restitution ne peut qu'être hypothétique ; l'auteur propose une façade tétrastyle prostyle à arc syrien, hypothèse possible mais, comme il le reconnaît, pas exclusive. De même, on tiendra pour hypothétique la restitution des deux tours qui séparent le *pronaos* de la toiture de la *cella* ; on imagine que cette restitution repose essentiellement sur la présence d'un massif qui fait pendant à une cage d'escalier, lesquels séparent la *cella* du *pronaos* et flanquent ainsi l'accès à la *cella*, mais la discussion de cette restitution sans doute articulée sur des images monétaires fait défaut ; rien n'interdit de suggérer que l'escalier en colimaçon permettait simplement d'accéder aux combles. Ce ne sont évidemment que détails en comparaison de la qualité de l'analyse proposée mais ces remarques sont nécessaires, en particulier en raison de la force des images restituées, et parce qu'elles seront certainement relayées par d'autres études, sans prêter attention au texte. On me permettra une dernière note de lecture : l'idée que le temple aurait été protégé par quelques militaires installés dans de modestes maisons de pisé blotties contre son podium, durant l'époque de son utilisation, étonne (quelles sont d'ailleurs les limites du téménos ?). Mais elle semble rencontrer les indications chronologiques et l'*instrumentum* militaire retrouvé là. Après une longue genèse, l'ouvrage, d'une remarquable qualité éditoriale, réunit une documentation graphique exceptionnelle, des discussions approfondies (*e.g.* décor architectural, sanctuaires oraculaires, hypothèses liées à l'occupation militaire de la région, occupation du site sur la longue durée) et du matériel archéologique bien daté, données qui rendront de grands services aux collègues travaillant dans ces régions. Que les auteurs et les éditeurs en soient chaleureusement remerciés. Brefs résumés en allemand, anglais et arabe. *Indices*. Laurent THOLBECQ

Michał GAWLIKOWSKI, *Le sanctuaire d'Allat à Palmyre*. Varsovie, Polish Centre of Mediterranean Archaeology – University of Warsaw Press, 2017. 1 vol. broché, 297 p., 239 fig. n/b & coul. (PAM MONOGRAPHS SERIES, 8). Prix : 162 zł / 45 €. ISBN 978-83-235-3493-8.

Ce volume est le fruit des efforts conjugués de plusieurs institutions, polonaises bien sûr (Université de Varsovie, Centre Polonais d'Archéologie Méditerranéenne), mais aussi néerlandaise (Rijksuniversiteit te Groningen) et américaine (Institute for Advanced Study de Princeton), de fouilleurs et de non moins nombreux architectes, dessinateurs et infographistes qui ont travaillé dès 1974 sur le sanctuaire d'Allat à Palmyre, sous la direction de Michał Gawlikowski (il convient de nommer, entre autres, Marek Barański, Marek Puszkarski, Janusz Rosiński et Marcin Wagner...). Car c'est en effet avant tout une très belle étude architecturale qui nous est livrée ici. Au terme d'une longue genèse, ces efforts nous valent un travail d'une admirable rigueur, à la fois exigeant et généreux, Michał Gawlikowski ne laissant rien de ses réflexions dans l'ombre, pas même ses hésitations. Construit au nord-ouest de la ville, le sanctuaire d'Allat a fonctionné durant plusieurs siècles et eut à composer avec les vicissitudes d'un quartier au développement spécifique puisque c'est là que fut érigé, à une date à situer entre 293 et 303 de n.è. (p. 155-156), le Camp de Dioclétien. C'est donc une histoire complexe qu'il a fallu patiemment reconstruire, en tenant compte de cet événement, le téménos du sanctuaire préexistant étant adroitement articulé sur la *Via*

locuteur de la prédication (puisque désignée par εἰμί / ἐμι) et de l'interjection (puisque désignée par le pronom -μοι), mais elle n'est l'énonciateur ni de l'une, ni de l'autre ; l'auteur a donc raison de ne pas considérer ces textes comme des précurseurs des « pierres en pleurs » qui s'incarnent dans le mythe de Niobé (p. 130-154). On notera, de même, que l'inscription du VI^e^ siècle discutée à la p. 244 (Χαρῆς εἰμι ὁ Κλέσιος Τειχιόσης ἀρχός· ἄγαλμα τῦ Ἀπόλλωνος) ne nous contraint pas davantage à supposer une juxtaposition de deux actes de langage ; grâce à la théorie des « espaces mentaux » due à Gilles Fauconnier, nous savons que l'on peut passer, sans aucun problème, d'un individu à sa représentation iconographique, et vice versa : *Je ne m'aime pas sur cette photo.* Avec raison, Timo Christian répugne à voir, dans les personnifications homériques des armes (p. 154-161), la manifestation d'une « pathetic fallacy » qui participerait d'une pensée « animiste » ou d'une sorte d'illusion alors comparable, d'après moi, à « l'abus de langage » qui nous fait dire, chaque jour, qu'un traitement de texte *essaie d'*ouvrir un document. En réalité, un processus métonymique projette, sur l'artéfact, l'intentionnalité de son créateur et/ou de son utilisateur : l'être humain qui conçoit un traitement de texte, ou qui lance un javelot lors d'un combat, veut que, moyennant certaines conditions, le traitement de texte ouvre un document ou que le javelot se fiche dans le corps de son ennemi ; lors d'une tentative de parvenir à ses fins, il pourra ressentir de l'impatience ou une joie cruelle que le discours ordinaire va transférer sur l'artéfact. Mais, de manière générale, les personnifications glissent aisément de ce premier niveau, qui ne touche qu'à la représentation que le langage fournit de la réalité, vers un second niveau, où cette réalité elle-même se trouve modifiée. Nous ressentons tous une différence de taille selon que l'on dise, d'un traitement de texte, qu'il *essaie d'*ouvrir un document ou qu'il *s'évertue à* le faire, selon qu'on affirme, de Paul, qu'il a été emporté par la *mort* ou par la *Mort* ; mais les hésitations que les éditeurs de poésie ancienne peuvent éprouver quant au recours à la majuscule montrent que la frontière est souvent difficile à tracer. Sans s'être explicitement appuyé sur les distinctions théoriques que je viens d'évoquer, Timo Christian a le mérite d'avoir perçu, à chaque occasion, les enjeux descriptifs que soulève son matériel. Cela lui a permis d'établir que l'épigramme littéraire s'efforce volontiers de faire pencher la balance vers des personnifications « dures », éventuellement incarnées dans des personnages légendaires ou mythiques, de « dramatiser » (au sens que donnait à ce terme le *New Criticism* anglo-saxon) les paradoxes apparents de l'usage épigraphique antérieur, et enfin d'exploiter les traits réflexifs de celui-ci à l'intérieur d'une entreprise devenue métapoétique. Si l'épigramme des inscriptions a subi l'influence de ces diverses modifications, elle ne s'est pas bornée, pour autant, à les imiter servilement ; elle les a retravaillées afin qu'elles s'adaptent à la fonction qui restait la sienne.

Marc DOMINICY

Lisa Irene HAU, Alexander MEUUS & Brian SHERIDAN (Ed.), *Diodorus of Sicily: Historiographical Theory and Practice in the* Bibliotheke. Louvain – Paris – Bristol (CT), Peeters, 2018. 1 vol. broché, X-612 p. (STUDIA HELLENISTICA, 58). Prix : 115 €. ISBN 978-90-429-3498-6.

Diodore de Sicile a connu une fortune critique très contrastée : considéré depuis le XVIII^e^ s. comme compilateur sans talent, il a été réhabilité à partir du milieu des années 1950 par diverses études soulignant l'originalité de ses procédés d'écriture (J. Palm, 1955) et révélant une identité créatrice en phase avec la pensée de son époque (W. Spoerri, 1959). En découle une dichotomie des axes de recherche, selon que l'on se place dans le camp des tenants de l'accumulation servile de notes de lecture, centrés sur la *Quellenforschung*, ou dans la perspective d'une réécriture de l'histoire marquée par l'esprit du temps de l'auteur. Ce gros volume, qui résulte d'une rencontre tenue en 2011 à l'Université de Glasgow, explore, à travers 25 contributions, un large éventail de questions dont le contenu est présenté en introduction aux p. 9-12. C. Rubincam et K. S. Sachs exposent, dans deux « key-lectures », l'une l'intérêt du croisement des approches classique et « révisionniste » à travers trois cas d'étude – un réexamen du rapprochement ancien d'un extrait des *Histoires* d'Éphore de Kymè conservé dans le *P. Oxy*. 1610 et dans le Livre XI, 59-62, l'usage des renvois et des doublets – (p. 13-39), l'autre le traitement par Diodore des philosophes contemporains et de la notion de *parrhesia* (p. 43-63). A. Cohen-Skalli interroge l'apparente absence d'intérêt de Diodore, Grec rédigeant une histoire mondiale, pour les origines de Rome (p. 65-90). Terminant cette section relative à une mise en perspective de l'influence de ses contemporains sur la conception du texte, R. Westall suggère une admiration marquée de Diodore, non pour César comme généralement accepté, mais pour Pompée (p. 91-127). Les trois contributions suivantes explorent le genre littéraire dans lequel s'inscrit l'œuvre de Diodore : J. Engels compare son titre, *Βιβλιοθήκη*, à celui des *Ἱστορικὰ Ὑπομνήματα* choisi par Strabon et les considère révélateurs de l'ambition encyclopédique des auteurs, en droite ligne de la production contemporaine (p. 131-147). A. Meeus souligne lui aussi la conformité des ambitions de l'œuvre telles que définies dans son introduction générale avec les cadres de la pratique de l'histoire défendue par Cicéron, *De Or*. II, 36 (p. 149-174). L. Prandi revient pour sa part sur le Livre XVII entièrement consacré à la vie d'Alexandre le Grand et tente d'en cerner la place dans l'ensemble de l'ouvrage (p. 175-185, cf. aussi la contribution de S. Bianchetti *infra*). La partie suivante est intitulée « New *Quellenforschung* » ; V. Parker y démontre que bien des erreurs factuelles et répétitions des Livres XI-XVI de Diodore remontent en réalité aux *Ἱστορίαι* d'Éphore de Kymè (p. 189-206). J. Priestley suggère une source critique intermédiaire entre la description des sources du Nil par Hérodote et celle de Diodore (p. 207-219). P. Wozniczka se penche pour sa part sur le récit de la première guerre servile (140/135 – 132) ; sur base de comparaisons syntaxiques, il suggère d'y rechercher un texte original et non une simple transcription de l'œuvre de Poseidonios (p. 221-246). L. M. Yarrow propose de son côté un article particulièrement utile en ce qu'il livre une typologie des fragments conservés sous forme de citations, à la fois d'auteurs plus anciens par Diodore et de Diodore dans la littérature postérieure (p. 247-274). La partie suivante comprend trois communications qui traitent de la place de la narrativité (comme objet d'étude spécifique, L. I. Hau, p. 277-301), de composition (dans le récit de la guerre lamiaque, J. Walsh, p. 303-327) et de terminologie (collaboration et opposition politique, C. Bearzot, p. 329-344). On quitte ensuite les questions formelles pour se tourner plus radicalement vers les contenus avec une partie intitulée « Gods and Myths » ; il y est question du rôle dévolu aux divinités dans la *Bibliothèque historique* (C. Durvye, p. 347-364) et de ce qui justifie l'insertion dans ce texte d'une

section proprement mythologique (Ch. E. Muntz, p. 365-387 puis A. Ring, p. 389-403). Le chapitre « Ethnography, Languages, and Literacy » réunit également trois communications : celle de S. Bianchetti revient sur la clef de lecture césarienne de l'œuvre comme élément expliquant à la fois son économie générale (progression narrative depuis les héros barbares, puis grecs, Alexandre le Grand et enfin César), et sa dynamique (une géographie de conquêtes, description ethno-géographique de territoires inconnus conquis par des héros mythologiques ou de grands généraux, Livres I-VI, comme contrepoint et faire-valoir ; p. 407-427). D. James étudie spécifiquement la question de la place du grec et du multilinguisme dans le Livre XVII, question décisive pour les auteurs grecs dans la Méditerranée multiculturelle mais romanisée du Ier s. av. n.è. (p. 429-446). P. Liddel se penche pour sa part sur la place des inscriptions dans le texte de Diodore (référence ou citation, avec un corpus annexe p. 467-469) et souligne non seulement l'intérêt spécifique de l'auteur pour cette source mais également son emploi particulier à des fins d'édification moralisatrice (p. 447-467). L'avant-dernière partie du volume intitulée « Rhetoric and Speeches » réunit deux contributions complémentaires : D. Pausch explore l'utilisation du discours direct, conforme aux usages des historiens de son temps, et dont le cadre théorique est présenté par Diodore dans l'introduction au Livre XX (p. 473-489) ; Ch. Baron en livre un exemple spécifique en traitant la harangue d'un certain Théodore de Syracuse, inconnu par ailleurs, contre Denys l'Ancien, Livre XIV (p. 491-504). Les deux dernières contributions de l'ouvrage, réunies dans une partie intitulée « Military History », traitent l'une de l'intérêt spécifique de Diodore pour le rôle du destin et la démonstration des vertus militaires, tels qu'ils apparaissent dans divers récits de bataille, Issos, Paraitacène et Gabiène (J. Roisman, p. 507-517), l'autre de l'usage moral par Diodore de ces récits de bataille dont l'ambition dépasse la stricte histoire militaire (N. Williams, p. 519-540). On le saisit à la lecture de ce trop rapide compte rendu, les études réunies ici témoignent du dynamisme de la recherche qui nourrit les deux grands axes de recherche traditionnels présentés en début de recension ; ce riche ouvrage s'adresse ainsi à la fois au philologue et à l'historien des idées. Bibliographie réunie en fin de volume (p. 541-588). Index des sources et index général.

Laurent THOLBECQ

Daniel S. RICHTER & William A. JOHNSON (Ed.), *The Oxford Handbook of the Second Sophistic*. Oxford – New York, Oxford University Press, 2017. 1 vol. 17,5 x 25,5 cm, XII-758 p. Prix : 150 $. ISBN 9780199837472.

C'est Philostrate qui, dans ses *Vies des sophistes*, a forgé l'expression "Seconde Sophistique", un concept qui désigne un groupe de professeurs de rhétorique grecque actifs entre la fin du Ier s. ap. J.-C. et le début du IIIe s. ap. J.-C. – entre 60 et 230, selon Ewen L. Bowie. Dans la littérature moderne, cette dénomination a été imposée par Graham Anderson, qui l'a utilisée dans son ouvrage publié en 1993 : *The Second Sophistic. A Cultural Phenomenon in the Roman Empire*. Comme l'indique le sous-titre, le concept est entendu dans un sens qui dépasse la rhétorique *stricto sensu* pour désigner un mouvement littéraire et culturel se développant dans le cadre très vaste de l'Empire romain. C'est ce sens élargi qui s'est imposé aujourd'hui parmi les érudits. Ces dernières années, ce courant a suscité un intérêt croissant dans la communauté

plutôt que, p. 195, « *loculi* de faible profondeur ») situés de part et d'autre de l'emmarchement d'accès intérieur, à proximité de la porte d'entrée (p. 143-148). Cette recherche de parallèles est l'occasion de publier des clichés (Université Saint-Joseph, Beyrouth) de tombeaux non localisés, apparemment inédits. Le chapitre 6, intitulé « Antiquités syriennes », associe cinq contributions : aménagements de l'accès par la DGAM (W. al-As'ad, avec traduction en arabe), étude typologique des hypogées funéraires palmyréniens, proposition de chronologie du creusement et étude de la sculpture de l'hypogée (H. Saad) : il s'agit de représentations de banquets funéraires comme relief isolé ou disposées sur un *triclinium*, aucun buste n'ayant été retrouvé, les *loculi* étant sans doute refermés par des dalles peintes ; suit une brève tentative de sériation de 34 tombeaux hypogées palmyréniens (H. Saad & Cl. Vibert-Guigue), une proposition de lecture néo-platonicienne de l'iconographie peinte (K. Abdallah) et la présentation d'un tombeau quasi inédit découvert en 2007 (Cl. Allag *et al*. p. 163-166). Les deux derniers chapitres sont consacrés aux approches techniques (p. 169-188) et à un compte rendu de l'état du tombeau durant le dernier conflit (p. 191-193). En définitive, en dépit de la qualité de ses analyses, la lecture du volume provoque une certaine irritation en ce que les informations n'y sont nullement structurées. Il faut p. ex. attendre la fin du volume (p. 148 puis p. 153-156) pour que soient enfin évoqués les sarcophages qui prenaient place dans les exèdres latérales, éléments aussi fondamentaux dans l'économie générale du tombeau que les peintures de l'exèdre axiale. De même, les problèmes de chronologie évoqués par plusieurs contributeurs ne sont jamais frontalement abordés, et l'on est réduit à tenter de synthétiser soi-même les données livrées par l'épigraphie (les portraits en pied datent vraisemblablement du début du III^e^ s.) et par les propositions de datation des peintures et des sculptures du *triclinium* de H. Saad (qui orienteraient elles aussi vers la fin du II^e^ s. / déb. III^e^ s., p. 154-156). Ceci étant, on se réjouira de l'existence de ces travaux qui ont permis de relever dans le détail des peintures appelées à se détériorer. En définitive, s'il déçoit quelque peu l'archéologue, l'ouvrage ravira l'historien de l'art en ce qu'il permet de replacer le monument dans les débats anciens liés à l'apparition de l'art byzantin et de pointer quelques originalités de l'art funéraire palmyrénien d'époque impériale. Bibliographie et résumés en français et en arabe. Laurent THOLBECQ

Jean-Michel MOUTON, Jean-Olivier GUILHOT & Claudine PIATON (Ed.), *Portes et murailles de Damas de l'Antiquité aux premiers Mamlouks. Histoire, architecture, épigraphie*. Beyrouth – Damas, Presses de l'Institut Français du Proche-Orient, 2018. 1 vol. broché, 355 p., 203 fig. coul. (PUBLICATIONS DE L'INSTITUT FRANÇAIS DE DAMAS, 293). Prix : 40 €. ISBN 978-2-35159-741-5.

Les études monographiques consacrées à des enceintes urbaines du Proche-Orient sont suffisamment rares pour que l'initiative à l'origine de cet ouvrage soit appréciée à sa juste valeur. Ce volume livre en effet une première étude d'ensemble des murailles médiévales de Damas, aboutissement d'une longue entreprise débutée dans les années 1920 par Jean Sauvaget, poursuivie au début des années 1950 par Janine et Dominique Sourdel et bouclée, à la suite de cinq campagnes de terrain (2008 à 2011), par des collègues syriens et français. Si l'on a jugé utile d'en rendre compte ici, c'est que ce

travail, essentiellement consacré aux fortifications ayyoubides de la ville, avance de nouvelles propositions de tracé pour les murailles d'époque romaine et byzantine (p. 39-48). Le dossier s'ouvre sur un rapide état de la question (p. 28-37), moins fouillé toutefois que l'article d'Ernest Will « Damas antique » (*Syria* 71.1 [1994], p. 1-43) qui garde toute son utilité. L'étude archéologique de la muraille antique, dont le plus ancien témoignage littéraire est livré par le récit de la fuite de saint Paul en 39 de n.è. (*Actes des Apôtres*, IX, 23-25 ; *Corinthiens*, XI, 33), remonte au fondamental ouvrage de C. Watzinger & K. Wulzinger, *Damaskus, die antike Stadt* (Berlin – Leipzig, 1921). Depuis un siècle, deux thèses se sont succédé : C. Watzinger & K. Wulzinger considéraient qu'une première enceinte – selon eux sévérienne et limitée à l'est par la porte romaine de Bāb Sharqī – excluait le secteur de la citadelle ; celui-ci aurait, comme à Palmyre, été intégré dans une nouvelle enceinte à l'époque de Dioclétien (294-305), après la construction à cet endroit d'un supposé *castrum*. Cette séquence fut rejetée dès 1934 par J. Sauvaget pour qui ce camp tétrarchique n'avait jamais existé ; il proposait par conséquent pour l'« enceinte antique » – on note l'incertitude chronologique – un tracé rectangulaire intégrant le grand sanctuaire à Hadad (le futur sanctuaire à Jupiter Damascenus), suivant la rive du Barada côté nord et étendu sur toute la longueur de la *Via Recta* (1490 m), de l'arc de Bāb al-Djābiya à l'ouest à celui de Bāb Sharqī. Ce plan fut réaffirmé par Sauvaget en 1949, sur base cette fois de sa modélisation urbanistique des fondations séleucides de Syrie. Au terme de leur travail, les auteurs de cette nouvelle étude distinguent désormais dans les remparts de Damas six phases constructives majeures dont deux antérieures au XII^e^ siècle. Selon eux, des éléments en place de l'état le plus ancien (« hellénistique ou romain ? ») sont observables dans deux portes situées au nord (Bāb al-Farādīs S.) et au sud (Bāb Ṣaġīr) de la vieille ville ainsi que dans les portes de Bāb Tūmā et Bāb Kaysān, constituant respectivement les angles nord-est (Bāb Tūmā) et sud-est (Bāb Kaysān) de cette enceinte. Ils proposent en revanche de considérer Bāb al-Djābiya et Bāb Sharqī non comme des portes de ville mais comme des arcs *extra muros* et limitent par conséquent cette première extension urbaine à un rectangle de 794 m (2700 pieds) sur 1033 m (3500 pieds) englobant une surface de 82 ha (p. 40, fig. 17). Les auteurs considèrent à bon droit qu'aucune donnée n'établit à ce stade l'existence d'une enceinte urbaine d'époque hellénistique et suggèrent de dater ce premier état identifié de l'époque augustéo-tibérienne, date à laquelle est mis en œuvre à Damas un grand programme constructif intégrant le sanctuaire de Zeus, la *Via Recta* et le théâtre, partiellement repéré dans les fondations de l'Institut danois de Damas (on ajoutera à la bibliographie citée les contributions de Klaus S. Freyberger et Tom F. Nielsen dans P. Mortensen (Ed.), *Bayt al-'Aqqad. The History and Restoration of a House in Old Damascus*, Aarhus, 1995). L'apport le plus décisif de cette nouvelle étude repose, pour l'Antiquité, dans l'identification du tracé de l'enceinte « proto-byzantine », datée du courant du IV^e^ ou du tout début du V^e^ s. (p. 48) et qui correspondrait peu ou prou à l'enceinte ovoïde d'époque médiévale. Ayant conservé par endroit jusqu'à 5 m d'élévation (en particulier dans leur tracé méridional), ces murailles étaient (dans ce secteur au moins) ponctuées tous les 30 m environ de petites tours rectangulaires adossées (5,50 m de large x 3,30 m de profondeur). Ce dossier, qui repose sur des données archéologiques nouvelles (*e.a.* les sondages ouverts par Y. Dabbour en 2004 sur le tronçon sud-est de l'enceinte médiévale, l'analyse des appareils et des mortiers et des datations ^{14}C), est également articulé sur des sources

littéraires ; le récit du siège et de la conquête de Damas (635) livré par des sources arabes du IX^e^ siècle et la brève description de la muraille relayée à la fin du VII^e^ s. par le *De Locis Sanctis* d'Adamnán d'Iona, livrent en effet quelques éclairages sur les remparts, avant leur démantèlement partiel par les Abbassides vers 750, lors de la chute de la dynastie des omeyyades. Ce sont là des données nouvelles qui incitent à prolonger le débat. On est en effet tenté de suivre désormais les intuitions d'E. Will (1994, p. 32) et l'image d'un développement progressif de Damas, aujourd'hui articulée sur les données livrées à Antioche, Doura-Europos, Bosra et plus récemment Palmyre et Apamée : partant d'un noyau araméen situé dans le secteur du sanctuaire de Zeus, la ville semble s'être développée dès l'époque hellénistique (avec une vraisemblable adjonction d'un fortin séleucide dont des éléments semblent avoir été repérés par Kl. S. Freyberger dans le secteur de la citadelle), vers le nord (hippodrome [*extra muros* ?] de 87/86 av. n.è. signalé par Josèphe, *AJ* XIII, 387, au-delà du Barada) et vers l'est (adjonction du « quartier nabatéen » et de l'agora), sa limite méridionale pouvant être placée à proximité de la future rue droite (c'est l'hypothèse que j'avancerais ici) ; celle-ci, longeant de possibles fortifications hellénistiques, se serait mutée comme à Antioche (et me semble-t-il à Apamée) en axe directeur de la ville romaine à l'époque augustéo-tibérienne, date de son extension vers le sud, dans les limites définies par les auteurs de la présente étude. Le tracé proto-byzantin aurait enfin intégré des quartiers développés au pied des remparts d'époque impériale. Auteurs et lecteurs voudront bien me pardonner de laisser la recension du cœur de l'ouvrage à mes collègues castellologues, mieux armés que moi pour rendre compte de l'étude des développements urbanistiques et architecturaux subséquents, programmes d'époques ayyoubide et mamlouke (p. 48-70). L'ouvrage se poursuit par une présentation des vestiges et de fouilles menées sur les portes et les tours médiévales (Chap. 3, p. 71-169), une étude typologique et topographique des éléments de défense (Chap. 4, p. 171-193) et une synthèse ("Défense, pouvoir et société", Chap. 5, p. 195-226) relevant de l'histoire du Levant médiéval et de l'anthropologie sociale. L'ouvrage livre aussi un corpus commenté de 29 inscriptions arabes figurant sur les remparts et les portes de la ville (Chap. 6, p. 227-334). On le voit, bien que l'essentiel du volume ne porte pas sur l'Antiquité, il paraissait utile d'en rendre compte dans *L'Antiquité Classique*, ce travail contribuant de manière décisive au renouvellement d'un dossier archéologique important. Bibliographie raisonnée et index. Laurent THOLBECQ

Jacqueline DENTZER-FEYDY, Anne-Marie GUIMIER-SORBETS & Christiane DELPLACE (Ed.), *Stucs d'Orient, traditions orientales et cultures hellénisées*. Beyrouth, Presses de l'Institut Français du Proche-Orient, 2019. 1 vol. broché, 22 x 28 cm, XI-410 p., (SYRIA SUPPLÉMENT, 5). Prix : 45 €. ISBN 978-2-35159-754-5.

Ce très utile volume résulte d'une heureuse initiative : se pencher sur les stucs architecturaux en relief, une catégorie négligée du décor architectural antique, au mieux traitée à la marge de l'étude des enduits peints, quand elle n'est pas tout simplement omise. L'une des forces du volume, qui réunit vingt-quatre communications présentées lors de deux colloques qui se sont tenus à Nanterre et à Paris en 2013 et 2014, est donc de rassembler un grand nombre de dossiers inédits. Comme s'en expliquent les éditrices

nombreuses réflexions. À la lecture du volume, on comprend que des compléments d'étude sont en préparation, les catalogues des fragments d'architecture et des inscriptions funéraires en remploi étant annoncés (p. 45 et 235). On saura gré à M. Gawlikowski d'avoir publié cette excellente monographie d'autant plus précieuse qu'elle livre des données et des interprétations désormais indispensables à l'étude des décors et des espaces religieux palmyréniens et proche-orientaux. On le remerciera aussi d'avoir choisi la langue française pour rédiger cette magnifique étude ; il s'inscrit en cela dans une longue tradition qui fait discrètement écho à tout ce que ce choix a pu signifier d'engagement et de foi en certaines valeurs, à une époque qui paraît, de toutes parts, aujourd'hui bien révolue. Résumé en anglais. Laurent THOLBECQ

Rubina RAJA (Ed.), *Revisiting the Religious Life of Palmyra*. Turnhout, Brepols, 2019. 1 vol. broché, 21,6 x 28 cm, XIV-212 p., nombr. ill. n/b. (CONTEXTUALIZING THE SACRED, 9). Prix : 90 € (+ taxes). ISBN 978-2-503-57635-0.

Cet excellent volume démentira ceux qui pensent que tout a déjà été dit sur la religion de Palmyre et que les nouveautés ne peuvent qu'intervenir à la marge. L'objectif du colloque « Revisiting the Religious Life of Palmyra » tenu en octobre 2017 à l'Académie Royale des Sciences et Lettres de Copenhague était de dresser un état de la recherche, en portant une attention particulière aux images ou à ce que les collègues anglophones désignent comme « visual material culture ». Le volume réunit onze communications, très majoritairement stimulantes. C'est à juste titre Ted Kaizer qui ouvre le bal, quinze ans après la publication de son désormais fondamental ouvrage *The Religious Life of Palmyra: A Study of the Social Patterns of Worship in the Roman Period* (Stuttgart, 2002). Il y passe en revue une part importante de la littérature ancienne et dresse un passionnant état de l'art ; il discute ainsi ses propres propositions à l'aune de nouvelles recherches (p. ex. le formulaire des dédicaces religieuses) et de découvertes archéologiques intervenues depuis l'élaboration de sa thèse (p. ex. celle du temple de Rabaseirè par M. Gawlikowski), tout en identifiant les espaces qui restent à défricher (p. ex. l'iconographie des tessères, éternel parent pauvre du dossier). Sa démarche se caractérise par une interrogation systématique des termes utilisés pour désigner ses objets de recherche (« vie religieuse » plutôt que « religion » ; « divine constellation » qu'il préfère à « panthéon »...), non par pédanterie mais par souci de précision et de nuance, en sorte de rencontrer de nouvelles variables contextuelles ou temporelles. D'où p. ex. encore son incitation à la prudence dans la désignation même des données (comme celle désormais traditionnelle du « Temple de Nabû » qu'il considère abusive en ce que plusieurs divinités y sont attestées au même titre que Nabû). On ne saurait trop recommander la lecture de cette communication qui déploie des concepts analytiques clefs, véritable programme à faire lire à tout étudiant désireux d'approcher une religion antique. À sa suite, Maurice Sartre s'inscrit en faux contre les assimilations simplistes de divinités grecques et indigènes (« syncrétisme ») et démontre que divinités ou héros proprement grecs (Tychè civique, Némésis, Isis ou Héraclès) ont pu être adoptés tels quels, assurément au moins par les élites les plus hellénisées. J'ajouterais même que le renvoi dans la « Tombe des Trois Frères » au mythe d'Achille à Skyros, avec des légendes en araméen erronées, confirme l'adoption de ces mythes proprement

grecs par des strates sociales moins privilégiées (à moins que l'erreur ne soit celle des artisans, cf. dans ce volume, p. 325-326). Dans « Images as Windows on the Religious Life of Palmyra », Lucinda Dirven revient sur l'articulation qui existe entre statues de culte en ronde-bosse et représentations de divinités sur des reliefs (ou des images miniatures) et interroge l'efficience de ces dernières représentations ; elle voit dans ce transfert le témoignage d'une accessibilité et d'une personnalisation croissantes – nous dirions sans doute démocratisation en français – de ces images durant l'époque romaine, laquelle explique dans le même temps une forme de conservatisme et d'enracinement local, en dépit de l'ouverture de l'oasis aux mondes parthe et romain. Dans « Images on Individual Devotion in Palmyrene Sources », Eleonora Cussini interroge le formulaire des inscriptions religieuses privées, considérant que leur variabilité reflète la transcription spécifique de demandes individualisées ; elle souligne aussi l'inadéquation régulière entre ces textes et les images stéréotypées qui y sont associées (parce que préalablement taillées avant l'achat des petits autels recevant l'inscription ?). Rubina Raja revient ensuite sur la pièce de tissu, selon elle abusivement appelée, à la suite de H. Ingholt, *dorsalium* ou παραπέτασμα dans la littérature archéologique et qui apparaît sur près de 250 stèles et reliefs funéraires palmyréniens (à comparer au corpus actuel de 3700 portraits funéraires recensés) ; elle considère, après H. Seyrig, que ce voile, auquel est régulièrement associé le motif funéraire banal des palmes, signale simplement le deuil des vivants plus que, p. ex., un seuil symbolique séparant les vivants et les morts. Suit un catalogue partiellement illustré du corpus de référence (p. 76-146). Peut-être aurait-il été intéressant d'utiliser dans la discussion le motif exceptionnel du bas-relief dans lequel la veuve empoigne littéralement de la main gauche ce voile caractéristiquement déployé derrière le buste de son mari défunt (cat. 29, relief d'époque julio-claudienne selon Kl. Parlasca, malheureusement non illustré). Dans « The Significance of the *orans* Pose in Palmyrene Art », Maura K. Heyn passe en revue diverses interprétations possibles (apotropaïque, piété, dévotion privée, communication avec les vivants...) du geste de la main droite avancée, paume vers l'avant devant la poitrine, d'une quinzaine de portraits funéraires féminins, geste qui disparaît à la fin du II^{e} s. de notre ère. De son côté, Tommaso Gnoli revient sur l'iconographie des dieux armés, avec comme ambition affichée de dépasser un dualisme avancé jadis et ethniquement connoté entre motifs syriens hellénisés et motifs relevant du monde steppique qualifié d'arabe. Il suggère que le port d'armes est une composante identitaire distinctive des hommes dans les sociétés traditionnelles dans lesquelles ces images ont été élaborées et que les différenciations observées entre la ville et son territoire s'expliqueraient par une familiarité plus ou moins étroite des artisans avec l'attirail militaire romain. Les deux contributions suivantes s'articulent non plus sur l'image mais sur la source textuelle : Aleksandra Kubiak-Schneider tente de cerner le concept de miséricorde (RḤMN^{ʾ}) associé à Bêl, en élargissant l'analyse au monde mésopotamien ancien. Jean-Baptiste Yon compare de son côté les données religieuses livrées par les inscriptions de la diaspora lointaine (essentiellement des militaires et des vétérans, p. ex. en Dacie et en Numidie) à celles disponibles à Palmyre même, en sorte d'identifier d'éventuelles originalités parlantes. Enfin, dans « Portable Religion and the Palmyrene Diaspora », Eivind Heldaas Seland livre une belle analyse de la mobilité cultuelle palmyrénienne, qu'il s'agisse de palmyréniens adeptes du judaïsme, du christianisme ou du manichéisme profitant de leur réseau religieux, de parties de camps nomades identifiés

en Palmyrène en marge de ses prospections, interprétées comme possibles espaces cultuels de plein air, ou de quelques témoignages liés à la diaspora (essentiellement marchande cette fois). On le voit, les communications soulignent les originalités de la vie religieuse palmyrénienne, à Palmyre, dans son arrière-pays et en dehors de son territoire, sur base d'un matériau textuel et imagé particulièrement riche. Seul bémol peut-être, en raison sans doute de cette originalité même, ce livre, du reste excellent, ne se départit peut-être pas suffisamment d'une certaine tendance de la recherche à regarder cette cité comme un *unicum* alors que son arrimage à l'Empire romain (p. ex. banalisé par l'attestation du culte impérial), constitue somme toute une clef de lecture tout aussi importante. *Indices*, y compris épigraphiques. Laurent THOLBECQ

Hélène ERISTOV, Claude VIBERT-GUIGUE, Walîd AL-AS'AD & Nada SARKIS (Dir.), *Mission archéologique franco-syrienne 2004-2009. Le Tombeau des Trois Frères à Palmyre*. Beyrouth, Institut Français du Proche-Orient, 2019. 1 vol. relié, 30 x 37,5 cm, 332 p. dont 105 pl. coul. (BIBLIOTHÈQUE ARCHÉOLOGIQUE ET HISTORIQUE, 215). Prix : 130 €. ISBN 978-2-35159-753-8.

Ce luxueux volume grand format résulte d'une intervention de sauvetage (2004-2009) commanditée par les Antiquités de la République arabe syrienne auprès de collègues français spécialistes des enduits peints antiques et de la peinture funéraire du Proche-Orient. La détérioration des décors peints du « Tombeau des Trois Frères », l'un des plus célèbres hypogées funéraires de Palmyre, induite par l'ouverture du monument aux visiteurs et des problèmes d'infiltration, justifiait en effet une action spécifique dès avant le début de la guerre civile. Une quinzaine d'années plus tard paraît donc une première étude systématique, sinon du monument tout entier, en tout cas de son décor et de ce qui reste de son mobilier. Cet hypogée doit son nom à deux des inscriptions affichées sur le linteau de sa porte d'entrée, qui évoquent la cession en 160 de parties du tombeau par trois frères « qui ont creusé cette grotte et l'ont bâtie » (trad. J.-B. Yon p. 136 ; H. Saad préfère traduire par « ont creusé et *orné* » p. 156), vraisemblablement au début du règne d'Antonin le Pieux, en tout cas au plus tard en 142/143, d'après la plus ancienne des inscriptions datées parvenues jusqu'à nous ; ce tombeau, qui abritait quelque 300 *loculi*, fut en usage durant un siècle et demi environ. Le volume, fruit du travail d'une vingtaine de chercheurs, présente un important volet historiographique recourant à d'anciennes publications, russes et allemandes en particulier ; leur contexte intellectuel est rappelé et de larges extraits en sont traduits en français pour la première fois ; le volume livre aussi d'utiles compléments d'étude, comme la réédition commentée des inscriptions araméennes du tombeau. Sans surprise, l'essentiel du texte est consacré à la description du décor, à l'interprétation des scènes figurées et à divers aspects techniques (relevé, conservation, analyse de pigments) qui intéresseront assurément les spécialistes. Ceci étant, le volume déçoit par l'absence de direction éditoriale qui aurait assuré une présentation claire des problématiques, l'absence d'étude architecturale digne de ce nom et surtout l'absence d'une conclusion synthétisant les acquis et pointant les questions qui restent ouvertes (la conclusion des p. 195-196 ne joue nullement ce rôle). De même, l'économie générale du volume surprend, le lecteur étant p. ex. d'emblée plongé dans diverses archives et les méandres de leur constitution, avant

phénomène de la « double patrie ». Ce sont les monuments funéraires qui servent de révélateurs culturels dans l'analyse des documents du Nord-Ouest de l'Hispanie par Thomas Schattner. Textes et écriture y traduisent le maintien de concepts et valeurs traditionnelles sous l'Empire. Andreas Gutsfeld et Stefan Lehmann explorent les processus de romanisation à Samos à la fin de la République. Acculturation, assimilation et résistance sont vives et contrastées en Judée. Plusieurs contributions en analysent les processus, notamment au travers des frappes monétaires d'Hérode le Grand, sous la plume de Dieter Vieweger, Katja Soennecken, Achim Lichtenberger. L'hydrologie dans les provinces du Proche-Orient n'est pas moins significative de l'apport de la culture technique romaine (aqueducs, mortiers hydrofuges...) à des réalisations importantes qui n'ont pu se développer que dans une structure politique pacifiée et un cadre légal et juridique unifié. L'ensemble des études de cas proposées dans ce recueil fait l'objet *in fine* d'une réflexion collective sur les processus de romanisation mesurés à l'aune des concepts directeurs avancés par Hervé Inglebert, impact, diffusion, imitation. En imposant une grille de lecture à la fois contraignante et stimulante, les éditeurs ont évité une dispersion quasi inévitable dans ce genre de sujet-bateau. Mais les grilles de lecture d'Inglebert n'épuisent pas le sujet. Georges RAEPSAET

Sylvain DESTEPHEN, Bruno DUMÉZIL et Hervé INGLEBERT (Ed.), *Le prince chrétien de Constantin aux royautés barbares (IV^e^-VIII^e^ siècle)*. Paris, Association des Amis du Centre d'Histoire et Civilisation de Byzance, 2018. 1 vol. relié, 17,5 cm x 24,8 cm, XXXII-608 p., ill. n/b & coul., cartes (TRAVAUX ET MÉMOIRES, 22/2). Prix : 90 €. ISBN 978-2-916716-66-4.

This finely produced volume gathers contributions by archaeologists, medievalists, byzantine scholars, and ancient historians on the Christian sovereign in Late Antiquity. It is the third volume in a series of collected studies directed by historians of the University of Paris-Nanterre on the Christianisation of the ancient world (*Le problème de la christianisation du monde antique*, 2010 ; *Des dieux civiques aux saints locaux*, 2015). The chapters offer tesserae for a bigger mosaic, even if the image that emerges is hardly surprising for the late antique scholar. Christianisation of the public face of power was slow, as many contributions underscore. Indeed, the first chapter by S. Corcoran shows that in official epigraphy signs of Christianisation are late (6th century). In coins and visual arts, Christian motifs appear already in the fifth century (C. Morrisson; J.-P. Caillet), a development paralleled in ceremonies (V. Puech; A. Carile). This chronology matches that implied by several papers on Christian behaviour by monarchs, such as the (fairly rare) partaking in pilgrimages (S. Destephen, a fine and detailed essay) and imperial church attendance (N. McLynn). Both chapters underline the innovations under Theodosius II, whose reign was both exceptional and a catalyst for future change. Theodosius II is also important in the long and detailed analysis by A. Laniado of imperial legislation against procurers and prostitution, who shows that these laws were influenced by Christian morality. Older views about a sudden rise of Christian kingship and theology of victory under Constantine the Great are effectively questioned by a neat analysis of C. Nicolas on imperial prayer during warfare, underscoring the variety of representations and options

available in the fourth century. The adoption of the title of *euergetes* by Justin II shows that Christianity was not the only factor in imperial representation (F. Montinaro). S. Morlet provides additional argument for the idea that the image of Constantine as a theologian-emperor is a projection of Eusebius of Caesarea, whilst R. Lizzi Testa shows that his religious policies did not limit the freedom of other religions, in particular Judaism and paganism, to develop. Two papers study representations of emperors, B. Bleckmann on Constantius II in Philostorgius and L. Mary on Ammianus Marcellinus. One will not be surprised to learn that the court was not Christianised at once, here studied through a focus on imperial bodyguard (M. Emion) and the fifth-century West (U. Roberto). A set of papers focuses on the barbarian kingdoms. B. Dumézil's chapter succeeds in showing that sixth-century correspondence already depicts the Frankish rulers as Christian and hence usefully challenges accounts that see the Frankish king as mainly defined by his military valour. Conversely, K. Vössing proposes that depictions of the Vandal rulers as *euergetai* is a projection by the Latin poets writing under their rule and not a reflection of their royal ideology. V. Fauvinet-Ranson surveys Theoderic's policy of balancing between the various Christian groups, whilst A. Gautier shows how the monastery of Whitby developed into a dynastic monastery for the Northumbrian rulers. B. Boissavit-Camus studies royal foundations in Gaul, whilst M.-L. Derat focuses on Axum. C. Martin touches directly on one of the tensions implicit in a Christian prince, namely his being the highest individual in society whilst not having power over the spiritual realm. She focuses on representations of the Visigothic kings as bishop. S. Janniard touches on the same problem from a very different angle, namely the imperial use of military power to support particular religious (usually Christian) groups. If there is something to glean in all papers, it would be hard to distil fundamentally new insights on what a Christian monarch was in Late Antiquity. The reason for this seems to be that the volume takes the first term of its title for granted and hardly asks what it meant to be a monarch in Antiquity and if there are particular ways of being a ruler in Late Antiquity. This may be the major preliminary question to ask before one can study what Christianisation of imperial power then actually meant. Indeed, I failed to detect references to some of the major works in this respect, such as Egon Flaig's model of *Akzeptanz*, and recent predominantly German scholarship: *e.g.* S. Diefenbach, « Constantius II. und die "Reichskirche" – Ein Beitrag zum Verhältnis von kaiserlicher Kirchenpolitik und politischer Integration im 4. Jh. », *Millennium* 9 (2012), p. 59-122 ; M. Meier & S. Patzold (Eds.), *Chlodwigs Welt. Organisation von Herrschaft um 500*, Stuttgart 2014 ; J. Wienand (Ed.), *Contested monarchy: integrating the Roman Empire in the fourth century AD*, Oxford, 2015 ; A. Höfert, *Kaisertum und Kalifat: Der imperiale Monotheismus im Früh- und Hochmittelalter*, Frankfurt, 2015 ; S. Rebenich (Ed.), *Monarchische Herrschaft im Altertum*, Berlin, 2017 and Rebenich's substantial article in the *Reallexikon für Antike und Christentum* 24 (2012), p. 1112-1196. Some of these works may not yet have been available when the present volume was finalised, but they build on much preceding scholarship. If one follows Flaig's model of *Akzeptanz*, then the question to ask is if the Church developed into an 'Akzeptanz-group', that is, a societal group that could accept or reject the emperor. If one takes a constitutionalist position and sees the role of the emperor defined by law and constitution, the Christianisation of imperial (self)-representation will be a superficial phenomenon that hardly affects the ways a ruler functioned. If one understands a

ruler as bound to his subjects by moral imperatives of justice and care, the re-imagination of society in Christianity will have a significant impact on how a ruler conceived of his own role. This otherwise useful volume would have profited from reflecting more deeply on this type of question. Peter VAN NUFFELEN

Johann GOEKEN, Frédéric CHAPOT & Maud PFAFF-REYDELLET (Ed.), *Figures mythiques et discours religieux dans l'Empire gréco-romain*. Turnhout, Brepols, 2018. 1 vol. broché, 15,5 x 23,5 cm, 293 p., (RECHERCHES SUR LES RHÉTORIQUES RELIGIEUSES, 27). Prix : 80 € (+ taxes). ISBN 978-2-503-58079-1.

Ce volume réunit dix-sept communications d'un colloque du Centre d'Analyse des Rhétoriques Religieuses de l'Antiquité (C.A.R.R.A.) tenu à l'Université de Strasbourg en novembre 2014, dans le cadre d'un programme de recherches sur « la fabrique des figures exemplaires ». Il s'attache à étudier le recours aux figures de la mythologie gréco-latine (mais aussi à certaines figures historiques ou bibliques « mythifiées »), à la fois dans le discours religieux et le discours sur les religions dans l'Empire gréco-romain du I^er^ au IV^e^ s. ap. J.-C. Sont examinés au fil des contributions les usages que les auteurs païens et chrétiens font des figures mythiques dans une perspective d'exemplarité ou de contre-exemplarité. L'unité de l'ensemble est garantie par la précision de la problématique, et aussi par la présentation formelle, particulièrement soignée. Les contributions sont regroupées en sous-sections thématiques, pourvues chacune d'une petite introduction synthétique, en plus de l'introduction générale, et l'ouvrage s'achève par une bibliographie générale et trois index (auteurs et textes anciens/ noms propres/ notions). On pourrait certes discuter le caractère un peu artificiel de certains regroupements (tel article qui figure dans une section pourrait tout aussi bien se trouver dans une autre), et trouver que tel article (par ailleurs tout à fait valable et intéressant en soi) se rattache un peu « par la bande » à la problématique générale (on pense notamment au dernier article de la 3^e^ partie), mais l'impression qui domine est tout de même celle d'une forte cohérence, et aussi, il faut le souligner, d'une très grande qualité de l'ensemble des contributions. La première section s'intitule « La construction des figures exemplaires entre histoire et allégorie ». Elle s'ouvre sur une étude « à quatre mains » de C. Bonnet et A. Andurand sur la figure de Platon dans les *Propos de Table* de Plutarque, qui illustre la façon dont le philosophe est utilisé comme figure tutélaire mythifiée d'une communauté de savants « mondialisée » et cimentée par la culture hellénique sur fond de *pax Romana*. Puis G. Freyburger fait le point sur la question, très discutée, de la part vraisemblable de mythe et d'Histoire dans la tradition relative à Régulus, pour proposer une solution mesurée (plutôt favorable à la version du retour volontaire à Carthage, mais plutôt sceptique vis-à-vis du supplice raffiné), et montrer comment cette tradition s'articule sur un débat philosophique d'une part, moral et religieux d'autre part. Enfin, C. Merckel, dans un article fin et pénétrant qui est sans doute l'un des plus marquants du recueil, se penche sur les figures mythiques et la théologie philosophique chez Sénèque : elle montre comment, et surtout pourquoi, le philosophe s'écarte délibérément de la tradition d'allégorèse des mythes chère à l'Ancien Stoïcisme, à laquelle il reproche d'interposer le voile de la fiction poétique entre la réalité humaine et les destinataires de la parénèse ; lorsqu'il en vient à récupérer

ce tour : dans Pl. *Most.* 912 (*di immortales, mercimoni lepidi!*) et *Truc.* 409 (*o mercis malae!*), nous pouvons avoir affaire à un génitif de prix ; dans Catul. 9.5 (*o mihi nuntii beati!*), il s'agit sans doute d'un nominatif pluriel ; dans Luc. 2.45-46 (*O miserae sortis, quod non in Punica nati* / *tempora Cannarum fuimus Trebiaeque, iuuentus!*), *miserae sortis* dépend très vraisemblablement de *iuuentus* ; dans Prop. 4.7.21-22 (*foederis heu! taciti cuius fallacia uerba / non audituri diripuere Noti*), *cuius* peut recouvrir *citius* (voir la faute inverse en Avien. *Arat.* 159 [Soubiran]). Je suggère, pour ma part, d'imprimer *intempestiuae saepe parate uiae* (« souvent disposé à prendre la route hors de saison ») ; pour cet emploi du datif avec *paratus*, voir Verg. *En.* 2.334, Ov. *F.* 3.215, *Pont.* 2.2.117 (*sed placidus facilisque parens ueniaeque paratus*), Luc. 2.711, 4.677-678, 10.396, [Sen.] *Oct.* 519-520 ; le vocatif *parate*, d'attestation tardive (Lux. in *Anth.* 353.5 : *admirande audax uelox animose parate*), se voit légitimé par l'usage qui consiste à décliner à ce cas des formes proprement participiales (voir, par exemple, Catul. 77.1, Verg. *En.* 2.283 ; Hor. *O.* 1.2.37, Prop. 2.15.2, Ov. *H.* 5.59, Stat. *Th.* 7.776-777) ; *parate* s'est corrompu en *parente* (le passage cité d'Ovide associe les deux termes), ensuite normalisé en *propinque*, tandis que le préfixe *in-* a été lu *ne* > *neu*. En 15.3 (*omnibus ille dies nobis natalis agatur*), Fulkerson avoue sa perplexité devant le datif *omnibus* ; *optimus* s'y substitue sans difficulté : voir Pl. *Men.* 597 (*diem corrupi optumum*), Catul. 14.15 (*Saturnalibus, optimo dierum*), Verg. *G.* 3.66 (*optima … dies*, repris par Sen. *Ep.* 108.26/28), Sen. *Phaedr.* 450 (*optimos … dies*).

Marc DOMINICY

Anthony J. BOYLE (Ed.), *Seneca. Thyestes*. Edited with Introduction, Translation, and Commentary by A. J. B. Oxford, Oxford University Press, 2017. 1 vol. broché, 21,6 x 13,5 cm, CXLV-561 p. Prix : 125 £. ISBN 978-0-19-874472-6.

Depuis plusieurs décennies, l'intérêt pour les tragédies de Sénèque connaît un renouvellement tant dans le monde académique que dans les salles de théâtre. Le *Thyeste* en particulier attire l'attention des chercheurs et du public. En atteste le succès en France de la récente mise en scène de cette pièce par Thomas Jolly après sa première représentation au festival d'Avignon en 2018. Après l'*Octavie* (2008), l'*Œdipe* (2011) et *Médée* (2014) parus à l'Oxford University Press, la publication de la nouvelle édition du texte traduit et commenté du *Thyeste* par A. J. Boyle était donc attendue. Ce philologue est reconnu comme l'un des spécialistes majeurs de l'œuvre sénéquéenne et chacune de ses éditions devient un outil incontournable pour l'étude de ces tragédies. Le volume consacré au *Thyeste* ne fait pas exception. Comme les ouvrages précédents, celui-ci suit la structure traditionnelle des éditions commentées : introduction, texte et traduction et enfin commentaire. Il s'ouvre ainsi sur une introduction détaillée qui permet au lecteur d'aborder ensuite le texte du *Thyeste* de manière autonome (p. XIII-CXLV). A. J. Boyle commence par rappeler les grands moments de la vie de Sénèque ainsi que les particularités de la période historique dans laquelle le précepteur de Néron a évolué. Les caractéristiques du théâtre romain d'époque tant républicaine qu'impériale sont également résumées. Le philologue décrit ensuite les principales caractéristiques des tragédies du philosophe, avant de s'intéresser à l'œuvre du *Thyeste* en

particulier : l'origine du mythe, son traitement par Sénèque, sa réception dans l'Antiquité jusqu'à nos jours et la structure métrique de la pièce. Il referme l'introduction en expliquant quelques points de la méthode utilisée pour la traduction. Cette première partie offre au lecteur non spécialiste un accès facilité à cette œuvre complexe. S'ensuivent le texte et la traduction disposés en regard l'un de l'autre (p. 1-89). L'éditeur a choisi de découper la pièce en cinq actes et ajoute le long du texte une série d'indications relevant de la dramaturgie : lieu et temps de l'action, mouvements et déplacements de certains personnages et même parfois les effets sonores. Ces aspects des théâtres anciens, difficiles à définir sur la base des éléments actuellement en notre possession, peuvent faire l'objet d'interprétations différentes. Par exemple, notons qu'A. J. Boyle décrit une évolution chronologique de l'action entre le premier et le troisième acte. Nous avons, au contraire, défendu précédemment que les deux premiers actes et la première scène du troisième acte se déroulaient dans un même espace temporel. Ces divergences ponctuelles n'enlèvent rien à la qualité globale du travail éditorial et de la traduction proposée, soutenus par un apparat critique, certes non exhaustif mais directement accessible au lecteur. La troisième partie, le commentaire, est de loin la plus importante et la plus riche du volume (p. 91-455). Elle présente, en suivant l'ordre du texte, une quantité importante de données de différentes natures : mythologique, dramaturgique, contextuelle, philologique et métrique. Au-delà de la compilation érudite, le commentaire forme, avec le texte et la traduction, un ensemble cohérent et fait de ce volume un outil adressé tant aux étudiants qu'au lecteur expert. Chacun y trouvera un niveau d'information correspondant aux objectifs de sa consultation. L'ouvrage se referme sur une large bibliographie (p. 457-500) ainsi que de précieux *indices* (*Index of Latin Words*, *Index of Passages from other Plays of the Senecan Tragic Corpus* et *General Index*, p. 501-561). On s'étonne toutefois de ne voir figurer dans la bibliographie aucun des travaux de P. Paré-Rey, spécialiste des *sententiae* dans les pièces de Sénèque, caractéristiques pourtant de la langue tragique du philosophe. Mais il est difficile dans ce type de travail d'atteindre l'exhaustivité bibliographique. Plus généralement, on se réjouit donc de la publication de cet ouvrage qui permettra de nouvelles recherches sur le *Thyeste* de Sénèque et d'entretenir l'engouement actuel pour la tragédie romaine.

Marc VANDERSMISSEN

Antony AUGOUSTAKIS & R. Joy LITTLEWOOD (Ed.), *Campania in the Flavian Poetic Imagination*. Oxford, Oxford University Press, 2018. 1 vol. relié, 23,4 x 15,6 cm, XVIII-330 p., 2 cartes. Prix : 75 £. ISBN 978-0-19-880774-2.

Une bien belle idée qu'ont eue là A. Augoustakis et R. J. Littlewood, deux solides piliers des études flaviennes : compte tenu de la place qu'occupe la Campanie dans la poésie flavienne, principalement celle de Stace et de Silius Italicus, réunir un ensemble d'articles sur la vision poétique de cette région était une excellente occasion de fournir un recueil d'études à la fois diversifié et cohérent et de renouveler l'approche du corpus par une thématique encore assez peu explorée. Ils apportent ainsi, au-delà des œuvres concernées, un éclairage sur le paysage intellectuel général de cette époque flavienne dont la connaissance et l'évaluation ne cessent de progresser. Plus globalement, ce type d'étude consacrée à l'imaginaire poétique d'une région et de ses « lieux de mémoire »,

K. Weeber, *Lernen und Leiden. Schule im alten Rom* (Darmstadt, 2014) – two surveys with a somewhat similar focus]. For readers who believe that 'nothing new' can be said about Roman schools and education, Wolff has some interesting surprises and insights. True, the first two chapters on the evolution of the system and the subjects taught do not really offer new material, though the synthesis is excellent [p. 21-102]. However, what follows on the persons involved – parents, professional educators, and students – is a vivid account with telling and insightful remarks on somewhat unexpected matters as equality of chances for pupils [p. 124-127] or practical considerations on the lack of formation of teachers and the amounts of their salaries [p. 117-124]. The chapter on methods used in schools pays ample attention to the topic of agency of the learners [p. 143-195]. I particularly liked the last chapter "Questions de lieux" [p. 196-227] in which Wolff provides a much-need conspectus of what we know about education in different provinces of the East and the West. Such enquiry, which involves a good amount of archaeology and epigraphy, leads one away from approaches that are too much centered on the City of Rome [p. 196-227]. It echoes the fundamental research by German scholar Konrad Vössing, who is sufficiently cited throughout the volume. I have only one important quibble about this monograph: Wolff believes that the murder of Commodus in the year 192 not only meant the end of a dynasty, but also the beginning of important changes in the realm of Roman education. As a consequence, she only includes literary sources that belong to the period before the end of the second century CE [p. 7]. Wolff pronounces these statements in an apodictic way, and she does not really explain her choice. There is thus little Saint Augustine in this book, and also the *Scriptores Historiae Augustae* get much less attention than they deserve for the topic. Quite unsurprisingly, the section on Christians was due to be very short, as it could only contain references to Tertullian and Justin [p. 140-142]. As an historian of childhood and education, I really see no good reason for making such decisive rupture at the end of the second century CE – in any case, I would have liked to know why the author chose this option.

Christian LAES

Marie-Hélène DELAVAUD-ROUX (dir.), *Corps et voix dans les danses du théâtre antique*. Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2019. 1 vol. 15,5 x 24 cm, 316 p., ill. n./b. (HISTOIRE). Prix : 26 €. ISBN 978-2-7535-7446-5.

Publié sous la direction de Marie-Hélène Delavaud-Roux, ce volume réunit les communications présentées lors du colloque international « Corps et voix dans les danses du théâtre antique » organisé à l'UFR Lettres et Sciences Humaines de Brest (Université de Bretagne occidentale), du 28 au 29 septembre 2012. Ce domaine du théâtre antique est bien documenté par les sources littéraires, iconographiques et archéologiques. Il a connu un renouvellement grâce aux études sur la métrique, la musique, la danse ancienne ainsi qu'aux mises en scène contemporaines des textes anciens. Toutefois, les relations entre corps, voix, mouvements et instruments des artistes dans les scènes dansées, essentielles à notre compréhension de ces productions polymorphes, étaient encore peu prises en compte. C'est cette lacune que ce volume vise à combler. Relevons que la rencontre scientifique se doublait d'une performance théâtrale, la représentation de l'*Agamemnon* d'Eschyle par la troupe du théâtre

Démodocos (dir. Ph. Brunet). Fruit d'un travail éditorial important, l'ouvrage dépasse la compilation d'articles et vise à prendre une forme proche d'une monographie sur cette problématique. L'avant-propos présente un état de la question fouillé et annonce les enjeux précis de l'étude. Le découpage en trois parties reflète les grands questionnements rencontrés lors du colloque. La première partie est intitulée « Les réflexions des auteurs anciens sur le corps et la voix au théâtre ». Elle s'ouvre sur la communication de K. Melidis, « Quelle vocalité ? Deux exercices vocaux de l'Antiquité gréco-romaine » (p. 29-43). Le chercheur y examine deux exercices vocaux à destination des chanteurs grecs, la *katalepsis* et l'*anaphonesis*. Avec la présentation « Καὶ μήν, ou la voix de Cassandre » (p. 45-52), M. Steinrück analyse la transformation de la voix et du corps de Cassandre face au chœur dans l'*Agamemnon* d'Eschyle. Ensuite, I. Tsimbidaros fait dialoguer le texte de l'*Oreste* d'Euripide avec les théoriciens antiques de la musique dans sa contribution, « Le corps tragique aux limites de la cité. Retour sur l'harmonie 'austère' de Platon » (p. 53-70). La première partie se referme sur l'intervention « Ἀντίστροφος comme figure dansée et chantée du mariage dans les *Suppliantes* d'Eschyle (825-910) » (p. 71-123). A.-I. Muñoz y propose une nouvelle interprétation rythmique du *kommos* qui fait se rencontrer les Danaïdes et le héraut égyptien. La deuxième partie se concentre sur la question suivante : « Harmonie ou conflit entre corps, voix et instruments ? ». M.-H. Delavaud-Roux s'intéresse à la respiration chez l'artiste qui performait à la fois chant et danse, « La gestion de l'essoufflement du danseur » (p. 127-141). Le rôle et la pratique de l'aulète intéressent N. Berland dans sa communication, « L'aulète dans le spectacle de la comédie : entre musicien, personnage et acteur » (p. 143-152). S. Perrot étudie la relation étroite, mais complexe entre musique et danse au théâtre, « Le danseur peut-il devenir instrumentiste au théâtre ? » (p. 153-165). La distinction entre voix vocale et voix du corps opérée dans la pantomime est au centre de l'intervention de Y. Hunt, « L'élaboration de la pantomime » (p. 167-177). Ensuite, L. Carpon se penche sur une époque plus tardive et sur des textes de nature différente dans sa contribution, « Corps et voix dans les représentations théâtrales des textes hagiographiques » (p. 179-190). La troisième partie réunit les communications autour de la problématique : « Peut-on reconstituer les danses et les chants du théâtre ancien à l'antique ? ». Dans l'article « Masques et jeu dramatique dans l'adaptation moderne de la tragédie antique : *Médée* d'Euripide par Satoshi Miyagi » (p. 193-199), L. de Nazaré Ferreira propose une analyse d'une mise en scène contemporaine d'un spectacle ancien où voix et corps d'un personnage sont interprétés par deux acteurs. Ce sont différentes utilisations du masque par une compagnie de théâtre aujourd'hui qui sont étudiées par C. A. Martins de Jesus dans « Thiasos et le 'langage du masque' : trois approches de l'utilisation du masque dans la mise en scène contemporaine de la tragédie grecque » (p. 201-208). Avec « Entendre et danser les rythmes. Une appropriation interartistique des mètres de la tragédie grecque » (p. 209-222), M. Mota nous livre les résultats d'une étude expérimentale qui vise à mettre en évidence les sonorités des représentations théâtrales antiques. Dans sa présentation, « La *choréia*, *technè* vive » (p. 223-233), J.-M. Quillet analyse la dimension choréique issue du théâtre antique présente aussi dans différentes formes artistiques plus récentes. La communication de Ph. Brunet, « Interactions voix-mouvement-instrument dans la poésie et le théâtre grecs » (p. 235-258), clôture la troisième partie. Il y étudie l'articulation entre sonorités vocales et instrumentales et les mouvements du corps de l'artiste

en performance. Enfin, M.-H. Delavaud-Roux propose une conclusion qui reprend les apports majeurs de cette rencontre sur le théâtre antique, plutôt grec que romain. Ce volume est un outil précieux pour mieux comprendre comment le théâtre ancien a su associer – ou au contraire dédoubler – différentes formes d'expression, pour offrir au public un spectacle complet, à la fois visible et audible. Il participe aussi à rendre aux artistes la place centrale qu'ils occupaient lors de ces performances. La qualité des résultats mis en évidence dans cet ouvrage repose sur le dialogue fécond entre des spécialistes de disciplines différentes. L'interdisciplinarité, clef de voûte de cet ensemble, permet de combler, autant que faire se peut, les lacunes de nos sources et la distance qui nous sépare des anciens. L'ouvrage se referme par les sources, une riche bibliographie et des *Indices*. Marc VANDERSMISSEN

Michèle COLTELLONI-TRANNOY & Sébastien MORLET (Ed.), *Histoire et géographie chez les auteurs grecs du IIe s. av. J-C. au VIe s. ap. J.-C.* Paris, De Boccard, 2018. 1 vol., 322 p., 9 ill. (ORIENT ET MÉDITERRANÉE, 29). Prix : 52 €. ISBN 978-2-7018-0535-1.

Les 19 travaux réunis dans ce volume sont le fruit de deux programmes de recherches réalisés dans le cadre de l'Université Paris-Sorbonne en 2011-2014 sous la direction de Michèle Coltelloni-Trannoy et en 2014-2015 sous la direction de Michèle Coltelloni-Trannoy et de Sébastien Morlet. Comme le précise l'avant-propos rédigé par les éditeurs (C.1), ils portent sur les relations entre histoire et géographie chez les auteurs grecs contemporains de l'Empire romain (République et Empire), relations repérées dans des œuvres proprement historiques et dans des œuvres d'un autre genre, tels les périples et les discours d'apparat. De plus, ils croisent les disciplines, dans la mesure où les contributeurs sont des historiens et des spécialistes de littérature. Mis à part l'avant-propos et la conclusion, les contributions adoptent un schéma commun : elles sont précédées de résumés en anglais et dans la langue de l'auteur (français ou langue autre que l'anglais) et elles joignent à leurs analyses une bibliographie des sources et des études. Deux d'entre elles intègrent des cartes et des illustrations (C.2 et C.15). Signalons encore la présence en fin de volume d'un index des auteurs anciens et médiévaux, d'un index biblique et d'une liste des abréviations utilisées. La contribution de Frank Daubner (C.2) étudie le rôle que Polybe réserve à la géographie dans le récit de campagnes militaires à partir d'exemples empruntés à la Grèce septentrionale ; elle souligne le fait que l'historien s'intéresse essentiellement aux lieux en fonction de la tactique que des généraux mettent au point pour en tirer avantage et qu'il faut tenir compte de cette particularité pour évaluer son apport en tant que géographe. Lisa Irene Hau (C.3) analyse pour sa part, à travers des extraits représentatifs, l'utilisation *a priori* surprenante d'Agatharchide par Diodore de Sicile, étant donné que cet auteur a composé une analyse ethnographique des Éthiopiens strictement synchronique. Elle démontre que les raisons d'un tel choix sont le genre « histoire universelle » illustré par Diodore, un goût semblable pour le côté excitant des faits rapportés, un intérêt pour les merveilles et une compassion pour les souffrances subies par les non-Grecs, les non-mâles, les non-libres et par les animaux pourchassés par l'homme. Laury-Nuría André (C.4) confronte les évocations des îles occidentales chez Diodore de Sicile et chez

Carion, en tant que messager de la guérison de Ploutos accordée par le dieu Asclépios. L'épisode comique est comparé aux histoires traditionnelles de guérison dans les sanctuaires, connues surtout par les inscriptions d'Épidaure. Parmi les éléments attestés dans la narration comique d'Aristophane, on reconnaît : l'identité de l'homme consultant et de sa maladie, son arrivée au lieu sacré, la pratique de l'incubation, le rêve ou la vision, le réveil et le départ avec le statut de guéri. Par contre, tout ce qui précède l'incubation et la vénération du dieu, au niveau individuel (maison de Chrémyle) et communautaire (citoyens d'Athènes), sont des additions du poète comique. F. Barrenechea considère que l'annonce de l'épiphanie divine par le personnage comique de l'esclave (Carion) prouve l'activité philanthropique du dieu Asclépios et renforce ainsi la croyance publique. En même temps, Asclépios représente la combinaison de deux idéaux de l'Antiquité, la richesse et la santé. Dans le quatrième chapitre, l'auteur s'interroge sur la problématique de l'espace (intérieur et extérieur) et de son rapport avec le cadre religieux de la comédie. Après deux entrées successives sur la scène théâtrale, Ploutos réalise son épiphanie divine dans la maison de Chrémyle, suivie par une pluie d'abondance, non seulement pour cette maison, mais aussi pour toutes les personnes honnêtes d'Athènes. À propos du fonctionnement de la scène théâtrale, l'auteur observe que « once the household is transformed into a shrine frequented by external worshippers, the private becomes a public space as well ». Dans le dernier chapitre, l'introduction de la divinité à Athènes forme une histoire du type de celles des « nouveaux dieux » introduits dans la cité, inspirée par la vie religieuse de la ville à son époque. Ses caractéristiques principales, également attestées dans la comédie étudiée, sont la consultation d'un oracle, l'apparition d'obstacles accompagnée de la recherche d'une solution humaine et/ou divine, l'épiphanie divine et la recherche d'un lieu d'établissement pour la nouvelle divinité. Ce sera finalement le temple d'Athéna, protectrice d'Athènes, où Ploutos sera considéré comme une divinité complémentaire. Telle que présentée par Aristophane, la comédie renvoie à un système religieux à la fois fondé sur la tradition et ouvert aux innovations. Même si le processus d'établissement de la nouvelle divinité philanthrope, Ploutos, entraîne le renversement et le remplacement total du dieu malveillant Zeus Sauveur, il est en conformité avec l'intégration dans le Panthéon déjà existant, approuvée politiquement par le peuple athénien. Dans la conclusion, l'auteur s'interroge sur la nature de la solution comique. Ses caractéristiques, qui sont associées aux miracles, ainsi que son incongruité et son absurdité, sont en conformité, d'abord avec les actions philanthropiques des dieux, et en second lieu avec la nature et les conventions du genre de la comédie. On recommandera particulièrement cet ouvrage aux lecteurs du *Ploutos* qui, ne se limitant pas à une étude exclusivement philologique, souhaitent l'analyser à la lumière des expressions sociales imposées par le système religieux grec. Stavroula-Argyro CHEILA

Bernhard ZIMMERMANN & Antonios RENGAKOS (Ed.), *Die Literatur der klassischen und hellenistischen Zeit*. Munich, C.H. Beck, 2014. 1 vol. 16,5 x 24,5 cm, XXXIV-1129 p. (HANDBUCH DER ALTERTUMSWISSENSCHAFT. 7. Abt., 2. HANDBUCH DER GRIECHISCHEN LITERATUR DER ANTIKE, 2). Prix : 168 €. ISBN 978-3-406-61818-5.

Cet ouvrage collectif constitue le deuxième tome d'une refonte importante de la *Geschichte der griechischen Literatur* de Wilhelm Schmid et Otto Stählin (1929-1948), qui a rendu des services inestimables à plusieurs générations de philologues. Après le premier volume (voir ma recension dans *AC* 81 [2012], p. 177-178), ce projet continue à répondre aux exigences des recherches récentes, tant par les domaines couverts que par les méthodes mises en œuvre. En effet, les avancées des dernières décennies sont considérables à plusieurs niveaux : il suffit de penser aux questions complexes liées à l'oralité, au *Sitz im Leben* des genres et des œuvres, à l'intertextualité, aux études de réception, pour ne citer que celles-ci. Par ailleurs, la papyrologie a mis au jour de nombreux fragments d'œuvres perdues qui nous permettent d'avoir un autre regard sur la littérature notamment de l'époque hellénistique, qui constitue, avec la littérature du quatrième siècle av. J.-C., la matière de ce volume. Les collaborateurs internationaux qui ont assuré les contributions de ce deuxième tome poursuivent le chemin emprunté par leurs collègues du volume précédent et signent ainsi des chapitres qui fourniront aux lecteurs une orientation fiable à travers la quantité importante de données historico-littéraires de la période embrassée par le présent volume. Les différentes sections donnent à lire d'abord une introduction au genre ou encore au contexte culturel et historique avant de présenter les auteurs qui illustrent chacun des genres. À cet égard, le chapitre IV, « Fachliteratur », occupe une place particulière : avec ses plus de 150 pages (p. 453-616), il donne un aperçu compact mais en même temps bien fourni des auteurs « techniques » ou « scientifiques » ayant travaillé dans des disciplines aussi diverses que les mathématiques, la météorologie ou encore la médecine. La littérature scientifique des Grecs reçoit ainsi dans ce tome toute l'attention qu'elle mérite : dans le premier tome, le lecteur devait se contenter d'une trentaine de pages pour explorer cette matière, qui – il faut bien le dire – connaît un développement très intéressant dans les siècles présentés dans ce deuxième volume. Chaque section du chap. IV est signée par un spécialiste reconnu dans son domaine. Le but de cette partie de l'ouvrage n'est pas d'initier le lecteur aux connaissances scientifiques des Grecs – cela relèverait de l'histoire des sciences –, mais d'exposer les enjeux de la recherche actuelle sur les grandes orientations qui caractérisent les genres et les œuvres en lien avec les sciences et techniques de l'Antiquité. Si cette approche permet de glaner quelques impressions des questions scientifiques débattues par les Anciens, elle reste profondément littéraire en ce qu'elle aborde ces œuvres comme elles étaient entendues dans l'Antiquité, à savoir comme des textes littéraires au même titre qu'un discours d'Eschine ou une biographie de Xénophon. Le même angle d'approche se retrouve dans le dernier chapitre du volume, consacré à la Septante (chap. IX, p. 1100-1115) : ce ne sont ni les questions théologiques ou scripturaires ni les traditions judaïques qui sont étudiées, mais bien les modalités complexes qui ont présidé à l'élaboration des recensions successives de cette traduction grecque de la bible hébraïque (et en partie araméenne). Un autre aspect fondamental de toute histoire de la littérature grecque qui est parfaitement honoré dans ce tome concerne les auteurs fragmentaires : les éditeurs n'ont pas renoncé à les présenter de manière conséquente, notamment les historiens (chap. V, p. 617-677) et le drame dans ses trois déclinaisons que sont la tragédie, la comédie et le drame satyrique (chap. VIII, p. 887-1099). Lorsque les sources le permettent, la trame des œuvres fragmentaires est reconstruite, ainsi pour Timée de Tauroménion (FGrH 566) (p. 651-653), alors que pour des auteurs tels que Douris de

Samos (FGrH 76) (p. 645-647) la transmission des textes nous empêche d'apprécier la structure de ses *Macédoniques*. Voilà quelques-unes des qualités indéniables de ce livre, qui sera bientôt suivi du troisième et dernier tome de cette nouvelle histoire de la littérature grecque destinée à constituer une référence incontournable.

Koen VANHAEGENDOREN

Timo CHRISTIAN, *Gebildete Steine. Zur Rezeption literarischer Techniken in den Versinschriften seit dem Hellenismus*. Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 2015. 1 vol. broché, 416 p. (HYPOMNEMATA, 197). Prix : 89,99 €. ISBN 978-3-525-25322-9.

Dans cet ouvrage, Timo Christian a entrepris d'examiner l'influence que l'épigramme littéraire a exercée, à partir de l'époque hellénistique, sur l'épigramme des inscriptions grecques (quelques développements annexes portant aussi sur des textes latins). Cependant, comme une imitation, apparente ou réelle, peut dissimuler, ou ne faire qu'amplifier, une tendance déjà présente dans le corpus récepteur, il lui a fallu remonter, pour chaque phénomène pris en considération, au témoignage livré par les inscriptions pré-hellénistiques. Afin de baliser l'immense domaine ainsi étudié, l'auteur a réparti son propos en cinq grands thèmes : le monument qui parle ; l'incarnation de cette parole dans les mythes d'Écho ou de Niobé ; le mort ou la morte qui s'exprime ; la manière dont le discours épigrammatique confère, par l'*ekphrasis*, une « Lebensechtheit » à des représentations iconographiques métonymiquement reliées à l'être qu'elles figurent ; le *locus amoenus* ou *horribilis* et, en particulier, les sources, périlleuses le plus souvent mais aussi dotées, par réflexivité, d'une dimension poétologique. À chaque instant, l'exposé vise à ne laisser échapper aucune dimension des textes envisagés, ce qui entraîne parfois Timo Christian dans de passionnantes digressions – par exemple, aux p. 206-226, l'examen d'une inscription rédigée en sotadéens plus ou moins réguliers le conduit à se pencher longuement sur le statut très marqué que ce vers revêt sur le plan « éthique ». Le lecteur se réjouira, par ailleurs, de ce que les passages discutés fassent systématiquement l'objet d'une traduction qui s'efforce, autant que possible, de coller au grec ou au latin. Ce louable souci me semble parfois excessif, comme dans le cas suivant, où s'entrelacent les références à une statue qui parle, au dieu (Dionysos) qu'elle figure, aux dédicataires (Phœbus et Dionysos-Bacchus) de l'inscription qu'elle porte, et à l'allocutaire du texte, Ariston (p. 266) : Φοίβωι καὶ Βάκχωι μ' ἐπινίκιον ἵλαον αὐλοῖς / οὔνομα καὶ τέχνην πατρὸς ἐνενκαμένου, / δῆμος ἐπέγραψεν Κώιων Διόνυσον, Ἀρίστων, / μάρτυρά σοι στεφάνων Ἑλλάδος εὐρυχόρου. L'auteur traduit : « Mit einer Werkinschrift für Phoibos und Bakchos hat mich als Siegespreis, der ich gnädig war dem Flötenspiel des Mannes, der den Namen und die Kunst des Vaters übernommen hatte, das Volk der Koer ausgestattet, mich, den Dionysos, Ariston, als Zeugen für deine Siegeskränze im Hellas mit den breiten Tanzplätzen » ; dans son souci de respecter l'ordre des mots, il fait dépendre le génitif ἐνενκαμένου de αὐλοῖς et non de ἐπινίκιον, alors que la seconde option s'avère bien plus satisfaisante : « D'une dédicace à Phœbus et à Bacchus le peuple de Cos m'a pourvu(e), moi, Dionysos, patron des flûtistes, prix de la victoire de celui à qui sont échus le nom et l'art de son père, ô Ariston, en témoignage de ton couronnement dans la Grèce aux grands espaces dédiés à la danse ». D'une manière

historiens de l'Espagne et du Maroc et d'autres spécialistes encore bénéficieront d'une somme qui deviendra pour longtemps « la » référence à propos du détroit de Gibraltar et de ses régions riveraines. Monique MUND-DOPCHIE

Pierre DUCREY, *Polemica. Études sur la guerre et les armées dans la Grèce ancienne*, avec les contributions de Cédric BRÉLAZ et Claude CALAME, textes réunis et édités par Sylvian FACHARD en collaboration avec l'auteur. Paris, Les Belles Lettres, 2019. 1 vol. broché, 15 x 21,5 cm, 553 p., 24 pl. hors-texte n./b. et coul., 11 ill. n./b. dans le texte, Prix : 27 €. ISBN 978-2-251-44893-0.

On ne pourra que se réjouir de la réédition des textes de Pierre Ducrey sur la guerre en Grèce dans l'Antiquité. Ses travaux ont contribué à structurer nos réflexions sur cette question. Son livre intitulé *Guerre et guerriers dans la Grèce antique* (Fribourg, Office du Livre, 1985, réimpression 1999) est encore aujourd'hui un classique recommandé à tous ceux qui s'intéressent à la question. C'est en 1962 à l'École pratique des Hautes Études (EPHE), VI^{e} section, que Pierre Ducrey commença à se pencher sur la guerre dans l'Antiquité en assistant aux séminaires organisés par André Aymard, puis après le décès inattendu de ce dernier en 1964, à ceux de Louis Robert et de Georges Le Rider. À partir des années 1960, la manière d'interroger, de comprendre et d'écrire l'histoire de la guerre antique a progressivement changé, ouvrant son questionnement aux problématiques sociales, économiques, politiques, culturelles et anthropologiques, en relation avec le fait militaire. En Grèce antique, la guerre fut un phénomène de grande ampleur qui toucha la société dans son ensemble. Il n'est donc guère de choses qui furent épargnées, partiellement ou totalement, par la guerre. Cela demandait dès lors d'apporter une réponse théorique qui dépassait de loin le fait militaire. Les séminaires, auxquels assista Pierre Ducrey, visaient à étudier l'histoire ancienne sous des perspectives nouvelles, notamment celle de la sociologie, et marquèrent durablement toute une génération de jeunes chercheurs. Ainsi, au cours de l'année 1964-1965, Jean-Pierre Vernant (1914-2007) et Marcel Détienne (1935-2019) invitèrent les meilleurs spécialistes de la guerre antique, dont Pierre Ducrey, pour une série de conférences qui donna lieu à une publication – devenue un classique – qui reflétait les nouvelles directions empruntées par l'histoire ancienne sur cette question (J.-P. Vernant (ed.), *Problèmes de la guerre en Grèce ancienne*. Paris, Éditions de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales, 1999^{3}). Depuis lors, le chercheur suisse n'a eu de cesse de revisiter certains aspects historiques et sociologiques de la guerre en Grèce antique. Dans les prolégomènes, l'auteur revient sur les moments-clés d'un parcours professionnel exemplaire, qui a fait de lui une personnalité marquante de l'archéologie classique et de l'histoire de l'Antiquité. Né en 1938 à Sion (Valais), Pierre Ducrey a mené une carrière brillante d'enseignant-chercheur d'abord comme professeur assistant en archéologie classique à l'Université de Fribourg, puis comme professeur d'histoire ancienne à l'Université de Lausanne jusqu'à son éméritat en 2005. Son activité de chercheur l'a conduit en Grèce sur divers chantiers de fouilles archéologiques, notamment à Érétrie et à Philippes. Il a concrétisé sa présence en Grèce en prenant la direction de l'École suisse d'archéologie (ESAG) pendant presque 25 ans (1982-2006) et a également occupé des fonctions administratives importantes au sein d'institutions de grand renom (Fondation Hardt

pour l'étude de l'Antiquité classique, École française d'Athènes). Le présent ouvrage rassemble vingt-deux textes publiés par l'auteur à partir de 1968. Il s'agit d'articles, de mémoires, de notes ou bien de communications données à des actes de colloque, dont plus de la moitié sont parus après le début des années 2000. Un article resté inédit est publié ici pour la première fois (« Guerre et esclavage dans l'Antiquité », p. 97-119). Avec Cédric Brélaz, l'un de ses anciens élèves, aujourd'hui professeur d'histoire de l'Antiquité à l'Université de Fribourg, Pierre Ducrey a rédigé deux articles sur le procédé de fabrication des frondes et sur leur usage dans l'Antiquité (p. 177-207, p. 209-230). L'auteur a également publié un article avec Claude Calame, professeur de langue et littérature grecques à l'Université de Lausanne et à l'École des Hautes Études en Sciences Sociales (EHESS), sur une base offerte comme offrande par un général thébain (p. 145-162). Le présent ouvrage est divisé en cinq parties : la guerre et la société (p. 11-132), la conduite de la guerre (p. 133-251), le métier des armes (p. 252-325), la défense des villes et la sécurité des populations (p. 327-382) et les conséquences des affrontements (victoire, défaite et traitement des vaincus) (p. 383-415). L'ouvrage s'interrompt d'une manière un peu abrupte, faut-il l'admettre, sur un bref article consacré à la crucifixion (p. 413-415). Pour donner à cette réédition toute sa portée, les textes ont été revus, corrigés et augmentés (p. 7). En les comparant avec leur version originale, on constate que non seulement les références bibliographiques ont été réactualisées, mais les textes, les plus anciens comme aussi les plus récents, ont été eux aussi partiellement réécrits. Même les titres ont été parfois modifiés. Ces travaux ont également bénéficié d'une nouvelle mise en page rendant ainsi la lecture plus confortable. À la fin de l'ouvrage, le lecteur trouvera une importante bibliographie (p. 417-474), une liste des abréviations et des illustrations, ainsi qu'une table des matières très détaillée. À cela s'ajoutent de très nombreux index bien utiles qui donnent de la cohérence à l'ensemble. Un cahier central de 24 planches réunit des illustrations de qualité, en noir et blanc et en couleurs. Le travail d'édition a été mené dans l'ensemble avec une grande acribie. On notera néanmoins la présence de quelques petites coquilles : p. 67, il faut lire « sacrifice » au lieu de « sacrifie » ; p. 164, notes 5 et 6, « Kagan-Viggiano 2013 » à la place de « Keegan-Viggiano 2013» ; p. 358, « hellénistique » au lieu de « hellénsitique ». Les travaux rassemblés dans ce recueil couvrent un large éventail de sujets qui permettent au lecteur de se faire une idée plus précise de la guerre en Grèce dans l'Antiquité. Certains thèmes abordés ici ont cependant fait l'objet de travaux plus approfondis, dont les références sont données dans la bibliographie. Dans une première partie, qui est de loin la plus volumineuse, ont été réunis des textes sur les rapports entre la guerre et la société. L'auteur revient ici sur les relations entre l'armée et le pouvoir politique (p. 13-27), mais aussi sur la guerre et la religion (p. 47-96). Sous l'impulsion des *gender studies*, le rôle des femmes dans la guerre a été réévalué par les spécialistes de l'Antiquité au cours de ces dernières années (p. 29-46). Bien qu'elles ne servent pas dans les rangs des armées, les femmes ont contribué à l'effort de guerre ou bien ont pris part de manière active aux affrontements. Dans plusieurs épisodes de l'histoire grecque, les femmes ont cherché à repousser l'adversaire en lui jetant des pierres et des tuiles. En temps de guerre, elles ont été aussi directement exposées à la violence (asservissement, viol). Elles partagent alors le sort des enfants, des vieillards ou bien des esclaves, qui font d'ailleurs l'objet des deux contributions suivantes (p. 97-119 ; p. 121-132). L'auteur insiste sur le rôle joué par les

conflits armés dans l'asservissement des populations. La présence d'esclaves dans une société a pu être aussi à l'origine de troubles internes conduisant à des affrontements armés. Dans la deuxième partie, l'auteur revient sur la conduite de la guerre. Un article aborde la question tant débattue des hoplites et de l'apparition de la phalange (p. 135-144). Puis, il évoque le rôle des chefs de guerre au IV^e^ s. av. J.-C., qui ont acquis progressivement une véritable importance dans la société, comme semble l'attester la base d'une statue du célèbre sculpteur Lysippe qu'un général thébain Hippias, fils d'Érotion, a dédiée à Zeus Sôter (p. 145-162). Leur connaissance du terrain, leur expérience personnelle et leur sens tactique étaient désormais considérés comme un avantage indéniable. Dans cette partie, l'auteur s'est aussi penché sur la stratégie militaire à l´époque d'Alexandre le Grand (p. 163-176). Il s'est par ailleurs intéressé aux frondeurs, ces « autres guerriers » (F. Lissarrague, *L'autre guerrier. Archers, peltastes, cavaliers dans l'imagerie attique*. Paris-Rome, Éditions la Découverte, 1990), dont les généraux tirèrent progressivement un avantage considérable sur le champ de bataille. Il a également étudié le combat en montagne où les règles du combat en plaine sont inadaptées (p. 231-251). Dans la troisième partie est abordée la pratique rémunérée de la guerre que l'auteur interroge sous l'angle des troupes d'alliances (p. 255-281), des mercenaires (p. 283-299), mais aussi de la piraterie (p. 301-310). Au cours de l'Antiquité, la guerre est devenue progressivement plus technique, nécessitant la présence de combattants expérimentés, spécialistes dans le maniement d'une arme. En outre, l'ampleur croissante des opérations militaires explique le besoin incessant en hommes, ce qui a eu des répercussions sur les finances des États antiques. C'est avec curiosité que le lecteur prendra connaissance d'un article qui offre une approche comparatiste entre le mercenariat en Grèce antique et les troupes d'alliance suisses à l'époque moderne (p. 311-325). Dans la quatrième partie, l'auteur revient sur la défense des villes et les fortifications (p. 329-358). Ces textes ont bénéficié de l'expertise de l'éditeur de ce volume, Sylvian Fachard, ancien secrétaire scientifique de l'École suisse d'archéologie en Grèce et spécialiste de cette question (voir S. Fachard, *La défense du territoire. Étude de la chora érétrienne et de ses fortifications*, Gollion, 2012). L'auteur pose la question de la sécurité des populations (p. 359-365), mais aussi des différentes techniques employées pour prendre les villes dans l'Antiquité (p. 367-382). La cinquième partie, qui est aussi la plus courte, traite de l'issue de la guerre (victoire, défaite) dans laquelle est discutée le sort des vaincus (p. 385-398) et leur représentation dans l'art (p. 399-412). Réunir ces articles qui couvrent presque 40 ans de recherche aurait pu présenter le risque d'une trop grande hétérogénéité. Mais il n'en est rien ; le lecteur tient entre ses mains un volume cohérent et homogène, servi par l'élégance de l'écriture et la finesse des analyses de son auteur. Cet ouvrage montre également que Pierre Ducrey a su renouveler son approche et ses conclusions depuis la parution de son premier volume sur la guerre. Cette publication est aussi l'occasion d'insister sur la manière dont Pierre Ducrey a abordé l'étude de la Grèce antique tout au long de sa carrière. Il s'est appuyé systématiquement sur une étude croisée des sources antiques, utilisant les textes littéraires, les inscriptions, les images ou bien les vestiges archéologiques. En outre, l'auteur a analysé ses problématiques dans un large empan chronologique, de l'époque mycénienne jusqu'à la période romaine parfois. Enfin, il a nourri ses réflexions en s'appuyant sur des exemples provenant d'autres périodes historiques (par exemple, les piquiers suisses du Moyen Âge ou bien des faits militaires de la

Deuxième Guerre mondiale). Pierre Ducrey a construit une œuvre scientifique de qualité comme le montre le présent ouvrage, qui est un bel outil de travail, accessible à un lectorat de spécialistes comme à un large public. Isabelle WARIN

Emanuel ZINGG, *Die Schöpfung der pseudohistorischen westpeloponnesischen Frühgeschichte. Ein Rekonstruktionsversuch*. Munich, C.H. Beck, 2016. 1 vol. relié, XII-340 p. (VESTIGIA, 70). Prix : 59,90 €. ISBN 978-3-406-6998-6.

Dans cette monographie, Emanuel Zingg se propose d'étudier les traditions concernant le Péloponnèse occidental, à savoir principalement celles ayant trait aux relations entre les Messéniens et les Spartiates durant la période préclassique. Parmi les thèmes abordés, on retrouve le retour des Héraclides et les guerres de Messénie, à savoir des sujets qui ont déjà fait couler beaucoup d'encre et dont l'interprétation est sujette à débat. Bon nombre d'historiens (F. Jacoby, L. Pearson ou, plus récemment, Chr. Habicht) ont considéré que, sous le joug spartiate, les Messéniens n'avaient pu entretenir leur identité et leur histoire. Ainsi, les récits qui nous sont parvenus ne seraient qu'une élaboration très tardive suivant de peu la formation de l'état messénien et ayant pour but de légitimer une indépendance nouvellement (re)conquise. À l'opposé, d'autres chercheurs (L. R. Shero, M. L. Zunino) ont soutenu qu'un peuple asservi pouvait garder une conscience de son passé et qu'une partie des traditions messéniennes pouvait remonter à une époque plus reculée. C'est à la lumière de ce débat que l'ouvrage d'E. Zingg doit être considéré. Le titre est explicite quant à la position adoptée par l'auteur : les récits qui nous sont parvenus ne sont que le reflet de la situation politique au moment de leur rédaction qu'il situe très précisément dans les années 360 av. J.-C. – La première partie du livre qui constitue l'introduction s'arrête sur des questions méthodologiques et s'interroge sur les rapports entre Mythologie et Histoire. E. Zingg reprend ainsi la classification des mythes en cinq types, selon la division proposée par Walter Burkert, à laquelle il propose d'ajouter une catégorie supplémentaire (« Typ 0 ») qui concerne les récits sur les alliances. Sont ensuite posées les trois principales hypothèses défendues dans l'ouvrage. Tout d'abord, l'histoire archaïque des Messéniens telle qu'elle apparaît dans nos sources ainsi que les relations entretenues avec les Arcadiens et les Pisates est totalement fictive. En second lieu, le travail de reconstruction du passé est le fruit de quatre « initiatives » ou traditions, certaines étant pro-messéniennes, d'autres pro-spartiates, que l'auteur situe dans les années 360 av. J.-C. Enfin, l'alliance entre les Messéniens, les Arcadiens et les Pisates durant les guerres de Messénie est considérée comme étant une projection dans le passé de la situation politique du deuxième quart du IV^e^ siècle av. J.-C. La seconde partie de l'ouvrage dresse un inventaire des sources de l'histoire archaïque messénienne qui sont antérieures à 369 av. J.-C. Le retour des Héraclides et la tripartition du Péloponnèse qui s'ensuit est au cœur de ce chapitre. Rappelons que l'un des trois Héraclides, Cresphontès, reçoit la Messénie. Après l'examen des différents textes, l'auteur conclut : « Die Prosaquellen vor 369 wissen also nur *einem* Krieg um Messene, bleiben dabei jedoch sehr vage » (p. 66). Viennent ensuite les quatre « initiatives » distinguées par l'auteur. Le troisième chapitre aborde la première d'entre elles qui est pro-spartiate et qui tend à attribuer la responsabilité des guerres de Messénie aux seuls Messéniens.

is offered" (p. 77). This statement is rather ambiguous and it seems to point in the direction of confirming the validity of the "external threat," the "defence in-depth" and other concepts criticized on previous pages. At any rate, Castro convincingly maintains that the paramount function of the Roman army in southern "Arabia Petraea," which underlies all others, was to protect and maintain the caravan routes, the major source of wealth in the East (p. 73). However, this emphasis lacks further amplification; a somewhat simplistic view of the Eastern trade overlooks the evidence of combined sea and land routes and the issue of control over the Red Sea shipping lanes. The Descriptive Catalog I is a very practical compilation of relevant ancient sources. Castro correctly observes that the 4th-6th century sources indicate a notable external/internal threat, which would have coincided with the "Diocletianic buildup" and other defensive measures taken during the Byzantine period. It remains to be seen whether this seeming abundance of sources mainly reflects the appearance of a great variety of chronicles and of hagiographic and ecclesiastical literature, often of an anecdotic and hearsay nature, or if the threat noticeably increased only during that period. Perhaps such incidents existed also earlier but are primarily known from ambiguous and notoriously difficult to interpret Safaitic inscriptions. The largest part of the volume is occupied by the descriptive catalog of military and military-related sites (forts, fortlets, road stations, roads, milestones, "granaries", water sources etc.). Castro is fully aware of the major pitfalls associated with the creation of a catalog of military structures, and their assessment. These include: ambiguous terminology concerning "military" structures, inadequate descriptions, variations in systems of dating surface ceramics, etc. (p. 40-41). Yet, at least in some cases, the author appears to have accepted the definitions and assignments made by earlier explorers, without necessary verification. The sites of el-Mutrab el-Hammam are good examples of such procedure. The author firmly considers these as "forts" (p. 120-122), despite the criticism, seemingly known to Castro, raised by a recent explorer (G. Findlater, *Imperial control in Roman and Byzantine Arabia. A landscape interpretation of archaeological evidence in southern Jordan*, Ph.D. Dissertation, University of Edinburgh, 2003, p. 243-248) who convincingly rejects any military function of these structures. The "system" of fortifications along the southern part of *Via Nova Traiana* is but a part of military infrastructure in the Roman East and its full understanding depends on the overall examination of the Roman policy and military measures attested in Palestine, Arabia and the Red Sea region. Castro's thesis is an useful micro-level modern study, which produced insightful observations. It is hoped that the author continues the investigations of the area in order to produce a vastly expanded and updated image also reflecting a wider perspective on the Roman presence in the East.

Zbigniew T. FIEMA

John LUND, Rita LARJE & Harald NILSSON, *Carthage II: The Swedish Mission to Carthage. Part of the UNESCO Project "Pour Sauver Carthage". Results of the Swedish Excavations 1979-1983 directed by Birgitta Sander and Carl-Gustaf Styrenius for the Museum of Mediterranean and Near Eastern Antiquities (Medelhavsmuseet) in Stockholm*. Stockholm, Editorial Committee of the Swedish Institutes at Athens and Rome, 2017. 1 vol. relié, 239 p., ill. n/b et coul. (ACTA INSTITUTI ROMANI REGNI SUECIAE 4°, 54.2). Prix : 636 SEK. ISBN 978-91-7042-185-3.

Cet ouvrage constitue le second volume consacré aux fouilles suédoises menées entre 1979 et 1983 à Carthage, sur un complexe thermal, probablement privé, dans le cadre du projet UNESCO « Pour sauver Carthage ». Le premier volume, *A Roman Bath in Carthage: an Architectural Description and Evaluation of a Building Excavated by the Swedish Mission to Carthage* (2002), traitait principalement de l'architecture et des contextes archéologiques de deux secteurs fouillés au nord de la colline de Byrsa. Ce second volume est consacré à la publication d'une partie du matériel archéologique livré, soit environ 900 lampes, 9000 fragments d'os et 1200 monnaies, qui sont les seuls mobiliers ayant fait l'objet d'une étude exhaustive. Pour la céramique, on renverra aux seuls rapports préliminaires parus entre 1979 et 1981 dans le Bulletin du *Medelhavs-museet* de Stockholm. – Dans le premier chapitre « Terracotta Lamps from the Swedish Exavations at Carthage », John Lund reprend un travail amorcé en 1989 sur les lampes par Clauss Grønne, en utilisant la terminologie établie depuis par M. Bonifay. Ce matériel est daté entre la fin de l'époque punique et l'Antiquité tardive. L'étude permet d'établir que les spécimens préromains ont été produits à Carthage et dans ses environs, que ceux de la période romaine proviennent de Sicile, d'Italie et de Tunisie, et que les exemplaires de l'Antiquité tardive sont majoritairement tunisiens, distribution qui témoigne de l'émergence d'une importante industrie de lampes en Tunisie au V^e^ siècle. Après en avoir rappelé la difficulté, J. Lund se risque à poser l'hypothèse d'un lien entre l'iconographie de ces lampes et leur contexte de découverte ; il propose ainsi d'attribuer un caractère religieux à une section du complexe thermal en raison de l'abondance de lampes décorées de croix et de chrismes qu'elle a livrées. Les plans de cet espace de bains et les graphiques détaillant la distribution géographique et chronologique ainsi que la source des lampes en terre cuite sont présentés dans le texte ; ils sont suivis d'un catalogue, illustré par des photographies et des dessins, et d'une bibliographie. Ce travail exhaustif est valorisé par une étude très aboutie des typologies, John Lund contribuant ici à la discussion critique des hypothèses de ses prédécesseurs. La faune fait l'objet du deuxième chapitre « Animal Bones from the Swedish Excavations at Carthage » rédigé par Rita Larje, qui contribue de la sorte à la base de données consacrée à la faune nord-africaine et à son économie. L'auteure justifie l'actualisation du protocole employé par plusieurs chercheurs qui avaient déjà étudié une partie de ces mobiliers archéo-zoologiques avant elle. Lorsque les conditions de conservation le permettaient, les ossements ont été identifiés et mesurés, afin de déterminer le nombre d'individus, leur âge et leur sexe. Seuls ont été collectés par les fouilleurs les restes directement posés sur le sol, même si l'absence de tamisage a probablement induit un biais dans le recensement des petites espèces ; les ovicapridés, les porcs et le bétail sont ainsi principalement représentés. Des spécimens de poissons, d'équidés, de chiens, de chats, d'autres relevant de la faune sauvage (ainsi que quatre humains, provenant probablement du pillage d'une tombe punique proche), complètent le matériel étudié. Au travers de tableaux et de graphiques qui règlent la nature et la localisation des restes animaux, Rita Larje propose une étude complète des ossements et des traces de boucherie et de transformation, ainsi que des pathologies identifiables. Les résultats obtenus par l'auteure indiquent une large consommation d'ovicapridés, suivis par les porcs et, de très loin, par le bétail, une tendance inverse aux réalités du monde préromain. L'analyse des restes animaux indique ainsi le luxe particulier de ce complexe

thermal où l'on consommait une nourriture « de luxe », directement au bord de la piscine. Le dernier dossier, « Catalogue of Coins from the Swedish Excavations », est soumis par Harald Nilsson. 1281 pièces, byzantines, vandales, romaines, grecques et islamiques (par ordre d'importance numérique), découvertes le plus souvent hors contexte, ont été étudiées. Après une introduction à l'utilisation du catalogue, elles sont réparties en deux sections, correspondant respectivement aux sites A et B, le complexe thermal (A) et la zone qui comprend une citerne et une tombe punique (B), complétées par cinq appendices, qui détaillent la répartition des découvertes monétaires par pièce du bâtiment fouillé, les différents lots de monnaies retrouvés, les pièces à flan fendu, les pièces trouées et les pièces brûlées. Un tableau renseigne dans tous les cas le poids, la taille, la condition, le numéro d'inventaire et l'identification de ces monnaies ; des photographies en couleur clôturent le chapitre. Harald Nilsson contribue à enterrer l'une des hypothèses relatives aux pièces à trous en caractérisant ces derniers comme étant le résultat de la corrosion, et non d'une action délibérée. Cet ouvrage utile, clôturé par un épilogue de Birgitta Sander qui rappelle brièvement le déroulement des fouilles, constitue aussi le point final à la participation suédoise au projet. Alexandre WIMLOT

Marietta HORSTER, Doria NICOLAOU & Sabine ROGGE (Ed.), *Church Building in Cyprus (Fourth to Seventh Centuries). A Mirror of Intercultural Contacts in the Eastern Mediterranean*. Münster, Waxmann, 2018. 1 vol. broché, 300 p. (SCHRIFTEN DES INSTITUTS FÜR INTERDISZIPLINÄRE ZYPERN-STUDIEN, 12). Prix : 39,90 €. ISBN 978-3-8309-3791-3.

Ce volume réunit les communications présentées lors d'un colloque consacré à l'architecture religieuse de Chypre, tenu à Mayence en juin 2016, sous l'égide du Département d'Histoire de l'Université de Mayence et de *l'Institut für Interdisziplinäre Zyprern-Studien* de l'Université de Münster. La rencontre s'inscrivait dans le projet d'études « Byzanz zwischen Orient und Okzident » du *Leibniz-WissenschaftsCampus* de Mayence ; les relations interculturelles entre Orient et Occident durant l'Antiquité tardive et l'époque byzantine sont abordées au travers d'études pluridisciplinaires, englobant des thématiques telles que les activités diplomatiques des différents patriarcats, les controverses théologiques, juridiques ou liturgiques, ou encore les influences artistiques. Chypre constitue un cas d'école dans ce contexte. Située au carrefour des aires d'influence des patriarcats de Constantinople, Antioche, Jérusalem et Alexandrie, elle est en outre une étape sur la route des pèlerinages en Terre Sainte, ce qui lui vaut à la fois une prospérité économique et une variété d'influences culturelles ; associées à une stabilité politique qui se maintient jusqu'aux invasions perses et arabes de la deuxième moitié du VII^e^ siècle, ces conditions favorables se manifestent par la richesse ornementale des édifices religieux. Divisée en quinze évêchés durant la période protobyzantine, l'île compte en effet plus de cent basiliques d'époque protobyzantine, mais se distingue également par l'intérêt des sources textuelles conservées – dont la *Vita Epiphanii* est sans doute l'exemple majeur – et des documents épigraphiques, qui permettent d'esquisser le paysage religieux et culturel durant les premiers siècles du christianisme. Les contributions présentées dans cet ouvrage émanent de chercheurs qui sont pour la plupart actifs dans les missions archéologiques menées à Chypre. Elles